

---

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

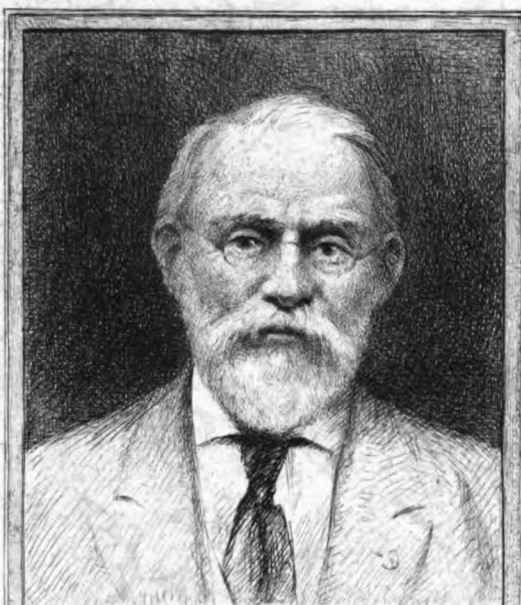
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



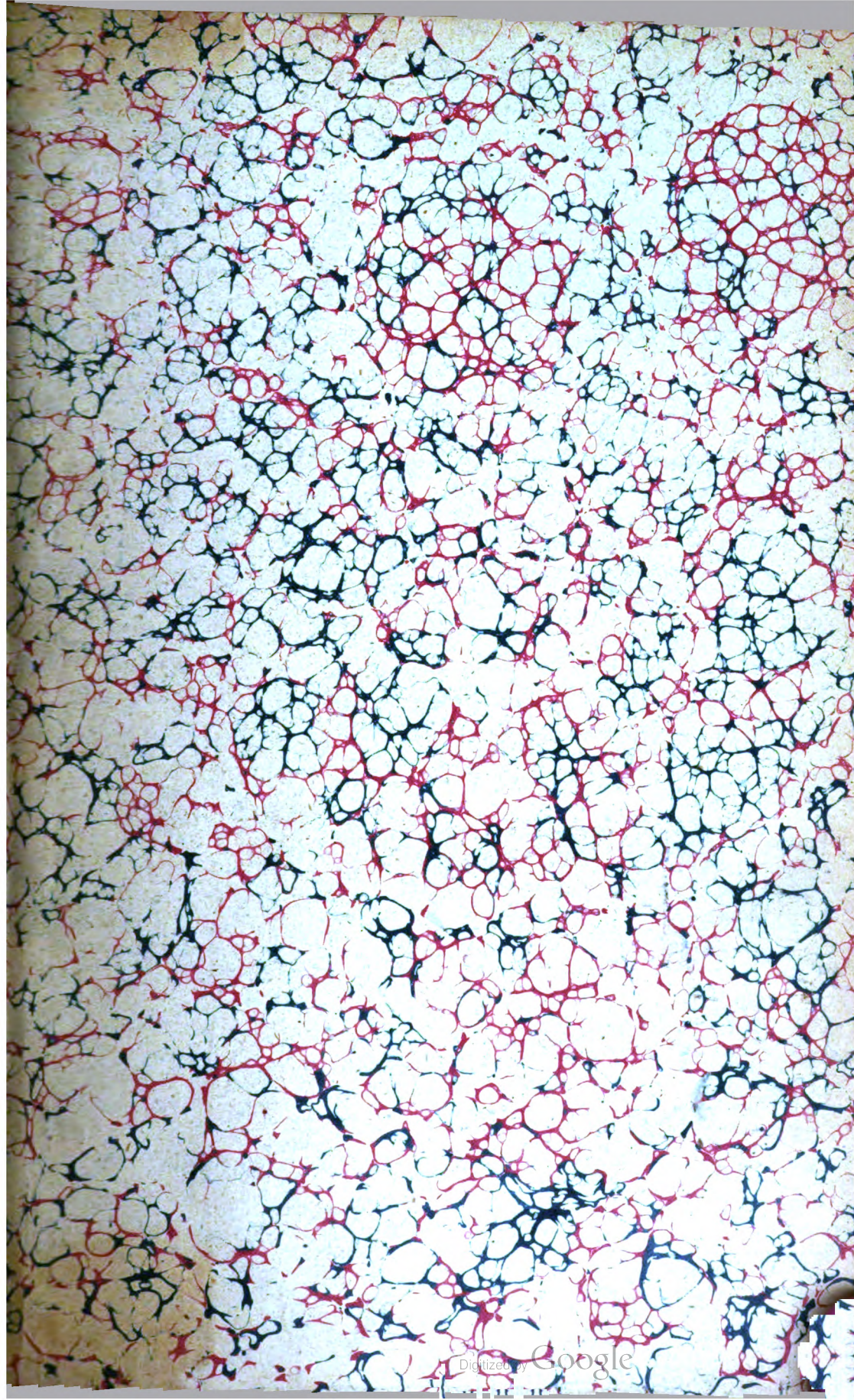
**B** 376544



SILAS WRIGHT DUNNING  
BEQUEST  
UNIVERSITY OF MICHIGAN  
GENERAL LIBRARY

*Silas Wright 1842*





Care:  
M

AS  
161  
.R4565



2<sup>me</sup> ANNÉE. — 2<sup>me</sup> SEMESTRE

---



# REVUE DU MIDI

RELIGION — LITTÉRATURE — HISTOIRE

---

NIMES

IMPRIMERIE GERVAIS-BEDOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR  
Place de la Cathédrale et rue des Halles

—  
1888

44



Bernard  
Nizet  
8-20-33  
26766

## LES FRÈRES DE BOILEAU

---

**SOMMAIRE.** — Le sieur de Puymorin. — Un quatrain à quatre. — Despréaux, écrivant à Colbert, oublie les préceptes du parfait courtisan. — Puymorin le réconcilie avec le duc de Montausier. — « Gillot » le glorieux. — Mauvaise langue et mauvais cœur. — Au troisième pilier. — Chez Ménage. — La traduction d'Épictète. — Il est admis à grossir le cortège. — *L'Avis à Ménage*. — Fureur impuissante de ce dernier. — Il essaie vainement d'empêcher son ingrat détracteur d'entrer à l'Académie. — Brouille entre Chapelain et Ménage. — Scarron intervient dans l'affaire. — Une nouvelle lutte où Gilles Boileau n'aura pas les rieurs de son côté. — Il capitule. — Son animosité jalouse contre son frère cadet. — Comment celui-ci s'en venge. — Réconciliation et mort de Gilles Boileau. — « Jaco » et la prophétie paternelle. — Caractère de ce frère de Boileau. — Un tour à la Condé. — Le latin et le sujet des livres du chanoine Boileau. — Il devient chanoine de la Sainte-Chapelle et meurt après son frère.

### I

Avant de parler du greffier et de l'abbé, il convient de saluer au passage un autre frère de Boileau, que sa nature indolente et son gai sybaritisme préservèrent de succéder au père dans la poussière du greffe. Bien renté, avec d'agréables relations à la Cour où Despréaux lui obtint la charge importante de contrôleur général de l'argenterie et des menus plaisirs du Roi, reçu partout à la ville avec empressement, Pierre Boileau, sieur de Puymorin, ne cessa de se montrer envers le satirique un frère modèle. Il était fier du talent de « Colin. »

Les ennemis de ce talent l'éprouvèrent plus d'une fois à leurs dépens. Quand on attaquait Despréaux devant lui, le bon vivant et gai convive qu'était d'habitude Puymorin devenait piquant et spirituel à emporter le morceau.

Un jour, Chapelain, vexé d'être plaisanté par cet épicurien, à qui sa vie de plaisir laissait bien peu de temps pour l'étude, s'oublia jusqu'à lui répondre :

C'est bien à vous de me juger, vous qui ne savez pas lire !

La riposte ne tarda pas. Elle fut sanglante.

— Hélas ! répliqua Puymorin, je ne sais que trop lire, depuis que vous faites imprimer.

La répartie eut un grand succès. Le spirituel défenseur de Despréaux voulut la mettre en vers, sous cette forme d'épigramme qui avait alors tant de vogue. Il fit vite les deux derniers vers. Mais, il était trop paresseux pour trouver les deux premiers et achever le quatrain : Racine, Molière et Despréaux se mirent de la partie et le quatrain suivant courut bientôt les ruelles :

Froid, sec, rude auteur, digne objet de satire,  
De ne savoir pas lire oses-tu me blâmer !  
Hélas ! pour mes péchés je n'ai su que trop lire,  
Depuis que tu fais imprimer ! (1).

Or, parmi les amis dévoués de Chapelain, il y en avait un qui n'entendait pas raillerie sur ce point. Par malheur, ce féroce et acharné défenseur de l'infortunée victime des railleries de Despréaux jouissait, à la Cour, d'un grand crédit. Austère et misanthrope, le duc de Montausier

(1) « Mon père représenta que le premier hémistiche du second vers rimant avec le vers précédent, et avec l'avant-dernier vers, il vaudrait mieux dire : *de mon peu de lecture*. Molière décida qu'il fallait conserver la première façon. « Elle est, lui dit-il, la plus naturelle, et il faut sacrifier toute régularité à la justesse de l'expression ; c'est l'art même qui doit nous apprendre à nous affranchir des règles de l'art. » (LOUIS RACINE, *Mémoires sur la vie de Jean Racine*, p. 7). Brossette ajoute que Despréaux a voulu rappeler cette décision de Molière, quand il a dit si justement, dans son *Art poétique* :

Quelquefois dans sa course un esprit vigoureux,  
Trop resserré par l'art, sort des règles prescrites.

Trois vers, pour le dire en passant, qui prouvent que la critique dans Boileau est moins timide et moins étroite qu'on ne l'a souvent prétendu.

disait tout haut qu'à son avis, il faudrait envoyer les écrivains médisants, « la tête en bas, rimer dans la rivière, » et, en particulier de Boileau, que, s'il était le maître, il l'aurait depuis longtemps déjà « expédié aux galères couronné de lauriers. »

Le sévère protecteur de Chapelain obtint du Roi qu'il refusât, ou tout au moins ajournât le privilège, sollicité par le libraire Barbin en faveur de l'impression de l'*Art poétique*. Despréaux l'apprit et en fut profondément irrité.

Or, le soir même, Colbert, que Puymorin entretenait soigneusement favorable à son frère, écrivait à l'auteur :

— Le Roi m'a ordonné, monsieur, de vous accorder un privilège pour votre *Art poétique*, dès que je l'aurais lu. Ne manquez donc pas de me l'apporter au plus tôt.

Boileau n'écouta que sa mauvaise humeur du moment, et, sans prendre le temps de consulter Puymorin, il répondit à Colbert :

— Monseigneur, je sais bien que c'est à vos bons offices que je suis redevable du privilège que Sa Majesté veut bien avoir la bonté de m'accorder. J'étais tout consolé du refus qu'on en avait fait à mon libraire ; car c'était lui seul, étant très éveillé pour ses intérêts et sachant fort bien que je n'étais pas homme à tirer tribut de mon ouvrage. C'était donc à lui de s'affliger d'être déchu d'une petite espérance de gain, quoiqu'assez incertaine, à mon avis, dès qu'il le fondait sur le grand débit d'ouvrages tels que les miens.. Pour moi, je me trouvais fort content qu'on m'eût soulagé du fardeau de l'impression et de l'incertitude des jugements du public, qui me laissait celui de jouir paisiblement de toute ma paresse. Cependant, puisque vous avez daigné vous intéresser si obligeamment pour moi, j'aurai l'honneur de vous porter mon *Art poétique*, aussitôt qu'il sera achevé, non point pour obtenir un privilège dont je ne me soucie pas, mais pour soumettre mon ouvrage aux lumières d'un aussi grand personnage que vous êtes.

Quand Puymorin lut cette lettre, il y trouva « cinquante fautes contre les préceptes du parfait courtisan. » Il cherchait dès lors l'occasion de les réparer, le moins maladroitement possible, auprès du tout-puissant ministre. Enfin, un jour, il parvint à en entretenir Colbert, suppliant Monseigneur d'excuser « un poète que le commerce des Muses écartait souvent de ses plus grands devoirs. »

Colbert se prit à rire et répondit à Puymorin :

— Tout ce que je puis vous dire là-dessus, monsieur, c'est que jamais lettre ne m'a fait plus de plaisir que la sienne.

Le privilège fut accordé, au grand déplaisir du duc de Montausier.

Le courtisan misanthrope en laissa voir son dépit. Il redoubla, le jour que le malicieux Puymorin vint triomphalement lui annoncer que le roi accordait une pension de deux mille livres à son frère. Montausier n'y tint plus :

— Bientôt, s'écria-t-il avec une vivacité dont il ne fut pas le maître, bientôt le Roi donnera des pensions aux voleurs de grand chemin.

Le propos fut répété à Louis XIV et faillit perdre le courtisan. Très inquiet, Montausier s'en vint retrouver, à quelques jours de là Puymorin et lui dit :

— Est-il vrai, monsieur, que j'ai été assez imprudent pour vous parler du Roi, en termes offensants, à propos de la pension qu'il accorde à votre frère ?

Puymorin était trop habile pour ne pas saisir l'occasion de ramener le duc à son frère. Au lieu donc de triompher méchamment comme il l'aurait pu, il répondit fort adroitement qu'il n'avait aucun souvenir bien précis, et ajouta, en courtisan consommé qu'il était :

— Mais, quand vous m'auriez parlé ainsi, Monseigneur, vous n'auriez jamais dit que ce que vous voudrez ; je suis prêt à dire tout ce qu'il vous plaira.

Le duc, charmé, le pria de continuer à ne se souvenir de rien.

Il était lié dès lors par la reconnaissance, et Despréaux ne tarda pas à s'en apercevoir. Quand Puymorin mourut (1), Montausier aborda son frère dans la grande galerie de Versailles et lui fit tout haut son compliment de condoléance :

— Je sais, répondit habilement Despréaux, que mon frère faisait grand cas de l'amitié dont vous l'avez honoré ; mais, il en faisait encore plus de votre vertu ; il m'a dit plusieurs fois qu'il était très fâché que je n'eusse pas pour moi le plus honnête homme de la Cour.

Le misanthrope fut ému. Il emmena sur le champ Despréaux dîner chez lui, afin que la réconciliation fut bien publique. Jusqu'après sa mort (2), Puymorin servait ainsi les intérêts de ce cher « Colin, » qu'il n'avait pu cependant styler encore suffisamment aux usages et aux habiletés de la Cour.

## II

— « Gillot » est un glorieux !

C'est ainsi que le père Despréaux, le même qui avait pronostiqué l'incurable bonhomie de « Colin, » désignait

(1) Despréaux aida à la réconciliation, en écrivant les deux vers restés fameux :

Et plût au ciel encore, pour consommer l'ouvrage,  
Que Montausier voulût lui donner son suffrage.

(2) Fort ami des plaisirs de la table, le trop joyeux épicurien avait fait un pacte, avec quelques gais compagnons, en vertu duquel le premier d'entre eux qui mourrait, reviendrait donner aux vivants de ses nouvelles. Puymorin était malade, quand il eut un songe où l'un des contractants, mort depuis peu, lui apparut et le terrifia si bien que maître Pierre en mourut. « Le 13 décembre 1683, dit l'acte de décès, a été inhumé, en « l'église de la Basse-Sainte-Chapelle, messire Pierre Boileau, sieur de « Puymorin, ci-devant conseiller du Roi, intendant et contrôleur de l'argenterie, menus plaisirs et affaires de la Chambre de Sa Majesté, décédé « en sa maison, cour du Palais. » Par acte déposé chez son voisin, le notaire Arouet, Puymorin laissait à son frère Nicolas sa vaisselle précieuse et le nommait son exécuteur testamentaire.



son aîné du second lit, Gilles, sur qui, secrètement flatté de ses premiers succès, le vieux père reposait ses plus chères espérances.

Redouté de ses condisciples pour son esprit railleur, caressé de ses maîtres comme de ses parents, l'enfant gâté étouffa de bonne heure dans son cœur les dons aimables, pour ne s'appliquer qu'à se faire craindre. Il devint avocat et se mit à présider au troisième pilier de la grande salle, où une petite cour de clercs beaux-esprits l'entourait d'ordinaire pour applaudir à sa verve satirique. Il était, en effet, comme dit Sainte-Beuve, de « cette race frêlonne éclosée de la Fronde, et qui s'égayait librement pendant le ministère de Mazarin. » Il se plaisait à se faire appeler « Boileau le critique, » ou encore « Boileau le grammairien. » Pénétré de sa valeur, et convaincu de la terreur qu'il devait inspirer à tous « les auteurs d'importance, » il ne cacha bientôt plus ses prétentions au sceptre de la critique. Il le confesse, avec une fatuité naïve, dans une épître fanfaronne à sa tante :

Quoi donc ! n'appréhendez-vous rien  
D'un esprit comme le mien ?

Quand son père mourut, le glorieux « Gillot » ne trouva, pour toute épitaphe, que ces vers cyniques, où il reproche au défunt de ne lui avoir pas laissé plus d'argent :

Ce greffier, dont tu vois l'image,  
Travailla plus de soixante ans,  
Et cependant à ses enfants  
Il a laissé pour tout partage  
Beaucoup d'honneur, peu d'héritage,  
Dont son fils l'avocat enrage.

Pour donner cours à son insatiable ambition, l'ingrat basochien comprit qu'il fallait savoir mettre une sourdine à son humeur hautaine et railleuse, et rentrer pour un temps ses griffes, au moins près de qui pourrait l'aider à se produire dans ce beau monde des Précieux et des Précieuses, où il rêvait d'entrer.

Pour cela, il lui fallait un patron, ou, comme on disait alors, un protecteur, dont le parrainage ouvrirait, au souple client, les portes, fermées au satirique avocat.

En ce temps-là, au sein des salons lettrés, pontifiait un érudit de mince aloi, nouveau Pic de la Mirandole, qui défiait les savants et les littérateurs du monde entier, par l'universalité de ses connaissances, ou mieux de ses prétentions.

Protégé de Chapelain, reçu et admiré à l'Hôtel Rambouillet, favori du futur cardinal de Retz, précepteur de la future marquise de Sévigné, pensionné largement, Gilles Ménage tenait sans conteste le sceptre et distribuait à son gré les renommées. Il multipliait d'autant plus sûrement les coups de ce que Tallemant des Réaux appelait sa « mordacité, » que chacun tremblait devant ce tyran du Parnasse. L'Académie elle-même avait cru devoir dissimuler son irritation d'un pamphlet que le dédaigneux potentat lança contre elle, en un jour de capricieuse humeur.

Boileau « le critique » se présenta donc chez Ménage.

Par bonheur, l'Aristarque était dans une passe de bienveillance.

« Mollement étendu, la tête renversée dans son fauteuil, drapé dans un habit de coupe élégante, un sourire malicieux aux lèvres, il autorisa son visiteur à lui lire » le manuscrit que celui-ci lui apportait en tremblant. -

C'était une traduction d'Épictète, et, vrai, en un temps surtout où la langue française s'entortillait encore à plaisir dans les méandres de la phrase latine, l'essai de Gilles Boileau méritait l'attention de son juge.

Ménage, en effet, qui ne manquait pas de goût au fond de tous ses travaux de pédantisme, ne pouvait être insensible à cette langue vive, heureusement débarrassée d'incidentes, rapide, sobre, qui rappelle à plaisir la nerveuse simplicité du modèle, comme quand il traduit cette maxime :

« Si vous alliez en mer, et que le vaisseau vint à aborder, « il vous serait permis d'en sortir pour aller puiser de « l'eau ; même, on ne vous empêcherait pas de ramasser « les coquilles qui se trouveraient en votre chemin. Mais, « il faudrait aussi que vous eussiez toujours l'œil attaché « sur le navire et que vous preniez bien garde que le gou- « verneur vous appelât, parce qu'il faudrait aussitôt tout « quitter, de peur qu'il ne vous fit jeter dans le vais- « seau, les pieds et les mains liés. Il en est de même dans « la vie. Si Dieu vous donne une femme et des enfants, il « vous est permis de les prendre et d'en jouir. Mais, s'il « arrive que Dieu vous appelle, il faut les quitter sans y « penser davantage et courir vite au vaisseau. Que si « vous êtes déjà vieux, gardez-vous de vous en éloigner, « de peur que vous ne soyez point prêt, quand on vous « appellera. »

Cette prose nette, précise, nerveuse, frappa l'oreille du distributeur des couronnes littéraires. Il n'en laissa cependant presque rien paraître, et se borna, après force remarques et critiques de détail, à autoriser le jeune traducteur à grossir son cortège de courtisans, en lui promettant de prendre son œuvre sous sa protection.

Ravi de ce résultat inattendu, Gilles Boileau se donna bientôt le tort de revenir à la charge, cette fois, pour une élégie latine.

— Nous lirons cela une autre fois, fit Ménage, en l'interrompant au premier vers ; mais, lisez, en attendant, mon élégie à la reine de Suède : vous en apprendrez plus là que chez tous les anciens.

Le trait pénétra fort avant dans le cœur de l'irascible jeune homme. Ménage oubliait combien il est toujours délicat de traiter avec la jeunesse des œuvres que celle-ci estime à l'égal d'un premier chef-d'œuvre. Gilles Boileau allait bientôt l'en faire cruellement ressouvenir.

Bientôt, en effet, Ménage sut qu'un pamphlet fort mé-

chant contre son *Élégie à la reine de Suède* circulait dans les ruelles et les salons, et que Gilles Boileau en était l'auteur. Les nombreuses victimes du roitelet littéraire s'en réjouissaient, même assez haut, et on répétait volontiers le mot du premier président de Bellièvre, qui, ayant eu, comme tant d'autres, à se plaindre de Ménage, avait conseillé au libelliste d'imprimer sa satire, en lui disant :

— Si vous étiez des gens d'épée, il y aurait du danger ; mais, pour les gens de lettres, ils ne versent que de l'encre.

De colère, Ménage faillit étouffer. Les malins s'amusaient à retourner le fer dans la plaie, en feignant de partager son indignation.

— Mais enfin, lui dit l'un d'eux, qu'avez-vous fait à ce garçon ?

— Je lui ai fait son *Épictète*.

Ce qui était faux. Mais, dans sa fureur, Ménage redevenait le menteur qu'il fût toujours, au grand désespoir de Chapelain, qui ne cessait de prêcher la réconciliation et l'apaisement, en disant :

— Ménage est fou, il lui en cuira.

Cependant, le libelle courait le monde. Les comédiens y faisaient allusion, dans leurs répliques, au théâtre. On disait partout :

— Gilles a trouvé Gilles ; mais Ménage est Gilles le niais.

Quand on relit, à la distance où nous sommes de l'événement qui passionna la première moitié du Grand Siècle et marqua la première déchéance de l'idole jusque-là triomphante sur les autels, où elle régnait par la terreur plus que par la témérité de ses adulateurs, quand on reprend, sous sa poussière, l'*Avis à Ménage*, de Gilles Boileau, on ne peut s'empêcher de sourire encore, et on comprend la colère du tyran détrôné. C'est un petit modèle de critique

mordante et de verve railleuse , avec des coups droits comme celui-ci :

— Monsieur, puisque vous avez fait profession toute votre vie de censurer les ouvrages d'autrui, et que les pièces les plus achevées, qui aient paru de nos jours , n'ont pas été à l'épreuve de la véhémence de votre critique , il me semble que vous ne sauriez trouver mauvais qu'on examine celles que vous donnez au public.

Ménage avait, selon son habitude, longuement utilisé, dans son petit poème (1), ce que d'autres avaient pensé et dit avant lui. Boileau le lui reproche le plus drôlement du monde.

— Vous savez, écrit-il , que Lipse a trouvé cette belle invention avant vous, et que, dans son livre des *Politiques*, il n'y a que les points et les virgules qui lui appartiennent. On peut dire, néanmoins, à votre avantage, que vous êtes allé beaucoup plus loin que lui : vous avez adopté des livres entiers. Et c'est pour cela que, quand on m'a dit que vous vantiez d'avoir fait mon *Épictète* , je répondis :

Ménage , ce pauvre poète,  
Dit qu'il a fait mon Épictète ;  
Ce n'est pas chose étrange en lui  
D'accepter les œuvres d'autrui.

Le malin satirique insiste à plaisir :

— Raillerie à part, fait-il un peu plus loin, cela est étrange que rien ne soit exempt de votre pillage ; vous en voulez aux morts aussi bien qu'aux vivants. Continuez ces illustres brigandages, enrichissez-vous des dépouilles des nations étrangères. Étendez vos conquêtes jusqu'aux Hébreux et aux Arabes, si vous voulez...

(1) Il l'avait intitulé *Christine, Églogue*. Sur quoi, le commandeur de Louvié, un vieux soldat fort ignorant , fit cette réflexion : « Je ne croyais pas que la reine de Suède eut deux noms. » On lui expliqua qu'il y avait une famille des Églogues comme il y avait une race des Paléologues.

Et, comme trait de Parthe, il lui décoche l'épigramme suivante :

Ménage, ayant dessein d'être des gros auteurs,  
Courut vite au Parnasse invoquer les neuf sœurs ,  
Afin d'apprendre la manière  
De faire un gros volume avec peu de matière.  
Aussitôt qu'on l'eut entendu,  
Cet oracle lui fut rendu :  
« Adopte un livre , ami Ménage ,  
Et mets ton nom à chaque page. »

Le tyranneau se sentit mortellement atteint (1). Sur un ton attendri, qui contraste étrangement avec son outrecuidance de la veille, il essaya de répondre , en démontrant qu'il a toujours été permis aux poètes de se louer eux-mêmes. Pourquoi donc cet ingrat , « qui était tous les jours chez lui » à écouter complaisamment ses vanteries, le lui reproche-t-il si amèrement ? Tous les beaux esprits , de tous les temps (2), ne lui en ont-ils pas donné l'exemple ?

Le chagrin du pauvre Ménage fut à son comble, quand il apprit que l'Académie , où il n'avait pu entrer lui-même , venait d'élire son affreux donneur d'*avis*. Dans son désespoir, il supplia Mlle de Scudéry de traverser cette élection injurieuse par le moyen de M. Pellisson. Chapelain en a raconté la curieuse histoire, avec une bonhomie toute bourgeoise :

« Voici donc ce que c'est, écrit-il, le 9 avril, au célèbre astronome hollandais Christian Huygues : M. Colletet ayant laissé par sa mort une place vacante dans l'Académie , les

(1) Jamais , dit Tallemant, rien ne s'est mieux vendu, et je n'ai vu quasi personne qui ne fût bien aise qu'on eût donné sur les doigts à la vanité de Ménage.

(2) Même les contemporains , y compris Balzac. On prétend que le cardinal de Richelieu ayant demandé un jour à Balzac s'il ne se portait pas mieux, Bautru, sans donner le temps à Balzac de répondre , dit au cardinal : « Comment pourrait-il se bien porter ? Il ne parle que de lui-même ; et à chaque fois, il met le chapeau à la main : cela l'enrhume. »

amis de M. Boileau songèrent à la lui faire remplir, suivant son ancien désir, et la proposèrent à la première assemblée. Dix-huit que nous étions, nous l'agréâmes tout d'une voix comme très digne, et M. le chancelier y consentit ensuite. Mais le bruit s'en étant répandu avant que le scrutin de la réception fut fait, M, de Pellisson et M. Ménage, tous deux ses ennemis irréconciliables, se mirent en campagne pour lui faire donner l'exclusion, et sollicitèrent si violemment contre lui que, des dix-huit qui l'avaient approuvé, ils en *corrompirent* sept; et, pour renforcer leur cabale, firent venir à l'assemblée cinq autres des confrères que leurs emplois, ou leur maladie, ou leur négligence, empêchaient de s'y trouver. »

Le chancelier Séguier finit par accorder l'affaire : Gilles Boileau fut élu, au grand dépit de Ménage, qui le fit chansonnier, et ne pardonna point à Chapelain (1) d'avoir favorisé cette élection.

— Voyant que je ne voulais pas lui servir d'instrument, ni devenir le ministre de sa cruauté, disait le bon Chapelain, il a bien eu le mauvais cœur de se brouiller avec moi, après une amitié de plus de vingt années.

Chapelain ne revit plus jamais Ménage qu'en 1671, pour se réconcilier avec lui, un peu avant de mourir.

— Sans être méchant, disait-il, quand on lui parlait de son ancien ami, il fait les mêmes choses que les méchants.

Ainsi, Gilles Boileau était parvenu à brouiller deux vieux amis et à fermer pour toujours devant Ménage la porte que celui-ci ne put parvenir à l'empêcher de forcer, à l'Académie.

(1) Chapelain voulait la paix. Il y exhortait ses confrères sur un ton d'attendrissements, qui est un trait de caractère. Quand il apprit que, sur la prière des prélats académiciens, Séguier allait accorder ce différend, il s'en réjouit, plein d'espoir « que cet orage se dissipera bientôt, et que les Muses retourneront à leurs musettes et rengaineront leurs stylets et leurs canivets (canifs). »



## III

Cette année est fertile en grands événements :  
Jules donne à la France une paix affermie ;  
Et d'Estrée et Montmor, par leurs soins véhéments,  
Ont enfin mis Boileau dedans l'Académie.

C'est en ces pauvres termes que Scarron imagina de conter l'élection, tant combattue par Ménage : « Gilles le glorieux » se ressouvint , à ce trait, de ce qu'il devait au pronostic paternel. De là partit une nouvelle querelle, que le premier mari de la future Mme de Maintenon a racontée plaisamment, dans une lettre à Fouquet, dont voici le début original :

— Monseigneur, peut-être ce qui s'est passé entre Boileau et moi, et les épigrammes, dont nous nous sommes estocadés, pourront vous divertir. Je vous en fais une petite relation, me trouvant obligé en conscience de contribuer autant que je puis au divertissement de mon bienfaiteur, à qui je ne puis rendre d'autre service et à qui je ne dois pas moins que tout le repos que j'aurai le reste de ma vie. Boileau, le cynique , si connu aujourd'hui par sa médisance, par la perfidie qu'il a faite à M. Ménage, et par la guerre civile qu'il a faite dans l'Académie, est un jeune homme qui a commencé de bonne heure à se gâter soi-même, et que depuis ont achevé de gâter quelques approbateurs que je n'approuve guère, et dont le discernement m'est fort suspect. Il est le seul de tous ceux qui se sont trouvés dans ma seconde épitre chagrine, qui n'a pas entendu raillerie. Comme il s'est mis dans la tête que sa médisance et sa critique l'avaient rendu redoutable à tout le genre humain, il a cru que je lui manquais de respect, puisque je ne le craignais pas, et que , ne pouvant s'en venger sur moi seul, il devait s'attaquer à Mme Scarron. Il fit donc

contre elle une épigramme fort insolente. Elle n'a pourtant pas daigné s'en offenser, et je crois qu'il enrage. »

Suit la plus divertissante série d'épigrammes, qui finissent par mettre les rieurs du côté de Scarron, et par mettre Gilles tellement hors de lui qu'il faillit en perdre l'esprit, comme disait son mordant adversaire : « Boileau donc perd l'esprit, et ne perd presque rien ; sa folie est plaisante... »

Le « glorieux Gilles, » comme un fat, avait méchamment raillé Scarron de ses infirmités. Scarron lui réplique :

Si je naquis infortuné,  
C'est la faute du ciel, et ce n'est pas la mienne ;  
Mais ce sera toujours la tienne  
D'avoir l'aspect pédant et l'esprit mal tourné.

Le trait visait juste et frappait droit en pleine poitrine le fat insolent, qui, tous les matins, au troisième pillier de la grand'salle, décochait contre le pauvre pensionnaire d'Anne d'Autriche ses plaisanteries les plus déplacées, ses outrages grotesques, ses propos rabelaisiens et les citations les plus grossières de son répertoire grec ou latin, en vrai pédant qu'il avait appris à l'être auprès de Ménage. Scarron lui rappela qu'au palais, un avocat a autre chose à faire :

Est-ce qu'on le maltraite  
Quand on l'appelle avocat ?  
Ce sentiment délicat  
Est d'une tête mal faite.  
Avocat ad honores ,  
Sache, si tu ne le sais ,  
Qu'un avocat non vulgaire  
Mérite qu'on le révère ;  
Mais, l'avocat sans procès ,  
Bien que fort sur la grammaire,  
Crotte sa robe au palais ,  
Et c'est tout ce qu'il sait faire.

L'avocat sans cause fut blessé. Il essaya de réduire au silence son rude adversaire, qui, à chaque riposte, se reprenait d'une belle ardeur :

Oui, je lui faisais trop d'honneur  
 De le mettre dans mon épître,  
 Ce drôle, qui s'enfle du titre  
 De satirique critiqueur !  
 Ce très ignorant traducteur,  
 Dont l'esprit n'est que soufre et nitre,  
 Veut s'acharner sur mon chapitre !  
 Mais que, comme lui, je trahisse  
 Et que mes amis je noircisse  
 Par des libelles médisants ;  
 Que, comme lui, je sois infâme,  
 Si chaque jour, pendant trois jours,  
 Je ne le paie d'une épigramme !

Le « cynique, » comme l'appelait Scarron, finit par faire offrir un accommodement.

Offensé de Boileau, voulez-vous que l'on fasse  
 Quelque accommodement avecque ce Boileau ?  
 Quoi, mordu d'un matin, — trouveriez-vous fort beau  
 Qu'il me rendit visite et que je l'embrassasse !

Gilles capitula, autant par dépit que par prudence. Il comprit qu'il allait avoir sur les bras les nombreux admirateurs de Mme Scarron, les puissants protecteurs du poète valétudinaire, le surintendant Fouquet et la Reine-Mère elle-même, sans compter l'opinion qui se retournait de plus en plus contre lui, comme autrefois contre Ménage :

Juste retour, monsieur, des choses d'ici-bas !

#### IV

Cependant, en face du glorieux, le petit cadet commençait à faire parler de lui. « Les écrits des deux frères, dit d'Olivet, nous montrent que le même sang coulait dans leurs veines. » Gilles ne peut le supporter. L'horoscope paternel voulait que « Colin » fut « le bon garçon, » sans esprit, tandis que « Gilles » serait l'aigle de la famille. Or,

la faveur du public s'en allait à Colin... Gilles voulait y mettre bon ordre.

— Ce petit drôle s'avise de faire des vers, disait-il au début, sur un ton dégagé qui dissimulait mal ses inquiétudes.

Quand les vers du « petit drôle » eurent conquis droit de cité, il affecta encore de les dédaigner.

— On les lira pendant quelque temps, disait-il, mais ils tomberont dans l'oubli, comme font la plupart de ces petits ouvrages ; et le temps leur ôtera les charmes que la nouveauté leur a donnés.

Bientôt l'animosité fut si patente qu'on en jasait, un peu partout, chacun se demandant d'où provenait cette inimitié entre deux frères. Linière répondait :

Vous demandez pour quelle affaire  
Boileau le rentier (1) aujourd'hui  
En veut à Despréaux son frère ?  
C'est qu'il fait des vers mieux que lui.

Despréaux souffrait de cette animosité jalouse. Gilles avait déjà rendu son enfance chagrine et triste, en lui dérobaient les faveurs du foyer domestique. Maintenant il s'ingéniait à rabaisser son mérite et à entraver sa renommée naissante. Il laissa percer son chagrin, d'abord timidement :

De mon frère, il est vrai, les écrits sont vantés ;  
Il a cent belles qualités  
Mais il n'a pas pour moi d'affection sincère  
En lui je trouve un excellent auteur,  
Un poète agréable, un très bon orateur,  
Mais je n'y trouve pas de frère !

Puis, comme Gilles continuait ses mauvais procédés, Despréaux s'irrita et, dans sa colère, montra qu'il était bien de la famille. Une épigramme, depuis corrigée et

(1) Ainsi appelé, parce que, avant d'être contrôleur de l'argenterie du Roi, il avait été payeur des rentes de l'Hôtel de ville.

ournée contre Desmarest de Saint-Sorlin, à qui elle n'était pas primitivement destinée, courut un jour les ruelles et les salons :

Hier un certain personnage  
Au Palais me voulut nier  
Qu'autrefois Boileau le rentier  
Sur Costar eut fait un ouvrage.  
— Il en a fait, j'en sais le temps,  
Dit un des plus fameux libraires :  
Attendez... C'est depuis vingt ans ;  
On en tira cent exemplaires.  
— C'est beaucoup. dis-je en m'approchant ;  
La pièce n'est pas si publique.  
— Il faut compter, dit le marchand,  
Tout est encore dans ma boutique.

Reconnaissons-le bien vite, Despréaux dépassa souvent la mesure contre son aîné. Les deux « frères ennemis » ne se devaient guère l'un à l'autre, en fait d'humeur endurante. Sans doute, Gilles avait eu les premiers torts et les plus graves ; mais Colin, « le bon garçon » qui, d'après son père, ne devait « dire jamais du mal de personne » commença par en dire beaucoup de son frère.

Gilles était partisan de Chapelain, qui l'avait fait porter sur la liste des pensionnaires (1).

Nicolas ne peut le souffrir. Sachant d'ailleurs que l'ami du puissant distributeur des pensions littéraires le dessert auprès de l'auteur de la *Pucelle*, il s'emporte jusqu'à s'écrier :

Enfin, je ne saurais pour faire un juste gain,  
Aller bas et rampant fléchir sous Chapelain.  
Cependant, pour fléchir ce rimeur tutélaire,  
Le frère en un besoin va renier son frère.

(1) A l'honneur de Chapelain, constatons que la désignation est accompagnée d'un considérant fort juste : « Il a, écrit le distributeur des faveurs royales, à côté du nom de Gilles Boileau, de l'esprit et du style en prose et en vers, et écrit les deux langues aussi bien que la sienne. Il pourrait faire quelque chose de fort bon, si la jeunesse et le feu trop enjoué n'empêchaient point qu'il s'y assujettit. »

La lutte prenait un caractère d'acrimonie blessante. Les ennemis en profitèrent pour récriminer sur les intentions, et les partisans de Chapelain ne se gênaient pas de dire que le cadet était jaloux et intéressé :

— Il se pouvait faire, écrivait Gabriel Guéret, dans sa *Promenade de Saint-Cloud*, que le dépit de n'avoir pas part aux gratifications du Roi eut encore animé Despréaux contre son frère et contre Chapelain.

Ainsi, comme il arrive souvent quand, pour se défendre on se donne des torts de forme, les responsabilités tendaient à se déplacer et la victime devenait l'offenseur. Les amis de notre jeune poète estimèrent qu'il était temps d'y mettre un terme dans l'intérêt de Despréaux. « L'intervention de solides et actives amitiés, dit M. Bizos, réunit définitivement les deux frères et ruina l'espoir que les ennemis du satirique fondaient sur cette querelle. D'ailleurs, la gloire éclatante, que Despréaux augmentait par chaque nouvel ouvrage, ouvrit enfin les yeux à Gilles Boileau. Le nom du poète était dans toutes les bouches, ses vers dans toutes les mains et dans toutes les mémoires ; les plus illustres écrivains et les plus grands seigneurs s'honoraient de son amitié ; Colbert le louait et le protégeait ; le Roi le considérait comme un des ornements de son règne.

Gilles comprit qu'il fallait céder à la destinée et ne pas prolonger une rivalité qui devenait chaque jour plus inégale et plus impossible. Reconnaissant donc que, si l'humeur et l'intention satirique ne lui manquaient pas, il n'avait ni assez d'art ni assez d'étude pour accomplir la rude tâche réservée au génie indiscutable de son cadet, il le laissa seul courir désormais « la carrière épineuse » de la poésie et s'acheminer à grands pas vers le gouvernement du Parnasse. Cependant, pour ne pas dire un éternel adieu aux amusements de la jeunesse, il cultivait encore, sans prétention, la muse à ses moments perdus, rimant

madrigaux et épigrammes, feuilles volantes, improvisations rapides, qui étaient d'un versificateur facile, d'un esprit spirituel et délié. Il écrivait avec quelque préciosité, mais non sans grâce, des lettres qu'on se passait volontiers de main en main, dans les cercles et dans les salons à la mode. Ne pouvant plus être le poète de la famille, il en fut le financier. Il se fit pourvoir d'une charge de payeur de rentes, et c'est certainement par allusion à cette profession qu'on l'appelle souvent Boileau le rentier. Il devint ensuite intendant et contrôleur général de l'argenterie, des menus plaisirs et affaires de la chambre du Roi : mais, il exerçait à peine depuis quatre mois ces fonctions, lorsqu'il mourut presque subitement, à l'âge de 38 ans, le 22 octobre 1669, dans sa maison de la rue Saint-Séverin. Despréaux, qui avait sincèrement oublié les anciennes discordes, fut très affecté de cette mort prématurée.

Avec un soin pieux, il se mit à recueillir les morceaux inédits et épars dus à la plume de son frère, et, en l'année 1670, il les publia sous ce titre : *Œuvres de M. B..., de l'Académie française, contrôleur de l'Argenterie du Roi*. Si, comme il est vraisemblable, la préface, placée en tête des volumes, est de Despréaux, il faut avouer que la satire, désireux sans doute de racheter les épigrammes qu'il s'était autrefois permises contre son frère, s'abandonne dans cet éloge à de « singulières hyperboles. »

M. Bizos a analysé, avec finesse et intérêt, ces œuvres posthumes d'un auteur qui, au dire du préfacier, « a mérité l'attention d'une des plus spirituelles princesses de la terre (1). » Il y aurait plaisir à suivre cette pointe sur des écrits amusants, spirituels et trop oubliés, si nous ne nous-étions déjà trop attardé sur « l'ébauche (2) » et s'il

(1) Henriette d'Angleterre.

(2) En résumé, dit en terminant l'auteur que nous citons, il est difficile de rencontrer un caractère plus acariâtre que celui de Gilles Boileau : les

ne nous restait pas encore trop à dire sur « la charge, » avant d'en revenir au « portrait, » qui est en somme le véritable but de notre étude et dont le lecteur se plaindrait à bon droit d'être plus longtemps tenu à distance.

## V

— *Jaco* sera un libertin !

Ainsi avait prophétisé de son fils Jacques le vieux greffier, qui décidément, entre les dons que le ciel lui fit, ne pouvait, malgré ses prétentions, compter le don de prophétie. Son fils Jacques, ou, comme il disait « *Jaco*, » ne fut jamais libertin, pas plus que « *Gillot* » ne fût un aigle et « *Colin* » un bon garçon, incapable de railler personne. Mais il était bien de la famille. Caustique et mordant, Jacques s'annonça pour être le digne frère du satirique, avec quelque excès dans la mesure que le bon goût dictait à celui-ci et l'étourderie de son naturel cachait à celui-là.

Né le 16 mars 1635, on le destina à la prêtrise, et il reçut le bonnet de docteur en Sorbonne, en 1661, aux applaudissements des vieux docteurs, ravis de sa doctrine et charmés de sa verve. Celle-ci n'épargnait rien.

Il discutait contre un théologien de mince aloi, mais assez riche pour payer un confrère qui lui avait fait sa thèse, parue en volume, sous le nom de celui qui l'avait achetée.

L'abbé Boileau ne résista pas au plaisir de lui prouver que ses rivaux de Sorbonne n'étaient point dupes. Au beau milieu de la discussion, il lui lança ce trait :

— Si vous aviez lu votre dernier livre, vous ne défendriez pas l'opinion que je combats.

sentiments affectueux et tendres n'ont pas occupé une grande place dans son cœur. C'était un homme de beaucoup d'esprit et de littérature, malheureusement égaré dès l'enfance par la flatterie et l'orgueil qui en résulte, gâté par de trop heureuses dispositions naturelles, que le travail, ce dur mais utile maître, ne perfectionna jamais



L'archevêque de Sens, M. de Gondrin, que Rapin nous montre comme un des plus fougueux jansénistes du temps, l'enleva à Paris pour en faire le doyen de son église métropolitaine. Jacques Boileau, joyeux et frondeur comme un fils de la basoche, malin comme un procureur, bon vivant et gai compagnon, devint promptement populaire au franc et joyeux pays de Bourgogne. On y admirait cette humeur joviale que rien ne pouvait altérer. Il se brise la jambe, en tombant d'une échelle pendant qu'il veut prendre un livre sur un rayon très élevé de sa bibliothèque ; il supporte, le rire aux lèvres, d'atroces douleurs. Cette chère bibliothèque, produit de longues et patientes recherches, un incendie la détruit ; il ne s'en émeut pas le moins du monde, rassure ceux qui le plaignent, leur promet de la reconstituer à bref délai, et tient parole.

Une aventure, demeurée légendaire, avait achevé de fonder sa réputation de jovialité spirituelle et inaltérable :

Un jour, le grand Condé, passant dans la ville de Sens, qui était de son gouvernement, fut complimenté par les corps et les compagnies de la ville, et, caustique comme il était, il se moqua de tous ceux qui lui firent des compliments : « Son plus grand plaisir, dit un contemporain, était de faire quelque malice aux complimenteurs, en ces rencontres. L'abbé Boileau, qui était alors doyen de l'église cathédrale de Sens, fut obligé de porter la parole à la tête de son chapitre.

« M. le prince, voulant déconcerter l'orateur, qu'il ne connaissait pas, affecta d'avancer sa tête et son grand nez du côté du doyen pour faire semblant de le mieux écouter, mais, en effet, pour le faire manquer s'il pouvait. Mais l'abbé Boileau, qui s'aperçut de la malice, fit semblant d'être interdit et étonné, et commença ainsi ses compliments avec une crainte affectée :

— Monseigneur, Votre Altesse ne doit pas être surprise de me voir troublé en paraissant devant Elle, à la tête d'une

compagnie d'ecclésiastiques, car, si j'étais à la tête d'une compagnie de 30,000 hommes, je tremblerais bien davantage.

« M. le Prince, charmé de ce début, embrassa l'orateur sans le laisser achever ; il demanda son nom, et quand on lui eut dit que c'était le frère de M. Despréaux, il redoubla ses caresses et le retint à dîner (1). »

Le harangueur de Condé était donc tout à la fois un homme d'esprit et un habile homme. C'était l'avis des fidèles à Sens et l'opinion des chanoines, ses confrères, qui, à la mort de l'archevêque, lui confièrent l'administration capitulaire du siège vacant. Jamais, disent les mémoires, le diocèse ne fut mieux gouverné.

Il n'en reste cependant pas moins acquis à ce caractère, dont l'exagération trop souvent bouffonne n'échappait pas à la justesse d'esprit de Despréaux (2), que la mesure, la délicatesse, lui firent toujours défaut. Il aimait, d'ailleurs, à se montrer singulier en tout.

Ainsi, comme il avait soutenu, dans un livre écrit en latin, selon son usage, que les ecclésiastiques, dans la vie civile, doivent s'interdire aussi bien les habits longs que les habits courts, il s'en était fabriqué un de son invention. « Je me souviens, raconte Saint-Marc, de l'avoir vu, les dernières années de sa vie, aller à pied dans les rues de

(1) Brossette a raconté ce détail, après lequel Sainte-Beuve ajoute finement : « Le grand Condé l'avait reconnu au premier mot pour être de la famille. Cet abbé Boileau me paraît offrir la brusquerie, le trait, le coup de boutoir satirique de son frère, sans la finesse toutefois et sans l'application toute judicieuse et sérieuse. Le mérite original de Nicolas Boileau, étant de cette famille gaie, moqueuse et satirique, fut de joindre à la malice héréditaire le coin du bon sens, de manière à faire dire à ceux qui sortaient d'auprès de lui ce que disait l'avocat Mathieu Marais : « Il y a plaisir d'entendre cet homme-là, c'est « la raison raisonnée. » (*Causeries du Lundi*, t. VI, p. 498).

(2) Il disait en riant : « Mon frère ne pouvait manquer d'être docteur, car, s'il ne l'eût pas été de Sorbonne, il aurait pu l'être de la Comédie-italienne. »

Paris, vêtu d'un habit d'ecclésiastique, qui n'était ni long, ni court. »

Quand il était au chœur de la Sainte-Chapelle, il chantait des deux côtés, et toujours hors de ton et de mesure. C'est lui qui, entendant dire un jour à un jésuite, que Pascal, retiré à Port-Royal-des-Champs, y faisait des souliers, comme ces Messieurs, par pénitence, répliqua à l'instant :

— Je ne sais s'il faisait des souliers, mais convenez, mon Révérend Père, qu'il vous a porté une fameuse botte.

Ce Jacques Boileau, dit à ce propos Sainte-Beuve, par ses calembours et ses gaietés, me fait assez l'effet d'un Despréaux en facétie et en belle humeur. D'ailleurs, ajoute le savant critique, pour les traits du visage comme en tout, il avait de son frère cadet, mais avec exagération et en charge. Si non pour la raison, il était digne de lui pour l'esprit.

On lui reprochait un jour la compagnie peu orthodoxe qu'il voyait quelquefois, les protestants et leurs ministres qu'il traitait avec des ménagements alors peu ordinaires :

— S'il fallait rompre avec tous les réprouvés, répliquait-il en riant, on courrait risque de vivre seul.

Gallican fougueux et partisan fanatique des moralistes de Port-Royal, il ne cessait de diriger contre les adversaires du jansénisme les traits qu'on lui reprochait d'épargner aux protestants (1). C'est de lui cette définition des molinistes, partisans de la dogmatique anti-janséniste et de la morale prétendue relâchée, qu'il appelait « des gens qui allongent le symbole et raccourcissent le décalogue. »

(1) Un jour, il discutait au collège de Beauvais à une thèse de philosophie que soutenait le fils du célèbre pasteur protestant Claude, qui était présent. Jacques Boileau, s'adressant au fils, donna au père le titre de très illustre prince de l'Église, *illustrissimus Ecclesiæ princeps*, comme s'il eut parlé d'un évêque. Comme de juste, une partie de l'assemblée murmura, la Sorbonne s'émut et le trop conciliant docteur fut obligé de se rétracter par écrit.

C'est encore de lui cette répartie sanglante dirigée contre certains choix épiscopaux dus à la faveur et à l'intrigue, en ces temps troublés de la Fronde, à que u'un qui lui demandait pourquoi il écrivait toujours en latin :

— C'est, répondit-il, de peur qu'ils me lisent ; ils me persécuteraient !

Le latin de Jacques Boileau, du reste, était dur, bizarre, hétéroclite comme les sujets qu'il affectionnait, l'*Histoire des Flagellants*, l'*Habit court des ecclésiastiques*.

Ces livres, d'une théologie médiocre, sont remplis d'erreurs, aujourd'hui démodées, et d'opinions dangereuses dont le temps a fait justice. A cette époque, elles se rapprochaient trop habilement, comme toutes les doctrines du jansénisme, qui ne fut jamais au fond qu'un « calvinisme déguisé » des hérésies de la prétendue Réforme, pour ne pas faire craindre au doyen de Sens les justes censures de ses supérieurs. Il s'abrita, dès lors, prudemment, à la façon chère aux jansénistes, derrière les pseudonymes et les soi-disant imprimeurs de Hollande, qui étaient censés imprimer ses livres.

L'auteur s'y montre successivement presbytérien contre les évêques, puis épiscopalien contre les papes, tout cela à la plus grande gloire des libertés gallicanes et des révoltes schismatiques du Port-Royal, dont M. de Gondrin, l'archevêque de Sens, protecteur du doyen Jacques, était le partisan déclaré.

L'*Histoire des Flagellants*, son principal ouvrage (1), lui valut une volée de bois vert, appliquée de main de mai-

(1) Il y a dans ce gros livre, rempli d'erreurs théologiques et historiques, quelques traits assez amusants, celui, entr'autres, du mari qui vient demander au confesseur de sa femme de lui donner la discipline à laquelle celle-ci aurait été condamnée en pénitence de ses péchés, sous le touchant prétexte que la femme est trop délicate. « Là-dessus, dit le facétieux narrateur, il se mit à genoux, et la femme disait au prêtre : — Frappez fort, car je suis une grande pécheresse ! » On dirait de facéties tirées de quelque fabliau.

tre, par les journalistes de Trévoux. En vain, grâce à l'intervention de Brossette, obtint-il quelque satisfaction apparente des critiques ; en vain, Despréaux arriva-t-il à la rescousse au succès de son frère, Jacques dut se rétracter et reconnaître qu'il avait erré, en condamnant un usage approuvé par l'Église et conseillé par les maîtres de la vie spirituelle.

Le Père de La Chaise ne lui tint pas trop rigueur, puisque le doyen de Sens finit par obtenir cette stalle de chanoine à la Sainte-Chapelle, où nous le retrouverons un jour, fort goûté de Despréaux, qui faisait grand cas de sa critique littéraire et l'aimait si fraternellement, qu'il lui laissa le soin d'exécuter ses dernières volontés.

L'abbé Boileau survécut cinq ans à son frère ; il mourut le 1<sup>er</sup> août 1716, doyen de la Faculté de théologie.

ANT. RICARD.

# LA LÉGENDE DU SAINT GRAAL

---

A côté des livres inspirés du Nouveau-Testament parurent, de bonne heure, des récits légendaires sur la vie de Jésus-Christ et l'apostolat de ses disciples. La composition sobre et sévère des évangiles, leur ton élevé et grandiose dans sa simplicité ne suffisaient pas à satisfaire la curiosité des premiers chrétiens; il leur fallait des détails circonstanciés, des particularités anecdotiques, des contes populaires sur l'enfance du Christ, sur sa famille et sur tous les personnages évangéliques; on ne voulait rien perdre d'une tradition flottante et souvent incertaine qu'on jugeait également précieuse dans toutes ses parties. De cet ordre d'idées et de sentiments sortirent les évangiles apocryphes, les faux actes des apôtres, les épîtres supposées et même des compositions romanesques telles que le livre des *Reconnaisances* de pseudo-Clément. Ce genre de littérature prit un grand développement à partir du iv<sup>e</sup> siècle, après le triomphe de l'église et, se prolongeant à travers les âges, a duré jusqu'à nos jours. C'est au moyen-âge surtout que naquirent les plus belles fleurs de la légende dorée, mais ces récits pieux, composés dans les cloîtres, étaient écrits en latin, langue que le peuple ne connaissait pas. Il faut dire cependant qu'aux x<sup>e</sup> et xi<sup>e</sup> siècles, des poètes populaires chantèrent en vers assonancés la cantilène d'Eulalie, la passion du Christ, le martyre de saint Légier, la vie de saint Alexis. Vers la fin du xii<sup>e</sup> siècle, parut la première

légende rédigée en prose vulgaire : le *Roman du saint graal* que nous nous proposons de faire connaître.

La conception du graal (1) est d'origine celtique et appartient à l'ancien fonds des traditions gauloises avant la période romaine. Primitivement, le graal était un vase en métal de forme et d'usage vulgaires servant à cuire les aliments ; c'était le *cacabus*, chaudron de guerre des chefs gaulois (2). Le génie des Celtes et leur goût pour le merveilleux donnèrent au graal de plus nobles attributions et lui prêtèrent des vertus mystérieuses chantées par les bardes : « Ce vase, dit Taliésin, poète du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle, inspire le génie poétique, donne la sagesse, découvre les mystères du monde et la science de l'avenir. » On fit du graal un emblème de la victoire, accessoire obligé des pompes triomphales ; M. Hucher nous apprend que sur les plus vieilles médailles gauloises, on voit le graal porté à la main par un héraut pareil aux éphèbes des vases grecs ou par un génie ailé, compagnon de la victoire ; quelquefois il était accosté d'un aigle portant la foudre. Après la conquête romaine, ce vase, au contact d'une civilisation plus raffinée, perdit sa forme rustique et prit celle de l'*Athlon* grec, coupe qui servait à récompenser le vainqueur dans les luttes olympiques. Le graal servait aussi à des usages religieux dans le temple de la déesse patronne des bardes ; « ce vase, dit M. Hucher, se rapproche beaucoup par ses anses, l'étranglement central, et l'importance de son pied, des vases mérovingiens présumés eucharistiques..., cette circonstance n'est pas indifférente pour l'objet qui nous occupe ; elle rattache le graal eucharistique aux graals bardiques et confirme l'idée qu'un vase précieux a servi, depuis les temps les plus reculés, dans

(1) Vieux mot français d'origine celtique qui signifie vase, coupe, bassin, écuelle, jatte, plat, par extension calice.

(2) Hucher. *Le saint graal*, préf.

les Gaules et surtout dans l'Armorique, à l'accomplissement de certains rites sacrés et plus tard a pu s'identifier avec le calice chrétien qui lui aurait emprunté même sa forme extérieure (1). » Tel est le point de départ du mythe chrétien du graal.

Le saint graal est le vase béni dans lequel Jésus-Christ célébra la Cène et dont Joseph d'Arimathie se servit pour recueillir le sang qui coula de ses plaies. Cette coupe sacrée était une source de grâces divines et de biens terrestres ; elle convertissait les idolâtres à la foi chrétienne, ramenait les pécheurs dans la voie du salut et donnait la victoire sur les ennemis ; c'était aussi un emblème eucharistique auquel se rattachaient des symboles trinitaires. Nous verrons dans le cours de ce récit qu'il y eut trois tables destinées à recevoir le graal : la table où fut célébrée la Cène, la table carrée instituée par Joseph et la table ronde établie par Uter Pendragon, père d'Artus ; qu'il y eut également trois hommes, gardiens du saint graal, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

L'histoire du saint graal fut rédigée, sur un original latin réel ou supposé, en deux versions, l'une par Robert de Borron, chevalier du Gâtinais, attaché à Gauthier de Montbelliard, l'autre par Gaspard Map, chapelain d'Henri II, archidiacre d'Oxford. La première, le *petit saint graal*, est un récit simple et austère ne contenant que des faits relatifs au saint vaisseau ; l'autre, le *grand saint graal*, est l'œuvre d'une imagination brillante et déréglée qui se complait à inventer de nouveaux personnages et à multiplier des incidents fantaisistes étrangers au sujet : combats chevaleresques, vaisseaux fantastiques, naufrages, pirates, surprises, reconnaissances, princesses en détresse, enlèvements mystérieux, en un mot, toute la machinerie (1) d'un roman d'aventure bien corsé ; nous ne reproduirons

(1) Hucher. — L'art gaulois.

(2) Le merveilleux, en parlant d'une œuvre d'imagination.



pas ces inventions hétérogènes qui compliquent l'action et détruisent l'unité du récit de Borron ; nous n'emprunterons à Map que certains incidents qui se rattachent directement au sujet principal. Le *saint graal* est un roman foncièrement religieux ; mais, comme l'action se prolonge jusqu'au temps d'Artus, il prend dans sa dernière partie un caractère chevaleresque, en nous introduisant dans le cycle de la table ronde.

L'art de la composition était imparfaitement connu au moyen âge. Le *saint graal* contient des longueurs, des répétitions, des détails superflus qui surchargent le discours sans rien ajouter à sa clarté ; le même récit passe, plusieurs fois, en termes presque identiques, par la bouche de différents personnages. Ce qui est sensible, par dessus tout, est l'incohérence, le décousu, la mauvaise disposition des matériaux. Dans l'arrangement que j'ai fait des anciens textes, j'ai supprimé toutes les longueurs et j'ai agencé toutes les parties dans un ordre logique, de manière à reconstituer l'harmonie de l'ensemble.

On trouve cependant, dans l'original, des passages d'un tissu tellement serré que j'ai dû les traduire, sans rien en retrancher. Traduire le vieux français en langage moderne n'est pas si facile qu'on pourrait le croire, et en voici la raison : la vieille langue est très riche en mots sortis de l'usage ; pour les rendre, on est réduit à se servir de périphrases ou d'équivalents qui n'ont pas toujours la même nuance de signification. Par contre, la syntaxe ancienne manque de souplesse, de légèreté et d'harmonie ; c'est seulement à l'époque de la renaissance que, grâce à la connaissance des anciens, le style classique s'est introduit dans notre langue avec ses tours, ses liaisons, ses balancements, ses périodes, ses inversions. C'est au moyen de ces artifices de langage qu'on peut renouveler les textes anciens, conformément au génie de la langue moderne.

Malgré ses imperfections, qui sont du temps, il faut

reconnaître que le *saint graal* est un chef-d'œuvre de littérature ; c'est le plus ancien livre en prose vulgaire qu'on ait écrit d'un style parfaitement approprié au sujet.

Les anciens auteurs de légendes connaissaient mal l'histoire et s'inquiétaient peu des circonstances de temps et de lieu. Leur disposition naturelle était une insouciance complète pour la vérité matérielle ; ils s'occupaient exclusivement d'édifier le lecteur et de lui inspirer des sentiments religieux. On trouve dans le *saint graal* des confusions étranges , des dates forcées , des anachronismes choquants : Vespasien est fils de Titus ; Pilate est procureur de la Judée sous les Flaviens ; des personnages contemporains de Jésus-Christ sont encore vivants au v<sup>e</sup> siècle, sous le règne d'Artus.

En ce temps de réalisme grossier, il est bon, je crois, de faire revivre ces légendes des siècles passés en faveur des esprits délicats qui ont conservé le culte de l'idéal, et des érudits qui s'intéressent aux origines de notre littérature nationale.

## I

Après que Notre-Seigneur eut célébré la pâque, dans la maison de Simon le lépreux, et lavé les pieds à ses disciples, le cenacle fut envahi par une troupe de gens armés, venus pour s'emparer de lui, et Judas, qui les conduisait, s'avançant vers son maître, le baisa sur la bouche ; à ce signal convenu, les gardes le saisirent et l'emmenèrent , laissant ses disciples dans la consternation. Pendant ce tumulte, un Juif, voyant sur la table le vase dans lequel Jésus avait fait son sacrement, le prit et l'apporta à Pilate. Le jour suivant, le Sauveur souffrit la Passion et mourut sur la croix. Quand tout fut consommé, Joseph d'Arimathie alla trouver Pilate pour lui demander le corps du divin sup-

plicié. Joseph était un soudoier (1), servant, avec cinq chevaliers, le procureur, qui le tenait en grande estime. C'était un homme sage, charitable, croyant en Jésus, sans oser le manifester, par crainte des Juifs. Il dit à Pilate : « Seigneur, je vous sers depuis longtemps, et vous ne m'avez pas encore payé mes soudées (2); maintenant qu'il est en votre pouvoir de le faire, donnez-moi ce que vous m'avez promis. » — « Joseph, lui répondit Pilate, demande tout ce que tu voudras et je te l'accorderai, sauf la foi que je dois à mon maître. » — « Donnez-moi le corps du prophète que les Juifs ont injustement mis à mort. » — « Je croyais que tu me demanderais une plus riche récompense, mais puisque telle est ta demande, je te l'accorde. » — « Ordonnez qu'on me le donne. » — « Vas, et prends-le. » — « Les Juifs sont en nombre et en force, et ne voudront pas me le livrer. » — « Ils te le livreront. »

Joseph alla droit à la croix, et, voyant Jésus mort, il pleura amèrement, car il l'aimait de tout son cœur. S'adressant aux Juifs, qui le gardaient, il leur dit : « Pilate m'a donné le corps de ce prophète, afin que je l'ôte de la croix. » — « Tu ne l'auras point, s'écrièrent-ils, parce que ses disciples disent qu'il doit ressusciter, et s'il ressuscite, nous le tuerons une seconde fois; nous aimerions mieux te tuer toi-même que de te le laisser. » — Joseph retourna chez le procureur pour lui apprendre ce refus. Pilate, courroucé, ordonna à Nicodème d'aller détacher Jésus de la croix et de le donner à Joseph. Se souvenant alors du vase qu'un Juif lui avait apporté, il dit à Joseph : « Joseph, tu aimais beaucoup ce prophète ? » — « Oui, certes, je l'aimais beaucoup. » — « J'ai le vase dans lequel il sacrifiait, je te le donne, parce que je ne veux rien garder de ce qui lui

(1) Militaire.

(2) Solde.

a appartenu. » Joseph, joyeux de recevoir un don si précieux, salua Pilate, et partit avec Nicodème.

En passant devant la boutique d'un forgeron, ils prirent des tenailles et un marteau et se rendirent au lieu où Jésus était attaché à la croix. Là, Nicodème dit aux juifs : « Vous êtes dans votre tort ; vous avez fait de cet homme tout ce que vous avez voulu et je vois bien qu'il est mort. Pilate m'a ordonné de le détacher de la croix et de le livrer à Joseph. »

« Nous ne te le donnerons pas, s'écrièrent-ils, parce qu'on dit qu'il doit ressusciter. » Nicodème leur signifia qu'il le prendrait malgré eux. Les juifs intimidés par ces fermes paroles partirent pour aller se plaindre à Pilate. En leur absence, Joseph et Nicodème montèrent sur la croix et déclouèrent le corps du Sauveur ; Joseph le prenant dans ses bras le déposa doucement à terre et se mit en devoir de le laver ; pendant qu'il remplissait ce pieux office, il vit saigner les plaies des mains, des pieds et du côté ; saisi d'effroi au souvenir du rocher fendu par le sang tombé au pied de la croix, il prit le vase que lui avait donné Pilate et recueillit dignement le sang qui coulait des plaies ; il enveloppa Jésus d'un riche suaire et alla le déposer dans un sépulcre qu'il avait fait tailler pour lui-même. Sur ces entrefaites, les juifs revinrent avec l'autorisation de faire garder le corps en quelque lieu qu'on l'eût mis et Joseph retourna à sa maison emportant le vase contenant le sang de Notre Seigneur.

Pendant sa vie souterraine, le Christ descendit aux enfers dont il brisa les portes pour en retirer Adam, Ève et les autres justes qu'il avait rachetés par sa mort, et il ressuscita le troisième jour.

En apprenant sa résurrection, les juifs s'assemblèrent en conseil et se dirent entr'eux : « Cet homme nous fera encore beaucoup de mal si véritablement il est ressuscité. » Les gardes déclarèrent que le corps n'était plus là où

Joseph l'avait déposé : « C'est lui, dirent les juifs, qui l'a soustrait ; si l'on nous en demande compte, nous dirons que nous l'avons donné à Joseph sur l'ordre de Nicodème. » — « Mais nous l'avons fait garder, fit observer l'un d'eux, et l'on nous rendra responsables de sa disparition. » — « Nous pouvons nous garantir de ce danger, dit un autre ; prenons, cette nuit, Joseph et Nicodème, sans que personne le sache, et faisons-les mourir de male mort. » Tous ceux du conseil se rendirent à cet avis.

Nicodème prévenu par un de ses amis prit la fuite ; les juifs saisirent Joseph dans son lit et l'emmenèrent à une maison de campagne de Caïphe dans laquelle se trouvait une horrible prison. Là, quand ils le tinrent seul entre leurs mains, ils l'accablèrent de coups et lui demandèrent : « Qu'as-tu fait de Jésus ? » — « Demandez-le à ceux qui le gardaient, je n'ai rien fait qu'au vu et au su de vous tous. » — « Joseph, tu l'as enlevé, car il n'est plus au lieu où nous te l'avons vu mettre. Nous allons t'enfermer dans cette prison et il te faudra le rendre ou mourir. » — « Si le Seigneur que j'ôtai de la croix veut que je meure, que sa volonté soit faite. » Ils le descendirent dans la chartre (1) dont ils scellèrent l'entrée, et Caïphe, ordonna au chartrier (2) de ne lui donner qu'un morceau de pain et un hanap d'eau et ensuite de le laisser mourir de faim. Depuis ce jour, Joseph fut perdu pour le monde et l'on n'entendit plus parler de lui.

Mais le Seigneur pour qui il avait souffert ne l'abandonna pas dans sa détresse. En sortant du sépulcre, il alla visiter son serviteur dans sa prison et lui apporta le vase rempli de son sang que Joseph avait caché dans sa maison. A la vue de la clarté resplendissante émanée de ce corps glorieux, le prisonnier s'écria : « Grand Dieu !

(1) Prison.

(2) Geôlier.

d'où peut venir cette lumière, si non de vous ? » — « Ne crains rien, lui dit Jésus, la vertu de mon père te sauvera. » — « Qui êtes-vous, vous qui êtes si lumineux que je ne puis vous voir ni vous connaître ? — « Je suis Jésus, fils de Dieu, envoyé par mon père pour sauver les pécheurs. » — « Vous êtes donc celui que j'ai ôté de la croix et mis au sépulcre ? » — « Je le suis. » — Ah ! Seigneur, ayez pitié de moi, car c'est à cause de vous qu'on m'a mis ici ; je n'osais pas vous parler, crainte que vous ne me crussiez pas parce que je fréquentais ceux qui conjuraient votre perte. » — « Tu étais mon ami, Joseph, et je te connaissais mieux que tu ne te connaissais toi-même ; je t'ai laissé avec eux, à cause de l'amour que tu me portais ; je savais que tu m'assisterais là où mes disciples n'oseraient pas m'assister ; tu as fait cela par pitié et pour l'amour de mon père qui t'a donné le cœur et le pouvoir de me rendre ce bon office et t'a permis de servir Pilate qui, par amitié, t'a donné mon corps ; c'est pourquoi je t'appartiens. » — Ah ! Seigneur, ne dites pas que vous m'appartenez. » — « Je suis à toi, Joseph, je suis à tous les bons et tous les bons sont à moi ; ce que tu as fait pour moi, tu ne l'as pas fait pour vaine gloire ; tu m'as aimé secrètement, et je t'ai aimé secrètement ; sache bien que notre amour se manifestera aux yeux de tous, au détriment des méchants, car tu auras en ta garde le symbole de ma mort : le voici ; » et il lui tendit le vase contenant son sang. Joseph animé d'une foi ardente tomba aux pieds du Sauveur et lui cria merci : « Seigneur, suis-je digne de garder ce dépôt sacré ? » — « Prends-le ; tu dois le garder et le transmettre à d'autres ; ceux qui le garderont seront au nombre de trois, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Joseph reçut le vase à genoux et Notre Seigneur ajouta : « Tu tiens le sang des trois personnes de la Trinité versé par le Fils mourant pour le salut des hommes (1). » — « Seigneur, qu'ai-je fait pour mériter une

(1) Phrase traduite littéralement de l'original.

si grande grâce ? — « Tu m'as descendu de la croix et enseveli. On établira plusieurs tables pour célébrer mon sacrifice ; ces tables représenteront la croix ; le vase dans lequel on sacrifiera symbolisera le sépulcre où tu as déposé mon corps ; et le voile dont on couvrira le calice sera l'emblème du suaire dont tu m'as enveloppé. Il en sera ainsi jusqu'à la fin des siècles, en mémoire de ce que tu as fait pour moi ; ceux qui verront ce vase, s'ils ont la foi et sont repentants et confès, auront la joie éternelle. » Jésus apprit à Joseph les paroles sacramentelles de la consécration et continua : « toutes les fois que tu seras dans le besoin, demande secours à la sainte Trinité et à la bienheureuse Vierge Marie qui a porté le Fils de Dieu dans son sein, et le Saint-Esprit viendra à ton aide. Je ne t'emmènerai pas avec moi, l'heure n'est pas venue ; tu resteras ici jusqu'à ce qu'on croie que tu sois mort ; ne crains rien, tu ne souffriras aucune douleur et tu ne mourras pas. Cette lumière continuera à t'éclairer et je serai toujours avec toi. Sois certain que tu sortiras d'ici sain et sauf ; ta délivrance sera une grande merveille pour les mécréants. Celui qui viendra te délivrer doit apprendre par toi à m'aimer ; dis lui ce qui te viendra au cœur : le Saint-Esprit mettra sur tes lèvres des paroles que tu ignores ; ensuite, tu porteras mon nom dans des pays étrangers où il sera loué et glorifié. » Joseph demeura dans cette prison quarante-deux ans jusqu'au temps où se passèrent les événements que nous allons raconter :

## II

En ce temps-là , Vespasien, fils de Titus, empereur de Rome, fut affligé d'une lèpre si hideuse, que personne ne pouvait en supporter la puanteur , et l'on fut obligé de le séquestrer dans une tour percée d'une ouverture , par laquelle on lui faisait passer ses aliments. Son père affligé, ne pouvant se consoler de ce malheur, fit publier par toute

la terre que si quelqu'un pouvait guérir son fils, il lui donnerait tout ce qu'il demanderait ; mais il ne se trouva personne qui put le guérir. Sur ces entrefaites, vint à Rome un chevalier, qui était allé en Judée, au temps où Jésus-Christ vivait sur la terre, et avait été témoin de ses miracles et de sa mort. A son retour, il s'hébergea chez un sénateur de la ville. Un soir, son hôte lui dit, dans un entretien intime : « Il est bien malheureux que le fils de l'empereur soit lépreux ; si vous savez quelque chose qui puisse le guérir, faites-le nous connaître. » — « Je ne sais rien en ce moment, répondit-il, mais je puis vous dire qu'il y avait autrefois en Judée un bon prophète qui redressait les boiteux, rendait la vue aux aveugles et faisait tant de miracles que je ne pourrais tous vous les raconter. Par haine et par envie, des hommes puissants, forçant la main à Pilate, le firent mourir. Je vous assure, sur mon âme, que s'il était encore vivant, il guérirait le fils de l'empereur ; je crois même que l'attouchement de quelque objet lui ayant appartenu ferait ce miracle. » Le sénateur alla rapporter à l'empereur les paroles du pèlerin. Celui-ci, mandé à la cour, confirma ce qu'il avait dit, et mit sa tête en gage de sa véracité.

Sur cette assurance, Titus éprouva une joie extrême, et en même temps conçut un vif ressentiment contre Pilate pour avoir laissé mourir sans jugement un homme qui faisait de si grands prodiges. Il envoya en Judée des messagers chargés de rechercher la conduite de Pilate et de trouver quelque objet touché par le prophète.

Les messagers arrivèrent en Judée, fortement prévenus contre le procurateur, et lui firent un froid accueil. Pilate se disculpa adroitement, en jetant la faute sur les Juifs, qui assumèrent toute la responsabilité. On se mit alors en quête de quelque objet dont Jésus eut fait usage, mais on ne put rien trouver, parce que les Juifs avaient jeté tout ce qui lui avait appartenu.



Après plusieurs jours de vaines recherches, un Juif se présenta aux messagers, et leur dit : « Je connais une pauvre femme qui possède le portrait d'un homme qu'elle a coutume d'adorer ; elle s'appelle Vérone et demeure dans la rue de l'école. » Pilate envoya chercher cette femme, et quand il la vit venir, il alla au devant d'elle et l'embrassa. « J'ai appris, lui dit-il, que vous avez une certaine image dans votre huche ; je vous prie de me la montrer. » Vérone, épouvantée, s'en défendit énergiquement, disant : « Je ne sais rien de ce que vous me demandez. » En entendant ces paroles, les messagers entrèrent, et Pilate leur dit : « Voilà la femme. » Ils l'embrassèrent tous, et lui firent un gracieux accueil ; après lui avoir parlé de la maladie de Vespasien et lui avoir assuré que la vue de l'image le guérirait, ils lui offrirent de la lui acheter, si elle voulait la leur vendre.

Vérone, comprenant qu'elle ne pouvait plus céler son secret, leur répondit : « Je ne vous la vendrais pas pour tout l'or que vous possédez ; mais si vous me jurez que vous ne m'enlèverez pas ce que je vous montrerai, et que vous m'amènerez à Rome, j'irai avec vous. » Ils en firent le serment, et lui dirent : « Montrez-nous cette image que nous vous avons demandée. » Elle alla prendre à sa maison un rouleau de toile, et, le dépliant sous les yeux des messagers, elle leur montra l'effigie de Jésus-Christ. A cette vue, ils se levèrent tous respectueusement, « Ah ! Vérone, dirent-ils, racontez-nous comment cette image est venue en votre possession. »

« Je vous le dirai bien volontiers, leur répondit-elle. » « Un jour, j'allais par la ville, portant sous mon bras cette pièce de toile, pour la vendre au marché, quand je rencontrai sur mes pas ceux qui emmenaient le prophète, les mains liées, et cruellement maltraité par les Juifs. En me voyant, il m'appela, et me pria, pour l'amour de Dieu, d'essuyer la sueur qui coulait de son visage. Je pris un

pan de la toile, je l'essuyai et partis, tandis que les juifs continuaient à l'emmener, en le battant outrageusement. De retour à ma maison, je regardai ma toile, et j'y vis empreinte l'effigie du prophète. Si vous croyez qu'elle puisse être utile au fils de l'empereur, je m'en irai avec vous, et je l'emporterai. »

Les messagers partirent avec Véronique, et arrivés à Rome, ils racontèrent à Titus tout ce qui s'était passé. L'empereur, joyeux, fit à cette pauvre femme un accueil bienveillant, et lui promit de l'enrichir, en récompense de ce qu'elle lui avait apporté l'image du prophète. Quand elle la lui eut montrée, il s'inclina trois fois, déclarant que c'était la plus belle figure d'homme qu'il eût jamais vue. Il prit à deux mains la véronique et l'apporta à la chambre de son fils, qui dormait. Vespasien, éveillé par son père, n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur cette face adorable, qu'il fut guéri.

Le prince, rendu à la santé, voulut savoir quel était l'homme représenté par l'image à laquelle il devait sa guérison. Quand il eut tout appris, il jura qu'il ne serait satisfait que lorsqu'il aurait châtié ceux qui l'avaient mis à mort; il dit à son père : « Ce n'est plus vous qui êtes mon seigneur et maître, c'est celui qui, par la vertu de son image, m'a délivré de mon mal; il est le souverain des hommes et de l'univers; permettez-moi d'aller tirer vengeance de ceux qui l'ont tué. » — « Mon fils, lui répondit Titus, vous ferez selon vos volontés. »

Vespasien alla en Judée, et dit à Pilate : « Je viens venger la mort du prophète qui m'a guéri. » Pilate lui répondit : « Seigneur, voulez-vous savoir la vérité ? Faites-moi mettre en prison, et feignez d'être indisposé contre moi, parce que je n'ai pas voulu condamner cet homme. » Le prince acquiesça à sa demande, et fit mander tous ceux qui avaient pris part à la mort de Jésus. « Vous êtes coupables de trahison, leur dit-il, pour avoir souffert que le pro-

phète se fit votre roi. » — « C'est la faute de Pilate, s'écrièrent les Juifs, qui, prenant son parti, disait qu'il ne méritait pas la mort ; nous disions, nous, qu'il la méritait, pour s'être mis au dessus de vous. » — « Pilate, leur répliqua Vespasien, répondra de sa conduite ; quant à vous, je veux savoir pourquoi vous avez pris le prophète en haine, quels sont ceux qui l'ont le plus maltraité. et comment vous avez agi à son égard, depuis le jour où vous l'avez connu. » Les Juifs, croyant qu'il disait cela pour leur avantage, et au détriment de Pilate, se firent un mérite de leur crime, et dirent qu'en dépit du procurateur, ils avaient mis Jésus à mort, en demandant que son sang retombât sur eux et sur leurs enfants. A ces mots, le prince, connaissant leur malice, et convaincu de leur culpabilité, les fit traîner à la queue de chevaux emportés. Les autres Juifs, témoins de cette exécution, en demandèrent la raison : « C'est pour venger la mort de Jésus, leur répondit Pilate, et vous subirez tous la même peine, si vous ne rendez pas son corps. » — « Nous l'avons donné à Joseph, et nous ignorons ce qu'il en a fait. » — « Vous l'avez fait garder, il faut le rendre ou mourir. » — « Nous ne savons rien de Joseph, ni de Jésus. » Là-dessus, on en fit brûler vifs un très grand nombre.

Caïphe, voyant que tous les Juifs seraient détruits, dit à Vespasien : « Je vous indiquerai le lieu où l'on a mis Joseph, si vous m'assurez la vie sauve. » Après en avoir reçu la promesse, il le conduisit à la tour où Joseph avait été emmuré, et lui apprit la cause et les circonstances de sa séquestration. « L'avez-vous tué, lui demanda le prince, avant de le mettre dans la chartre ? » — « Non, mais nous l'avons accablé de coups, à cause de ses paroles malséantes. » — « Crois-tu qu'il soit mort ? » — Comment pourrait-il vivre, après une si longue détention. » — « Celui qui m'a guéri, moi qui ne l'ai pas connu et n'ai rien fait pour lui, peut bien avoir préservé de la mort Joseph, qui a souf-

fert pour lui la prison; je ne puis croire qu'il l'ait laissé mourir si misérablement.» Vespasien fit enlever la pierre qui fermait l'entrée de la prison, et appela Joseph; personne ne répondit. « Croyez-vous, dit Caïphe, que cet homme ait si longtemps vécu? » — « Je ne puis pas croire qu'il soit mort, si je ne m'en assure par mes propres yeux. »

Il appela de nouveau, et ne recevant pas de réponse, il se fit descendre dans la chartre. Là, il vit, à l'un des angles, une grande clarté, et se dirigea de ce côté. Joseph, le voyant venir, se leva, et lui dit : « Soyez le bienvenu, Vespasien. » Le prince, émerveillé de s'entendre appeler par son nom, lui demanda : « Qui es-tu, toi, qui m'as si bien nommé, et quand j'appelai, ne m'as pas répondu? » — « Je suis Joseph d'Arimathie. » Vespasien l'embrassa, et reprit : « Qui t'as appris mon nom? » — « Celui qui connaît toutes choses; de quel mal vous a-t-il guéri? » Vespasien lui raconta sa maladie et sa guérison miraculeuse. « Celui qui vous a guéri, lui dit Joseph, je le connais. Si vous voulez le connaître et croire en lui, je vous dirais ce qu'il m'a commandé de vous dire. » — « Je croirai en lui de tout mon cœur, répondit le prince. » Joseph lui exposa la doctrine chrétienne : la chute des mauvais anges, la création de l'homme, le péché d'Adam, l'avènement de Jésus-Christ, sa prédication, ses miracles, sa mort sur la croix, sa résurrection, le mystère de la Trinité, les dons du Saint-Esprit. « C'est Jésus, ajouta-t-il, qui vous a guéri et vous a envoyé pour me délivrer. Vous devez croire aussi aux commandements qu'il a donnés à ses disciples. En sortant d'ici, allez les trouver, et ils vous conféreront le baptême. »

Vespasien appela ceux qui étaient en haut, à l'entrée de la prison, et leur donna ordre de démolir la tour. Il sortit par la brèche, tenant Joseph par la main, et dit aux Juifs : « Voilà Joseph, rendez-moi Jésus. » — « Nous l'avons donné à Joseph, s'écrièrent-ils; qu'il dise ce qu'il en a fait. »

— « Je sais, dit Joseph, qu'il est ressuscité comme Dieu et souverain maître de toutes choses. » Le prince, pour châtier les Juifs, les fit vendre à vil prix, comme esclaves. Quant à Caïphe, il le fit mettre dans une barque sans voiles et sans rames, et on le lança à l'aventure des périls de mer.

Bron et sa femme Anigeu, sœur de Joseph, avaient pour leur frère une vive affliction. Quand ils apprirent qu'il avait été retrouvé, ils se rendirent auprès de lui et il fit d'eux ses premiers disciples; ils furent suivis d'un grand nombre d'autres prosélytes qui promirent à Joseph de partager ses croyances; « ceux qui voudront croire ce que je crois, leur dit-il, vendront leurs terres et leurs maisons, ils abandonneront tout pour Dieu et me suivront dans des pays lointains. » Il leur obtint le pardon du prince et les groupa autour de lui pour leur enseigner les vérités de la foi et la pratique des bonnes œuvres.

La nuit qui précéda le départ de Vespasien, Joseph vit en songe Jésus-Christ venir vers lui et lui dire : « Joseph, le temps est arrivé où tu dois aller prêcher mon évangile; demain tu te feras baptiser; tu sortiras de Jérusalem pour ne plus y revenir et iras peupler de ta postérité des terres étrangères; prends avec toi ceux qui seront baptisés et voudront te suivre et pars nu-pieds, sans or ni argent, n'emportant que mon écuelle, car ceux qui me serviront auront tous les biens en partage. En sortant de Jérusalem, tu te dirigeras du côté de l'occident et je t'enseignerai ce que tu devras dire et ce que tu devras faire pour annoncer mon nom.

Le lendemain Joseph reçut le baptême des mains de saint Philippe; Vespasien se fit également baptiser avec toute sa maison et retourna à Rome d'où il revint deux ans après pour détruire Jérusalem de fond en comble. Joseph, de son côté, enferma dans une arche le vase contenant le sang du Christ et partit avec ses compagnons pour les pays où Dieu l'envoyait.

(*A suivre*).

Dr A. MILLET.

# LA MUSIQUE ET LES MUSICIENS A NIMES

AUX XVI<sup>e</sup> ET XVII<sup>e</sup> SIÈCLES

---

« On a reproché à notre chère ville de Nîmes de nourrir une population vouée au culte des intérêts matériels et inhabile à comprendre les choses qui sont du domaine de l'art pur. Ce reproche est tout à fait immérité. Si cette population, prise en masse, n'est pas encore parfaitement apte à saisir toutes les délicatesses d'un cours d'esthétique, je tiens à prouver que, depuis longtemps, son éducation, en fait d'études musicales, est commencée et passablement développée, et que notre ville, essentiellement industrielle et commerciale, il est vrai, ne se refuse pas pour cela aux jouissances intellectuelles. »

Ce passage, emprunté à une remarquable étude sur le *Culte de la musique*, m'a paru la préface la mieux appropriée à ce petit travail. Ce que le secrétaire perpétuel de notre Académie a fait pour le présent, je voudrais essayer de le faire pour le passé. Je ne possède pas, il est vrai, la compétence spéciale de M. Charles Liotard, la plume habile qu'il met au service de sa pensée, mais le lecteur, en se contentant de quelques matériaux, recueillis sur ce sujet, voudra bien se montrer indulgent envers un écrivain qui se borne à faire œuvre d'érudition.

## I

Comme tous les beaux-arts, et au même titre qu'eux, la musique a pris naissance dans le sentiment religieux. Suivant toute probabilité, les chants hiératiques en ont été

la première traduction. Avant de frapper les yeux, on a parlé à l'oreille, par une musique grave et simple, dépourvue d'ornements et de fioritures. Ce n'est que plus tard que les architectes ont élevé les cathédrales, témoignages magnifiques de leur foi, et c'est en vue de les orner davantage, que les sculpteurs ont fait appel à leur ciseau, et que les peintres ont mis en œuvre les couleurs variées de leur palette.

De ces œuvres diverses, enfantées par la foi du moyen-âge, celle qui a le moins souffert est sans contredit l'œuvre musicale. Tandis que les églises, les statues et les tableaux ont disparu soit sous l'action des années, soit sous le marteau des démolisseurs, le plain-chant s'est conservé intact à travers les siècles. Cette œuvre collective de moines obscurs, d'artistes ignorés, a survécu à tous les cataclysmes, et, grâce au clergé, elle reste aujourd'hui le seul vestige d'un passé reculé.

« Le plain-chant, dit M. Beauquier, dans sa *Philosophie de la musique* (1), accompagne dans notre imagination la vieille cathédrale, le costume antique du prêtre, les vitraux de couleur, les peintures polychromes des colonnes et de la voûte ; nous aimons sa forme archaïque, ses tonalités bizarres, qui s'harmonisent bien avec la naïve gaucherie des statues, et nous trouvons même du plaisir à voir sa notation inusitée ailleurs. A l'audition de ces chants, l'imagination ressuscite les siècles qui dormaient dans la poussière, et l'émotion historique surgit en nous. »

Le jeu des orgues ajoute, de son côté, à l'impression produite par le plain-chant. Cet instrument, qui fait, pour ainsi dire, partie du mobilier de l'église, et qui est en étroite connexion avec les cérémonies du culte, par ses sons mystérieux, par ses accords qui se répercutent contre les colonnades et se perdent peu à peu dans des formes vagues

(1) *Philosophie de la musique*, par Charles Beauquier. Paris, Germer-Baillière, 1866, p. 145.

et indéterminées , par le silence , succédant à quelques phrases d'un rythme peu marqué, complétait l'effet du chant et donnait à nos ancêtres le sentiment du sublime et la notion de l'infini. En entendant ces mélodies heurtées, si bien assorties à une langue qu'ils ne comprenaient pas, ils oubliaient les misères de leur condition terrestre ; ils avaient des envolées vers l'idéal et entrevoyaient dans l'au-delà les perspectives d'une vie meilleure.

Ces élans de l'âme vers le Créateur de toutes choses, ces visions des béatitudes célestes dont les testaments nous ont conservé l'expression naïve, trouvaient, au xv<sup>e</sup> siècle, ample satisfaction au sein de l'ancienne capitale des Volces Arécomiques. Nîmes a beau être encore une petite cité, bien pauvre au point de vue matériel, elle ne l'est pas en ce qui touche les besoins spirituels. Elle a beau ne posséder que six mille habitants tout au plus, logés pour la plupart dans de misérables maisons de bois, elle n'en compte pas moins, à cette époque, dix paroisses desservies par un clergé nombreux.

Toutes ces églises, décorées et enrichies par la piété des fidèles, la cathédrale les faisait oublier. Placée au centre de la cité dont elle était l'âme (1), elle faisait l'orgueil des habitants et l'admiration des étrangers. Le service de ce grand et magnifique édifice était confié à des chanoines qui depuis quatre siècles vivaient sous l'institut régulier de saint Augustin. On comptait alors quatre-vingts dignités ou chanoines. C'est avec ces éléments auxquels il faut ajouter les prêtres séculiers, l'organiste, le maître de musique, les enfants de chœur, que sont célébrées les cérémonies religieuses, aussi ne faut-il pas être surpris si elles impressionnent vivement les fidèles. Tout concourt à les remuer profondément, les sons harmonieux de l'or-

(1) Tous les morts, sans distinction de paroisse et de classe, devaient être présentés à la cathédrale, avant d'être inhumés.



gue, la voix stridente des enfants, les chants graves du clergé.

La sécularisation ne changea rien à l'éclat des cérémonies, tant le Chapitre eut à cœur de conserver la tradition. Il ne néglige rien pour combler les vides que la mort apporte dans ses rangs et ne recule devant aucuns sacrifices pour assurer la parfaite exécution du plain-chant. Il se montre exigeant envers l'organiste, le maître de musique et ne les agrée qu'après un certain stage, car il faut qu'ils soient à la hauteur de leur emploi. Les enfants de chœur qui sont sous la direction de ce dernier, — il doit les apprendre à lire, à ponctuer (1), — ne sont reçus qu'après audition et remplacés sans retard dès que la mue de la voix les rend impropres au rôle qu'ils sont appelés à remplir.

Quant aux chanoines en particulier, ils sont trop familiers avec la musique religieuse pour se contenter de ce rôle modeste. C'est bien assez quand l'âge ou les infirmités les condamneront au repos forcé ; en attendant de devenir de simples auditeurs, ils paient bravement de leur personne et interviennent les uns comme exécutants, les autres comme parties dirigeantes. Aux jeunes l'action, aux aînés la direction, telle est la règle. Au dessous du précenteur dont le nom indique la fonction se trouvent en 1543 deux chanoines, élus par le Chapitre tout entier et chargés à tour de rôle de diriger les éléments divers qui composent à cette époque le chœur de notre cathédrale.

## II

La Réforme traita les beaux-arts non en enfants de la maison, mais en véritables intrus. Au lieu de les faire asseoir au foyer, au lieu d'encourager les artistes en leur faisant

(1) Le maître des enfants de chœur leur montrera en l'art de la musique et de bien lire et ponctuer (*Arch. de l'évêché*, G, 52, folio 70).

quelques commandes, elle eut pour principe arrêté de se passer de leur concours. Ce mépris pour les œuvres de l'imagination, une foule de circonstances l'attestent. Je ne fais pas seulement allusion aux édifices qu'elle détruisit dans son fanatisme, j'ai surtout en vue les temples qu'elle éleva pour y faire ses prêches. A en juger par les devis qui nous en restent, par les détails qu'ils renferment, c'étaient de grandes maisons où l'art de l'architecte ne brillait que par son absence.

Seule, la musique trouva grâce et eut sa place dans les cérémonies du culte réformé. Les musiciens du xvi<sup>m</sup>e siècle, qui avaient embrassé les idées nouvelles, furent conviés à noter les psaumes et dans les villes des chantres plus ou moins habiles furent chargés de diriger les exécutants ou, pour être plus exact, d'entonner le chant des psaumes. A Nîmes, à défaut d'un musicien de profession, cet emploi était tenu par un régent du collège, nommé Bourgeois ; dans les villages de la banlieue, c'était généralement le *precepteur de la jeunesse* qui remplissait cette charge (1).

Là se bornèrent tous les encouragements de la Réforme pour cet art si puissant et si pénétrant à la fois et encore cette modeste marque de sympathie ne fut pas partout bien reçue. Certains huguenots rigoristes trouvèrent déplacé le concours de cette musique, pourtant si sobre et si nue. Pour ces esprits chagrins c'était rompre avec les traditions de l'église primitive que l'on se proposait de faire revivre et tout à la fois se rapprocher de l'idolatrie papale avec laquelle on venait de rompre.

Ces observations, bien que fortement motivées et professées par des personnages à crédit puissant, n'obtinrent pas gain de cause auprès du Consistoire, mais il ne faudrait pas croire qu'elles furent tout à fait perdues. On est du

(1) Allusion à plusieurs contrats passés entre les communautés de la banlieue de Nîmes et les maîtres d'école qu'elles engageaient.

moins autorisé à leur attribuer deux résultats : d'une part la défaveur avec laquelle pendant près d'un demi-siècle les musiciens de passage furent reçus dans notre cité, de l'autre l'extrême lenteur avec laquelle se développa le goût musical. La musique a beau avoir perdu son caractère religieux et catholique ; pour ces demeurants d'un autre âge, elle a conservé sa tache originelle et doit pour ce motif être tenue en quarantaine.

Autres temps, autres mœurs. Les consuls de cette époque n'ont guère de points de ressemblance avec ceux qui tiennent aujourd'hui leur place. Despotismes au petit pied, ils ont, avec une sainte horreur de la liberté, un médiocre amour de la musique. Au lieu de faire bon accueil aux instrumentistes qui viennent répandre quelque gaieté dans les murs de notre ville, ils les voient d'assez mauvais œil et, en policiers émérites, trouvent quelque prétexte pour leur faire vider les lieux.

Suivant les cas, suivant les personnes, le procédé varie, mais en fin de compte, le résultat ne diffère pas. Si le joueur de luth (1), Philippe de la Touralba, est éconduit avec des formes, on montre moins de ménagements à l'égard de certains autres. Les violons, destinés à faire danser certains particuliers (*Arch. mun.*, 1582, LL. 12) ou à précéder la revue des basochiens, sont frappés d'un veto pur et simple ; car tel est le bon plaisir de ceux qui détiennent le pouvoir.

Sous le règne de Henri IV, les consuls montrent un peu plus de tolérance, mais ils sont loin d'avoir dépouillé le vieil homme. Les raisons qu'ils invoquent contre la musique dénotent du moins leur éducation incomplète et tout ce qui leur reste à acquérir. Il n'est plus de saison de parler du scandale que ses accords font naître, du trouble

(1) Sabatier, 1574, fol. 140. — Ce joueur de luth a une magnifique signature.

qu'ils jettent dans les âmes, et, pourtant, c'est sur ces arguments démodés et présentés, — il faut le reconnaître, — avec une rare habileté et une éloquence persuasive, que repose toute la défense du consul Matthieu Lansard.

Elle ne pouvait être autre, car ce magistrat municipal, unique dans l'histoire, ne pouvait, sur aucun texte de loi, appuyer sa conduite. Il passait dans une rue, revêtu de ses insignes consulaires, lorsque son oreille perçut les sons d'un violon. Vite, il quitte ses collègues, il ouvre la porte, pénètre dans la salle, se saisit de l'instrument, et avec une vivacité digne d'une meilleure cause, le brise en plusieurs morceaux.

La colère est une mauvaise conseillère, et ce type réussit d'intolérance musicale l'apprit à ses dépens. Traduit en justice par le pauvre instrumentiste (1), il ne rencontra pas des juges complaisants. Malgré sa dignité, malgré une plaidoirie remarquable de Rulman, le bon droit triompha, et l'irascible consul fut condamné, par le présidial, à rembourser l'instrument rompu.

### III

Pendant cette période, la musique trouve un asile dans la modeste chapelle qui devait remplacer, durant près d'un siècle, la cathédrale démolie. A peine installé dans la cité, le Chapitre reprend ses traditions, et, en attendant mieux, met à contribution le talent musical de quelques uns de ses membres. Une de ses premières dépenses est l'achat d'un *basson* (2), dont jouent tour à tour les chanoines Julio de Monte et Robert Clavel.

(1) Il s'appelait Benoit Fouction et savait se signer. Il avait épousé Jeanne Maruejols qu'il institua son héritière (E 330, fol. 61). Il mourut le 28 janvier 1608 et fut enterré dans la chapelle de la Cathédrale provisoire. Voir, pour plus de détails, *Harangues*, etc., d'Anne Rulman. Paris, 1614, p. 352.

(2) Instrument à vent et à anche, qui sert à exécuter des parties de basse.

Cette situation changea de face dès que la paix fut affermie. La substitution du certain à l'incertain permit d'apporter quelques améliorations. Aux enfants de chœur, sont adjoints des chantres, les uns *taille*, les autres *basse-contre*. Les instrumentistes bénévoles font place à des musiciens de profession, dont les uns jouent du *serpent*, et les autres, du *cornet à bouquin*. Enfin, en 1603, lorsque l'orgue, construit par Esprit Meissonnier, de Cavaillon, sera installé, on arrêtera Devella, d'Avignon, aux gages de trois cents livres l'année. Quant au maître de musique, qui dirige le chœur, il ne se contentera pas d'enseigner les enfants de la clastre, il copiera de la musique et écrira sur parchemin plusieurs livres de plain-chant.

Ces chantres, ces joueurs d'instruments, qu'ils fussent ou non ecclésiastiques, portaient la robe longue. Ils étaient logés dans l'enclos du Chapitre, et devaient se nourrir à leurs frais ; ils prenaient leurs repas soit dans les logis avoisinants, soit à la table du maître de musique, qui tenait pension pour les enfants de chœur. Leurs gages variaient de quatorze à vingt livres le mois, ce qui, pour l'époque, les mettait à même de faire quelques économies. Ils recevaient, du reste, de temps à autre, quelques gratifications. Le Chapitre, suivant les usages anciens, les régala le 16 novembre et le jour de la procession de la Fête-Dieu. A s'en référer au chiffre de la dépense, sainte Cécile, la patronne des musiciens, était honorablement fêtée, et la journée se clôturait par un copieux festin.

Ces avantages, quelque sérieux qu'ils fussent, mettaient rarement fin aux pérégrinations de ces artistes. Originaires, pour la plupart, de la Provence ou du Comtat-Venaissin, c'est tout au plus s'ils séjournent deux ou trois ans dans la cité. Il est rare qu'ils y finissent leurs jours ; il est plus commun, au contraire, de les voir, après quelques mois, se mettre en quête d'une nouvelle condition.

La recherche du bien-être, comme l'amour du change-

ment, la discipline sévère à laquelle ils sont assujettis, comme les règlements qui régissent le chœur, ne sont pas les seules causes de ces déplacements ; il faut encore y voir le désir instinctif de se perfectionner. En un mot, l'amour de l'art est, sinon pour beaucoup, du moins pour quelques uns, le motif de ces *tours de France*. S'arrêter ici une semaine, ailleurs un ou plusieurs mois, n'est pas toujours affaire de caprice, c'est encore, pour les vrais artistes, une étape utile et féconde, un moyen d'accroître la somme de leurs connaissances techniques.

Dans la seconde moitié du règne d'Henri IV, cette humeur voyageuse est tellement générale qu'elle peut être inscrite comme un véritable trait de mœurs. On n'a qu'à dépouiller le *livre des dépenses* du Chapitre pour s'en convaincre. Presque à chaque mois, il enregistre des départs et des arrivées ; c'est une procession presque continuelle d'artistes allant et venant. Le maître de musique, qui a charge de régler ceux qui ont donné congé et de *donner la passade* aux arrivants, c'est à dire une aumône qui les mette à même d'atteindre la ville voisine, a fort affaire de ce chef ; aussi maintes fois demande-t-il un supplément de fonds.

C'est là toute l'assistance qu'il sollicite ; pour le reste il peut se passer d'aide. Son cœur lui suffit et lui suggère ces ingénieux détours qui enlèvent à l'aumône ce qu'elle peut avoir de blessant pour les âmes fières. Elle deviendra entre ses mains, tantôt une sorte de prêt, tantôt une espèce de salaire. A celui-ci qui a chanté à une messe, il donnera vingt sous ; à celui-là qui a fait le même office durant deux jours trente sous ; à Tassy, *musicien de la reine*, qui ajoué du serpent pendant trois jours (15 août 1601) il remettra un écu valant trois livres. Des traits de ce genre dénotent une rare délicatesse de cœur.

A l'endroit de leur spécialité, de l'excellence de l'éducation donnée, de la direction imprimée à leurs subordon-

nés, les éléments d'appréciation sont absolument défaut ; car ceux qui vivaient en ce temps ne nous ont pas laissé leurs impressions motivées sur ces divers points. L'érudit peut, il est vrai, relever les noms de ces maîtres de *psalette*, mais il est impuissant à les faire revivre et surtout à apprécier leur compétence, le degré de leurs connaissances musicales. Les délibérations du Chapitre sont également muettes : avec assez de conscience, elles inscrivent leurs noms ; mais elles se taisent sur leurs défauts aussi bien que sur leurs mérites.

On ne saurait cependant se conformer à cette réserve et on est en droit de dire, qu'à plusieurs reprises, notre cathédrale a possédé de remarquables maîtres de chapelle. Je n'ai pas le dessein d'énumérer tous ces oubliés mais il en est deux pour lesquels je demanderai la faveur d'une exception : c'est Nicolas SABOLY au XVII<sup>me</sup> siècle et Charles GAUZARGUE au XVIII<sup>me</sup> siècle.

Beaucoup connaissent le premier, mais peu savent que l'auteur des *Noëls provençaux* était, par son père, d'origine nimoise et que cette particularité contribua à lui faire accepter la maîtrise de notre cathédrale. Né à Monteux (Vaucluse) le 30 janvier 1614, il était dans sa quarante-deuxième année, lorsque le 9 septembre 1655, le Chapitre envoie à Avignon « pour tacher d'avoir Saboly qui est une personne très capable (1). » Le recteur de la chapellenie Sainte-Marie-Magdeleine, à l'église cathédrale Saint-Siffren de Carpentras, le bénéficié de l'église Saint-Pierre d'Avignon, se rendit aux instances dont il était l'objet et reçut à Nîmes un tel accueil qu'il lui poussa un grain d'ambition. Le 2 août 1658, il se fit recevoir bachelier *in introque jure*, mais moins favorisé qu'Antoine-Simon Saboly qui deviendra en 1670 chanoine et ouvrier de la cathé-

(1) *Archives de l'évêché*, G, 71, à la date indiquée, car le registre n'est pas folioté.

drale de Viviers, il dut se retirer le 19 juin 1660 avec une modeste pension de cent livres sur le prieuré de Saint-Bénézet-de-Cheyran. La poésie le consola et c'est dans un de ces moments de philosophique résignation qu'il dut écrire la strophe qui termine le Noël XXI :

Qu'après fêsto  
Lou fòu resto,  
Troubaren  
E veiren  
Que clerc sian et clerc saren.

La fortune sourit davantage à Charles Gauzargue ; elle le combla même de ses faveurs et en fit un personnage important. Né à Tarascon, le 17 décembre 1723, d'autre Charles Gauzargue, arpenteur, et de Richarde Rouvière (1), il reçut la prêtrise en 1750, devint en 1752 maître de musique de notre cathédrale et en 1758 sous-maître de la chapelle de musique du Roi. Mettant à profit les relations qu'il s'était créées à la Cour, il se fit nommer au tour du Roi chanoine de l'église de Nîmes et fut installé le 13 août 1760, à la suite d'une lettre du comte de Saint-Florentin, secrétaire d'État. Quelques années avant la Révolution, il était surintendant de la musique de Monsieur (2).

Après cette digression que l'on voudra bien excuser, examinons les autres éléments du chœur : quelques traits suffiront ; car si les musiciens donnent souvent lieu à des observations et même à des décisions du Chapitre, il y a rarement des détails intéressants à glaner.

(1) Il fut baptisé à l'église Sainte-Marthe, le 20 décembre 1723 et eut pour parrain son oncle Charles Rouvière et pour marraine sa tante Françoise Icard (*Archives de l'évêché*, G, 80), à la date du 13 août 1760. Dans les feuillets antérieurs se trouve reproduite la lettre du comte de Saint-Florentin, ministre et secrétaire d'état.

(2) M. le chanoine Ferry possède le portrait de Charles Gauzargue, dessiné par C. N. Cochin et gravé en 1767 par Auguste de Saint-Aubin. Le maître de musique de la chapelle du Roi a une prestance majestueuse ; la tête en particulier est très belle.



L'organiste qui a le pas sur les autres joueurs d'instruments, — il reçoit du moins des gages plus forts, — appartient rarement au clergé séculier (1). Au xvii<sup>e</sup> siècle, il est toujours étranger au diocèse et parfois même de nationalité étrangère comme les espagnols Sotomayor et Aranda. En général il aime moins le changement que les musiciens, mais cependant il est moins stable que le maître de musique. Enfin il est souvent convié à jouer aux baptêmes. Parfois même il se donne la licence de jouer des airs profanes, ce qui est sévèrement interdit (14 novembre 1662).

Les joueurs d'instruments donnent lieu à des récriminations encore plus nombreuses. S'il n'y a rien à relever au sujet de ceux qui sont ecclésiastiques, — ils constituent l'exception, — il n'en va pas de même pour les laïques qui sont de véritables troubles-repos. Les délibérations reviennent à maintes reprises sur ce sujet tant les nouveaux venus suivent les errements de ceux qui ont été congédiés. On se plaint de leur inexactitude, de leur indiscipline. On reproche aux uns de donner des leçons en ville (1602, G, 60, fol. 114), aux autres « d'aller de nuit jouer du cornet par maisons (2). »

Ainsi donc, dès 1602, il y a, dans notre cité, des personnes qui apprennent la musique vocale et instrumentale, et, dix ans plus tard, il se trouve des maisons hospitalières où l'on se réunit pour écouter les sons plus ou moins harmonieux d'un cornet à bouquin. Évidemment cet hommage, rendu au Dieu Apollon, est des plus discrets, mais il n'en a pas moins une signification incontestée. Il atteste, sans la moindre équivoque, le terrain gagné ; il établit que si les nimois sont bien éloignés du présent,

(1) A titre d'exception il convient de signaler le prêtre Pierre Bastide qui codicille le 1<sup>er</sup> août 1690 (Charaud) et qui pendant près de trente ans a touché les orgues.

(2) *Archives de l'évêché*, G, 63, fol. 144.

ils ont définitivement rompu avec le passé. La civilisation, un moment arrêtée, a repris sa marche en avant.

#### IV

Parmi les causes qui concouraient à discréditer la musique, il faut inscrire encore le préjugé, qui atteignait ceux qui en furent les premiers interprètes. N'en déplaise aux compositeurs de notre époque, on considérait tellement la musique comme un art inférieur, qu'à la cour des rois de France, les instrumentistes se recrutaient exclusivement parmi les laquais. Jouer du luth ou du violon était un signe de domesticité, et c'est par un singulier anachronisme et dans les romans soi-disant historiques que ces artistes obtiennent une considération qu'ils n'ont jamais connue.

En province, la mésestime était encore plus grande. Pour ces générations laborieuses, ils étaient regardés comme des fainéants, des propres à rien. C'était une sorte de déshonneur de s'adonner à cet art, lorsqu'on était valide. En droit, il est vrai, rien ne le frappait d'interdit, et pourtant en fait, il était délaissé aux aveugles, dont il devenait le gagne-pain. Autant le peuple était sévère envers les bien portants, autant il se montrait indulgent envers les infirmes. Il leur faisait généralement bon accueil, et soit sympathie pour le talent, soit commisération pour l'infirmité, il desserrait volontiers les cordons de sa bourse.

Le peuple des campagnes, quoique encore bien misérable, accueillait également avec sympathie ces infortunés, qui, munis les uns d'une vielle, les autres d'un violon, allaient de temps à autre les visiter. Il accourrait bien vite sur la place publique où ils exécutaient leurs symphonies; il se pressait, le soir, dans la salle des logis qui leur donnaient le couvert. Assurément, vu sa condition précaire, il ne les honorait pas proportionnellement à leur mérite, mais il affirmait son goût naissant pour la musi-

que, par ses applaudissements enthousiastes, par ses ovations chaleureuses. Bref, si les artistes nomades ne faisaient pas toujours de brillantes recettes, ils gagnaient du moins de quoi pourvoir à leurs besoins.

Cette prospérité relative, qui est tout à la fois un indice de l'évolution des mœurs et une marque des progrès accomplis dans les villes et les campagnes, une foule de témoignages l'établit d'une façon irréfutable. Qu'on ne s'attende pas, néanmoins, à les trouver ici accumulés; le lecteur voudra bien me croire sur parole et se contenter de quelques documents indispensables à la démonstration.

Parlons d'abord des mariages, car ces pauvres infortunés trouvent femme. J'en ai relevé trois exemples chez le même notaire: ils concernent des joueurs de vielles. C'est Isaac Loup, originaire de Castres, qui épouse, le 11 août 1618, la fille d'un tisserand de toiles (E. 248, f. 210). C'est ensuite un second, qui se marie l'année suivante (E. 249, f. 77), à Marie Fesquet; c'est enfin Pierre Vinassac, qui, après avoir terminé l'apprentissage, dont il est parlé ci-dessous, épouse, le 14 août 1624, Catherine Bourgnolle (E. 255, f. 376).

Vu les détails qu'ils contiennent, les brevets d'apprentissage seront moins sommairement indiqués. Le 9 juillet 1620, M<sup>e</sup> François Veissière, joueur de vielle dite *sanonio* (1), originaire de La Mothe (Auvergne), prend pour apprenti Pierre Vinassac, aveugle des deux yeux (sic), aux pactes suivants. Durant trois ans, il le nourrira à sa table et lui fournira des souliers. Il aura pour salaire toutes les aumônes qui leur seront données. L'aveugle suivra

(1) La *vielle* ou *viole* était un instrument semblable au violon, qui se jouait avec un archet. Il possédait six cordes, de grosseurs inégales, et huit touches, divisées par demi-tons. Il était plus grand et plus gros que le violon, qui ne tarda pas à le remplacer. Il coûtait trois livres, témoin (G. 625, fol. 67, année 1624), don de cette somme à un aveugle, pour acheter une vielle.

son maître par toutes les villes, villages, mazages (sic) et tous autres lieux qu'il lui plaira pour y mendier leur vie. Il lui obéira en toutes choses licites et honnêtes; il lui portera tout respect, honneur et fidélité tout ainsi qu'ont accoutumé faire les vrais apprentis (E. 250, fol. 299).

Le 22 février 1631, Philippe Agier, joueur de viole, se charge d'apprendre à Durand Richard, aveugle, comme lui, la viole sive *sanonio*. Pendant quinze mois révolus, il se charge de le nourrir, de l'entretenir, « comme et tout ainsi qu'un vrai maître a acostumé fere, » et, en retour, celui-ci promet « de bien et duement et loyalement et fidèlement le servir, honorer, respecter et obéir et lui rendre le temps qu'il pourroit perdre, soit par maladie que Dieu ne veuilhe, ou autrement, et en cas d'icelle, son parent devra le retirer chez lui, pour le subvenir de tous vivres, aliments, médicaments. » Cet aveugle, qui a un serviteur, joueur de viole également, ne se déplace pas comme le précédent; aussi exige-t-il vingt-quatre livres pour prix de l'apprentissage (E. 261, fol. 163).

Dans les deux brevets suivants, il s'agit non de la viole mais du violon. Ce dernier instrument, perfectionné à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, a à cette époque conquis toutes les faveurs de la foule et surtout complètement détrôné sa devancière. Il est encore une autre différence qui doit être inscrite; car elle dénote un changement dans les mœurs, c'est la condition des artistes. Au lieu d'être infirmes, ils sont valides et en particulier possèdent le sens de la vue. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait plus d'instrumentistes aveugles, cela signifie seulement qu'ils ont des concurrents dans les villes, assez exercés pour émouvoir le public, assez virtuoses pour ne devoir le succès qu'à eux-mêmes.

Pierre Bedos, qui est originaire du diocèse de Nîmes, appartient à cette catégorie, témoin l'acte qu'il passe avec un auvergnat. L'apprentissage n'entraîne, il est vrai aucun

déboursé, mais il aura quatre ans et demie de durée, ce qui n'est pas à dédaigner. Au cas où l'apprenti quitterait avant le terme, il sera tenu à des dommages et intérêts, fixés au dire des maîtres de l'art. En retour le patron s'engage à lui apprendre à jouer du violon ; il lui montrera tout ce qu'il sait et tout ce qui dépend de cet art ; il le nourrira de son ordinaire ; il le tiendra vêtu et chaussé suivant sa qualité et à l'expiration de l'engagement, il lui baillera, avec un manteau, un violon valant trois livres (1). Assurément l'instrument ne sortira pas des mains du célèbre faiseur *Amati* ; mais il vaudra tout autant que celui du maître de l'apprenti.

Guillaume Betencour, de Normandie, passe avec Michel Massin, — les deux parties ont signé l'acte, — moins un apprentissage qu'une espèce d'association. Le premier est, en effet, ouvrier apprenti en fer-blanc (2) mais il a eu la bonne fortune de rencontrer le second qui exerce la profession de joueur de violon. C'est cette amitié réciproque qui les détermine à s'associer « pour ensemble jouer des instruments partout où besoin sera. » Il est mis pour condition que Massin enseignera Betencourt de son possible, et qu'en compensation il prendra « sur le gain, part et portion incombant à l'élève, le tiers d'icelle. La société commencera le premier jour de caresme prenant prochain et même dès demain (22 novembre) si ledit Massin le peut faire. (3) »

L'association passée entre Massin ci-dessus cité et Guillaume Moureau a pour point de départ non l'amitié mais l'intérêt commun. Elle durera trois ans pendant lesquels ils seront tenus de travailler lorsqu'ils seront appelés conjointement l'un avec l'autre inséparablement et au cas

(1) E, 264, fol. 577, 1<sup>er</sup> sept. 1624.

(2) E, 174, fol. 159.

(3) Andrin Dugal, 1661, fol. 381.

« ou quelque autre personne voudroit jouer du violon en leur compagnie » c'est le second, qui est le doyen, qui prononcera. Si quelque partie contrevenait à cet engagement, elle devrait verser trente livres à l'hôpital catholique (1).

Même durée pour la société passée entre Louis Guy et Antoine Platon, joueurs de violon, habitants Nîmes. Il est convenu que celui qui quittera l'autre devra lui bailler trois louis d'or et que lorsqu'ils se trouveront en ville, l'un ne pourra être employé sans son associé (2).

La convention passée entre Louis Terieu, joueur de violon de Nîmes, et Paul Jean, de Mollan (Dauphiné) quoique d'une autre nature, n'en est pas moins intéressante ; c'est l'engagement pris par le dernier de jouer conjointement avec son maître du 30 mai à la Saint-Michel. En retour il sera nourri, entretenu et blanchi, et à l'expiration recevra 15 livres (3).

Là ne sont pas les seuls musiciens dont l'existence a été relevée. Pour rester moins incomplet, indiquons encore Muley qui appose sa signature au bas du testament de noble Henri de Fons (4) Antoine Quet (5) Nicolas Dupré (6) Jacques Volée qui s'éteindra le 21 juillet 1647 dans sa quatre-vingt-dixième année ; J. Dupuy époux Jeanne Alamande (7) ; Isaac Baudry dit Larival (8) dont la veuve épousera Jacques Nente aussi joueur de violon (9) ; Laurent Tricinel

(1) E, 176, fol. 70, année 1665.

(2) Charaud, 1682, fol. 112.

(3) Charaud, 1682, fol. 242.

(4) Chr. Guiran, 1636.

(5) J. Reynaud, 1641, fol. 3. Étude de M<sup>e</sup> Grill.

(6) J. Reynaud, 1641, fol. 245.

(7) Cl. Privat, 1656, fol. 165.

(8) E, 221, fol. 93, année 1669. A son nom et à celui de son valet, il poursuit trois facturiers de laine pour certains excès commis sur leur personne et pour avoir rompu les cordes de son violon.

(9) Charaud, 1685, fol. 99.

qui meurt le 28 janvier 1670 et quelques autres dont j'ai égaré les noms. Mentionnons encore les maitres à danser, François Laroze (1) époux Catherine Salles ; Guillaume Delapierre (2) époux Marguerite Vellas, Charles Pradal (3) qui achètera la charge de lieutenant du *Roy et maitre de tous joueurs d'instruments tant haut que bas musique et de symphonie et des maitres à danser*, Laurens Augier (4) etc., etc., car ils savent manier l'archet, appartiennent à la même confrérie et célèbrent joyeusement la Sainte-Cécile qui est leur patronne commune.

Quant au mérite intrinsèque de ces musiciens, il est, en l'absence de renseignements contemporains, impossible à apprécier. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le poète languedocien, Jean Michel, ne leur épargne pas les traits satiriques. Ici, il écrit :

Et tau grand muzicien en toutes ses perpous ,  
Qu'on sap pas soulamen la gamo ni las claux.

Un peu plus loin, il ajoute :

Tau crey passa per tout per grand mestre de dansso ,  
Qu'on sap pas observa mesuro ni cadansso ;  
Et tau mestre a jougua dau pus fin istrumen,  
Que quand fau s'accorda n'y sap ren soulamen (5).

Vu le ton général de la pièce , on ne saurait prendre pour argent comptant ces reproches sanglants. Comme aucune profession n'échappe à la causticité du poète nimois, il est probable, pour ne pas dire il est certain , que

(1) E, 172. fol. 3 et 202, année 1656.

(2) Reynaud, 1662, fol. 409 et P. Gally, 1662, fol. 251.

(3) Le roi de la musique était en 1676 Guillaume Dumanoir. V. pour plus de détails. *Les Nimois dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle*, Nîmes 1888, p. 395.

(4) Privat Gantier, 1690, fol. 270. Association de Laurens Augier avec Charles Pradal.

(5) *L'Embaras de la feïro de Beaucaire*. — Troisième édition. Nîmes, sans date, p. 183.

c'est là un pur badinage. En tout cas , il y a là une série d'exagérations dont il faut rabattre considérablement.

## V

La prospérité du commerce et de l'industrie , qui fut éclatante à Nîmes, durant la première moitié du règne de Louis XIV, explique, avec ce grand nombre de musiciens de profession , l'amélioration concomitante de leur sort. Leur condition, sans être précisément brillante, est, toutefois, moins précaire que par le passé ; car, s'ils ont augmenté en nombre, ils sont , en retour , plus souvent mis à contribution. Pendant la belle saison , de la fin avril à la Saint-Michel, ils ne savent, à certains jours, où donner de la tête , tant les fêtes succèdent aux fêtes. Jardiniers , cardeurs, passementiers, tisserands, etc., etc., ne sauraient célébrer leurs *revues* annuelles sans musique. Aussi, maintes fois, pour satisfaire à ces exigences multiples, sont-ils forcés de demander aide et assistance à leurs confrères de Beaucaire et d'Avignon.

Les autres saisons sont plus calmes , mais n'allez pas croire qu'elles soient inoccupées. Sans parler des noces, du carnaval, des bals qui se donnent dans certaines familles, ils ont leurs journées, absorbées par l'enseignement de la musique vocale et instrumentale. Il y a quelques années, ils avaient tout au plus deux ou trois élèves dans la noblesse , aujourd'hui , ils en comptent dans presque toutes les classes , tant ce goût a gagné du terrain , tant cette notion est devenue le complément obligé d'une éducation libérale.

La volte-face est si complète, si radicale, qu'on a peine à en croire ses yeux. La fortune exceptionnelle du violoniste Lulli , directeur de l'Académie royale de musique , semble avoir troublé toutes les cervelles. Le notaire Borrelly , bien que chargé d'une nombreuse famille , et



ayant grand'peine à lier les deux bouts, ainsi que cela ressort de son admirable livre de raison (1), ne recule pas devant l'achat d'un tympanon et fait donner à ses enfants des leçons de musique. Les fils d'un pauvre marchand apprennent les uns, le violon, les autres, l'épinette, tout comme les enfants du médecin en renom Jean de Cray.

Pour les uns, cette notion sera un agréable passe-temps, une diversion à l'étude des humanités ou de la théologie (2), pour les autres, ce sera une ressource additionnelle au produit professionnel. Tel est, en particulier, le cas du fils d'un muletier d'Arles (3), qui, dans son contrat d'apprentissage, passé le 9 décembre 1653, se réserve la faculté « d'aller jouer de la musette (4), quand il en sera requis par des honnestes gens, dans les maisons particulières, et non en roulant par la ville, de jour ny de nuict, avec toutes sortes de gens, excepté au temps que l'on sort l'*oiseau du Papegay*, et que la jeunesse de la ville le fait promener par les rues; car alors il pourra y aller tant de jour que de nuict, à la charge qu'il remplacera le temps qu'il aura employé à cet exercice, pendant ladite saison du Papegay, et non autrement. »

Concurremment, la musique vocale est assez sérieusement cultivée et donne lieu à quelques satisfactions d'amour-propre. Avoir une belle voix est un privilège de la

(1) J'en ai donné la substance dans mon ouvrage: *la Vie de nos Ancêtres, d'après leurs livres de raison, ou les Nimois dans la seconde moitié du xviii<sup>e</sup> siècle*. Nîmes, 1888, p. 137 à 324.

(2) Le ministre Seren possède un violon et une épinette (Arnoux, 1666, folio 479).

(3) Pierre Gally, 1653, fol. 279.

(4) Instrument à vent, composé de deux chalumeaux, d'un bourdon et d'une peau qui s'enfle au moyen d'un soufflet, lequel fait partie de l'instrument. Le cylindre ou bourdon de la musette à cinq concavités, que l'on ouvre et que l'on ferme avec cinq morceaux de bois, d'ivoire ou d'autres matières que l'on appelle *layettes*. Bourgeon a publié un *Traité de la Musette*. Lyon, 1672, in-folio.

nature, mais savoir en ménager le timbre , en rendre tous les sons agréables, ne pas nuire à l'expression des sentiments ou des idées est un effet dû à l'art. Je ne sais si nos musiciens excellaient à cette direction ? Ce qui n'est point douteux, c'est l'enthousiasme d'un voyageur qui est revenu charmé des belles voix qu'il a entendues sur nos boulevards (1). L'éloge est flatteur pour nos ancêtres , mais en bonne justice, il en revient quelque part à leurs obscurs et modestes éducateurs.

D<sup>r</sup> POECH.

---

(1) « C'est un délice de voir le grand nombre de personnes qu'il y a au-devant de leur porte pour prendre le frais sous ces délicieux ormeaux, qui forment un des plus agréables lieux de la ville (boulevards du Grand et du Petit-Cours), et il n'est rien de si charmant que d'entendre les belles voix qui y charment les oreilles. *Les Délices de la France*, par Savinien d'Alquié (Paris, 1670, p. 214 à 217).

## VARIÉTÉ

---

# L'ABBAYE DE BONNEVAL

( DÉPARTEMENT DE L'AVEYRON )

---

A sept kilomètres environ d'Espalion, entre deux hautes montagnes, séparées uniquement par le cours torrentueux de la rivière de Boralde, et dans une pénombre qui ne s'éclaire jamais, s'ouvre un lieu d'horreur et de vaste solitude : *in loco horroris et vastæ solitudinis*. Sur les deux rives, les penchants basaltiques, noirâtres, rarement ondulés, presque toujours en précipice, sont dénudés ou parsemés de bois rampants et de chênes nains. On n'y entend que le cri, par intervalles, de l'oiseau de proie, la bise qui soupire ou le vent qui mugit en s'engouffrant dans ces gorges sauvages, ou le bruit perpétuel du torrent, tantôt sonore et retentissant, tantôt plaintif, baissant parfois, pour éclater ensuite en voix inarticulées, tumultueuses, confuses, comme s'il y avait, dans ces abîmes, un écho fidèle des émotions variées et nombreuses qui ne cessent de remuer, en ses diverses profondeurs, le cœur humain.

A mi-pente, sur la rive gauche, à l'est, le long d'un redan, fut établi, en 1147, par l'évêque Guillaume de Calmont d'Olt, un monastère cistercien. Les religieux l'appelèrent *Bonneval*, parce que, avait dit S. Bernard, les sites les plus austères, les plus mélancoliques, en dissuadant l'homme de s'attacher à la terre, l'inclinent, naturellement, à s'appliquer davantage « au vrai but de la vie,

le lendemain de la mort (1), » la possession du *souverain bien*.

Les seigneurs de ces régions qui, à peu de distance, vers le nord, deviennent des steppes (2), le dotèrent. Un cloître aux vastes proportions, une magnifique église, toutes les dépendances d'un couvent surgirent avec quatre grosses tours latérales et crénelées pour les défendre. Il y eut des abris où étaient reçus les pèlerins et notamment les féodaux qui abandonnaient les plateaux d'Aubrac et les bords du Lot ou les cimes environnantes, pour venir retremper à Bonneval leur foi et leur piété. Plusieurs d'entre eux y choisirent leur sépulture, par exemple Tristan d'Estaing, le héros de Bouvines. Les restes du connétable d'Armagnac y furent portés en 1418.

Cette abbaye disposa bientôt de possessions très considérables. Elle en fit profiter, pendant de longs siècles, les pauvres et les malheureux. Elle propagea les meilleures méthodes de culture ; elle ouvrit des écoles et concourut de tous côtés, à la diffusion rapide et triomphante des sentiments et des connaissances intellectuelles qui constituent la véritable civilisation.

Mais avec l'opulence et les commodités de la vie, des vocations équivoques s'introduisirent dans le monastère. Ses portes s'ouvrirent aux innovations les plus dangereuses. On sait comment les ordres religieux furent détruits par la Révolution.

Aujourd'hui, Bonneval relève ses ruines ; le cloître reparait ; on déblaye de toutes parts pour restaurer l'entier édifice.

Soixante trappistines s'y sont réunies en association industrielle et agricole gouvernée par la Réforme de l'abbé de Lestrange, plus conforme que celle de l'abbé

(1) Jules Simon, *Religion naturelle*, 1<sup>re</sup> édit.

(2) Le Play, *Les Ouvriers européens*, 2<sup>me</sup> édit., t. I, p. 427 et 475.

de Rancé à la règle originaire de saint Benoît. Elle y fait déjà fonctionner une importante usine créée par le père directeur de la communauté et desservie par des machines à vapeur des plus ingénieuses ; des vignes sont plantées aux clairières les moins privées des rayons du soleil ; des postulantes ou des novices mènent paître des brebis entre les arbustes. Bonneval retrouve son charme des anciens jours. Une force mystérieuse oriente de ce côté bien des cœurs ; on accourt dans ce désert ; on s'y complait ; on y compare la hiérarchie de ces recluses pleine de tendresse et de respect, avec le déclassement ; les exemples de perfection les plus accomplis, avec l'orgueil et les convoitises du siècle ; on y reconnaît des asiles pour ces âmes affamées de Dieu, ou qui désabusées de tout rêve de bonheur terrestre par l'étude exacte des éphémérides et des pauvretés de l'âme humaine, veulent s'abandonner sans réserve à l'immuable, à l'éternel.

Nulle autre part, la profonde vérité de cette parole d'un grand penseur : « Le but suprême du travail, est la vertu plutôt que la richesse (1) », n'est aussi frappante. La cistercienne ne demande au labeur agricole ou industriel que d'ôter, en elle, au vice originel, la faculté des suggestions mauvaises ; elle embrasse la pauvreté ; la sévérité bien connue de son régime repousse presque tout apprêt ; sa couche est un théâtre de pénitence ; ses douceurs, l'abnégation et le sacrifice ; sa joie souveraine, l'immolation de la croix.

En nos temps si cruellement troublés, où déchaînée par les faux dogmes du dernier siècle, une barbarie nouvelle remplit d'antagonisme les relations sociales, et menace d'abolir toute institution régulière pour assujettir à la brutalité de ses caprices l'homme et les peuples, ne serait-il pas utile et même nécessaire de provoquer, le

(1) Le Play. *La Réforme Sociale en France*, t. 2, p. 162.

plus possible, le rétablissement des anciens ordres monastiques pour les faire coopérer à cette réforme fondamentale des mœurs et des doctrines sans laquelle c'en est fait de la civilisation ?

En Angleterre, le paupérisme date de l'abolition des monastères (1). Et si le foyer de la force de ce grand pays est son bon sens pratique et le respect des traditions entretenu par ce qu'il a gardé de christianisme, on ne saurait nier qu'il ne soit progressivement envahi par cette folie de scepticisme et de nouveautés qui demeure la fatalité de la nation française, et qui, propagée et enflammée, en Allemagne par les sociétés secrètes, répand le nihilisme dans les mailles et les anneaux du régime militaire le plus fortement constitué (2).

On aurait le plus grand tort de juger de l'influence des ordres monastiques par les désordres qui produisirent et signalèrent leur décadence. Il faut les envisager dans leurs rapports avec l'état matériel et moral des populations quand, fidèles à l'esprit de leur institution, ils répondaient aux desseins de ceux qui les fondèrent. Et alors on est conduit à constater que, sortis des inspirations les plus intimes et les plus impérieuses de l'âme humaine épurée par le Christianisme, ils occupèrent à bon droit et méritent de recouvrer, une des places prépondérantes parmi les agents de la paix sociale, de la stabilité et du développement des peuples européens.

Le rôle des moines d'Occident, à la chute de l'empire romain, les ordres monastiques le rempliraient aussi fructueusement dans la dissolution inévitable du monde artificiel où nous sommes, et qu'ont édifié les idéologues. En contribuant à la permanence de l'apostolat chrétien, en

(1) William Cobbet, *Hist. de la Réforme protestante en Angleterre et en Irlande*.

(2) M. de Vogüé, *Revue des Deux-Mondes*, 1888.

offrant toujours les types les plus achevés du travail, du renoncement, de la chasteté, de la charité, de ces vertus qui font la gloire de l'humanité et qui ne sauraient disparaître sans entraîner sa destruction totale, ils ne cesseraient d'éveiller et de fortifier la vie au sein des sociétés renaissantes.

Espérons que dans le renouvellement qui s'opère et ne cesse de grandir sous le tumulte produit par l'essai pratique des plus fausses doctrines, l'on verra se développer librement l'action féconde de ces illustres et salutaires institutions.

L. DE CASTELNAU.

---

## CAUSERIE LITTÉRAIRE

---

*La jeunesse de Frédéric Ozanam*, par Léonce CURNIER. — *Marie-Jenna, sa vie et ses œuvres*, par Jules LACOINTA, étude suivie des lettres de Marie-Jenna. — *La vie de nos ancêtres d'après les livres de raison ou les Nimois dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle*, par M. le docteur Albert PURCH.

Voici quelques livres, cher lecteur, dont je voudrais bien vous entretenir par le menu. J'en aurais le devoir, ne serait-ce que par reconnaissance, tant leur lecture m'a été agréable. Mais on a des principes à la *Revue*, et celui-ci entre autres, que la mesure est bonne en toute chose et surtout dans les causeries. Là dessus, on me mesure chichement les pages et me voilà forcé d'abréger. Ainsi ferai-je, mais je vous avertis que si je dis quelque bien de ces volumes et de leurs auteurs, vous en penserez bien davantage quand vous les connaîtrez par vous-même.

### I

Souffrez donc que je vous présente tout d'abord la *Jeunesse de Frédéric Ozanam* (1) par M. Léonce Curnier. Le nom de l'auteur est déjà à lui seul une recommandation. Il a sa place dans l'histoire politique de notre ville aussi bien que dans celle de la charité chrétienne à Nîmes et figure avec honneur dans nos annales littéraires. Monsieur Curnier a crayonné Rivarol, esquissé le cardinal de Retz et donné de Rotrou et de son œuvre une curieuse et savante étude. Cette fois, il évoque des souvenirs per-

(1) Librairie Hennuyer, in-8°-XIII, 363. Paris.



sonnels et nous rend Ozanam tel qu'il l'a connu quand celui-ci n'était encore qu'un adolescent.

C'est à Lyon qu'ils se rencontrèrent chez un maître de dessin dont l'école était très fréquentée. On ne s'y gênait guère pour railler la religion et la morale. La chose alla si loin un jour, qu'Ozanam et M. Curnier, jusque-là silencieux, élevèrent en même temps la voix dans une commune et chaleureuse protestation.

Dès lors, ils se lièrent d'une de ces affections de jeunesse dont parle si bien Quintilien : « *Usque ad senectutem firmissimæ durant religiosa quadam necessitudine imbutæ.* »

Il y a longues années aujourd'hui que la mort a enlevé l'un des deux amis : l'ancienne affection s'est transformée dans l'âme du survivant : elle est devenue une sorte de vénération qui s'accroît par la fuite du temps. On dirait d'une de ces lampes suspendues devant une image sainte, et dont la flamme mystérieuse paraît plus vive à mesure que les ombres se glissent dans le sanctuaire. Aussi bien comprenons-nous sans peine la gravité religieuse de ce livre que M. Curnier a dédié à ses petits enfants. Préoccupé de leur offrir un modèle de vie chrétienne, il a cru, et avec raison, qu'il ne pouvait leur en présenter un meilleur. La jeunesse d'Ozanam est marquée par le trait qui est peut-être le plus nécessaire aux générations qui s'élèvent : l'activité désintéressée mise au service d'une grande cause. — Ozanam ne se contentait pas de croire ; il agissait. Sur les bancs du collège il méditait déjà un grand ouvrage destiné à glorifier le catholicisme. Il faut lire la lettre admirable rapportée par M. Curnier, dans laquelle il avoue son ambition et la justifie par les voix intérieures qui l'appelaient à l'œuvre. Il les entendit et leur obéit constamment. A Lyon, à Paris, étudiant ou professeur, dans la chaire de la Sorbonne comme dans ses conversations, dans ses moments de loisir comme

dans ses heures d'occupation, il proclama hautement ses croyances, et ne cessa de lutter pour elles. Il y avait en lui du poète, du chevalier et du missionnaire. Mais en même temps son action était merveilleusement appropriée à son époque et aux circonstances ; pleine de charme et d'attraits, charitable, loyale, expansive, et relevée enfin par ces vertus privées sans lesquelles la vie publique perd son influence, et la jeunesse sa dignité.

M. Curnier a été l'heureux témoin du premier épanouissement de tant et de si grandes qualités. Il le raconte. L'enfance d'Ozanam, ses débuts au barreau et à la chaire du droit commercial à Lyon, ses thèses pour le doctorat ès-lettres, ses premiers cours à la Sorbonne, ses voyages sur les bords du Rhin, en Sicile, en Italie, dans le midi de la France, sa visite à notre Reboul, quoi de plus attrayant qu'un pareil récit ? Enthousiasme religieux, élans de la poésie, généreux sacrifice de ses plaisirs et de ses goûts, travail, réflexions, prières, humbles retours sur soi-même, exercice assidu de la charité, aspirations vers le cloître, dévouement infatigable à l'Église, tout se rencontre dans cette jeunesse si intelligente et si chrétienne, tout, sauf le dégoût désespéré de la vie, et la prétentieuse ambition de s'absorber dans je ne sais quelle nature infinie qui caractérise tant d'œuvres modernes. M. Curnier laisse souvent la parole à Ozanam. Mais quand il prend la plume, il la tient d'une main ferme et assurée. Son style rappelle les bonnes humanités d'autrefois, et nous ne devons pas nous en plaindre. Il est bon d'entendre ce parler honnête, large, franc et correct, facilement périodique et imagé ; cela sent la bonne compagnie, le respect de soi-même et de sa langue et repose un peu du trottement menu et sautillant de la phrase moderne, qui mène un bruit de grelots, et se divertit en bibeloteries de tout genre. En un mot, le livre est beau et bon, et retenez ceci, cher lecteur, car ce mérite est rare, il est même, il est surtout édifiant, et, par

suite très opportun. Certes, voilà un éloge qui aurait grandement plu à Frédéric Ozanam. Nous estimons qu'il sera du goût de son biographe. Ce lui sera une ressemblance de plus avec son ami. Il n'a pas d'autre ambition, et je suis assuré qu'il s'honorera de s'entendre appliquer l'ingénieuse pensée de Fontenelle : « En se regardant, les esprits finissent par se ressembler. »

J'ai cependant une critique à faire : J'aurais voulu les chapitres moins longs et plus nombreux. Le sujet s'y prêtait, et la lecture du livre en eut été sinon plus agréable, du moins plus commode. Quant aux nombreuses notes rejetées à la fin de l'ouvrage, je regrette qu'elles n'aient pas accompagné le texte pour la plupart. Elles ne l'auraient pas gâté, et elles auraient été bien plus sûres elles-mêmes de trouver un lecteur.

## II

Littéraire aussi et également édifiante est l'étude consacrée par M. Jules Lacointa à Mlle Céline Renard, connue, dans le monde lettré, sous le nom de Marie-Jenna<sup>(1)</sup>. Talent souple, gracieux et chaste, Marie-Jenna a écrit de beaux vers.

Elle a dit d'Eugénie de Guérin, dont l'âme avait, avec la sienne, de mystérieuses affinités :

Elle cachait sa lyre, et filait son fuseau.  
Du laurier, bien souvent, le glorieux rameau,  
En éclairant le front, jette une ombre sur l'âme,  
Et Dieu, gardien jaloux de ce doux cœur de femme,  
N'a couronné que son tombeau.

Marie-Jenna, elle, n'a pas caché sa lyre ; elle a bien fait, car l'instrument est délicat et harmonieux. Quant au laurier, l'Académie le lui a refusé. La faute n'en était pas au poète, on lui reconnaissait du mérite, et très publiquement, mais le moyen de couronner des vers où il était ques-

(1) Librairie Poussielgué, in-12 vii-410, Paris.

tion de la trahison de M. Renan et de l'apostasie de Victor Hugo ?

Donc, la décoration officielle fit défaut à l'auteur des *Élévations poétiques*. Cela ne diminua point Marie-Jenna dans l'estime du public éclairé et chrétien. Mains critiques difficiles applaudirent à ses vers, et leurs suffrages lui tinrent lieu de la couronne que lui déniaient nos immortels.

Je ne sais cependant si je ne préférerais pas la prose de Mlle Céline Renard à sa poésie. Elle était vraiment de la bonne race des *Épistolières*. Les lettres que vient de publier M. Jules Lacoïnta en font foi. Il y a tout un petit trésor de sentiments, de raison, de grâce, dans cette correspondance, où nous retrouvons des noms bien connus dans le Midi, ceux de M. de Pomaret, du père Jean, de Roumanille, de Mistral, de Pontmartin. La phrase est alerte, vive, et réfléchit l'âme, comme un miroir limpide. Intelligence d'élite, esprit très cultivé, cœur affectueux, passionnément chrétienne, Marie-Jenna se livre tout entière dans ses causeries avec ses amis. Chez elle, l'affection prend vite la place de l'estime, pour se changer promptement en enthousiasme. La nature lui fait ses confidences. Le soleil lui parle et aussi le rossignol, et de même la pervenche. Le marronnier lui tient au cœur. Écoutez ce qu'elle écrit du parc des Angles : « Il a bien raison M. de Pontmartin d'avoir des marronniers, et Jacques a bien raison d'aller jouer à leur ombre. J'aime cet arbre avec prédilection ; c'est une série d'enchantements : d'abord ces longs bourgeons qui se hâtent au lever du premier soleil d'avril, puis ces larges parasols, puis ces grappes de fleurs magnifiques, puis cette neige rose et blanche sur le gazon, et enfin, le marron, cette boule d'acajou, qui se montre à demi sous sa coque entr'ouverte, et dont je fais provision chaque année, comme un enfant de cinq ans. Je serai vieille, bien vieille, quand je ne ramasserai plus de marrons. » Est-ce assez

gracieux ? Et à côté de ces passages, dessinés si légèrement, que de pensées profondes et délicatement exprimées, quelle vivacité d'impression, lorsqu'il s'agit de ses amis, de la France et de la religion !

Quels enchantements, lorsqu'il lui arrive des poésies félibriennes, et comme elle aime à manier les fils d'or qui unissent son âme à celle des poètes provençaux ! Elle est si fière, dit-elle, lorsqu'elle rencontre une âme. Mais pour elle, ce qui fait vivre ces âmes, si tendrement aimées, c'est la foi. Elle éprouve pour M. Nicolas, l'auteur des *Études philosophiques*, dont le livre l'a délivrée de tout doute religieux, une reconnaissance sans bornes. L'incrédulité dans une âme lui fait l'effet de l'hiver dans la nature. Elle ne pardonne pas à ceux qui creusent ce vide dans l'humanité, et elle s'indigne contre eux, elle qui, pendant les jours neigeux, ne pouvait s'approcher du feu sans remords, à la pensée du pauvre grelottant de froid. La correspondance de Marie-Jenna est parsemée de ces traits qui peignent une physionomie. Celle-ci prendra place à côté du portrait d'Eugénie de Guérin. M. Lacoïnta aura été pour Mlle Céline Renard ce que M. Trébutien a été pour la sœur de Maurice. Ils ont l'un et l'autre couronné une tombe ; mais l'amitié s'entend à tresser ces couronnes, et elles sont de celles que la postérité ne laisse pas flétrir.

### III

Que s'il vous plait maintenant, cher lecteur, de laisser en paix notre siècle, et de remonter à quelques deux cents ans en arrière, M. le docteur Puech s'offre à vous conduire dans cette promenade à travers le passé. Vous ne sortirez pas de Nîmes, et même dans ceux que vous rencontrerez, vous retrouverez un certain air de famille. Ce sont vos ancêtres que vous allez aborder. Ils ouvriront pour vous leurs

livres de raison, et je me trompe fort, où ils vous intéresseront grandement. « Voir le passé tel qu'il fut, écrit M. Renan, est la première jouissance de l'homme et la plus noble de ses curiosités : j'ajoute, la plus utile. » Je ne suis pas très édifié sur la réalité du passé que regarde M. Renan; lui-même n'est pas très sûr de ce qu'il voit. Mais le passé que nous donne M. Puech est bien et dûment authentique. Ce n'est ni un mirage, ni une fantaisie, ni une machine inventée à plaisir pour la plus grande gloire d'un parti politique quelconque. Ce passé a réellement existé, et M. Puech le reconstitue si bien, et avec des détails si précis, qu'il nous semble le voir et le toucher du doigt.

Il y a trois parties dans le livre de notre savant collaborateur (1). La première est une étude démographique sur la situation de Nîmes dans la seconde moitié du xvii<sup>m</sup>e siècle. Tour à tour la noblesse, les gens de justice, les bourgeois, les marchands, le menu peuple défilent devant nous. J'aperçois aussi Messieurs de la commune, les médecins, les régents de collège et les corps de métier. Chacun a ses mœurs, son caractère, ses usages, son domicile et son mobilier. Rien ne m'échappe de la vie provinciale. Vraiment il me fait plaisir de la retrouver, de la respirer. Chaque pas que je fais intéresse ma curiosité. Le présidial, la maison commune, la *Splanade*, la Fontaine, les beaux jardins des religieux de Saint-François n'ont pas de secrets pour moi. J'ai compté onze cents métiers occupés par les ouvriers en soie et en pleine activité. J'ai visité le collège. On y jouait comme prélude à la distribution des prix une tragédie latine intitulée : *Balthazar allegoricus-seu impietas a Ludovico justo expugnata*.

Quarante élèves parmi lesquels je relève les noms des Cassagne, de Cabrières, de la Baume, Magne, de Teste, etc., figuraient dans cette grande représentation dramatique. Que ne m'apprend pas M. Puech sur les arts, les métiers,

(1) Librairie Gervais-Bedot, in-8° 457, Nîmes.

la fabrication, tels qu'on les cultivait ou qu'on les pratiquait alors à Nîmes ? Sur toutes choses je n'ai qu'à feuilleter quelques pages et voilà ma curiosité satisfaite.

Elle ne l'est pas moins par la seconde partie de l'ouvrage qui me donne en entier le livre de raison du notaire Étienne Borrelly. Excellent homme que ce notaire, probe, honnête, consciencieux, qui enregistre avec simplicité et sans commentaire superflu, les incidents de sa vie de famille et les événements politiques qui intéressent la ville, la province où le royaume. Au lieu des généralités et des affirmations banales et faites à la légère, qui nous sont servies par de graves historiens, je rencontre dans les notes de M. Borrelly, malgré leur brièveté, une foule de détails piquants qui m'éclairent sur les hommes et les choses de ce temps. Comment vivait une ville de province sous le régime de la monarchie, quelles étaient ses relations avec le prince, comment elle dirigeait ses propres affaires, je l'apprends ici mieux que dans des traités complets sur la matière. Aucune narration ne m'en dira plus que le livre de l'honnête greffier sur les violences et les misères qui suivirent la révocation de l'édit de Nantes : nul ne me mettra mieux au courant de la situation d'esprit du peuple de Nîmes, de ses joies et de ses tristesses, car il en est dans la vie des peuples comme dans celle des individus.

Pour corroborer tous ces témoignages qui constituent la véritable histoire, M. Puech les fait suivre d'une longue série de notes et de pièces justificatives. Le savant auteur y complète jusqu'à la minutie les indications déjà données. — En lisant pareille statistique qui s'étend du prix des offices jusqu'aux mémoires des tisserands en toile, en passant par les différentes industries, l'académie, les musiciens, les grands jours de Nîmes, les fermes de tabac, l'ameublement et le prix des denrées alimentaires, les économistes pourront grandement s'ins-

truire. Ceux qui s'occupent de l'histoire industrielle et commerciale de la France trouveront là des renseignements précieux (1), et s'ils sont sincères, ils estimeront à bonne fortune, un pareil travail.

Pour nous, nous ne pouvons que nous féliciter de voir notre ville le sujet d'ouvrages aussi sérieux et aussi complets, et nous croyons qu'elles sont rares en France. celles qui ont un pareil privilège.

M. Puech a pris comme épigraphe ces paroles : « *Sit par fortuna labori.* » Si la fortune de son livre est égale au travail intelligent, à la science et aux recherches sans nombre qu'il lui a coûtées, le succès, nous le prédisons sans témérité, sera des plus grands. Nous le souhaitons vivement pour notre collaborateur et pour nous, et je me persuade, cher lecteur, que vous-même, qui lisez et appréciez M. le docteur Puech avec tant de plaisir, dans notre Revue, vous direz comme nous, que tel succès ne serait que justice.

J'ai bien peur d'avoir causé un peu longuement, et cependant, voici d'autres livres encore..... Mais non, je vois qu'on s'impatiente à côté de moi—la mesure est déjà dépassée. Pourtant, le *Bossuet* de Mgr Ricard, l'*Esprit socratique* de M. Charraux, la *Prédication* du Père Longhaye, *Paris bienfaisant* de M. Ducamp... Allons, c'en est trop ; on m'arrache ma feuille, et je demeure sans voix. — Je la retrouverai, je l'espère. — A bientôt donc, et au revoir, cher lecteur, dans une prochaine causerie.

C. FERRY.

Docteur ès-lettres.

(1) Pour ne citer qu'un exemple, la fabrique de toiles peintes, fondée par Oberkampf, à Jouy, en 1750, a passé jusqu'ici pour le premier établissement de ce genre que la France ait possédé.—M. Puech nous apprend que dès 1680, on imprimait à Nîmes les toiles indiennes.



# LA FÊTE-DIEU

---

Les cloches font monter, jusqu'au plus haut des cieux,  
De leurs gais carillons l'alleluia pieux,  
La ville est pavoisée, on voit, comme des flammes,  
Se balancer dans l'air de rouges oriflammes,  
Sur les places, sur les chemins jonchés de fleurs,  
Des mâts, au front orné de riantes couleurs,  
Se dressent, déployant au vent leurs auréoles  
De festons, de rubans, de huis, de banderolles,  
Tandis qu'un beau soleil, d'un nuage émergeant  
A l'or des reposoirs met des rayons d'argent.  
La foule, pour chanter les célestes cantiques,  
S'écrase dans les nefs des temples magnifiques,  
L'orgue, aux puissants accords, mêle ses longs accents  
A l'hymne, qui s'envole au ciel avec l'encens ;  
La foi, source féconde et pure d'allégresses,  
Inonde tous les cœurs de sublimes ivresses :  
Tout est prière, amour, espoir dans le saint lieu,  
Tout célèbre à genoux la sainte Fête-Dieu, . . . . .

Et, dans la vieille tour, les cloches ébranlées  
Sonnent joyeusement leurs vibrantes volées,  
Et le soleil plus beau, plus généreux encor,  
Sur toute la cité verse des gerbes d'or.

L'orgue se tait soudain et l'innombrable foule,  
Gravement, lentement de l'église s'écoule.  
Qui pourrait exprimer la sublime grandeur  
Du cortège sacré déroulant la splendeur

De ses chasses d'argent et d'or, de ses bannières  
Claquant dans l'air avec des allures guerrières,  
De tous ces chœurs d'enfants, terrestres séraphins,  
Chantant à pleine voix les hosannas divins,  
Des jeunes filles dont le blanc voile de tulle  
Accroît la candeur plus qu'il ne la dissimule,  
De ces prêtres formant une garde d'honneur  
Au dais étincelant, sous lequel, le Pasteur  
Élève sur la foule, en extase et ravie,  
Le Très-Saint Sacrement : là le doux pain de vie,  
Enchâssé dans son disque éclatant de soleil,  
Resplendit à travers l'ostensoir de vermeil.

Hélas ! je vous aimais, ô sublimes cortèges,  
Qu'ont bannis sans pitié les maîtres sacrilèges  
Qui jetèrent la Croix en de vils tombereaux  
Et du prêtre et de Dieu se firent les bourreaux.  
Oui, je vous admirais, saintes cérémonies,  
Avec vos chants sacrés, vos larges harmonies,  
Car vous illuminiez de votre majesté  
Ce culte si touchant en sa simplicité,  
Dont Jésus, le divin conteur de paraboles,  
Enseignait autrefois les immortels symboles  
Dans les bourgs de Judée et sur les bords fleuris  
Du Tabarieh, à ses disciples attendris.  
Si l'époque actuelle est une époque sombre,  
Chrétiens persécutés, qui gémissiez dans l'ombre,  
Vous verrez luire enfin à vos yeux d'autres jours,  
Car la Foi, de l'erreur à triomphé toujours ;  
Bientôt, j'en ai l'espoir, Église souveraine,  
Le Dieu qui nous rendra l'Alsace et la Lorraine,  
Le Dieu de Sabaoth, trois fois saint, qui peut tout,  
Fera belle la France et te verra debout !

Georges REBUFFAT.

## CHRONIQUE RÉGIONALE

---

Nîmes, Juillet 1888.

Sous un ciel nuageux et lourd notre bonne ville semble sommeiller. Un calme plat a succédé aux bruyantes agitations de l'exposition régionale, et les nombreux départs pour les stations balnéaires rendent ce contraste plus sensible. Demandez des nouvelles, je ne dis pas de vos amis intimes, mais de ceux que vous rencontrez d'ordinaire, dans vos courses. L'un est au Grau, l'autre à Vichy, s'il vous plait ! un troisième dans les Cévennes. Les chemins de fer sont décidément une excellente chose.

Il reste aux gens sédentaires la consolation d'assister aux joutes qui ont lieu à la Fontaine, tous les dimanches. En Angleterre, ces sortes d'amusements prennent les proportions d'un événement national. Les Nimois ont sans doute le pied moins marin puisque leur enthousiasme à d'abord reculé devant les prix élevés des places. On commence cependant à s'y porter davantage, et nous n'en avons pas fini avec ces fêtes, si on en juge par l'état des tribunes et des barrages de la Fontaine.

D'autres joutes, d'un genre fort différent, ont réuni au grand séminaire un grand nombre d'ecclésiastiques de la ville et du diocèse.

L'année scolaire a été clôturée par une de ces argumentations solennelles qu'aime tant Léon XIII.

Messieurs les théologiens restent toujours fidèles à la langue et à la méthode scolastique, c'est à dire au latin et au syllogisme. Mais c'est plaisir de voir comme ils savent

les faire servir à l'expression des idées les plus modernes. Voulez-vous que je vous donne le titre de quelques thèses ?

*Dans le Christ il n'y a qu'une seule personne, la personne divine.* Ceci, dira quelque profane, intéresse les seuls lecteurs de saint Thomas. — Du tout, Monsieur : Cette thèse implique la réfutation d'un livre trop fameux de M. Renan, la *Vie de Jésus*. Encore quelques titres, si vous le voulez-bien : *Le divorce doit être absolument rejeté.* — *Le Pentateuque est authentique.* La première de ces deux questions est bien connue, trop connue en France, mais la seconde a scientifiquement encore plus d'importance et d'intérêt. A l'heure qu'il est, tout le haut enseignement s'en préoccupe en France, en Angleterre et surtout en Allemagne. C'est là le véritable champ de bataille de la défense religieuse. Tous les efforts de la science rationaliste se portent sur la Bible et de préférence sur l'Ancien-Testament. On le comprend ainsi à Rome.

Au retour de son voyage d'Orient, un savant exégète, qui est presque notre compatriote, et que, du reste, des liens d'amitié et de parenté rattachent à notre ville, M. l'abbé Vigouroux, s'est arrêté dans la capitale du monde chrétien. Les cardinaux et Léon XIII lui-même lui ont ménagé un véritable triomphe, voulant le désigner ainsi à l'admiration des catholiques comme un des plus remarquables représentants de l'Apologétique contemporaine.

Voilà bien de la science pour aujourd'hui ! Mais il faut en subir encore un peu plus cependant.

Les jeunes filles qui se sont présentées, ces jours-ci, au brevet de capacité, ont eu à traiter le sujet suivant : « Dans une promenade scolaire, une institutrice conduit ses élèves visiter les ruines d'un château féodal ; elle profite de cette occasion pour leur faire un tableau de la vie des Français, à l'époque de la féodalité ; elle insiste surtout sur les misères des habitants des campagnes. »

En lisant les premières lignes de ce canevas, vous croyez peut-être qu'il s'agit de ces narrations poétiques comme on en faisait autrefois dans les classes. Les ruines d'un château, mais nous les avons tous un peu décrites, dans nos classes ! Nous n'avons garde d'oublier le pont levis, le lierre, la tour crénelée et les oiseaux nichés près de la fenêtre gothique. L'imagination s'échauffant ensuite, le vieux château se repeuplait de ses hôtes. Le troubadour aux rhapsodies mélancoliques chantait les neiges d'antan devant le preux chevalier et les pieuses châtelaines. On a changé tout cela aujourd'hui : le vieux castel n'est plus que le cadre du tableau, au centre duquel trône une pédante. L'essentiel est de dire, d'après la méthode théâtrale de Rousseau, combien les paysans d'autrefois étaient malheureux. Bien malheureux, en effet ; ils n'avaient ni députés, ni écoles laïques, ni femmes savantes, ni brevets de capacité. Vous leur auriez parlé d'un budget de quatre milliards de francs et d'une armée de trois millions d'hommes, du parlementarisme et autres institutions modernes, qu'ils n'auraient pas même compris, ces pauvres retardataires.

Infortuné Moyen-Age ! Heureux dix-neuvième siècle, qui voit fleurir dans tout son éclat le brevet de capacité !

C. DELFOUR.

---

Marseille, 10 Juillet 1888.

Ma chronique, cette fois, sera courte. Aussi bien, que dire, quand on ne parle partout que d'un seul sujet : les examens ? Nous sommes, en effet, en pleine période d'examens : certificats d'études, brevets élémentaire et supérieur, baccalauréats restreint, spécial, littéraire, scientifique, etc., etc. C'est à croire que tout Marseille se

partage en deux catégories : celle des examinateurs qu'on sollicite et celle des examinés qui meurent de peur par avance. Bon Dieu ! quelle manie de diplômes , brevets et certificats ! C'est à en perdre le peu d'esprit que tous ces parchemins ou velins supposent chez leurs bienheureux propriétaires !

Soyons juste pourtant, et, puisque l'occasion s'en offre à moi, j'ai bien envie de dire , une fois en ma vie, mon humble avis en ces matières.

Je lisais hier encore , dans une semaine religieuse des plus huppées, une charge à fond de train contre ce que l'auteur de la philippique appelle « la manie des brevets. »

Ses conclusions sont sévères. En voici quelque chose :

« Il serait à désirer que les mères chrétiennes et sensées sussent toutes résister à l'amour du panache et à la gloriole du brevet, qu'elles cessassent d'y sacrifier parfois la santé, l'esprit et le cœur de leurs enfants.

« Plaise à Dieu que toutes les jeunes filles s'aperçoivent bientôt qu'elles doivent être élevées pour la vie et non pour le brevet ! Plaise à Dieu qu'elles ne fassent pas à leurs maitresses l'injure de préférer les aberrations universitaires aux programmes de leurs pensionnats, qu'elles ne soient pas assez aveugles pour soumettre l'enseignement qu'elles ont reçu dans les maisons religieuses au jugement de je ne sais quels instituteurs ou professeurs ! Elles descendent au lieu de monter, quand elles vont disputer les lauriers universitaires à ces enfants prodiges qui sortent des lycées et collèges de filles.

« Quant aux maitresses de nos pensionnats, leur rôle est tout tracé. Elles ont à détourner, autant qu'elles peuvent, les mères de famille et les jeunes personnes d'un chemin qui n'aboutit, en général, qu'à une vaine gloriole ou à d'amères déceptions.... »

Il y a du vrai , beaucoup de vrai , dans ces paroles, et j'y souscris volontiers , pourvu qu'on m'accorde un seul

point : c'est que l'abus seul est blâmable, mais non point l'institution.

Si nos jeunes filles consentaient à ne voir, dans le brevet, qu'un certificat d'études, je n'oserais point blâmer aussi sévèrement les familles, les pensionnats où on les invite à le poursuivre. Ce but est une émulation et une exhortation à travailler, au lieu de rêver comme on rêve à l'âge des candidats. Je connais des maisons religieuses où on s'en trouve fort bien à cet égard. Mais, là où je suis complètement d'accord avec les critiques, c'est quand, de la salle d'examens, sortent des déclassées, s'imaginant que leur brevet équivalait à une dispense de pot au feu.

En Allemagne, dit-on, — je n'y ai point accompagné le célèbre dominicain qui en a rapporté le livre que vous savez, et, dès lors, je n'en parle que par ouï-dire, — presque toutes les jeunes filles sont munies d'un brevet, à la fin de leurs études. Mais pas une brevetée n'en tire cette conclusion, que l'on reproche justement aux Françaises. Parce que l'on a un brevet, cela ne dispense personne d'entrer à l'atelier ou à l'ouvrier. On a des couturières, des cordonniers, des tailleuses, des cuisinières brevetées, voilà tout ! Les voyageurs prétendent que l'on n'y perd rien, même devant un fourneau.

Après ça, si mon sentiment n'a point le don de plaire à.... Cambrai, où l'on doit lire cependant le traité fameux de Fénelon, je le regrette fort, et je clos là, pour cette fois, ma correspondance, pour courir après les examinateurs et écouter les examinés.

E. A. C.

## REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

---

**MANUEL DE LA VIE SACERDOTALE** au temps présent :  
*ses devoirs de Religion, de Société, d'Administration*, par M. l'abbé  
DELACROIX, chanoine honoraire (1).

Voici un livre au titre un peu compliqué et gonflé, qui s'annonce comme nourri de graves considérations. L'auteur, — il nous l'explique lui-même dans sa préface, — « a voulu résumer les travaux de ceux qui ont écrits sur la vie sacerdotale, les compléter les uns par les autres, les éclairer et former ainsi un *Manuel* qui réponde à tout en peu de mots. » Rendons cette justice à M. l'abbé Delacroix : il a rempli son large programme. Nous devons pourtant ajouter qu'il y a mis un peu plus de mots qu'il ne croit. Son *Manuel*, en effet, n'a guère moins de six cents pages, et, par le fonds au moins, par l'ensemble des idées réunies là de divers côtés, ne ressemble pas mal à une Somme : *de omni re scibili et.... de quibusdam aliis!*

La première partie contient ce qui regarde la vie spirituelle du prêtre. La deuxième partie pourrait être intitulée : « le Parfait Ecclésiastique chez lui et dans le monde ; » c'est du Branchereau, mais plus vif, plus mordant et plus aiguë. Vient ensuite une sorte de traité élémentaire sur l'administration des paroisses, et, pour finir, un plan de bibliothèque, vaste catalogue de livres où il semble que M. l'abbé Delacroix n'a rien omis, ni personne. Tout cela présenté en une longue suite de courts chapitres, trop courts peut-être. J'aurais voulu pour chaque partie une ordonnance plus simple, des lignes moins nombreuses mais plus suivies qui eussent marqué les idées principales et, si je puis dire, les grands sommets du sujet ; on aurait groupé après, autour de chacun d'eux, toutes les considérations qui s'y seraient naturellement rattachées. Par exemple, les réflexions d'ailleurs fort piquantes, sur les dévotes, auraient pu venir renforcer le chapitre sur les rapports du curé avec les femmes. Pourquoi encore n'avoir pas rassemblé, sous un même titre, ce qui se trouve dispersé en plusieurs endroits, touchant la prédication et ses formes diverses ? Le sujet ainsi plus ramassé et tassé, l'auteur l'eût mieux tenu dans la main et se fût en outre épargné quelques redites.

C'est sans doute trop insister sur un défaut de composition qui n'ôte rien en définitive à l'intérêt du livre de M. l'abbé Delacroix ; car ce *Manuel* est réellement très intéressant en même temps que très instructif. Le savant curé de Bagnols nous y fait profiter de son expérience personnelle. Il y met dans ses portraits à la La Bruyère, dans ses anecdotes, beaucoup d'*humour* et même... un peu d'*humour*.

(1) Un vol. in-12, chez Mingardon, Marseille ; à Nîmes, chez Gervais-Bedot.



Toutefois, en me déclarant grandement intéressé et instruit par M. l'abbé Delacroix, je me demande si *la publicité* de son *Manuel* n'aura pas quelque inconvénient. En un temps où nombre de gens malintentionnés sont à l'affût des faits et gestes du prêtre, qu'ils saisissent et racontent, en les exagérant, afin de nous dévoiler ou, comme ils disent, de nous démasquer, — est-il opportun d'introduire le public dans l'intimité de la vie sacerdotale au moyen d'un livre écrit en français, partant d'un accès facile à tous, et capable en retenant l'attention de satisfaire une indiscrete curiosité ? Sans doute le prêtre, parce qu'il est homme, n'est pas à l'abri des misères de l'humaine condition ; il connaît les faiblesses et les défaillances de la nature mortelle. Mais ce qui, dans notre conduite, ne saurait offenser les véritables fidèles éclairés par l'esprit de foi, les ignorants, les esprits prévenus ne s'en autorisent-ils pas pour discréditer le sacerdoce tout entier ? C'est à ces derniers qu'il faut éviter de fournir des armes.

Or, il y a dans le *Manuel* de M. l'abbé Delacroix, tels portraits lestement enlevés, telles anecdotes contées agréablement sur le ton de malins fabliaux, qui sont bien faits pour égayer la galerie et la divertir, à nos dépens il est vrai. Même, quand ces anecdotes et ces portraits ne vont qu'à relever ou à mettre en relief des travers et des ridicules dont on rit plus qu'on n'est porté à s'en offenser, on peut encore se demander si l'allusion n'y est pas trop directe et trop visiblement cherchée.

M. l'abbé Delacroix me permettra donc d'appliquer à quelques passages de son ouvrage ce qu'Horace disait des satires du poète Lucilius : « *erat quod tollere velles* » ! (1)

Ces réserves faites, personne, croyons-nous, ne contestera que les ecclésiastiques et surtout les curés auxquels le *Manuel* est spécialement destiné, y trouveront une excellente direction de conscience. En ordonnant plus largement, en simplifiant ces nombreux préceptes et conseils disséminés ça et là, on ferait un code sacerdotal complet, point trop rigoureux aux bonnes volontés ni décourageant dans l'application, mais aussi sans atténuations complaisantes, sans concessions aux courages pusillanimes, un code ajusté à notre mesure, humain et très judicieusement moderne. Ou bien encore, avec tous ces traits de mœurs et de caractère, avec toutes ces figures particulières esquissées le long du volume, on tracerait, si l'on voulait les réunir et les superposer, le portrait idéal du prêtre auquel il n'est personne d'entre nous qui ne désirât ressembler. Cet ecclésiastique modèle serait chaste avant toute chose, sobre, laborieux, prudent, mais d'une prudence également éloignée de la lâcheté et de l'inaction ; grave, réservé ; bon sans

(1) A ce propos, je prendrai la liberté de signaler à l'auteur du *Manuel* un léger *lapsus* échappé à sa plume. Il attribue à Horace (p. 381) le fameux « *facit indignatio versum*. » Le mot est de Juvénal :

« Si natura negat, facit indignatio versum » Sat., I. v. 79.

faiblesse, surtout envers les pauvres et les malheureux ; humble enfin, zélé, dévoué à son ministère et au salut des âmes. Il aurait de l'ordre dans sa maison, de la tenue, de la dignité, de la distinction dans sa personne ; un esprit cultivé, ouvert aux lettres, aux sciences et aux arts ; une conversation sans afféterie ni laisser-aller ; une éloquence simple, naturelle, appropriée aux esprits de ses auditeurs et visant à les persuader et à les convertir !

M. l'abbé Delacroix insiste et avec raison sur cet apostolat de la parole, qui est l'honneur du sacerdoce catholique. Après nous avoir indiqué les conditions de la bonne prédication, il nous montre dans les grands orateurs du xvii<sup>me</sup> siècle des modèles auxquels il faudra toujours revenir. Je ne puis cependant m'empêcher de remarquer, tout en la comprenant, que son admiration pour Fléchier va peut-être un peu loin. Je veux bien que l'évêque de Nîmes ait été « l'homme qui porta le plus haut la grâce et l'élégance de la langue française dans la chaire. » Mais est-ce se tromper que d'affirmer qu'il n'eut pas le goût très sain ni très judicieux ? Fléchier avait connu les précieuses de l'Hôtel de Rambouillet, et il garda toujours du salon bleu d'*Arthénice* une teinte prononcée, selon l'expression de Sainte-Beuve.

Un doute me vient en terminant ce rapide compte-rendu. Ai-je loué, comme il convenait, le livre de M. l'abbé Delacroix ? Ai-je fait ressortir les qualités de son style, alerte, dégagé, avec je ne sais quoi de court dans les mouvements, de brusque et de nerveux qui ne lui messied pas et où s'accuse l'originalité propre de l'écrivain ?

Quand on s'attache surtout, comme l'a fait l'auteur du *Manuel*, à traduire en les résumant les idées d'autrui, ce n'est pas un mince mérite que de les marquer ainsi de sa note personnelle, et, si petit qu'il soit, de boire dans son verre, aurait dit Musset !

A. RÉLB.

---

*Le Propriétaire-Gérant,*  
GERVAIS-BEDOT.

# LES ANGLAIS EN GÉVAUDAN

XIV<sup>me</sup> ET XV<sup>me</sup> SIÈCLES

---

## PREMIÈRE PÉRIODE

L'une des époques les plus tristes et les plus douloureuses de notre histoire est, sans contredit, celle des rivalités entre les rois de France et ceux d'Angleterre, à la suite du décès de Charles IV mort sans laisser d'héritier direct et d'où sortit une guerre implacable qui se poursuivit durant plusieurs règnes, et infligea à la France les plus grands désastres qu'elle eut jamais subis.

Il semble que notre Gévaudan, éloigné des états de l'agresseur, et protégé d'ailleurs par ses hautes montagnes, aurait dû rester étranger à la lutte. Il n'en fut pas néanmoins ainsi, et durant un long siècle, il se vit foulé et pressuré de toutes les manières, par des bandes de pillards, enrolés sous l'étendard des rois d'Angleterre.

Observons toutefois qu'il n'y avait pas alors, comme aujourd'hui, des forces régulières. Les armées nationales ne vinrent qu'un peu plus tard, et les princes entrant en guerre, n'avaient à leur disposition, que des corps de mercenaires recrutés un peu partout, et même à l'étranger, qui se formaient assez souvent d'eux-mêmes, attirés par l'appât du pillage, et se soumettaient ordinairement à des chefs entreprenants et qui avaient su s'imposer à eux par leur énergie ou leur audace.

Ce sont ces bandes indisciplinées, dont le chiffre n'était point fixé et variait à l'infini, qui constituèrent ce qu'on appela les *Compagnies de routiers* ou de *malandrins*.

La force militaire résidait en elles; elles le sentaient, et eurent bien souvent l'insolence de ceux qui se croient

nécessaires. Si à la fin d'une campagne, on ne voulait plus de leurs services, elles refusaient de se dissoudre et continuaient à guerroyer pour leur propre compte.

« Tout était nôtre, a dit un de leurs chefs, ou rançonné  
« à notre volonté. Tous les jours, nous avions novel  
« argent. Les vilains d'Auvergne et de Limousin nous  
« pourvoyaient et envoyaient en notre chastel : les blés,  
« la farine, le pain tout cuit, l'avoine pour les chevaux, la  
« litière, les bons vins, les bœufs, les brebis, les moutons  
« gras et les volailles. Nous étions servis et étoffés com-  
« me rois, et quand nous chevauchions, tout le pays trem-  
« blait devant nous. Tout était notre allant et retour-  
« nant. » (1).

Il fallait en effet vivre, et comme il n'y avait pas de solde, malheur à la contrée où passaient ces corps indisciplinés ; amis et ennemis étaient traités de la même façon, et partout, sous leurs pas, marchaient la dévastation et la ruine. Vider les granges et les étables des villages, piller les châteaux, détrousser les passants pour en tirer des rançons, étaient leurs ressources accoutumées. Ils s'attaquaient aux villes, quand ils se sentaient assez forts, et l'on vit des cités populeuses, et protégées par de bonnes murailles, entrer parfois en composition avec elles et acheter à prix d'argent leur délivrance.

Ces traités étaient même si fréquents qu'on inventa un terme particulier : celui de *pactis* ou *pati*, pour les désigner, sur quoi l'on forgea le verbe appatisser et le substantif appâtissement (2).

La guerre n'était pas d'ailleurs concentrée sur quelques points déterminés. Elle se faisait ou pouvait se faire un peu partout, ce qui ne permettait pas aux princes d'en prendre la direction, et il leur fallait se contenter d'envoyer

(1) Bull. d'ag., Mai 1882, p. xii.

(2) Rodrig. de Vill., par Anichérat, p. 45.

ou de commissionner des généraux dans chaque pays occupé, laissant à chacun le soin de se défendre comme il pouvait (1).

La grande habileté du roi d'Angleterre Edouard III fut d'intéresser à sa cause les premières bandes de ces pillards, qui paraissent s'être formées dans les provinces de Guienne et de Gascogne, dépendant de ses États, et purent de là se répandre assez facilement dans nos contrées méridionales.

Bientôt elles avancèrent vers l'Auvergne et le Rouergue, et il fallut bien, en Gévaudan, se mettre en mesure de parer à un danger qui devenait chaque jour plus pressant.

C'est alors (1342) que fut prélevée, dans le diocèse, une imposition de vingt sous par feu, décrétée par le roi Philippe de Valois, et qui, d'après les instructions du monarque, fut employée à fortifier le château royal de Marvéjols, le plus exposé au premier choc de l'ennemi (2).

L'invasion fut néanmoins retardée par une affreuse peste, la peste noire de Florence, qui venait d'éclater avec une extrême violence dans le pays. On a prétendu que dans l'espace de quelques mois, elle avait emporté les cinq sixièmes de la population. Le nombre de feux soumis à la capitation, en Gévaudan, qui était, avant le fléau, de 13.370, se trouva réduit, après qu'il fut passé, au chiffre de 4.610 (1348) (3).

La crédulité publique attribua cette grande mortalité aux Anglais, et un étranger, que l'on avait vu rôder dans les environs de Saint-Chély, faillit être écharpé, parce qu'on l'avait pris pour un Anglais, l'accusant de vouloir empoisonner les fontaines (4).

Cependant le roi Philippe de Valois venait de mourir

(1) Bull. d'ag., Mai 1882, p. iv.

(2) Ibid., p. v.

(3) Arch. dép., G. 855.

(4) Bull. d'ag., Mai 1882, p. vi.

laissant la couronne à son fils Jean, dit le Bon, et la guerre avec les Anglais devenait plus terrible sous le nouveau monarque (1350).

Celui-ci se vit contraint en inaugurant son règne de faire un appel pressant à la noblesse de son royaume ; et ce furent les barons de Peyre et du Tournel qui reçurent son invitation, en Gévaudan (1).

L'année suivante les Anglais reparaissent en Rouergue et provoquent la même panique. Heureusement les précautions avaient été prises et le diocèse se trouvait bien gardé. C'est probablement à cette ferme attitude qu'il dut d'échapper encore cette fois à l'invasion (1351).

Nous arrivons ainsi au grand désastre de Poitiers, l'une des plus douloureuses défaites qu'ait eu jamais à subir notre infortunée patrie qui vit sa noblesse écrasée, et son roi vaincu devenir prisonnier de son implacable ennemi (septembre 1356).

Quand la nouvelle de cette grande défaite arriva en Languedoc, les États-Généraux de la province furent convoqués à Toulouse par le comte d'Armagnac qui en était le gouverneur, pour examiner les moyens à prendre afin de venir au secours du malheureux monarque et de sauver ses états de la domination étrangère.

Une des premières ordonnances qui y furent portées indique la triste situation où se trouvaient les esprits :  
« Voulons que homme ne femme dudit pays de Languedoc ne pourteroit par le dit an, si le roy n'estait avant  
» délivré ne or, ne argent, ne perles, ne noir ni gris, ne  
» robes, ne chapperons décoppés, ne aultres cointises  
» quelconques, et que aulcuns, ménestrels, juggleurs ne  
» joueraient de leur métier, etc. (2) »

C'était, observe à ce propos notre savant archiviste, une douloureuse manifestation du deuil de la patrie (3).

(1) Bull. d'agri., mai 1352, p. vii.

(2) Ibid. — (3) Ibid.

On ordonnait en même temps une levée générale des gens de guerre pour parer à un danger si pressant, tout en prenant les plus grandes mesures de défense dans les places les plus exposées aux dangers de l'invasion.

C'est à Marvéjols surtout pour ce qui concerne notre diocèse que furent exécutés les travaux les plus importants. On en fit aussi de très sérieux aux places voisines de Chirac, du Monastier, de la Canourgue, de Nogaret et de Montjézieu, et une amende de dix livres pour les particuliers et de cent livres pour ceux de la noblesse, avait été portée par M. Michel de la Peyrière juge à la cour royale de Marvéjols, contre ceux qui refuseraient de se prêter à ces travaux (1).

Le sénéchal de Beaucaire avait prescrit en même temps, de ramasser dans ces mêmes places toutes les denrées alimentaires qui pouvaient se trouver dans le pays, afin de s'en servir au besoin et de les soustraire à la rapacité de l'ennemi (2).

Ces précautions étaient des plus opportunes, car les Anglais n'étaient plus qu'à cinq lieues de Marvéjols. Ils arrivaient même dans la ville, ainsi que le raconte Étienne Veyron dans sa chronique, et y commirent des désordres extraordinaires (1358) (3 et 4).

Ils n'osèrent cependant pas s'avancer sur Mende, sachant bien que d'importants travaux de défense avaient été faits aux murs d'enceinte, ainsi qu'aux fossés qui les protégeaient sur toute leur étendue, et que l'on pouvait remplir d'eau dans l'espace de quelques heures. Ils savaient aussi que l'on ferait bonne garde sur les remparts et que les habitants animés par leur évêque Aldebert de Lordot, étaient décidés à opposer une résistance désespérée.

(1) Bull. d'ag., mai 1882, p. VII.

(2) Arch. départ.

(3) Arch. départ., S. E. Reg. Chalvet.

(4) Bull. d'ag., juin 1867, p. 154.

Il fallut aussi bientôt après s'éloigner de Marvéjols, et reculer devant la garnison assez importante qui s'avancait vers cette ville (1).

Sur ces entrefaites fut conclu le traité de Brétigny qui imposait à la France de si douloureux sacrifices : une mutilation comme elle n'en avait jamais eu à subir de pareille, car elle perdait avec les provinces importantes déjà au pouvoir du roi d'Angleterre, celles du Poitou et du Rouergue, avec une grande partie de l'Artois et de la Picardie et cependant ce n'était pas encore la paix !

Elle avait été arrêtée et signée, il est vrai, avec les Anglais ; mais les bandes qu'ils avaient jetées dans nos provinces refusèrent de désarmer et continuèrent la guerre pour leur propre compte (2).

Trois mois à peine s'étaient-ils écoulés depuis la signature du traité (11 août 1360) qu'une de ces compagnies se présentait devant la place de Nogaret qu'elle saccageait avec les châteaux voisins, leur infligeant des pertes très-sérieuses. Ce n'était qu'une première étape vers Marvéjols qu'elle avait juré de reprendre et qui en effet tomba sous ses coups et fut livrée à ses fureurs. Hommes et femmes furent chargés de chaînes et conduits en Rouergue après avoir subi les plus mauvais traitements. Ceux que l'on laissa dans la malheureuse cité devaient payer une rançon, et plusieurs furent impitoyablement massacrés pour n'avoir pu donner ce qu'on exigeait d'eux.

Le nombre des victimes eut été même plus grand si un noble cœur, le sieur Aaron de Cayssac n'en avait sauvé un certain nombre en se rendant leur caution (3).

La prise des châteaux de Montrodât et de Montferrand, près Banassac, suivit de près celle de Marvéjols.

Tandis que ces événements se passaient à l'ouest de la

(1) Bull. d'agr., juin 1867.

(2) Henri Martin, t. I, p. 378,

(3) Bull. d'agr., mai 1882, p. 13.



province, d'autres compagnies venant de l'Auvergne, avaient pénétré par le nord et s'étaient avancées jusqu'à la place de Châteauneuf (1) laissant sur leur passage les mêmes ruines et les mêmes dégâts.

Le chef qui s'empara de Châteauneuf était Seguin de Badefol, gentilhomme gascon, et la bande qui l'avait mis à sa tête, comptait trois mille hommes. Une autre non moins importante qui le suivait de près, était commandée par Perrin Boïas plus connu par son surnom de Pacimbourg qui s'empara du château de Saugues 1361 (2).

Dans une pareille situation, on ne pouvait demeurer indifférent.

La noblesse du pays fut convoquée par le connétable de Fiennes, gouverneur de la province qui mit à sa tête Guérin d'Apchier, tandis que le vicomte Armand de Polignac commandait à ceux du Velay et comptait sous ses ordres, cent-vingt hommes d'armes et un millier de soldats. Les deux troupes se réunissent sous les murs de Saugues ; mais sans résultat, l'ennemi tenait bon et se moquait de leurs efforts.

Appel est fait alors au sénéchal Arnoul d'Andrehem qui se trouvait en ce moment au Puy, et qui s'empresse d'accourir au secours des assaillants, mais Pacimbourg résiste toujours et ce n'est qu'après treize jours d'une résistance désespérée, qu'il se décide à sortir de la place.

Il la laissait dans un état de ruine complète. Néanmoins, il fallait se prémunir contre de nouveaux dangers ; quelque autre bande pouvant se présenter au premier jour, il était urgent de la réparer et surtout de relever les murs d'enceinte qui avaient été anéantis.

Mais les ressources faisaient défaut, et, dans leur embarras, les habitants de Saugues imaginèrent d'employer à cette œuvre le montant de deux legs assez importants qui

(1) Hist. du Lang., t. ix, p. 775 et 125.

(2) Emm. Molinier, Arnoul d'Andrehem, p. 98 et 102.

depuis peu avaient été faits aux pauvres de la ville , et adressèrent à ce sujet une requête à l'évêque Lordet.

Le prélat, gardien naturel des intérêts des pauvres, se trouva plongé dans une extrême perplexité. Néanmoins, il finit par donner son consentement, à raison de l'extrême nécessité. Il ne le donna, toutefois, qu'après avoir consulté les intéressés, ayant fait soumettre le projet en question par le curé de la paroisse, du haut de la chaire, à ses ouailles, et après l'attestation de celui-ci qu'aucune réclamation ne s'était produite (1).

Nous croyons que ce furent les bandes chassées de Saugues qui se portèrent sur Saint-Chély, commandées cette fois par Bertugat d'Albret, avec le concours de Seguin de Badefol, qui avait amené de Châteauneuf une partie de ses troupes.

Mais Saint-Chély fit bonne contenance et parvint à repousser l'ennemi, et c'est en cette circonstance que ses habitants conquièrent leur glorieux sobriquet de *Barrabans*, des barres et des bancs qu'ils avaient employés à barricader les avenues et à organiser la défense. Ils firent même une sortie vigoureuse qui mit en déroute les assaillants et leur enleva l'envie de continuer le siège (2).

Au nord de cette ville s'élevait naguère un monolithe ou pierre plantée indiquant, d'après la tradition, le lieu de la lutte, et un peu plus loin, sur la route de Paris, une antique croix gothique, qui a conservé le nom de croix des Anglais, plantée, d'après la même tradition, sur le champ voisin où ils ensevelirent leurs morts (1362).

Les habitants de Marvéjols eurent aussi, à la même époque, une éclatante revanche : non seulement ils chassèrent les Anglais de leur cité, mais, aidés de leurs voisins de Chirac, ils leur infligèrent une sanglante défaite. Le carnage fut même si grand, que le champ de bataille en

(1) Bull. d'ag., Juillet 1866, p. 64.

(2) Bull. d'ag., Mai 1882, p. xxii.

reçut le nom, qu'il a du reste gardé jusqu'à nos jours, de *cimetière des Anglais* (1).

Ces compagnies d'Anglais ou de routiers, car encore une fois les uns et les autres étaient les mêmes hommes, eurent meilleure chance sur d'autres points du diocèse. C'est ainsi qu'elles s'emparèrent, en cette même année 1362, du château très fort de la Garde-Guérin, près Villefort, et de la ville de Florac, durant les premiers mois de l'année suivante. Ce fut le capitaine Fabrosse qui, à la tête d'une troupe de mille cavaliers, prit cette dernière place, tandis que Bérard de Lebret et Tonet de Badefol s'emparaient des châteaux de Chapien et de Balsièges, appartenant l'un et l'autre à l'évêque, et situés aux portes de Mende (2).

On comprend sans peine la frayeur que durent inspirer à cette ville capitale un voisinage si menaçant et le zèle que déployèrent ses habitants pour la défendre. Tout le monde rivalisait d'ardeur, et l'on voyait sur les remparts les riches à côté des pauvres, les laïques, les prêtres et jusqu'à l'évêque; nobles et roturiers, tous faisaient bonne garde (3).

A Marvèjols on frappa d'un impôt les denrées qui rentraient dans la ville. Il est vrai qu'il n'était que pour un an; il produisit néanmoins 210 florins, ou 2.505 livres qui furent employées à réparer les murs d'enceinte et les fossés qui entouraient la ville et le château (4).

Cependant, les compagnies fatiguées de parcourir un pays ruiné, et où elles ne trouvaient plus les moyens de satisfaire leurs convoitises, pensaient à le quitter pour se porter sur des contrées plus opulentes, lorsqu'un appel, adressé à toutes les bandes répandues dans le royaume, vint leur fournir l'occasion d'accomplir ce dessein.

(1) Bull. d'agr., Mai 1882, p. xxiii.

(2) Ibid., p. xxvi.

(3) Bull. d'agr., Juillet 1866, p. 64.

(4) Ibid., Avril 1873, p.

C'était le grand connétable Bertrand Duguesclin qui, voulant en purger sa patrie, s'était offert à marcher à leur tête et à les conduire en Espagne, au secours d'Henri de Transtamare, en guerre avec son frère Pierre-le-Cruel roi d'Aragon.

Un autre motif, encore puissant à cette époque, était le désir d'échapper à la sentence d'excommunication que venait de fulminer contre elles notre grand pape Urbain V, ordonnant de leur courir sus et accordant l'indulgence plénière des croisades à ceux qui succomberaient en les combattant.

Aussi voyons-nous Seguin de Badefol et ses principaux compagnons prêter l'oreille aux propositions qui leur sont faites par le duc de Berri gouverneur du Languedoc, et le comte de Boulogne gouverneur d'Auvergne. On s'entendit de part et d'autre, et les compagnies s'engagèrent à évacuer les pays d'Auvergne, du Velay et du Gévaudan, moyennant une contribution de 40.000 livres, qui leur fut accordée (1).

Ordre était donné en même temps aux populations qui pouvaient se trouver sur leur passage, de se réfugier dans les châteaux voisins, avec leur bétail et leurs provisions, pour ne pas s'exposer à de nouveaux pillages avec des hommes dont on avait appris à redouter l'extrême cupidité (2).

La précaution n'était pas inutile, et on eut beaucoup à souffrir, dans les provinces voisines, pour avoir négligé de la prendre (3).

Il ne paraît pas cependant que Seguin de Badefol, ait suivi Duguesclin, car nous le retrouvons quelque temps après dans le Lyonnais assez fortement cantonné dans le château d'Ance. Il y était même devenu si formidable, qu'on ne trouva pas trop cher d'acheter sa retraite 48,000 livres.

(1) Hist. de Lang., t. ix, p. 775.

(2) Archiv. nstion. K., 49-5.

(3) Ibid., ibid.

Les négociateurs voulaient faire contribuer le Gévaudan à cette nouvelle rançon, mais il se récria avec raison, car il n'était pas juste qu'il fut frappé pour une place si éloignée et qui lui était tout à fait étrangère alors qu'elle même, n'avait participé, en aucune manière, à la subvention dont il avait été lui-même précédemment frappé.

L'affaire fut portée à la Cour et plaidée par notre évêque qui obtint gain de cause du roi Charles V (1365) (1).

Seguin de Badefol est parti, ainsi que ses compagnons d'aventure et de pillage, et le Gévaudan n'est pas pour cela délivré.

Il y a maintenant Thomas d'Agorne non moins entreprenant qui, campé dans le château du Cheyla d'Ance, répand la frayeur et une épouvantable dévastation sur les deux versants de la Margeride (2).

Notre province était d'ailleurs trop voisine de celle du Rouergue que le traité de Brétigny avait abandonnée aux Anglais, pour n'avoir pas à souffrir d'un pareil voisinage. Ménard dans son *Histoire de Nîmes*, cite aussi la bande de Bernard de la Salle qui allant d'Alais au Puy, traversa le Gévaudan où elle exerça les méfaits ordinaires à ces sortes de troupes (3).

Nous avons également à signaler la plus terrible de ces compagnies, celle qui avait sa résidence ordinaire au château très fort de Carlad en Auvergne et qui de là se répandait dans les contrées voisines où elle exerçait de grands ravages.

C'est par cette bande que fut pris le 20 août 1377, Durand Artaud, de la ville de Mende, receveur des impositions royales en Gévaudan. Après l'avoir soumis à une rude torture, on exigea pour sa délivrance une rançon de deux mille livres d'or que le diocèse ne put lui fournir se trou-

(1) Arch. départ., c. 853.

(2) *Hist. du Lang.*, t. ix, p.

(3) *Hist. de Nîmes*, p. 318.

vant trop épuisé, ce qui réduisit ce pauvre malheureux à une extrême indigence (1).

Le départ des premiers routiers pour l'Espagne, n'avait donc pas remédié au désordre, et depuis dix ans que notre province avait racheté sa délivrance, les mêmes troubles et les mêmes violences n'avaient point cessé de s'y renouveler. Il fallait cependant mettre un terme à une si grande calamité et les états du diocèse tenus à Mende cette année, décidèrent d'envoyer trois de leurs membres, Astorge de Peyre, Guérin d'Apchier et le marquis de Beaufort de Canillac, au comte d'Armagnac, capitaine général en Languedoc, pour lui exposer la situation de la province devenue de plus en plus intolérable, et le prier d'en référer au Roi, suppliant Sa Majesté de prendre les moyens de faire cesser de si grandes calamités (2).

Le noble comte transmet au monarque ces réclamations ; celui-ci en fut touché et conçut le dessein bien arrêté de mettre fin à tant de maux.

Le grand capitaine de l'époque, le vaillant Duguesclin était revenu de sa campagne d'Espagne couvert de gloire et de lauriers, et c'est à lui que le jeune roi Charles V dit le Sage voulut confier la mission de venir délivrer nos montagnes (3).

Bertrand Duguesclin s'incline devant la volonté de son souverain, et après avoir accepté la nouvelle campagne qui lui était proposée, se rend directement à Châteauneuf, la principale place du pays à cette époque, qui était retombée aux mains des bandes soudoyées par les Anglais.

C'est au pied de ce rocher sauvage que l'illustre chevalier devait couronner sa glorieuse carrière par une mort chrétienne. Laissons à un ancien chroniqueur le soin de nous raconter ce douloureux événement.

(1) Arch. de L'héraults, III, p. 137.

(2) Doct. v. 200, fol. 226.

(3) Bull. d'ag., mai 1882, p. 12.

« Au trépasement de m<sup>re</sup> Bertrand fut levé grand cry à l'ost des Français dont les Anglais du chastel refusoient le chastel rendre. Ce voyant le m<sup>al</sup> Louis de Sancerre fait aussitôt ammener les ôtages pour les testes leur faire trancher. Les Anglais sont avertis et tous effrayés, ils baissent la herse du chastel et vint le capitaine offrir les clefs au maréchal qui les refusa et dit au capitaine et à sa suite : amis à messire Dugusclin avec vos convenances et les lui rendez.

» Sans tarder, il les conduisit à l'ostel ou reposait m<sup>re</sup> Duguesclin et leurs clefs leur fait rendre et mettre sur le serqueul de messire Bertrand tout en pleurant (1). »

Saisi d'une fièvre maligne tandis que le siège traînait en longueur, le vaillant connétable avait compris le danger où il se trouvait, et s'adressant à ses compagnons d'armes réunis dans sa tente, il leur recommanda de ne point oublier ce qu'il leur avait si souvent enseigné, qu'en quelque pays qu'ils fassent la guerre, les gens d'église, les femmes, les enfants et le pauvre peuple ne devaient pas être traités en ennemis (juillet 1380).

Le Roi pleura la mort du preux chevalier et fit transporter ses restes d'abord dans la ville voisine du Puy, et bientôt après dans la basilique de Saint-Denis où ils reçurent les honneurs d'une sépulture royale (2).

En quittant Châteauneuf, les Anglais se portèrent sur Luc au nombre de deux mille hommes, et étaient bien près de s'emparer de ce nouveau château lorsqu'ils se virent arrêtés par trois braves chevaliers : le sire de Polignac, Agram des Ubas et Bourbal des Choisinets qui possédaient le fief en commun et étaient accourus pour le défendre. Ceux-ci coururent néanmoins un grand danger, s'étant laissés entraîner hors de la forteresse par les Anglais qui n'avaient feint une retraite que pour les éloi-

(1) Chronique publiée par F. Michel.

(2) Henri Martin, *Hist. de France*, t. 1, p.

gner de leurs hommes et, revenant sur leurs pas, allaient les accabler sous leur nombre si dix braves chevaliers n'étaient arrivés à temps pour les secourir et les tirer d'un si grand danger.

Donnons les noms de ces hommes vaillants qui non seulement sauvèrent leurs chefs, mais infligèrent aussi une défaite complète à l'ennemi : Malet de Borne, d'Apchier, Modène, de Morangiès, Malmont de Soulage, du Roure, Balazuc, Vernon de Joyeuse, Longueville et Regletton (1).

La Margeride était maintenant libre ; les événements qui venaient de se passer sur ses flancs, avaient eu même un heureux contre-coup en portant le découragement aux mêmes ennemis qui, sur les limites opposées du diocèse, occupaient le château de Montferrand. Ils consentirent à le rendre moyennant une subvention de 5,000 florins d'or qui leur fut accordée. Les caisses étaient vides, il est vrai, mais on engagea les bijoux de grand prix que le diocèse devait à la générosité du grand pape Urbain V et, on trouva par ce moyen, les sommes qui avaient été promises (2).

Il semble qu'après ces hauts faits, le pays aurait dû être délivré, et cependant il ne l'était pas encore, les débris des bandes qui avaient été vaincues, continuaient à le parcourir dans tous les sens, ouvertement encouragés par leurs compagnons toujours maîtres du Rouergue. On les avait vus circuler dans le Valdonnes sous la conduite de Jean de Florensac qui venait même de reprendre le château de Chapieu grâce à la complicité du seigneur de la Tour et du Bâtard du Tournel. Quelques jours après, ils étaient maîtres du château de Cénaret d'où ils menaçaient la riche vallée du Lot.

On s'adressa au comte d'Armagnac et celui-ci se rendit

(1) Malte-Brun.

(2) Thalamus de Montpellier.



à Rodez d'où partait maintenant le mot d'ordre, et négocia avec les chefs qui commandaient dans ce dernier pays.

Le prix de rachat sera cette fois très considérable : 250,000 livres environ, 2 livres et demie par habitant, mais moyennant cette rançon, l'ennemi s'engageait à évacuer entièrement les trois provinces de Gévaudan, du Vellay et du Vivarais (1).

Cette imposition était bien petite comparée à celle que nous avons eu à supporter plus tard, et cependant elle ne rentrait que très difficilement, ce qui prolongeait l'occupation étrangère.

Les populations commençaient même à s'y habituer, maintenant que l'ennemi n'était plus si terrible. Ce nouveau danger fut signalé à la Cour, ce qui décida le Roi à envoyer en Languedoc, Jean de Blazy pour presser la levée des deniers et procurer l'évacuation immédiate des places encore occupées.

La dernière en Gévaudan fut le château de Pauliac 1390 (2).

(A suivre).

OLIER,

curé-doyen, chanoine honoraire.

(1) *Hist. du Lang.*, t. ix, p. 332.

(2) Ibid.

# UN HÉROS DU MIDI

---

## DOMINIQUE DE GOURGUES

(Suite et fin) (1)

---

### X

Le triomphe de Menendez était encore loin d'être complet. La garnison du fort ne comprenait, en effet, que la partie la moins virile et le plus petit nombre des hommes d'armes de Jean Ribaut. Il lui restait à exterminer les marins et les soldats des vaisseaux naufragés.

Informé par les Indiens de la présence d'une troupe de Français aux environs de Saint-Augustin, il envoya cinquante hommes en reconnaissance et alla lui-même au devant d'eux, dans une autre barque, avec douze matelots espagnols et deux guides indiens. Ces Français étaient l'équipage du navire échoué près de l'île Anastasia. Un d'eux nagea à sa rencontre. Menendez lui demanda qui il était. — « Homme d'armes de Ribaut, vice-roi du roi de France. — Êtes-vous catholique ? — Nous sommes tous luthériens. »

Ici, faute de documents français, nous sommes forcé de nous en rapporter aux documents espagnols. Mais la véracité des chroniqueurs de cette nation doit nous être d'autant moins suspecte que leur naïf fanatisme n'hésite pas à présenter comme œuvres pies les crimes les plus abominables. Leur version est d'ailleurs conforme à la volu-

(1) Voir t. III, 6<sup>me</sup> liv., Juin 1868.

mineuse correspondance de Menendez avec Philippe II. Si honteuses que soient pour l'humanité les atrocités que nous avons à raconter, il est donc malheureusement impossible de les révoquer en doute, puisque leurs auteurs eux-mêmes les ont avouées et s'en sont fait gloire.

Mis en présence de l'Adelentado, les officiers eurent à subir la même question : « Êtes-vous catholiques ou luthériens ? » Ils firent la même réponse : « Nous sommes luthériens. » — « Moi, dit Menendez, je suis Pedro Menendez, général de la flotte du roi d'Espagne, don Philippe deuxième, qui viens en cette contrée pour pendre ou décapiter tous les hérétiques que je trouverai sur terre et sur mer, suivant les instructions de mon roi, et si précises sont-elles que je n'ai le pouvoir de faire merci à aucun. Messieurs, ajouta-t-il, votre fort est entre mes mains ; ses défenseurs ont été passés au fil de l'épée ; le même sort attend tous ceux qui appartiennent à la nouvelle secte. »

Le capitaine français, à qui avaient été présentés divers objets provenant du pillage de la Caroline, convint de la vraisemblance de ces assertions et implora un navire pour rentrer en France, en se fondant sur la paix qui régnait entre la France et l'Espagne.

« C'est vrai, répondit l'Adelentado, je ne fais pas la guerre aux Français, mais je la fais à toute outrance aux hérétiques et je serai sans merci. Ceci je l'exécuterai avec toute la cruauté (*crueldad*) que me donne en ce pays mon droit de vice-roi. Si donc vous voulez remettre vos armes et vos enseignes et vous rendre à discrétion, vous pouvez le faire et j'agirai ensuite selon ce que Dieu m'inspirera. Faites comme il vous plaira, car nulle autre paix ou amitié vous n'aurez de moi. »

L'officier essaya alors de le fléchir par la convoitise ; il alla jusqu'à lui offrir cinquante mille ducats pour sauver la vie de ses camarades. Il n'obtint qu'un dur et altier refus.

« On verra plutôt, s'écria Menendez, le ciel se joindre à la terre qu'on ne me verra changer de résolution. »

Les Français, affamés, n'avaient plus qu'à se rendre sans conditions ou à se résigner à aller mourir de faim au fond des bois. Ils consentirent à livrer leurs armes. L'Adelentado ordonna aussitôt à vingt soldats d'aller chercher les prisonniers et de les amener liés dix par dix.

Pressentant le sort de ces malheureux, le prêtre Mendoza sentit, dit-il, ses entrailles de prêtre et de chrétien énuées de compassion. Pour en sauver quelques-uns, il demanda que ceux qui se déclareraient catholiques fussent du moins mis à part.

Douze marins bretons et quatre charpentiers, dont les services, de l'aveu même de Menendez, lui étaient nécessaires, furent ainsi épargnés et envoyés à Saint-Augustin ; tous les autres furent tués. La régularité en quelque sorte méthodique avec laquelle il fut procédé au massacre ajouta encore à son horreur.

« Je leur fis lier les mains, écrivit à son roi l'Espagnol fanatique ; tous furent égorgés. Il m'a semblé que je servais bien Dieu et Votre Majesté en les châtiât ainsi ; car au moins cette mauvaise secte n'entravera plus nos efforts pour semer la bonne parole dans ces contrées. »

Au dos du dossier des dépêches de Menendez, racontant de sang-froid ces atrocités, on voit écrits, de la main même de Philippe II, ces mots : « Dites-lui qu'il a bien agi. »

Le jour suivant, les Indiens vinrent annoncer à Menendez la présence d'une troupe plus nombreuse dans le voisinage. Cette fois c'était celle de Jean Ribaut. Le commandant en chef de l'expédition française fut invité par l'Adelentado à se rendre en conférence auprès de lui. Menendez l'accueillit courtoisement, ainsi que les huit hommes qui l'accompagnaient, et leur fit servir des rafraîchissements. Puis, leur découvrant la sanglante sépulture

de leurs compagnons, il leur apprit le désastre des Français et leur déclara qu'il n'accepterait qu'une reddition à merci.

Ribaut alla tenir conseil avec ses officiers. Au bout de trois heures, il revenait, annonçant qu'une partie de ses hommes se rendait à discrétion, mais que plus de deux cent s'y refusaient.

« A leur gré, répondit froidement Menendez. »

Ribaut déposa entre les mains de l'Atalento l'étendard royal, les armes et le sceau qu'il tenait de Coligny. Alors, adressée successivement à chacun, revint, avec le triste et monotone tintement d'un glas funèbre, la sinistre interrogation : — « Êtes-vous catholique ? Êtes-vous luthérien ?

Ribaut répondit : — « Nous sommes tous de la religion réformée. » Et récitant le psaume, *Souviens-toi, Seigneur* : « Nous sommes poussière, ajouta-t-il, et nous retournons en poussière. Vingt années de plus, vingt années de moins, qu'importe ? »

Ce fut le signal du massacre. Autant le précédent avait été pour ainsi dire calculé et réglé, autant celui-ci fut désordonné, furieux, aflolé. Les Espagnols se jetèrent sur leurs victimes comme des bêtes féroces sur leur proie.

« Là, dit le charpentier Le Challeux qui a tenu les faits d'un témoin oculaire, Christophe le Breton, là c'était à qui donnerait les plus beaux coups de pique, de hallebarde et d'espée. »

Soldats, matelots, ouvriers, officiers, gentilshommes, tout fut confondu dans cette horrible boucherie. Les cadavres étaient si nombreux qu'il fallut, pour échapper à la peste dans ces climats brûlants, recourir à l'incinération.

Au-dessus des bûchers, Menendez fit placer cette inscription : « *Pendus non comme Français, mais comme hérétiques.* »

« Je sauvai, écrivait Menendez au roi d'Espagne le 15 octobre 1565, deux jeunes gentilshommes âgés de dix-

huit ans, avec un fifre, un trompette et un tambour ; mais j'ordonnai de tuer Jean Ribao avec tous les autres, jugeant cela nécessaire pour le service de Dieu et de Votre Majesté. Je considère comme une heureuse fortune que lui (Ribaut) soit mort, car, certes, le roi de France eût pu faire bien plus avec lui et 500 ducats qu'avec beaucoup d'autres et 5,000 ducats.... Je n'ai pas connu de meilleur commandant, ni de marin plus expérimenté dans cette dangereuse navigation des Indes... »

N'est-il pas permis de conclure de cette lettre que Menendez s'est inspiré, dans ces odieux massacres, de l'intérêt exclusivement espagnol, et que son apparent fanatisme religieux n'a été pour lui qu'un moyen de dissimuler le vrai but de son œuvre de destruction ? Ce qui confirmerait cette pensée, c'est la facilité avec laquelle, une fois ce but atteint, c'est à dire la colonie française supprimée, il revint à des sentiments plus cléments.

Les deux cents compagnons de Ribaut qui avaient refusé de se rendre à merci avec ce dernier, ayant, à leur tour, capitulé, il les traita en prisonniers de guerre et leur témoigna même des égards tout particuliers. Était-ce lassitude de la bête fauve gorgée de sang ? N'était-ce pas plutôt le sentiment de l'inutilité politique de nouveaux massacres, maintenant que la Floride était décidément perdue pour les Français ?

Quoi qu'il en soit, Philippe II ne paraît pas s'être associé à cette générosité imprévue. En marge de la dépêche de l'Adelentado qui annonce cet acte de clémence relative, on lit, écrite de la main même du roi la note suivante : « Dites-lui que quant à ceux qu'il a tués, il a bien fait, et pour ceux qu'il a épargnés, qu'on les envoie aux galères. »

Les versions espagnoles et françaises diffèrent sur ce point que, selon les premières, Menendez se refusa dès le premier moment, à toute grâce, et que suivant les secondes, au contraire, les Français ne se rendirent

qu'après avoir obtenu la promesse d'avoir la vie sauve. Sur ce point s'est élevé parmi les historiens un débat analogue à celui qu'a soulevé le douloureux épisode de Quiberon à la fin du siècle dernier. Mais, ainsi que le dit l'auteur de l'*Histoire de la Floride française*, M. Gaffarel, « que le capitaine Vallemonde ait donné sa parole d'honneur ou que Menendez se soit refusé à tout engagement : que les Français aient été trompés par la trahison d'un officier subalterne ou qu'ils aient eu confiance dans la générosité de leurs vainqueurs, ils n'en étaient pas moins prisonniers, et Menendez allait se déshonorer pour toujours par un effroyable abus de la victoire. »

Des Français débarqués en Floride, il ne restait plus qu'une douzaine de fugitifs, errant dans les bois, et qui furent tués en détail ; la colonie était détruite de fond en comble ; le fort Caroline perdit son nom pour prendre celui de San Mathéo, qu'il a gardé depuis.

A la nouvelle de ces malheurs, l'émotion en France fut universelle. Ces horribles massacres y soulevèrent l'indignation des catholiques autant que celle des protestants. Les uns et les autres s'unirent dans le même serment de venger l'injure commune. Quelques historiens, égarés par la passion religieuse ou trop confiants dans les récits de de Thou et de d'Aubigné, ont reproché à Charles IX et à Catherine de Médicis leur mollesse dans cette affaire. On est allé jusqu'à prétendre que le roi avait manifesté sa joie en apprenant la ruine des projets de Coligny. Ces allégations sont matériellement fausses. Toutes les lettres échangées à ce sujet entre Charles IX, Catherine de Médicis et l'ambassadeur de France à la cour d'Espagne ont été conservées et sont aujourd'hui connues. Il suffit de les parcourir pour se convaincre, au contraire, de l'insistance avec laquelle le gouvernement français protesta contre cet abus de la force et réclama un châtiment exemplaire. S'il ne crut pas devoir jeter pour ce motif la France, épuisée

par ses guerres civiles et par ses divisions religieuses , conséquence de la Réforme , dans une guerre qui pouvait entraîner pour elle le démembrement, il mit du moins en jeu toutes les ressources de la diplomatie pour obtenir réparation.

## XI

C'est le 18 février 1566 que l'ambassadeur de France informa pour la première fois , avec quelques détails , Charles IX et Catherine de Médicis des massacres de la Floride. « Un courrier va partir , écrivait-il au roi , le 23 février, pour avertir l'ambassadeur d'Espagne du massacre que Pierre Menendez et ses gens ont fait de tous les Français de la Floride sans en prendre un seul à merci, excepté un tambourin, un phifre , un charpentier et deux ou trois gentilshommes allemands ; le surplus a été passé au fil de l'épée, tant Jehan Ribaut que le Courset et autres, après avoir donné de travers avec les navires et estre sauvez du naufrage nuds et affamés. Vray est qu'ils ont pardonné à trente femmes et dix-huit enfants , ainsi que j'ay escript amplement à Vostre Maiesté par ma despesche du dix-huit, n'ayant pas loisir d'en dire davantage par ceste-cy pour la haste de ce courrier. »

« Madame , écrivait-il le même jour à la reine-mère , j'eusse despesché courrier exprez à Vos Maiestez pour les avvertir de la desfortune de la France ; mais la chose étant advenue le vingt et un de septembre , j'ay pensé que la nouvelle serait pièça en France , sur quoy le duc d'Albe m'a parlé de la part du roi catholique, ainsi que j'escriptz au roy, par où Vos Maiestez connaîtront qu'ils veulent s'attaquer contre monsieur l'admiral pour couvrir et deguïser le tort qu'ils vous ont fait de tuer vos subjets. »

Tel avait été, en effet, aussitôt qu'on eut appris à Madrid les atrocités commises par Menendez , le mot d'ordre



transmis par Philippe II et ses ministres aux représentants de l'Espagne à l'étranger.

Le but de cette tactique était visible. C'était, en déplaçant la question, déplacer les responsabilités; c'était, en rejetant les premiers torts sur Coligny, se préparer le moyen de justifier l'injustifiable conduite de l'Adelentado.

Forquevaux rapporte au roi, dans une lettre datée du 16 mars, la conversation qu'il a eue à ce sujet avec le duc d'Albe, et la réponse qu'il a faite à ce dernier: « Escript Menendez que tous ceux du fort, nommément Ribaut et le Courset, ont dict et confessé qu'ils étaient allés à la Floride par commandement de M. l'amiral, et à ces fins ont trouvé ses commissions, lettres et instructions pour se devoir im-  
patroniser de la Havana. A cette cause le roy prie et requiert Vostre Maiesté lui faire raison et punition dudict sieur Admiral comme perturbateur de la paix et cause du désordre advenu.... J'ay respondu ce que Vos Maiestez avaient respondu en novembre dernier à l'ambassadeur de ce roy, que ce n'estait votre intention, Sire, que vos subjects eussent entrepris ny qu'ils entreprennent sur les pays conquis et possédez par Sa Maiesté catholique en quelque lieu ne comment que ce soit, mais aussi ne serait raisonnable le s'empescher en la navigation qu'ils ne puissent aller naviguer et s'accomoder aux autres lieux, même en celui qui a esté descouvert, il y a plus de cent ans, comme dès lors le dit païs a esté appelé Terre des Bretons... Par quoy ce qui a esté executé très-inhumainement contre vos subjects par Pierre Menendez, plus digne bourreau que bon soldat, ne touche monsieur l'amiral sinon pour le devoir de sa charge, laquelle veut qu'il sache qui va et vient par les mers de vostre royaume. Mais le dict Menendez et les siens ont bien monstré qu'ils extermineraient volontiers tous les Français, s'ils en avaient le pouvoir. Que je ne sçay de quelle sorte sera été prins un si cruel massacre, quand Vostre Maiesté et messieurs de votre conseil l'au-

ront entendu... Et au regard de monsieur l'admiral, qu'il est en votre court quant et les plus grands de vostre royaume, en bonne justification qu'il se justifiera fort bien de tout ce qu'on luy voudra imputer... »

La diversion tentée par la cour d'Espagne ne trompa point la cour de France. Nous voudrions pouvoir reproduire en entier la lettre empreinte de patriotisme et de fierté royale dans laquelle Catherine de Médicis, chargée par son fils malade de répondre en son nom, raconte à Forquevaux l'entrevue que le roi et elle ont eue à Moulins, où se trouvait alors la cour, avec don Francesco de Alava, ambassadeur d'Espagne.

L'ambassadeur espagnol l'a officiellement informée, dit-elle, que Pierre Menendez ayant trouvé en Floride, « quelques Français advouez et chargez de lettres de monsieur l'Admiral, qui avaient en leur compagnie quelques ministres qui plantaient là la religion nouvelle, il les avait chassiez comme il dit en avoir commandement du roy, son maistre. Bien confessait-il que ce avait esté plus rudement et cruellement que sondict maistre n'eût désiré, mais qu'il n'avait peu moins faire que de leur courir sus comme à pirates et gents qui étaient là pour entreprendre sur ce qui leur appartenait. Disant néanmoins que le roy, son maistre, demandait justice dudict admiral. »

Cette hypocrite justification « d'un carnage si horrible » indigne Catherine de Médicis. « Que j'étais, s'écrie-t-elle, comme hors de moy quand j'y pensais, et ne me pouvais me persuader que le roy, son maistre, ne nous en fait la réparation et justice. Car de couvrir cella sur l'adveu dudict admiral, qu'il n'y a pas de quoi, estant bien croyable qu'il n'a pas laissé aller tant de gents hors de ce royaume sans le sceu du roy mon fils, qui estime que le commerce et la navigation sont libres partout à ses subjects. Et que ceste terre où le faict s'est commis n'est point à lui, mais de si long-temps decouverte de nos subjects, qu'elle en

porte encore le nom, come il en a esté , et ses ministres aussi, ià adverti par nous. Et quand bien ils eussent esté dans les propres païs du roy son maistre , faisant autrement qu'il n'y appartenait entre amis , qu'ils se devaient contenter de les prendre prisonniers et rendre au roy, mon fils, pour les faire punir, s'ils avaient failli , sans en user ainsi, dont je ne pouvais croire qu'il ne nous rendit contents. Qu'il semblait que l'on voulait bryder le roy , mon fils, l'enfermer en ce royaume et lui rogner les ailes, chose qu'il ne pouvait et ne serait aussi conseillé de souffrir. »

Catherine de Médicis savait que Philippe II connaissait l'affaiblissement momentané de la France , par suite des divisions religieuses qu'il avait soin lui-même d'y entretenir et d'y envenimer. Après cette explosion d'orgueil national, elle semble donc craindre que le roi d'Espagne et ses ministres n'y voient qu'une vaine bravade , et , allant d'elle-même au devant de l'objection, elle trace un tableau plus patriotique , hélas ! que vrai de l'union des Français et de la force du pays.

« Grâce à Dieu, dit-elle, que son royaume était en bonne paix et luy (le roi) mieux obéi qu'il ne fut jamais , par où il se pouvait aisément croire qu'il ne luy sera malaisé de faire connoître et sentir à ceux qui luy voudront mal faire qu'il n'a pas moindre moyen de s'en garder que ont eu les roys ses prédécesseurs. »

L'ambassadeur d'Espagne avait fait allusion à la religion de Jean Ribaut et de ses compagnons et avait semblé y chercher, en même temps qu'une excuse pour Menendez, un motif pour le roi de France de se montrer indifférent à leur sort.

Sur ce point , Catherine de Médicis est aussi ferme et aussi explicite que sur les autres.

« Ledict ambassadeur essayait toujours, dit-elle, de couvrir le faict sur l'admiral, et qu'il y avait des ministres de la religion, qui était chose fort déplaisante à son maistre ;

mais je lui ay dict que nous ne nous sommes pas enquis quelles gens allaient audict voyage..., et quoi que ce soit, ce n'est pas à eux de punir nos subjects, et ne discutons pas s'ils étaient de la religion ou non, mais du meurtre qu'ils ont faict, dont il est bien raisonnable que son maître fasse faire justice que nous luy en demandons. »

« Je ne seray jamais à mon aise ne contente, dit-elle en finissant, que je ne croye la réparation d'un si énorme outrage conforme à la sincérité de nos affections et actions à son endroict, dont il me fâcherait trop qu'on abusast, et aurais un merveilleux regret d'avoir perdu tant de peine, de soins et de moyens que j'ay cherchez pour nourrir ces deux princes et leurs couronnes en perpétuelle amitié, et qu'au lieu du bien que j'en espérais voir sortir, le roy, mon fils, me reprochast un jour que, durant qu'il s'est reposé sur moy de ses affaires, j'aye laissé faire une telle escorne à sa réputation. »

Deux mois après, le 12 mai, Charles IX rétabli écrivait lui-même à Forquevaux : « Je vous ay bien voulu encore toucher ce mot afin que vous connaissiez que ma volonté est que vous renouveliez votre plainte et requeriez avec toute instance que pour le bien et union d'entre nous et l'entretenement de notre commune amitié, ils regardent de me faire réparation du tort qui m'a esté faict et de la cruauté dont on a usé envers mes subjects, qui ne se peut par moy souffrir sans trop de diminution de ma réputation.

Je scay bien qu'ils ne faudront de me faire tousjours une mesme response, et vous ne cesserez de leur dire qu'il ne faut espérer que je ne sois jamais satisfait, qui ne se voye une réparation telle que requiert notre amitié. »

A la même date et de la même résidence de Saint-Maur-des-Fossés, le roi et sa mère transmirent un mémoire tsès énergique à l'ambassadeur de France en Espagne. Dans ce mémoire, dont lecture dut être faite à Philippe II ou tout au moins à son premier ministre, Charles IX

soutient qu'il ne faut ni baptiser du nom de pirate ses sujets qui n'ont commis aucun acte de piraterie, ni attribuer cette expédition à Coligny, ni en faire un crime à ceux de la nouvelle religion. Il inflige à Menendez et à ses complices l'épithète de *brigands* et déclare à Philippe II « qu'il n'a le cœur moindre que ses prédécesseurs pour souffrir une injure, ny si peu de jugement qu'il ne connaisse et ressente ce qui lui est honorable ou désavantageux, et ce qu'il doit trouver bon ou mauvais de son ami. »

## XII

Pendant que se multipliaient les lettres du roi et de Catherine de Médicis à Forquevaux, ainsi que les notes destinées par Charles IX à être mises sous les yeux de Philippe II, celui-ci, conseillé par le duc d'Albe, n'avait d'autre politique, politique d'ailleurs conforme à son caractère, que de trainer l'affaire en longueur et de gagner du temps. En présence de cette résistance d'autant plus invincible qu'elle s'appuyait, sans rien refuser ni promettre, sur une insaisissable force d'inertie, Forquevaux commençait à désespérer du succès de ses négociations.

Renvoyé au duc d'Albe par le roi d'Espagne, à qui, par ordre du roi de France, il avait formellement demandé la punition ou tout au moins la mise en jugement des assassins : « Je m'assure, écrit-il à la reine mère, que c'estait pour se deffaire de moy, car ledict duc ne contredira jamais à soy-mesme, estant la commune opinion de tous que c'est luy qui conseilla ce massacre, si les Espagnols avaient le meilleur. » Il rapporte la discussion qu'il a eue avec le ministre, discussion qui n'avait pas eu un meilleur résultat que sa conversation avec le roi. « Nous n'eussions jamais achevé, ajoute-t-il, car il veut le droit de

son parti par opinion plus que par raison, de sorte, madame, qu'il ne faut espérer aucune réparation dudit massacre. »

Malgré la mauvaise volonté et la mauvaise foi évidentes de Philippe II et de son conseil, Catherine de Médicis et son fils ne se rebutèrent point ; ils s'obstinèrent à poursuivre une vengeance dont semblait au contraire, il faut bien le dire, se détacher de jour en jour la noblesse qui les entourait.

Forquevaux reçut l'ordre de demander à Philippe II une nouvelle audience. Il l'obtint le 18 juin et en parut satisfait. Le témoignage dramatique d'un des rares survivants du massacre, le matelot Jehan Mennin, avait semblé produire quelque impression sur l'esprit du roi d'Espagne. De son côté, la reine Élisabeth, qui se montra dans toute cette affaire fidèle à sa patrie d'origine et Française de cœur, faisait tous ses efforts pour décider son mari à livrer à l'ambassadeur de France les bourreaux des Français.

Dès le 9 avril, Forquevaux avait écrit à la reine mère, au sujet de la reine Élisabeth, les lignes suivantes : « Le samedy j'eus le propre jour audiencé de la royne, vostre fille, lui présentis vostre lettre, et voulut voir la mienne, bien eshayee et desplaisante de voir leans vostre juste douleur ; car elle ne pensait point que le carnage advenu sur vos subjects deut estre prins si aigrement, et me sembla qu'il tint à peu qu'elle ne pleurast son saoul, de crainte qu'il ne survienne quelque altération entre ces deux roys. Je la suppliai vouloir remonstrer au roy son mari qu'il fallait, pour le devoir de raison et contenter vos Maiestez et vostre royaume, faire justice des meurtriers qui avaient excédé sa commission par un si exécrationnable massacre, ce qu'elle me promit... »

Cette promesse, elle la tint ; la France, sa patrie première, n'eut qu'à se louer de ses bonnes intentions et de

l'activité qu'elle déploya pour les réaliser. Après l'audience dont nous venons de parler, Forquevaux, secondé par elle, crut un instant toucher au succès. Mais le duc d'Albe mettait son orgueil à ne jamais céder. Il n'eut pas de peine à persuader à Philippe II que sa conscience de catholique, aussi bien que ses devoirs de souverain, devaient le rendre intraitable envers des hérétiques. Philippe II pria donc sa femme de se borner, dorénavant, à s'occuper de ses enfants, sans se mêler des affaires de l'État.

En même temps, il annonçait à l'ambassadeur de France qu'il n'avait pas encore pris de résolution définitive, quelque déplaisir que lui eût d'ailleurs causé cette fâcheuse affaire, — telle était la formule habituelle de ses réponses évasives, — et qu'il demandait le temps de réfléchir : puis, il rentra vis à vis de Forquevaux, pour n'en plus sortir, dans ce sombre mutisme qui était un des traits de son caractère. Le déni de justice était flagrant.

### XIII

En gagnant du temps, Philippe II et le duc d'Albe avaient surtout compté, pour se tirer de l'embarras où les avait jetés un crime qu'ils n'osaient ni publiquement absoudre ni punir, sur l'impatience proverbiale des Français ; ils avaient espéré que quelque événement encore impossible à prévoir, mais tôt ou tard inévitable, leur permettrait un jour, sans qu'ils eussent à approuver directement les sanguinaires cruautés de la Floride, de n'en point châtier les auteurs.

Cet événement ne tarda point à se produire. Des corsaires bretons, rochelais, gascons et surtout dieppois s'étaient chargés de venger leurs compatriotes. Ils inauguraient, au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, cette *grande flibuste* qui devait finir par ruiner la puissance coloniale de l'Espagne.

« Après que nous avons bien sué, écrivait un auteur contemporain, la Popellinière, il nous faut rendre compte en chemin à ces maudits voleurs qui nous font conscience de nous descharger de tout l'or et l'argent qui est sur nos vaisseaux, sans porter plus de respect au roy catholic, à qui nous les menons, qu'à un fantôme de paille. »

Bientôt même ce ne furent plus de simples corsaires, mais un véritable général, Pierre de Montluc, fils du célèbre historien, qui s'empara par un coup de main de l'île de Madère, en déclarant qu'il entendait surtout punir dans les Portugais, maitres momentanément dépossédés par lui de cette île, les alliés et les complices de Menendez.

Aux réclamations des cabinets espagnol et portugais, Charles IX, rendant à Philippe II monnaie pour monnaie, répondit à son tour par des fins de non-recevoir et des contre-propositions dilatoires qui ne firent qu'augmenter l'audace des coureurs de mer, forts de l'assentiment tacite du gouvernement.

Philippe II s'empressa de profiter de ce prétexte pour déclarer qu'il se refusait désormais à toute explication nouvelle et à toute réparation au sujet du massacre de la Floride. Il fit plus ; il appela directement à sa cour l'Adelantado, qui jusque-là n'était pas retourné en Europe, soit qu'il craignît d'être pris sur mer et traité selon ses mérites par les corsaires français, soit qu'il appréhendât d'être livré, sur la demande de la France, à la justice française ou espagnole.

L'accueil qui lui fut fait, à sa rentrée en Espagne, par le peuple espagnol (1), rendait désormais impossible toute nouvelle demande de mise en jugement. « Je ne sçay, écrit Forquevaux à cote occasion, s'il y aurait lieu que je requisse cete maiesté de faire punir ledict Menendez, vu

(1) « Il a été si bien reçu, écrit Forquevaux au roi, qu'un grand seigneur plus homme de bien qu'il n'est s'en serait contenté. »



qu'il n'en a tenu compte aux aultres réquisitions que je lui en ay faictes. »

Si Charles IX et son ambassadeur, en présence de cette ovation populaire, ne pouvaient plus réclamer avec dignité le châtiment de Menendez qu'en appuyant la demande d'un *ultimatum* suivi, en cas de refus, d'une déclaration de guerre, ils pouvaient du moins s'entremettre pour obtenir en détail la réparation de tous les maux, encore réparables, causés par cet odieux abus de la force.

Il faut rendre cette justice au roi Charles IX et à sa mère qu'ils ne négligèrent aucune démarche personnelle, qu'ils ne se refusèrent à aucune intervention directe pour obtenir la liberté des prisonniers. De sa propre main, le roi transmet à son ambassadeur les plaintes des *mariniers survivants et la requête des femmes veuves et enfants orphelins*; il prit soin, dans ses communications à Forquevaux, de désigner nominativement chacun des captifs à tirer d'esclavage.

Plus heureux sur ce point que dans ses instances pour obtenir une réparation nationale, il vit ses réclamations accueillies. Jusqu'au bout de cette triste affaire, la conduite de Catherine de Médicis, de Charles IX et de la princesse Élisabeth de Valois, femme de Philippe II, est donc irréprochable au point de vue français. Après la lecture des dépêches que nous venons d'analyser, nous ne pensons pas qu'il puisse subsister un doute à cet égard dans les esprits impartiaux. Malheureusement, malgré les efforts de la reine-mère et du roi, le crime de Menendez demeurait impuni. Il nous reste à raconter comment, à défaut du gouvernement, qui n'avait pas réussi à en obtenir réparation, un simple particulier, un gentilhomme pauvre de Gascogne, sut en tirer vengeance.

Le héros de cette légendaire aventure, Dominique de Gourgues, n'avait jamais cessé, ainsi que l'a récemment établi un de ses descendants, le vicomte A. de Gourgues,

de professer le catholicisme. Ce n'est donc ni par sympathie religieuse pour les victimes de l'ambition espagnole, ni par esprit de secte, qu'il jouait sa tête dans cette périlleuse partie, mais par pur patriotisme ; ce sont des compatriotes, non des coreligionnaires, qu'il aspirait à venger. Les annales de la chevalerie renferment peu d'épisodes aussi romanesques que celui auquel le gentilhomme gascon allait attacher son nom.

## XIV

Dominique de Gourgues était né, vers 1530, à Mont-de-Marsan, d'une famille illustre et catholique, religion qu'il n'avait jamais cessé, nous l'avons dit, de professer. Son père avait honorablement servi ; son frère Ogier fut conseiller d'Etat et président des trésoriers de France à la généralité de Guyenne. Pour lui, dès son jeune âge, il était allé guerroyer en Écosse et en Piémont.

A la suite d'un siège héroïquement soutenu, en Italie, contre tout un corps d'Espagnols par trente hommes qu'il commandait, il fut fait prisonnier. Malgré la bravoure dont elle avait fait preuve, la petite garnison fut passée toute entière au fil de l'épée. Seul, il fut épargné, mais ce fut pour aller ramer comme forçat sur les galères du vainqueur. C'est de là que date chez lui cette haine de l'Espagne, qui ne devait finir qu'avec sa vie.

Le navire auquel il était attaché depuis plusieurs années ayant été pris par les Turcs, il ne fit que changer d'esclavage. Délivré enfin par une galère de Malte, il put rentrer en France ; mais son esprit d'aventure reprenant bientôt le dessus, l'Afrique, le Brésil, la mer des Indes devinrent le théâtre de ses exploits, exploits qui ne paraissent pas l'avoir enrichi, car nous le trouvons quelque temps après à la solde du duc de Guise.

C'est à ce moment qu'il apprit les massacres de la Floride.

« Tous les Français, dit la relation originale de la *Reprise de la Floride*, s'attendaient qu'une telle injure faite au roy et à la nation française serait bientôt vengée par auctorité publique ; mais cette attente les ayant frustrés l'espace de trois ans, ils souhaitaient qu'il se trouvast quelque particulier qui entreprist un acte si nécessaire pour l'honneur et la réputation de la France. »

La haine « qui lui remordaît le cœur » poussa de Gourgues à devenir ce champion attendu de l'honneur et des intérêts français. Malheureusement , le courage et l'expérience ne suffisaient pas pour mener à bonne fin une telle entreprise ; elle exigeait beaucoup d'argent, et Dominique n'était pas riche. Il vendit son bien , emprunta à ses amis et obtint de son frère des avances qui lui permirent d'équiper et d'armer deux petits navires en forme de goberges et une patache assez semblable aux frégates du Levant.

Ces trois bâtiments étaient construits de façon à pouvoir, faute de vent, voguer à la rame, remonter les grands fleuves et contenir des vivres pour une année, ainsi que tous les objets , vêtements, armes et munitions nécessaires aux marins et aux soldats que le chef de l'expédition emmènerait avec lui.

Afin de dissimuler le but de cet armement , Blaise de Montluc, lieutenant pour le roi en Guienne , donna à de Gourgues une commission de guerre contre les nègres de Benin. Quatre-vingt matelots et près de cent arquebusiers composaient ses équipages. Les capitaines de ses trois bâtiments , ainsi que de Mesme , son enseigne , et d'Estampes de Comminges , son ami , étaient seuls dans le secret de l'affaire. Les marins et les soldats, trompés par la patente obtenue de Montluc, croyaient simplement aller faire la traite des noirs. Mais de Gourgues les avait choi-

sis avec soin parmi ses anciens compagnons d'armes , et savait qu'au moment décisif il pourrait compter sur eux.

Ainsi, c'est avec trois mauvais navires et moins de deux cents hommes qu'il allait braver l'Espagne dans les contrées lointaines où elle dominait et attaquer, de l'autre côté des mers, une redoutable forteresse !

Le 2 août, l'expédition partit de Bordeaux. Nous n'insisterons pas sur les incidents du voyage, sur les cinq tempêtes que la petite flottille eut à subir , sur la difficulté qu'elle éprouva à renouveler sa provision d'eau dans les îles occupées par les Espagnols , « comme si ce nouveau monde, s'écrie le chroniqueur, n'eût jamais été créé que pour eux et qu'il n'appartint à nul homme vivant , sinon à eux seuls, d'y marcher et d'y respirer ! »

C'est seulement en arrivant au cap Saint-Antoine, sur la côte de Cuba, que Dominique de Gourgues, ayant rassemblé ses hommes , leur annonça ce qu'il leur avait tu jusqu'à là. Il mit sous leurs yeux le tableau de la trahison et de la cruauté des scélérats qui avaient massacré les Français ; il leur demanda s'il n'était pas honteux qu'un tel crime fût resté si longtemps impuni ; il fit ressortir l'honneur qui rejaillirait sur eux du juste châtiment infligé à ces atrocités.

L'équipage, considérant son petit nombre et les périls de la navigation dans ces parages, montra d'abord un peu d'hésitation. Mais la chaude parole du chef eut bientôt enflammé ses compagnons d'une telle ardeur, qu'ils jurèrent de mourir avec lui et qu'il finit par se voir forcé de modérer leur impatience. A sa voix, ils se résignèrent enfin, non sans peine, à attendre la pleine lune pour franchir le dangereux détroit de Bahama.

C'est à quinze lieues au-dessus de la rivière de Mai , à l'entrée de la rivière Sainte-Marie, que les trois vaisseaux jetèrent l'encre. Le secret de l'expédition avait été si bien gardé ; les Espagnols étaient si loin de s'attendre à une

attaque, qu'au passage des Français, les batteries du fort que ceux-ci allaient enlever, les prenant pour des compatriotes, leur envoyèrent des saluts, sur-le-champ rendus par de Gourgues, intéressé à entretenir l'erreur de l'ennemi qu'il voulait surprendre.

Au lever du jour, Dominique vit le rivage se couvrir tout à coup de sauvages, armés de leurs arcs et de leurs flèches. Les Indiens, qui croyaient reconnaître dans les nouveaux venus des Espagnols, s'apprétaient à s'opposer à leur débarquement. De Gourgues s'aperçut de la méprise, leur fit des signes d'amitié et leur dépêcha un trompette qui avait déjà séjourné en Floride et qu'ils connaissaient bien.

A la vue de cet homme, qui parlait leur langue, ils manifestèrent leur joie par des danses désordonnées, lui demandant pourquoi il n'était pas retourné plus tôt parmi eux. Il répondit qu'il n'aurait pas pu le faire sans péril, tant que les Espagnols avaient occupé seuls la Floride. Il avait attendu pour venir revoir ses bons amis les Indiens que les Français vinssent eux-mêmes renouveler avec eux les anciens traités d'amitié.

A ces mots, les bonds et les danses recommencèrent avec un nouvel entrain, et le chef des Indiens, qui n'était autre que notre vieille connaissance, le cacique Satiroua, s'empressa d'envoyer un de ses frères à de Gourgues, pour lui offrir un chevreuil et s'enquérir de ses projets.

Ce dernier, qui appréhendait quelque piège des Espagnols, et qui voulait d'abord s'assurer des intentions réelles des Indiens, se contenta de répondre qu'il ne demandait pour le moment qu'à vivre en paix avec les indigènes. Il fit offrir en même temps au cacique quelques uns de ces menus cadeaux qui avaient le privilège de surexciter l'enthousiasme des sauvages et dont la distribution provoqua parmi eux des transports de joie. Il fit ensuite entrer ses

trois vaisseaux dans la rivière et les y abrita pour la nuit.

Le bruit de l'arrivée des Français s'était répandu parmi ces peuplades, affolées de haine contre leurs oppresseurs, avec une incroyable promptitude. Par un contraste étrange, tandis que les sauvages, perdus dans l'intérieur des terres, étaient informés en quelques heures de l'évènement, il restait inconnu aux Espagnols établis sur la côte, à quelques lieues de là.

« Le lendemain, dit la relation, vinrent au même lieu le grand roy Satiroua, les rois Tacatacourou, Halimacani, Atoré, Harpahia, Helmacapé, Helicopile, Moulona et autres, tous parents et alliés de Satiroua. » Ils chargèrent aussitôt l'un d'eux de se rendre auprès du commandant de la flottille pour le prier de descendre à terre, ce qu'il fit, accompagné de ses soldats, l'arquebuse au bras. A la demande des Indiens, fortement effarouchés par cet appareil militaire, Indiens et Français déposèrent leurs armes.

De Gourgues vint alors prendre place, à côté de Satiroua, sur un siège de bois de lentisque, recouvert de mousse, au milieu des rois sauvages assis en rond autour d'eux.

Comme il allait élever la voix pour souhaiter la bienvenue à ses hôtes, Satiroua, « qui n'était point, dit la relation originale et authentique de la *Reprise de la Floride*, façonné à la civilité, » Satiroua lui coupa la parole pour lui raconter, sans aucune espèce de transition, les excès commis par les Espagnols depuis le départ des Français : moissons coupées, femmes violées, filles ravies, enfants tués. Il fit ressortir le contraste de ces actes abominables avec les égards que les Français avaient toujours témoignés aux Floridiens pendant leur séjour en Floride. En souvenir de ces bons traitements, un enfant français avait été recueilli et soigné par lui. « Puisque vous êtes ici, dit-il au capitaine de Gourgues, tenez : le voici. Je vous le rends. »

Cet enfant avait alors seize ans; il se nommait Pierre Debré : sa connaissance parfaite du langage des naturels en faisait pour l'expédition le plus précieux des auxiliaires.

Gourgues , heureux de voir les Indiens aller si bien d'eux-mêmes au devant de ses secrets desseins , remercia le cacique et l'assura que le jour approchait où les Espagnols seraient punis du mal qu'ils avaient fait aux Floridiens et aux Français.

Comment , s'écria Satiroua , tressaillant de joie , voudriez-vous faire la guerre aux Espagnols ?

— Je n'étais pas venu dans ce but, répondit le capitaine; je m'étais proposé seulement de renouveler amitié avec vous et de voir comment les choses se passaient ici, sauf à revenir bientôt avec des forces suffisantes pour mettre à la raison ces misérables. Mais quand je vois les maux dont vous souffrez, je me sens pris de compassion pour vous et du désir de leur courir sus, sans plus attendre, pour vous délivrer d'eux aujourd'hui plutôt que demain.

— Ah ! s'écrièrent Satiroua et tous les autres rois, quel bien vous nous feriez là !

— Soit, reprit de Gourgues ; mais voudriez-vous que les Français eussent à eux seuls tout l'honneur de votre délivrance ?

— Nous mourrons tous avec vous, s'il le faut, s'écrièrent d'une seule voix tous les caciques. »

« Le capitaine Gourgues, dit la relation du témoin oculaire qui nous a conservé tous ces détails (1), le capitaine Gourgues , qui avait trouvé ce qu'il cherchait, les loua et remercia grandement, et , pour battre le fer pendant qu'il était chaud , leur dit : « Voire , mais si nous voulions leur faire la guerre, il faudrait que ce fust incontinent. Dans combien de temps pourriez-vous avoir assemblé vos gens prêts à marcher ?

(1) Cette relation est attribuée à de Gourgues lui-même.

— Dans trois jours, dit Satiroua, nous et nos subjects pourrons nous rendre ici pour partir avec vous.

— Et cependant, dit le capitaine, vous donnerez bon ordre que le tout soit tenu secret, afin que les Espagnols n'en puissent point sentir le vent.

— Ne vous soulciez, dirent les roys, nous leur voullons plus de mal que vous. »

Là dessus, après une distribution de cadeaux qui les mit en joie, le commandant leur demanda si quelque chose pouvait encore leur être agréable et si l'un d'eux n'avait pas un désir à lui exprimer. Donnons de nouveau la parole à l'auteur de la relation :

« Eux, dit celle-ci, encore qu'ils fussent plus que contents de ce qu'ils avaient déjà, toutefois voyant la bonne volonté du capitaine Gourgues, répondent qu'ils voudraient bien avoir chacun une de ses chemises, lesquelles ils demandaient non pour les vestir, si ce n'est quelquefois par grande singularité, mais pour, après leur trespas, les faire enterrer avec eux, comme aussi ils font de toutes les plus belles choses qu'ils ont peu amasser en leur vie. Le capitaine Gourgues, tout aussi tost, en donna une à chacun des roys. »

## XV

Menendez avait employé les deux années qui venaient de s'écouler à s'affermir dans sa nouvelle conquête. Pierre Debré, le petit Français, recueilli et élevé par les sauvages, apprit à de Gourgues que les Espagnols avaient fortifié Saint-Augustin et que le fort Caroline, ou plutôt San Matheo, entièrement réparé, se trouvait désormais flanqué de deux redoutes qui gardaient l'entrée de la rivière. 400 hommes environ s'abritaient derrière ses remparts.

De Gourgues chargea le Commingeois d'Estampes d'aller vérifier l'exactitude du renseignement. Un neveu de





Satiroua , le cacique Olotocara , qui s'était pris pour les Français d'une belle amitié, s'offrit comme guide. Dans son empressement , Olotocara avait oublié ses armes. Il en demanda à de Gourgues qui lui donna une pique , dont nous le verrons bientôt faire un terrible usage contre les Espagnols.

La reconnaissance devait durer trois jours, pendant lesquels de Gourgues se retira sur ses vaisseaux, emmenant comme ôtage un fils du roi , « tout nud , » et une de ses femmes , « vêtue de mousse d'arbre , et âgée de dix-huit ans. »

Le rapport de d'Estampes se trouva absolument conforme aux indications de Pierre Debré. De leur côté, Satiroua et les caciques, ses alliés, fidèles à leur parole , accouraient au rendez-vous en grand costume de guerre. Il ne restait plus qu'à entrer en campagne.

Les Indiens de ces contrées ne manquaient jamais d'inaugurer par une fête leur départ pour la guerre. Cette fête consistait à s'enivrer d'un certain breuvage extrait d'une herbe du pays, nommée vulgairement *cassina* ou *unponteá*, et qui avait, suivant eux, le privilège de garantir pendant vingt-quatre heures contre la faim et la soif ceux qui en avaient bu.

Quand la décoction fut prête , ils en offrirent d'abord à de Gourgues, qui feignit d'en avaler, puis le roi Satiroua et tous les autres en prirent, chacun à son rang.

De longues et bruyantes cérémonies accompagnèrent cet acte, qui se terminait d'habitude par un serment solennel de se battre bravement, serment auquel ils ajoutèrent, cette fois, celui de ne jamais abandonner le capitaine de Gourgues.

Malheureusement , tous ces détails avaient pris beaucoup de temps ; la journée finissait quand les Indiens se montrèrent disposés à marcher. De Gourgues savait qu'une heure de retard pouvait tout perdre. Il n'hésita point et

donna l'ordre de se porter en avant, assignant aux Indiens comme rendez-vous, l'embouchure de la rivière que Jean Ribaut avait baptisée du nom de la *Somme*, — l'*Iracana* des Espagnols.

Les Floridiens partirent les premiers par la voie de terre à travers bois ; les Français s'embarquèrent sur deux grandes barques pouvant contenir environ soixante matelots et tous les soldats.

Lorsque les sauvages se furent éloignés, de Gourgues harangua ses hommes. Il leur proposa comme exemple l'ardeur dont étaient animés les Indiens, et manifesta le ferme espoir que ses compagnons, mieux nourris, plus robustes, élevés dans une religion meilleure que ces pauvres gens, se montreraient supérieurs à eux en bravoure et en résolution. Il allait continuer, quand les cris : « Allons ! En marche ! » l'interrompirent de toutes parts, comme si ses soldats, prêts à mourir, s'il le fallait, regrettaient de n'être pas encore en face du péril.

François Lagüe, dit Bourdelais, fut chargé par lui de la garde des vaisseaux, avec vingt hommes sous son commandement. Les adieux furent touchants. Devait-on jamais se revoir ? La témérité de l'entreprise, l'incertitude du résultat, les effroyables dangers qu'on allait affronter, communiquèrent à l'émotion universelle un caractère de solennelle gravité. En remettant son autorité et jusqu'à la clef de ses coffres au capitaine Lagüe, qui avait toute sa confiance : « Si Dieu veut, lui dit-il, que je succombe dans une poursuite si juste, je vous laisse tout ce que j'ai ici et vous prie de ramener mes soldats en France. » Ils s'embrassèrent, et il partit.

On navigua toute la nuit. A l'aube, les Français, qu'attendaient déjà leurs alliés, réussirent à débarquer, malgré la violence de la tempête, au lieu désigné pour le rendez-vous ; laissant là leurs barques, ils s'enfoncèrent dans

la forêt. Le jeune chef Olocotara , brandissant sa longue pique, marchait à côté du commandant.

Il était huit heures du matin lorsqu'on se mit en marche; mais le chemin qu'on était forcé de se frayer avec la hache à travers les broussailles se trouva si hérissé d'obstacles , il y eut tant de marécages à traverser, qu'il ne fallut pas moins de toute la journée pour faire quatre lieues.

Le capitaine de Gourgues, cuirasse au dos, sabre au poing, sans autre nourriture depuis le matin que quelques racines de palmier sauvage, était exténué de fatigue comme ses hommes. La fatigue, la faim, la soif, toutes les souffrances qu'il dut endurer n'étaient rien à côté des angoisses où chaque minute de retard jetait le commandant d'une expédition qui ne pouvait réussir que par la promptitude.

Il ne se faisait pas illusion sur sa situation ; il savait que l'acte de courage et de justice qu'il tentait d'accomplir le vouait fatalement, s'il était pris , à la mort ignominieuse des pirates. Il est facile de s'imaginer ses mortelles anxiétés à chacune des difficultés nouvelles qu'il voyait surgir sous ses pas. Ses forces étaient épuisées, lorsque, à cinq heures du soir, il atteignit enfin le but de cette première étape.

Trois caciques, amenant un renfort de 300 hommes, l'y avaient devancé. A la vue de cet utile secours, il sentit toute son ardeur se réveiller. Oubliant les fatigues et les tourments de la journée, impatient de réparer le temps perdu, il refusa de prendre un instant de repos, et, sans attendre la barque qui apportait les vivres, bien qu'il n'eût rien mangé depuis le lever du soleil, il prit avec lui dix de ses arquebusiers et un guide pour aller immédiatement reconnaître le premier des forts espagnols, dont on n'était plus qu'à deux lieues.

La nuit était sombre, le chemin tout aussi pénible que le premier; mêmes fondrières, mêmes marécages, mêmes inextricables fourrés à franchir. Pour comble de malheur,

la petite rivière qui passe sous le fort , enflée par la marée montante , lui opposa une barrière impossible à franchir. Cette nouvelle déception sembla enfin avoir raison d'une énergie que rien encore n'avait pu lasser ; il se dit avec désespoir que cette fois tout était perdu , et, découragé , accablé , il revint sur ses pas et retourna vers la *Somme* , où il avait laissé ses gens.

## XVI

Frappé de la tristesse du chef de l'expédition , un des rois indiens , le cacique Hélicopile , en avait demandé le motif à Pierre Debré. Lorsqu'il le connut, ainsi que l'obstacle qui avait arrêté la marche de de Gourgues :

— « Comment, s'écria-t-il, ce n'est que cela ? Eh bien ! je me charge de conduire le capitaine sous les forts espagnols, sans lui faire traverser ni marais, ni rivière. »

Il n'y avait pas à différer ; il importait d'agir, avant que l'ennemi eût vent de l'attaque qui se préparait. Une fois les Espagnols sur leurs gardes , la disproportion des forces était trop grande pour que le résultat du combat pût être douteux.

Immédiatement agréé comme guide, Hélicopile conduisit, pendant la nuit, par des chemins détournés, les Français à leur but ; les Floridiens, habitués aux marches à travers les marécages et les forêts, avaient promis de se trouver le lendemain , au point du jour , sous les murs de la Caroline , près de la rivière qui avait arrêté de Gourgues.

Au matin, en effet, la jonction s'opéra , mais une pluie torrentielle et la haute marée obligèrent les Français de chercher un abri dans la forêt voisine. De là, ils purent apercevoir, à travers les clartés confuses de l'aube , les Espagnols se livrant, dans l'intérieur de la première redoute, à leurs travaux ordinaires. Ce jour-là, ils étaient occupés à y

creuser un puits. Enfin, le flot se retira, et l'on put trouver un gué protégé par un groupe d'arbres plantés sur la rive opposée.

Il y eut à ce moment, comme un frémissement d'impatience parmi tous ces hommes enfiévrés par la vue des Espagnols et l'imminence de l'assaut. De Gourgues, qui avait eu le temps de reconnaître le côté vulnérable du fort, donna le signal...

Aussitôt, attachant leur poudrière à leur casque, serrant d'une main leur épée, de l'autre tenant leur arquebuse en l'air, ils se jettent tous à l'eau. Dès qu'ils ont pris pied sur l'autre bord de la rivière, de Gourgues divise sa petite troupe en deux pelotons.

Son lieutenant Cazenove est chargé, avec trente hommes, de pousser vers la porte principale; il se réserve à lui-même d'occuper le glacis de la petite citadelle avec le gros des forces. Quant aux Floridiens, répandus dans les bois environnants, ils ont l'ordre de cerner toutes les avenues et de massacrer impitoyablement tout Espagnol qui tentera de se dérober.

Les Espagnols achevaient à peine de diner, « ils curaient encore leurs dents, » pour emprunter à la relation originale sa naïveté pittoresque, lorsque tout à coup retentit un coup de coulevrine, suivi du cri : « Arme ! arme ! voici les Français ! » Mais déjà Olocotara, bondissant avec l'agilité du chat-tigre sur la sentinelle qui venait de donner l'alarme, l'avait transpercée de sa fameuse pique.

Cazenove et ses hommes étaient en train de mettre le feu à la grande porte. Les Espagnols les aperçurent et se précipitèrent sur eux. Au même instant, de Gourgues paraissait sur la plate-forme. Pris ainsi entre deux feux, ils furent tous tués ou pris.

Au bruit de la lutte, les Espagnols, qui tenaient le second fort, étaient montés sur les créneaux et avaient

dirigé un feu meurtrier, contre les assaillants. Maîtres de la place, les Français tournèrent contre la redoute qui les inquiétait les pièces dont ils venaient de s'emparer, notamment une couleuvrine française aux armes d'Henri II, que le désastre de Jean Ribaut avait livrée à Menendez.

Tandis qu'ils occupaient l'ennemi par ce jeu d'artillerie, de Gourgues passait la rivière sur une de ses barques avec quatre-vingts hommes, et les Floridiens la traversaient à la nage en poussant des hurlements terribles.

A la vue de cette multitude dans laquelle ils ne peuvent pas distinguer les Français et les Indiens, et qu'ils prennent pour toute une armée française, les Espagnols, sans attendre l'assaut, se débandent et essayent de se jeter dans la forêt. De Gourgues les y attendait. Presque à bout portant, il commande un feu de peloton qui jonche le sol de cadavres. Quinze seulement, dont plusieurs dangereusement blessés, survécurent à la lutte. Le capitaine ordonna de les conserver « pour leur estre faict ce qu'ils avaient faict aux Français. »

Ce double succès dépassait toutes les espérances du vainqueur, mais le plus difficile n'était pas fait. Il restait à s'emparer du fort principal, de la citadelle San-Mathéo.

L'indispensable condition du triomphe final était d'empêcher à tout prix les Espagnols de se renseigner sur la véritable force de l'expédition et sur le nombre réel des soldats français. De Gourgues avait donc recommandé aux Indiens de serrer la forteresse d'assez près pour qu'aucun homme n'en pût sortir.

Le nouveau gouverneur, Gaspard de Villaréal, le même qui avait si bien remis la Caroline en état que le chapelain Mendoza avait pu s'écrier avec orgueil : « La moitié de la France peut venir l'attaquer maintenant ; je les défie de la prendre ! » le gouverneur Villaréal se vit forcé, par cette sorte de blocus, de recourir aux espions pour reconnaître l'ennemi.

Un de ses soldats, peint et empanaché à la façon des Indiens, vint se mêler à ceux-ci, mais le rusé Olocotora eut bientôt flairé le piège et éventé la ruse. Saisi immédiatement et interrogé, le pauvre diable déclara que 260 Espagnols environ occupaient encore le fort et s'y considéraient comme perdus, se croyant assiégés par plus de deux mille Français. A cette nouvelle, qui redoubla sa confiance, de Gourgues résolut de livrer sur le champ l'assaut pour profiter de la terreur des assiégés.

Cette fois, les Espagnols étaient sur leurs gardes. Les assaillants se virent accueillis par une violente décharge d'artillerie. Après avoir posté en flanc un détachement commandé par Cazenove et dissimulé par les arbres de la forêt, de Gourgues s'avança sous bois pour reconnaître le point le plus favorable à l'assaut.

Les Espagnols, qui l'aperçurent et qui ne pouvaient pas s'imaginer que c'était là tout ce qu'ils appelaient l'armée française, pensèrent que c'était quelque avant-garde égarée, facile à anéantir.

Le capitaine de Gourgues vit alors une partie de la garnison de la forteresse se glisser le long des fossés et marcher à sa rencontre en s'abritant derrière le talus et les haies. Les laisser s'approcher comme s'il ne les voyait pas et s'il allait se laisser surprendre lui-même ; puis, tout à coup, sans leur donner le temps de se reconnaître, les charger impétueusement, l'épée à la main, les rejeter sur son lieutenant Cazenove les prendre ainsi, selon sa tactique habituelle, entre deux feux, tout cela fut l'affaire d'un moment.

Éperdus, fuyant en désordre, tombant sous ces feux croisés comme les épis sous la faux, « il n'y eut pas cinq d'entre eux, dit la relation, qui eust moyen de rentrer dans le fort et tous là furent tués. »

A ce spectacle, auquel ils assistaient du haut de leurs murailles, les Espagnols perdirent courage. Persuadés

qu'ils étaient investis par une armée plus considérable encore qu'ils ne l'avaient d'abord supposé, tremblants d'horreur et d'épouvante au souvenir des atrocités de Menendez et à la pensée des effroyables et méritées représailles qui les attendaient, ils quittèrent le fort et se précipitèrent vers la forêt. Ils ignoraient que les Floridiens y fussent cachés, car pas un de ceux qui, depuis quelques jours, y avaient pénétré, n'en était revenu pour leur en donner la nouvelle, frappés qu'ils y étaient tous par des mains invisibles. Ils donnèrent donc en aveugles sur les sauvages qui les attendaient, immobiles comme des tigres à l'affût, impatients d'assouvir tout un long arriéré de vieilles et féroces haines.

Assaillis par les Indiens qui, s'élançant de leur retraite avec des cris de fureur, se montrèrent tout à coup, armés de leurs terribles flèches, les assiégés voulurent revenir sur leurs pas et regagner la forteresse. De Gourgues et son lieutenant, qui s'étaient rejoints, s'y trouvaient déjà. La mort les étreignait de toutes parts ; ils n'essayèrent même pas de se défendre. C'est à grand'peine que le chef triomphant de cette miraculeuse expédition obtint de ses soldats la vie de quelques prisonniers. Il voulait en faire un exemple et leur réservait la peine du talion.

Quand les prisonniers lui furent amenés, de Gourgues leur rappela le crime dont ils s'étaient souillés et dont plusieurs, en face du gibet, osèrent se vanter encore.

« Pensiez-vous donc, leur dit-il sévèrement, qu'une si lâche trahison, une si détestable cruauté, resterait impunie ? Alors même que le roi très chrétien et le roi très-catholique eussent été en guerre, votre crime serait impardonnable. Mais sujets les uns et les autres, vos victimes et vous, de Majestés amies et alliées, un tel fait ne peut trouver de nom assez abominable et moins encore de peine assez rigoureuse. A défaut du châtiment que vous méritez, vous subirez du moins celui qu'un ennemi



peut infliger, afin que, par votre exemple, les autres apprennent à respecter la paix publique que vous avez si méchamment et si malheureusement violée. »

Les Espagnols, dont plus d'un invoqua jusqu'au dernier moment comme un titre d'honneur le nombre des Français qu'il avait égorgés ou pendus, moururent courageusement sans protester ni supplier.

Retournant la planche sur laquelle Menendez avait fait graver son odieuse légende, de Gourgues inscrivit au fer rouge de l'autre côté : « *Pendus non comme Espagnols ni comme Marannes (1) mais comme voleurs, trahisseurs et meurtriers* »

La mission que s'était donnée Dominique de Gourgues était terminée : le hardi capitaine avait seulement voulu exécuter un coup de main sur la Caroline et venger l'assassinat de ses compatriotes. Pour fonder un établissement durable, ses forces étaient insuffisantes, surtout sous la menace d'un retour offensif des Espagnols établis en nombre et fortifiés à Saint-Augustin. Ses amis les Indiens chargés par lui d'achever la démolition du fort de la Caroline, déjà profondément endommagé par l'explosion d'une poudrière, s'acquittèrent de ce soin avec tant de fureur que le soir même il ne subsistait plus pierre sur pierre de ce monument de leur oppression et de leurs souffrances. Le lendemain, les deux fortins situés à l'embouchure de la rivière furent démolis tout aussi vite. Tout était fini ; il ne restait plus qu'un souvenir et des ruines de cette grande aventure.

## XVII

Tel fut le dénouement de ce drame si profondément empreint de la couleur du xvi<sup>me</sup> siècle.

(1) *Maranne*, dérivé de *Maure*, sorte de synonyme injurieux du mot *Espagnol*.

Il n'a pu se passer qu'à une époque où les passions les plus violentes et les plus sombres étaient surexcitées et les notions du droit des gens singulièrement altérées. De nos jours les horreurs dont se rendit coupable Menendez soulèveraient l'indignation de tout l'univers civilisé ; les exploits mêmes de Dominique de Gourgues, malgré la justice de la cause qu'il défendait, paraîtraient excéder son droit.

Un simple citoyen n'est pas libre de se proclamer grand justicier, pas plus au nom d'une nation qu'au profit d'une idée.

Il faut se reporter à ces temps d'agitation religieuse et politique et de désorganisation, ou plutôt de reconstitution sociale, à ce siècle en fusion, ainsi que l'a dit Michelet, d'où devait sortir, comme le métal du creuset, le monde moderne, pour s'expliquer soit les odieux massacres de Menendez, soit le brillant mais illégal coup de main de Dominique de Gourgues, illégalité qui n'en diminue pas l'héroïsme.

De pareils faits étaient alors si bien conformes aux mœurs du temps que le drame n'eut point d'épilogue. Aussitôt son œuvre terminée, de Gourgues avait regagné ses vaisseaux, qu'il trouva, grâce aux bons soins de François Lagüe, en état de prendre immédiatement la mer. Les Espagnols pouvaient arriver en force d'un instant à l'autre et lui faire chèrement expier un triomphe qui rappelle les exploits des héros de la Fable. Il s'empressa de s'embarquer et de revenir en France, où il fut accueilli, surtout à la Rochelle, avec enthousiasme.

L'ambassadeur d'Espagne ne pouvait faire moins que de demander sa tête. Est-il besoin de dire que le gouvernement français la refusa avec autant d'obstination que le gouvernement espagnol avait refusé celle de Menendez. Seulement, pour éviter, par l'inutile étalage de sympathies compromettantes, des complications dangereuses en ce

moment pour la France, le roi Charles IX le fit prier de s'abstenir, jusqu'à nouvel ordre, de paraître à la cour : mesure d'autant plus politique que Philippe II, dans son exaspération, n'avait pas hésité à envoyer à la Rochelle une flotte véritable contre l'exterminateur de ses sujets.

Au fond, ainsi que l'attestent tous les écrivains catholiques du temps, Charles IX avait approuvé de Gourgues ; il ne tarda point à lui rendre toute sa faveur.

Quant à Coligny, bien qu'il n'eût pas participé à l'expédition du gentilhomme catholique, comme il avait participé à celles des protestants Laudonnière et Jean Ribaut, il ne cessa point de le protéger de son crédit et de sa parole contre ceux des membres du conseil qui s'étaient laissé ébranler par les arguments spécieux du cardinal de Lorraine, avocat d'office de Philippe II, et qu'effrayait la menace d'une guerre prochaine.

« M. de Chastillon, avec sa façon sévère et pleine de gravité, remontra que si Gourgues avait eu le courage d'entreprendre seul ce que la France devait faire, il méritait pour cela une récompense et non une punition. »  
« Il fut si bien défendu, dit Dupleix dans son *Histoire de France*, par les principaux de la cour, et singulièrement par l'amiral, que Sa Majesté et son conseil jugèrent qu'en vengeant ses injures particulières il avait vengé celle de la France. »

Quelques années plus tard, don Antonio de Bragance lui confia le commandement de la flotte destinée à défendre ses droits contre Philippe II. Heureux de tirer encore une fois l'épée contre ses anciens ennemis, il se rendait avec empressement à son poste, lorsque, à la suite d'une courte maladie, la mort l'arrêta à Tours.

De l'expédition de Dominique de Gourgues rien ne subsiste que le souvenir de son courage. La Floride nous a échappé comme elle a échappé aux Espagnols eux-

mêmes. L'établissement d'une nation protestante et de race saxonne sur cette terre qu'ont arrosée de leur sang et se sont disputés avec acharnement deux nations catholiques et de race latine fait involontairement songer au mo- célèbre : « L'homme s'agite et Dieu le mène. » Mais si de Gourgues ne nous a rien laissé de sa conquête, celles des conquérants dont le nom remplit le monde se sont-elles donc mieux conservées ?

La trace matérielle du passage de l'homme, même le plus illustre, sur la terre, est bientôt effacée. Tôt ou tard la fortune qu'il a créée se dissipe ; le gouvernement qu'il a établi se transforme ou est renversé ; le royaume ou l'empire qu'il a fondé ou conquis disparaît.

Une seule chose lui survit : c'est ce que je ne sais quoi d'immatériel et d'impalpable comme la vibration des ondes sonores, l'étincelle ou l'âme, qui constitue la légende ou l'histoire ; c'est l'empreinte qu'ont laissée dans la mémoire des hommes son héroïsme, sa vertu ou son génie ; c'est l'idée qu'il a propagée ou défendue par la plume ou l'épée, l'exemple qu'il a légué, le nom. La gloire se mesure à la grandeur de l'acte lui-même, non aux immédiats et éphémères résultats de cet acte.

Par la justice de la cause que Dominique de Gourgues avait prise en main, par la hardiesse de sa conception, par sa promptitude dans l'exécution, par son admirable désintéressement et sa merveilleuse bravoure, cette figure, trop peu populaire, mérite un rang à part dans l'histoire. Les anciens auraient placé le héros d'un tel exploit parmi les demi-dieux de la légende mythologique, entre Hercule et Jason.

FRÉDÉRIC BÉCHARD.

# LA LÉGENDE DU SAINT GRAAL

(suite et fin) (1)

---

## III.

Cet exode, raconté par Borron avec une sobriété antique, est entouré, dans le récit de Map, de circonstances merveilleuses. La compagnie, arrivée sur les bords de l'Océan, ne trouva aucun navire pour passer le détroit ; sur un ordre d'en haut, Joseph fit avancer le saint vaisseau , et dit aux porteurs : « Entrez en mer, la vertu du sang du Christ vous conduira. » Nascor et Leugant, portant l'arche sur leurs épaules, se mirent en mer résolument et marchèrent sur les flots à pieds secs. Joseph étendit sa chemise sur l'eau, et, posant le pied sur une des manches, dit à ses compagnons : « Suivez-moi. » Ils le suivirent tous , au nombre de cent cinquante , en se recommandant à Dieu, et à mesure qu'ils montaient sur cette frêle embarcation , elle s'élargissait de manière à pouvoir les contenir tous ; Joseph tira la chemise par les manches, et ils naviguèrent toute la nuit, à la clarté des étoiles. Le lendemain matin , ils abordèrent en Bretagne, pays peuplé de Sarrasins, et se prosternèrent sur le rivage pour remercier Dieu de la grâce qu'il leur avait faite. Une voix du ciel se fit entendre : « Joseph , va prêcher mon évangile ; sois ferme et courageux, car tu souffriras de grandes tribulations dans cette terre promise à ta postérité. » Joseph leva les yeux au ciel , et répondit : « Seigneur, voici votre serviteur prêt à faire vos commandements ; » et se tournant vers ses disciples, il leur transmit l'ordre du Saint-Esprit et leur montra la terre de promesse : « Maître, s'écrièrent-ils, nous sommes disposés

(1) Voir la livraison de juillet 1888.

à obéir, et à mourir, s'il le faut, pour glorifier le nom du Christ. »

Joseph et ses compagnons s'établirent dans ce pays ; ils se construisirent des habitations couvertes de feuillages, et se mirent à labourer les champs ; pendant assez longtemps, Dieu bénit leurs travaux, et ils vécurent dans l'abondance ; mais un moment vint où la terre leur refusa le fruit de leurs labeurs. Dans leur détresse, ils prièrent Bron de demander à Joseph pourquoi Dieu leur infligeait cette disette. Joseph, craignant d'avoir attiré par ses fautes la famine sur son peuple, se prosterna, tout en pleurs, devant le saint vaisseau et pria Dieu de lui faire connaître la cause de cette calamité. La voix du Saint-Esprit lui répondit : « Joseph, tu n'es pas coupable ; souviens-toi qu'à la table où je célébrai la cène, je dis qu'un de ceux qui mangeaient et buvaient avec moi me trahirait. Celui qui me trahit se retira de moi, et depuis lors, sa place resta inoccupée. En mémoire de cette table, tu feras une table carrée, tu diras à Bron d'aller pêcher dans la rivière et de t'apporter le premier poisson qu'il pêchera. Quand la table sera dressée, sers-toi de mon sang pour mettre à l'épreuve ceux qui sont les auteurs de cette famine. Prends mon vase, pose-le, couvert d'un voile de lin, au milieu de la table, et mets le poisson à son côté. Tu t'assieras à la place où j'étais assis à la cène et feras asseoir Bron à ta droite ; tu le verras alors s'écarter de toi assez pour laisser une place vide entre vous deux ; cette place représentera celle d'où se retira Judas, quand j'eus dit qu'il me trahirait ; tout étant disposé de la sorte, appelle tes disciples, et dis-leur que, s'ils ont la foi et observent les commandements, ils viennent recevoir la grâce. »

Joseph exécuta de point en point les ordres du Saint-Esprit. Quelques uns des disciples s'assirent à la table carrée et en occupèrent toutes les places, excepté celle qui se trouvait entre Joseph et Bron ; les autres restèrent

debout. Ceux qui étaient assis sentaient leur cœur rempli d'une douceur ineffable. L'un d'eux, nommé Petrus, regardant fixement ceux qui étaient autour de la table, leur dit : « Ne sentez-vous rien de cette grâce dont nous jouissons ? » — « Non , répondirent-ils , nous ne sentons rien. » — « C'est donc vous, reprit Petrus, qui avez commis le péché qui vous a attiré cette famine dont vous vous êtes plaints. » Les pécheurs confus se retirèrent de la maison ; c'est ainsi que Joseph apprit à distinguer les innocents des coupables. Le service terminé, il invita les disciples fidèles à Dieu à venir tous les jours , à l'heure de tierce , participer à la grâce.

Ceux qui avaient été exclus demandèrent aux autres : « Qu'éprouvez-vous quand vous êtes assis à cette table ? » Petrus leur répondit : « Nul cœur ne pourrait sentir et nulle bouche ne pourrait dire les délices dont nous y jouissons. » — « D'où peut venir cette grâce qui remplit ainsi le cœur ? » — « Elle vient de celui qui a sauvé Joseph dans sa prison. » — « Ce vase que nous avons vu et qui ne nous avait jamais été montré, que représente-t-il ? » — « C'est par sa vertu que nous sommes séparés de vous. Il repousse les pécheurs et n'accueille que les justes. Vous l'avez bien vu par vous-mêmes. » — « Nous partirons comme des malheureux ; mais que dirons-nous de ce vase , et comment faut-il le nommer ? » — « Ceux qui voudront lui donner son vrai nom l'appelleront *Graal*, parce qu'il agréé à ceux qui peuvent rester en sa compagnie. » Les pécheurs partirent et les bons restèrent pour faire le service du graal.

Un des pécheurs, nommé Moïs, ne voulut pas quitter la société des justes, disant : « Je ne me séparerai jamais de ceux que repaît la grâce divine. » Moïs était un homme fourbe, luxurieux, hypocrite, qui par ses paroles astucieuses et ses faux semblants, se faisait passer pour sage et pieux. Toutes les fois qu'il rencontrait les disciples fidèles

les, il les suppliait d'implorer pour lui le pardon de Joseph. Ceux-ci, séduits par ses larmes et ses dehors trompeurs, eurent pitié de lui et prièrent Joseph de pardonner à Moïse repentant et de le laisser participer à la grâce. « Ce n'est pas moi qui donne la grâce, leur dit-il, c'est Notre-Seigneur qui la donne à ceux qui en sont dignes ; cet homme n'est peut-être pas tel qu'il se fait paraître, et veut nous tromper ; vous connaîtrez plus tard le fond de son cœur. » A genoux devant le graal, il demanda à Dieu si la conduite de Moïse était sincère. La voix du Saint-Esprit lui répondit : « Le moment est venu où se vérifiera ce que je t'ai dit au sujet de la place inoccupée entre toi et Bron. Si tu veux savoir la vérité sur Moïse, laisse-le s'y asseoir, et tu verras ce qu'il deviendra. » Joseph dit à ses disciples : « Annoncez à Moïse que s'il est digne de recevoir la grâce, il vienne prendre place à la table, si non, qu'il se retire, ou il sera puni de son hypocrisie. » Quand Moïse parut, il lui fit la même recommandation, mais le fourbe, plein de présomption, affirma : « Je suis vraiment digne de m'asseoir à cette table, puissé-je rester longtemps en votre compagnie. » — « Avance, lui dit Joseph, et nous le verrons bien. » Moïse, saisi de peur, fit le tour de la table, et ne trouvant pas d'autre place vacante, il s'assit entre Joseph et Bron. Aussitôt le sol s'ouvrit sous lui et l'engloutit. D'après la version de Map, sept mains ardentes appartenant à des corps invisibles venus du ciel, saisirent Moïse et l'emportèrent tout enflammé à travers les airs.

Après ces événements, Joseph garda ses disciples auprès de lui, pour leur enseigner la doctrine évangélique et les former à la prédication. Dans ce cénacle, ils vivaient sous l'aile de Dieu, faisant le service du saint graal et pratiquant toutes les vertus chrétiennes. Quand l'heure fut venue, ils partirent nu-pieds, couverts d'humbles vêtements, et allèrent avec le graal prêcher l'évangile aux populations idolâtres de la Grande-Bretagne. L'éloquence apostolique de



Joseph opéra un grand nombre de conversions ; partout où il passait, on renversait les idoles et on élevait des moutiers. Dieu fit plusieurs miracles en preuve de la vérité de leur mission. Un jour, la compagnie, pressée par la faim, entra dans la maison d'une pauvre femme qui cuisait son pain. Ils lui achetèrent douze petits pains , et Joseph après les avoir rompus, leur en distribua les fragments ; ils en furent tous rassasiés , et les reliefs montèrent à la valeur de douze pains. Une autre fois, il les nourrit tous d'un seul poisson pendant que Petrus portait le graal autour de la table. Ce furent les guérisons miraculeuses qui frappèrent le plus vivement les esprits. Joseph guérit le roi Matagrant d'une horrible plaie à la tête, qu'aucun médecin n'avait pu guérir ; il rendit la santé à Galafre, roi des terres foraines, atteint de la lèpre. Il ressuscita le frère de Matagrant, qu'un lion avait étranglé. Malgré ces prodiges éclatants, des payens endurcis refusaient de croire en Jésus-Christ et continuaient d'adorer les idoles. Dans ces cas-là, Joseph, au lieu de la parole , se servait du glaive. Il fit avec ses disciples et ses prosélytes plusieurs campagnes contre des rois récalcitrants qui opposaient à sa mission une résistance armée. Il attaqua le roi de Northomberlande et le vainquit. Crudel, roi de Norgales, était son plus violent adversaire ; indigné de voir ses sujets adopter les nouvelles croyances, il outragea Joseph et le fit jeter en prison. Les disciples rassemblèrent une nombreuse armée, envahirent le royaume de Norgales, livrèrent à Crudel une bataille acharnée où il périt, et délivrèrent Joseph. Dans toutes ces expéditions, ils portaient avec eux le graal, qui leur donnait la victoire sur les ennemis : c'est ainsi qu'ils s'aguerrirent et devinrent dignes d'être les ancêtres des chevaliers de la table ronde.

Après avoir gagné au christianisme la Bretagne, les Galles, l'Ecosse et les îles voisines, Joseph arrivé au terme de sa carrière apostolique , retourna au lieu d'où

il était parti, afin de prendre soin de sa famille, de se préparer à la mort et de se choisir un successeur dans la garde du graal.

Bron avait d'Anigeu douze fils nubiles de la plus belle venue ; chargé d'une si nombreuse famille il alla trouver Joseph, à l'instigation de sa femme, et lui dit : « Que ferons-nous de nos enfants ? nous ne voulons en disposer que d'après vos conseils et conformément à la volonté de Dieu. » Joseph consulta le Saint-Esprit sur le genre de vie que devaient suivre ses neveux ; un ange lui transmit cette réponse : « Dieu m'envoie pour te dire ce que tu dois faire des enfants de Bron ; ceux qui voudront vivre selon le siècle se marieront et ceux qui aimeront mieux garder le célibat feront son service et maintiendront la sainte Église. » Bron instruit de cet ordre appela ses fils et leur demanda : « Mes enfants, quelle carrière voulez-vous suivre ? » — Mon père, nous ferons selon vos volontés. » — Que ceux qui voudront se marier se marient et se comportent envers leurs femmes comme j'ai fait avec votre mère. » Il en maria onze selon les lois de l'Église. Le douzième nommé Alain-le-Gros préférant rester dans le célibat il l'amena à son oncle : « Voici Alain, lui dit-il, qui ne veut pas se marier. » Joseph le retint auprès de lui ; il vint devant le graal et pria Dieu de lui révéler la vocation de son neveu. La voix du Saint-Esprit lui répondit : « Joseph, Alain est chaste et vertueux ; apprends-lui ma vie, ma mort, ma résurrection ; dis-lui que tu me descendis de la croix et recueillis le sang qui coula de mes plaies ; fais-lui connaître le grand amour que j'ai eu pour toi et la grâce que je t'ai donnée ; quand tu l'auras instruit, il ira prêcher mon nom et mes œuvres dans des pays lointains ; annonce-lui qu'il aura un fils destiné à être le gardien du graal ; dis à Bron de bénir Alain et de l'établir chef sur tous ses frères. »

Conformément à cet ordre, Bron dit à ses fils : « Mes enfants, sans l'obéissance, vous ne pourriez pas avoir la

joie du Paradis. Je veux que vous obéissiez à l'un de vous, je charge Alain à qui j'ai donné ma bénédiction de vous prendre sous sa garde et vous ordonne de lui obéir comme à un maître. Toutes les fois que vous serez dans l'embaras, consultez-le et il vous conseillera. Gardez-vous bien d'enfreindre ses commandements. »

Alain partit avec ses frères pour de nouvelles missions. Après leur départ, un messager céleste apporta à Joseph cet ordre suprême : « Dieu a choisi Bron, à cause de ses vertus, pour être après toi le gardien de son sang ; apprends-lui l'histoire du graal, dis-lui les paroles secrètes que tu entendis dans ta prison et mets entre ses mains le saint vaisseau ; il partira et attendra dans sa demeure la venue de ton petit fils auquel il remettra ce sacré dépôt. Ceux qui entendront parler de lui l'appelleront *le riche pécheur*, en souvenir du poisson qu'il pêcha pour la table carrée. »

Bron, mis en possession du graal, demeura encore quelques jours avec son beau-frère. Le quatrième jour, il lui dit : « Seigneur, je désire partir, cela vous plait-il ? » « Cela me plait, lui répondit Joseph, parce que c'est la volonté de Dieu ; partez et je resterai ici, attendant les ordres d'en haut. » Le riche pécheur s'en alla du côté de l'Occident et s'établit au château aventureux construit par Galafre, roi des terres foraines, pour recevoir le graal.

Peu de temps après, Joseph mourut et alla rejoindre dans sa gloire Celui qu'il avait descendu de la Croix et mis au tombeau.

#### IV

Depuis la mort de Joseph d'Arimathie, quatre siècles se sont écoulés ; pendant ce long espace de temps, la Bretagne a été convertie à la foi chrétienne, et ceux qui ont travaillé à cette conversion ont disparu de la scène, à l'exception de Bron, d'un de ses frères et de son fils Alain-le-Gros.

Le riche pêcheur, arrivé aux dernières limites de l'âge , habite toujours le château aventureux, tenant en sa garde le saint graal. Nous entrons maintenant dans le cycle breton où nous nous trouvons en présence de la lignée de Bretagne sortie de Joseph d'Arimathie, de sa famille et de ses disciples ; cette lignée se compose d'Artus, fils d'Uter Pendragon, issu de Joseph, de Mordret bâtard d'Artus, d'Evain, fils d'Urien , issu aussi de Joseph , de Perceval le gallois, petit-fils de Bron, de Lancelot du lac, descendant de Nascien (personnage de Gaspard Map), de Gauvain , Gahérin, Guerrehe, Agravain, Gaherie, fils de Loth d'Orcanie , dont l'ancêtre fut Petrus, et d'autres chevaliers , dont l'origine est inconnue. Le cycle breton s'ouvre par l'inauguration de la table ronde. Merlin l'enchanteur engagea le roi Uter Pendragon à instituer cette table en l'honneur du graal et en souvenir de la table carrée , afin d'établir un lien de confraternité entre les chevaliers, d'exciter leur valeur par l'émulation et de les rendre dignes d'achever les entreprises chevaleresques dans les pays placés sous la dépendance du graal. Il recommanda au roi d'y laisser vide une place qui ne pourrait être occupée que par un chevalier sans tache.

Après qu'Artus eut succédé à son père, Merlin se rendit à la cour et dit au roi : « Sire , vous savez que votre père a établi la table ronde en l'honneur du graal. Le saint vaisseau est en ce pays sous la garde du riche pêcheur auquel Joseph d'Arimathie l'a donné avant sa mort. Cet homme , accablé d'infirmités, ne pourra guérir que quand un chevalier de la table ronde aimant Dieu et dévoué à l'Église aura fait tant d'exploits qu'il sera proclamé le meilleur homme du monde. Il ira alors au château aventureux, et quand il aura demandé à quoi sert le graal , le riche pêcheur sera guéri, les aventures de Bretagne cesseront et les prophéties seront accomplies. » Merlin prit congé du roi et retourna en Ortoberlande.

En ce même temps, Alain-le-Gros, père de Perceval le gallois, mortellement malade, entendit la voix du Saint-Esprit : « Alain, tu es près de ta fin. Ton père Bron attend au château aventureux la venue de son petit-fils pour lui remettre le graal. J'ordonne à ton fils d'aller à la cour du roi Artus où il apprendra pourquoi il doit se rendre à la maison de son aïeul. » En entendant cette voix, Alain leva les mains au ciel, battit sa coulpe (1), et après avoir transmis l'ordre divin à son fils, il expira.

Perceval partit sans retard, et arrivé à la cour, il pria le roi de lui donner des armes. Artus l'accueillit courtoisement, l'adouba (2), et le retint auprès de lui. Le jour de la Pentecôte, le roi, préoccupé des paroles de Merlin, tint sa cour à Cardueil, où il convoqua ses chevaliers. Cette fête fut célébrée avec la plus grande magnificence. Artus, vêtu d'un manteau royal, la couronne au front, et encensé par cent encensoirs d'or, s'assit à la table ronde et y fit asseoir ses chevaliers, en ayant soin de laisser une place vide à sa droite, conformément aux instructions données par Merlin à son père Uter Pendragon. Après le festin, les chevaliers allèrent bêhorder (3) dans les champs et firent preuve d'une grande valeur. Perceval, blessé à la main, ne prit pas part au tournoi et escorta le roi Artus. En le voyant, Eleine, nièce de Gauvain, s'éprit de lui à cause de sa beauté ; pendant la nuit, elle lui envoya des armes vermeilles, l'engageant à venir le lendemain jouter contre ceux de la table ronde. Le jour suivant, le tournoi recommença plus brillant que la veille ; Lancelot du lac, Gauvain, Ségramor, Erec, s'y distinguèrent par leurs exploits. Alors parut Perceval couvert des armes vermeilles ; de plein élan, il alla frapper de son épieu l'écu de Ségramor et le heurta sivigoureusement qu'il le désarçonna et prit son

(1) Se frapper la poitrine, faire son mea culpa.

(2) Armer chevalier.

(3) Jouter.

cheval pour le présenter à Eleine. Ce jour-là, Perceval fit tant de prouesses qu'il vainquit le tournoi. Le roi vint le féliciter et lui dit : « Sire chevalier, je veux que vous fassiez partie de ma maison et je vous conférerai de grands honneurs. » — « Sire, merci , répondit Perceval , et il ôta son heaume pour se faire connaître, priant le roi de lui pardonner un déguisement inspiré par l'amour : « Tout ce qu'on fait par amour , dit Artus , est facilement pardonné. »

Perceval enhardi par ses succès demanda au roi la faveur de s'asseoir à la place vide de la table ronde. « Perceval, mon ami, dit Artus, vous ne vous y assoierez point, parce que Moïs fut perdu pour une pareille présomption. » De dépit, il déclara que si on ne le laissait s'y asseoir, il retournerait à son pays pour ne plus revenir. Sur les instances de Gauvain et de Lancelot, le roi lui accorda sa demande. On se rendit à la table ronde, et quand tout le monde fut placé, Perceval fit le signe de la croix et s'assit sur le siège vacant. Aussitôt le sol s'entrouvrit sous lui et il en sortit un bruit si épouvantable qu'il semblait que tout s'effondrait ; en même temps, il s'en exhala une fumée épaisse qui obscurcit l'air à deux lieues à la ronde. Une voix se fit entendre : « Roi Artus, tu as commis la plus grande faute qui ait jamais été commise en Bretagne, en enfreignant les ordres de Merlin, et Perceval est coupable d'une témérité dont il portera la peine lui et tous ceux de la table ronde. Sans les mérites de son père Alain, il aurait subi le sort de Moïs. Sache, roi Artus, que le graal est dans la maison du riche pécheur. Cet homme ne pourra guérir de ses infirmités que quand un des trente chevaliers assis à cette table se sera élevé au-dessus de tous par sa bravoure et ses exploits ; alors Nôtre Seigneur le conduira à la maison du riche pécheur ; quand il sera en sa présence il faudra qu'il lui demande à quoi sert le graal. Dès qu'il le lui aura demandé, le riche pécheur

sera guéri, lui donnera le saint valsseau, et mourra trois jours après. »

La voix se tut et Perceval épouvanté jura qu'il ne coucherait jamais deux nuits de suite dans le même gîte jusqu'à ce qu'il eut trouvé la maison du riche pêcheur. Gauvain, Ségramor, Bedoër, Hurgain et Erec firent le même vœu. Après s'être armés, les chevaliers se présentèrent au roi et messire Gauvain lui dit : « Sire, nous allons là où Dieu nous envoie, nous ne savons où, et nous errerons (1) jusqu'à ce que quelque aventure nous y mène. »

En entendant ces paroles, Artus se mit à pleurer, craignant de ne plus les revoir ; les chevaliers prirent congé de lui et chevauchèrent tout le jour sans rencontrer d'aventure. Le lendemain ils arrivèrent à un carrefour au centre duquel étaient une chapelle, un arbre et une croix ; là, Gauvain dit à ces compagnons : « Seigneurs, il faut ici nous séparer, car si nous allons tous par le même chemin, notre entreprise aura peu de succès. » Ils approuvèrent son avis et allèrent chacun de son côté à la quête du saint Graal.

Il n'entre pas dans mon plan de raconter tous les exploits accomplis par Perceval avant d'arriver au but de ses recherches ; je m'en tiendrai aux faits qui se rattachent directement à l'histoire du graal.

Après les aventures de *l'orgueilleux des landes, du pavillon aux pucelles, de la dame aux échecs enchantés, du cerf blanc et du brachet, du chevalier au tombel* et autres faits d'armes qu'il serait trop long de raconter, Perceval, chevauchant à travers une forêt, rencontra la maison de son père. Sa sœur, dès qu'elle le vit, alla lui tenir l'étrier, et lui dit : « Sire chevalier, si vous voulez descendre ici, vous trouverez bon gîte et bon accueil. » — « Demoiselle, lui répondit-il, je ne cherche que cela, et j'en ai grand besoin. » Quand il fut descendu, sa sœur le désarma et le vêtit d'un

(1) Voyager, aller, marcher.

riche surcot de soie ; elle s'assit à côté de lui, et le regardant attentivement, elle se mit à pleurer. En voyant couler ses larmes, Perceval attendri lui demanda pourquoi elle pleurait. Elle lui raconta la mort de son père, l'ordre que lui donna le Saint-Esprit d'envoyer son fils à la cour d'Artus, le départ précipité de son frère. « Quand ma mère le vit partir, ajouta-t-elle, elle courut après lui pour le retenir, mais il résista à ses prières, et elle en fut si affligée qu'elle mourut de douleur. Il était si téméraire, que les bêtes sauvages de la forêt l'ont sans doute dévoré. Après la mort de ma mère, je suis restée dans cette solitude, avec une nièce et deux serviteurs. Toutes les fois que je vois passer un chevalier, je ne puis m'empêcher de pleurer par amour de Perceval. Personne ne lui ressemble mieux que vous, et si je croyais qu'il fut encore vivant, je dirais que vous êtes mon frère. » En apprenant la mort de sa mère, Perceval éprouva une si vive affliction qu'il resta quelque temps sans voix, puis, surmontant son émotion, il s'écria : « Chère sœur, je suis votre frère Perceval, qui alla jadis à la cour d'Artus. » A ces mots, elle lui sauta au cou et le baisa plus de cent fois. Elle lui apprit alors que l'homme au graal était Bron, son aïeul. — « En êtes-vous bien sûre ? » — « Oui. Êtes-vous allé à sa maison ? » — « Non, mais je l'ai longtemps cherché, et je ne cesserai mes recherches que lorsque je l'aurai trouvé. » — « Cher frère, Dieu vous donne le pouvoir d'accomplir ses volontés. »

Le lendemain, la jeune fille le conduisit à la demeure d'un ermite, fils de Bron et frère d'Alain : « Cher oncle, lui dit-elle, en lui présentant son frère, voici Perceval, qui alla jadis à la cour d'Artus. » Le saint homme l'embrassa, et lui dit : « Cher neveu, êtes-vous allé à la maison de mon père, qui a en sa garde le graal ? » Sur la réponse négative, il ajouta : « Sachez qu'à la table de Joseph où j'étais assis, la voix du Saint-Esprit nous ordonna de venir en ces terres lointaines, et dit au riche pécheur, mon



père, qu'il ne mourrait que quand le fils d'Alain aurait accompli tant de faits d'armes, qu'il serait proclamé le premier chevalier du monde; il trouverait alors la maison de son aïeul et recevrait de ses mains le saint graal. Puisque Dieu vous a choisi pour faire son service, gardez-vous de trop parler, car les paroles oiseuses sont déplaisantes à Notre-Seigneur; ne tuez aucun chevalier; observez la continence et évitez le péché de luxure, car vous êtes d'une race que Dieu a tant aimée qu'il lui a confié la garde de son sang. Ce sont vos péchés qui vous ont empêché de trouver la maison du riche pêcheur. Priez notre Seigneur pour l'âme de votre mère morte de chagrin, à cause de vous. Si Dieu veut vous prendre à son service, que sa volonté soit faite. » Perceval s'inclina profondément devant son oncle et prit congé de lui, afin d'aller à la recherche de son aïeul. Il retourna avec sa sœur à sa maison où il s'arma et monta à cheval. La jeune fille, affligée de son départ, lui dit: « Mon frère, voulez-vous vous en aller sans moi et me laisser seule dans cette forêt? » — « Ma sœur, répondit-il, quand j'aurai rempli ma mission, je reviendrai. » Et il partit, la laissant dans les larmes.

Ici se place l'épisode burlesque de la *laide demoiselle* et l'aventure merveilleuse du *chevalier au gué*. Sorti vainqueur de ces épreuves, Perceval arriva au carrefour des Quatre-Voies, où il vit un arbre magnifique, à côté d'une croix. Sur cet arbre, deux jeunes enfants nus sautaient de branche en branche; il les conjura de lui dire s'ils étaient là de la part de Dieu. L'un des enfants lui répondit: « De la part de Dieu, nous sommes venus du paradis terrestre pour te parler. Tu es en quête du saint graal gardé par Bron, le riche pêcheur. Si tu veux le trouver, prends la droite le chemin qui est devant toi, et tu arriveras au but de tes recherches. » A ces mots, l'arbre, la croix et les enfants s'évanouirent, et Perceval ne savait s'il devait suivre le chemin indiqué. Dans cet état de perplexité, il vit

une grande ombre passer plusieurs fois devant lui , et entendit une voix qui lui disait : « Perceval , ne méprise pas l'avis de ces enfants ; avant que tu sois sorti de ce chemin , ta quête sera terminée et les prophéties du Seigneur seront accomplies. »

Perceval joyeux suivit cette voie et chevaucha tout le jour sans rencontrer la maison du riche pêcheur. Le soir, il aperçut le sommet d'une tour, au fond d'une vallée ; il se dirigea de ce côté et descendit au perron du palais aventureux. Deux serviteurs vinrent au devant de lui et le conduisirent dans une salle où ils le désarmèrent et le vêtirent d'un manteau de pourpre, tandis que deux pages allaient annoncer au riche pêcheur l'arrivée du chevalier. Bron, empressé de le voir, se fit porter à la salle où l'attendait Perceval. Celui-ci alla au devant de lui, et lui dit : « Seigneur, je suis fâché que vous preniez la peine de venir ici, malgré vos infirmités. » — Sire chevalier, lui répondit Bron, je voudrais vous faire encore plus d'honneur, si c'était en mon pouvoir. » Ils s'assirent, et le riche pêcheur demanda à Perceval d'où il venait et où il avait passé la nuit. — « J'ai couché dans la forêt, lui dit-il, et je suis plus en peine de mon cheval que de moi. » Bron donna ordre de servir à dîner ; au commencement du repas, un homme sortit d'une chambre voisine, portant une lance, du bout de laquelle jaillit une goutte de sang qui coula jusqu'à à ses poignets ; à sa suite, venait un autre homme, tenant entre ses mains le vase contenant le sang du Christ, et à mesure qu'ils passaient, tous les assistants s'inclinaient profondément. Perceval aurait bien voulu demander à quoi servait le graal, mais il se retint, en se souvenant des paroles de son oncle l'ermite qui lui avait défendu de trop parler ; malgré les suggestions de son aïeul, il se tut. Bron donna ordre d'ôter la table, fit préparer un lit pour son hôte et alla se reposer.

Pendant toute la nuit Perceval pensa aux saintes reli-

ques qu'il avait vues passer devant lui et remit au lendemain la demande qu'il aurait du faire. Le jour suivant, il se leva et ne trouvant personne dans la maison, il descendit dans la cour ; la porte était ouverte et le pont-levis baissé ; dans l'espoir de trouver dehors les gens de la maison, il sortit et rencontra dans la forêt une demoiselle qui pleurait et se lamentait : « Perceval le gallois, lui dit-elle, sois maudit pour n'avoir pas demandé à ton aïeul à quoi sert le graal, quand tu l'as vu passer sous tes yeux. Si tu le lui avais demandé, il aurait été guéri de ses infirmités et tu serais en possession du saint vaisseau. Tu as perdu ces biens parce que tu n'es ni assez sage ni assez vaillant et n'as pas encore accompli assez de faits d'armes. Sache que tu reviendras et quand tu auras fait la demande prescrite, les prophéties seront accomplies. Perceval promit de revenir et la demoiselle lui dit : « Va, à la garde de Dieu. »

Il partit et se mit à la recherche de nouvelles aventures ; il erra pendant sept ans et fit tant de prouesses qu'il envoya plus de cent chevaliers tenir prison à la cour du roi Artus. Mais il ne put pas retrouver la maison de son aïeul et en fut si déconcerté qu'il oublia Dieu et n'entra plus dans une église.

Un jour de la croix adorée (1), il chevauchait tout armé, quand il rencontra un chevalier accompagnant des dames encapuchonnées qui faisaient pénitence. Ils s'arrêtèrent pour le saluer et lui demandèrent par quelle folle pensée il s'était armé de toutes pièces pour chercher des aventures et tuer son semblable le jour où Notre Seigneur fut mis en croix. En entendant parler de Dieu, Perceval revint à des sentiments religieux et se repentit de sa coupable conduite. Il alla trouver son oncle l'ermite pour se confesser de ses fautes, et lui demanda d'abord des nou-

(1) Vendredi-Saint.

T. IV, 8<sup>me</sup> liv., Août 1888.

velles de sa sœur : « Vous ne la verrez plus, lui répondit le saint homme, elle est morte depuis plus de deux ans. » Il ploura amèrement et son oncle lui imposa la pénitence des maux qu'il avait faits.

Perceval clôtura sa carrière chevaleresque par un fait d'armes qui mit le comble à sa renommée et le rendit digne d'achever son entreprise. La dame du Blanc-Chastel avait une fille d'une merveilleuse beauté et prodigieusement riche. Plusieurs ducs, comtes et chevaliers l'avaient recherchée, et elle les avait tous éconduits ; sa mère fit publier un tournoi, promettant la main de sa fille à celui qui en serait vainqueur. Tous les chevaliers de la table ronde s'y rendirent pour disputer le prix. De son côté, Perceval amené par un vavasseur chez lequel il était hébergé y alla en simple spectateur.

A leur arrivée, Mélian de Lis, à la tête de soixante chevaliers, était dans la lice, armé de pied en cap, portant au cou un écu doré à deux lions et autour de son bras la manche de la demoiselle du Blanc-Chastel. Dès que Gauvain le vit, il fondit sur lui ; ils s'entrechoquèrent si rudement qu'ils brisèrent leurs lances et passèrent outre (1) fièrement sans avoir vidé les étriers. Alors s'engagea entre tous les combattants la plus terrible mêlée qu'on eut jamais vue. Mélian et Gauvain firent des prodiges de valeur. Mais la victoire resta indécise et les dames ne surent à qui donner le prix du tournoi. On renvoya au lendemain l'épreuve décisive. Ce jour-là Perceval résolu à prendre part à la lutte s'arma des armes du vavasseur parce qu'il voulait rester inconnu. En voyant Mélian de Lis descendre dans la lice, il l'assaillit avec impétuosité ; le combat fut terrible ; les lances volèrent en éclats ; Perceval brisa le bras à Mélian et le lança si violemment à terre qu'il faillit se rompre le cou ; dans son élan, il rencontra Key et le désarçonna ; une mêlée générale s'engagea dans laquelle

(1) Aller au-delà.

Gauvain, Lancelot, Segramor se signalèrent par leurs prouesses ; Perceval les surpassa tous et ne rencontra chevalier à qui il ne fit vider les étriers. Gauvain, outré de dépit, fit contre lui un retour offensif, mais il l'accueillit si bravement qu'il le reuversa lui et son cheval en un tas au milieu du pré.

Perceval, vainqueur du tournoi, partit avec son hôte auquel il avait donné trois de ses meilleurs chevaux. Le vavasseur le remercia et lui dit : « Sire chevalier, n'irez-vous pas demander la main de la demoiselle du Blanc-Chastel ? » — « Non, lui répondit-il, je n'ai que faire d'une femme et je ne dois pas en avoir. » Pendant qu'ils devaient ainsi, ils rencontrèrent un vieillard portant à son cou une faux, « Perceval, Perceval, lui dit-il, tu as tort d'aller courir les tournois. » — « Vieux faucheur, que vous importe ? » — « Cela m'importe beaucoup ; ton affaire me concerne personnellement ; tu as transgressé ton vœu de ne jamais coucher deux nuits de suite dans le même gîte, jusqu'à ce que tu aies trouvé la maison du riche pêcheur. » — « Qui vous a dit cela ? » — « Je le sais bien. » — « Dites-moi donc qui vous êtes. » — « Je suis Merlin, venu à toi d'Otoberlande. Les prières de ta mère t'ont obtenu de Dieu la grâce d'aller garder le sang du Christ ; prends ce chemin et tu arriveras au palais aventureux, quand il plaira à Dieu. » — « Quand y arriverai-je ? » — « Avant un an. » — « C'est un terme bien long. » — « Non, je n'ai plus rien à te dire. »

Merlin se retira ; Perceval, prenant congé du vavasseur, partit à fond de train et arriva, la nuit, à la maison de son aïeul. Les serviteurs, après l'avoir désarmé, le conduisirent au riche pêcheur. Bron l'accueillit courtoisement et ils s'entretenirent jusqu'au moment où la table fut dressée. Dès qu'on eut apporté le premier service, le graal et la lance sortirent de la chambre voisine ; Perceval, en les voyant, demanda à Bron : « à quoi sert ce vase devant

lequel vous vous inclinez profondément ? » Il n'eut pas plutôt prononcé ces paroles que le riche pécheur fut guéri. Bron joyeux se dressa et lui dit : « Mon ami, ce que vous m'avez demandé est une chose sainte ; dites-moi qui vous êtes, vous qui avez eu la grâce de me guérir d'un mal dont j'étais affligé depuis longtemps. » — « Je suis Perceval, fils d'Alain-le-Gros et vous êtes le père de mon père. » A ces mots, Bron tomba à genoux et rendit grâce à Dieu ; prenant ensuite son petit-fils par la main, il le conduisit devant les saintes reliques et lui dit : « Mon enfant, voilà le vase dans lequel Joseph recueillit le sang du Christ et voilà la lance avec laquelle Longin perça son côté ; il faut maintenant que je consulte le Seigneur sur ce que je dois faire de vous. » Se prosternant devant le saint vaisseau, il fit cette prière : « Seigneur, par les mérites de votre précieux sang que vous m'avez donné à garder, je vous supplie de me révéler ce que je dois faire désormais. » La voix du Saint-Esprit lui répondit : « Bron, le Seigneur t'ordonne de donner le graal à ton petit-fils et de lui faire connaître les secrètes paroles qu'il apprit à Joseph dans sa prison ; dans trois jours tu quitteras ce monde et iras en la compagnie des apôtres. Obéissant à cet ordre, Bron raconta à Perceval l'histoire du saint graal et la sainte vie qu'avaient menée ses ancêtres. Il lui révéla les secrètes paroles et lui remit le vase contenant le sang du Christ. Trois jours après, il expira à genoux devant le saint graal et Perceval vit des anges emporter son âme au ciel. C'est alors que les prophéties furent accomplies et que prirent fin les aventures de la terre de Bretagne.

Au même moment, Artus et ses chevaliers assis à la table ronde entendirent un bruit épouvantable produit par la pierre qui se fendit autre fois sous Perceval. Merlin vint à la cour et dit au roi : « Artus, le riche pécheur est mort et les aventures de Bretagne ont cessé ; c'est à cause

de cela que la pierre a retenti. Perceval, en récompense de ses mérites, a en sa garde le sang de Notre-Seigneur.

Perceval, renonçant à la chevalerie, demeura au château du riche pêcheur et garda le saint graal. Il pratiqua la sagesse et vécut de la grâce divine. Quant il mourut, son âme fut ravie au ciel en compagnie du graal et de la lance sanglante ; on enterra son corps au château aventureux à côté de son aïeul et on grava sur sa tombe cette légende :

Ci gist Percheval  
li galois, ki del saint graal  
les aventures achieva.

D<sup>r</sup> A. MILLET.

## LA CHANSON DE LA SÈVE

---

Tout ce qui vit, — qu'il chante ou rêve, —  
A sa façon  
Dans la nature émet un son.  
Écoutez la chanson  
De la sève.

--- Quand c'est l'hiver ou qu'il fait froid  
Je grelotte au fond de mon gîte.  
La neige me remplit d'effroi ;  
Pour Dieu ! qu'elle fonde au plus vite !  
J'en mourrais. Au moindre dégel  
Qui fait sourire la nature,  
Impatiente, vers le ciel  
Je m'élance ; mais la froidure,  
Par malheur, sévit-elle encor,  
Elle brise mon frêle essor,  
Hélas ! et me voilà réduite  
A regagner mon triste gîte,  
Attendant qu'un rayon vermeil,  
Issu d'un plus ardent soleil,  
S'en vienne me dire : « Allons, vite,

Il faut partir, c'est le printemps ! »  
Et je pars, joyeuse, éveillée ;  
Prisonnière depuis longtemps  
Ah ! quel régal, sous la feuillée  
De prendre bientôt mes ébats.  
Et, pleine d'entrain, je m'empresse,  
Et je précipite mes pas,  
Et je redouble de vitesse,  
Et malgré pluie et vent, toujours  
Aux grandes cimes, mes amours,



Je grimpe, l'âme ensoleillée,  
De plus en plus gaie, éveillée ;  
Et, — prodige ! — quand, à souhait,  
De l'arbre j'atteins le sommet,  
L'arbre est tout couvert de feuillée.

Voici l'été : charmant séjour !  
Il fait si bon, dans la ramée,  
Courir la nuit, courir le jour,  
Respirer l'haleine embaumée  
Du zéphyr qui folâtre autour.  
A ma présence tout s'anime ;  
C'est moi qui trace ton contour  
Si gracieux, ô fleur sublime,  
Moi qui compose la couleur  
Et le parfum et la fraîcheur  
De ta corolle, fin camée  
Qui fait l'orgueil de la ramée ;  
Et quand, ma fleur, tu te flétris,  
Ensemble nous formons ces fruits  
Dont chaque branche est embaumée.

De l'automne c'est la saison ;  
Mon œuvre en silence s'achève,  
Le soleil penche à l'horizon,  
C'en est fait de la pauvre sève !  
De ses rayons, tièdes encor,  
Profitions vite, le temps presse,  
Pour colorer d'un reflet d'or  
Ces fruits, objets de ma tendresse :  
Les voilà mûrs et savoureux ;  
Mes membres, engourdis et vieux,  
Les laissent tomber, et mon rêve  
Avec mon dernier fruit s'achève.  
Déjà l'hiver me glace au cœur ;  
Jusqu'au printemps adieu, bonheur !

.....  
Voilà la chanson de la sève.

L'abbé Célestin MALIGNON.

## CHRONIQUE RÉGIONALE

---

Nîmes, Août 1888.

Vous souvient-il qu'une fête du 14 juillet a eu lieu pendant le mois qui vient de s'écouler ? Oui peut-être en faisant un grand effort de mémoire. Les discours, les manifestations, les défilés (je fais une exception pour les revues militaires), les illuminations sont allés rejoindre dans la vallée de Josaphat les souvenirs vagues et lointains. Laissons les y dormir dans le silence et l'oubli.

Il n'y a pas loin du 14 juillet aux vacances. Elles ont déjà commencé pour la plupart des établissements de notre ville. Mais auparavant les jeunes élèves ont reçu des couronnes de lauriers, entendu des discours ou assisté à des récréations dramatiques. Quand je dis «jeunes élèves», l'expression est un peu inexacte, elle n'est usitée que dans les maisons où le tambour règle l'ordre des exercices. Dans nos institutions libres, on dit aux élèves : mes chers amis, mes chers enfants. La différence vaut la peine d'être signalée.

Au Petit-Séminaire de Beaucaire où il présidait, Monseigneur Besson s'est élevé avec force contre le duel.

A St-Stanislas, il a fait ressortir les beautés morales et religieuses — surtout religieuses — du grand Corneille. On sentait que l'ancien professeur de rhétorique de Saint-François-Xavier traitait là un sujet de prédilection, car les citations heureuses se pressaient sur ses lèvres.

A la Maltrise, Monseigneur a tiré très-aimablement la morale d'une charmante comédie interprétée selon les bonnes traditions de la maison. Je crois bien que la

pièce et les commentaires allaient un peu trop contre le fameux vers de la Fontaine :

L'absence est le plus grand des maux ,  
mais c'était pour le plus grand profit de l'auditoire.

Le discours de Sommières a eu un caractère local. Après quelques compliments délicats au supérieur et aux maîtres , il a nommé professeur de philosophie M. l'abbé Bouisson , reçu tout dernièrement aux examens de licence. ( Le succès de M. l'abbé Bouisson auquel il faut ajouter celui de M. l'abbé Callixte Navatel, porte à treize le nombre des prêtres licenciés du diocèse ).

A l'Assomption, Mgr Besson a rappelé ces résultats, puis il a prononcé un discours tout à l'honneur de l'enseignement chrétien. Il a fait l'éloge — Je conserve religieusement l'expression choisie à dessein — de trois maîtres d'école. Il est vrai que ces maîtres d'école s'appellent Dupanloup , Lacordaire et d'Alzon.

Et maintenant, tous les joyeux écoliers sont partis ; les oiseaux se sont envolés , comme dirait Hugo , ils sont à

Courir au grand air, sur le gazon souhaité.

Pas tous, cependant. Quelques-uns restent encore , dans les grandes études désertes. Ils attendent avec anxiété leur tour de subir les examens oraux ; pendant ce temps les parents sont inquiets et les professeurs aussi. Ah ! il est consolant — il est presque nécessaire — d'entendre louer quelquefois — les maîtres d'école.

C. DELFOUR.

---

Marseille , 10 Août 1888.

Je terminais ma dernière chronique par un écho des riviages ciotadens ; c'est du même point de la région diocésaine que je ferai partir celle-ci.

Nous venons d'y assister à la sainte mort et aux funérailles triomphales du plus grand architecte religieux de ce siècle, M. Pierre Bossan.

Il avait créé le *style Bossan* ou, comme disaient quelques malins, rendant ainsi plus ou moins consciemment hommage à l'originalité créatrice de ce génie, le *beau sans style*.

Un de ses plus intimes disciples, le fils de sa pensée, a bien voulu, sur nos instances, écrire quelques lignes consacrées à la mémoire de son maître.

Les lecteurs de la *Revue du Midi* me sauront gré de les faire passer sous leurs yeux :

« Dans notre petite ville de la Ciotat, un grand souffle vient de s'éteindre.

« M. Bossan qui, depuis quinze ans, était venu demander à notre soleil sa chaleur et sa lumière, était une des personnalités artistiques les plus remarquables de notre époque, ayant excellé dans l'art architectural, dans cet art où les génies se comptent au cours de l'histoire des civilisations; ayant été une de ces rares intelligences à qui est donnée la faculté singulière d'exprimer leur âme et leurs sens de l'idéal en de vastes monuments, mystérieuses et puissantes symphonies de pierre et de marbre.

« Au milieu de nous il vivait humble, obscur, ignoré de presque tous, tandis que les sommités du monde artistique, les yeux fixés sur lui, suivaient d'un œil respectueux et étonné la magnifique évolution de son génie.

« De bonne heure (1) Pierre Bossan, étudiant à l'École des Beaux-Arts de Lyon, trahit sa riche organisation. Ses maîtres reconnurent sa précocité pleine de promesses. Il obtint rapidement les premières médailles, puis se rendit à Paris. Nous l'y trouvons enrôlé dans la fameuse phalange de l'atelier Labrouste, qui tenait alors la tête du mou-

(1) M. Bossan est né à Lyon en 1814. Son père, originaire de Saint Marcellin, était un appareilleur distingué. Sa mère était de Marseille.

vement artistique dans la voie des jeunes audaces et des innovations tempétueuses.

« Après trois ou quatre ans, Pierre Bossan revint à sa ville natale, à Lyon, et à ce moment il se montre comme un des premiers que l'architecture gothique ait séduits : il ose la ressusciter sous son crayon féérique, et nous voyons naître la ravissante petite église de St-Georges.

« Sa main le servait si docilement, son esprit se mouvait si aisément dans les sphères élevées de notre moyen-âge, qu'il retrouva d'emblée l'esprit et le charme de cet art, que l'impuissance de tant de plagiaires nous montre cependant comme si difficilement imitable. C'est l'époque où M. Bossan, architecte de l'église primatiale de Lyon, y exécuta d'importants travaux de restauration et de mobilier ; on peut admirer en particulier, dans la vaste cathédrale, un autel mobile dû à son crayon. M. Bernard, son grand et digne ami, en dirigea excellemment la construction ; M. Jeannot, le remarquable peintre Lyonnais, exécuta les peintures du triptyque qui lui sert de rétable.

« Mais là ne s'est pas encore révélé le grand artiste qui devait entièrement renouveler son art et ne cesser de nous étonner jusqu'à sa mort.

« En effet, d'un voyage en Italie et en Sicile, M. Bossan rapporta un art nouveau où il unissait les qualités plastiques des formes antiques au souffle religieux qui inspira l'art chrétien. Dès les premières productions, datées de son retour, l'attention des hommes compétents fut éveillée. Une singulière et toute nouvelle liberté d'allure, audacieuse et tempérée en même temps, une abondance pleine de sève, une certaine suavité dans les décorations, apparaissaient soudain, et la pierre se pliait avec une souplesse inconnue jusqu'alors à traduire tous les trésors de cette âme d'élite.

« C'est l'époque où l'on vit s'élever le sanctuaire d'Ars, de la Louvesc, de Régnié, de Neulise, la chapelle des

Pères Dominicains de Marseille, l'église de l'Immaculée Conception à Lyon qui est une de ses œuvres plus personnelles, et beaucoup d'autres églises, en même temps que quelques édifices civils.

« Cependant le soin de sa santé l'avait obligé à quitter la brumeuse cité lyonnaise pour le climat plus hospitalier de Valence. C'est de là qu'il dirigea les travaux que nous venons de nommer. C'est également à Valence qu'il tenta de former une école de disciples capables de le suivre dans les voies artistiques qu'il venait d'ouvrir. C'est de ce précieux enseignement que sont sortis plusieurs hommes remarquables : qu'il nous suffise de nommer son éminent collaborateur à la Louvesc et à Marseille, M. Joannis Rey.

« Restait à couronner cette existence par une œuvre qui en fût comme l'apogée, qui en restât comme la synthèse. La ville de Lyon, voulant élever à Notre-Dame-de-Fourvière, un monument splendide et définitif, aucune entrave ne devait être imposée à la conception de l'Artiste. Aussi loin que pourrait aller son rêve artistique, il devait le poursuivre et le réaliser ; la ville de Lyon ne pouvait présenter semblable programme qu'à son grand architecte, M. Bossan. »

E. A. C.

## REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

---

**Catéchisme de la Prédication**, par un directeur de Séminaire. Lyon, Pélagaud, 1882, in-12, 317 pages.

Aux derniers examens de licence, on constatait, une fois de plus, qu'Aristote avait définitivement constitué, en les créant, la dialectique, la poétique et la rhétorique. Il ne faut plus songer à refondre ces sciences : à peine peut-on prétendre en modifier l'appareil. Encore est-ce là une œuvre difficile qui, probablement, attendra longtemps son ouvrier. « Qui nous donnera donc une bonne rhétorique ? » disait, aux mêmes examens, un professeur distingué.

L'auteur anonyme du *Catéchisme de la Prédication* n'a eu la préention ni de reprendre en sous-œuvre ni de faire chrétienne la rhétorique d'Aristote, l'un de ses maîtres pourtant en philosophie, comme le montre bien son *Histoire de la philosophie* dont nous ferons bientôt l'analyse. Le *Catéchisme*, sous un titre modeste, qui d'ailleurs lui convient parfaitement, (il procède par questions et par réponses), renferme cependant tout ce qu'on attendrait d'une rhétorique sacrée, et peut remplacer, dans la bibliothèque d'un jeune prêtre, les traités du P. Gisbert, d'Audisio, de M. Hamon, de Maury, etc. A bien considérer, rien ne saurait le remplacer lui-même. Où trouver, sous un volume plus accessible, tant de choses et si bonnes à lire. Les origines divines de la prédication, sa nature, son objet, son ministre : telle est la matière de la première partie. La seconde partie traite du discours en général et des divers genres en particulier. Quand on lit les préceptes propres des quatre parties du discours, ceux qui regardent les lieux des preuves, véritables *topiques* où doit puiser le prêtre, on se dit qu'il est vraiment bon de s'entendre redire ces choses, et que la rhétorique, viendrait-elle à disparaître de ce monde, elle aurait encore sa place dans les séminaires. Non que le vénérable Directeur veuille transformer ces maisons de retraite studieuse en autant de vétérances. Il veut, du moins, qu'on y fasse un cours de prédication, et c'est le cours qu'il a fait durant de longues années qu'il offre au public ecclésiastique. Il faut lui savoir gré de cette bonne intention, ainsi que des longues citations de Boileau qu'il rappelle à ceux qui ont laissé leur *Art poétique* à la porte du Séminaire. Chaque genre de prédication a ses règles tirées de l'usage. Pour les avoir ou ignorées ou confondues, plusieurs ont échoué qui seront bien aise de les trouver rappelées dans le *Catéchisme de la Prédication*. Conférences, homélies, prônes, avis, sermons, missions, retraites, catéchismes, et enfin, pour ne rien oublier, allocutions aux militaires en garnison : tels sont les principaux dont l'auteur formule les lois. C'est ici le cœur de l'ouvrage. La deuxième section

de la seconde partie est comme la branche gourmande qui dévore plus que sa part. Il reste à peine trente pages pour la troisième partie : « de l'action oratoire », dans laquelle on sait, en effet, que l'exercice rend seul maître.

Nous louerons, dans cet ouvrage trop peu connu, un ton grave et convaincu qui s'élève parfois à la hauteur du dogme, une connaissance parfaite des besoins modernes, une foi vive en l'action surnaturelle de la grâce. Ce qui y est dit des limites dans lesquelles doit se renfermer la prédication moderne est sage et réservé. L'unique objet de la prédication, c'est le dogme catholique, « infini comme Dieu », non la fantaisie profane ou la vaine curiosité de l'au-delà. L'auteur eut pu citer ici cette plainte de Dieu dans Ezéchiel : « *Dicitis : Ait Dominus, cum ego non sim locutus.* (xiii.7). » Après un si beau début, nous aurions voulu que le *Catéchisme*, au lieu de se borner à nous initier aux sources de la prédication, ouvrit en quelque sorte ces sources devant nos yeux pour nous en faire apprécier l'abondance. Il ne nous en fait admirer que le nombre : l'écriture, les pères, les conciles, la liturgie, les mystiques, les sermonnaires, et enfin, la philosophie, l'histoire, les sciences. Le vénérable directeur, en sa qualité de philosophe, admet le concours de la raison pour exposer et prouver la foi. Il rapproche, comme exemple du juste emploi de la raison, les *Conférences* de Mgr Besson des *Etudes philosophiques* d'Aug. Nicolas. Quant aux sciences, il ne les méprise pas non plus. Il avoue que l'impie de nos jours sait, et sait beaucoup. Le prédicateur chrétien seul sait ce qui conduit au salut.

Nous avons signalé la large part que tiennent dans l'ouvrage, le catéchisme et les œuvres militaires. Les deux chapitres qui y sont consacrés sont loin d'être des hors-d'œuvre, mais on les voudrait plus proportionnés à l'ensemble. Les circonstances, sans doute, ont donné, de nos jours, une grande importance à l'œuvre des catéchismes, et M. le Directeur a raison d'en attribuer la première responsabilité à la neutralité de l'école. Mais comment faire entrer dans un cours de prédication les articles 2, 3, et surtout l'article quatrième : *De la confession des enfants et des jeunes gens* ? Nous aurions mieux aimé lire ces articles, ainsi que le chapitre de l'*Aumônerie militaire* dans un *Traité des Œuvres* que l'auteur eut pu, mieux que personne, rendre instructif en le faisant plus complet.

Après ces critiques qui portent sur une certaine disproportion des parties, nous avons quelques réserves à faire sur le ton général de la première, et, de ci de là, quelques *desiderata* à exprimer à l'auteur d'un livre aussi suggestif pour ce qu'il ne dit pas, que clair et précis pour ce qu'il dit.

Il nous semble qu'on peut faire, sur la prédication chrétienne, des considérations fort élevées, sans en appeler à l'identité, imaginée par saint Augustin, et depuis si souvent répétée, du Verbe de Dieu et de toute parole sacrée, tirée de l'Écriture ou sortie même de la bouche du prêtre. Il n'y a peut-être, au fond de ce rapprochement,



qu'un jeu de mots dont les mystiques font bien de se servir pour nourrir la piété et le respect dû à l'enseignement ecclésiastique. Cela nous semble déplacé dans un ouvrage didactique, quelque théologique qu'on ait voulu le faire, et conduit fatalement à des excès tels que ceux que nous allons relever. La révélation primitive et sa transmission traditionnelle sont, pour notre auteur, la première incarnation du Verbe : sa seconde incarnation est la prédication des lévites. Ces deux incarnations sont mises de pair avec la naissance temporelle du Fils de Dieu dont le symbole dit : *Et incarnatus est de Spiritu Sancto*. Il me semble, M. le Directeur, qu'il y aurait eu avantage à choisir un autre mot pour désigner ces « théophanies » si différentes. Je sais bien qu'il y a deux manières de parler du Verbe de Dieu, et que la manière *par appropriation* est légitime : j'aurais voulu que vous la réservassiez pour un traité de la Trinité ou pour un ouvrage mystique sur les divines Ecritures. Bossuet, que vous citez si à propos, a bien soin de ne pas confondre les considérations mystiques que la piété permet avec les interprétations littérales qu'exigeait, à mon avis, un manuel comme le vôtre. Il n'eut pas traduit comme vous le faites le verset où saint Mathieu nous dit que l'homme ne vit pas seulement de pain. Saint Paul, le premier interprète de l'Evangile et le plus grand, ne confond pas, même dans le texte que vous lui empruntez, le Verbe de Dieu et la parole de Dieu. Il eut suffi à la gloire des prêtres que vous en eussiez fait les organes de Dieu, non une sorte de *dii minores*. Vous eussiez pu, tout de même, avec Louis Racine, vous écrier :

Qui m'instruira de Dieu si ce n'est Dieu lui-même.

Une lacune nous a frappé à la lecture du *Catéchisme*. Les défauts d'une mauvaise prédication n'y sont pas signalés. Peut-être leur peinture un peu chargée eut-elle mis en garde contre certains mauvais genres qui tentent de s'introduire, sous le couvert de réputations déjà faites. Boileau vous eut appris, autant que le P. Sanlecque, à critiquer les mauvais prédicateurs. Vous n'aviez, du reste, qu'à développer le quatrième chapitre de votre troisième partie.

Si, par son ton général, votre *Manuel* peut communiquer au prédicateur cette chaleur de conviction et ce mouvement qui enlève les cœurs, peut-être n'en parlez-vous pas autant qu'il conviendrait de le faire dans un ouvrage où chaque qualité de l'orateur chrétien veut être étudiée à part. Vous avez trop d'expérience de la chaire pour ne pas convenir, avec Balmès, que « ce qui est difficile, ce n'est pas de convaincre l'homme qu'il agit mal, mais de lui en faire perdre l'habitude. »

En somme, ces observations de détail n'atteignent nullement l'ensemble de l'ouvrage. Lisez le *Catéchisme*, il vous élèvera l'âme, vous fera aimer la prédication, et vous rendra difficile pour vous-même. Relisez-le, vous en retiendrez plus d'un conseil éminemment pratique. Il faut le dire cependant : les considérations générales y sont plus nombreuses que les procédés. Ces considérations

ne sont ni vagues ni vides de sens. Le vénérable auteur s'est souvenu d'un précepte qu'il a bien fait de souligner dans son livre : « Dites des choses. »

Ajoutons que ce livre et l'enseignement dont il est le résumé sont le fait d'un de nos compatriotes, directeur d'un séminaire de la région, et qu'il est revêtu de quatre approbations épiscopales, parmi lesquelles celles des Archevêques de Lyon et de Besançon. Tous les amis de la *Revue du Midi* voudront connaître l'auteur en lisant l'ouvrage. BN.

### L'Album de Kellerhoven (1)

Voici un beau et bon livre, qui se fera rapidement sa place parmi les volumes illustrés que l'on peut offrir comme cadeau de mariage ou de fête, comme souvenir de première communion et livre d'étrennes. Celui-là du moins ne présente rien qui offense aucune délicatesse de l'âme chrétienne, souvent arrêtée par certaines prétendues exigences de l'art dans la composition des sujets d'illustration ou par l'insuffisance choquante des règles les plus élémentaires de ce même art. C'est en un mot un artiste chrétien, qui a demandé aux plus chrétiens d'entre ses devanciers de lui fournir les éléments de son œuvre, et, grâce aux yeux charmés et attendris les plus touchantes inspirations des peintres qui travaillaient à genoux pour la gloire du ciel et le salut de ceux à qui leur peinture devait servir de livre. Les amis de l'art vraiment chrétien en remercieront M. Kellerhoven et, avec l'auteur, l'éditeur, qui n'a rien épargné pour vulgariser son œuvre, en lui donnant un joli vêtement typographique, vraiment digne de son inspiration. Ant. RICARD.

**MABILLON** et la Société de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle (1664-1707), par Emmanuel de BROGLIE, 2 vol. in-8°. Paris, Plon.

Rarement la critique rencontrera une aussi bonne fortune que ce livre. L'auteur est érudit, et dès lors satisfait à la première condition du succès à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais, en plus, il est aimable, intéressant et se fait lire... *Omne tulit punctum*....

M. Emmanuel de Broglie n'en est pas à son coup d'essai. Déjà,

(1) *Album de Kellerhoven*, 48 chromos, avec texte encadré pour vies des saints, d'après les manuscrits de tous les siècles.

Un vol. in-12, en feuilles, dans un carton en toile bleu et argent.. 25 fr.

Relié en maroquin poli, gardes soie..... 60

En chagrin poli, gardes chromo..... 45

En 1/2 reliure, avec coins en maroquin..... 40

(Paris, GAUME, rue de l'Abbaye, 3).

il a peint fort agréablement « Fénelon à Cambrai, » avec la même sûreté de pinceau et, disons-le tout de suite, la même indulgence pour les torts de son héros, qu'il nous montre Dom Jean Mabillon dans un cadre à souhait pour la gloire de son sujet et l'agrément de ses lecteurs.

De ci de là, nous serions plus sévère que M. de Broglie, par exemple contre Richard Simon, qu'une critique ultra-bienveillante est en train de réhabiliter, à l'encontre de Bossuet et de l'Eglise. Le panégyriste de Mabillon ne va jusque-là. Mais il parle de cet hérétique comme d'un « érudit original que son temps ne comprenait pas. » Par exemple encore, cette mention trop indulgente accordée à M. Hamon, l'un des prétendus ascétiques de Port-Royal, qui ont le plus contribué à dévier la piété française.

Son sujet, d'ailleurs, entraînait l'auteur sur cette pente dangereuse, sinon de louer le Jansénisme, du moins de plaider les circonstances atténuantes. Mabillon fut un des érudits du grand siècle, les plus fortement teintés de jansénisme et de gallicanisme. De l'aveu même de M. de Broglie, il s'en va, à Ypres, en pèlerinage au tombeau de cet affreux Jansénius, qui nous a fait tant de mal; il insinue le venin de la secte dans ses préfaces de saint Augustin; il soumet ses écrits à Nicole et prend chez Arnould le mot d'ordre de combat contre le saint abbé de la Trappe, coupable surtout d'avoir refusé le crédit de sa réputation aux sectaires. A Rome, Mabillon et son compagnon se permettent, contre l'auguste Pontife qui eut, aux égards de la secte, le tort de voir clair dans ses perfidies, des lazzis et des moqueries que nous aurions voulu relever plus verbalement qu'elles ne le sont dans l'ouvrage qui les relate.

Cette réserve faite pour l'acquit de notre conscience, il ne nous reste plus qu'à louer, et nous le faisons avec effusion. Rien n'est vivant et alerte comme ce voyage à travers les broussailles de la vie d'un érudit tel que Mabillon. Le narrateur rencontre des types amusants qu'il peint à ravir, comme ce Magliabecchi, qui, absorbé par son unique préoccupation, se servait des anchois séchées qu'il était en train de manger, comme signets dans les livres qu'il lisait. Puis, quel admirable portrait de la vertu de son héros! M. de Broglie met en lumière douce et charmante tout ce que, sous ce rapport, l'influence fatale de Port-Royal a laissé de piété vraie et d'abnégation en cet homme de Dieu, qui meurt, en répétant trois fois, comme l'écho de sa vie entière : Humilité ! Humilité ! Humilité !

Tout cela, le biographe, nous allons dire le peintre de Mabillon, s'en acquitte avec une modestie rare, sans jamais se poser en arbitre; il passe, avec une dextérité merveilleuse, à travers les questions les plus difficiles qu'il élucide, de façon à satisfaire ceux qui savent et à instruire les autres.

Somme toute, voilà un livre auquel ne manqueront ni les suffrages du public ni les récompenses de l'Académie. Ant. RICARD.

**Points obscurs et nouveaux de la Vie de Pierre Corneille**, par F. Bouquet, professeur honoraire du lycée Corneille. Paris. Hachette, 1 vol. in-8°.

Ceci n'est point un livre amusant, mais bien un livre utile. C'est le type de ces études historiques et critiques, avec pièces justificatives, telles que notre temps de redressements historiques les aime, aujourd'hui où le document prime tout. La légende gracieuse ou dramatique y perd, mais la vérité y gagne.

M. Bouquet en est convaincu. C'est pourquoi, après Taschereau et après Marty Laveaux, cependant déjà si sévères, il scrute sans cesse les secrets de l'inédit.

Ce qu'il en a tiré de neuf constitue un gros total. Nous aimons particulièrement à signaler ce qui concerne l'enfance, les études, les premiers essais, le mariage, les droits d'auteur, le patriotisme normand, les séjours à Paris, la prétendue misère finale (encore une jolie légende à renvoyer au magasin des vicilles lunes) et la mort du grand homme, qui fut Corneille.

Somme toute, ce livre annule ou quasi à peu près toutes les biographies des précédents historiens. Bonne fortune pour ceux qui tenteront cette œuvre dans l'avenir, et c'est précisément mon cas.

Ant. RICARD.

**PORTRAITS LITTÉRAIRES**, par Edmond Biré, (1 beau vol. in-8°. Lyon, Vitte et Pérussel).

Prosper Mérimée, Edmond About, Lamartine, Paul Féval, Ernest Legouvé, le duc Victor de Broglie, Cuvillier-Fleury et Babeau avec ses bourgeois d'autrefois, tels sont les sujets que M. Biré traite dans ce gracieux volume, auquel les habiles typographes qui sont MM. Vitte et Pérussel ont donné un si joli aspect.

Tout le monde connaît le talent spécial de M. Biré. C'est un lettré doublé d'un érudit. Le lettré est délicat, l'érudit est sévère : deux conditions pour réussir auprès du public, digne de ce régal.

Nous avons commencé la lecture du volume avec quelques préventions. Etant données les sympathies de l'auteur pour tel et tel critique ou politique contemporain, nous craignions de trouver là, sinon une œuvre de parti, du moins quelque faveur accordée à qui la mérite moins par ses concessions fâcheuses sur le terrain de la doctrine. Hâtons-nous de le dire, il n'en est rien. M. Biré reste sympathique sans cesser d'être juste. Il reconnaît les défaillances de ses héros et les proclame sans crainte. Ajoutez à cela que ses jugements littéraires sont d'une finesse rare, et vous aurez la clé du succès qui attend ce bon livre.

Ant. RICARD.

**VIE DE DOM** (*sic*) **BOSCO**, fondateur de la Société Salésienne, par J. M. Villefranche, in-8°, 7 fr. 50, Bloud et Barral.

Je sors, les yeux pleins de douces larmes et le cœur touché, de cette lecture fortifiante. Ce beau volume, sorti des presses d'un habile imprimeur bizontin, M. Jacquin, est un des plus consolants que j'ai lus depuis bien des années. L'auteur connaît à fond son héros, et, parce qu'il le connaît, il l'aime. Aussi, son œuvre vit-elle d'une vie palpitante, on sent le cœur et la foi sous ces lignes dictées par la vénération au talent bien connu de M. Villefranche.

Don Bosco, — pourquoi s'obstine-t-on à écrire *Dom*, qui est le préfixe du nom de certains religieux, tandis que le *Dom*, en espagnol et en italien, est le titre attribué aux ecclésiastiques dans le langage ordinaire? — Don Bosco a apparu, sur le déclin de notre siècle, comme une figure des temps anciens. Le surnaturel déborde dans son existence et dans son œuvre. Cet homme-là est un instrument; c'est Dieu qui agit en lui et par lui. Le miracle, dès lors, ne lui coûte rien, et, par miracle, j'entends surtout les transformations prodigieuses des âmes les plus réfractaires à l'action divine, les violations des lois naturelles dans les autres prodiges qu'il opère sur son chemin ne sont rien à côté de celles-là.

Il fallait, pour raconter ces choses, une plume exercée et un esprit habitué aux spéculations de l'ordre mystique. M. Villefranche possède l'une et l'autre, et, grâce à ces deux conditions indispensables en pareille œuvre, nous possédons, à notre tour, une *Vie de Dom Bosco* digne de son héros et de notre admiration.

Un jour, le fondateur des Salésiens montera sur les autels. Ce jour-là, l'admiration reconnaissante de ses innombrables amis tressaillera d'aise. Elle ne manquera pas de se reporter aussi sur le biographe qui aura contribué, pour sa part, à préparer le triomphe en mettant dans son vrai jour cette figure de saint contemporain.

A. RICARD.

**MÉLANGES et PORTRAITS**, par E. CARO. (2 vol. in-12, Hachette).

Je ne crois pas que cette publication posthume modifie rien aux impressions courantes sur son auteur, malgré les généreux efforts de M. Martha dans une notice remarquable placée en tête de ces deux grasieus volumes.

M. Martha, en fidèle et judicieux disciple de M. Caro, s'efforce de réagir contre les critiques injustes aussi bien que contre les éloges compromettants. Il exalte avec raison, peut-être sans marquer assez l'insuffisance de la doctrine qui s'arrête en chemin sur la route de la vérité, le courageux spiritualisme du célèbre professeur de Sorbonne.

Là où nous serons tout à fait de son avis, c'est lorsque le judicieux éditeur explique le caractère particulier des œuvres de son regretté

maître. « Comme M. Caro se plaisait dans le monde et qu'il y plaisait, qu'il en était non-seulement l'observateur, mais le confident, il lui était donné, plus qu'à un philosophe solitaire, de saisir dans les entretiens savants ou légers les troubles, les désordres d'esprit, les doutes, les tourments, en un mot les destructions morales qu'amènent toujours certaines idées nouvelles, quand elles sont bien comprises et plus encore quand elles ne le sont pas. »

Cela est bien dit et fort justement observé. C'est en effet tout le secret de la psychologie sociale, dans les écrits, surtout dans les œuvres posthumes de M. Caro, que nous livre M. Martha.

Le recueil commence par un plaidoyer personnel : *Souvenirs de la Sorbonne*. C'est concluant, bien qu'un peu chagrin. Il y a de fines remarques dans les articles sur *la Pensée*, sur *le Rêve*, sur *la Parole intérieure*. Il y a des pages ravissantes sur *Joseph Joubert*, sur *L'Esprit du XVIII<sup>me</sup> siècle*, sur *M. Nisard*, sur *La Maladie de l'idéal*, sur les *Pensées* de l'abbé Roux. Tous ceux qui veulent savoir où en est la philosophie à la Sorbonne et au Collège de France, ceux qui aiment qu'un philosophe soit surtout moraliste, ceux qui redoutent la terminologie scholastique et souhaitent rencontrer la métaphysique vêtue d'une jolie toilette à la française, ceux-là se délecteront à la lecture de ces deux volumes, où il y a d'ailleurs beaucoup de bon et de vrai. Mais, grand Dieu ! que cette philosophie est courte, quand on sort de lire une page de saint Thomas d'Aquin et comme on respire à l'étroit dans ces petites choses, où la scholastique de ces derniers temps a confiné l'esprit humain ! De l'air, de l'air, de la lumière ! Pourquoi faut-il que des hommes de la valeur de M. Caro n'aient pas su faire une excursion dans la *Somme Théologique* ou *Philosophique* de notre grand saint Thomas : ils en auraient rapporté de si belles et si larges pages, pour le salut de leurs contemporains, affamés de vérité et réduits à une si parcimonieuse mesure !

ANT. RICARD

---

*Le Propriétaire-Gérant ,*

GERVAIS-BRODOT.

# LES ANGLAIS EN GÉVAUDAN

## XIV<sup>me</sup> ET XV<sup>me</sup> SIÈCLES

(Suite et fin) (1)

### DEUXIÈME PÉRIODE

Malgré les traités conclus avec les principaux chefs du parti anglais et les grands sacrifices que s'étaient imposés les trois provinces voisines du Gévaudan, du Velay et du Vivarais pour obtenir la paix, elles ne se trouvèrent pas longtemps tranquilles, et treize ans après le départ des bandes, c'est-à-dire en 1403, elles se virent obligées de se concerter de nouveau pour s'opposer à une nouvelle invasion (2).

La guerre venait de reprendre entre les deux nations de France et d'Angleterre plus terrible que jamais, et avec tous les caractères d'une guerre civile, depuis que les princes du sang, divisés par une funeste et implacable rivalité, s'étaient partagés entre les deux partis : les Bourguignons soutenant le monarque anglais et les d'Orléans devenus bientôt les d'Armagnacs, le roi de France.

La confusion était du reste extrême en ce malheureux temps, et il arriva souvent qu'on avait autant à se plaindre de ses amis chargés de veiller à la sécurité du pays, que des ennemis venus pour le ravager.

C'est ainsi qu'on vit un jour le comte d'Armagnac chercher une mauvaise querelle au baron d'Aphier, quoiqu'appartenant au même parti, tomber sur ses terres sous le futile prétexte d'un manque d'égard et s'emparer des

(1) Voir t. IV, 8<sup>me</sup> liv., Août 1888.

(2) Arch. dép., G, 1034.

T. IV, 9<sup>me</sup> liv., Septembre 1888.

châteaux de Saint-Alban, d'Arzenc et de Montaleyrac dépendants de sa baronie (1).

Il le fit même son prisonnier et ne consentit à le mettre en liberté que moyennant une forte rançon.

Ajoutons qu'il était très irrité d'ailleurs contre le diocèse tout entier, l'accusant d'avoir pris parti pour les Tuschins, nom que l'on donnait aux pires aventuriers des diverses bandes qui infestaient le pays ; il fallut même, pour l'apaiser, lui envoyer une députation composée des seigneurs Astorg de Peyre, Guillaume de Montrodât et Olivier de Chirac (1415) (2).

Le Gévaudan était vraiment malheureux. Tandis qu'il était ainsi pressuré par les d'Armagnacs, il vit arriver les Bourguignons conduits par le fameux prince d'Orange qui s'empara de Marvéjols, ne laissant ignorer à personne le dessein qu'il avait conçu de recouvrer toutes les autres places de la province enlevées précédemment aux anglais.

Néanmoins il eut bientôt à faire à un terrible adversaire, Renaud de Chartres, archevêque de Reims, qui le chassa de Marvéjols et de Meyrueis, les deux seules cités dont il s'était emparé (1418). (3).

L'histoire doit enregistrer, pour cette campagne, les noms du vicomte Tallard, de Guillaume de Meillan, des sires de Grolée et du Cayla et surtout du sire de Vilard, le plus dévoué de tous, qui avait pris trois cents hommes à sa charge et vendu, pour les entretenir, jusqu'à sa vasselle d'argent.

En quittant le Languedoc après ses triomphes, l'archevêque de Reims avait établi divers lieutenants pour conserver cette province. C'est au vicomte de Polignac que fut confié le soin de veiller sur les diocèses du Velay, du Gévaudan et du Vivarais.

(1) Arch. dép., S, E, titres de la maison d'Aphier.

(2) Bull. d'ag., mai 1882, p. LXXI,

(3) Série G, 1447 et Bull. d'ag., 1882, p. LXXII.



Les Bourguignons n'étaient cependant pas d'humeur à se laisser débusquer sans essayer de se défendre.

Ils s'adressent de nouveau au prince d'Orange si justement redouté, et celui-ci répondant à leur appel, leur envoie un renfort de troupes considérable avec le seigneur de Rochebaron pour les commander. Ce nouveau capitaine était des plus redoutables, non seulement à cause des grands succès qu'il avait remportés dans sa campagne du Forez, mais aussi comme ayant des relations en Gévaudan où il possédait déjà les châteaux de St-Denis et de Montauroux. Aussi s'empara-t-il bientôt de la ville de Marvéjols et des châteaux voisins de Montrodât et de Cénaret (1).

Néanmoins le vicomte de Polignac ne cessait de veiller selon la mission qu'il en avait reçue, et s'avança vers l'envahisseur, aidé des sires de Roche, de Chalançon et de Montlaur, ainsi que des barons de Peyre et du Tournel (2).

De pareils adversaires étaient de taille à se redouter, aussi essayèrent-ils de s'entendre avant d'en venir aux mains, et une trêve fut signée entre eux, dans une conférence tenue dans la ville de Saugues. Ce n'était toutefois, pour les Bourguignons, qu'un moyen de gagner du temps, et de permettre au prince d'Orange d'arriver avec les quinze cents cavaliers qu'il conduisait de Montbrison.

Bientôt, en effet, il parut aux portes du Puy, dont il entreprit le siège, sans tenir aucun compte des conventions que l'on venait de conclure entre les deux partis.

Heureusement les d'Armagnacs avaient été prévenus à temps, et le comte de Pardiac arriva assez tôt pour sauver la ville, et mettre en fuite les assiégeants (3).

Ceux-ci se dirigent du côté de la Margeride qu'ils tra-

(1) Bull. d'ag., mai 1882, p. LIII.

(2) Arch. dép., registre Pous et traverserii.

(3) *Hist. du Lang.*, t. VIII, p. 23 et 32.

versent à pas précipités, et viennent se réfugier dans la petite ville de Serverette.

De Pardiac les y suit, mais il rencontre une résistance à laquelle il était loin de s'attendre : la place se trouvait très-fortifiée et bien pourvue de vivres et de munitions, et de Pardiac ne tarda pas à s'apercevoir qu'il lui serait très difficile de la prendre malgré le renfort de troupes que lui avait amené le sénéchal d'Auvergne. On dit même qu'il avait conçu le dessein de lever le siège lorsqu'un accident imprévu vint changer ses dispositions et relever son courage.

Le feu après s'être déclaré dans un moulin voisin, eut bientôt fait des ravages et gagné le faubourg ainsi que le château, occasionnant ainsi un grand désordre parmi les assiégés qui, pour se tirer du danger, se sauvèrent à la hâte abandonnant armes et bagages et fuyant à toutes jambes vers le château de Montauroux où ils comptaient trouver un refuge. Mais de Pardiac animé par sa victoire s'attache encore à leur poursuite et leur enlève ce nouvel asile. Il s'apprêtait à les chasser aussi des villes de Pradelles et de Langogne dont ils venaient de s'emparer, lorsqu'il se vit arrêté par le traité de paix que le dauphin venait de conclure avec les Bourguignons (1419) (1).

A partir de ce jour il n'est plus question dans notre histoire du Gévaudan, ni de Rocheboron, ni du prince d'Orange qui s'éloignèrent d'une province où ils avaient éprouvé tant de revers pour se retirer dans leur pays.

La paix avec les Bourguignons ne fut cependant pas de longue durée, et la guerre reprit plus implacable que jamais après l'assassinat du duc de Bourgogne sur le pont de Montereau.

Charles VI du reste venait de mourir et l'on put craindre qu'il ne fut le dernier roi de sa race, lorsqu'on vit le fils du

(1) Bull. d'ag., mai 1882, p. LXXV.

roi d'Angleterre soutenu par la reine mère, recevoir dans Paris, les honneurs d'un vrai triomphe, tandis que le dauphin héritier légitime de la couronne de France, errait en proscrit, dans nos montagnes.

Mais alors arriva l'heure de la Providence qui avait pris pitié du royaume de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis, et qui voulant manifester son action tutélaire et directe sur les grands événements qui allaient se produire, se servit d'une humble bergère de Lorraine pour abattre ses ennemis, et conduire son infortuné monarque à travers de prodigieux triomphes jusqu'à la basilique de Reims pour y recevoir l'onction sainte.

Et néanmoins Jeanne-d'Arc, car c'est bien d'elle qu'il s'agit, avait été trahie et bientôt abandonnée par ceux qu'elle venait de sauver, et l'immortelle héroïne tombée entre les mains des ennemis de son roi et de son pays, mourait dans la ville de Rouen sur un bûcher qui sera la honte éternelle de ceux qui la laissaient ainsi périr sans essayer de la défendre, comme de ceux qui l'immolaient à leurs rancunes et à leur vengeance.

La France sera néanmoins délivrée, mais par des moyens si malheureux cette fois, qu'on est à se demander s'ils ne furent pas plus tôt un châtiment.

Si, en effet, elle échappe au joug de l'étranger et parvient à le refouler dans ses domaines, c'est grâce à ces bandes indisciplinées dont nous avons décrit les ravages et qui vont renouveler et même dépasser les horreurs et les pillages de celles qui les avaient précédées.

Les anciennes compagnies sont donc reconstituées et parcourent les provinces, se battant les unes pour le roi de France, les autres pour celui d'Angleterre, offrant toujours de préférence leurs concours à celui des deux partis qui leur laissait espérer les plus grands avantages, et c'est de ces luttes engagées sans autre mobile que l'appât d'un vil salaire, que va dépendre le salut de la patrie !

Le Gévaudan, nous l'avons déjà remarqué, s'était montré d'accord avec les provinces voisines du Velay et du Vivarais, fidèle à la cause du roi de France, et cependant la bannière abhorrée des anglais ne tardera pas à flotter sur ses forteresses, et c'est encore la place de Châteauneuf qui ouvrira la voie à cette nouvelle humiliation.

Elle fut prise cette fois par un certain André de Ribes qui tout en combattant pour les Anglais, cherchait à entretenir de bonnes relations avec le comte d'Armagnac leur plus grand adversaire, et allait pour se ménager ses faveurs jusqu'à se dire issu de sa famille (1).

Néanmoins son triomphe fut de courte durée ayant eu à lutter avec un capitaine plus résolu, le castillan Rodrigue de Villanlandro qui le battit du premier coup, et le livra au comte de la Marche pour le faire mourir (2).

Ce Rodrigue était un espagnol de basse extraction, homme d'audace et d'aventure que nos dissensions avaient attiré en France où il fit une fortune rapide, car après avoir commencé la nouvelle campagne avec deux compagnons sans aveu comme lui, il se trouva bientôt à la tête d'une armée de cinq mille hommes aveuglement soumis à son commandement (3).

C'est avec ces troupes qu'il parcourut en triomphateur nos principales provinces et surtout celles de Guienne, de Languedoc, de Forez et de Beaujolais, les couvrant de ses exploits et de sa renommée. Le duc de Bourbon lui accorda la main de sa sœur Marguerite, princesse de sang royal, et le roi de Castille le titre de comte de Ribadieu ou *Ribadeo*.

Le Gévaudan, avec ses montagnes escarpées et ses vallées profondes, lui avait paru un pays très propice pour ces guerres d'aventure, comme lui offrant des asiles

(1) *Hist. du Lang.*, t. iv, p. 473.

(2) Ibid.

(3) Ménard, *Hist. de Nîmes*, t. iii, p. 148.

sûrs en cas d'échec. Aussi le voyons-nous s'y établir de bonne heure, et y revenir après chacune de ses campagnes pour s'y reposer de ses fatigues ou y réparer ses pertes.

C'est en 1418, qu'il y parut pour la première fois, et nos archives ont conservé le souvenir d'un *pati* ou contribution de trois cents moutons d'or qu'il imposa au clergé du diocèse (1).

Sa victoire sur André de Ribes mit le comble à sa réputation, et lui valut l'adhésion des capitaines Valette et Andrelin qui quittèrent, avec leurs bandes, le maréchal de Sévérac pour s'attacher à lui (1).

C'est même au capitaine Valette et à sa troupe que sera confié désormais le soin de surveiller le Gévaudan et de contenir ceux de la noblesse qui auraient essayé de s'insurger contre l'espagnol.

Il s'acquitta de sa tâche, et c'est bien à cette surveillance incessante que nous devons attribuer l'abstention complète de notre noblesse Gévaudanaise, que nous avons vue si intrépide durant les troubles précédents, et qui maintenant dans une période si agitée, ne donne presque pas signe de vie.

Les d'Apchier les seuls parmi nos seigneurs qui aient alors fait parler d'eux, s'attachèrent à Rodrigue et se montrèrent, jusqu'à la fin, les compagnons fidèles de cet aventurier.

D'après Ménard, le quartier général de ces bandits, la région d'où ils s'abattaient sur les contrées voisines et où ils revenaient chargés de butin, se trouvait entre le mont Lozère et les montagnes du Vivarais et ne pouvait être que les domaines de l'opulente famille de Randon de Châteauncuf. Leur marche était rapide comme la foudre et on les vit durant le mois d'octobre 1428, cou-

(1) Arch. dép., série G, 1442.

(2) Ménard, *Hist. de Nîmes*, t. III, p. 148.

vrir de leurs ravages, les environs du Puy, envahir la marche Beaujolaise et jeter l'effroi dans la puissante ville de Lyon. Aux premiers jours du mois suivant, ils tenaient les routes entre Nîmes et Avignon (1). La frayeur qu'ils inspiraient était extrême, les populations effarées ne voyaient surtout que Rodrigue; il était à la fois dans la direction des quatre points cardinaux, à la tête de toutes les bandes et derrière les flammes de tous les incendies signalés à l'horizon. Un autre historien nous affirme que les villes de Nîmes, d'Alais, d'Uzès auraient payé au poids de l'or, celui qui leur aurait rapporté la tête du terrible partisan (2).

Le Gévaudan était ordinairement épargné soit parce qu'il n'y avait pas beaucoup à prendre à raison de son extrême pauvreté, ou plutôt parce que servant habituellement de refuge à ces bandes, elles tenaient à ne pas s'y créer des ennemis. Il fut néanmoins mis à réquisition durant le dur et long hiver de 1432. Les vivres et les munitions se trouvant épuisés, il fallait bien en prendre partout où l'on pouvait s'en procurer (3).

C'est cette même année qu'une dissension qui s'était élevée entre la noblesse du pays et l'évêque Ramnulf de Péruse d'Escars, fournit l'occasion à Rodrigue d'intervenir entre les deux partis et de leur imposer une contribution.

Son quartier paraît avoir été fixé, cet hiver, à Meyrueis. C'est du moins dans cette cité que la municipalité de Nîmes fit prendre des renseignements à son sujet (4).

Ses diverses bandes étaient échelonnées dans les autres contrées méridionales du diocèse d'où nous les voyons, à la première fonte des neiges, faire irruption dans toutes les vallées des Cévennes : à Saint-Ambroix, à Alais, à Anduze, à Ganges, au Caylar, etc, car les besoins étaient

(1) Ménard, *Hist. de Nîmes*, t. III, p. 149.

(2) Quicherat, p. 34 et 37.

(3) *Hist. du Lang.*, t. IV, p. 480.

(4) Ménard, t. III, p. 239.

pressants, ces sortes de troupes n'ayant d'autre ressource, même quand elles étaient au service du roi, ainsi que nous l'avons déjà observé, que le butin fait à la guerre et les *patis* imposés aux villes et aux provinces qu'elles pouvaient atteindre.

La bande sous les ordres directs de Rodrigue se porta cette fois sur le Rouergue depuis Millau jusqu'à Entraygues, et c'est dans le village de Fernugnac situé dans cette région, qu'un de ses lieutenants, Gonnet, bâtard d'Apchier, fit brûler à petit feu l'un des principaux habitants, voulant le contraindre, en le soumettant à cette torture, à lui indiquer le lieu secret où avaient été cachés les objets précieux qu'on avait voulu soustraire à ses rapines (1).

Voici du reste un aperçu des prouesses de cette famille d'Apchier consigné dans l'acte de rémission qu'elle jugea prudent de solliciter du roi Charles VII, après que les troubles furent passés :

« A la supplication de nos amez et féaulz Béraud d'Apchier Chevalier, Jehan et François d'Apchier frères  
« enfants du dit Béraud et Gonnet d'Apchier son fils  
« illégitime.... lesquelz et aussi aultres qui ont esté et se  
« sont mis soulz eulz.... ont fait, commis et pelpétré à  
« plusieurs grand moulz, délis, malefices, pilleries, roberies, réançonnements de places, villes, églises et forteresses en divers lieux de nostre royaume, où ils ont  
« tenu les champs des longtemps... bouté feux aux églises  
« et aux villaiges, prins et ravy femmes, marchans, laboureurs et aultres de divers estat, etc, etc (2). »

Et dire que ce furent là les sauveurs de la France, les hommes auxquels, après la mort de Jeanne-d'Arc, échut l'insigne honneur de la délivrer du joug de l'étranger ! Nous avons bien raison d'affirmer qu'une délivrance opé-

(1) Quicherat, p. 101.

(2) Regist. du trésor des chartes, JJ 176, n° 96.

rée par de parcs moyens, ressemblait fort à un véritable châtiment !

Les excès dont se souillèrent les d'Apchier en Gévaudan ou dans les diocèses voisins, furent commis par Rodrigue de Villanlandro sur une plus vaste échelle dans nos plus riches provinces du nord et du midi, dans le Bourbonnais et la Touraine, en Bourgogne et en Guienne et surtout dans notre Languedoc.

Rendons-lui néanmoins l'hommage de s'être montré constamment fidèle à la cause du roi de France et de l'avoir servie utilement en infligeant aux Anglais et aux Bourguignons leurs alliés, de sanglantes et terribles défaites.

Cependant les Bourguignons confus des grands malheurs que leur alliance avec l'étranger avaient attirés sur leur infortunée patrie, venaient de se réconcilier tout de bon, avec le roi Charles VII. Les Anglais eux-mêmes comprenant la répulsion toujours croissante qu'ils avaient inspirée, malgré leurs victoires, à la nation française, avaient consenti à la paix d'Arras, qui était une espèce de renonciation à leurs anciennes prétentions.

Les routiers comprirent que leur situation allait être désormais compromise, aucun des deux partis n'ayant plus besoin de leur concours, et ne voulant pas renoncer à un genre de vie qui était devenu pour eux un état et un gagne-pain, ils se réunirent tenant à se concerter sur les moyens à prendre pour se maintenir (1435).

C'est en Gévaudan, dans le voisinage du mont Lozère, que fut indiqué le rendez-vous, et l'on y vit arriver des contrées les plus lointaines, les chefs les plus renommés. Une quittance d'Ode de Villa frère du Sénéchal de Beaucaire, envoyé de Nîmes à cette assemblée, indique comme en faisant partie avec Rodrigue de Villanlandro, Antoine de Chabanes, Guy Blancheford, Gauthier de Brazac et le bâtard d'Astarac, qui avaient appartenu aux bandes du Nord.



Il y avait aussi le sire de Lestrac et le bâtard de Noailles, arrivés du Bordelais (1). Cependant on n'avait pu parvenir à s'entendre et nous voyons un peu plus tard, dans une nouvelle assemblée dont Rodrigue était toujours l'âme : Poton de Xaintrailles, le comte de Pardiac et le bâtard de Bourbon se concerter sur le même sujet.

Le résultat, pour notre diocèse, fut de l'accabler de nouvelles contributions. Deux mille moutons d'or furent comptés à Rodrigue de la part de nos états, par Denis Bonniot, secrétaire et trésorier de Monseigneur l'évêque 1437. Égale somme lui fut apportée à Marvéjols, l'année suivante 1438 par Bertrand Teysier consul de Saugues (2). Il fallut donner aussi quinze cents écus au Dauphin Louis qui avait pris parti pour les compagnies ; mille écus pour les gendarmes du bâtard de Bourbon, et égale somme pour ceux de Poton de Xaintrailles (3).

Plus que jamais c'était la confusion et la ruine et comme les excès se renouvelaient dans un grand nombre de provinces, il fallait aviser ou laisser périr la pauvre France.

Le roi l'avait enfin compris et une énergique résolution venait d'être prise dans les conseils de la couronne. C'était d'employer toutes les forces de la nation, maintenant qu'on n'avait plus rien à craindre des Anglais, à poursuivre les bandes malgré les services rendus à la cause royale, et à travailler à les dissoudre par tous les moyens.

De toutes, la plus menaçante était celle de Rodrigue qui chevauchait en long et en large par la province de Languedoc la couvrant selon son usage de ravages et de ruines (4). C'est à la poursuite de celle-là que s'attacha en premier lieu le monarque. On vit, en effet, ce prince d'ordinaire si irrésolu, si ennemi des actes significatifs, se transporter

(1) Bibl. nat., cabinet des titres, dossier Villa.

(2) Ibid. val. 404, coté 9046.

(3) De Burdin, t. 1, p. 45.

(4) Bibl. nat., cabinet des titres, val. 599 fr. 30.

en Languedoc recueillant dans chaque localité d'innombrables plaintes contre le redoutable capitaine, comme s'il eut pris plaisir à se former au sujet de cet homme un trésor inépuisable d'indignation et de colère. « De Montpellier il s'en alla droit à Saint-Flour cuidant trouver le dit Rodrigue pour détrousser » lui et sa compagnie (1). Rentra par Clermont, dans le Bourbonnais, et le résultat de son voyage fut un édit de bannissement qu'il lança contre l'espagnol (2), défendant à toute personne et nommément aux princes du sang, de lui accorder aide, protection, ni confort ; donnant en outre autorisation de courir sus à ses routiers et de les tuer comme bêtes nuisibles (3).

Rodrigue était de taille à lutter avec le roi, il préféra éviter de le combattre, et se jettant dans les provinces du Quercy, de l'Agenois et du Périgord où s'étaient maintenues les compagnies dévouées à l'Angleterre, il les expulsa de ces provinces et mérita par ce nouveau service, de rentrer dans les bonnes grâces du Monarque. Néanmoins il ne voulut pas en profiter cette fois et dégoûté de la vie d'aventure qu'il avait menée jusqu'alors, il rentra dans sa patrie où il se fit une haute position et reçut de grands honneurs de son roi Don Juan II de Castille.

On avait, du reste, dans les conseils de Charles VII, trouvé le moyen de se débarrasser des bandes et même de les utiliser pour le service de la patrie, en les organisant en troupes régulières. Ce fut la création d'une armée permanente, maintenue à un effectif déterminé, d'abord payée de mois en mois, et disséminée par petites escouades, dans des lieux désignés par le roi.

Cette sage loi d'où sont sorties les armées françaises qui ont depuis porté si haut l'honneur de la France, parut le 2 novembre 1432 et fut appelée pragmatique sanction.

(1) Manuscrit n° 48, de Duchêne 104.

(2) Quicherat, p. 143.

(3) Arch. nat., reg. JJ 179, pièce 16.

Elle portait qu'à l'avenir il n'y aurait plus de capitaines que ceux qui seraient institués par lettres royales, plus d'hommes d'armes que les sujets dont la vie et les mœurs auraient été trouvées dignes d'approbation après un examen sérieux ; plus de campement en lieux vagues, ni de séjour ailleurs que dans les villes ou bourgades frontières qui seraient désignées par le roi ; plus de courses désordonnées, ni d'incendies ou de pillage sous peine de mort (1).

Les cadres furent largement ouverts aux anciens routiers ; on élimina néanmoins les plus compromis, ceux surtout qui, signalés par des habitudes d'insubordination, étaient regardés comme incapables de se soumettre à une sévère discipline. Le triage se fit sans trop de résistance, grâce à l'habileté et à la grande énergie du chancelier Tristan l'Hermite qui avait été chargé de présider à cette opération.

Les éliminés furent désarmés, groupés par nations et confiés à des commissaires chargés de les conduire, sous bonne escorte, jusqu'aux frontières de leurs provinces respectives (2). La plupart de ceux qui appartenaient à notre Gévaudan, se réfugièrent dans les gorges des Cévennes et devinrent les ancêtres de ces hordes sauvages que nous retrouverons un peu plus tard, renouvelant les mêmes excès dans notre diocèse et les diocèses voisins, sous la bannière du protestantisme.

Albigéois, compagnons, routiers et huguenots appartiennent, sous diverses formes, à la même race, la race des révoltés, race qui n'est pas encore éteinte et dont on pourrait retrouver les fils parmi les séditeux et les anarchistes de notre temps.

OLIER,

curé-doyen, chanoine honoraire.

(1) Recueil des ordonnances des rois de France, t. XIII, p. 306.

(2) Mathieu d'Escouchy, t. I, p. 36 et 51.

# LA FAMILLE ET LA RÉVOLUTION

---

Un des traits les plus saillants de la décomposition sociale à l'époque où nous sommes, c'est l'altération profonde et rapidement progressive des lois de la société domestique et de ses mœurs. Trop souvent les droits et les devoirs soit des parents, soit des enfants sont oubliés ou méconnus ; les désordres les plus humiliants et les plus douloureux éclatent au foyer de la famille ; comme société domestique, elle tend à disparaître totalement.

On comprend les conséquences qui en naissent pour l'ordre civil et politique.

Comme un vaste et pesant édifice dont les fondements mal assurés chancellent, l'État est ébranlé de fond en comble ; ses institutions organiques deviennent impuissantes, et dans le corps social, il est facile de reconnaître les signes précurseurs et infaillibles d'un prochain éboulement.

Pour tout homme qui sait observer et penser, il n'y a qu'un seul moyen de conjurer ce cataclysme, c'est de s'en prendre résolument à sa cause première. Or à quel principe se rattache la perversion de la famille ?

C'est de toute évidence à la Révolution.

Comment, en effet, Rousseau a-t-il entendu la société domestique ?

« La plus ancienne des sociétés et la seule naturelle, dit-il, est celle de la famille. Encore les enfants ne ressent-ils liés au père qu'aussi longtemps qu'ils ont besoin de lui pour se conserver ; sitôt que ce besoin cesse, le lien naturel se dissout. Les enfants exempts de l'obéissance qu'ils devaient au père, le père exempt des soins

qu'il devait aux enfants, rentrent tous également dans l'indépendance. S'ils continuent de rester unis, ce n'est pas naturellement, c'est volontairement, et la famille elle-même ne se maintient que par convention (1). »

Ainsi, aucun lien impérissable de droit et de devoir entre les diverses personnes de la famille. L'utilité, le besoin est l'unique ciment qui tient debout la société domestique ; du moment « qu'il cesse » elle n'existe plus.

Et qu'on ne dise pas qu'au décès des parents, elle se prolonge de droit naturel par la transmission *ab intestat* de leurs biens à leurs fils et à leurs filles. Car d'après les principes de la Révolution, cette transmission successorale n'est pas de droit naturel, mais l'ouvrage de la loi civile. Les enfants reçoivent beaucoup moins de leur père son héritage que de l'Etat qui leur en fait la collation.

Quand le besoin qui réunit et conserve l'association familiale prend fin, les enfants rendus à la condition originaire de l'homme, qui est l'indépendance et l'isolement, créent, chacun de son chef, une famille nouvelle sans aucune connexité de droit naturel avec la famille originaire ; la mutualité de sentiments que la communauté domestique aurait fait naître entre les divers membres de la famille tombe ; « elle cesse » d'être fondée en droit et en raison.

Aussi, quelle est par exemple, la piété filiale dans le système révolutionnaire ?

Les faits parlent.

Nous savons comment se comportaient les bénéficiaires de la démission de biens, au temps de la jurisprudence ancienne.

Quoique dépouillés de l'administration et de la jouissance de leur patrimoine, les ascendants donateurs ne laissaient pas de trôner, toujours, dans la famille, d'autant

(1) Contrat social, chap. 1 et 2.

plus aimés et vénérés que les donataires se croyaient et se sentaient obligés par reconnaissance, de leur témoigner plus d'amour, plus d'égards et plus de soins.

Et que voyons-nous, aujourd'hui, quand les père et mère procèdent au partage de présuccession ?

« J'ai honte de le dire, s'écriait le président Bonjean à la tribune du Sénat, le 23 mars 1861, dans les premiers temps tout va à merveille; la rente que l'ascendant donateur s'est réservée, est payée exactement; le donateur est entouré de soins; mais peu à peu, le souvenir du bienfait s'affaiblit; les charges seules apparaissent; les rentes ou prestations en nature ne sont plus acquittées que de mauvaise grâce; trop souvent, on cherche des prétextes pour s'en dispenser; trop souvent aussi, les malheureux ascendants se trouvent délaissés dans leurs vieux jours par d'indignes enfants qui ne voient plus en eux qu'une charge inutile. N'est-il pas vrai qu'il en est souvent ainsi ? »

*Plusieurs voix* : « oui ce n'est que trop vrai (1) ».

Dans un livre bien connu, M. Ernest Legouvé est plus explicite encore.

« J'ai vu moi, à la campagne, écrit-il, un vieux paysan qui avait donné son bien à ses enfants, relégué peu à peu de la chambre d'honneur dans une pièce humide et malsaine, puis, de cette pièce dans un fournil, puis exilé de la table, puis réduit à manger la soupe dans une écuelle de bois, puis réduit à ne manger que du pain, puis forcé de coucher dans une sorte d'auge sur la vieille litière de l'âne, et enfin un jour, à bout de désespoir et d'indignation, allant se jeter à la rivière ! Certes, reprend M. Legouvé, ce sont là des exceptions; il y a des pères créanciers et aimés; même parmi les fils ingrats il y a des degrés. Tous ne refusent pas la

(1) Cité par Le Play. *Organisation du travail*, p. 191.

« soupe à leur père, mais ils lui donnent la maigre part  
« et la plus mauvaise place à la table de la famille, ils ne  
« lui volent pas la rente qu'ils lui doivent, mais ils se la  
« font arracher pièce à pièce ; et, parfois le père est con-  
« traint de faire appel au Juge de Paix ; ils ne le réduisent  
« pas à se tuer de désespoir, et il ne l'appellent pas :  
« *monsieur vit toujours !*... mais ils comptent ses jours et  
« les abrègent en les empoisonnant (1) ».

Et ne supposons pas « qu'au dessus, » dans les classes supérieures, les enfants diffèrent ; « les apparences sont mieux gardées, mais la réalité n'est pas meilleure » ajoute Le Play (2).

L'amour paternel lui-même, ce noble sentiment, le plus fort peut-être et le plus intrépide, et, en tous cas, le plus vivace que Dieu ait versé dans le cœur de l'homme, se ressent fort tristement des mêmes doctrines.

Rappelons, d'abord, que les principes de l'éducation négative de Rousseau refusent à l'autorité domestique son droit coercitif et jusqu'à sa raison d'être (3).

Aussi, Le Play fait-il ressortir combien souvent, aujourd'hui, les pères, avec une indifférence coupable, se reposent tout à fait, sur autrui, *de l'éducation* de leur famille.

Il y a bien pis encore :

Tandis que d'atroces sauvages, dans l'Afrique centrale, mettent à mort leurs enfants, quand ils deviennent pour eux une gêne plus ou moins pénible dans leurs courses nomades, n'est-il pas vrai que trop habituellement nos jeunes ménages se préservent de devenir père et mère pour en éviter les obligations ?

Du reste, c'est au point de vue du naturalisme le plus abrutissant que la Révolution caractérise et définit le mariage.

(1) *Les pères et les enfants au XIX<sup>e</sup> siècle.*

(2) Le Play, *loc. cit.*

(3) Le Play, *les ouvriers européens*, t. 1, p. 169.

T. IV, 9<sup>me</sup> liv., Septembre 1888.

Est-il pour elle comme pour nous,

*Consortium omnis vitæ, humani atque divini juris communicatio* (1) ; l'alliance des deux époux voulue, consacrée par la sagesse divine qui communique à l'homme sa puissance créatrice, pour, au moyen de la femme, perpétuer l'espèce, la conserver, élever les enfants, leur inculquer la volonté sainte, vaillante et constante, de remplir tous les devoirs de la vie privée et de la vie publique, et d'obtenir ainsi « après la mort, le vrai but de la vie, (2) » cette plénitude immortelle et ineffable de volonté parfaite, d'amour satisfait et de science pour laquelle Dieu nous a tirés du néant ? (3)

Aux yeux de la Révolution, le mariage est uniquement l'accord des deux conjoints amenés l'un à l'autre par l'attrait et la différence des deux sexes, fragile, par conséquent, comme tout ce qui dépend seulement de la volonté humaine, et n'offrant aucune garantie solide de bonheur et de fidélité. Les deux sexes étant parfaitement égaux, le foyer conjugal, au lieu d'être un sûr asile de protection pour la femme, de concorde et de paix pour les deux époux, devient trop souvent un théâtre d'antagonisme, et l'on a pu dire, avec l'assentiment de la majorité de nos assemblées souveraines, qu'aujourd'hui, la faculté du divorce fait partie nécessaire du lien matrimonial.

Comme le mariage n'est pour les deux intéressés qu'une convention synallagmatique, chacun d'eux cherche à s'y créer personnellement et sans se préoccuper de l'autre partie, le plus d'avantages possibles. C'est un marché soumis à la grande loi de l'offre et de la demande. Les valeurs diverses y sont portées en compte ; et comme le type de la valeur en échange, l'argent, est la principale, puisque le cas échéant, elle procure tout ce qui s'achète,

(1) Droit romain.

(2) et (3) Jules Simon, *religion naturelle* ; M. J. Simon cite le *Catéchisme de Meaux* de Bossuet.



le mariage n'est qu'une affaire d'argent. C'est dans l'acte notarié qu'il se résume. Ce contrat en est, au fonds, l'expression tout entière; la comparution devant l'officier de l'état civil est chose de protocole; et quant à l'intervention du ministre du culte, c'est un cérémonial dont la liberté démocratique qui aspire à simplifier de plus en plus l'existence, entend se délivrer prochainement.

Ainsi, en résumé, « l'absence de toute autorité ou l'anarchie étant d'après Proud'hon, la première condition de toute association naturelle, (1) » l'anarchie règne dans l'association naturelle créée par le mariage entre l'homme et la femme. On la trouve également au foyer domestique : « Tous les membres de la famille étant nés égaux et « libres, c'est « volontairement » que, dans la mesure dont il croit profiter des services paternels, l'enfant a dû la déférence pour le père, et, de son côté, le père, bien loin d'avoir aucun droit sur sa famille « est payé par son « amour pour ses enfants des soins qu'il leur rend (2). »

Empressons-nous de reconnaître que dans le succès de ses développements, le principe révolutionnaire n'a pu faire encore de ce type familial pris en son entier, le pivot des sociétés contemporaines. Mais il a créé et ne cesse de répandre la famille instable (3). Or quelle est comme facteur social cette organisation domestique ?

Plusieurs économistes ont mis en relief la grande part qui lui revient dans la dépopulation en France.

Nous allons signaler très-brièvement, parmi ses funestes conséquences, celles qui nous paraissent offrir le plus de dangers.

(1) Proud'hon cité par le P. Ventura.

(2) Rousseau, *loc. cit.*

(3) « *Famille instable* : Elle se forme par le mariage des parents, et se dissout par leur décès et la division de leur héritage. » Le Play, *Les ouvriers européens*, t. 1, p. 457.

Il nous faut constater, avant tout, qu'au lieu de se continuer par l'*héritier associé* (1) le foyer domestique « se dissolvant » à chaque génération, la famille instable doit avoir pour effet d'empêcher les traditions domestiques de se former ou d'abolir celles qui subsisteraient encore. Aussi a-t-elle concouru pour une majeure part à déchaîner cet esprit d'innovation qui, au mépris de toute expérience et de toute stabilité, « brise le lien invisible qui unit entre eux les temps, ne sait bientôt plus à quoi rattacher et comment consolider ses créations nouvelles (2), » livre l'Etat aux risques de toutes les chimères, et entrave, au point de vue moral, tout véritable progrès. Ne convient-on pas que si les sciences physiques ont avancé, le siècle s'enténébre sur tout le reste ? L'instabilité de la famille règne dans les régions du gouvernement. Dévoré de la fièvre du désordre et toujours agité, le corps politique subit, par intermittence, des bouleversements qui jettent dans la détresse le commerce et l'industrie, compromettent les conditions de sécurité individuelle et collective, et font, au profit de quelques politiciens, litière de tous les droits et de tous les intérêts.

Ce n'est pas tout.

Comme Le Play le rappelle souvent : chaque génération qui surgit, met en perdition l'ordre politique et civil par l'invasion des passions mauvaises venues du vice originel, si, en elle, ce vice n'a pas été dompté par l'éducation dont la mission et les devoirs incombent, de droit naturel, au père de famille (3). « Le père, dit saint Thomas

(1) L'*héritier associé* est « celui des enfants qui paraît le plus digne au père d'être associé à sa culture, à son atelier, à son commerce, et de continuer son œuvre après lui et à qui il la lègue toute entière, en dotant ses autres fils ou filles conformément à leurs aptitudes ou à ses ressources et sans que ceux-ci puissent attaquer ces dispositions. »

(Lorrain, *Problème social*, p. 103).

(2) Ancillon cité par Le Play, *Les ouvriers européens*, p. 135 et 136.

(3) Le Play.

d'Aquin, n'est-il pas pour l'enfant, « le principe... et de « l'éducation, et de la discipline et de toutes les choses « qui tendent à la perfection de la vie humaine (1) ? » même pour la religion qui, à y regarder de près, contient en soi l'entier programme de tous les devoirs, il est vrai de dire qu'elle est patriarcale, familiale avant d'être publique. C'est l'enseignement du père et de la mère qui, dans l'enfant, inaugure les croyances dont l'entier système doit être plus tard constitué, en dehors de la famille, par le pouvoir religieux. Mais cet enseignement qui est essentiellement coutumier, opère-t-il dans la famille instable ? Non, il y tombe en désuétude. Dépouillé de son sacerdoce par suite du caractère uniquement séculier assigné au mariage et à l'autorité paternelle dont les droits sont contestés, le père est incliné, comme à son insu, à suivre les maximes de Rousseau qui lui interdit de parler de Dieu et de religion à sa famille. Son attention étant d'ailleurs distraite par les intérêts matériels qui cherchent sans cesse à le captiver, il oublie ce qui importe le plus à l'enfant, qui est de le former au bien en remplissant son âme de foi religieuse par le bon exemple et les meilleures doctrines. L'apostolat domestique se tait ; « la verge de la discipline est détruite (2) ; » — « abandonné à son ignorance et à sa volonté, l'enfant couvre de confusion ses père et mère (3) ; » et l'on est ainsi forcé de reconnaître combien est fallacieuse notre législation qui, d'une part, consacre et développe la famille instable, et qui, d'autre part, interdit dans les écoles le catéchisme sur ce motif, qu'assurément au foyer de la famille, l'enfant reçoit l'enseignement religieux qu'ensuite le ministre du culte vient compléter !

Et ici, nous touchons à la cause efficiente de l'infériorité

(1) Somme théologique, II, 11<sup>e</sup> quest., 101, art. 1.

(2) Proverbes XXII, 15. — XIX, 58. — XXIII, 13.

(3) Ibid., XXIX, 15.

qu'on nous reproche, comparés à l'Allemagne et à l'Angleterre.

N'a-t-on pas dit que si la France est en retard de leur grandeur toujours croissante, c'est qu'elle est catholique et qu'elles doivent au protestantisme leur prospérité et leur progrès ?

La réponse est dans les doctrines et les faits que nous avons résumés.

Sans doute, « la religion catholique est celle de la majorité des Français. » Mais n'est-il pas de droit public, en France, que l'Etat devenu révolutionnaire, l'a complètement abjurée et qu'il pose sur des bases exclusivement séculières et à l'abri de toute idée religieuse, la société domestique ?

Et d'autre part, dans quelle nation, l'Etat professe-t-il plus ouvertement qu'en Allemagne et en Angleterre le caractère religieux du mariage (1), et l'origine divine du pouvoir, soit dans la famille, soit dans le gouvernement ? Aussi, sous ses divers rapports, l'Angleterre et l'Allemagne conservent la doctrine catholique, apostolique et romaine, tandis que, dans notre patrie, pour servir la Révolution, l'Etat s'est empressé d'apostasier.

Donc, on aurait grand tort d'imputer à la religion catholique la responsabilité de nos maux et de nos désastres. Si la France est malheureuse et menace ruine, c'est qu'en elle, l'Etat et la famille ne sont plus animés de la foid'où sortirent jadis les sentiments et les inspirations qui firent sa force et sa puissance. Elle est au milieu des autres peuples comme un renégat qu'on redoute, peut-être, mais qu'on méprise, et dont on suit d'un œil attentif la déca-

(1) C'est par une inconséquence évidente que tout en professant le caractère religieux du mariage, l'Etat, en Angleterre et en Allemagne, admet le divorce dans des cas déterminés. Mais la faculté du divorce est en Angleterre et en Allemagne une cause de désorganisation familiale bien moindre qu'en France où, rejeté par les lois, le caractère religieux du mariage tend à disparaître des croyances, pour ensuite s'effacer dans les mœurs.

dence, témoignage empirique de l'action délétère, avilissante et meurtrière que l'incrédulité et l'impiété exercent sur l'homme au sein même de nos sociétés sceptiques et dévoyées.

Et veut-on la preuve qu'aujourd'hui comme toujours, le catholicisme excelle à enfanter la grandeur morale ?

Qu'on s'applique à l'étudier là où il subsiste encore : dans la vie individuelle.

M. Maxime Ducamp n'a-t-il pas constaté péremptoirement que la France catholique s'y montre sans discontinuer l'héroïque et noble pays de saint Vincent-de-Paul, offrant au monde les plus beaux exemples et les plus nombreux de ces vertus qui peuplent le Ciel après avoir embelli la terre et consolé l'humanité.

Il est temps de conclure.

Le salut de la France dépend de l'entière restauration et pratique du catholicisme dans les institutions de la famille et dans les principes du gouvernement.

L. DE CASTELNAU.

# LES PRIEURS

## DE

### NOTRE-DAME DE SOUDORGUES

(suite et fin) (1)

---

A la mort de Claude Germain , Soudorgues comptait cinq cent quarante habitants dont trente-huit catholiques.

C'est un manuscrit de l'époque qui nous fournit ces chiffres ; à la même page, nous lisons de précieuses indications sur les revenus et les charges du prieuré. « Les » fruits décimaux et censives ont été affermés par bail du » 26 janvier 1762, reçu Seguret notaire, au prix de 1400 » livres, quitte de toutes charges même des décimes , » que le fermier est tenu de payer au-delà du prix du bail, » à cela joint 961 livres pour la terre appelée dominica- » ture.

Fait en tout, pour le prieuré..... 2.361 liv.

» A distraire :

|                                                 |          |
|-------------------------------------------------|----------|
| » pour la congrue.....                          | 300 liv. |
| » pour le secondaire , car il doit y avoir un   |          |
| » secondaire ; le curé ne le demande pas,       |          |
| » parce qu'il en retire la rétribution, mais on |          |
| » a soin, autant que possible, de l'en pour-    |          |
| » voir, vu l'étendue de la paroisse, soit ....  |          |
| » aumône de trois salmées de châtaignes         | 150 liv. |
| » blanches.....                                 | 60 liv.  |
| » pour menues dépenses .....                    | 60 liv.  |

» Total..... 570 liv.

» A quoy il faut joindre, pour casuel abonné. 100 liv.

» Fait en tout..... 670 liv.

(1) Voir la livraison de février 1888.

Voilà quels étaient les revenus de la cure de Soudorgues, lorsque Jean-Louis Eudoly, prêtre du diocèse de Nice, bachelier en théologie, en prit possession, le 3 octobre 1762. Le saint prêtre ne devait passer que six ans dans la paroisse. Ce serait beaucoup aujourd'hui, c'était peu alors. Atteint, dès son arrivée, de la maladie qui le mit au tombeau, il ne put durant ce temps, que prier pour ses ouailles et s'immoler pour elles, tandis que son secondaire Delrieu exerçait les fonctions curiales.

On le voyait néanmoins, de temps à autre, quand le mal lui laissait quelque répit, visiter sa paroisse, porter des secours aux malheureux, donner à tous des conseils paternels ; et malgré ses infirmités, montrer qu'une âme vraiment sacerdotale « est maîtresse du corps qu'elle anime. »

Sa grande passion paraît avoir été l'amour des âmes. Il eut voulu gagner tout le monde à Jésus-Christ, et son zèle n'excluait point les hérétiques. Ceux-ci, peu touchés de ses sentiments, irrités plutôt de ses efforts pour les ramener à la foi catholique, résolurent de lui faire un mauvais parti. Ils l'attendirent, non loin de la tour de Peyre (1), un jour qu'il était allé administrer un malade au hameau des Horts, et le blessèrent grièvement.

Ce ne fut que par une sorte de miracle qu'il échappa à leur fureur.

Ce zèle si fécond en œuvres de toute sorte, éclatait aussi en discours parfois éloquents. Qu'on en juge par ce débris d'une page qui nous est tombé sous la main : « Dieu, dit-il dans une instruction sur l'obéissance, n'a pas voulu que la famille fut une république où le pouvoir est partagé, mais une monarchie. Le père y est roy ; son autorité est un peu modérée par la mère, mais il est et demeure

(1) La tour de Peyre, comme celle de Beauvoir, remonte à la fin du X<sup>e</sup> siècle. L'une et l'autre ont servi, pendant les guerres de religion, à transmettre des signaux.

souverain de sa famille. Tant pis à lui, si dans ses mains il laisse s'amoindrir, se déshonorer le sceptre de l'autorité, c'est à Dieu qu'il en devra compte ; mais les siens lui doivent quand même respect et soumission. L'obéissance à ses (*sic*) parents, voilà la vertu des enfants. C'était celle de Jésus. *erat subditus illis* ; C'est tout ce que nous apprend l'évangile de . . . . . »

Un prêtre qui offrait un si parfait modèle du vrai pasteur, devait posséder l'affection de son peuple. Eudoly en jouissait, quand la mort, qui souvent trop se hâte, vint l'enlever à sa paroisse. Il n'avait pas encore cinquante-deux ans. On l'inhuma dans l'église, et sous la chaire, peut-être pour rendre hommage à ses talents oratoires (1).

\*  
\*\*

Après lui vint Aigoïn de Montredon *qui fuit proditor* ! On dit que ses débuts promettaient pour la gloire de Dieu. L'histoire nous a appris combien ces promesses furent mensongères. Il confia sa paroisse à un secondaire qui s'appela successivement Cros, Marquez, Pic, Bouteiller, Martin, tandis qu'il donnait lui-même son temps et ses soins à sa propriété de Montredon (2).

Sous M. Aigoïn, Soudorgues eut encore la visite d'un évêque, un grand évêque, mort cardinal et membre de l'Académie française. Nous avons nommé Monseigneur de Beausset, dernier évêque d'Alais. C'était en 1788. A la suite de sa visite, il publia une ordonnance que nous

(1) Ce jourd'hui, 30 avril 1769, sur les 5 heures du soir, nous avons inhumé, dans l'église de Soudorgues, messire Jean-Louis Eudoly, curé de ladite, décédé le jourd'hier, après avoir reçu tous les sacrements, âgé de 52 ans environ, au milieu d'un grand concours de fidèles, et assisté de M. Sauzet, curé de Saumane ; de M. Perrière, prieur de Saint-Martin de C. ; de M. de Solier, prieur de Cognac ; de M. André, sacristain de l'abbaye de Cendras, tous signés avec nous, Blanchier, archip. de Lasalle.

(2) Le château de Montredon, où naquit François Aigoïn, le 3 mai 1739, est situé sur la commune de Saint-Romans-de-Cadières.



reproduirons ici, parce qu'elle donne une idée assez complète de l'état de notre église, et des ressources de la paroisse, au moment où éclata la Révolution :

« Louis-François de Bausset, par la miséricorde divine et l'autorité du Saint-Siège Apostolique, évêque d'Alais et conseiller du Roi en ses conseils.

« Vu notre procez verbal de visite dans l'église paroissiale de Notre-Dame de Soudorgues, avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

« 1<sup>o</sup> Que le pavé du sanctuaire sera réparé le long de la table de communion ; que la peinture des gradins et du tabernacle sera rafraichie aux endroits dégradés de même que la dorure ; qu'il sera fourni deux chandeliers de laiton conformes aux quatre plus grands qui sont sur l'autel, les deux petits devant servir pour les messes basses. Comme le fond du sanctuaire est trop nud, on fera quelques ornements à côté du tableau, soit en panneaux d'une boiserie peinte en gris à l'huile avec quelques moulures, soit en plâtre ; on attachera sur deux pitons une tringle de fer, au-dessus du tableau ; et on y mettra deux rideaux de cotonnade bleue ou violette, pour couvrir les tableaux pendant le Carême.

« 2<sup>o</sup> On fera un lutrin amovible, et on fournira un livre pour les messes des morts, un processionnel, un *exæquæ defunctorum*, et un graduel, réunis en un seul volume, grand format, selon le rit de notre diocèse, et avec tous les signets nécessaires ; on fournira aussi une nappe d'une toile fine pour la table d'autel, un pavillon rouge de soye avec une dentelle en or, pour le ciboire, et un goupillon de laiton neuf ; on fera attacher à un des rayons de l'ostensoir une petite chaîne d'argent pour tenir l'aiguille ; on mettra une petite croix d'argent sur la boîte qui sert à porter le Saint Viatique ; enfin il sera fourni deux burettes de verre pour la messe.

« 3° Le couvert de la sacristie sera remanié avec soin, ensuite on la blanchira à plusieurs couches, dans l'intérieur ; on y mettra un prie-dieu d'un bon bois peint à l'huile, un bassin pour la fontaine, des cartons pour la préparation et l'action de grâces avant et après la messe.

« 4° Il sera fournis par qui de droit, dix purificateurs neufs, six lavabos, une aube d'une toile fine, quatre essuyemains et six amicts ; tout le linge servant à l'autel sera marqué des croix nécessaires.

« Pour ce qui regarde la nef de l'église, et le cimetière, nous ordonnons ce qui suit :

« 1° On changera une partie de la table de communion, qui est en mauvais état ; on réparera le pavé aux endroits dégradés ; la nef sera blanchie entièrement ; on peindra à l'huile la porte de l'église et le tambour ; on fera aux deux confessionnaux toutes les réparations nécessaires ; on mettra aux fenêtres un châssis de fil d'archal, et on visitera le couvert de l'église pour obvier aux gouttières.

« 2° On fera au-dessus des fonts baptismaux un ciel de bois peint en gris à l'huile, et on placera à côté une image du baptême de Notre-Seigneur ; on peindra à l'huile la porte du cimetière et il y sera mis une chaîne de fer avec serrure pour la fermer à clef ; enfin on disposera la cloche de manière qu'on puisse la sonner à volée pour être entendue le plus loin qu'il sera possible, dans une paroisse aussi dispersée.

• En outre, nous voulons que les vêpres soient chantées, tous les dimanches et fêtes, depuis Pâques jusqu'à la Toussaint, à trois heures ; et depuis la Toussaint jusque à Pâques, à deux heures précises.

« Exhortons les fidèles à éviter avec soin les danses et les cabarets, à s'approcher des Sacrements, et à sanctifier les dimanches et les fêtes, en s'abstenant de toute œuvre servile.

« Recommandons aux pères et mères, maitres et maitresses, d'envoyer exactement leurs enfants et domestiques, aux catéchismes, offices et instructions de la paroisse, et d'y assister eux-mêmes avec assiduité et édification.

« Sera la présente ordonnance écrite mot à mot dans le registre courant de la paroisse, lue et publiée au prône de la messe paroissiale, pendant deux dimanches consécutifs, de tout quoi il nous sera certifié par écrit.

« Donné à Alais, en notre palais épiscopal, ce trois mai mil sept cent quatre-vingt-huit † Louis, évêque d'Alais.

« Par Monseigneur, Adoul, secrétaire. »

\*  
\*\*

L'Eglise de France arrivait à une heure solennelle. On connaît l'histoire lamentable de la constitution civile du clergé. Comme tous les autres, le curé de Soudorgues fut placé entre un grand devoir et une grande apostasie. Le serment hérétique ou la mort, voilà l'alternative à laquelle les prêtres étaient soumis. Disons-le bien haut à la gloire de l'Eglise de France, l'immense majorité opta pour la mort ou l'exil, mais nous devons l'avouer aussi, Aigoin ne fut pas de ce nombre. Il prêta le serment sans condition. Le fait est constaté, comme il suit, dans le registre des délibérations du conseil municipal : « L'an mille (*sic*) sept cent quatre-ving-onze, et le sixième jour du mois de février, à neuf heures du matin, issue de la messe, en présence des fidèles et du conseil général de la communauté, M. François Aigoin, curé de la paroisse, a prêté le serment prescrit par le décret du 27 décembre dernier, à tous les fonctionnaires ecclésiastiques du royaume. Il a promis d'être fidèle à la nation, à la loi, au roi, et de maintenir de tout son pouvoir la constitution décrétée par l'Assemblée Nationale et acceptée par le roi, et a signé avec nous. »

Son vicaire, Henri Martin, l'imita dans sa prévarication.

C'est sans doute pour l'en récompenser, qu'on lui donna peu après la vicairie de Lasalle.

Aigoin prêta encore le serment d'égalité, le 3 octobre 1792; et, enfin, le serment de haine à la royauté, le 28 brumaire, an VII (19 novembre 1798). En un mot, il donna à la Révolution tous les gages demandés, et d'autres encore : *Uxorem duxit ancillam suam, et genuit filios et filias!*

Ah ! combien différente fut la conduite de son voisin de Cognac, le prieur de Solier. Fidèle celui-là à ses engagements, il repoussa le serment schismatique, et pour échapper à la mort, il dut se condamner à aller désormais d'un hameau à l'autre, sous divers déguisements, célébrant, quand il le pouvait, le saint sacrifice de la messe (1). Mais Dieu qui voulait récompenser sa fidélité, lui réservait la gloire du martyr. Arrêté, en 1801, au mois de mars, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire du Vigan et condamné à être fusillé. On le vit, le lendemain, marcher devant le peloton d'exécution en chantant, de sa voix la plus forte, le *Miserere!* N'est-ce pas ainsi que mouraient les martyrs de la primitive église ? « Solier fut la dernière victime de la persécution dans nos contrées (2). »

Nommons encore l'abbé de Tourtoulon, secondaire à Pompignan. Comme tous les prêtres de devoir, il opposa un refus inébranlable à la demande du serment constitutionnel, et se cacha dans les environs de sa paroisse. Mais un jour s'étant imprudemment aventuré jusqu'à Saint-Hippolyte, il fut reconnu, saisi et martyrisé. On le suspendit par les bras, et de temps en temps on lui coupait, tantôt un doigt, tantôt un pied, tantôt une oreille. Et ce

(1) Louis de Solier, prieur de Cognac, avait 28 frères ou sœurs.

Il y quelques années, un peintre de Lasalle, M. Zaffreya père, visitant le couvent de la maison Fontanes, trouva sous les tuiles, un moule à hosties. Ce moule avait appartenu au prieur de Solier qui s'en servait pendant la persécution. On peut le voir aujourd'hui, à la sacristie de l'église de Lasalle.

(2) Goiffon, *Dictionnaire historique*, etc.

supplice atroce dura tout un jour. Vingt ans après, on voyait encore, sur les pierres des remparts, des gouttes du sang de l'abbé Tourtoulon.

\*  
\*\*

Soudorgues aussi vit un confesseur de la foi se réfugier dans ses montagnes, et lui donna pendant plusieurs mois l'hospitalité. C'était l'abbé Portalez, curé de Saint-Martial. Le hameau du Liron n'a pas perdu le souvenir de ce vaillant d'Israël ; et naguère un survivant de cette douloureuse époque, Louis Lapierre, nous montrait, dans sa maison, la cachette qu'on avait ménagée au saint prêtre, derrière une vieille armoire. « Il me semble le voir, nous racontait ce vieillard nonagénaire, lisant la messe, le dimanche, à haute voix, devant toute ma famille et quelques voisins discrets. J'avais alors trois ans. Il ne célébra qu'une fois la sainte messe dans les deux mois qu'il passa chez nous. Son calice fut un verre de table qu'il emporta en s'en allant. Un jour, ce trait ne s'est jamais effacé de ma mémoire, ma mère prit à la cuisine un verre d'eau et un morceau de sucre, puis comme elle se dirigeait vers la chambre où était la cachette, je lui dis : ma mère, je veux du sucre, moi ; pour toute réponse, elle me dit : ce n'est pas du sucre, c'est du savon ; et elle me mit la porte au nez. Je n'ajoutai plus rien, mais je fus persuadé qu'elle avait dit un mensonge. Deux minutes après elle revint portant le verre qu'elle posa sur la table. Je m'approchai alors de la table, je regardai au fond du verre et j'y vis du sucre qui n'était pas complètement fondu. M. Portalez était chez nous depuis deux mois, quand une nuit il partit accompagné de mon père, et se dirigea du côté de Sumène. »

Dieu a béni la famille qui avait abrité sous son toit, le ministre fidèle. La piété, l'aisance et aussi une longévité rare(1), y sont devenues, en quelque sorte, héréditaires.

(1) Celui de qui nous tenons ces détails est mort cette année, au mois de février, à l'âge de 95 ans.

\*  
\* \*

En ce temps là, « l'erreur et la nouveauté se faisaient entendre dans toutes les chaires, et la doctrine ancienne qui selon l'oracle de l'Évangile, doit être prêchée jusque sur les toits, pouvait à peine parler à l'oreille. Les enfants de Dieu étaient étonnés de ne plus voir ni l'autel ni le sanctuaire, ni ces tribunaux de miséricorde qui justifient ceux qui s'accusent. O douleur ! il fallait cacher la pénitence avec le même soin qu'on eût fait les crimes, et Jésus-Christ même se voyait contraint, au grand malheur des hommes ingrats, de chercher d'autres voiles et d'autres ténèbres, que ces voiles et ces ténèbres mystiques dont il se couvre volontairement dans l'Eucharistie(1). » Quel spectacle navrant ! « l'épiscopat tout entier en exil, le clergé décimé par la guillotine et la déportation, les fidèles traqués et harcelés, longtemps condamnés à choisir entre l'apostasie apparente ou la mort. Aucune ressource matérielle ni morale. Le vaste patrimoine de l'église, formé par l'amour et le libre don de quarante générations réduit en poussière ; les ordres religieux, après mille ans de gloire et de bienfaits, gisant déracinés et anéantis ; trois mille monastères abolis, et avec eux, tous les chapitres, tous les sanctuaires, tous les asiles de la pénitence, de la retraite, de l'étude et de la prière(2). »

Mais, dit encore Bossuet, dont nous empruntons la langue, parce que seule, elle semble capable d'égaliser les lamentations aux calamités : « Quand Dieu laisse sortir du puits de l'abtme, la fumée qui obscurcit le soleil, c'est-à-dire l'erreur et l'hérésie ; quand pour punir les scandales ou pour réveiller les peuples et les pasteurs, il permet à l'esprit de séduction de répandre partout un chagrin superbe, il détermine dans sa sagesse profonde, les limi-

(1) Bossuet, oraison funèbre de la reine d'Angleterre.

(2) Montalembert, *les intérêts catholiques au XIX<sup>e</sup> siècle*.

tes qu'il veut donner aux malheureux progrès de l'erreur, et aux souffrances de son Église(1). » La persécution durait depuis tantôt dix ans; assez de sang avait été versé, assez de ruines paraissaient amoncelées. Des rangs de l'armée française, sortit un sauveur qui rendit la paix à la France, en lui rendant ses églises et ses prêtres.

Mais combien de ces derniers manquaient à l'appel ! Un grand nombre de paroisses durent rester sans pasteurs. Le canton de Lasalle qui comptait treize prieurs ou vicaires perpétuels en 1790, n'eut plus, à la restauration du culte, qu'un curé, Antoine Coste, nommé par Monseigneur Périer, archevêque d'Avignon, administrateur de Lasalle, Monoblet, Soudorgues, Cognac, Vabres, Thoiras, Sainte-Croix de Caderle et St-Bonnet.

\*  
\*  
\*

Monsieur Coste avait été ordonné, en 1789, dans la chapelle du séminaire d'Alais, aujourd'hui le collège. Nommé immédiatement vicaire à Lasalle, il s'y trouva au moment de la Révolution. D'un caractère faible, d'un esprit pusillanime qui contrastait étrangement avec sa haute et forte stature, il avait prêté, tout d'abord, le serment constitutionnel; mais bientôt reconnaissant son erreur, peut-être sa faute, il se rétracta, se cacha quelques mois, chez un protestant de Sainte-Croix de Caderle, et enfin, passa en Italie.

À la restauration du culte catholique, il rentra en France. Toutefois, il dut se presser un peu trop.

Saisi à Draguignan par les agents de la République, il fut conduit à l'île de Ré, et reçut, en route, force coups de fouet.

Il s'attendait à trouver le Calvaire au bout de cette voie douloureuse, quand tout à coup, on annonça la fin du ré-

(1) Bossuet, *loc. cit.*

gime révolutionnaire. M. Coste fut relâché , rentra dans son diocèse et se trouva tout désigné pour la cure de Lasalle. Cependant , il ne l'administra qu'à titre de procureur jusqu'à la mort de M. Tuech (1804) , un autre confesseur de la foi, éloigné de son archiprêtre parce qu'il n'avait pas voulu renier ses sacrés engagements.

\*  
\* \*

L'église de Soudorgues, comme on le pense bien, avait eu à souffrir dans la tourmente révolutionnaire. Pour la troisième fois , elle avait été pillée, saccagée , profanée. Néanmoins, malgré son état de délabrement, les réformés qui n'avaient point de temple, n'eussent pas dédaigné d'y établir leur prêche.

En 1809 , la commune essaya d'élever sur l'église et le presbytère des prétentions qui jetèrent le plus vif émoi dans les rangs catholiques.

Immédiatement le Conseil de fabrique de Lasalle s'adressa à l'autorité administrative, et demanda, « contrairement à la commune de Soudorgues qui réclamait l'ancien presbytère pour une maison d'école, et au Consistoire qui voulait l'église pour en faire un temple protestant , que l'église de Lasalle fut mise en possession , avec paiement de loyer , de l'église de Soudorgues et du presbytère et jardin attenant, de ladite commune (1). » Le 5 juillet 1810 parut un arrêté du Préfet du Gard. Le Conseil de préfecture, après avoir entendu contradictoirement les parties, déclarait que les dispositions des décrets du 30 mai 1806 et du 17 mars 1809, étaient applicables à l'église, au presbytère et au jardin presbytéral de Soudorgues; et que les fermages et arrérages de ces immeubles seraient payés à la Fabrique.

La commune ne se tint pas pour battue. Elle attaqua

(1) Extrait du registre des délibérations du Conseil de fabrique.



l'arrêté préfectoral en septembre 1810 ; mais cette tentative étant demeurée sans effet, la Fabrique de Lasalle rentra en possession de l'église, du presbytère et du jardin.

Déboutés de leurs prétentions, les protestants durent se résigner à tenir leur prêche en plein air, sous les châtaigniers, jusqu'à ce qu'un jour M. Coste, par politique ou par complaisance, d'autres diraient par faiblesse, leur permit de se réunir, désormais, dans l'église.

Cet état de choses durait depuis quelques années, lorsque Monsieur Coste fut transféré à Anduze. C'est là qu'il est mort, laissant une mémoire à jamais bénie des protestants.

Monsieur Charrier le remplaça (4 juin 1828). Le jeune et bouillant curé dont nos anciens du sacerdoce ont connu l'humeur guerroyeuse, ne fit que passer à Lasalle. Toutefois, il voulut prendre le temps de revendiquer les droits de sa fabrique. Sur son invitation, les protestants de Soudorgues, durent évacuer l'église et lui en remirent les clefs.

Leur temple remonte à cette époque.

C'était peu pour Monsieur Charrier, d'être entré en possession de sa pauvre église, il songeait à la réparer et à la bénir quand Monseigneur de Chaffoy l'appela à la cure du Vigan (octobre 1831). Son successeur l'abbé Joseph Picard en fit son œuvre ; et le 4 août 1833, M. Laresche, vicaire général, la bénit solennellement (1).

Depuis six ans déjà, Joseph Picard administrait la paroisse de Lasalle, à la satisfaction de tout le monde ; mais une malheureuse affaire vint l'obliger à résigner son titre, en 1837 ; ce qu'il fit en faveur de son frère, Casimir Picard, dit le curé *maigre*, et dont on parle aujourd'hui encore, comme d'un saint. Joseph connu désormais sous le nom de curé *gras*, demeura comme auxiliaire de son frère, et fut, ce qu'on pourrait appeler, le curé forain du

(1) Registres de catholicité.

canton. Dès 1837, il signe dans les registres de catholicité : J. Picard, curé démissionnaire.



Nos lecteurs se rappellent le décret de la préfecture. du 5 juillet 1810, en vertu duquel la Fabrique de Lasalle était reconnue, « propriétaire de la cure et du jardin presbytéral de Soudorgues ». Elle en jouissait depuis lors, et on pouvait croire qu'elle ne serait plus inquiétée dans sa possession, quand tout à coup, le 16 juin 1840, elle fut citée dans la personne de son trésorier, devant le Tribunal du Vigan, « en déguerpissement du presbytère et du jardin ». Elle se disposait à présenter devant le Tribunal, tous ses moyens de défense ; mais la commune prévoyant que l'instance ne lui serait point favorable, abandonna immédiatement cette attaque, et se pourvut devant le Conseil d'État. Effrayée cette fois des dépenses dans lesquelles devait l'entraîner cette affaire, forte d'ailleurs de son droit, et comptant sur les lumières et l'équité de ses juges, la fabrique se refusa tout d'abord à faire les démarches nécessaires. Cependant, le silence du Conseil pouvait être nuisible aux intérêts de l'église de Lasalle. C'était l'opinion de Monseigneur Cart, et elle prévalut. La Fabrique consentit à exposer sa défense dans un mémoire dont la rédaction fut confiée à Monsieur Chapot.

L'éminent avocat, celui que le comte de Chambord devait appeler, un peu plus tard, dans ses conseils, étaya son argumentation sur l'article 1<sup>er</sup> du décret du 30 mai 1806, ainsi conçu : « les églises et presbytères qui par suite de l'organisation ecclésiastique seront supprimés, font partie des biens restitués aux fabriques, et sont réunis à celles des cures ou succursales dans l'arrondissement desquelles ils sont situés, et pourront être échangés, loués ou aliénés au profit des églises et presbytères des chefs-

lieux. » La paroisse de Soudorgues ayant été supprimée pour être réunie à celle de Lasalle, celle-ci avait droit, et un droit incontestable au presbytère de celle-là. La chose ne présentait pas l'ombre d'un doute. Ce fut l'avis du Conseil d'Etat. Dans sa séance du 14 décembre 1844, il rendit le décret suivant :

Louis Phillippe roi des Français, à tous présents et à venir salut.

Sur le rapport du comité du contentieux.

Vu la requête à nous présentée par la commune de Soudorgues (Gard) ; la dite requête enregistrée au secrétariat général de notre Conseil d'Etat, le premier juillet 1840, et par laquelle elle conclut à ce qu'il nous plaise d'annuler, comme rendu incompetemment, comme méconnaissant les titres de propriété de la commune de Soudorgues, comme violant les principes de la législation relatifs à la propriété des presbytères, un arrêté du Conseil de Préfecture du département du Gard, en date du 5 juillet 1810, qui a ordonné la remise à la fabrique de Lasalle (Gard), de l'ancien presbytère de Soudorgues. . . . .

Vu la lettre de notre Ministre de l'Intérieur en réponse à la communication qui lui a été donnée du pourvoi.....

Vu. . . . .

Vu. . . . .

Vu toutes les pièces produites.

Vu le règlement du 22 juillet 1806.

Où Monsieur Béchard, avocat du requérant.

Où Monsieur Cornudet, maître des Requêtes.

Considérant. . . . .

Notre Conseil d'Etat entendu.

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Article premier. La requête de la commune de Soudorgues est rejetée.

Art. second. Notre Garde des Sceaux, Ministre, Secrétaire d'Etat au département de la Justice et des Cultes, et

notre Ministre d'État au département de l'Intérieur, sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution de la présente ordonnance

Approuvé le 27 décembre, 1844.

Signé : LOUIS-PHILIPPE.

Par le Roi,

Le Garde des Sceaux, Ministre Secrétaire d'État de la Justice et des Cultes. Signé : MARTIN (du Nord).

Suivent les signatures, la plupart illisibles, des Conseillers d'État.

\*  
\* \*

Aux frères Picard succéda, en 1853, M. Bayle. C'était un homme d'action et d'énergie. Il signala son passage à Lasalle : 1° par la fondation d'une école catholique et communale de garçons, école qui a été laïcisée, il y a six mois, par la nomination d'un titulaire protestant ; 2° par la construction, grâce aux largesses de Monseigneur Plantier, d'une maison pour des religieuses ; 3° Il releva surtout l'esprit catholique et donna, pour ainsi dire, droit de cité à cet esprit. Avant lui tout se passait dans le plus grand silence et avec le moins d'éclat possible.

Mais le zèle d'un homme quel qu'il soit, ne peut suffire au renouvellement d'une paroisse. Il faut encore et surtout du temps. Or M. Bayle ne demeura que cinq ans à Lasalle.

Le 29 mars 1858, on lisait dans une feuille de la région : « Hier, dimanche des Rameaux, il a été procédé à l'installation de M. l'abbé Dayre, succursaliste à St-Jullien-de-Valgalgues, récemment nommé curé de Lasalle. Ses parains ont été M. Rivière directeur au Grand-Séminaire et M. Bastide, curé de Monoblet ; M. Pelissier, aumônier du collège d'Alais était le prêtre installateur. C'est avec la plus vive reconnaissance pour l'autorité diocésaine, et pour le gouvernement de l'Empereur, qu'a été accueillie

la nouvelle de cette nomination. On connaît les vifs regrets des catholiques de St-Jullien; et nous ne saurions en douter, M. Dayre trouvera dans son nouveau troupeau, des paroissiens non moins dévoués, non moins sympathiques. »

Parmi les œuvres auxquelles le jeune curé se consacra, dès son arrivée, il en est une qui nous intéresse tout particulièrement : l'érection en succursale de l'annexe de Soudorgues. Nous lui laissons la parole.

\*  
\* \*

« En arrivant à Lasalle je fus effrayé de mon isolement. Un seul prêtre, à Monoblet. Sept communes sous ma responsabilité et d'assez fréquentes ascensions au Liron. Ce fut au retour d'une de ces courses, un jour de Pâques, que je pris la résolution d'obtenir un curé pour Soudorgues. Il existait un dossier, plus ou moins complet; je le complète, je le recommande vivement à mon précieux ami l'abbé Thibon, secrétaire de l'Évêché. Il le classe malgré le nombre légal des présentations faites au gouvernement. Cela fait, j'écris à M. Tascher de la Pagerie, député d'Uzès, et à M. de la Peirouse, député de Nîmes. Le dernier ne daigna pas même me répondre; le premier me fit une réponse insignifiante, que je considérai, malgré ses formes polies, comme une fin de non recevoir, et je ne me trompais pas.

« Je me tournai alors vers M. André, député du Vigan. Il m'écrivit deux lettres dans lesquelles il m'assurait son concours et me promettait le succès.

« Sur ces entrefaites, au mois d'avril, j'eus l'occasion de voir chez les MM. Gibelin, à Lasalle, M. Doumet, maire de Cette et député de l'Hérault. J'en profitai pour lui recommander ma succursale. Il me promit de s'occuper de cette affaire. Voici la lettre qu'il reçut peu après du Ministre des Cultes, et qu'il envoya immédiatement à M. Félix Gibelin.

« Monsieur le député.

« j'ai l'honneur de vous informer que par un décret en date de ce jour, l'église de Soudorgues (Gard), a été érigée en succursale. Je suis heureux de pouvoir vous annoncer le succès d'une affaire à laquelle vous avez témoigné prendre intérêt.

« Agréez, Monsieur, l'assurance de ma haute considération.

• Le Ministre de l'instruction publique et des Cultes,

ROULAND

« Paris, le 31 mai, 1859.

« Trois jours après, je recevais de M. André, une lettre toute pareille. Il est évident que ces deux hommes m'avaient servi.

« Ce titre n'était pas tout. Le presbytère tel qu'il était, ne pouvait recevoir un curé. L'église avait besoin aussi de quelques réparations et de tous les objets nécessaires au culte. Le gouvernement nous accorda un secours, et nous pûmes relever ces ruines. Les dames Gibelin, l'œuvre des tabernacles dirigée alors par la digne Madame Varin, et les demandes que je fis un peu partout, complétèrent le strict mobilier de sacristie.

« La commune avait depuis longtemps établi l'école communale dans le presbytère. Elle payait un loyer de quatre vingts francs à la Fabrique de Lasalle. Le Maire ne voulait pas déloger. Il fallut lui donner une signification par huissier. Cette mesure le fit éclater en injures et menaces parfaitement ridicules (en ce temps là). Ce sieur Doumet, maire de Soudorgues prétendait faire rapporter le décret obtenu par le Doumet de l'Hérault, rien que cela. Les réparations durèrent deux ans, tant au presbytère qu'à l'église.

« Enfin nous avions l'absolu nécessaire ; et au mois de mars 1862, M. l'abbé Tiquet, vicaire de Portes, vint prendre possession de la nouvelle succursale.

« Ce poste n'est pas merveilleux, et je ne suis pas sur-

pris que le bon curé ne m'ait jamais exprimé une bien vive reconnaissance.

« Les habitants de la nouvelle paroisse me gardent rancune, parce que je n'ai pas voulu ajouter aux ennuis que m'a occasionnés la création de leur succursale, la gracieuseté de leur donner la cloche de Lasalle, qui avait appartenu avant la Révolution à Soudorgues. Peu s'en est fallu que ces braves gens ne m'aient intenté un procès (1). »

\*  
\* \*

Cependant une cloche était nécessaire, indispensable à la nouvelle paroisse. Sur le conseil de M. de Cabrières, vicaire général, on ouvrit une souscription, et quelques jours après, M. Jules Gache, trésorier de la Fabrique de Lasalle, en remit le produit (133 fr.), au curé de Soudorgues. La cloche fut achetée et M. Dayre put enfin dormir sur..... une oreille. Il n'était pas encore à la fin de ses épreuves.

On n'attend pas de nous, maintenant, l'histoire des succursalistes de Soudorgues, de ceux qui furent les vrais successeurs des anciens prieurs. Cette histoire est trop contemporaine et par là même assez connue de tous.

Voici leurs noms :

M. Tiquet Justin (2 mars 1863).

M. Bertrand (1874), aujourd'hui curé de Villevieille.

M. Pomerol Gabriel (1875), décédé à Anduze.

M. de Léréna (1876), d'origine espagnole.

M. Clément Castanier (1877), actuellement à Campestre.

M. Constantin Tuech (1881), que Mgr l'Évêque a bien voulu nommer à Soudorgues, en demandant sa résidence à Lasalle.

(1) Extrait des mémoires inédits de M. le Chanoine Dayre, curé doyen de Lasalle-Saint-Pierre.

Le dernier, enfin, et le moindre de tous (1887), qui a osé publier cette esquisse si faible et si incomplète.

\*  
\* \*

Soudorgues n'est pas pour tenter les ambitieux ; on y trouve cependant des consolations et quelque bien-être.

C'est une paroisse comme on en voyait il y a cinquante ans.

Quelqu'un dira peut être qu'elle n'a pas marché avec le progrès.

Non, si le progrès consiste à s'éloigner de Dieu.

Non, si le progrès est synonyme d'extinction de la famille, de dégénérescence des races.

Non encore, si progresser, c'est haïr, persécuter ceux qui n'ont pas nos croyances, nos opinions.

Mais si le progrès, c'est l'amour de la religion, le respect de ses ministres, oui, Soudorgues est en progrès. Là, pas un catholique ne manque au devoir pascal. Un différend vient-il à s'élever, entre voisins, pour affaire d'eaux, pour délimitation de propriété ; le curé est choisi comme arbitre, et sa parole fait loi.

Oui, Soudorgues est en progrès, si le progrès c'est la reproduction et la conservation de l'espèce humaine. La famille y est nombreuse ; les cas de longévité très avancée, n'y sont pas rares.

Au mois de février dernier, un journal de la région (1) publiait une statistique sur les décès de la ville de Nîmes, pour l'année 1887. Le nombre des défunts du sexe masculin était de 1054 ; pas un, parmi eux, n'avait vécu au-delà de quatre-vingt-dix ans. Eh bien, ce que l'on chercherait en vain dans la ville de Nîmes, on le trouve à Soudorgues. Le jour même où les journaux nous apportaient cette statistique, nous conduisions à sa dernière demeure

(1) *L'Éclair*.



re, un soldat du premier Empire, Louis Lapierre, né le 25 mars 1793. Et ce n'est pas un cas isolé; il existe encore plus d'un nonagénaire dans la commune.

Oui, Soudorgues est en progrès, si le progrès c'est la tolérance, la charité, l'union de tous. Les protestants sont la majorité, ils exercent le pouvoir, mais ils n'en abusent pas. Les catholiques les regardent comme leurs frères, « frères séparés qui n'appartiennent point à la véritable église, bien moins par leur propre faute, que par la faute de leurs pères (1). » Les deux religions ont leurs représentants au conseil municipal; c'est un exemple que les municipalités voisines devraient bien imiter. Il y a plus encore, la commune vote, chaque année, une subvention à l'église. Quelque modique que soit la somme votée, n'est-elle pas une preuve de bon vouloir, de bonne harmonie? Heureux peuple : *Beatum populum dixerunt cui hæc sunt*. Heureuse paroisse surtout : *Beatus populus cuius est Dominus Deus ejus*.

Un vicaire général que nous vénérâmes, nous écrivait naguère : « Si j'avais à faire le prône à votre petit troupeau, mon sujet serait vite trouvé. Je commenterai ces paroles de l'Evangile : *Nolite timere pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum* (2). » Oui, ce seront des élus, ces catholiques restés fidèles à l'Eglise, dans les replis de nos Cévennes, au sein de majorités protestantes.

L'Abbé G. FESQUET

Curé de Notre-Dame de Soudorgues.

(1) Sermon prononcé dans l'église de Lasalle, par Mgr Besson, le 40 octobre 1886, à l'occasion des noces d'or de M. le chanoine Dayre, curé-doyen de Lasalle.

(2) Ne craignez point, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume.

## SŒUR MARTHE

---

J'étais bien jeune encore lorsque ma mère me conduisit d'Aix à Avignon, où nous devions passer les fêtes de Noël chez une vieille parente. A cette époque les chemins de fer n'avaient point encore rapproché les distances, et le trajet de l'antique capitale de la Provence à l'ancienne ville papale était un véritable voyage.

Nous partîmes, à quatre heures du soir, dans une mauvaise patache où le vent pénétrait de toute part, car nous n'avions pas trouvé de places dans la diligence ; mais j'étais, ce jour-là, si bien en fonds de contentement et de bonne humeur, que je ne me serais trouvée ni plus heureuse ni plus à mon aise dans la meilleure calèche du monde. Deux voyageurs occupaient déjà le fond de la patache lorsque nous montâmes, ma mère et moi. Le premier était un homme d'un âge mûr, vêtu d'une redingote noire, et portant une rosette rouge à la boutonnière ; l'autre, un grand garçon d'une vingtaine d'années, enveloppé dans un carrick d'un gris jaunâtre. Tous deux insistèrent obligeamment pour nous faire accepter leurs places, mais il y avait beaucoup plus de bienveillance et de véritable politesse dans les manières simples du premier que dans les compliments et dans la loquacité de son compagnon. Au bout d'un quart d'heure, et sans que nous en eussions témoigné le moindre désir, l'homme au carrick nous avait déjà mis au courant de sa fortune et de sa famille ; il nous avait raconté deux ou trois anecdotes plus ou moins plaisantes, dont il se disait le héros ; nous savions aussi qu'il se nommait Emile Norbert ; qu'il voyageait

pour une maison de commerce, et que ses yeux noirs et sa taille élégante lui avaient valu de grands succès dans je ne sais plus quelle ville de province. Comme j'étais jeune et sans expérience, je prêtais une oreille attentive à tout ce bavardage; mais ma mère n'y répondit que par un air de froideur et d'indifférence si marqué, que le jeune homme ne tarda pas à se lasser de faire à lui seul tous les frais de la conversation, et, après avoir regardé quelque temps par la portière en fredonnant un air d'opéra, il s'enveloppa plus soigneusement encore dans son carrick et s'endormit profondément.

Monsieur de Valbec, au contraire, parlait peu, mais en termes choisis, ne perdant aucune occasion de nous rendre quelques-uns de ces petits services, dont les hommes de bonne compagnie entouraient alors les voyageuses que le hasard leur faisait rencontrer.

Cependant la nuit, qui arrive si promptement dans les derniers jours de décembre, nous enveloppa bientôt de ses ombres, et le froid, déjà assez vif, se fit sentir plus intense; notre aimable compagnon appliqua son manteau contre les planches mal jointes de la patache, afin de nous préserver de la bise, et, grâce à cette attention et aux vêtements confortables dont nous avions eu la précaution de nous munir, nous ne souffrîmes point du froid et nous pûmes sommeillier assez à notre aise malgré l'intempérie de la saison et les cahots de la voiture. Ce fut le repos subit de cette lourde machine qui nous tira tout à coup de l'état de somnolence où nous nous trouvions; la portière s'ouvrit aussitôt, et, à la clarté d'une lanterne qu'on élevait à la hauteur de nos yeux, nous aperçûmes une femme vêtue de noir, qui nous présentait une sébile en nous disant :

« Pour les pauvres, s'il vous plaît. »

— Que le diable t'emporte! cria l'homme au carrick, réveillé en sursaut.

La quêteuse leva vers le ciel ses beaux yeux pleins d'une sainte résignation, et répéta sans sourciller la phrase habituelle :

« Pour les pauvres, s'il vous plait. »

— De nuit ou de jour on ne saurait passer à Orgon sans être importuné par ces béguines, reprit le commis voyageur, pendant que ma mère et moi tirions de notre bourse quelques pièces de monnaie pour répondre au charitable appel.

— Jeune homme, dit M. de Valbec, dont les yeux brillèrent d'un éclair d'indignation, qui vous donne le droit de manquer de respect à cette sainte femme ? Gardez votre argent, si bon vous semble, mais n'insultez point à la vertu.

— Belle vertu qui consiste à réveiller les gens endormis pour leur demander l'aumône ! balbutia le commis d'un ton maussade, mais sans oser regarder en face celui qui l'apostrophait, tant la contenance de M. de Valbec était imposante.

Celui-ci cependant avait tiré sa bourse, et une pièce d'or tomba dans la sébile de la religieuse, dont les vêtements étaient déjà couverts de gros flocons de neiges.

— Que Dieu vous le rende ! nous dit-elle de sa douce voix.

Et après avoir jeté sur son défenseur un regard de reconnaissance, elle s'éloigna lentement, et alla se mettre à l'abri dans une vieille guérite abandonnée que j'aperçus sur le bord de la route.

Pendant ce temps le conducteur avait changé les chevaux, la voiture se remit en marche, et l'homme au carrick, un peu embarrassé de sa contenance, prit le parti de se plonger de nouveau dans les douceurs du sommeil.

— Aviez-vous déjà fait ce voyage, Madame ? dit M. de Valbec, visiblement ému.

— Plusieurs fois, répondit ma mère.

— Alors vous aviez certainement remarqué les religieuses d'Orgon, puisqu'elles quêtent ainsi toutes les nuits, mais peut-être ne savez-vous pas tout ce qu'il y a d'abnégation et de charité dans le cœur de ces sublimes mendiantes.

— Vous les connaissez donc, Monsieur ? demanda ma mère.

— Oui, dit-il, j'ai habité quelque temps sous le toit de celle qui vient de nous tendre la main. Il y a bien des années de cela, mais son cher souvenir ne s'est point effacé de ma mémoire, et le son de sa voix m'a été droit au cœur. J'ai cru un instant qu'elle me reconnaissait aussi, cependant la nuit est obscure et j'ai beaucoup changé depuis lors.

— Vous piquez ma curiosité, Monsieur, y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander comment vous avez connu cette bonne religieuse ?

— Non, Madame, répondit-il aussitôt, quoique nos premières relations se mêlent à des scènes terribles.

C'était le 2 août 1815 que je l'aperçus pour la première fois, reprit-il après un instant de silence, et je portais alors le bras droit en écharpe, des suites d'une blessure reçue à Waterloo. Le cœur plein de tristesse à la vue de l'étranger foulant le sol de ma patrie, je me rendais à Fréjus pour chercher auprès d'une de mes sœurs, mariée dans cette ville, quelques consolations à mes chagrins.

Arrivé à Avignon, au lever de l'aurore, j'avais pris à l'hôtel du Palais-Royal la première chambre venue, je m'étais couché tout de suite, et je dormais encore d'un sommeil réparateur lorsque j'en fus tiré peu à peu par un bruit extraordinaire, se confondant d'abord avec mes songes, mais dont je ne pus me rendre compte, lors même que je fus entièrement réveillé. C'était un bruissement lugubre, assez semblable au mugissement des vagues en courroux. Je sautai à bas de mon lit pour regarder par la

fenêtre, mais je m'aperçus qu'elle donnait seulement sur une petite cour intérieure, pleine de fumier, où deux ou trois douzaines de poulets cherchaient péniblement leur pitance. Cependant le vacarme augmentait sans cesse, comme le flux de la marée montante, et bientôt je crus distinguer ces cris sinistres : « A bas l'usurpateur, Mort aux traîtres ! » Je m'habillai aussi vite que pouvait me le permettre mon bras malade, je saisis mes pistolets et je m'élançai dans le long corridor conduisant à l'escalier ; mais ce corridor était fermé lui-même par une grille en fer, que j'ébranlai vainement, de sorte que je me trouvais comme prisonnier dans cette partie de l'hôtel. Alors je revins sur mes pas, je tirai vivement le cordon de la sonnette qui se rompit dans mes mains, et, comme aucun domestique n'accourut à cet appel, je frappai de toutes mes forces à la porte de la chambre située vis-à-vis.

— Qui est là ? cria-t-on de l'intérieur.

— Un officier blessé qui voudrait bien savoir d'où vient tout ce vacarme.

La porte s'ouvrit et je me trouvai face à face avec un vieillard à cheveux blancs, dont les traits étaient empreints d'une douloureuse émotion.

— Oh ! le peuple ! le peuple ! répétait-il en me saluant avec tristesse.

D'affreux hurlements retentissaient au dehors, je m'élançai à la fenêtre, que j'ouvris, et j'aperçus, sur la place de l'Oule, une foule immense de gens de tout âge et de tout sexe, trépignant de rage et faisant entendre des cris de mort et de malédiction.

— Otez-vous de là, Monsieur, s'écria le vieillard en me tirant par les basques de mon habit ; dans ce moment d'exaspération et de délire votre tournure militaire peut vous exposer aux plus grands périls.

— Mais de quoi s'agit-il ? lui dis-je, tandis qu'il refermait avec soin les jalousies.

— Ils veulent l'assassiner ! répondit une jeune fille toute en larmes, qui se tenait blottie sur un sofa, cachant sa tête dans ses mains toutes les fois que les vociférations de la populace devenaient plus éclatantes.

— Monsieur, reprit le vieillard, dont les membres étaient agités par un tremblement convulsif, l'homme contre lequel se sont rués ces misérables, est le maréchal Brune. J'étais par hasard à la fenêtre lorsque sa chaise de poste s'est arrêtée devant cet hôtel, et j'ai tout vu et tout entendu de ce poste d'observation. Un capitaine de la garde nationale s'est approché de lui avec les égards dus à sa haute dignité, ils ont causé quelque temps ensemble, le Maréchal lui a remis son passeport, et l'officier l'a prié d'attendre un instant, parcequ'il allait le faire signer aux autorités compétentes et le lui rapporter tout de suite. A peine était-il parti que quelques cris sinistres se sont fait entendre sur la place.

— C'est Brune le sans-culotte, disait un personnage à cheveux rouges.

— C'est l'assassin de la duchesse de Lamballe, ajoutait un autre.

Et une trentaine d'hommes de mauvaise mine ont entouré la voiture et injurié le Maréchal en bon français, ce qui prouve que ces meneurs sont étrangers au pays.

Indigné de leur conduite, j'ai élevé la voix pour leur faire des reproches, une pierre lancée avec force et qui a manqué d'atteindre ma pauvre fille a été leur seule réponse. Cependant M. de Saint-Chamans, notre nouveau préfet, arrivé depuis deux heures et logé comme nous au Palais-Royal, s'est élancé dans la cour, suivi de quelques unes des autorités de la ville, venues ici pour le recevoir ; il est monté sur une borne et a ordonné à cette troupe sinistre de se retirer sur le champ ; aussitôt un des meneurs a répondu avec insolence :

— Nous n'avons point d'ordre à recevoir de vous.

— C'est le Préfet ! s'est écrié l'un des conseillers de préfecture.

— Il n'est pas en uniforme, et nous ne le connaissons point, a répondu la même voix.

Alors M. de Saint-Chamans s'est approché du Maréchal, et lui a conseillé de partir au plus vite, en lui promettant de lui envoyer ses papiers par un gendarme.

On avait fini d'atteler, le cocher a fouetté ses chevaux, et la chaise de poste a franchi promptement la porte de l'Oule. Nous respirions plus à l'aise, croyant le Maréchal hors de danger, lorsque des cris de mort venant de l'extérieur de la ville, auxquels répondaient, comme un affreux écho, les deux ou trois mille forcenés rassemblés dès lors sur la place, nous ont fait présumer que la voiture avait été arrêtée sur le boulevard. Bientôt nous l'avons vue revenir en effet, précédée par M. de Saint-Chamans et par quelques officiers de la garde nationale, qui cherchaient à calmer l'exaspération de la populace, sans s'effrayer des pierres qu'on leur lançait, ni des malédictions dont ils étaient accompagnés.

Cependant le cocher est parvenu, non sans beaucoup d'efforts, à faire raser à la voiture la grande porte du Palais-Royal qui venait d'être ouverte pour livrer passage au maréchal Brune. La populace a voulu s'y précipiter après lui, mais M. Moulin, le maître de l'hôtel, et le portefaix Vernet, qui sont tous deux d'une force prodigieuse, sont parvenus à écarter les plus avancés et à refermer la porte. Voilà où en sont les choses, Monsieur, j'espère que le rassemblement ne tardera pas à se dissiper de lui-même, car ils ne peuvent penser à faire le siège de l'hôtel.

— Ce sont donc des royalistes qui se livrent à de pareils excès ? dis-je avec amertume.

— Oh ! ne donnez pas ce nom à cette canaille, répondit vivement le vieillard, ces gens-là ne sont d'aucun parti



politique ; il n'y a pas un véritable royaliste qui voulût prendre part à ces indignités.

Des coups redoublés frappés à la porte de l'hôtel interrompirent la conversation, M<sup>lle</sup> Clémentine, jusqu'alors silencieuse et immobile, ne fit qu'un bond du sofa à la fenêtre. Nous nous mîmes tous trois à regarder avidement à travers la jalousie, et la scène terrible qui s'offrit alors à nos regards est aussi présente à ma mémoire que si je l'avais encore sous les yeux.

Une foule compacte d'hommes et de femmes du peuple, les vêtements en désordre, les yeux étincelants de fureur, vomissaient l'injure et le blasphème, demandant à grands cris qu'on leur livrât le traître, l'assassin, le suppôt du tyran.

Le colonel Lambot, commandant par intérim le département de Vaucluse, parvint à se hisser sur une charrette vide, et d'une voix de stentor, qui domina un instant les imprécations de la foule :

— Cet homme est sous ma responsabilité personnelle, dit-il, s'il vous faut une victime, frappez-moi plutôt que lui.

Une explosion de hurlements affreux répondit seule à ces belles paroles.

En vain le premier magistrat de la ville voulut-il essayer, à son tour, de calmer ces énergumènes ; ni son écharpe de maire, ni ses cheveux blancs ne furent respectés par cette populace altérée de sang ; à peine avait-il articulé quelques mots de conciliation et de paix, qu'il fut renversé et foulé aux pieds. A cette vue mon indignation ne connut plus de bornes, mes artères battaient à se rompre, j'aurais voulu pouvoir foudroyer les misérables capables de pareilles violences.

— Quand je devrais sauter par la fenêtre, je ne resterais pas paisible spectateur de cet horrible drame, dis-je à mon compagnon.

— Vous avez raison, Monsieur, répondit le vieillard, en saisissant une épée suspendue dans un coin de la chambre ; mourons, s'il le faut, pour empêcher un crime, je vais vous montrer le chemin.

Mademoiselle Clémentine devint plus blanche qu'un linceul, mais elle ne dit pas un mot, ne fit pas un geste pour retenir son père, soit qu'elle comprit que toute réflexion serait inutile, soit qu'elle se fit un scrupule de le détourner d'accomplir un noble devoir. Le vieillard la baisa au front, puis il ouvrit un cabinet donnant sur un escalier dérobé, et nous descendîmes dans la cour où M. Moulin, le maître de l'hôtel, et quelques royalistes de bonne volonté faisaient de leur corps une barricade vivante pour empêcher la grande porte de céder aux coups redoublés frappés de l'extérieur. Nous nous joignîmes à ces braves gens, et, pendant dix minutes encore, la porte résista à tous les efforts.

Il y eut alors un moment de répit, et nous commençâmes à espérer que les assaillants avaient enfin renoncé à leur criminelle entreprise ; je profitai de ce temps d'arrêt pour essuyer la sueur qui décollait de mon visage, et, en regardant autour de moi, j'aperçus Mademoiselle Clémentine debout à côté de son père, comme prête à lui faire un rempart de son corps.

— Rassurez-vous, Mademoiselle, lui dis-je en remarquant son trouble extrême, nous ne courons aucun danger, et j'aime à croire que tout est fini maintenant.

Je parlais encore lorsque deux détonations d'arme à feu retentirent, coup sur coup, dans l'intérieur de l'hôtel, et la populace y répondit aussitôt par d'épouvantables hourras.

Inquiets et surpris, nous nous demandions l'un à l'autre ce que signifiaient ces deux coups de fusil, lorsqu'un homme pâle et défait parut soudain sur le balcon et déclara, d'une voix mal assurée, que le Maréchal venait de se brûler la cervelle.

M. Moulin partit comme un trait et s'élança dans l'escalier, je le suivis sans savoir pourquoi et j'arrivai, sur ses pas, dans une chambre du premier étage, où je trouvai le maréchal Brune étendu mort sur le carreau, entouré d'une troupe de forcenés qui s'étaient hissés, à l'aide de cordes et d'échelles, jusque sur les toits des bâtiments, et, se laissant glisser le long des murs, étaient descendus sur un balcon et avaient ainsi pénétré dans l'hôtel.

— Misérable assassin ! m'écriai-je exaspéré, en saisissant au collet un homme de mauvaise mine, armé d'un fusil de chasse.

— Lâche-moi ou je te tue, me dit-il en provençal.

Et presque au même instant je sentis le froid d'une lame d'acier pénétrer dans ma poitrine. Par un mouvement instinctif j'arrachai de mon sein l'arme meurtrière pour en frapper le scélérat, mais aussitôt mes jambes fléchirent, un nuage épais passa sur mes yeux et je tombai sans connaissance.

Lorsque je repris mes sens, quelques heures après l'accident, je me trouvais couché dans une chambre obscure, un chirurgien pansait ma plaie béante, et la même jeune fille que j'avais rencontrée naguère se tenait debout auprès de lui tenant une lampe à la main. Elle poussa un petit cri de joie en me voyant ouvrir les yeux, je voulus balbutier quelques mots de remerciements et d'excuses, mais elle posa son doigt sur sa bouche pour me faire signe de me taire. Ma faiblesse était si grande que je fus bien forcé de lui obéir ; on me fit avaler une potion calmante, et je tombai dans un espèce d'engourdissement, pendant lequel il me semblait qu'on me transportait d'un lieu dans un autre. Je fus, en effet, étendu de tout mon long sur une charrette garnie de matelas et couverte par un drap de lit attaché sur des cerceaux ; mon ange gardien, je veux dire Mademoiselle Clémentine, s'y assit près de moi, et, comme les cahots de la charrette m'ar-

rachaient des cris de douleur, elle était sans cesse occupée à soulager mes souffrances en me procurant une position plus commode. Tantôt elle glissait un coussin sous ma tête, tantôt même elle me soutenait dans ses bras. Je recevais tous ces soins sans en témoigner la moindre reconnaissance, il n'était pas en mon pouvoir d'exprimer mes sentiments, c'est à peine si je pouvais renouer le fil de mes idées. Je me rappelais confusément tout ce qui s'était passé à l'hôtel du Palais-Royal, mais je ne savais où j'allais, ni pourquoi j'étais en route. Les heures s'écoulaient cependant, et la fraîcheur de la nuit m'ayant ranimé peu à peu, je commençais à distinguer les objets. La lune dans son plein brillait d'un tel éclat qu'on aurait pu lire à sa lumière, un de ses rayons formait comme une auréole lumineuse sur le front blanc et pur de ma garde-malade, je la pris un instant pour un ange envoyé du Ciel sous une figure de femme. Bientôt un homme à cheval s'approcha de la charrette et demanda de mes nouvelles.

— Il dort, lui répondit la jeune fille, mais son sommeil est assez paisible et me donne bon espoir pour la guérison.

Au même instant une brise légère apporta sur son aile un murmure lointain que la finesse de mon ouïe, augmentée par mon état maladif, me fit saisir à la volée ; c'étaient quelques voix discordantes et les pas réguliers de plusieurs hommes réunis.

— Mon père, entendez-vous ce bruit ? dit Clémentine avec effroi.

— C'est celui du vent dans les oliviers, répondit le vieillard, dont l'oreille était moins fine sans doute.

La jeune fille secoua tristement la tête :

— Vous vous trompez, mon bon père, dit-elle, ce sont des hommes, et en grand nombre encore.

M. de Champfleuri arrêta son cheval pour écouter avec plus d'attention.

— Tu as raison, dit-il enfin, mais qu'avons nous à craindre après tout ?

— Je ne sais, répondit Clémentine, j'aurai préféré ne rencontrer personne cette nuit ; j'ai peur, ajouta-t-elle en tressaillant.

M. de Champfleuri appela le charretier, et ils tinrent entre eux comme un espèce de conseil, dans lequel chacun des trois exprima librement son opinion. Mademoiselle Clémentine était d'avis de prendre à travers champs pour éviter la troupe suspecte ; le paysan hésitait en disant que c'était chose difficile, car il ne connaissait pas de chemin de traverse qui lui permit d'arriver à Champfleuri, s'il venait à quitter la grande route, et le vieillard soutenait qu'il n'y avait rien à redouter des voyageurs que le hasard sans doute mettait sur le même chemin que nous. Pour moi, je pensais comme ce dernier, mais sans pouvoir le dire, tant ma faiblesse était grande encore.

Pendant ces pourparlers, les inconnus, amis ou ennemis, avançaient à grands pas, et bientôt on les aperçut distinctement au haut de la montée ; ils étaient une douzaine au moins, tous armés de fusils et portant à leurs chapeaux de grandes cocardes blanches. M. de Champfleuri piqua des deux et s'avança bravement à leur rencontre.

— Qui va là ? cria le chef de la troupe.

— Un bon royaliste comme vous retournant à sa maison de campagne.

— Est-elle loin cette campagne ?

— Tout près d'Orgon, à une petite lieue d'ici.

— Alors vous pourrez aisément y aller à pied et vous nous prêterez votre cheval, s'il vous plaît.

— Vous vous gaussez de moi, camarade, un gaillard comme vous emprunter la monture d'un émigré, vieux et infirme !

— Puisque vous êtes vieux, nous vous laisserons le

cheval de selle, et nous prendrons seulement la charrette pour y monter chacun à notre tour.

— Je vous la prêterais volontiers, si elle ne m'était absolument nécessaire maintenant, répondit le vieillard.

— Ah ça, Monsieur, nous sommes de braves gens, voyez-vous, mais il ne faudrait cependant pas trop nous échauffer la bile, je veux la charrette et je l'aurai.

— C'est ce que nous verrons, dit le charretier en faisant claquer son fouet, est-ce qu'elle est à vous pour la prendre ?

Deux hommes de la troupe s'élancèrent en même temps pour saisir le cheval par la bride.

— Laissez-moi passer, ou je vous cingle le visage, cria le charretier en jurant comme un possédé.

— Ah ! c'est comme cela que tu parles à des serviteurs du roi ? canaille de bonapartiste ! dit le chef en le couchant en joue.

Un cri perçant partit alors de l'intérieur de la charrette, et presque aussitôt une petite main saisit le canon du fusil pour en détourner le coup.

Tout cela s'était passé si vite que M. de Champfleuri n'avait pas eu le temps d'intervenir lorsqu'il avait aperçu Clémentine se précipiter de la charrette en bas. Le bandit se retourna furieux vers la courageuse jeune fille qui venait de lui épargner un crime, mais à peine l'eut-il envisagée que sa colère sembla se calmer comme par enchantement, et, devenant humble et timide d'arrogant qu'il était.

— Pardon, dit-il d'un air confus, je ne savais pas que c'était vous.

— Coustalès, dit tristement la jeune fille en le reconnaissant à son tour, c'est bien mal ce que vous vouliez faire là. Demain vous pourrez venir chercher la charrette à Champfleuri, et nous vous la prêterons de bon cœur, mais à présent elle nous est nécessaire.

— Gardez-la, Mademoiselle, nous nous en passerons bien, et si vous voulez que je vous escorte jusque chez vous, de peur de mauvaises rencontres, vous n'avez qu'à commander. — Arrière vous autres, cria-t-il à ses compagnons, laissez passer ces braves gens, ce sont des royalistes comme nous.

— Oui, oui, c'est du bon monde, camarades, dit un autre homme de la troupe, je les reconnais moi aussi, cette demoiselle est venue plus de vingt fois chez nous apporter du bouillon et des remèdes à mon enfant quand il était malade.

— Qu'elle crie: Vive le roi! et nous la laisserons passer, dirent quelques uns.

— Oh! de bon cœur, répondit en souriant Clémentine, vive le roi! Messieurs, vive la famille royale!

— Bien cela, nous voyons qu'elle est des nôtres.

— Voulez-vous que je vous accompagne seul ou avec les hommes de ma troupe? lui demanda celui qu'elle avait appelé Coustalès.

— Je n'en ai pas besoin, répondit Clémentine.

— Vous êtes donc fâchée contre moi? Vrai, ça me fait de la peine que vous refusiez mon secours, je n'ai point oublié tout le bien que vous nous avez fait l'an dernier et j'aurais été content de pouvoir vous rendre service.

Si vous désirez réellement me faire plaisir, lui dit-elle à voix basse, promettez-moi de ne faire de mal à personne, lors même que tous les bonapartistes du pays tomberaient en votre pouvoir.

— Je vous le promets, foi d'honnête homme, répondit-il sur le même ton.

— C'est bien, Coustalès, je suis contente de vous.

Elle remonta sur la charrette aussi lestement qu'elle en était descendue.

— Notre pauvre blessé l'a échappé belle, dit M. de Champfleuri, lorsque la troupe fut déjà loin; mais où as-

tu connu ce mauvais garnement, qui nous a rendu service après tout, en éloignant ses camarades ?

— Chez la mère Coustalès , répondit Clémentine, vous savez bien que cette pauvre femme, ayant déjà perdu trois de ses fils sur le champ de bataille , n'avait jamais pu se décider à laisser partir le dernier ; elle le tenait caché dans une grotte dont l'existence n'était pas même soupçonnée. Coustalès a donc échappé à la conscription , mais la pauvre mère a été ruinée par les garnisaires que l'on avait envoyés chez elle. Elle a travaillé pour nourrir son enfant jusqu'à ce que la fatigue et le chagrin l'aient obligée à garder le lit, c'est alors que je l'ai connue, mon père ?

— Je comprends, dit le vieillard, et je vois que le bon Lafontaine avait raison, un bienfait n'est jamais perdu.

Le reste du voyage se passa sans accident. A peine arrivé à Champfleuri, je fus placé dans la meilleure chambre de la maison, et, grâce aux soins assidus de cette créature angélique que la Providence avait placée sur mon chemin, j'échappai à la mort dont j'étais menacé ; et, au bout de trois mois de convalescence, je fus enfin en état de me remettre en voyage.

Vous dire toutes les attentions dont je fus comblé pendant cette longue maladie serait une chose au-dessus de mon pouvoir, et une journée entière ne suffirait pas pour entrer dans tous ces détails. Mlle Clémentine passa quinze nuits de suite au chevet de mon lit, pansant elle-même ma blessure avec la dextérité du plus habile chirurgien. Lorsque je commençai à aller mieux, elle lisait à haute voix pour me distraire, et, quand je fus en état de me traiter dans le jardin, ce fut appuyé sur son bras que je fis mes premières promenades.

Tant de bonté, jointe au plus aimable caractère, aurait suffi pour me faire adorer cette excellente jeune fille, lors même qu'elle eût été laide et contrefaite ; mais Dieu l'avait formée aussi belle que bonne, se plaisant ainsi à réu-



nir, dans cette créature privilégiée, toutes les qualités que l'on peut désirer dans une femme. Vingt fois, dans les derniers temps de mon séjour à Champfleuri, j'avais pris la résolution de lui faire connaître les sentiments qu'elle m'avait inspirés, mais la candeur virginale de son maintien, l'innocence et la sainteté qui rayonnaient sur son visage retenaient toujours sur mes lèvres l'aveu prêt à s'en échapper; plus elle se montrait bienveillante à mon égard, plus je craignais de perdre tout à coup, par une parole indiscrete, cette douce amitié dont elle daignait m'honorer.

Cependant ma santé, presque entièrement rétablie, ne me laissait plus aucun prétexte pour profiter plus longtemps de la généreuse hospitalité du père et de la fille, et, ne pouvant me résoudre à m'éloigner d'eux sans espoir de retour, je me décidai à demander officiellement la main de Mlle Clémentine.

Ma position sociale, mon nom et ma fortune faisaient de moi, je puis le dire, un mari assez présentable; déjà plusieurs femmes de ma connaissance avaient voulu me faire épouser leur fille ou leur sœur; ce souvenir me donnait du courage, et je me décidai à m'adresser à M. de Champfleuri, qui m'avait toujours témoigné beaucoup d'affection; j'allai le trouver dans son cabinet, le matin même du jour de mon départ, et je me rappelle encore, comme si c'était hier, toutes les circonstances de cette entrevue.

Il était enveloppé d'une douillette de soie couleur puce et assis devant une table de travail, avec un gros livre ouvert sous les yeux. Ma visite matinale parut le surprendre un peu, car c'était la première fois que je venais le trouver dans son appartement.

— C'est donc aujourd'hui que vous nous quittez, dit-il, en m'offrant un siège auprès du sien, votre départ va faire un bien grand vide dans la maison.

Ce début me mit à l'aise, je ne perdis pas le temps

en discours inutiles, mais, allant droit au but, je lui ouvris mon cœur tout entier, et il m'écoutait avec une bienveillance qui me sembla de bon augure.

— Commandant, me dit-il, lorsque j'eus formulé ma demande, un gendre comme vous me conviendrait infiniment, mais permettez-moi d'abord une question préliminaire, ma fille a-t-elle connaissance de votre démarche auprès de moi ?

— Non, Monsieur, lui répondis-je.

— Alors le plus difficile est à faire, dit-il avec une nuance de tristesse. Jusqu'à présent Clémentine a refusé tous les jeunes gens qui ont aspiré à sa main, quoiqu'il se soit rencontré parmi eux plusieurs partis très convenables. Je vous avouerai même qu'elle m'a prié instamment de ne plus lui parler de mariage, parce qu'elle était résolue à ne jamais se séparer de moi.

— Cela se rencontre à merveille, repris-je vivement, car je ne demande pas mieux que de vivre auprès de vous. Je n'ai plus ni père ni mère qui puisse réclamer ma présence, je suis en demi-solde pour le reste de ma vie peut-être, et, d'ailleurs, je donnerai ma démission, s'il le faut, pour assurer mon bonheur.

— Tout cela n'empêche point, dit-il après un instant de silence, que je me trouve un peu embarrassé pour aborder la question auprès de Clémentine ; je sais qu'elle a pour vous beaucoup d'estime et d'amitié, et je suis persuadé que vous la rendriez heureuse ; cependant je ne suis pas d'avis de brusquer une pareille demande, de peur que, par habitude peut-être, elle ne commence par refuser net. Remettez vos intérêts entre mes mains, mon cher Commandant, je lui parlerai de vous avec tout l'attachement que vous m'avez inspiré, et j'espère l'amener à donner le consentement que je désire.

Je témoignai, à ce bon vieillard, toute la gratitude dont mon cœur était rempli, et je partis plein d'espérance,

après avoir reçu de Mlle de Champfleuri le plus cordial adieu.

Une semaine s'écoula sans qu'il me parvint aucune nouvelle de cette chère maison où mon imagination me reportait sans cesse ; enfin la lettre qui m'arriva vint couper court à mes rêves de bonheur. Mlle Clémentine, il est vrai, s'était montrée touchée de ma démarche, mais elle n'en était pas moins résolue à demeurer fille toute sa vie.

Je vous fais grâce, Madame, du récit de ma douleur de prétendant malheureux. Comme tout amour sans espoir, le mien, après s'être exhalé en plaintes assez vives, s'affaiblit peu à peu pour s'éteindre bientôt tout à fait, mais ma reconnaissance et mon admiration pour Mlle Clémentine dureront toujours.

J'avais repris du service et j'étais déjà colonel et père de famille, lorsque j'appris par un habitant d'Avignon que Mlle de Champfleuri, après avoir fermé les yeux du bon vieillard dont sa tendresse filiale avait embelli l'existence, avait foulé aux pieds tous les plaisirs d'ici-bas pour se consacrer entièrement, sous le nom de sœur Marthe, au service des pauvres malades. Elle avait d'abord dépensé tout son patrimoine en fondations charitables, et quand il ne lui resta plus rien à donner, ni terre, ni argent, ni bijoux, elle se donna elle-même.

Une autre sainte fille, sortie des rangs du peuple, dépourvue d'instruction et ne possédant aucune fortune, mais riche de cette foi ardente qui transporte les montagnes et de cette charité qui féconde les cœurs, travaillait depuis quelque temps à doter sa ville natale d'un hôpital pour les pauvres malades ; le hasard, ou plutôt la Providence, lui fit rencontrer un jour Mlle de Champfleuri au chevet du lit d'une vieille aveugle ; la noble demoiselle et la simple fille des champs échangèrent entre elles trois ou quatre phrases fort courtes, et leurs âmes angéliques se reconnurent sœurs. Elles se lièrent d'une sainte amitié,

mirent en commun leurs projets, leur courage et leurs vertus, s'adjoignirent quelques compagnes et commencèrent la fondation de l'hospice ; puis, après avoir épuisé toutes les ressources que leur suggéra leur infatigable charité pour mener à fin cette sainte entreprise, elles imaginèrent d'attendre les voyageurs au relai pour leur demander, au nom de Dieu, une aumône, qu'on leur refuse rarement.

— O les nobles et saintes femmes ! m'écriai-je avec enthousiasme.

— J'aime à te voir sensible aux belles actions, dit ma mère en m'embrassant.

Puis elle remercia M. de Valbec, et lui exprima chaleureusement tout l'intérêt que nous avions pris à cette histoire.

Pendant ce temps, le commis voyageur, plongé dans un profond sommeil, ronflait bruyamment dans son coin, lorsque tout à coup un choc terrible ébranla la voiture, qui tourna sur elle-même et fut précipitée dans un ravin.

— Ma fille ! mon enfant !... cria ma mère éperdue.

— Mon Dieu ! maman, répondis-je à moitié étouffée par ma mère elle-même, pendant que le pauvre dormeur, sur lequel M. de Valbec était tombé de tout son poids, poussait des plaintes lamentables.

Le colonel fut le premier à retrouver sa présence d'esprit, il parvint à ouvrir la portière et à mettre pied à terre, puis il nous aida successivement, ma mère et moi, à sortir de la voiture, et il offrit aussi ses secours à M. Emile Norbert qui continuait à gémir douloureusement sans pouvoir se tirer d'affaire ; car, tandis que nous en étions quittes pour quelques contusions, le pauvre garçon s'était cassé un bras dans sa chute.

— Vous sentez-vous la force de retourner à Orgon ? demanda M. de Valbec au commis voyageur, lorsqu'il l'eut remis sur pied.

- En sommes nous bien loin ?
- Une petite lieue seulement.
- Eh bien ! marchons, dit-il d'une voix plaintive.

Un instant après il ajouta :

— Je me sens frissonner de tous mes membres, je crois que je vais mourir.

Ces derniers mots me causèrent une frayeur épouvantable ; dans la jeunesse la mort fait peur, et la seule idée de voir ce pauvre garçon expirer sur la grande route me fit venir les larmes aux yeux.

Cependant le conducteur et le postillon, qui avaient été assez heureux pour se tirer sains et saufs d'un accident dont leur négligence était la cause, appelèrent à leur secours deux villageois passant par hasard sur la route, et tous quatre se mirent en devoir de relever les chevaux et la voiture. Alors M. de Valbec, voyant qu'ils pouvaient se passer de lui, fit une écharpe de son mouchoir pour soutenir le bras du blessé et le déterminer à se mettre en route.

C'était une nuit glaciale, quoiqu'il gelât à peine, le vent était passé de l'est au nord-ouest, la neige avait disparu, la terre était sèche sous nos pieds, les étoiles scintillaient dans le ciel bleu, mais le mistral soufflait avec violence, enlevant nos chapeaux, pénétrant dans nos poumons, se glissant dans les plis de nos vêtements que nous étions obligés de tenir serrés avec effort autour de nous, et opposant, par moment, à notre marche, comme une barrière invisible qu'il était très difficile de franchir ; aussi n'avancions-nous que lentement, ma mère et moi serrées l'une contre l'autre et M. de Valbec soutenant le blessé, qui continuait à faire entendre de douloureux gémissements.

Nous marchâmes plus d'une heure sans prononcer une seule parole, renfermant au fond de nos cœurs notre tristesse et nos alarmes, car ma mère pensait à moi et se de-

mandait si je n'étais pas plus souffrante de notre chute que je n'avais voulu en convenir, et moi je pensais à ma mère, naturellement si délicate et que ce vent si glacial pouvait rendre malade, lorsqu'enfin elle s'écria :

— Nous arrivons, j'aperçois une lumière.

Tous nos yeux se portèrent simultanément vers cette petite flamme vacillante qui nous apparut comme le phare du salut aux malheureux naufragés.

— C'est bien Orgon, dit le Colonel, je crois même distinguer le clocher, il était temps ma foi ! car vous devez être lasses, Mesdames, et vous devez avoir besoin d'un bon lit pour vous remettre de vos fatigues.

— Mais vous-même, Colonel, dit alors ma mère, chez qui l'espérance remontait le moral, le repos aussi doit vous être bien utile.

— Oh ! moi, je ne demande qu'une chose, c'est de trouver une voiture ou un cheval pour repartir sur le champ, car je suis attendu à Paris et je n'ai pas un instant à perdre.

Comme il disait ces mots, M. Norbert poussa un profond soupir et s'affaissa sur lui-même.

— Eh bien ! qu'est-ce donc ? cria le Colonel, un peu de courage, l'ami, encore quelques centaines de pas et nous aurons gagné l'étape. Ma parole d'honneur ! le voilà qui se pâme ; c'est une poule mouillée, ce garçon-là.

— Peut-être est-il plus dangereusement blessé que nous ne le pensions d'abord, dit ma mère en tirant un flacon de sa poche, et en le faisant respirer au malade qui ne bougea point.

— Mon Dieu ! le voilà mort ! m'écriai-je avec effroi.

— Non, non, c'est un simple évanouissement, j'en suis sûr, mais que faire ? Le gaillard est un peu lourd pour le charger sur mes épaules, et puis ce bras cassé est une difficulté de plus.

— Plaçons-le sous cet alisier, dit ma mère, vous reste-

rez auprès de lui, et nous irons en toute hâte appeler du secours.

— Allez donc tout de suite, reprit M. de Valbec en se dépouillant de son manteau pour en faire un matelas au malade, je vais battre la semelle pendant ce temps, car votre mistral est un peu frais ce soir.

Nous partîmes aussi vite que pouvaient nous le permettre nos contusions rendues plus douloureuses encore par l'instant de repos que nous venions de prendre, et en dix minutes au plus, nous arrivâmes à la ville, dont les maisons étaient si hermétiquement closes qu'il nous parut bien difficile d'en réveiller les habitants. Heureusement la bonne sœur hospitalière était encore dans sa pauvre guérite, qui ne pouvait l'abriter que bien imparfaitement contre le froid et la bise. La vue de cette sainte femme, dont je connaissais alors les vertus, me remplit de force et de courage, j'aurais eu honte de m'occuper de mes propres souffrances devant ce modèle d'abnégation et de dévouement. J'oubliai ma fatigue, j'oubliai mes frayeurs, j'étais toute disposée à retourner auprès de notre compagnon malade, à le veiller toute la nuit, si cela pouvait lui être utile.

— Ma sœur, où pourrons nous trouver du secours pour un homme blessé et évanoui, que nous avons été obligées de laisser sur la grande route ? dit ma mère en s'approchant avec confiance.

— Un blessé sur la grande route ! répondit vivement la religieuse ; eh ! vite, vite, il faut aller le chercher, je vais éveiller le jardinier et le concierge de l'hospice.

Et sans nous questionner davantage, elle partit d'un pas léger en nous disant de l'attendre un instant.

Nous nous réfugiâmes toutes deux dans l'étroite guérite, qui nous contenait à peine, mais la bonne sœur ne tarda pas à reparaitre, portant toujours sa lanterne à la main.

— Les hommes vont venir avec un brancard, dit-elle, et il faudra que vous ayez la bonté de leur servir de guides, afin qu'ils ne perdent pas de temps en recherches inutiles ; mais comment ce malheur est-il arrivé ?

Nous lui racontâmes alors en peu de mots la chute de la voiture qu'elle avait vue passer deux heures auparavant, et l'accident qui en était résulté.

— Le blessé serait-il le grand Monsieur qui s'est montré si bon à mon égard ? demanda la sœur avec l'expression du plus vif intérêt.

— C'est l'autre, répondit ma mère,

— Pauvre garçon ! dit la religieuse en levant les yeux vers le ciel. Nous en aurons bien soin, et j'espère qu'il guérira promptement.

Les porteurs du brancard arrivèrent peu de temps après, ils étaient munis de couvertures et de tout ce qui pouvait rendre au blessé le trajet moins pénible. Nous partîmes avec eux et nous trouvâmes bientôt nos deux compagnons à peu près dans le même état où nous les avions laissés.

— Je ne vous attendais pas si tôt, dit le colonel, comment avez vous fait pour trouver si vite et si bien ?

— Sœur Marthe était à son poste, et c'est à elle que nous devons ces prompts secours, et c'est dans son hospice que M. Norbert va être transporté.

— Le pauvre diable est plus heureux qu'il ne le mérite, reprit le colonel à demi voix, ne trouvez-vous pas providentiel qu'il reçoive l'hospitalité de cette même sœur qu'il vient d'insulter tout à l'heure ?

— Cela me paraît fort touchant, répondit ma mère d'une voix émue : ô charité chrétienne, ce sont là de tes œuvres !

Et, comme elle disait ces mots, je la vis porter son mouchoir à ses yeux ; le colonel lui-même était plus attendri qu'il ne voulait en avoir l'air, il s'éloigna de nous pour aider les porteurs à soulever le malade ; et bientôt celui-ci fut mollement couché sur le matelas qui garnissait



le brancard, et bien enveloppé dans de bonnes couvertures de laine.

M. de Valbec reprit son manteau dont il avait dû sentir vivement la privation, et vint offrir son bras à ma mère.

— Pourvu que je retrouve un cheval ou une voiture assez à temps pour ne permettre d'arriver à Avignon avant le départ du courrier, dit-il après avoir fait quelques pas, je garderai de cette nuit, où j'ai eu l'honneur de faire votre connaissance, Mesdames, un bien agréable souvenir malgré notre triste aventure.

— Etes-vous si pressé que vous ne puissiez, comme nous, vous reposer à Orgon jusqu'à demain midi, heure du départ de la diligence ?

— Non, dit-il, il faut absolument que je parte, car je suis attendu à jour fixe pour une affaire importante.

— Je crois entendre rouler une voiture, lui dis-je et vraiment je ne me trompe pas, cela se rencontre à merveille.

La voiture ne tarda pas à se montrer en effet, c'était un de ces coucous, comme on en voyait beaucoup à cette époque, partant lorsqu'ils étaient au complet et prenant encore des voyageurs sur la route. L'intérieur était rempli, mais il se trouvait sur le siège une place dont personne n'avait voulu à cause du froid. M. de Valbec se hâta de la prendre.

— Présentez mes respects à celle que vous allez revoir, nous dit-il avant de monter, dites-lui que ses conversations d'autrefois me sont bien souvent revenues à la mémoire, et que cette bonne semence n'a pas été tout à fait perdue ; dites-lui aussi de prier pour moi et pour ma jeune famille ; adieu, Mesdames, agréez mes respects très humbles.

— Bon voyage, lui criai-je affectueusement lorsque le coucou commençait à s'ébranler.

Il me répondit aussitôt, mais ses paroles, emportés par une violente rafale, ne parvinrent point jusqu'à nous.

Un instant après nous arrivâmes à l'hospice.

Le chirurgien averti attendait le malade dans une pièce bien chaude, et une autre chambre était disposée pour nous.

Pendant qu'on déposait M. Norbert sur la couche où l'on allait sans doute raccommoder son bras cassé, sœur Marthe nous fit entrer dans une petite chambre à deux lits, très simplement meublée, mais d'une propreté rare. Un feu de sarment, pétillait dans l'âtre d'une cheminée de marbre noir, sans autre ornement qu'une blanche statue de la sainte Vierge portant l'enfant Jésus dans ses bras.

— Voici votre appartement, dit la bonne sœur, il n'est pas élégant pour des personnes comme vous, mais vous ne trouveriez peut-être pas si bien dans les auberges de la ville.

Ma mère voulait refuser dans la crainte d'être indiscrete, mais la bonne sœur insista en disant que nous avions besoin d'un prompt repos. Elle nous offrit une infusion de fleurs de tilleul et d'oranger dans de petites tasses en terre de pipe, et elle se retira en nous souhaitant une bonne nuit.

Nous nous couchâmes bien vite, nous étions si fatiguées que le sommeil ne se fit pas attendre, et il était grand jour déjà lorsque nous nous réveillâmes le lendemain. Nous allâmes trouver les religieuses dans la chapelle, où nous rendîmes grâce à Dieu de nous avoir préservées du malheur qui avait atteint notre pauvre compagnon ; puis ma mère demanda de ses nouvelles. Une jeune novice lui répondit qu'il avait sans doute bien souffert, car il avait beaucoup crié pendant que le médecin lui remettait le bras, mais que sœur Marthe l'avait veillé le reste de la nuit et qu'elle avait bon espoir pour sa prompte guérison.

Bientôt la bonne sœur Marthe vint elle-même nous

annoncer que nos caisses, abandonnées la veille dans la voiture brisée, venaient d'être rapportées à l'hospice; puis elle nous offrit à déjeuner, et ma mère put s'acquitter alors de la commission du colonel.

— Oh ! dit la religieuse, en entendant nommer M. de Valbec, je ne m'étais donc pas trompée en croyant le reconnaître. Je suis heureuse de son souvenir, Madame, c'est un brave guerrier et un excellent homme.

Elle nous entretint encore quelques minutes avec une grâce charmante, elle nous fit visiter l'hôpital, et comme l'heure du départ était venue, elle prit congé de nous avec la plus douce cordialité, nous laissant pleines d'admiration et d'amour pour la religion divine qui peut seule inspirer de pareils dévouements.

C<sup>me</sup> DE LA ROCHÈRE

---

# LOU TÈMS

---

« Qu'est-ce donc que le temps ? »

S. AUGUSTIN.

Lou tèms coume lis erso e coume lou nivage,  
Fugis sènso espèr de retour.  
A mèns que d'estre fôu, sieguen prudènt e sage  
E n'en proufiten chasque jour.

Car lou tèms es pressa ! Coume un foulet camino  
E coume un lamp s'estavanis.  
Es esta, pièi es mai ; vers lou néant s'aclino  
E revieù tourna quand finis.

Lou tèms es lou passa, l'aveni qu'es pas'ncaro,  
Lou presènt que nais e mouris...  
Es l'ouro qu'a pica, que picara toutaro  
E dins l'oubli s'aprefoundis.

Lou tèms es un souspir, la paraulo qu'emporto  
Un cop d'alo dou ventoulet ;  
Un sourne revoulum qu'i flèu durbis la porto  
E nous viro coume un palet.

E dins sa coussou estren, envesso pople, empèri...  
Que n'i'a que jason pèr lou soù !...  
E res penetrara 'quel terrible mistèri  
Que dins lis amo trais la pou !...

Es sèmpre ansindo e tant que mounde sara mounde,  
Factour envisible e puissant ;  
De joio e doulour semenara 'n abounde  
A travès li siecle en passant !

# LE TEMPS

---

Le temps comme les vagues et comme le nuage , — fuit sans espoir de retour ; — A moins que d'être fou , soyons prudents et sages — et profitons en chaque jour.

Car le temps est pressé ! il chemine comme un tourbillon — et s'évanouit comme l'éclair. — Il a été , puis il est encore ; vers le néant, il s'incline — et revit aussitôt qu'il finit !

Le temps est le passé ; l'avenir qui n'est rien encore, — Le présent qui naît et meurt... — C'est l'heure qui vient de sonner, qui sonnera tout à l'heure — et qui disparaît dans l'oubli.

Le temps est un soupir, la parole qu'emporte, — le souffle de la brise ; — un sombre tourbillon qui ouvre la porte aux fléaux — et nous couche au fond du tombeau.

Et dans sa course, il étreint et renverse peuples et empires , — qu'il y en a gisant sur le sol ! — Et personne ne pénétrera ce terrible mystère — qui jette la peur dans les âmes.

Et tant que le monde sera monde , il en sera toujours ainsi. — Facteur invisible et puissant, — il sèmera en passant à travers les siècles — une abondance de joies et de douleurs.

Proubleme que la sciènço e la filousoufio,  
 Noun, jamai poudran defini !...  
 Car pèr èstre a besoun dou passa que soumiho  
 E dou presènt que vai fini ;

De l'aveni, qu'alin, dins la brumo pounchejo ;  
 Qu'autant lèu qu'arribo a passa...  
 Estrange mouvamen que, silencious, carrejo  
 Li souveni qu'an trespasa !

Es Dieu que l'a crea ! se lou pòu ? que l'esplique  
 Lou savènt ourgueious !...  
 Au tèms que tout meissounó, anen ! zou ! que replique !  
 Mai lou proubleme es espinous.

Sèns la fé, de segur, es tenta l'impoussible !...  
 Ço qu'es escoundu dins lou cèu,  
 Jamai gès de cervèu, quand sariè double et trible,  
 L'esplicara coume se dèu !

Mai lou crestian el saup e crèi qu'es un passage  
 Que meno vers l'eternita ;  
 E n'en faire de longo un bon, utile usage,  
 Coundus a la felicità.

Adounc ! quau bèn l'emplegue, aura 'n un jour la vitòri  
 E benurous sara toutèms !  
 De Dieu eternamen, countemplara la glòri :  
 Eilamount i'a plus gès de tèms !...

L. BARD.

Problème que la science et la philosophie, — ne pourront jamais définir ! — Car pour exister , le temps a besoin du passé qui dort — et du présent qui va finir.

De l'avenir qui pointe dans la brume , — et qui passe aussitôt arrivé ! — Étrange mouvement qui charrie, silencieux, — les souvenirs éteints !

C'est Dieu qui l'a créé ! s'il le peut ? qu'il l'explique — le savant orgueilleux ! — Au temps qui moissonne tout, allons ! allons ! qu'il réplique ! — mais le problème est épineux.

L'expliquer sans la foi , c'est tenter l'impossible ! — Ce qui est caché dans les cieux — nul cerveau, fût-il double et triple, ne l'expliquera comme il faut.

Mais le chrétien, lui , sait et croit que ce n'est qu'un passage — qui mène vers l'éternité ; — et faire du temps, un bon, utile usage, — conduit à la félicité.

Hors donc ! celui qui l'emploie bien , sera un jour victorieux — et bienheureux sera toujours ! . . . — Éternellement, il contempera la gloire de Dieu : — là-haut, dans le ciel, il n'y a plus de temps ! . . .

L. BARD.

## L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR EN FRANCE

---

L'enseignement supérieur, autrefois donné en France par les Universités, depuis la Révolution, se donne par les Facultés.

La constitution présente des Facultés vise trois buts :

Elle distribue l'enseignement supérieur par une préparation didactique aux diverses licences, dans des leçons intimes, où le professeur entre en rapports directs avec l'élève—et par un professorat plus solennel, exercé, avec un appareil oratoire, dans ce qu'on appelle la grande leçon ou cours public.

Elle exerce, par les examens des baccalauréats, un contrôle sans appel sur l'enseignement secondaire.

Enfin, elle assure — moins aujourd'hui qu'hier, disons-le—aux professeurs des loisirs honorables et les moyens d'existence nécessaires au progrès de la science et des lettres dans notre pays.

Ce triple but, le dernier surtout, souvent méconnu—on l'a vu lors de la suppression des Facultés de Théologie—toujours assez mal compris du gros public, assigne à l'organisation actuelle des Facultés françaises un rang aussi élevé qu'honorable dans la constitution générale de l'enseignement supérieur en Europe.

Un homme, à qui sa haute situation permet de puiser aux premières sources d'informations ; un administrateur distingué, de compétence irrécusable ; un penseur judicieux et calme, M. Liard, entreprend de mettre tout cela dans son vrai jour.

\*  
\*

L'œuvre de M. le Directeur de l'enseignement supérieur au Ministère de l'Instruction publique est ardue par plus d'un côté. Il ne faut rien moins qu'un esprit exceptionnellement impartial et élevé, pour la mener à bonne fin. M. Liard, croyons-nous, est cet esprit-là.



On en peut juger par la première partie de l'œuvre, celle-là seule qui ait paru jusqu'ici (1), où le docte penseur s'applique à placer les origines historiques de notre enseignement supérieur actuel dans leur vrai cadre.

C'est de l'histoire, à la façon de M. Taine, avec plus de régularité dans l'ordonnance des documents, mais avec la même netteté et la même saisissante mise en lumière dans le détail.

En effet, pour comprendre l'histoire de l'enseignement supérieur en France, depuis un siècle — qui est la tâche que M. Liard s'est imposée — il faut tout d'abord, comme il dit, dresser le bilan matériel et moral des anciennes Universités, à la veille de la Révolution; savoir ce qu'elles comptaient de maîtres et d'élèves, quels enseignements elles donnaient, combien elles conféraient de grades, quelle y était la situation des professeurs, quels biens elles possédaient, quelles étaient leurs installations et leurs ressources, dans quel état s'y trouvaient les divers ordres d'études, quels jugements l'opinion portait d'elles, enfin quelles réformes y étaient réclamées.

Ce plan à lui seul révèle l'homme qui sait étudier et qui, après avoir considéré son difficile et ondoyant sujet sous toutes ses faces possibles, saura en tirer un livre, livre documentaire comme on les aime aujourd'hui, livre concluant comme un fait avéré contre lequel il n'y a pas de logique.

\*  
\*\*

Il faut avoir le courage de le confesser.

Au moment de la Révolution, la décadence des deux siècles précédents ne s'est pas ralentie. On étudie peu, même à Paris; on prend peu de grades, surtout en médecine. Si l'on compare le chiffre de la population totale du royaume, et celui des médecins reçus chaque année, l'on

(1) *L'enseignement supérieur en France (1789-1889)*, par Louis Liard. Tome premier, in-8°, Paris, Hachette.

séra effrayé. Les facultés des arts paraissent en général plus vivaces, c'est qu'elles sont des collèges au sens moderne du mot, et non pas des établissements d'enseignement supérieur, et qu'elles ont à ce titre, une clientèle assurée, qui est loin d'aller ensuite tout entière aux facultés supérieures; et puis elles se sont partagé, depuis 1762, avec les Dominicains, les Oratoriens, les Joséphites, et autres congrégations enseignantes, l'héritage des Jésuites expulsés (p. 16.).

A la fin du dix-huitième siècle, les Facultés de Théologie elles-mêmes étaient partout en décadence : ou bien elles n'avaient plus d'élèves comme à Montpellier, ou si elles en avaient, c'étaient des élèves d'emprunts; la création des séminaires et celle de congrégations spécialement destinées à instruire des ecclésiastiques, sulpiciens, oratoriens, lazaristes, les avait presque partout rendues inutiles et ne leur avait laissé qu'une existence nominale, avec le privilège de conférer des grades. A Paris même, la Faculté de Théologie n'était plus cette puissante école, où, pendant le moyen-âge, la chrétienté entière se donnait rendez-vous : elle aussi conférait peu de grades et avait très peu d'élèves. Les choses en sont venues à ce point qu'un des cahiers du clergé, celui de Villeneuve-de-Berg, ira jusqu'à les déclarer inutiles : « Les universités, dit-il, qui ont rendu de si grands services à la religion avant l'établissement des séminaires, ont cessé d'être utiles depuis cet établissement. »

Même décadence, et depuis plus longtemps, dans les Facultés de Droit. On s'y inscrit, car il faut des inscriptions pour les grades, et des grades pour le barreau et les offices de judicature; mais l'enseignement y est sans vie, les études sans force, la discipline sans vigueur, et des abus de tout genre en on fait des institutions « illusoires » et même « dangereuses ». Au xvi<sup>e</sup> siècle, les étudiants de Bordeaux intentèrent un procès à leurs maîtres

pour les contraindre à faire leurs cours. Ceux du XVIII<sup>e</sup> siècle sont plus accommodants : ils ne vont pas aux cours, les professeurs dictent devant des copistes qui vendent leurs cahiers.

Les Facultés de médecine n'ont ni clinique, ni rapports avec les hôpitaux. Notre regretté M. Germain l'a curieusement exposé, en ce qui concerne l'école de Montpellier. Ailleurs, c'était bien pire, et, selon le mot cruel de Diderot, en sortant de ses études, le jeune médecin ne saurait devenir un habile homme, qu'à force d'assassinats.

Tout en un mot se ressent de l'affaissement des hautes études théologiques, comme le reconnaît loyalement M. Liard. Autrefois, dit-il, au temps de la splendeur de l'Université de Paris, la théologie avait fourni la conception générale et l'idéal qui rapprochait et reliait les Facultés diverses. Mais, une fois que cette force interne se fut affaiblie, les Facultés n'eurent plus guère entre elles que des différences, elles avaient perdu leur principe d'unité et de vie.

..

L'opinion cependant réclamait satisfaction sur ce chapitre, et les Cahiers de 89 sont remplis, à cet égard, de doléances que M. Liard a fort habilement groupées. Mais, la Constituante ne laissa, pour y répondre, aucune œuvre ni aucune loi. Elle se borna à une formule déclamatoire et vague, décrétant en principe la création et l'organisation d'une instruction publique, commune à tous les citoyens et gratuite. D'ailleurs, les luttes de la Constitution Civile du Clergé, où les Facultés de Théologie, celle d'Aix en particulier, retrouvèrent un regain de vie avant d'expirer, donnèrent le dernier coup à l'ancienne organisation universitaire, sans rien mettre encore à la place.

La Législative fit comme la Constituante. Elle substitua un projet à un autre, le projet de Condorcet à celui de

Talleyrand, et ce fut tout. Ce dernier n'avait pas eu de suite, parce qu'il avait voulu remettre la direction de l'enseignement supérieur au pouvoir exécutif; celui de Condorcet fut suspect, parce qu'il voulait l'indépendance absolue de l'enseignement.

Avec la Convention, commence la période des discussions, des résolutions et des actes.

M. Liard porte, dans ce chaos de projets et de décrets disparates, contradictoires, inexpliqués, une critique sûre qui éclaire cet amoncellement, d'où se dégage une idée, d'abord confuse, puis plus nette, l'idée d'où sortira l'organisation de l'enseignement supérieur. Tout cela est mêlé de beaucoup d'utopies, de rêves dangereux, de systèmes trop absolus pour être pratiques. Aussi, dit M. Liard, « l'œuvre est loin de répondre aux desseins ». Mais, l'enseignement national en est sorti.

Nous n'examinons point ici le plus ou moins de valeur de l'idée et s'il n'eût pas mieux valu chercher à réformer en améliorant, au lieu de détruire entièrement pour rebâtir à la hâte un édifice dès lors forcément incomplet et caduque en plus d'un point. Tout dévoué qu'il soit au système universitaire et partisan de l'enseignement par l'État, idée-mère de l'organisation voulue par la Convention, M. Liard n'en méconnaît ni les lacunes, ni les défauts. Pour le moment d'ailleurs, il n'est guère sorti des origines et des documents. Le public, qu'intéresse cette question vitale pour la haute éducation intellectuelle du pays, attend avec impatience la suite de cette œuvre considérable, où l'auteur voudra sans doute faire preuve de cette noble impartialité qui est évidemment dans son caractère et de cet esprit philosophique qui lui a déjà valu d'aussi éminents suffrages.

Ant. RICARD

## CHRONIQUE RÉGIONALE

---

Marseille , 10 Septembre 1888.

— Tandis que collègues, académies, Facultés, tribunaux et Cours d'appel, oublient dans les douceurs de cette fin automnale d'un été exceptionnellement clément, les fatigues du reste de l'année, la mort, l'impitoyable mort, moissonne dans les rangs, comme si on était pas en vacances !..

\* \* C'est le Premier Président de la Cour d'Appel d'Aix, M. Bessat, qui ouvre la marche funèbre. M. Bessat était un esprit très fin, très lettré, très rapide dans ses compréhensions. Que de fois l'avocat stupéfait s'entendait interrompre par M. le Premier :

— Maître un tel, voici ce que vous allez nous dire..... La cause est entendue et, de fait, en quatre phrases, le haut Magistrat venait d'élucider la question à la barbe de l'avocat et à la grande stupeur du client.

Il avait eu ses grands succès à la barre. Nous lui avons entendu souvent exprimer la nostalgie qu'il en avait gardée, surtout depuis que, passant du siège de Procureur-Général où l'on parle, il s'était assis pour ne plus parler. Ne plus parler est un euphémisme officiel. Quand il ne pouvait interrompre les plaideurs, il s'en vengeait en d'intéressantes causeries avec son spirituel voisin, M. le conseiller-doyen Mougins de Roquefort.

M. Bessat est mort en chrétien fervent. Il avait gardé la foi, même aux moments les plus difficiles de sa vie agitée. Quelques ecclésiastiques, qu'il honorait à cet égard de ses confidences, en avait la ferme persuasion. Ils savaient

qu'à l'heure de la grâce suprême, cette belle intelligence et ce cœur s'ouvriraient aux influences du ciel.

.. A Marseille, c'est l'abbé Dassy, qui a eu les honneurs d'un enterrement académique. Tout notre monde lettré était là, autour du cercueil de cet octogénaire aimable, qui avait passé sa vie à reposer son activité charitable dans les charmes de la littérature, où il était un de nos maîtres.

L'abbé Dassy a fondé à Marseille, cet Institut de jeunes aveugles dont Toulouse, Lyon, etc, lui demandèrent des succursales, bientôt aussi florissantes que la Normale, d'où elles avaient essaimé. Il y adjoignit plus tard l'éducation des sourds-muets, à laquelle il fit faire des progrès que le gouvernement de la République s'honora, il y a deux ans, de savoir reconnaître par la décoration de la Légion d'Honneur, une croix bien gagnée celle-là.

Fin lettré et érudit doué d'un flair excellent, M. Dassy laisse des œuvres qui resteront, spécialement son « Histoire de l'Académie de Marseille », dont il était le secrétaire perpétuel, depuis de longues années.

Qui recueillera sa double succession, à l'Académie ?...

E. A. C.

---

*Le Propriétaire-Gérant,*  
GERVAIS-BEDOT.

## LE RÉGIME PÉNITENTIAIRE DE L'ÉGLISE

ET

## LES CRIMINALISTES DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE<sup>1</sup>

---

« Depuis un demi-siècle, la réforme des prisons est dans les deux mondes, l'objet des travaux des Gouvernements éclairés. En s'occupant des questions qu'elle fait naître, ils ne cèdent pas seulement aux vœux de l'humanité, ou même à cet amour du perfectionnement, qui est un des caractères de notre époque : ils obéissent à la voix puissante du progrès. » Ainsi parlait M. de Rémusat à la Chambre Législative en 1840 (1). Alors Ministre de l'Intérieur, il invitait nos députés à l'étude d'un nouveau système pénitentiaire. Ce système, la vieille Europe n'avait pas hésité à passer les mers pour l'emprunter à l'Amérique. Aussi bien, n'avait-elle pas pendant un demi-siècle imploré inutilement les lumières de ses philanthropes, de ses progressistes et de ses économistes les plus en renom ?

Pour sa part, rompant avec la prétendue barbarie de l'ancien régime, la France avait dès 1791 (2) élaboré en cette matière des projets réformateurs. Les hommes de la Terreur s'étaient bien gardés de les réaliser : c'eût été au profit de leurs infortunées victimes : ils ne tenaient pas à leur être agréables. Le Premier Empire de

(1) Voir l'intéressant rapport de M. Desporte sur la réforme pénitentiaire. Il a été publié par la revue d'*Économie chrétienne*, livr. de mars, avril, mai et juin de l'année 1862. Nous lui ferons de nombreux emprunts.

(2) Code de 1791.

son côté, s'était donné d'autres préoccupations (1). Stimulé par son chef, le Gouvernement de la Restauration s'était mis plus sérieusement à l'œuvre. Une commission royale avait été nommée (2). Elle se proposait d'étudier la réforme. Mais son étude n'était pas achevée quand survint 1830. Heureusement, les nouveaux venus avaient maintenu la question à l'ordre du Jour. Pris même d'une belle ardeur, ils n'avaient pas voulu retarder plus longtemps la mise en œuvre. Le régime matériel des prisons avait été amélioré. Les détenus avaient reçu une nourriture plus saine et plus abondante, des vêtements plus chauds et mieux soignés. On leur avait donné pour reposer, la nuit, une couche plus molle. L'humanité n'avait plus à se plaindre. D'autre part, l'intérêt social n'avait pas été négligé. Il exigeait que l'on se préoccupât avant tout de l'amendement du coupable. L'on avait cru y pourvoir en établissant parmi les prisonniers de nécessaires catégories exigeant dans la prison le silence (3) et le travail. N'était-ce pas avoir assez fait pour se promettre légitimement de consolants résultats? Aussi, quelle ne fut pas la déception de nos réformateurs lorsqu'en 1844 M. Duchâtel vint déclarer à la Chambre : « Quelques améliorations que nous ayions introduites dans les maisons centrales... il n'y pas moyen de les améliorer assez pour empêcher qu'elles ne deviennent les ateliers du crime. »

De fait, le chiffre des délits et de la récidive ne cessait de grossir. Ainsi réformé, le vieux système restait vicieux.

(1) Il se contenta d'établir une séparation entre les diverses classes de détenus. Cette division comprenait cinq catégories : les maisons de police municipale, les maisons d'arrêt, les maisons de justice, les maisons de correction et les maisons de détention. (code d'Instr. crim. de l'art. 603 à 614).

(2) Le roi fut son protecteur et le duc d'Angoulême son président. Elle prit l'initiative de la réforme et fonctionna jusques en 1829.

(3) Arrêté ministériel du 10 mai, 1839. « Toutefois, raconte M. Desportes, le Pouvoir rencontra des difficultés et des obstacles qu'il ne put vaincre. »



On avait rendu la prison aimable sans la rendre moralisatrice : elle avait perdu son caractère inflicatif tout en restant un foyer de corruption (1).

Fallait-il se décourager ? nos réformateurs ne l'avaient pas cru. D'autant qu'à cette époque, tous nos voisins, revenus d'Amérique, faisaient, en l'adoptant, le plus bel éloge du système qu'ils y avaient vu fonctionner.

Ce système était fort simple. Isoler les prisonniers, tel en était le principe fondamental. Transformée en cellule, la prison devenait plus redoutable. Elle avait alors le triple caractère que doit posséder toute peine : l'exemplarité, l'infliction et l'amendement. De plus, elle protégeait le détenu contre la corruption de ses congénères.

L'Amérique en avait fait l'essai dès 1786. Seulement elle l'avait, tout d'abord, pratiqué avec une rigueur excessive. Au bout d'un an de ce *solitary confinement*, cinq détenus mouraient dans une même prison, un autre était atteint de folie, un septième faillit être victime du désespoir. Calmes et réfléchis ces peuples n'avaient pas aussitôt abandonné leur système : ils avaient préféré le perfectionner. A Auburn, rendu, le jour, au régime de la communauté, le prisonnier passait la nuit en cellule. A Pittsburg (2) et à Cherg-Hall (3), la solitude de jour et de nuit maintenue ; on demanda au travail, aux visites fréquentes du personnel, un remède contre l'ennui et le désespoir. Les résultats alors obtenus avaient été, il faut le croire, des plus satisfaisants. Les économistes ou hommes d'État venus de France, d'Angleterre, d'Allemagne ou d'Italie pour en étu-

(1) « Nous-même, déclare l'honorable M. Dupectiaux, nous avons été plusieurs fois témoin de la joie qui accueillait certains prisonniers à leur entrée en prison. » — M. Béranger rapporte avoir recueilli ce propos d'un paysan habitant le voisinage d'une prison : « Il y a là des malfaiteurs, qui ne manquent de rien ; nous et nos familles nous sommes honnêtes et nous avons à peine de quoi vivre. » cités par Desportes.

(2) En 1727.

(3) En 1829.

dier le fonctionnement ne s'étaient pas lassés de redire les avantages d'un tel système (1). Un prince héritier avait pris la plume pour le prôner (2), et, deux fois réuni, à court intervalle, à Francfort sur le Mein, un congrès international l'avait proclamé « en parfaite harmonie avec les principes de la justice et les intérêts physiques, moraux et intellectuels des détenus (3). »

Ce n'était pas assez d'admirer : L'Angleterre avait déjà douze mille cellules. En Prusse cinq pénitenciers et une maison de détention avaient été construits sur le modèle dit de Pensylvanie. La Russie elle-même avait à Varsovie sa prison cellulaire, elle en avait en outre créé trois autres en Pologne. Il était bien naturel que la France (4), d'ailleurs à bout de ressources, ne restât pas en arrière et qu'à son tour elle essayât le système. C'est ce que venait lui proposer d'abord, en 1840, puis en 1844, son ministre de l'intérieur.

La chambre des députés entendit cet appel humanitaire. Elle consacra dix-neuf séances à l'étude de ce projet (5). Quant à la chambre des pairs, elle mit quatre ans à le mûrir. Non pas qu'elle fut inactive. Les préfets, les médecins, de savants spécialistes furent consultés comme l'avaient été les cours et les conseillers généraux. Mais lorsque, entièrement gagnée par l'unanimité des suffrages au régime cellulaire, par les lèvres de son rapporteur, M. Béranger, la commission présenta à l'assemblée un avis favorable, la révolution de février grondait dans la

(1) L'Angleterre envoya lord Crawford en 1833. Le docteur Julius y venait de Prusse en 1836.

(2) Le prince Oscar de Suède écrivit un livre auquel il donna pour titre : Peines et prisons.

(3) Le premier fut tenu en 1846, le deuxième en 1857.

(4) Ce n'est pas qu'elle se fût désintéressée de ce qui se passait en Amérique : dès 1831 elle y avait envoyé MM. de Baumont et de Tocqueville, en 1836 M. de Metz.

(5) Elle l'adopta à la majorité de 180 voix.

rue. Encore une fois la réforme pénitentiaire subissait chez nous un fâcheux contre-temps.

Tous les efforts cependant ne s'étaient pas épuisés en vaines discussions. L'on avait construit quelques prisons sur le nouveau modèle (1). L'opinion du reste s'était trop profondément saisie de la question pour s'en désintéresser aussitôt. Elle lutta héroïquement contre les courants contraires, que suscita le second empire pour échapper aux dépenses énormes, nécessitées par l'application du système (2). Malgré tout ce que l'on pût dire sur l'action homicide de l'isolement cellulaire, les Bérenger, les Despectiaux, les de Metz, les Desportes ne désarmèrent pas. Mal écoutés par les chefs du Pouvoir, ils en appelèrent à l'initiative privée, préoccupant la foule de leurs pensées, évoquant le chiffre effrayant des délits et de la récidive, tantôt suscitant la pitié pour des êtres dont on favorisait la corruption, et tantôt faisant naître la peur dans une société que tant de crimes mettaient en péril (3).

La chute de l'empire éveilla de nouvelles espérances. L'ardeur alors déployée fut telle que l'on enleva, haut la main, le vote de trois lois. Elles ont introduit à la fois dans notre système le régime cellulaire, la libération conditionnelle et la relégation des récidivistes (4). Par le fait, humanitaires et économistes ont obtenu pleine satisfaction. Ils peuvent se féliciter. Leur zèle et leur persévé-

(1) En 12 ans 68 prisons avaient été modifiées ou construites sur le nouveau modèle, notamment celle de Béziers.

(2) Le 17 août 1853, parut un décret déclarant : « Qu'il fallait renoncer à l'emprisonnement cellulaire pour s'en tenir à celui de la séparation. » La raison alléguée parut mesquine : c'est alors que le docteur Pietra Santa publia son mémoire. Il y représentait la cellule comme une mesure immorale conduisant au suicide ou à l'aliénation ; Ce fut, dit M. Desportes, le signal d'une attaque violente contre l'invention américaine.

(3) Le nombre des délits avait augmenté en 1852 de 300 % sur les années précédentes.

(4) La 1<sup>re</sup> a été votée le 5 juin 1875 ; les deux autres le 14 août 1885

rance sont enfin récompensés. Avec cette arme au triple tranchant, la société se défendra aisément. Elle a désormais le moyen de guérir ses membres malades. Le crime va disparaître, et l'opinion n'entendra plus parler d'une question si longtemps agitée, mais enfin résolue.

Eh bien, il n'en est rien. Au Luxembourg, M. Béren-ger (1) déclarait naguère que l'on n'avait à peu près rien fait, et le fougueux M. Millerand affirmait au Corps Législatif que tout était à refaire (2). Ah ! c'est que la récidive ne diminue pas et que les délits augmentent toujours. Le régime nouveau ne nous donne pas de meilleurs résultats qu'en Angleterre et que partout ailleurs (3). D'où vient cet étrange phénomène ? Pourquoi tant d'efforts, d'ailleurs intelligents et certainement désintéressés, sont-ils frappés de stérilité ?

Le système serait-il mauvais ? Quelques-uns le prétendent. D'autres accusent le zèle de ceux qui ont le devoir de l'appliquer : « La loi ne fonctionne qu'à demi ; vous êtes trop lents et victimes de votre bureaucratie, » s'écrient les partisans de la cellule. « Le criminel est un malade que la société a eu le tort de négliger. Sa guérison est une réparation sociale. Vous faites fausse route » objectent les socialistes, tenants incorrigibles de l'hérédité du crime.

Le principe faux, sur lequel s'appuyent ces derniers, autorise à négliger leurs explications. Le déterminisme et le matérialisme sont deux grossières erreurs contre

(1) Interpellation du 27 janvier 1885.

(2) Rapport sur le budget des prisons, lu à la séance du 25 janvier 1888.

(3) De 1836 à 1840 le nombre des délits était de 41,000, de 1860 à 1865 il s'est élevé à 81,000 ; le dernier relevé portait 127,000. Il y a 50 ans, le nombre des récidivistes jugés par la Cour d'Assise fournissait le 31 %, aujourd'hui il donne le 48 % — M. Desportes, entièrement gagné au régime cellulaire, avoue qu'en Angleterre ses résultats ne sont pas satisfaisants. La France, il y a très-peu d'années, comptait annuellement 7,000 criminels. C'est 27,000 qu'on en signalait de l'autre côté du détroit.

lesquelles proteste la nature autant que la saine philosophie. Les notions erronées qu'elles professent sur l'homme condamnent fatalement leurs adeptes à ne traiter de ce qui l'intéresse que d'une façon incomplète. L'amendement du coupable est infiniment désirable. Mais parcequ'ils ne voient en lui qu'un malade et qu'ils ne se préoccupent exclusivement que de la guérison, ils le poursuivent inutilement. La peine, n'étant plus qu'un bien doux remède — une dragée curative — l'aidera, moins que jamais, à détruire la mauvaise habitude et à combattre la tentation. Loin de redouter la prison, devenue une infirmerie plus commode que celle de nos hôpitaux, le criminel viendra s'y reposer quelque temps et préparer de nouveaux méfaits.

Incomparablement plus sages sont les auteurs du système cellulaire. Ils ont raison, en souhaitant que la peine soit moralisatrice, d'exiger quelle soit suffisamment exemplaire pour prévenir la faute et assez inflictive pour la punir et la rendre odieuse. C'est aussi à bon droit qu'ils affirment que la cellule, la libération conditionnelle et la relégation elle-même répondent à cette triple nécessité. Mais ils auraient tort de compter absolument sur l'un ou l'autre moyen ou même sur leur ensemble. Outre que le fonctionnement en est délicat et complexe, les résultats dépendent de bien d'autres éléments qu'il importe de ne pas négliger. Ils dépendent aussi du milieu dans lequel ils sont mis en exercice. Leur tort surtout a été d'entreprendre cette étude avec un inexcusable parti pris contre le passé. Nos modernistes oublient qu'eux aussi :

« Ils sont venus trop tard dans un monde trop vieux (1) »

(1) Voici ce que nous lisons dans un article bibliographique publié en avril 1861 par la *Revue des Deux-Mondes* : « L'étrange barbarie où la science pénitentiaire était restée jusqu'à nos jours, ne peut s'expliquer que par une indifférence absolue pour le sort du prisonnier. On le jetait en prison pour s'en débarrasser, et l'on ne se demandait pas ce qu'il pou-

Vouloir qu'en toute chose notre siècle se conquière un brevet d'invention, c'est aller à l'encontre du vrai progrès : il ne se prive pas impunément d'une expérience acquise ; c'est de plus s'exposer à des tâtonnements infinis et à perdre un temps précieux.

Si de malencontreux préjugés ne nous avaient pas fait oublier, qu'infailible en matière doctrinale, l'Eglise pour traiter même les questions du temps, possède une merveilleuse sagesse, nous lui aurions demandé son avis sur la réforme pénitentiaire. Elle nous eut alors affectueusement ouvert ses archives, rappelé ses canons, montré ses prisons. Nous n'aurions pas été obligés de traverser l'Océan pour découvrir la lune, et en présence des prisons du nouveau monde, l'on ne nous aurait pas entendus pousser les cris d'une admiration qui accuse notre ignorance du passé (1). Il est temps, ce nous semble, de réparer

vait devenir. » M. Desportes lui-même termine ainsi une page fort émue : « Il n'est pas étonnant que le régime des prisons ait à cette époque offert ce double caractère, qu'il ait été à la fois irréfléchi et barbare, et que dans les prisons royales aussi bien que dans les geôles particulières on n'ait songé qu'à faire souffrir le prisonnier, et, suivant l'expression de M. de Martignac, à le punir sans le corriger. » M. d'Haussonville n'exprime pas une autre opinion : « Sous l'ancien régime, dit-il, les prisons sont considérées comme des lieux de répression, et, sauf quelques esprits comme Mabillon, adonnés aux chimères, nul ne songe à l'amendement moral de ceux qu'elles renferment. » *Ét. pénit. en France*, p. 2.

(1) Il est à propos ici de rappeler ce trait de Musset :

« Il faut être ignorant comme un maître d'école  
Pour se flatter de dire une seule parole  
Que personne ici-bas n'ait pu dire avant nous.  
C'est imiter quelqu'un que de planter des choux. »

Nous regrettons qu'à la même page, où il le rappelle, M. l'abbé Moreau parle avec une certaine légèreté des institutions d'autrefois : « Autant j'excuse les amateurs de vieilles porcelaines, écrit-il, autant je m'insurge quand ceux auxquels un peuple confie ses destinées gaspillent leur temps à recoudre de vieilles lois. » *Souvenirs de la petite et de la grande Roquette*, 2 v. 437.

Faire revivre tout un passé est chose impossible ; ce n'est pas même

ce fâcheux oubli. Cette étude n'a point d'autre but. Elle a pour fin d'apporter à l'une des questions les plus laborieuses, les lumières empruntées au foyer toujours rayonnant de Celle qui a civilisé les peuples. En rappelant les principes, les méthodes de son régime pénitentiaire, en indiquant sommairement les résultats qu'elle obtint, rendons lui un tardif hommage et faisons-en notre profit.

## I

Dans la direction de nos actes les principes n'ont pas une moindre importance que dans celle de nos raisonnements. En morale comme en matière doctrinale celui qui n'en a pas va à l'aventure. Il se condamne à l'erreur celui qui en suit de faux. Voulez-vous ne pas vous tromper de route, sachez où vous devez aller. Que seront les méthodes employées, si l'on ignore les résultats qu'on leur demande, ou si la fin que l'on poursuit est en évidente contradiction avec les lois de la raison et le bon sens ?

Nos criminalistes modernes pensent que le droit criminel doit avoir pour fondement l'amendement du coupable. Nous les approuvons. Cet amendement est l'un des fruits les plus désirables de la peine. Mais est-il le seul ? Nous ne croyons pas qu'on puisse l'affirmer sans méconnaître les droits de la société et les exigences du bon ordre.

Le législateur qui édicte la peine et le magistrat qui

désirable. Conduite par la Providence, l'humanité traverse des phases diverses. Les conditions de son existence variant, les lois qui la régissent doivent avoir une certaine flexibilité. C'est l'avis de saint Thomas : « *Lex recte mutari potest propter mutationem conditionum hominum, quibus secundum diversas condiciones diverse expediunt.* » N'est-il pas sage cependant de s'approprier du passé tout ce qui fit sa gloire et sa grandeur ? C'est encore le sentiment du docteur angélique. Il n'admet le changement de la loi que lorsqu'il ne compromet ni le salut ni le bien de la société et que la nécessité qui le dicte est pressante. p. 1, 2, 9, 96, 1 et 11.

prononce la sentence ont pour mission première de garantir les intérêts de la communauté. Le bien commun, tel doit être l'objet principal de leurs préoccupations. Non certes qu'ils aient à se désintéresser de l'intérêt privé. Mais c'est veiller à sa sauvegarde que protéger l'ordre social (1). Chacun de nous a besoin de la société : nous ne pouvons sans elle ni nous suffire, ni nous défendre efficacement. Notre félicité dépend de la sienne, ses intérêts sont pour nous des intérêts majeurs. Indiscutables principes que l'Ange de l'École a formulés avec la lucidité et la hauteur de son puissant génie ! Les rejeter, sous le vain prétexte qu'ils ont fait leur temps, ce ne serait pas sage. C'est le propre des vrais principes de ne vieillir jamais, ils sont éternels. Ce ne serait pas sans péril non plus. Que le pouvoir, oubliant son rôle, se fasse le serviteur complaisant des caprices et des exigences de chacun, il se déconsidère et s'affaiblit. Avec son autorité, par le fait, se morcelle la digue qui protégeait la société contre les convoitises de la masse. Une lutte s'engage entre des intérêts qui se heurtent. Trop mal équilibré pour résister à tous les contre-coups, désarmé et impuissant il reconquiert les partis, ou bien dans son affaiblissement il en appelle à l'arbitraire et il se fait tyranique, ou bien il périt dans les désordres de l'anarchie avec le peuple qu'il avait la mission de conduire. Dans les deux cas, les intérêts privés auront été compromis, parce que l'intérêt social aura été négligé. Des lors que les législateurs recherchent avec ardeur l'amendement du coupable, c'est fort bien ; mais qu'ils n'oublient pas un devoir non moins pressant : la défense de la société.

(1) « Bonitas in jusque partis consideratur in proportionem ad totum suum. — Cum igitur quilibet homo est pars civitatis, impossibile est quod aliquis homo sit bonus, nisi sit bene proportionatus bono communi ; nec totum potest existere bene nisi ex partibus bene proportionatis. » S Th. p. 1. 2. 9. 92. VIII et 1. 2. 9. 100. VIII.



L'Eglise en a donné l'exemple (4). Ceux qui rendaient la justice en son nom auraient été infidèles à sa pensée, si, dans leurs jugements, ne se préoccupant que du coupable, ils n'avaient tenu aucun compte des droits de la société. Quand une faute était commise, les droits sacrés et inviolables de la loi étaient lésés ; témoin du délit, la foule avait reçu un exemple funeste et le délinquant restait là, dans cette masse, comme un ferment corrupteur. L'intérêt social demandait que la loi fût vengée, le scandale réparé et que ce ferment disparût. C'était l'avis de l'Eglise, elle exigeait que dans le choix de la sentence, l'on s'en préoccupât.

L'ordre a été troublé, leur disait-elle, un homme s'est permis d'opposer aux prescriptions de la loi commune, ses désirs cupides et sa volonté désordonnée : prononcez la sentence ! Qu'il souffre pour expier cette satisfaction illégitime, que la peine rétablisse l'ordre ! — Cependant, si nul n'a souffert de cette infraction, — Est-ce bien sûr ? Est-ce même possible ? La loi violée ne garde-t-elle pas les intérêts de tous ? La transgression d'un seul de ses préceptes ne menace-t-elle pas tous les autres ? En frappant l'autorité qui la réédicte, cette rébellion n'ébranle-t-elle pas la base sur laquelle repose la loi ? — En tout cas, l'équilibre social a été rompu, le transgressif s'est attribué un avantage dont ses concitoyens restent privés. Vous tenez le fléau de la balance, eh bien, jetez la pierre dans le plateau qui s'est déplacé. L'équité le demande.

(4) Nos saints Pères, les écrits des Pères et des Pontifes de l'Eglise, les conciles, telles sont les sources qui nous révèlent ses principes et manifestent son esprit. Ces documents ont eu leurs commentateurs et leurs interprètes autorisés : nous les avons aussi consultés. Nous avons interrogé notamment les *Quæstiones de Guidonis Fulcodii*, rédigées en 1228, le livre *de Institutionibus* de Simanca, la *Praxis* de *Do. Guidonis*, qui vient de publier M. Douais, celle de l'auditeur de la Rote *Penna*, enfin le *de Officio SS. Inquisitionis* de César Carena, qui exerça très-longtemps à Crémone la charge de Juge conservateur.

prononce la sentence ont pour mission première de garantir les intérêts de la communauté. Le bien commun, tel doit être l'objet principal de leurs préoccupations. Non certes qu'ils aient à se désintéresser de l'intérêt privé. Mais c'est veiller à sa sauvegarde que protéger l'ordre social (1). Chacun de nous a besoin de la société : nous ne pouvons sans elle ni nous suffire, ni nous défendre efficacement. Notre félicité dépend de la sienne, ses intérêts sont pour nous des intérêts majeurs. Indiscutables principes que l'Angé de l'École a formulés avec la lucidité et la hauteur de son puissant génie ! Les rejeter, sous le vain prétexte qu'ils ont fait leur temps, ce ne serait pas sage. C'est le propre des vrais principes de ne vieillir jamais, ils sont éternels. Ce ne serait pas sans péril non plus ! Que le pouvoir, oubliant son rôle, se fasse le serviteur complaisant des caprices et des exigences de chacun, il se déconsidère et s'affaiblit. Avec son autorité, par le fait, se morcelle la digue qui protégeait la société contre les convoitises de la masse. Une lutte s'engage entre des intérêts qui se heurtent. Trop mal équilibré pour résister à tous les contre-coups, désarmé et impuissant à réconcilier les partis, ou bien dans son affolement il en appelle à l'arbitraire et il se fait tyrannique, ou bien il yert dans les désordres de l'anarchie avec le peuple qu'il avait la mission de conduire. Dans les deux cas, les intérêts privés auront été compromis, parce que l'intérêt social aura été négligé. Dès lors que les législateurs recherchent avec ardeur l'amendement du coupable, c'est fort bien ; mais qu'ils n'oublient pas un devoir non moins pressant : la défense de la société.

(1) « Bonitas : omnesque partis consideratur, in proportionem ad totum suum. — Cum igitur quilibet homo est pars civitatis, impossibile est quod aliquis homo sit bonus, nisi sit bene proportionatus bono communi ; nec totum potest existere bene nisi ex partibus bene proportionatis. » S Th. p. 1. 2. 9. 92. VIII et 1. 2. 9. 100. VIII.

L'Eglise en a donné l'exemple (1). Ceux qui rendaient la justice en son nom auraient été infidèles à sa pensée, si, dans leurs jugements, ne se préoccupant qu du coupable, ils n'avaient tenu aucun compte des droits de la société. Quand une faute était commise, les droits sacrés et inviolables de la loi étaient lésés ; témoin du délit, la foule avait reçu un exemple funeste et le délinquant restait là, dans cette masse, comme un ferment corrupteur. L'intérêt social demandait que la loi fût vengée, le scandale réparé et que ce ferment disparût. C'était l'avis de l'Eglise, elle exigeait que dans le choix de la sentence, l'on s'en préoccupât.

L'ordre a été troublé, leur disait-elle, un homme s'est permis d'opposer aux prescriptions de la loi commune, ses desirs cupides et sa volonté désordonnée : prononcez la sentence ! Qu'il souffre pour expier cette satisfaction illégitime, que la peine rétablisse l'ordre ! — Cependant, nul n'a souffert de cette infraction. — Est-ce bien sûr ? Est-ce même possible ? La loi violée ne garde-t-elle pas les intérêts de tous ? La transgression d'un seul de ses préceptes ne menace-t-elle pas tous les autres ? En frappant l'autorité qui l'a édictée, cette rébellion n'ébranle-t-elle pas la base sur laquelle repose la loi ? — En tout cas, l'équilibre social a été rompu, le transgressateur s'est attribué un avantage dont ses concitoyens restent privés. Vous tenez le fléau de la balance, eh bien, jetez la pierre dans le plateau qui s'est déplacé. L'équité le demande.

(1) Nos saints pères, les écrits des Pères et des Docteurs de l'Eglise, les conciles, telles sont les sources qui nous révèlent ses principes et manifestent son esprit. Ces documents ont eu leurs commentateurs et leurs interprètes autorisés : nous les avons aussi consultés. Nous avons interrogé notamment : les *Quæstiones de Guidonis* (tradigées en 1228), le *livre de Institutionibus* de Simone, la *Praxis* de B. Guidonis, que vient de publier M. Douais, celle de l'auteur de la *Rotæ Pennæ*, enfin le *De Officio SS. Inquisitionis* de César Carena, qui exerça très-longtemps à Crémone la charge de Juge conservateur.

il faut que l'équilibre soit rétabli (1). Et si le repentir agite l'âme du coupable, que, reconnaissant sa faute, il implore son pardon?—N'importe! Après son crime, par un cri qui fut un aveu sincère aussi bien qu'un magnifique élan de repentir, David obtint son pardon; toutefois, lui en donnant l'assurance, le prophète l'avertit que son crime ne resterait pas impuni (2). Même au tribunal du pardon, la pénitence que vous imposez ne doit pas être uniquement médicinale; il faut qu'elle soit aussi satisfaisante et réparatrice. Il faut que vous la mesurez à la gravité de la faute autant qu'aux dispositions du pénitent; vous vous feriez le complice du coupable si vous agissiez autrement. Du reste, les droits de la justice sont imprescriptibles. En présence du repentir, la loi outragée ne désarme pas; vos complaisances pour le coupable seraient inutiles. A la porte de ce monde, le purgatoire, lieu d'expiation et de souffrance, nous attend; là, nous devons achever de payer notre dette jusqu'au dernier liard et subir toute la mesure de la peine que nous aurons vainement essayé de nous épargner (3). Tant Dieu est jaloux de sa loi! Elle garde en ce monde l'ordre moral. Afin de ne pas le laisser à la merci des écarts de l'humaine liberté, il a armé sa justice de peines vengeresses.

« Contrepoids du mal, la peine en répare le désordre. Non-seulement le mal la légitime; il l'appelle, il la nécessite. » *Pœna est ordo peccati* (4). De telle sorte que si la

(1) « Quicumque totam legem servaverit offendat autem in uno factus est omnium reus. » Jac. 11, 20. — « Satisfieri debet etiam universæ reipublicæ, cujus inprimis interest ne crimina sint impunita. » Simanc. t. 46, 5.

(2) « Quoniam blasphemare fecisti inimicos Domini, filius morietur. » 2 Reg. 12, 14.

(3) « Debent, ergo sacerdotes Domini... pro qualitate criminum et penitentium facultate salutare et convenientes satisfactiones injungere, ne si forte peccatis conniveant et indulgentius cum penitentibus agant, alienorum peccatorum participes efficiantur. » C. Tr. SS. 14, c. 8.

(4) S. Aug.

vengeance privée est odieuse quand elle est interdite ; quand on l'exerce au nom de la loi elle est un devoir et un acte de vertu (1) ». Tel est le langage et l'enseignement de l'Eglise.

« C'est donc le mal pour le mal, dira-t-on : elle invite le juge à se repaître du châtiment et des souffrances de sa victime ! » Assurément non ! et loin de son cœur maternel une semblable cruauté. Avec quelle insistance au contraire la voix de ses docteurs presse le vengeur de la loi de se défendre contre ces horribles sentiments : « O gardez-vous, lui dit l'ange de l'école, de vous complaire dans la sentence prononcée contre le coupable ; ce serait un crime. » — « Vous seriez homicide, avait dit S. Augustin, vous qui vous réjouiriez d'avoir à lancer une sentence de mort contre un coupable que la loi vous obligerait à condamner. » Et ses canonistes, rappelant l'exemple des Titus, des Bias, qui pleuraient lorsqu'ils envoyaient un coupable au dernier supplice, semblaient prévenir le juge que tout autre sentiment serait abominable dans le cœur d'un chrétien (2). « Pour ne pas être condamnable lui-même, ajoutait S. Thomas, le justicier, en punissant, doit obéir à l'amour du droit et non à ses intérêts personnels, à la haine du mal et non à celle du coupable. Armant le bras du bourreau contre l'un de ses frères, son acte est répréhensible quand il n'est pas inspiré par le désir de venger la loi et de sauvegarder l'intérêt public (3). »

Dès lors, parce que, si la loi n'était pas vengée, l'ordre

(1) « *Si vero intentio vindicantis feratur principaliter ad aliquod bonum, ad quod pervenitur per pœnam peccantis, puta ad emendationem peccantis, vel saltem ad cohibitionem ejus et ad quietem aliorum et ad Justitiæ conservationem et Dei honorem, potest esse vindictio licita, aliis debitis circumstantiis servatis.* » S. Th. 2, 2, 9, 108, 1. L'article suivant la présente comme une vertu.

(2) « *Judices vicem eorum dolere debent quos ultimo supplicio legibus condemnare debent... sane qui sponte occidit etiam quem lex occidere debet homicida est.* » S. Aug. ep. ad. Marc 159, Simanc, t. 46, 85.

(3) S. Th. ut supra.

social serait compromis, l'Église pour ce premier motif appela la peine sur le coupable.

L'impunité compromettrait encore l'ordre social parce que le délit a eu des témoins. Les pouvoirs humains, en effet, ne connaissent point d'autres délits. Ceux qui appartiennent au for intérieur échappent aux tribunaux ecclésiastiques eux-mêmes (1). Tout délit est donc un scandale. La foule y trouve une occasion de ruine. Si la peine n'en répare les funestes effets, d'autres sont entraînés. Le mal a une si grande puissance sur notre nature affaiblie et morbide ! Il lui offre un bien réel, bien le plus souvent tangible et immédiat. Par là, il réveille ses instincts vicieux, il surexcite ses passions. Il met en jeu tous ses appétits déréglés. Contre tant d'ennemis qu'il soulève, quelle est notre défense ? La loi, qui nous indique le bien véritable, la raison, qui nous en montre les avantages, la confusion, qui s'attache à la faute, enfin le châtimement, qu'elle nous mérite. Voix autorisées sans doute ! Et pourtant, en tout temps nous sommes obligés d'en appeler à tout ce que nous avons d'énergie pour imposer silence à ce peuple en révolte et saisir au milieu du trouble, dans lequel nous jettent ses sollicitations coupables, l'avis de nos sages conseillers. Parfois, nos efforts y réussissent bien mal. Nous ne voyons plus aussi clairement les avantages du bien, le mal nous paraît plus séduisant ; il ne nous inspire ni la même horreur, ni la même honte. Il nous entraînerait, nous le sentons bien, si devant nous ne se dressait comme une suprême défense le châtimement. Qu'il serait donc téméraire de le supprimer ! Quoi ! un homme étale aux yeux de tous un bien qu'il s'est adjugé aux dépens de la loi. En jouissant publiquement des fruits de son injustice, il les rend plus enviables à des cœurs qui résistent avec peine et depuis longtemps peut-être au désir de les savourer.

(1) C'est l'avis de S. Liguori, de S. Thomas, de Suarez, de Bonet xiv. v. Comp. Gury. 89.

Sa conduite est un formel démenti, opposé aux conseils qui, jusqu'à ce jour, ont retenu des mains hésitantes. Mieux que par d'insinuantes paroles, il invite par ses actes ceux qui l'entourent à éloigner tout scrupule, à cesser une lutte fatigante, à jouir tout à l'aise du fruit défendu. Est-ce bien le moment, alors que la confusion a perdu de son action, alors que l'on trouvera toujours une excuse facile dans la pensée que l'on n'est ni le seul, ni le premier, est-ce bien le moment de supprimer la peine, de renverser la dernière barrière qui nous sépare du mal ? Laissez le scandale libre de s'étaler au grand jour, il aura bientôt fait d'innombrables victimes. Chacun voudra goûter ce fruit dont le mauvais exemple vante la saveur et dont notre nature éprouve un si violent désir. « L'assurance de l'impunité est la plus redoutable des séductions, a dit un païen. » Un autre ajoutait : « C'est nuire aux bons qu'épargner les méchants. » Et dans ces quelques mots l'on entend toute la tradition de la sagesse antique. Sur ce point elle fut unanime (1). L'Eglise s'est plu à en relever le témoignage par les lèvres de ses jurisconsultes. Elle le mettait sous les yeux de ceux qui exerçaient en son nom la judicature, désireuse de les animer contre le scandale de l'horreur qu'en manifestait le Sauveur lorsqu'il l'anathématisait et qu'il déclarait nécessaire le sacrifice de l'œil ou du pied devenu un obstacle au bien (2). Elle voulait les inciter à convaincre des périls que le mal fait courir à la société quand il n'est pas réprimé et empêcher qu'ils ne crussent à une pieuse exagération lorsqu'elle leur rappellerait les avertissements de nos docteurs.

Tous ses docteurs en effet font écho à la sagesse antique. « Accorder trop facilement le pardon, c'est, dit Saint-Cy-  
 (1) « Bonis vobis qui malis parcat. » Sen. de moribus. « Qui paucis  
 seclentis, parcat bonos omnes perditum esse! » Cuiusmodi illis? Maxima  
 illecebra est criminum impunitatis spes. » Cic. pro Milone.  
 (2) S. Matt. 5, 29.

prien lâcher la bride aux passions. — Quant à Saint Chrysostôme il compare une société qui ne connaît pas le châtiement à un jardin que l'on ne sarcle jamais : le crime y pullule (1). C'est incontestable : impuni le mal est un danger, une menace pour la société. Mais que l'on sévisse contre la faute, le danger est à peu près conjuré.

La peine dépouille le mal de sa puissance séductrice. Elle enveloppe ses attraits trompeurs d'un manteau d'ignominie, qui le fait mépriser ou tout au moins redouter. Aussi le législateur de la loi Mosaïque accompagne la sanction de chaque précepte de ces quelques mots, « afin qu'Israël à cette vue soit rempli de terreur (2). »

Entrevu au jour du châtiement, poursuivi par le fouet ou l'amende, l'auteur des proverbes nous en donne l'assurance, le mal ne trompera ni l'enfant, ni l'insensé, car alors, « la candeur agit avec la prudence du serpent. (3) » N'en soyons pas étonnés, la peine transforme la faute en un enseignement salutaire, en une prédication nécessaire à quelques-uns, utile à tous. Ceux que l'amour du devoir inspire, s'y attachent avec plus d'ardeur ; ceux qui succombent sous le joug de la loi, trouvent un appui dans la considération des souffrances qu'elle impose au transgresseur.

Grâce donc à la peine, celui qui a scandalisé ses frères, qui a failli les entraîner, en devient le conseiller : il répare ses torts. Si sa faute leur fut un dommage, son châtiement leur est un bienfait. Voilà pourquoi l'Eglise exigea que la peine eût la même publicité que la faute. A l'exemple des législateurs qui l'avaient précédée, elle pensa qu'il était bon de ne point négliger le moyen de contre-

(1) « Facilitas veniæ peccatis laxat habenas. » S. Cypria. serm. de passione Christi. — « Incentivum tribuit delinquendi. » S. Ambr. — « Semper scelera dum non resecantur increscunt. » S. Chrys. serm. de Absal.

(2) « Ut universus Israël audiens pertimescat. » Deut. 19.

(3) « Pestilente flagellato, stultus sapientior erit : mulcato pestilente sapientior erit parvulus nam dum flagellatur pestilens etiam innocens astutior erit. » Prov. 19, 21.



balancer le désastreux effet du scandale, ni l'occasion fort précieuse de fixer les peuples dans le bon ordre en leur inspirant une horreur plus vive du mal. Hélas, les faibles que le mauvais exemple trouble, ébranle, ceux qui empruntent à la crainte du châtiment leur unique amour du devoir, ne sont-ils pas les plus nombreux ? Pourquoi abandonner leur défense en éloignant la vue de l'expiation de leurs yeux qui ont eu le dangeureux spectacle du délit ? (1).

« Plus d'exécution publique, s'écrie-t-on de nos jours, elles sont l'aliment d'une curiosité malsaine. La vue de l'échafaud n'a pas épargné à la société un seul assassinat(2). » Qu'en sait-on ? Le sensualisme d'un siècle que dévore la fièvre brûlante des plaisirs s'accomoderait-il si aisément des horreurs du dernier supplice ? C'est difficile à croire. Le dossier de nos grands criminels proteste d'ailleurs contre ces affirmations. Ils nous disent les difficultés qu'eurent à vaincre quelques-uns d'entre eux, pour se faire des complices, même parmi les *vieux chevaux de retour*, quand il fut question d'un crime entraînant la peine

(1) « Sed quia inveniuntur quidam protervi et ad vitia proni, qui verbis de facili moveri non possunt, (ad bonum) necessarium fuit quod per vim vel per metum cohiberentur à malo, ut saltem sic male facere desistentes, et aliis quietam vitam redderent et ipsi tandem per hujus modi assuetudinem ad hoc perducerentur quod voluntarie facerent quod prius metu implebant et sic fierent virtuosi. » S. Th. I, 29, 95, 1.

(2) Nous nous étonnons de compter M. l'abbé Moreau parmi les adversaires de cette publicité. Voici ce qu'il en dit après l'exécution de Michel Campi : « Cette mort crâne est plus qu'un crime ; c'est une faute que commet la société ; et, s'il est vrai que la peine de mort est une nécessité sociale, j'estime souverainement ridicule de la transformer en un mélodrame dont tous les acteurs, (même l'aumônier ?) déclament faux et jouent un rôle à la fois répugnant et immoral. » Il cite Rochefort qui après la même exécution prétendait que la société manquait son but puisque le condamné devient aussi intéressant que le bœuf gras que l'on mène à l'abattoir ou le taureau amené dans l'arène sous les banderilles, les piques et l'épée d'une escouade de *picadores*... » *Souvenirs de la petite et de la grande Roquette*, 2, v. 434.

capitale. Non, nul ne va de gaieté de cœur au supplice infamant et au-devant d'une mort violente. Les angoisses qui précèdent l'exécution en témoignent : le crime n'eut jamais été commis si, à l'heure de sa perpétration, le coupable avait songé à la peine, ou n'avait espéré y échapper (1). En recommandant l'exemplarité de la peine, l'Eglise obéissait à l'une des raisons les plus hautes, à celle-là même qui légitime le rôle du magistrat et l'office du bourreau. Elle s'inspirait de la conduite uniforme des peuples et des leçons de l'expérience, elle se montrait soucieuse de l'intérêt public.

— La même sollicitude nous explique son zèle à éloigner des siens le contact de ces incorrigibles qu'elle s'était inutilement efforcée d'amener à résipiscence. Il est, en effet, dans le monde moral de vrais incurables. Natures lâches, avilies, elles ne savent chercher ailleurs que dans le mal les ressources de leur vie de méfaits. Soit que leur éducation morale ait été bien sommaire ou même qu'elles aient trouvé près de leur berceau les leçons contagieuses du vice, soit que l'habitude de mal vivre ait étouffé en elles le sens du bien, elles sont réfractaires aux exhortations les plus touchantes comme à la plus rigoureuse répression. Elles s'abstiennent de mal faire juste pendant la durée de leur réclusion. Encore n'est-il pas certain que le nouvel attentat qui suit leur libération n'ait pas été préparé et mûri pendant les longues heures de la prison (2).

(1) Dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1<sup>er</sup> juin 1865, M. Aylies, après avoir cité le témoignage de ses collègues de la Cour, rappelle un fait que lui confia Lacenaire au cours de l'interrogatoire dont il avait été chargé. Le coup qui avait amené le criminel à sa barre avait été projeté à Poissy. Il s'agissait d'amener dans un guet-à-pens un commis de la banque porteur de la recette du mois. Lacenaire ne trouva aucun complice parmi ses co-détenus. Sorti de prison, il chercha longtemps. Celui qui accepta de l'aider était déjà gravement compromis.

(2) « Ils aiment leur métier, dit l'abbé Moreau ; il en sont fiers. Essayez de les dépayser, ils auront la nostalgie de la pince et du couteau. Vous

Que faire de ces incurables ? Leur place est-elle vraiment au milieu des bons, que leur présence menace, que leurs conseils ou leurs exemples corrompent ? Un léger ferment ne suffit-il pas à gâter la masse ? Ne sont-ils pas pour le corps social un chancre rongeur ? En eux, avec son divin Maître, l'Eglise voit des loups : il faut les chasser (1).

Par les lèvres de Saint Jérôme elle nous les montre aussi comme des membres gangrenés : qu'on les détache avant que la corruption ne gagne le reste du corps ! « Eloignez, ajoutez-il, éloignez du troupeau ces brebis galeuses.

Dans la florissante Alexandrie qu'était l'impie Arius ? Une étincelle. Parce que cet incendie naissant ne fut point étouffé, il faillit dévorer le monde (2). »

Ceux auxquels de tels sentiments paraîtraient aussi excessifs que rétrogrades, seraient justement taxés d'imprévoyance. On leur rappellerait à bon droit qu'ils hésitent moins et qu'ils se montrent plus clairvoyants quand leur intérêt est en jeu. Ne les a-t-on pas entendus réclamer la crémation des morts pour ce motif (très-digne de notre attention s'il était mieux fondé) que la salubrité publique en dépend.

A l'heure de la contagion, ne sont-ils pas les premiers à fuir le milieu contaminé, à exiger la quarantaine et les fumigations les plus grotesques ? Un meilleur discernement et une plus juste appréciation du mal leur épargneraient cet illogisme. L'écho que, dans le public, rencontrent leurs théories accuse bien plus de l'atonie dans la

les aurez à grand peine introduit dans un refuge, dans un atelier, il se sauveront par la fenêtre et malgré leur promesse et vos bienfaits, ils retourneront à leur infame métier. » 2 v. 439.

(1) « Modicum fermentum totam massam corrumpit. » S. Paul, ad G. v. 9. — « Attendite à falsis prophetis, qui veniunt ad vos in vestimentis ovium intrinsecus autem sunt lupi rapaces. » S. Math. vii, 45.

(2) Resecanda sunt putridæ carnes et scabiosæ ovis à caulis repellenda. ne corpus et pecora putrescant et pereant. Arius in Alexandria una scintilla fuit, sed quoniam non statim oppressus est, totum orbem ejus flamma populata est. » S. Hier. apud. Grat., 249, 3.

vie morale, que de l'adoucissement dans les mœurs. « Les notions du juste et de l'injuste sont altérées dans la multitude, disait un honnête et excellent observateur (1), elles le sont même dans la classe instruite et élevée, à un degré moindre, mais elles le sont dans l'esprit de chacun de nous. » — « Le respect des lois et des grands principes sur lesquels repose la société a été en s'affaiblissant » avait le garde des sceaux en 1850. Que penserait-il de notre état actuel ? Cet état explique comment un très-grand nombre trouvent étranges les principes qui inspiraient le régime pénitentiaire de l'Eglise.

Immuablement posée sur le roc du juste et du vrai, l'Eglise ne se laisse pas aller au courant des opinions. Il n'est pas rare dès-lors que les hommes soient en désaccord avec elle : ils vont si facilement d'un excès à l'autre ! A un âge de fer, par la prudence de sa procédure, la longanimité et la mansuétude de ses jugements, elle était en contradiction avec une société qui jugeait sommairement le coupable et l'exécutait avec une révoltante cruauté. Son exemple invitait ces peuples barbares à pourvoir aux intérêts sociaux sans blesser la charité chrétienne et à supprimer le criminel en le corrigeant. La compassion qu'elle s'efforça de faire naître dans leur cœur tend de nos jours à dépasser toute mesure.

Il est bon que sa fidélité aux vrais principes nous soit un frein dans cet état de faiblesse et d'énervement. La vertu est entre deux excès. Ni la cruauté, ni la faiblesse ne sont plausibles ; l'une et l'autre sont dangereuses.

L'intérêt social, nous le rappelons, est un intérêt majeur pour chacun de nous ; la sécurité est nécessaire à la paisible jouissance de nos droits. Or, que devient cette sécurité là où la loi fléchit ? Peu m'importe que la tyrannie vienne d'en haut ou d'en bas : elle n'en est pas moins

(1) M. de Gérando.

inquiétante. Armée de bras plus nombreux, la dernière nous paraît même plus redoutable. C'est donc avec juste raison que l'Eglise s'adressant aux représentants de la justice leur disait : « Sentinelles posées aux avant-postes, vous trahirez vos devoirs les plus sacrés en négligeant de venger la loi outragée, de réparer un scandale funeste et de prévenir une désastreuse contagion. » Toutefois elle ajoutait : « Soyez misericordieux dans vos jugements, quand vous prononcez une sentence, souvenez-vous que vous condamnez un frère, travaillez à son amendement. »

Cet amendement, en effet, quoi que l'on en dise, fut toujours sa plus chère préoccupation. Assurons nous-en.

Quand nous entendions notre siècle se flatter d'avoir cru et songé le premier à l'amendement du coupable, quand surtout nous l'entendions accuser l'Eglise d'avoir été sans entrailles pour celui qu'elle condamnait, nous restions incrédules. Depuis que nous avons fouillé certaines archives du saint office, étudié son fonctionnement, dépouillé un grand nombre de ses dossiers, nous sommes incapables de contenir notre indignation. On ne saurait être ou plus ignorant, ou plus perfide. Ceux qui formulent de telles accusations se mentent à eux-mêmes ou répètent avec une légèreté inexcusable les mensonges de la mauvaise foi. Tribunal mixte, auquel des juges ecclésiastiques appelaient les délits commis contre la religion d'Etat, le saint office n'a pu s'inspirer d'autres principes que de ceux dont le divin Sauveur a légué le précieux dépôt à son Eglise. La légende inscrite sur l'une de ses oriflammes nous en est une première preuve : « *Misericordia et justitia* » y lisait-on ; et, s'il nous était permis d'être infidèle au sens littéral pour nous mettre en plus parfait accord avec les institutions dont elle indiquait l'objet et le but, nous

traduirions : « La justice quand la miséricorde a épuisé ses ressources, ou mieux encore, la miséricorde dans la justice, » Veut-on pénétrer plus avant dans cette législation tant calomniée, que l'on interroge ses livres de jurisprudence. Aucun de ses canonistes n'a joui d'un crédit plus considérable que Simancas, Eh bien, dans son directoire il donne pour règle au magistrat ecclésiastique le dernier canon du sixième concile général et le septième du concile de Worms. Or ces canons s'adressaient au confesseur dont le rôle est avant tout celui de la miséricorde (1). Puis afin de le gagner à ce sentiment, il s'efforce de mettre en évidence les raisons qui le légitiment. Avec quelle ardeur ne le fait-il pas !

Entendez-le : « dans l'injonction de la peine, vous devez obéir à la clémence bien plus qu'à la rigueur et à la sévérité ! N'oubliez pas les promesses de Notre-Seigneur : — Bienheureux les miséricordieux, la miséricorde leur est assurée. Le sage promet la faveur de Dieu et des hommes à ceux qui ne trahissent jamais la vérité et la miséricorde, les gardant fixées sur leurs lèvres et gravées dans leur cœur.... Qu'est-ce que la justice sans mansuétude sinon de la cruauté ?... Pécheriez-vous par excès de douceur, nous n'hésitons pas à vous l'assurer avec S. Jean Chrysostome, vous seriez bien excusables. Dieu sera plus sévère, envers le cœur sans entrailles qu'à l'endroit du juge trop sensible. Osée l'a dit en effet : Aux yeux de Dieu la miséricorde vaut mieux que la justice. — Et S. Grégoire de Nazianze, rappelant que la clémence est le privilège du Seigneur, affirme que l'homme ne saurait mieux

(1) « Oportet peccati qualiterque speculari et promptissime peccatoris ad reversionem, ut reducatur errans et vulneratus curetur ! Enique catione procedendum est ne per præcipitis desperationis pœnitens destrudatur, neque ei laxentur habene, ob vitæ dissolutiorem et contemptum. »

Simanc, t. 47, 78.

honorer qu'en pratiquant cette vertu (1). Et comme si ces témoignages ne devaient pas suffire, Simancas en emprunte à Claudien, à Cicéron, à Ammien Marcellin. En un mot il en appelle à la sagesse de Dieu et des hommes pour obtenir du juge des sentences miséricordieuses. Ce n'est pas assez : il menace des jugements les plus rigoureux l'homme assez téméraire pour se faire une gloire de son impitoyable sévérité envers ses frères. « Quand le delà est léger, dit-il en forme de conclusion, pardonnez : si c'est grave que la longanimité tempère la rigueur des lois (2) ». Il ne faudrait pas croire aux inspirations toutes personnelles d'un cœur qui à cette époque barbare ne dut pas trouver beaucoup d'écho. En cette matière Simancas faisait autorité. Sa parole fort écoutée de son temps, ne perdit pas tout son crédit après sa mort. Elle resta pour les tribunaux ecclésiastiques une direction généralement acceptée. Du reste, il ne s'écartait aucunement de la pensée du législateur. Les conciles de Béziers, de Narbonne, de Toulouse, d'Agde, recommandent unanimement cette miséricorde dans le jugement.

Ils font mieux encore, ils en pénètrent la législation, faisant reposer sur la clémence ses prescriptions diverses. L'amnistie est en permanence au saint office. Quand son

(1) « Ad misericordiam et clementiam quam ad crudelitatem et severitatem proniores esse debemus : Benti misericordes, inquit Salvator, quoniam misericordiam consequentur. — Et Sapiens in prov. Misericordiæ et veritas te non deserant : circumda eas gutturi et describe in tabulis cordis et invenies gratiam coram Deo et hominibus — Profecto sine lenitate, non iustitia sed crudelitas est, et si enim erremus modicam pœnitentiam imponentes, melius tamen est, sicut Chrys. ait, propter misericordiam rationem reddere, quam propter crudelitatem. Etenim Deus, ut apud Osea est, mavult misericordiam quam sacrificium. Et Juxta Gregorii sententiam : Nulla ex omni re Deus perinde ac misericordia colitur. » Sim. t. 47, 79 et seq.

(2) Igitur in levioribus causis ad lenitatem proniores esse debent, in gravioribus panis severitatem legum cum aliquo temperamento benignitatis oportet subsequi. » Ibid.

tribunal s'installe dans un pays, un temps de grâce est accordé. Tant que durent ces jours de pardon les coupables qui consentent à la recevoir, ont droit à l'absolution. Le magistrat ecclésiastique manquerait à son devoir s'il ne précludait pas à ses fonctions, par l'une de ces amnisties générales. Bien plus, non seulement il peut les multiplier, mais on l'invite à le faire. D'ailleurs, en tout temps le pardon est assuré à qui l'implore. Si le crime n'est pas connu, le coupable, qui se dénonce, échappe à toute pénalité. On ne lui impose que de salutaires pénitences, quand la faute est publique (1).

Une telle jurisprudence étonnera une génération si fière pourtant de ses mœurs judiciaires, depuis surtout l'introduction au palais du jury et des circonstances atténuantes. Bien autre était le contraste lorsque les peuples avaient pour unique défense la justice sommaire du bailli et un code draconien. En voyant l'Eglise, au lieu tant de lenteur à prononcer la sentence, tant d'efforts à provoquer le repentir, tant d'empressement à l'accepter, quelque retard qu'il eût mis à se produire, ces inexorables justiciers, si prompts et si cruels dans leur justice, apprirent à estimer d'avantage la vie humaine et à soupçonner dans leur fonction une mission plus noble que celle du bourreau : la mission de corriger et de guérir le coupable. Ils consentirent même à s'associer à cette œuvre de régénération. Dans leur code écrit sur *un bouclier avec le fer d'une lance*, l'Eglise parvint à introduire ses lois de clémence. Théodose et Honorius ne furent pas les seuls, en édictant des peines contre l'hérétique, à en exempter le repentir.

(1) « Quod hoc tempus gratie recte præfigatur non est in dubium a nemine. Et possent ab utroque jure multa concedi similia. » Guidi. *Submodum* quæ 2. « Aut enim occultus hæreticus, à nemine indicatus seipsum ad iquisitiones desert et errores suos facit, et tunc procul dubio recipiendus est, non debet ei imponi publica penitentia. Aut, testimonio publicatis, confitetur et is etiam dimitti potest. » Siman t. 47 à 27 ad 36.



Tous les rois et empereurs du moyen âge durent se rendre à ces clauses miséricordieuses. Il fallut plus d'une fois leur disputer le coupable et c'est en murmurant qu'ils s'exécutaient. L'Église avait finalement gain de cause ; elle faisait entendre la voix de la pitié à ces cœurs de lion dont elle christianisait les sentiments.

Comment donc a-t-on pu nier qu'elle se préoccupât de l'amendement alors que le concile de Béziers en fait un devoir absolu, alors que l'illustre évêque de Narbonne, devenu Pape sous le nom de Clément VI, prévient que les peines imposées avaient pour but principal de mettre à l'épreuve le bon vouloir des nouveaux convertis. Ils s'appuyaient sur l'autorité de Grégoire IX et du concile de Tolède (1). Certes la lettre de saint Augustin à l'un de ces collègues d'Afrique nous suffirait à prouver que l'Église n'a pas attendu la venue de nos criminalistes pour croire à la possibilité d'amender le délinquant.

Déjà dans une première lettre il pressait le juge de considérer le coupable non comme un objet de colère et de vengeance, mais comme une plaie qu'il fallait songer à guérir (2). Dans celle-ci il nous indique les conditions de l'amendement : « La peine inflictive est nécessaire. » Un instant il avait pensé le contraire. Le résultat des lois portées contre les rebelles lui a fait ouvrir les yeux : « Endormis dans leurs erreurs, les coupables ne songent pas à en sortir... Au coup de fouet ils se réveillent de leur sommeil funeste... Quelque-uns, il est vrai, échappent à l'action d'une crainte salutaire.... Mais faut-il reprocher la médecine à cause des incurables qu'elle est impuissante à sauver ?... D'ailleurs que l'on ne se hâte

(1) « Pœnitentia temporalis, et illa, carceris, reclusio non est tam ad pœnam criminis, quam ad cautelam, ne alios inficiant, ut appareant an in tenebris ambulent, an in luce, ut pœniteant. Nam pœnitentiæ est injunctio et non sententiæ judicariæ impositio. » conc. de Tolède, Grég. IX de Hærel, cité par Guid. Fulcod.

(2) Ep. 123.

pas de désespérer. Toute infirmité ne disparaît pas soudainement. Il faut savoir patiemment attendre l'heure du remède. On n'obtient pas grand chose avec les meilleurs raisonnements, mais l'on est inutilement cruel lorsque, négligeant d'instruire, l'on se contente d'en appeler aux terreurs du châtiment. La verge, non pas entre les mains de la passion, mais confiée aux mains de la sagesse : voilà l'efficace moyen d'obtenir la guérison.

Après en avoir exprimé la conviction, l'évêque d'Hip-pone s'efforce de la justifier. Il rappelle l'exemple de Dieu, qui châtie le pécheur dont il veut la conversion, celui de la mère qui n'emploie pas d'autres moyens pour corriger ses enfants. « N'est-ce pas violenter l'homme en menant que de lui lier les membres : mais c'est aussi le sauver... Mieux vaut les traits salutaires de l'amour que les insidieuses caresses d'un ennemi. » Notre citation est longue, elle ne sera pas inutile. Elle démontrera aux plus incrédules que l'Eglise, si jalouse de l'ordre public, n'a pas dédaigné l'amendement du coupable. Cette lettre est un vrai traité sur la matière. Elle répond aux scrupules des uns et dirige le zèle des autres. Plût à Dieu que nos criminalistes en comprissent l'importance ! Ils apprendraient à ne sacrifier dans leur régime pénitentiaire ni l'ordre social ni l'amendement du coupable : deux principes essentiels qui doivent s'harmoniser en s'équilibrant. On ne le contestera pas, de tels principes révèlent une étonnante sagesse ; ils sont inattaquables. Les méthodes le furent-elles autant que les principes ? Les moyens que l'Eglise employa répondent-ils au double but qu'elle se proposait ? Nous ne nous croyons pas imprudent en promettant de démontrer l'affirmative. Nous estimons au contraire facile autant que consolant d'en faire la preuve.

(A suivre).

P. GUIRAUDEN,

Aumônier de Fonseranes (Béziers).

## SOUVENIRS DU MEXIQUE

(SUITE) (1)

### CHAPITRE IV : D'Orizaba à Puebla

**3 Décembre.** — En sortant d'Orizaba, on va par une route à peu près plane, quoique montant légèrement jusqu'à Acalzingo. Acalzingo est un misérable hameau que les cartes de France négligeaient sûrement de marquer : cela contient bien au moins dix masures. La température commence à fraîchir. A force de monter depuis la Vera-Cruz, on est arrivé à des hauteurs assez considérables qui nous font passer par toutes sortes de cultures et de températures. Ici à Acalzingo, les productions de la Vera-Cruz commencent à disparaître et l'on entre dans un pays tout nouveau. En sortant d'Acalzingo, on trouve en face de soi une montagne à gravir, puis une deuxième. La route fait sur les flancs de la première vingt-huit lacets. Elle en fait seize sur la seconde. Et malgré cela, la pente est encore bien raide et difficile à gravir. C'est l'échelon par lequel on grimpe sur le plateau de Puebla, c'est-à-dire un des plateaux intermédiaires des Cordillères. La culture change dès lors complètement quoique la latitude n'ait pas changé ou presque pas : quoi qu'on soit toujours sous les tropiques, la hauteur est telle que la température moyenne diminue sensiblement. Le plateau de Puebla est à deux mille cent quatre-vingt-seize mètres au-dessus du niveau de l'Océan. Déjà la sorte d'aloës appelée maguey devient la culture

(1) Voir la dixième livraison de la Revue, octobre 1887.

principale. Le maïs qui remplace la vigne pour les indiens. Ils en tirent une liqueur douce et blanche qui ils laissent fermenter quelques jours. Elle devient alors du pulque. C'est une boisson légèrement alcoolique, très fraîche quand elle vient d'être faite, mais qui au bout de quelques heures contracte un goût d'œufs pourris excessivement désagréable. Les indiens prétendent que le pulque doit cette odeur aux peaux de bouc qui servent à le transporter. Je ne le pense pas. Le pulque des plaines d'Apam est excellent, c'est même le seul bon que j'ai bu.

A côté des arborescences trouvent les poivriers, dits poivriers du Japon, aux grappes rouges. Ce sont des arbres très grands, au feuillage découpé en petites feuilles longues et étroites. De tous côtés pendent des grappes à grains rouges. Chaque grain, débarrassé de sa mince enveloppe rouge qui tombe sous les doigts, donne un grain de poivre d'une couleur grisâtre. Ce poivre n'est pas bon pour la cuisine. On prétend qu'il plonge dans une ivresse dangereuse. Le bois même du poivrier ne peut servir à faire du feu. Nos soldats évitaient avec soin de s'en servir pour la cuisine ; sa fumée communiquait aux mets une odeur particulière et fort désagréable.

On voit apparaître le mezquite ou arbre à gomme. Le mezquite peut acquies de fort grandes dimensions. Dans les forêts où il pousse seul, il reste fort petit, tout hérissé d'épines que la culture pourrait peut-être faire disparaître. Son feuillage, à peu près semblable à celui du poivrier, est beaucoup plus fourré. Il produit une petite fleur jaune qui, réunie en masses, est d'un spectacle assez agréable. Dans le Nord, le mezquite forme à lui seul d'immenses forêts, qui sont des déserts.

La plaine de Puebla quoique peu pittoresque à l'œil est cependant fort riche. On trouve avant d'arriver des villages qui méritent ce nom, tels que : Aculzingo, Saint-Augustin del Palmar, Amozoc. Les maisons y sont grandes

et respirent l'aisance. Les rues quoique toujours boueuses, sont larges et bien tracées. Chaque village est entouré de nombreux jardins dont les limites sont tracées avec des cactus vierges. Cette espèce de cactus pousse par prismes successifs, ce qui le fait assez ressembler à des tuyaux d'orgue. Il est hérissé comme tous les cactus d'une multitude d'épines qui en font une haie totalement infranchissable. On ne peut l'abattre qu'à la hache.

Sur ce plateau de Puebla on voit enfin apparaître la plante la plus caractéristique du Mexique, c'est le cactus nopal (Tuna). Ce cactus ressemble au figuier de Barbarie. Il pousse par raquettes toutes vertes et hérissées d'épines. Les raquettes s'implantent les unes dans les autres sans ordre apparent. A l'époque de la floraison, les raquettes se couvrent de quelques fleurs rouges sememblables à la mauve, qui sont plus tard remplacées par les fruits. Ce fruit a la forme d'un œuf. L'enveloppe est verte et toute hérissée de piquants. On l'enlève avec précaution, ce qui n'empêche pas de se planter une soixantaine d'épines excessivement fines dans les doigts et on trouve une chair transparente parsemée de pépins. La saveur en est agréable par son extrême fraîcheur. le fruit fût-il depuis douze heures exposé au soleil. De plus il est fort tonique à cause du tamin qu'il contient. Il sauve bien des Indiens de la dysenterie.

Aucun de ces cactus qui atteignent parfois de grandes dimensions ne fournit de bois. Les feuilles en vieillissant se dessèchent, prennent l'aspect du vieux bois et se rabattent sur la portion du tronc déjà formé. Pendant quelque temps on peut encore retrouver dans le tronc la forme de la feuille. Cette forme disparaît avec le temps. Il reste alors un tronc noueux qui en apparence a la forme du chêne auquel il ressemble. Or, le bout d'une canne y entre comme dans du beurre. Il n'y a pas de partie ligneuse. C'est tout simplement le tissu cellulaire dont

la vie s'est modifiée, mais rien là dedans n'est du bois. Tous les troncs de cactus se forment ainsi : cactus vierge, cactus nopal. Le palmier yuca forme aussi son tronc de la même manière. Le palmier yuca se compose généralement d'une tige droite comme un *z*, terminée par quelques feuilles en forme de lances, s'appuyant en aiguilles excessivement fines. Ces feuilles en vieillissant se rabattent sur le tronc auquel elles finissent par s'incorporer. Le palmier yuca produit une fleur jaune et blanche qu'on mange en salade, et une sorte de datte excellente pour les confitures.

Les troncs de ces arbres fournissent des feux splendides. Dans le Nord, les soldats en quittant un campement le matin, au moment où la fraîcheur se faisait sentir, allaient un ou deux de ces arbres et venaient se chauffer autour. C'était un feu d'artifice qui durait longtemps et illuminait les plus petits recoins du camp. Nous étions obligés de veiller à ce qu'on n'allumât que les arbres isolés. Il m'arrivait parfois de les désigner la veille pour qu'il n'y eût pas d'accident. Cela servait à réchauffer le soldat et à l'éclairer pour sa toilette du départ.

On arrive à Puebla par la garita de la Vera-Cruz en suivant une longue chaussée fort boueuse et assez bien entretenue pour qu'on puisse voir au moins le dos des mules quand elles tombent dans les trous. On voit se dresser dans les airs les deux tours de la cathédrale et les dômes d'une infinité de couvents. Au Mexique, les églises ne s'élèvent pas hardiment en longues et vives arêtes. Elles présentent toutes un dôme sphérique fort peu élevé qui les écrase. Les grandes églises se composent toutes de deux tours sur la façade d'entrée, les formes de la nef se traduisent à l'extérieur par une suite de petits dômes plus élevés. Cette perspective ne flatte point l'œil. Quand nous arrivâmes à Puebla, il restait maintes traces du siège, de plus un tremblement de terre

avait produit bien des ravages, si bien que de loin nous voyions quelques uns de ces dômes étaler de larges blessures produites les unes par les boulets, les autres par les convulsions terrestres.

La chaussée laisse à sa droite le fort de Guadalupe qui domine la ville et un peu plus loin le fort de Loreto sur une éminence un peu moins élevée. C'est sur le fort de Guadalupe qu'eut lieu l'attaque infructueuse tentée par le général Lorenzo. Cette action était hardie et parfaitement pensée. Le fort de Guadalupe domine la ville de très haut, et s'emparer de cette position était s'assurer la possession de Puebla. Ce fort mal construit ne peut pas battre les pentes par lesquelles on gravit jusqu'à lui et aucun ouvrage voisin ne lui rend ce service ; de sorte qu'arrivé au pied de l'éminence, l'ennemi peut gravir aisément jusque sur le revers du fossé sans recevoir de coups de fusil. La seule difficulté consiste à traverser sous le feu du fort, l'espace qui sépare la route du pied de la colline.

Il était cinq heures du soir lorsque la petite armée française déboucha en vue du fort. Le général Lorenzo lut avec raison essayer d'un brusque coup de main avant la nuit. Un régiment de zouaves, le 79<sup>me</sup> de ligne et le 18<sup>me</sup> bataillon de chasseurs à pied furent commandés. Sur les terrasses de Puebla la ville entière était accourue pour assister au combat. On voyait les maisons couvertes d'hommes et de femmes en riche toilette. Jamais combat n'a eu tant de spectateurs. La petite colonne franchit rapidement le terrain à découvert sous les feux de l'ennemi, s'arrêta un instant pour respirer à l'abri au pied de la colline. Puis les clairons sonnèrent la charge ; on monta à l'assaut. Arrivée sur le dernier plan, la colonne est accueillie par les feux mexicains. Elle avance toujours et se trouve sur le bord du fossé. Malheureusement le fossé est très profond, quoiqu'il ne le soit guère. Quelques fascines et la

colonne passe. Les Mexicains épouvantés de tant d'audace abandonnent les remparts et fuient vers la porte du fort. Mais la porte est fermée et leurs officiers parviennent à les ramener au feu. Ils retrouvent la colonne d'assaut toujours arrêtée sur le revers du fossé qu'elle ne peut franchir. Déjà, debout dans une embrasure, un clairon de chasseurs sonnait la charge à pleins poumons ; quelques minutes de plus et on le suivait. Mais les remparts se rallument. Les rangs sont fauchés par la mitraille et la mousqueterie, on résiste un instant ; mais les décharges se répètent ; les rangs commencent à tourbillonner, puis redescendent la pente. On s'arrête dans un rentrant pour respirer et se reformer. C'est alors qu'on entend sonner la retraite. L'affaire était manquée ; l'obscurité arrivait et il n'était plus possible de recommencer l'attaque. Cela se passait le 5 mai 1862. Si nous fûmes battus, néanmoins nous arrachâmes des cris d'admiration par notre contenance décidée sous le feu. Ce jour-là fonda la réputation des chasseurs au Mexique.

Sauf l'absence de toits, tous remplacés par des terrasses, Puebla ressemble à une de nos belles villes d'Europe. Comme dans le reste du Mexique, un système de rues parallèles allant du Sud au Nord est coupé par un système perpendiculaire allant de l'Est à l'Ouest, de telle sorte qu'en quelque lieu que vous soyez, vous pouvez voir par chaque bout de la rue les montagnes qui bornent l'horizon. Ces rues sont larges et bien pavées pour des rues mexicaines. Elles ont des trottoirs un peu étroits en pierres de taille. La place de la Cathédrale présente de nombreuses arcades où l'on circule à l'abri.

Nous fûmes visiter les travaux du siège. Lors de la deuxième attaque de Puebla, le maréchal Forey tourna la ville et fut se placer sur la route de Mexico à laquelle il tournait le dos. Son attaque se porta sur les couvents qui défendent la ville de ce côté. Il y avait le Pénitencier,



vaste édifice aux murs épais et solides, presque tout neuf, Sainte-Inès, Saint-Augustin et Carmen. On fit brèche au Pénitencier. Malheureusement la brèche était trop élevée et fut difficile à gravir, ce qui nous coûta bien des soldats. Après le Pénitencier qu'on enleva avec beaucoup de peines, il fallut entrer dans les rues, c'est ce qu'on nomme l'attaque des cadres, le cadre de maisons compris entre quatre rues s'appellant cuadro. Cette attaque fut très pénible. Il fallut pénétrer dans les maisons; et chaque effort, quelque vigueur qu'on y mit, ne faisait pénétrer que d'un mur au mur suivant. Tout était barriqué, les escaliers coupés. C'était des obstacles incessants. La conquête d'un seul cadre coûtait bien du temps et beaucoup de sang. Aujourd'hui les murs extérieurs des cadres sont restés; mais l'intérieur est plein de décombres. Il ne reste pas pierre sur pierre.

Les couvents de Sainte-Inès et de Saint-Augustin ne sont que des ruines. Les voûtes ont crevé sous le poids des bombes et en se promenant dans l'église, il faut veiller à la sûreté de sa tête; car journellement des pierres se détachent et tombent. Il ne reste que des débris d'escaliers sur lesquels on se hasarde en tremblant. Les cellules de moines sont converties de noms de soldats et de régiments qui les ont occupées. Les jardins sont dévastés. Carmen seul est resté à peu près debout. Le régiment qui y a caserne y avait installé des jardins où poussaient des légumes magnifiques, au grand ébahissement des Mexicains auxquels la culture d'un jardin potager est chose complètement inconnue.

Pendant le siège, le général Comonfort vint de Mexico avec une armée de secours pour faire lever le siège. On envoya contre elle les chasseurs d'Afrique. Les cavaliers mexicains les prenaient en mépris. On leur avait dit qu'ils ne savaient pas monter à cheval; que la France n'est pas

riche en chevaux comme le Mexique, que ce n'est point comme au Mexique une habitude, prise dès l'enfance, de monter à cheval. Aussi dédaignaient-ils notre cavalerie. Lorsque les chasseurs d'Afrique se mirent à charger, les Mexicains furent épouvantés. Jamais cavalier mexicain n'avait vu une troupe en venir aux coups de sabre. Lorsqu'ils se sentirent la pointe dans les reins, la terreur les saisit et ils s'aperçurent dans leur fuite, que les chasseurs d'Afrique montaient à cheval presque aussi bien sinon mieux que les Mexicains. Les chasseurs en firent un grand carnage, à tel point que les officiers tentèrent en vain de les arrêter. Depuis lors, les Mexicains les appelèrent : los carniceros azules ; les bouchers bleus.

Puebla prend le titre de Puebla de los Angeles ; c'est une ville de soixante-dix mille âmes, siège d'un évêché. Elle est établie à peu près sur l'emplacement, à cinq lieues de Cholula, capitale d'un empire Toltèque fondé par Quetzalcohualt, vers l'an 800 après Jésus-Christ. Cet empire fut renversé plus tard par les Chichimèques. Mais les traditions religieuses fondées par Quatzalcohualt subsistèrent, et Cholula resta la ville sainte. On voit encore le Teocalli, immense pyramide à gradins, sur laquelle s'accomplissaient les sanglants sacrifices de la nation Aztèque. Lorsque Cortez, outré de la perfidie des habitants, eut exécuté ce que l'on a appelé depuis le massacre de Cholula, il jeta les idoles de Quetzalcohualt aux pieds du Teocalli et érigea au sommet une chapelle à la Vierge, où de nos jours encore un prêtre indien dit la messe.

#### CHAPITRE V : *De Puebla à Mexico.*

En sortant de Puebla, on laisse à sa gauche la pyramide ou Teocalli de Cholula, et à sa droite la ville de Tlaxcala que l'on ne peut apercevoir et par laquelle arriva Fernand Cortez. On se souvient des périls

que fit courir au Conquistador la résistance des Tlascalteques, et comment il sut se faire des amis fidèles de ses plus redoutables ennemis. Devant soi on aperçoit un des géants du Nouveau-Monde, le volcan du Popocatepelt (montagne qui fume). A côté de lui une montagne plus basse et aussi couverte de neige dont la crête ressemble assez bien à un corps de femme recouvert d'un linceul. C'est l'Iztaccihualt ou femme blanche. Les ruisseaux des environs de Puebla se ressentent du voisinage du volcan, et les bords de la plupart d'entr'eux sont couverts d'un dépôt de soufre dont la couleur jaune attire l'attention du voyageur. Ces deux montagnes forment la barrière qui ferme la vallée de Mexico et sont une des marches de l'escalier qui conduit aux plateaux supérieurs des Cordillères. La route monte plus rapidement encore qu'elle n'a fait depuis la Vera-Cruz. A force de gravir sans cesse, on s'explique la justesse de l'expression employée dans les terres-chaudes : monter au Mexique ; descendre du Mexique.

La route laisse à sa gauche l'Istaccihualt et le Popocatepelt. Son point le plus élevé doit son nom de Rio-Frio à la température glaciale d'un ruisseau que l'on traverse. Ce point se trouve à trois mille deux cent quatre-vingt-seize mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est la hauteur des cimes des Alpes les plus élevées. Le froid s'y fait très vivement sentir. Un hôtel des diligences, isolé au milieu des huttes d'indiens, y offre des cheminées autour desquelles se pressent les voyageurs. C'est du reste la première cheminée qu'on aperçoive depuis qu'on a quitté la France. Quant à la végétation, elle n'offre aucun souvenir des tropiques. Ce sont les forêts de la France. Les chênes, les pins s'y trouvent en quantité. La grande hauteur y détruit l'effet de la latitude. L'épaisse forêt qui couvre les flancs de la montagne rappelle le pays natal. Derrière l'hôtel du Rio-Frio, on peut aller voir la

source du ruisseau. C'est dans une gorge sauvage qui se termine brusquement par des rochers à pic, qu'il prend sa source. L'eau tombe en cascade le long des rochers. Les deux bords de cette gorge étroite sont couverts de chênes séculaires, d'ormes qui tombent de vieillesse et dont on voit quelques troncs abattus sous l'effort des ans bien plus souvent que par la cognée du bûcheron.

La nuit arrive glaciale, on s'enveloppe dans ses couvertures sous la sensation d'un froid inattendu. L'air très raréfié à ces hauteurs suffit à peine à la respiration. Le soleil ne parvient plus à l'échauffer. En revanche et pour la même raison, il est d'une pureté et d'une transparence admirables qui feraient le bonheur d'un astronome.

Le lendemain, la descente commence assez rapide et l'on débouche sur le plateau de Mexico dont la hauteur est de deux mille trois cent quatre mètres au-dessus du niveau de la mer. Malheureusement les détours du chemin ne permettent point de voir la ville ; on ne peut apercevoir qu'une portion de la plaine. Nous la verrons plus tard , arrêtons-nous pour considérer le volcan que nous laissons derrière nous.

Le Popocatepelt est une des plus hautes montagnes du globe. Il atteint la hauteur de cinq mille quatre cent mètres au-dessus du niveau de l'Océan. A ses pieds est Mexico entouré de ses lacs, qui la faisaient autrefois ressembler à Venise sortant du sein des mers, puis une ceinture de villages entourant la capitale. Au pied même sont d'épaisses forêts de chênes ; plus haut la verdure devient plus foncée lorsque les pins se mêlent aux chênes qu'ils finissent par dépasser ; enfin, aux dernières limites, les sapins étendent leurs branches noires et désolées, les arbres se rapetissent ; les branches se rapprochent du sol ; les broussailles les remplacent. La hauteur est alors de trois mille huit cent mètres. Puis succède un sol d'où la végétation est bannie. Un peu plus haut commencent

les neiges éternelles, planant dans les airs bien au-dessus des nuages arrêtés par les forêts inférieures. La montagne continue de s'élever jusque à cinq mille quatre cent mètres. C'est le bord le plus élevé du cratère.

Le cratère n'est pas tourné vers Mexico d'où on l'aperçoit à peine. Il est très profond. Néanmoins on y descend pour en retirer du soufre. Il y a trois stations où se dépose successivement le soufre que l'on monte de l'intérieur. C'est, je crois, le premier exemple d'un volcan fumant encore dont le cratère soit mis en exploitation. La descente est périlleuse ; elle s'opère au moyen d'une corde enroulée sur un treuil. On s'assied dans une ganse pratiquée au bout de la corde et l'on se maintient d'une main. L'autre main est armée d'un long bâton qui sert à vous diriger le long des parois et à vous écarter des fragments de roche sur lesquels vous pourriez vous briser. Un observateur raconte qu'étant fatigué de ce travail, il s'arrêta sur une roche qui se présentait à propos, tenant toujours sa corde à la main. En haut on ne s'aperçut pas de cette halte et on continua de dérouler la corde, si bien que lorsqu'il voulut descendre il fut obligé de se laisser tomber d'une hauteur égale à la longueur de corde qu'il avait laissé dérouler. L'opération fut périlleuse, l'observateur eut toutes les peines du monde pour ne point se briser contre les rochers où le jetaient les oscillations. Puis celle-ci se tordit et se détordit rapidement. L'observateur voyant le cratère tourner autour de lui fut pris de vertige. Heureusement il arriva au fond avant de tomber.

Le fond est couvert de neige et parsemé de pierres grandes et petites à moitié ensevelies. Il y a quelque tas de cailloux amoncelés d'où sortent des jets de vapeur très chaudes et très humides. Ces vapeurs déposent un peu plus haut des cristaux de soufre.

La chute des pierres est continue. Celle des petits cailloux ne cesse pas. Celle des grandes pierres se renou-

velle à chaque instant. Heureusement le bruit qu'elles font en roulant dans le cratère prévient de leur arrivée et permet de les éviter, à moins toutefois que leur rencontre avec quelque pointe de rocher ne les fasse rebondir du côté opposé. Cette chute continuelle est due probablement à l'infiltration des eaux qui désagrègent le sol sur les bords mêmes du cratère. On prétend que le fond du cratère s'élève d'une vare chaque année. La tradition s'est conservée chez les Indiens qui habitent sur les pentes du volcan. C'est que, lors de l'éruption de 1488, une masse énorme de pierres fut lancée en l'air. Le cratère se débaya complètement, si bien qu'on ne pouvait en voir le fond. Ce n'est que par la suite des ans qu'il s'est comblé de nouveau. Il n'est pas encore éteint, et le jour où le cratère se rouvrira sera malheureux pour Puebla et pour Mexico.

On remonte comme on est venu. L'opération est plus longue, plus fatigante et plus périlleuse que la descente, à ce que racontent ceux qui l'ont faite.

L'Iztaccihualt, qui paraît petit à côté du Popocatepelt, a sa plus haute cime à quatre mille sept cent vingt-neuf mètres au dessus du niveau de la mer.

On prétend que Fernand Cortez, manquant de poudre, envoya cinq de ses compagnons au Popocatepelt pour essayer d'en retirer du soufre et que Diego Ordaz descendit dans le cratère et revint avec le soufre nécessaire. Cette histoire n'est point vraie. Car Fernand Cortez, dans une de ses lettres à Charles-Quint, parle de cette expédition qu'il envoya, non pour chercher du soufre, mais simplement pour examiner la montagne et affirme qu'on ne put arriver au sommet à cause des tourbillons de neige qui l'enveloppaient. Néanmoins, plus tard, un des compagnons de Fernand Cortez parvint à tirer du soufre des flancs de la montagne.

La route, en descendant de Popocatepelt, laisse à sa

gauche les lacs de Chalco et de Xochimilco, et permet de distinguer à droite le lac de Tezcoco, sur lequel blanchit au loin la ville du même nom. L'œil est surpris par ces immenses étendues bleues à une hauteur qui dépasse celle du Saint-Bernard. Bientôt on s'aperçoit que, malgré l'éloignement des lacs, la route est sur une chaussée élevée qui sert de digue. On franchit un débris de digue qui reliait autrefois Istapalapan qu'on laisse à sa gauche avec la ville de Guadalupe que l'on découvre à sa droite, brillant aux rayons du soleil, de l'autre côté du lac de Tezcoco. Enfin les eaux se rapprochent ; les champs, autour de la route, deviennent des marais fangeux et puants ; puis le lac lui-même vient battre les deux côtés, et l'on se trouve tout à fait sur une large digue tracée au milieu des eaux. L'air est obscurci de moucheron qui se jettent, par grappes, dans les yeux, dans le nez. Les chevaux reniflent à chaque instant, secouent la tête. Mais ce peuple renaît sans cesse. Heureusement ils ne piquent pas et l'on est quitte pour le désagrément de marcher les yeux presque fermés et de se sentir la figure comme envahie par des vagues successives. La digue a été coupée en deux points par l'inondation de 1865. Aujourd'hui, on sort de Mexico par la digue de Saint-Antonio-Abad et l'on tourne à gauche à Metzicalzingo pour reprendre la route de la Vera-Cruz.

Enfin on aperçoit une barrière, une garita et quelques soldats en armes. Le poste sort, vient reconnaître la troupe qui s'avance, et vous permet d'entrer dans Mexico.

(*A suivre*).

C<sup>nt</sup> F. BONNET.

# ALPHONSE PELLET

1828-1887

---

## I. — (1828-1849)

Alphonse Pellet naquit à Uzès (Gard), le 18 octobre 1828.

Jean Pellet, son père, n'était qu'un modeste organiste, quoique la nature eût été si prodigue envers lui, qu'il avait pu se passer, pour ainsi dire, d'éducation musicale. Son instruction n'avait pas exigé de grandes dépenses : ce qu'il savait, il l'avait appris seul. Admirateur du célèbre compositeur français Rameau, il avait adopté ses théories et s'était imbu de ses principes. Quelques conseils pratiques d'un organiste de Nîmes, nommé Labat, qui n'était pas sans valeur, l'avaient mis à même de tenir honorablement l'orgue de la cathédrale d'Uzès.

Alphonse était le troisième enfant d'une famille qui en comptait bientôt cinq. Les ressources limitées qu'offrait à Jean cette petite ville pour subvenir aux charges accrues du ménage le déterminèrent à changer de résidence. Son beau-père avait fondé à Privas (Ardèche) une école normale dont il était resté le Directeur. Une classe de musique ayant été créée ou étant devenue vacante dans l'établissement fut offerte à Jean qui s'empressa de l'accepter. C'était vers 1838. Admis en même temps comme professeur au collège et au couvent des dames Trinitaires, il obtint également l'orgue de la paroisse. Le cumul de ces emplois lui procura une position suffisamment avantageuse.

On destinait Alphonse au sacerdoce. Il passa, au collège, où il fut mis pour faire ses classes, quelques années de calme entre le *De Viris*, *César* et *Phèdre*.

Charles, son frère aîné, qu'il a qualifié de génie et qui



mourut ayant à peine atteint sa quinzième année, avait manifesté très-jeune les plus étonnantes dispositions musicales. Elles avaient attiré l'attention du père, qui commença à lui enseigner de très bonne heure la musique et le piano. Il avait tout juste trois ans qu'on prenait plaisir à le mettre, les yeux fermés, dans un coin du salon ; on touchait au hasard des notes au piano : il les nommait sans hésitation et ne se trompait jamais. A six ans, il exécutait à première vue des pièces de piano ou d'orgue. Ses progrès tenaient du prodige. A douze ans, il émerveillait les *dilettanti* de Privas, que le préfet de l'Ardèche réunissait régulièrement dans ses salons. Madame de Launay le Provost, la femme du Préfet, était excellente pianiste. Un jour, elle apporta de Paris dans cette ville où les marchands de musique étaient plus que rares, un album contenant des œuvres nouvelles des plus grands pianistes de l'époque : Kalkbrenner, Thalberg, Chopin, etc. Elle fit appeler Charles et lui remit le cahier. L'enfant déchiffra ces morceaux, et notamment le « *Don Juan* » de Thalberg, de manière à éblouir sa bienfaitrice. Le soir, les invités de la préfecture applaudirent avec enthousiasme le petit prodige. Le lendemain, les journaux publiaient à l'envi ce tour de force avec des commentaires plus élogieux les uns que les autres. Tout le monde donnait cours à son admiration et chantait les louanges de ce phénix en lui prédisant le plus brillant avenir.

Le Conservatoire de Paris l'appela à lui. M. Colet y était, depuis le 5 novembre 1839, professeur de contre-point. Né le 5 novembre 1808, à Uzès, ou le 5 novembre 1809, à Nîmes (les archives du conservatoire et celles de l'Institut présentent cette différence d'indication), il avait, quoiqu'il en soit, fait avec M. Pellet père ses premières études musicales. Au cours d'un de ses voyages dans le Midi, ayant eu l'occasion d'entendre Charles, il avait été frappé de son organisation exceptionnelle. En reconnaissance

des bonnes leçons qu'il avait reçues du père, dans l'intérêt du fils qui manifestait des aptitudes peu communes, pour l'honneur même de l'art, il avait conçu le dessein de faire entrer cet enfant dans la pépinière des artistes et de l'y soigner comme un sujet d'élite. Il avait parlé de lui en termes tels et l'avait si chaudement recommandé que d'avance toutes les sympathies lui étaient acquises, tous les suffrages lui étaient assurés. Le secrétaire du Conservatoire fut chargé de transmettre à M. Pellet père les propositions bienveillantes du Directeur. Il lui écrivit officiellement pour l'inviter à envoyer le plus tôt possible son fils à Paris : les portes de l'école lui étaient ouvertes et son admission dans une des classes de piano aurait lieu immédiatement et sans examen préalable.

Il fallut, hélas ! se résigner à décliner des offres si avantageuses et si séduisantes. La santé de l'enfant, qui n'était pas des plus robustes, commença à languir d'une façon inquiétante vers sa quatorzième année. A cette époque, une maladie cruelle manifesta, chez ce pauvre petit, ses premières et terribles atteintes. La lame usait vivement le fourreau.

Le séjour de Nîmes fut ordonné comme plus salubre au jeune malade. On l'y conduisit pour tâcher d'arrêter ou de retarder au moins les progrès d'une maladie implacable. Ce fut en vain qu'on se dévoua à lutter contre elle. Quelques mois après, Charles était emporté par le mal qui l'avait miné sans relâche et sans merci.

Ce fut comme un deuil public, à Privas, que la mort de celui dont la gloire future devait illustrer son pays. Les journaux, qui avaient célébré ses succès précoces, pleurèrent sa fin prématurée ; ils publièrent une touchante élogie dédiée à la mère désolée. Dans cette pièce d'un lyrisme ardent, un poète anonyme, écho de la douleur de tous, épanchait son cœur avec ses larmes en retraçant une

existence si chère et déjà si bien remplie, quoique si courte et trop tôt moissonnée.

On devine quelle fut la douleur de la famille à la mort de cet enfant. Dès lors, la musique fut bannie de la maison ; les pianos furent relégués aux galetas. C'est dans ces conditions qu'Alphonse fit ses premières études musicales. A l'insu de ses parents, il allait chez des amis faire ses premiers exercices de piano. Le goût de la musique lui était venu spontanément et subitement, à la mort de son frère, comme par une succession naturelle et nécessaire. Absorbé par Charles, qui éclipsait tout, on ne s'était pas aperçu des dispositions d'Alphonse. On attribuait aux entraînements de l'école buissonnière les absences de celui-ci constatées parfois au collège, tandis que la seule cause en était dans sa passion pour la musique.

Tous les instruments lui étaient bons : le piano, le violon, le violoncelle, la clarinette, la flûte. Tous le tentaient ; il les jouait tous passablement, le dernier surtout : il était parvenu à s'en rendre assez maître pour se sortir convenablement d'un concerto de Berbiguier ou de Tulou. Il n'avait cependant à son service qu'une flûte à une clef. Les flûtistes comprendront la peine qu'il devait éprouver à exécuter des difficultés sur un tel instrument.

Cependant ses parents n'avaient pas encore deviné ses secrets penchants, ni percé le mystère de ses chères études poursuivies en cachette, et il n'avait pas eu le courage de leur en faire la confidence. Pour s'enhardir jusqu'à cet aveu et surtout pour les décider à lui permettre de se consacrer entièrement à la musique, il fallait une occasion favorable et solennelle. Elle s'offrit enfin.

Le Préfet de l'Ardèche avait un neveu qui jouait assez bien du violon. Toutes les semaines, le jeudi matin, il y avait séance de quatuor à la Préfecture. Vainement Alphonse sollicitait son père de l'y mener. Le père restait inflexible dans son refus. Destiné au sanctuaire, Alphonse devait

suivre invariablement sa voie : finir ses classes et entrer au séminaire ; rien ne devait le distraire du chemin tracé.

Un jour, cependant, comme il avait été premier dans une composition, il reçut, en récompense de son travail au collège, la promesse d'être conduit à une séance. L'heure si ardemment désirée et si impatiemment attendue sonna enfin. Haydn, Mozart, Beethoven, cette trinité géniale de la musique, hantaient son cerveau. Encore ne connaissait-il guère que leurs noms, qu'il révérait d'une façon idolâtre. Il n'avait jamais rien entendu de leurs œuvres, dans l'état de quasi-réclusion où il avait été tenu, si ce n'est « *La création* », de Haydn, dont son père faisait souvent jouer à son frère un arrangement. Il attendait donc fièvreusement le moment de l'initiation. On était au mois de juin ; la séance devait avoir lieu, le matin, à six heures. Quand son père va l'appeler dans sa chambre, il le trouve prêt. Les voilà allègrement partis.

Le ciel était pur, l'atmosphère délicieusement tempérée. En traversant le jardin de la Préfecture, ils furent doucement saisis par le parfum pénétrant des fleurs. Le rosignol perlait ses trilles ; une myriade d'oiseaux lui répondaient et mêlaient leurs cris et leurs roulades. La nature entière fêtait l'aurore de ce beau jour en chantant avec toutes ses voix l'hymne du réveil. Tout semblait concourir pour aviver et augmenter encore les émotions qui dilataient le cœur d'Alphonse. Quelle magique préparation aux joies qu'il se promettait ! Quel harmonieux prélude au concert qu'il allait savourer !

Messieurs Pellet père et fils ne furent pas les derniers arrivés. On causa longuement, on prépara les pupitres, la musique, les instruments. Mais le temps passait ; le violoncelliste n'arrivait pas. On l'envoya chercher : c'était un jeune docteur. Le domestique revint seul ; le docteur avait été inopinément appelé, de grand matin, pour un cas grave et urgent. On l'attendit une bonne heure, qui parut

un siècle à Alphonse. Désespérant enfin de le voir venir, on se décida à remettre la séance au samedi. Samedi ! ce n'était pas jour de congé. Désolation du jeune collégien !

Tandis qu'on attendait le violoncelliste, le petit bonhomme avait jeté les yeux sur le pupitre et parcouru la partie. Il se sentait bien de force à remplacer l'absent ; mais il fallait faire sa confession à son père, lui dévoiler ses aspirations intimes, à lui qui ne se doutait de rien, et lui avouer les heures dérobées au latin et au grec au profit de la musique. Enhardi par le chagrin de voir s'évanouir le rêve si longtemps caressé, l'enfant, quoique fort timide, proposa de se charger de la partie de violoncelle, afin que la séance ne fût pas perdue. Stupéfaction générale ; courroux du père. « Tu ne connais pas seulement » une note, dit-il à son fils. Perds-tu la tête ? — Tu crois, » lui répond l'enfant ? Essayons toujours. » L'aplomb du petit bonhomme rassure le maître de la maison qui lui met le violoncelle en main. L'enfant accorde bravement l'instrument et l'on attaque le soixante-troisième quatuor de *Haydn*.

C'était la première fois que Alphonse entendait un quatuor et il contribuait à son exécution ! Malgré le talent du premier violon et le brio qu'il déploya dans le mouvement perpétuel qui sert de finale à cette œuvre, tout le succès fut pour le jeune violoncelliste, qui non-seulement était arrivé au bout sans encombre, mais qui avait même parfaitement secondé ses partenaires. Il avait alors treize ans.

Au retour, il y eut, chez la famille Pellet, une scène touchante. Aux larmes de douleur se mêlèrent des larmes de joie : Charles revivait dans Alphonse.

Le contentement et l'orgueil avaient désarmé le père. Le cours des études entreprises ne fut point pour cela dévié, ni le but à atteindre changé. Toutefois, dès ce jour, M. Pellet mena régulièrement aux séances du jeudi le petit musicien qui venait de se révéler et de s'affirmer.

Celui-ci, à la surprise et à la satisfaction de tous, jouait alternativement le violoncelle, l'alto, le second violon. Quand au premier violon, il ne s'y risquait jamais ; non que le mécanisme lui fit défaut : il était très adroit et n'aurait pas été embarrassé par les notes ; mais le style, l'école lui manquaient absolument : il n'avait pas encore assez entendu pour se former le goût et pour connaître la tradition.

A quelque temps de là, l'orgue de la paroisse venant de subir une réparation, la réception des travaux dut, selon l'usage, en être faite officiellement. Une commission de personnes compétentes est nommée pour procéder à l'expertise. Elle examine d'abord le mécanisme ; elle écoute ensuite l'instrument.

L'organiste de la cathédrale de Valence, qui faisait partie de la commission, ouvrit la séance d'audition. La grande réputation dont il jouissait avait attiré à l'église de Privas une foule nombreuse et sympathique. On fut généralement désappointé : l'exécutant parut médiocre. M. Pellet père se fit entendre après lui et plut davantage : simple et correct, il était surtout très habile dans le mélange des jeux. A la fin de la cérémonie, Alphonse se mit au clavier, et, pendant un bon quart-d'heure, se livra à son inspiration. Il improvisa avec une abondance d'idées étonnante et repassa tous les jeux de l'orgue que ses doigts firent merveilleusement valoir. Son père, tout ému, l'embrassa au milieu de l'enthousiasme général.

Dès lors, sa vocation ne fut plus contrariée et l'autorisation de suivre la carrière artistique lui fut accordée. Il abandonna résolument et définitivement le latin pour la musique.

Il fut envoyé à Lyon, où il prit des leçons de piano et de violon. Son professeur de piano fut Madame Alexandre Maniquet. Baumann, qu'il nous a été heureusement donné de connaître plus tard, d'apprécier et d'applaudir encore,

malgré sa vieillesse (il était septuagénaire qu'il n'avait pas cessé de donner des leçons et de charmer le public), fut son maître de violon. Le jeune Pellet était à bonne école.

Les commencements furent pénibles. Ayant d'abord travaillé seul et sans guide, il avait contracté de mauvaises habitudes, il fallut perdre pas mal de temps et mettre beaucoup d'application à les corriger. On en vint à bout cependant, et les progrès sûrs et rapides d'un élève si bien doué et si désireux de parvenir payaient enfin largement le dur travail des premières semaines.

Mais son séjour à Lyon ne fut pas de longue durée. Mme Pellet, inconsolable de la perte de Charles, était tombée gravement malade sous les étreintes d'un chagrin toujours aussi aigu et d'un désespoir toujours aussi vif. Alphonse fut rappelé auprès d'elle à Privas. Ses études de piano en souffrirent. Les exercices réitérés du mécanisme fatiguaient Mme Pellet. Le violon fut la seule ressource de notre ami. Il pouvait déplacer sans peine cet instrument et s'enfermer avec lui dans une pièce éloignée de la maison d'où les sons n'arrivaient pas aux oreilles de sa mère. Le piano ne se prête pas à ces promenades : il resta fermé.

A Lyon, Alphonse, on le devine, avait eu hâte de connaître le théâtre. *La Favorite*, *Lucie*, *Guillaume Tell* furent les trois premiers opéras qu'il entendit. De quel enthousiasme le remplirent ces chefs-d'œuvre ? On le concevra plus aisément qu'il ne serait possible de le dire. Il en rêvait sans cesse. Ce genre de musique lui parut l'idéal et il ne songea plus qu'à s'y essayer.

Mais, pour composer et écrire de la musique, il faut savoir l'harmonie. Alphonse n'en connaissait pas la moindre règle. Son père lui en enseigna les principes. Le *Traité de l'harmonie*, de Rameau, qu'il eut d'abord beaucoup de peine à comprendre et sur lequel il pâlit long-

temps, l'aida à se faire un petit bagage de connaissances nécessaires.

Il se mit en tête de faire un opéra. Un ami de collège, ardent comme lui et comme lui rêvant de succès dramatique, lui fournit les paroles. Le sujet était pris dans un épisode de la première croisade. *Le siège d'Antioche*, tel était le titre du futur chef-d'œuvre, qui ne devait pas avoir moins de cinq actes. Le collégien, en partant pour les vacances, avait remis les deux premiers au compositeur et promis la suite pour la rentrée. Le musicien de se mettre incontinent à la besogne. Elle fut lestement terminée et les vacances parurent longues à notre immortel en herbe. Mais voici la rentrée. La fièvre du compositeur, loin de s'éteindre, n'a fait que s'attiser dans l'impatience de l'attente. Il arrivera vite à l'accord final, pourvu que le librettiste tienne sa promesse. Hélas ! tous les camarades sont revenus ; le poète manque seul à l'appel. Chose inouïe ! Amère déception ! Onques Pellet n'eut de nouvelles de son étrange collaborateur. L'opéra est jeté aux oubliettes. A recommencer le trajet déjà parcouru sur la route qui mène au temple de mémoire !

Le jeune audacieux, devenu plus sage, calmé alors son élan, coupe les ailes à sa présomption et assigne à son activité de plus étroites limites. Il essaie son inspiration et son savoir dans de petits morceaux. Il réussit notamment une romance dont le succès le met en évidence et l'enhardit une nouvelle fois.

Le professeur de rhétorique, M. Bourdillon, eut l'idée de faire jouer *Athalie* par les élèves du Collège pour la fête du Supérieur. Le musicien du cru fut chargé d'écrire la musique des chœurs de cette tragédie ; Mendelssohn en a fait un chef-d'œuvre ; mais sa partition était alors inconnue, au moins à Privas. Le succès couronna, dit-on, les efforts de tous dans cette périlleuse tentative. Alphonse était sacré compositeur.



Trente ans après, M. Bourdillon, de passage à Nîmes, se rajeunissait, en compagnie de son ancien élève, au souvenir de cette brillante soirée. Les chants qui l'avaient charmé jadis se représentaient à sa mémoire fidèle et il les rappelait à l'auteur, surpris de retrouver ses premiers nés : le temps et de nombreuses productions nouvelles avaient chassé les autres de son esprit. Le vieux professeur, fier de constater la maturité du talent et la réputation acquise, se flattait d'avoir prédit la moisson abondante et se félicitait d'avoir favorisé la germination.

La santé de Mme Pellet, que nous avons vue chancelante depuis la mort de son fils Charles, ne se releva pas dans les temps que nous venons de parcourir. Les lumières et l'expérience des médecins de Montpellier furent invoqués par la famille inquiète. La faculté consultée décida que la malade irait prendre les eaux à Cauvalat, près le Vigan (Gard). Cette station était alors très fréquentée. Alphonse y accompagna sa mère.

Le musicien charmait les baigneurs au salon. Deux fois par semaine on donnait, dans l'établissement, de grandes soirées auxquelles était conviée la société viganaise. Il la conquit si bien qu'elle voulut le garder. Il y aurait, disait-on, une belle position pour lui, dans ce pays : les jeunes pianistes étaient sans professeur et l'orgue de l'église sans organiste. La pauvre mère, un peu revivifiée par son traitement, fit ce nouveau sacrifice : elle rentra seule à Privas, laissant son fils au Vigan.

Tout de suite il y occupa la place d'organiste et y trouva des élèves de piano. Il n'avait que seize ans et commençait à se suffire.

Il révolutionne ce pays, musicalement, bien entendu, avec l'ardeur de sa jeunesse et l'enthousiasme de son imagination. Il organise une société philharmonique où son talent sur le violon lui est d'une grande utilité; aussi le piano, qu'il ne travaille presque plus, en pâtit.

Le Vigan est riche alors en belles voix ; le compositeur les mettra à profit. Pour les faire valoir, il écrit un *Stabat*. Dix jours lui suffisent. Les parties distribuées, les études sont menées activement et l'exécution étonne et satisfait les plus difficiles. Sans être un chef-d'œuvre, la partition comptait quelques morceaux qui firent une profonde impression et qui mériteraient d'être connus. On citait plus spécialement le chœur du début, un duo de ténor et de basse et un solo de baryton. Mais le manuscrit a été égaré, et, par une bizarrerie de mémoire, dont nous cherchons l'explication, l'auteur, quand il a voulu réunir et cataloguer ses productions, n'a retrouvé dans son souvenir que les noms des exécutants sans une ligne de sa musique.

(A suivre)

Paul CLAUZEL.

## Mgr DUPANLOUP, EVÊQUE D'ORLÉANS

### DISCOURS

PRONONCÉ

Pour l'inauguration du Tombeau de Monseigneur Dupanloup

le 10 octobre 1888

par Mgr BESSON, EVÊQUE DE NÎMES, UZÈS ET ALAIS

*Ad memoriam æternam.*

A l'éternelle mémoire de sa valeur

et de son nom.

(Mach., XIII, 29).

EMINENCES <sup>(1)</sup>,

MESSEIGNEURS <sup>(2)</sup>,

MES FRÈRES,

Ce fut, au jugement des Saintes-Écritures, la pensée qui animait Simon le Machabée, quand il entreprit d'élever un monument en l'honneur de ses frères tombés devant l'ennemi. Ce monument fut bâti à Modin, au centre de la tribu de Juda. Il était d'une pierre polie et brillante;

(1) S. Ém. le Cardinal Bernadou, Archevêque de Sens; S. Ém. le Cardinal Place, Archevêque de Rennes; S. Ém. le Cardinal Langénieux, Archevêque de Reims.

(2) N. N. SS. Richard, Archevêque de Paris; Marchal, Archevêque de Bourges; Foulon, Archevêque de Lyon; Guilbert, Archevêque de Bordeaux; Thomas, Archevêque de Rouen; Meignan, Archevêque de Tours; Gouthe-Soulhard, Archevêque d'Aix; Gonindard, Archevêque de Sébastie; Coullié, Evêque d'Orléans; Bécél, Evêque de Vannes; Hugonin, Evêque de Bayeux; Turinaz, Evêque de Nancy; Perraud, Evêque d'Autun; Le Coq, Evêque de Nantes; Thibaudier, Evêque de Soissons; Laborde, Evêque de Blois; Goux, Evêque de Versailles; Boyer, Evêque de Clermont; de Briey, Evêque de Meaux; Trégaro, Evêque de Séez; Pagis, Evêque de Verdun; Sourrieu, Evêque de Châlons; Petit, Evêque du Puy; Lamarque, Evêque de Quimper; Bougaud, Evêque de Laval; Renouard, Evêque de Limoges; Marchal, Evêque de Sinope.

Très Révérend Père Laurent, Abbé mitré de la Grâce-de-Dieu.

on y comptait sept pyramides, de hautes colonnes en formaient le pourtour, des armes en relief et des vaisseaux sculptés en rehaussaient la magnificence et la grandeur. Les siècles passèrent comme les flots au pied de ce marbre béni, et au temps d'Eusèbe et de saint Jérôme, les matelots saluaient encore, du milieu des mers, le tombeau de ces sages et vaillants Machabées. A leur mémoire, et que cette mémoire soit éternelle. *Ad memoriam æternam!*

Puisse-t-il avoir le même sort dans les siècles à venir, ce tombeau que vous venez de bâtir pour renfermer les cendres d'un grand Evêque digne d'être compté parmi les Machabées de la nouvelle alliance! Dix ans se sont écoulés depuis qu'il a quitté la terre, mais sa mémoire n'a point été flétrie par le temps. Voici, comme devant la tombe des Machabées, une patrie inconsolable d'une si grande perte. Trente-deux évêques, dont trois sont revêtus de la pourpre romaine, représentent ici toute la France avec l'incomparable éclat de leur dignité et de leurs vertus. Le clergé, le peuple, les grands, tous ceux qui servent le pays sous la toge ou sous les armes, tous ceux qui l'honorent par leurs services, viennent se recueillir ici dans la prière du souvenir. Je ne vous raconterai point la vie de Mgr Dupanloup, une main pieuse l'a déjà écrite avec toutes les émotions de la fidélité. Je ne ferai point son oraison funèbre, lui-même l'a interdit par l'acte de ses volontés dernières. Mais laissez-nous payer, comme nous le pouvons, la dette de la reconnaissance publique envers un des hommes qui ont le mieux mérité de leur siècle. La jeunesse dont il a été l'apôtre, le diocèse d'Orléans dont il a été le premier pasteur, la France et l'Eglise, qui le regardent comme un de leurs plus héroïques serviteurs, se plaindraient aujourd'hui du silence de la chaire. C'est leur hommage que j'apporte à ces autels; l'épiscopat nous le demande, et nous entendons sortir du fond de ce caveau funèbre une voix qui nous crie plus éloquemment encore que celle du héros.

d'Israël : « Vous savez quels combats nous avons livrés pour les lois, pour la patrie, pour les choses saintes :

*Vos scitis quanta fecimus pro legibus et pro sanctis prælia* (1). »

Ces batailles, je vais les retracer. Quand les lois, la patrie, les choses saintes sont plus que jamais en péril, dressons des monuments et des tombeaux, élevons des statues à ceux qui ont écrit, prié, combattu pour elles au premier rang. A la mémoire de l'apôtre de la jeunesse, du premier pasteur de ce diocèse, du défenseur de l'Eglise et de la France ! A la mémoire de l'Evêque d'Orléans. *Ad memoriam æternam !*

Un humble enfant de la Savoie quitta à sept ans les montagnes et les lacs où s'étaient écoulés les premiers jours de sa vie. Il allait, comme les pauvres de son pays, chercher fortune dans la grande ville ; sa mère l'y accompagnait et y cherchait pour elle-même le travail et le pain de chaque jour. La mère et le fils travaillaient de leurs mains : l'un au ménage d'autrui, l'autre en faisant (pourquoi ne pas le dire) quelque copie pour un procureur du voisinage. Cinq ans se passent dans cet ingrat labeur, et Félix Dupanloup n'a pas encore trouvé sa voie, ni entendu l'appel de Dieu. Il fréquente Sainte-Barbe, mais cette école fameuse ne lui a inspiré que le vague désir d'être architecte ou avocat. Il a fait à un prêtre de Saint-Séverin sa première confession, mais cette confession le laisse frotd et indécis sur tous ses devoirs. Il a des camarades, mais point d'amis, et quand il se les rappelle, il s'accuse d'avoir été trop semblable à eux.

Cependant sa mère manque de travail, comme il manque lui-même de direction. Que va donc devenir l'enfant

(1) *Machab.*, xiii, 2.

de la Savoie ? Une maladie le met à deux doigts de la mort. C'est le premier coup de la grâce. Le spectacle d'une procession du Saint-Sacrement jeta comme un rayon de foi et de piété dans cette âme incertaine. C'est à Saint-Sulpice qu'on le recueille, qu'on l'instruit, qu'on le prépare à sa première communion. Jour délicieux, soyez béni ! Voici la plus grande joie de sa vie, voici son pas décisif dans le chemin de la grâce qu'il ne quittera plus.

Ses maîtres ne s'y trompent pas. Il passe du catéchisme à la petite école de M. l'abbé Tesseyre, de l'école au Petit-Séminaire de Saint-Nicolas, de Saint-Nicolas à Saint-Sulpice comme poussé par la grâce ; se trempant chaque jour davantage dans les eaux de la vraie piété. Les protecteurs viennent à sa rencontre comme pour se disputer le plaisir de pressentir ses destinées et d'en favoriser l'accomplissement. C'est le jeune abbé de Rohan qui lui offre à La Roche-Guyon un sûr asile pour ses vacances, c'est Quélen qui le catéchise et qui lui décerne ses premières couronnes, c'est Frayssinous qui prend son bras et qui lui dit avec un sourire charmant : « Laissez le passé s'appuyer sur l'avenir. » A côté de ces grandes figures, placez celle de Borderies, évêque de Versailles, alors l'un des modèles et des maîtres dans l'art de bien dire. Il présente le jeune lévite au Séminaire d'Issy, où il le recommande, il l'encourage, il le fait marcher sous ses yeux dans la voie du devoir et dans la pratique de la perfection.

C'est dans cette société d'élite que devait se former et grandir l'âme de l'abbé Dupanloup. Ajoutez-y l'influence bénie de la compagnie de Saint-Sulpice. A peine entré dans cette école célèbre, ce n'est plus un élève, c'est un maître. Pourquoi ne dirions-nous pas ce qu'a dit de Père de Ravignan, son condisciple et son ami : « C'était déjà le plus doux des tyrans. » Il régnait à force de respect et de prévenances sur le cœur de ses maîtres, à force de bons

offices sur le cœur de ses condisciples, à force de zèle et d'affection sur le cœur des enfants qu'il catéchisait. Il est prêtre. C'est dans l'église des Carmes qu'il célèbre sa première messe, c'est aux enfants de son catéchisme qu'il donne le soir de ce grand jour. « Chantez, mes enfants, leur disait-il, chantez votre cher cantique, chantez-le pour moi, » et deux cents voix lui répondent en s'écriant :

Qu'ils sont aimés, grand Dieu ! vos tabernacles !

Le cantique de Fénelon était mêlé des plus douces larmes, quand les enfants de Saint-Sulpice en prenaient le ton sur les lèvres de l'abbé Dupanloup. Quel nom, quel personnage le jeune prêtre ne verra-t-il pas dans ces catéchismes ? La fille de Louis XVI, dont il est le chapelain, obtient qu'il enseignera au duc de Bordeaux les éléments de la religion. S'il n'a pu suivre en exil l'héritier légitime de nos rois, voici autour d'un trône, rebâti à la hâte avec les débris du naufrage, d'autres princes à instruire. Nemours, Joinville, d'Aumale, la princesse Clémentine n'ont oublié ni ses soins, ni ses leçons. Joinville viendra, cinquante après, frapper à sa porte pendant le siège d'Orléans, et se faire reconnaître, sous le déguisement qu'il a pris, pour un Français et pour un Bourbon.

Mais le catéchiste du Palais-Royal a donné quelque ombrage. S'il faut qu'il s'éloigne, non sans emporter les marques d'une royale munificence, il ira se reposer à Rome sous le toit hospitalier du cardinal de Rohan ; Grégoire XVI lui décernera d'un mot la louange la plus haute, la plus gracieuse et la plus méritée : « Vous êtes l'apôtre de la jeunesse : *Tu es apostolus juventutis.* »

Qu'il revienne avec ce titre glorieux, et qu'il reprenne à Paris le cours de ses incomparables catéchismes, à Saint-Roch et à la Madeleine, à la ville et à la cour, personne n'échappera à cette douce tyrannie qui s'impose par la doctrine, par le zèle et par l'éloquence. L'apôtre de la

jeunesse la plus innocente le sera bientôt de la vieillesse la plus perverse. Il arrachera Talleyrand aux remords de la dernière heure et aux démons du dernier combat. C'est par la main d'un enfant qu'il est conduit dans la maison du prince. Il s'assied à sa table, il converse avec lui, il encourage ses premiers pas dans la voie du retour, il obtient sa rétractation telle que la désirait le Saint-Siège, il fait courber sa tête sous la main qui absout, il le jette encore maître de lui-même, dans les bras de l'éternelle miséricorde.

Cependant le grand archevêque de Paris, toujours soucieux d'instruire et de sauver la jeunesse française, cherchait pour la ramener à l'Eglise des apôtres capables de l'attirer. Sa première pensée est d'appeler à Notre-Dame tous les jeunes prêtres qui font honneur à la parole. Sept orateurs, l'abbé Dupauloup en tête, commencent un cours d'apologétique. Mais à côté d'eux croissait et grandissait le véritable orateur de Notre-Dame. Lacordaire a conquis du premier coup cette chaire qui semble faite pour lui et pour ses disciples. L'habit de Saint-Dominique y reparaitra sur ses épaules; il entrera à l'Assemblée constituante; il triomphera à l'Académie; il redeviendra populaire en France comme dans le reste de monde, et si ce n'est pas assez pour accréditer cet habit du sang versé par Lacordaire sous les coups d'une austère discipline, les balles d'une odieuse commune le cribleront de gloire au coin d'un mur. Mais laissons ces souvenirs lugubres. Le catéchiste par excellence va être placé sur un nouveau théâtre, où éclatera tout son génie, où son amour pour l'Eglise et la France se révélera dans toute son ardeur. C'est l'Eglise de Paris à recruter, c'est une France nouvelle à former, à discipliner, à élever dans la connaissance, disons mieux, dans l'enthousiasme du vrai, du bien et du beau. L'apôtre de la jeunesse va suivre sa vocation.



Bien lui fit sentir par l'autorité de Mgr de Quélen, quand il l'appela à diriger le Petit-Séminaire de Paris. Que dis-je, diriger ? c'est comme une maison nouvelle qui va sortir de ses mains. Les maîtres, les élèves, le règlement, tout change d'aspect en quelques mois. Il est partout l'œil qui surveille, l'oreille qui entend, la voix qui commande, le geste qui entraîne, le mouvement qui anime tous les ressorts. Les études, les récréations, les promenades, les jeux sont réglés, variés, improvisés, tantôt avec cette mesure qui révèle la sagesse la plus profonde, tantôt avec cette soudaineté qui frappe l'esprit de l'enfant et qui y grave un profond souvenir. Il s'impose partout avec cette autorité qui ne souffre ni réplique ni murmure, mais aussi avec cette tendresse vive, ingénieuse, prévoyante qui force l'enfant à lui obéir comme à une mère. Regardant à tous les détails, mais de haut ; confiant avec les maîtres dont il se fait les auxiliaires les plus dévoués, il s'épanche chaque jour avec les élèves dans une lecture spirituelle dont on a dit qu'on n'y lisait presque jamais. Mais si l'abbé Dupanloup fermait le livre, c'était pour lire dans l'âme de ses enfants, pour y jeter d'un mot, d'un trait, avec l'image ineffaçable de sa paternité, la semence du devoir et de la vertu. C'est par cette conversation vive et animée qu'il réprime l'insolence et qu'il prévient la mollesse, ces deux fléaux du jeune âge. On ne connaît à Saint-Nicolas ni la peur, ni la honte, mais la noble émulation du bien. Parmi les anciens, c'est Virgile qui est l'oracle de la maison, parmi les modernes, c'est Fénelon. Le supérieur pétrissait ainsi de ses deux mains les âmes des enfants, et leur rendait le devoir non seulement facile, mais agréable, tant il savait élever au-dessus du vulgaire, sur ces ailes attachées à sa parole et à sa plume, toute une jeunesse charmée de ses leçons et heureuse de les mettre en pratique.

Que ne fera-t-il pas pour nourrir et exciter l'émulation ?

Un jeune entre à l'improviste dans une classe où dans une étude et il juge d'un regard le maître et l'élève. Un autre jour, il vient en grand appareil publier des notes, marquer des places, décerner des prix et des couronnes. On le voit, en souvenir lui-même en latin, avec ses plus brillants lauréats, et c'est là qu'il imite le plus d'Auguste ou Cicéron. Ne craignez rien de ces études profanes pour la piété du Séminariste ni pour la modestie des élèves ; des épreuves proposées à leur légitime habitude de l'Eglise ne doient servir tout l'ignorance qu'à les enlever, l'orgueil n'est de la sottise et c'est en fait plus d'ingérer que les papines de l'éloquence et de la poésie de l'âme. Pour beaucoup d'élèves, c'est la naissance d'études, faisant du Petit-Séminaire de Paris une école d'humanités telle que l'Université de l'Etat n'ose en soutenir la concurrence et braver l'insistance par toutes les industries du talent qu'il a de cette éducation classique et noble, qui s'empare de nous même, dont on ne peut se débarrasser et qui on désire sans la rendre plus. Mais, dans le monde de Sainte-Nicolas, c'est la piété. Si la piété est le tout de l'homme, elle est le charme de l'âme et le principal attrait de la jeunesse. Le Père Dupont veut qu'on parle en la fois aux sens, la d'imagination et au cœur ; pour y graver partout le bon des Dieux et l'amour du salut, la beauté des cérémonies, de l'éloquence des discours sacrés, le silence des retraites, la prière commune avec toutes les joies de la Fête-Dieu avec toutes les pompes, tout ce qui frappe, tout ce qui attire, tout ce qui émeut, il l'emploie, il le répète, il le varie, en profond connaissance de ce cœur humain toujours faible par quelque endroit, mais toujours susceptible d'être relevé par une autre côté. Ce n'est là encore que le dehors ; le Supérieur du Petit-Séminaire prêche et aime de l'âme des âmes, avec l'air infini, laissant à d'autres les secrets intimes de la confession, mais s'adonnant, tantôt par l'ascendant qu'il exerce, tantôt par la confiance qu'il inspire, les confi-

dances du jeune homme, qui commençait à se connaître et  
qui semblerait de le dire. Mais on ne tremble pas devant l'abbé Dupanloup, un  
Pardouze, on lui obéit, on en fait des juges  
de son avenir, d'arbitres de sa vocation, il maintient toutes  
sacriés. O doux regard de la jeunesse française, vous l'avez  
même sacrifié, à la vertu, à l'honneur, à Dieu! Et ce  
prodige du Petit-Séminaire de Paris n'a rien de l'école  
qui passe, ni de l'école qui s'affaiblit après un premier  
effort. Il a donc huit ans! Huit ans de bonheur aussi, par  
fait, le dernier jour de la première, huit ans d'un enthousiasme  
que sa parole, ses lettres, sa présence exaltaient à  
navrer! Que dis-je? Tel est le bon, qu'il a donné à la  
maison, qu'après cinquante ans, on y vit encore de sa  
règle, de son prestige, de son souvenir. Et nous ne  
- Avec un tel succès l'abbé Dupanloup avait sa place tout  
marquée dans les Commissions qui préparaient la loi  
de 1830. Cette loi bien faite, la meilleure de nos lois, en  
avait été précédée par vingt ans de combats, de l'œuvre  
sans trêve, depuis le jour où M. de Montalembert se déclara  
maître d'école devant la Chambre des Pairs, jusqu'au jour  
où ce titre de maître d'école pour tout Français qui voulait  
l'exercer. Mais pour la rédiger, la discuter, la voter, il n'y  
eut qu'une heure, une heure de paix entre des révolutions.  
Avant 1849, c'était trop tôt, le 1851 c'était trop  
tard. Cette heure de grâce et de vaincance fut dévolue, com-  
prise, employée par tous les hommes d'Etat avec une  
rapidité qui tenait de l'inspiration et une certaine merveille  
de ce qu'on ne pouvait faire et de ce qu'on pouvait  
redouter. Et c'est là où l'abbé Dupanloup ne siège pas dans nos Assemblées,  
mais il est conseiller, il anime, il presse, il soutient les représen-  
tants de la nation. C'est lui qui obtient de M. de Falloux,  
qu'il accepte la portefeuille de l'instruction publique et  
de M. Thiers, qu'il soutiendra M. de Falloux dans la discus-

sion de la loi nouvelle. Dès lors, tout est gagné, et il ne reste plus qu'à maintenir l'accord et à écrire le traité.

Mais que de périls inattendus ! Que de détails, où la grande loi va échouer ! Que de difficultés à la dernière heure ! L'abbé Dupanloup a tout prévu, et partout où un danger est signalé, il met sa plume ou sa parole, il y mettrait sa tête. Que ne faut-il pas ? Il écrit aux évêques, il adresse un mémoire au Pape, il conjure ses amis, rassurant les uns, éclairant les autres, multipliant son action, sentant qu'il est écouté, qu'il sera suivi et que la loi de la délivrance sortira enfin, et des débats publics et des difficultés secrètes dans lesquelles elle est engagée. S'il éprouve quelque déception ou quelque tristesse, le Père de Ravignan est là pour le consoler, se tenir à ses ordres et demeurer debout à côté de lui. Il souffrira tout par amour pour sa chère jeunesse. Montalembert, cette autre moitié de lui-même qui se partageait, avec le Père de Ravignan, les affections de son grand cœur, est à son tour reconforté : « Raffermissiez-vous et soyez homme, » lui écrit-il, à travers les épreuves et les contradictions : *Confortare et est vir*. Mais voici le jour du triomphe. Le glorieux maître d'école de 1831, condamné par la Cour des Pairs, a fait casser, en 1850, l'arrêt dicté par le monopole. La loi qui vient d'être votée a donné à la France les évêques, les prêtres, les soldats, les magistrats, les citoyens qui la servent, la défendent et l'honorent aujourd'hui. On frémit en se demandant jusqu'où nous serions descendus s'il ne s'était pas élevé, pour nous soutenir au-dessus des abîmes, une race nouvelle à qui l'Eglise est chère, parce que l'Eglise l'a instruite et disciplinée jusqu'à vingt ans et qu'elle en a fait le témoin, le champion et le martyr de toutes les grandes causes. Les cent collèges qui l'ont formée sont encore debout. Il en sort chaque année, et depuis quarante ans bientôt, de vrais chrétiens qu'on ne connaissait pas dans la première moitié de notre siècle. Qu'on supporte encore

cette liberté qui nous est si chère, ou qu'on la supprime par quelque décret, il est trop tard pour anéantir à jamais les fruits qu'elle a portés. Nos élèves ont vingt ans, et le siècle futur leur appartient. Dussions-nous descendre au tombeau avec les débris de nos grandes lois, nous y descendrions pleins d'espoir, et il suffirait de se pencher vers ce sépulchre pour en entendre sortir cette voix d'un autre Machabée : « Vous savez combien de combats nous avons soutenus pour la défense de la liberté. *Scitis quantum ferimus pro legibus prælio.* »

Mais ce qu'a fait notre Machabée, il l'écrira, et il l'a écrit parce qu'il l'a fait. Dès qu'il peut tenir une plume, c'est aux enfants qu'il en consacre les premiers essais. Il entre dans les détails les plus intimes et les plus pratiques, passe en revue tous les devoirs de ceux qui s'occupent de l'enfance, et s'applique non seulement à en relever la grandeur, mais à en rendre le joug doux et léger. Il préludait ainsi à son grand ouvrage sur l'Éducation qui suffirait seul à son immortelle renommée. Cet ouvrage, dont les éléments sont épars en mille endroits chez les anciens et chez les modernes, est cependant l'œuvre d'une seule main. On y retrouve Platon et Quintilien, Rollin et Fénelon, tout ce qu'il y a de plus savant, de plus pur, de plus ferme, de plus décisif sur la question. Mais l'expérience de l'auteur éclaire d'une telle lumière les témoignages des instituteurs les plus fameux, mais la préoccupation, l'amour passionné de l'Eglise et de la patrie, rend les leçons si frappantes et si animées, qu'on oublie les anciens et les modernes pour ne voir que la famille, le collège, le séminaire décrits par M<sup>re</sup> Dupanloup, qu'on aime jusqu'à ses redites, et que de toutes les autorités qu'il a accumulées, il paraît être lui-même dans notre siècle la plus concluante et la plus décisive. Quintilien n'a formé que l'esprit; Rollin a donné aux études une part prépondérante dans l'éducation; Fénelon, dans son merveilleux roman du *Télémaque*, a écrit pour

Un jeune homme à l'impuissance dans une classe ou dans une étude et il juge d'un regard le maître et l'élève! L'autorité jure; il n'est que grand appareil, le public des notes, les quarante places, le décerner des prix et des couronnes: On le verra enroulé lui-même en latin, avec ses plus brillantes lauréates, et c'est là qu'il ira en la fin du XVIIIe ou Cicéron ne craignait rien de la lecture des profanes, plus la piété de Sévigné n'est ni pour la modestie des lettres, des écrivains proposés à l'entr'égislation habituelle de l'Eglise redonne son tout l'ignorance et à la vue de l'orgueil n'est de la sottise et de la fois plus d'ingère aux quatre pages des écrivains et de la poésie de l'apôtre. Durant ce temps allité donc l'élevé de n'être au-dessus de la, faisant du Petit-Séminaire de Paris une école d'humanité telle que l'Université de l'Etat n'ose en soutenir la concurrence et l'ajournement par toutes les industries du talent et du zèle, cette éducation classique est noble, si elle forme et s'élève même, dont on ne peut se passer de connaître et qu'on désire sans la ramper de la sainte de la mer veille de Sainte-Nicolas, c'est la piété. Si la piété est de tout l'homme, elle est le charme de l'âme et de la principale trait de la jeunesse. Le digne Dupont veut qu'on parle à la fois aux yeux, à l'imagination et au cœur; pour y grandir partout le bon de Dieu et l'amour de la loi; la beauté des cérémonies, l'éloquence des discours sacrés, le silence des retraites, la pénitence commune avec toutes ses joies, la Fête de Dieu avec toutes ses pompes, tout ce qui frappe, tout ce qui attire, tout ce qui émeut, il l'emploie, il le répète, il le varie, en profond connaissance de ce cœur humain toujours faible, par quelque endroit, mais toujours susceptible d'être relevé par une autre cote. Grand est là encore quelque chose; le Supérieur du Petit-Séminaire, prêtre et maître d'hommes, avec l'air infini, laissant à d'autres les secrets intimes de la confession, mais s'abandonnant à l'ascendant qu'il exerce, tantôt par la confiance qu'il inspire, les confi-

dances du jeune homme qui commence à se connaître, et qui tremble de le dire. Mais on ne tremble pas devant l'abbé Dupanloup; on l'admire, on lui écoute, on lui obéit, on en fait le juge de son avenir, l'arbitre de sa vocation, le maître de toute sa vie. O doux tyran de la jeunesse française, vous l'avez menée au sacrifice, à la vertu, à l'honneur, à Dieu! Et ce prodige du Petit-Séminaire de Paris n'a rien de l'éclair qui passe, ni de l'élan qui s'affaiblit après un premier effort. Il a duré huit ans. Huit ans de bonheur aussi par fait le dernier jour que le premier, huit ans d'enthousiasme que sa parole, ses lettres, sa présence, spiffaient à vivre! Que dis-je? Tel est le brail qu'il a donné à la maison, qu'après cinquante ans on l'ait encore de sa règle, de son prestige et de son nom. Avec un tel succès l'abbé Dupanloup avait sa place tout marquée dans les Commissions qui préparent la loi de 1850. Cette loi bienfaisante, la meilleure de notre siècle, avait été précédée par vingt ans de combats livrés presque sans trêve, depuis le jour où Montalembert se déclara maître d'école devant la Chambre des Pairs, jusqu'au jour où ce titre devint un droit pour tout Français qui voulait l'exercer. Mais pour la rédiger, la discuter, la voter, il n'y eut qu'une heure, plus une heure de paix entre deux révolutions. Avant 1849, c'était trop tôt, le bon 1851, c'était trop tard. Cette heure de grâce et de raison fut devinée, comprise, employée par tous les hommes d'État avec une rapidité qui tenait de l'inspiration et une exultante merveilleuse de ce qu'on pouvait faire et de ce qu'on pouvait redouter. Mais l'abbé Dupanloup ne siège pas dans nos Assemblées; mais il conseille, il anime, il presse, il soutient les représentants de la nation. C'est lui qui obtient de M. de Falloux, qu'il acceptera le portefeuille de l'instruction publique et de M. Thiers, qu'il soutiendra M. de Falloux dans la discus-

sion de la loi nouvelle. Dès lors, tout est gagné, et il ne reste plus qu'à maintenir l'accord et à écrire le traité.

Mais que de périls inattendus ! Que de détails, où la grande loi va échouer ! Que de difficultés à la dernière heure ! L'abbé Dupanloup a tout prévu, et partout où un danger est signalé, il met sa plume ou sa parole, il y mettrait sa tête. Que ne faut-il pas ? Il écrit aux évêques, il adresse un mémoire au Pape, il conjure ses amis, rassurant les uns, éclairant les autres, multipliant son action, sentant qu'il est écouté, qu'il sera suivi et que la loi de la délivrance sortira enfin, et des débats publics et des difficultés secrètes dans lesquelles elle est engagée. S'il éprouve quelque déception ou quelque tristesse, le Père de Ravignan est là pour le consoler, se tenir à ses ordres et demeurer debout à côté de lui. Il souffrira tout par amour pour sa chère jeunesse. Montalembert, cette autre moitié de lui-même qui se partageait, avec le Père de Ravignan, les affections de son grand cœur, est à son tour réconforté : « Raffermissiez-vous et soyez homme, » lui écrit-il, à travers les épreuves et les contradictions : *Confortare et est vir*. Mais voici le jour du triomphe. Le glorieux maître d'école de 1831, condamné par la Cour des Pairs, a fait casser, en 1850, l'arrêt dicté par le monopole. La loi qui vient d'être votée a donné à la France les évêques, les prêtres, les soldats, les magistrats, les citoyens qui la servent, la défendent et l'honorent aujourd'hui. On frémit en se demandant jusqu'où nous serions descendus, s'il ne s'était pas élevé, pour nous soutenir au-dessus des abîmes, une race nouvelle à qui l'Eglise est chère, parce que l'Eglise l'a instruite et disciplinée jusqu'à vingt ans et qu'elle en a fait le témoin, le champion et le martyr de toutes les grandes causes. Les cent collèges qui l'ont formée sont encore debout. Il en sort chaque année, et depuis quarante ans bientôt, de vrais chrétiens qu'on ne connaissait pas dans la première moitié de notre siècle. Qu'on supporte encore



cette liberté qui nous est si chère, ou qu'on la supprime par quelque décret, il est trop tard pour anéantir à jamais les fruits qu'elle a portés. Nos élèves ont vingt ans, et le siècle futur leur appartient. Dussions-nous descendre au tombeau avec les débris de nos grandes lois, nous y descendrions pleins d'espoir, et il suffirait de se pencher vers ce sépulchre pour en entendre sortir cette voix d'un autre Machabée : « Vous savez combien de combats nous avons soutenus pour la défense de la liberté. *Scitis quanta fecimus pro legibus prælio.* »

Mais ce qu'a fait notre Machabée, il l'écrira, et il l'a écrit parce qu'il l'a fait. Dès qu'il peut tenir une plume, c'est aux enfants qu'il en consacre les premiers essais. Il entre dans les détails les plus intimes et les plus pratiques, passe en revue tous les devoirs de ceux qui occupent de l'enfance, et s'appliquent non seulement à en relever la grandeur, mais à en rendre le joug doux et léger. Il préludait ainsi à son grand ouvrage sur l'*Education* qui suffirait seul à son immortelle renommée. Cet ouvrage, dont les éléments sont épars en mille endroits chez les anciens et chez les modernes, est cependant l'œuvre d'une seule main. On y retrouve Platon et Quintilien, Rollin et Fénelon, tout ce qu'il y a de plus savant, de plus pur, de plus ferme, de plus décisif sur la question. Mais l'expérience de l'auteur éclaire d'une telle lumière les témoignages des instituteurs les plus fameux ; mais la préoccupation, l'amour passionné de l'Eglise et de la patrie, rend les leçons si frappantes et si animées, qu'on oublie les anciens et les modernes pour ne voir que la famille, le collège, le séminaire décrits par M<sup>re</sup> Dupanloup, qu'on aime jusqu'à ses redites, et que de toutes les autorités qu'il a accumulées, il paraît être lui-même dans notre siècle la plus concluante et la plus décisive. Quintilien n'a formé que l'esprit ; Rollin a donné aux études une part prépondérante dans l'éducation ; Fénelon, dans son merveilleux roman du *Télémaque*, a écrit pour

les modernes dans la langue des anciens, mais c'est surtout aux fils des rois que s'adressent ses conseils et ses remontrances. L'abbé Dupanloup, dans un plan plus vaste et plus simple, a tout réuni et tout embrassé. Il y a quarante ans qu'on donne aux pères, aux frères, aux sœurs, aussi vrai, aussi lu que le premier jour, l'éducation et l'éducation.

Ce livre est tout. Il est le guide et le modèle de toute éducation, c'est par lui qu'il faut la commencer dans la famille et la continuer au collège ou au séminaire. Mais à côté des livres de Mgr Dupanloup, voyez ses disciples, livres vivants où le maître se retrouve tout entier, avec ce sentiment si profond du respect et de l'autorité qui résume toute son école et toute sa gloire. Le Petit-Séminaire de Paris, semé par ses mains, a donné, en huit ans, des prêtres par centaines, dix évêques, l'honneur de la France et de l'Eglise, deux cardinaux dont la pourpre jette sur leur maître, avec le témoignage de leur reconnaissance, le reflet de leur élévation et de leur grandeur.

En prêchant devant eux, que puis-je faire, sinon de me faire sur leurs mérites et de les reporter à celui qu'ils en proclament, après Dieu, le principal auteur. Mais je serai plus libre pour louer en son absence l'un des plus illustres élèves de cet illustre maître : celui qui a puisé dans ses leçons cet amour de l'humanité souffrante, cette horreur de l'esclavage, cette soif des âmes et de la liberté qui lui inspire aujourd'hui de si nobles accents. Il ira prêcher les droits de l'humanité à Alger et à Tunis, il relèvera le siège de Carthage, et après avoir pénétré d'un regard puissant jusque dans les repaires de l'esclavage africain, le voila qui parcourt, comme un autre Pierre l'Ermite, des espaces immenses de terre et de mer, visitant la France, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre, et portant partout avec les ordres de Léon XIII le cri de la liberté chrétienne : *Dieu le veut !* Que l'esclavage cesse et que l'homme se redresse sous le drapeau de la croix. N'en doutez pas, le

II

Malgré de si consolants présages, il fallut non seulement conjurer l'abbé Dupanloup, mais le contraindre d'accepter l'épiscopat. Le Père de Ravignan y avait échoué, le cardinal Giraud fut plus heureux. Frappé des graves motifs qui lui étaient présentés, l'abbé Dupanloup se rendit enfin, et en acceptant, répéta à M. de Falloux le mot qu'il lui avait dit pour le décider à devenir ministre : se

*Satius est Dei causa servitutem subire quam crucis faga perfrui libertate* : « Plutôt sacrifier sa liberté au service de Dieu, que la croix à sa liberté. » La croix, une fois acceptée, tout est dit, il la portera jusqu'au bout.

Comment vous le peindre, nos très chers Frères, portant cette croix pendant trente ans avec une résolution égale à son activité, et pénétrant partout avec elle pour la faire accepter, bénir, adorer par les grands et par les petits, par les riches et par les pauvres, par son siècle et par son pays, telle qu'elle est, sans y mettre une seule fleur, sans en ôter une seule épine, dans toute sa faiblesse et dans toute sa folie, mais aussi avec toutes ses espérances et toutes ses ardeurs ?

Le nouvel Evêque se met à l'œuvre dès le premier jour, et, profitant du Jubilé, qui marque dans l'univers tout entier le commencement de la seconde moitié du siècle, il hâte, il précipite, avec une vivacité incroyable, non seulement à Orléans, mais dans tout son diocèse, le mouvement heureux qui ramenait les âmes à l'Eglise. Il pense à tout, il ordonne tout, il met tout en mouvement, et tout marche à sa parole. Je le vois, secondé par les douze grands vicaires qu'il s'est choisis, étendre ses soins des villes les plus populeuses aux hameaux les plus obscurs, et faisant de tous ses prêtres d'autres lui-même, pour être, les uns, à la tête de chaque doyenné, les autres, à la tête de chaque paroisse, les représentants et les organes de sa paternité spirituelle. Il rassemble le clergé dans des retraites et des synodes, il le mène aux leçons vivantes et pratiques du devoir par ses exemples. Tendre et fort tout ensemble, il dirige avant de réprimander, mais surtout il avertit. Son regard est le plus éloquent des reproches, son sourire la plus douce des récompenses. Que la tribu sainte ne s'effraie pas trop des vides qui se font dans ses rangs, il recrutera, même au loin, les ministres des autels, et des éléments les plus divers réunis par ses mains,

il fera, avec l'aide de la Compagnie de Saint-Sulpice, un clergé docile, fidèle, instruit, plein de zèle et d'ardeur, qui participera au renom de son Évêque; se laissera emporter par le souffle de son esprit et renouvellera la face du diocèse tout entier.

Quel était donc son secret? Et comment lui fut-il donné d'imprimer si facilement son image dans les âmes et de les tenir sous sa main avec tant de fermeté pour en faire un corps si compact, si uni, si docile à sa parole? C'est qu'il était prêtre, prêtre avant tout, prêtre toujours. C'est de l'autel, surtout, que partaient les secrets ressorts avec lesquels il faisait mouvoir les âmes. Il vivait de la prière et de l'oraison; il avait fait de son règlement du Séminaire la règle de toute sa vie, il voulait sauver les autres et se sauver lui-même. Ni les honneurs, ni les affaires, ni les contradictions des hommes, ni l'âge, ni la maladie ne le détournèrent un seul jour de la perfection de son état. Plus il semble accablé au dehors, plus il demeure au dedans de lui-même maître de sa vie intérieure, esclave de ses exercices spirituels, incapable d'en sacrifier, ou d'en publier un seul. C'est le disciple des Olier, et des Vincent, de Paul. Ne l'en louez point, il ne croit faire que son devoir, et il ne se laissera jamais surprendre par les louanges, rarement par les critiques et les calomnies. Il tient registre de ses fautes, et de ses manquements pour n'y plus retomber.

Après ses plus grands succès, il se dit à lui-même: « Je ne suis rien. J'en ai jamais tant senti ma faiblesse. » Au milieu de ses peines les plus amères et de ses plus cruels mécomptes, il se résigne et il pardonne. On l'irrite, il déclare que, pour apaiser son âme, il lui fait faire un dossier de réflexion sur la douceur. Il s'accuse d'avoir été trop vif, il se promet de mieux garder le silence, il demande à saint François de Sales le ton, le tour de phrase, la note juste qu'il faut trouver pour s'approcher de ses frères, et nou-

veau Samaritain, verser d'une main plus sûre l'huile et le vin qui fermeront leurs plaies.

Ah ! que dans ce combat entre la nature et la grâce , la nature ait poussé parfois un cri de douleur , et que ce cri ne se soit pas toujours arrêté ou sur ses lèvres ou sous sa plume, qui s'en étonnerait ? Et pour lui servir d'excuse, que de grands exemples ne pourrions-nous pas alléguer ? Après les ardeurs de la polémique, il savait se condamner lui-même. « Quand on a reçu, disait-il, tant de biens de Dieu, ne peut-on pas recevoir quelque mal des hommes ? » Il se retournait, du haut de sa gloire, vers la pauvreté de son origine ; il répétait, il transcrivait , il s'appliquait à lui-même avec une modestie touchante ces paroles de l'Écriture : *Suscitans a terra inopem et de stercore erigens pauperem.*

Ce pauvre a été tiré de l'obscurité, mais regardez et dites s'il a payé une seule fois tribut à la vanité humaine. Il porte une croix d'or, mais chacun sait que ce n'est qu'une trompeuse apparence et que c'est la croix de bois qui domine et qui gouverne toute sa vie. Quel oubli de sa dignité, excepté quand il faut en faire valoir les droits ! Quel abandon ! quel air avenant ! quelle simplicité ! Ses vêtements, son ameublement, son équipage, font sourire au premier aspect ; mais à la réflexion, tout cela semble digne et magnifique. L'Évêque d'Orléans, pour être grand, pour être lui-même, n'a pas besoin de se rehausser par le luxe, ni d'étaler le faste d'une cour. Il habite une chambre à peine meublée, couche sur un petit lit, offre à ses hôtes une table commune, s'y assied une demi-heure et sanctifie moitié par la lecture, moitié par une pieuse conversation ce repas que l'on dirait préparé au Séminaire. Au sortir de ce dîner d'anachorète, ne le cherchez plus. Il a disparu, le chapelet à la main, derrière les grands arbres qui bordent le cours de la Loire, et le voilà tout à Dieu, tout à l'Eglise, tout à lui-même, demandant à la Sainte-Vierge quelque

inspiration pour agir, parler, écrire dans l'unique intérêt de l'Eglise et des âmes.

Mais s'il vit si pauvrement, vous en savez la cause. Il a le goût de donner, il donne encore, il donne toujours. Enfant, il donnait les jouets de son âge ; prêtre, il partageait le pain de chaque jour avec les pauvres écoliers qui vénéraient en lui le plus aimé des prêtres, sans savoir qu'il était pour eux le plus insigne des bienfaiteurs ; évêque, c'est un vaste diocèse qui devient le champ de sa charité, avec les missionnaires à nourrir, les séminaires et les cloîtres à soutenir de ses deniers, cette immense clientèle de malheureux, que sa générosité princière soulageait dans les deux mondes. Il recevait d'une main et il donnait de l'autre avec cette magnifique imprévoyance qui caractérise la munificence pastorale. Il jettera au besoin dans la bourse de la quêteuse sa croix et son anneau. On en estime le prix, on l'ajoute à la quête, on rapporte à l'Evêque et la croix et l'anneau. Mais l'Evêque rachète lui-même ses propres bijoux, et jusqu'à dix fois, il renouvelle ce trait charmant d'un saint à qui l'on offrait une croix d'or en le suppliant de la garder. « Oui, répondait-il, tant que les pauvres n'en auront pas besoin. » On ne demandera rien de pareil à Mgr Dupanloup, on sait qu'il n'accepte que pour donner et que toutes les parures offertes à sa personne entreront dans le trésor de l'Eglise et des pauvres.

Que ne fera pas le clergé, avec un tel guide et un tel modèle ? Parcourez des yeux ce vaste diocèse, comptez les presbytères et les églises, bâtis ou restaurés sous ce grand épiscopal, visitez les tabernacles dans lesquels on a accumulé les dons des fidèles, chaque paroisse a sur ce sujet une édifiante chronique, chaque prêtre s'est épuisé en efforts et en sacrifice dans ce travail, et on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, ou de l'Evêque qui l'inspira, ou du clergé qui, après avoir su l'accomplir, le continue et le perfectionne tous les jours. Mais nous voyons, dans

cette encreinte, celui qui, après avoir secondé Mgr Dupanloup dans des tâches si diverses, les poursuit avec une douce persévérance, qui seule pouvait succéder à une si infatigable ardeur. C'est tout ce qu'il m'est permis de dire en sa présence, et malgré tous son mérite, Mgr Dupanloup si fidèle et si légitime du grand Evêque d'Orléans n'a rien de moi que cette louange.

Un jour, avec tous les sentiments qu'un fils a pour son père, de tous les grands ouvrages auxquels Mgr Dupanloup a attaché son nom, Mgr Dupanloup avec orgueil Notre-Dame-de-Reconnaissance, Saint-Paul, Saint-Pierre-le-Puellaire, Saint-Aignan, réparées, agrandies, ornées avec une si parfaite entente de l'art chrétien. Et même ses hôles, Saint-Paterne, dont son illustre prédécesseur a pourvu à la belle ordonnance et à la première pierre de cette Eglise de Montargis, cette autre merveille, l'église pour ainsi dire, au sonnet de la voix puissante qui, repartie de paroisses en paroisses par les pasteurs des peuples, faisait mouvoir les pierres, ouvrait les voûtes, brisait les bourses, et communiquait tout à la fois, et l'ardeur nécessaire pour tout entreprendre, et la persévérance plus nécessaire encore pour tout achever.

Vous l'avez vu dans cette basilique qu'il a tant aimée. A l'évêque sa cathédrale; à chaque curé son église paroissiale. Mgr Dupanloup enseignait ses prêtres ce qu'ils doivent faire pour l'Eglise qu'ils ont épousée, et tous formant ensemble la cathédrale de Sainte-Croix. Qu'elle est belle avec sa flèche et ses tours, son abside, ses onze chapelles et ses grandes verrières. La main de l'évoque a tout réparé, tout débarrassé avec une magnificence pleine de goût. La colonne dans tout le reste est à la fois un motif et un point de vue, de plus froid, de plus étroit et de plus bas, ce qu'il y a de plus commun. La pierre, le marbre, le bois, le verre, tout se pare et se revêt sous ses inspirations. Il laisse aux architectes et aux peintres les secrets de leur



arts, c'est-à-dire qu'il les encourage, et qu'il les soutienne pour leur faire entreprendre ce qu'il en a de plus difficile en pour que les succès répondent à sa pensée, à leurs efforts, à l'attente de tous.

Maintenant plus belle parure d'une cathédrale, c'est la foule qui l'a remplie, qui prie, qui se suspend aux lèvres de l'orateur sacré et qui le suit de la chaire au tribunal et du tribunal à la table sainte. Vous n'avez pas à jurer plus que personnes de ce spectacle d'édification. Voyez ces ouvriers qui sortent de leur fabrique avant l'heure où sont-ils ? Ces marchands, ces soldats, ces hommes d'élite, qui appartiennent à la magistrature, au barreau ou à l'université, que les rassemble sous ces voûtes ? Ils viennent à l'heure marquée entendre le prêtre. Enaque. Les vastes nefs de la cathédrale sont devenues trop étroites pour contenir celle seule multitude. On suit le cours des prédications avec un intérêt où la curiosité n'a d'abord que quelque part, mais qui finit par être un sincère retour sur soi-même. Bientôt les tribunaux de la pénitence sont arrosés par des larmes qu'ils ne connaissaient plus. Les genoux les plus superbes fléchissent sous l'absolution du prêtre, et la communion pascalle des hommes est inaugurée ; elle durera encore, elle durera toujours. L'Evêque d'Orléans ne fait que des œuvres durables, il ne bâtit pas en sabbat. Ainsi durent et persévèrent ces catéchismes qu'il inaugure et auxquels il veut épargner, lui-même, les jeunes prêtres, en leur communiquant l'ardeur de son âme, ces missions et ces retraites qui renouvellent l'esprit chrétien dans toutes les paroisses, ces exercices du mois de Marie et de l'Adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, dont la magnificence égale la piété, ces congrégations de jeunes gens qu'il range sous la bannière de la croix, et qui ont appris de lui à n'en plus rougir. Ainsi se continue la vie nouvelle établie dans le clergé des paroisses, et le spectacle d'édification donné par les prêtres dont il ne

cesse de ranimer le zèle en affermissant et enracinant, dans les habitudes populaires, toutes les œuvres dont il est la tête et le cœur. O saint Evêque, vous n'avez cessé de penser, d'aimer et d'agir, vous vous êtes fait tout à tous, et ceux qui n'ont vu en vous que l'éclat des grandes œuvres, ne vous ont pas connu. C'est surtout par les petites que vous avez valu. Mais non, il n'y a pas de petites œuvres dans le diocèse d'Orléans ; tout y est noble, tout y est marqué au coin de la même sagesse, de la même persévérance et de la même grandeur.

S'il faut passer de la vie publique à la vie du cloître, vous trouvez la même ardeur et les mêmes prodiges. Je renonce à compter les congrégations qu'il a fondées ou développées, car il faudrait citer toutes celles qui fleurissent dans ce beau diocèse. Mais comment oublier et le Carmel dont l'austérité avait tant de champ pour son âme éprise de la sainte pauvreté, et la Visitation qu'il aimait comme tout ce qui est aimable et saint, et les Petites-Sœurs des Pauvres auxquelles il allait disputer le soin de consoler et de réjouir les vieillards, et les sœurs de l'Immaculée-Conception que les malades n'ont cessé de bénir en mêlant à leur nom celui du prélat qui les a mises à leur service. La haute estime qu'il faisait des Dames du Sacré-Cœur lui fait souhaiter d'avoir à Orléans une maison de leur compagnie. Vous la possédez et vous en savez tout le mérite.

Mais les campagnes auront aussi leurs écoles et leurs Sœurs. Il en sera, plus que de toutes les autres, le protecteur et le père. Il crée cette œuvre de toutes pièces, lui donne Saint-Aignan pour patron, et demande aux jeunes filles de son diocèse qui se sentent appelées à la vie religieuse de donner, à cet institut naissant, la préférence de leur vocation. Quelle florissante maison ! Quel admirable essaim de religieuses ! Que de vertus cachées sous le voile de ces sœurs de campagne qui tiennent les salles

d'asile, visitent les infirmes, enseignent dans les écoles, également dévouées dans les services les plus divers, à qui l'on demande dans les pestes et les calamités publiques non seulement le courage, mais l'héroïsme ; en qui on n'a jamais pu surprendre ni dégoût, ni hésitation, ni fatigue, tant leur saint fondateur les a animées de son esprit, enflammées de son ardeur et transformées, pour ainsi dire, à son image.

O France ! serait-il bien vrai qu'il viendra une heure où la patrie refusera de tels services et dans les hôpitaux et dans les écoles ! Nous n'en voulons rien croire. Non, la sœur de charité ne sera pas traitée parmi nous en étrangère et en suspecte. Non, le catéchisme n'est pas à tout jamais banni de nos écoles publiques. Il y rentrera un jour, et le jour où il y rentrera, les maîtres et les élèves viendront le déposer, paré de fleurs, sur le tombeau de l'Évêque d'Orléans.

J'ai beau m'efforcer de me renfermer dans l'histoire de ce diocèse ; tel est le zèle de l'Évêque qu'il regarde toujours au dehors, et qu'il lui faut pour délasser des âmes à éclairer ou à convertir dans tout l'univers. C'était sa passion dominante. Quelle habileté pour les chercher, mais que de précautions pour les retenir quand il les a trouvées... Il les écoute, il les devine, il les calme, il les rappelle, craignant de les avoir blessées par quelque dureté ou quelque hauteur, s'attendant à tout de leur part et acceptant tous les calices ; mais se refusant à toute satisfaction sensible et à tout attachement naturel, il remercie Dieu de les lui avoir données, et quoi qu'elles fassent, quoi qu'elles disent, il ne les abandonnera jamais, non, jamais !

Ces âmes, qui sont-elles ? Dieu seul en sait le nombre. De la princesse à l'humble servante, du pieux jeune homme dont il faut affermir les pas au vieillard incrédule qui a déjà, ce semble, un pied dans la tombe, du pauvre

qui souffre dans l'étroitesse de la main, l'austérité qui oublie l'usage de son abondance, les faibles, les égares, les pécheurs, tous les malheureux, les nêres surtout sent ses cliants. Il les compte par milliers à Genève, à Paris, à Moscou, à Rome.

L'Angleterre où la foi catholique se ranime dans des villes studieuses des écoles, la Russie où le schisme compte encore de si belles âmes si dignes de reconnaître la lumière, l'Allemagne qui échappe à la réforme et qui finira par revenir tout entière à la vérité, toutes les nations civilisées, connaissent, d'Évêque, d'Orléans, et entrent en commerce avec lui. Les lettres succèdent aux lettres, et les voyages aux voyages. Pour tirer ces chères âmes de l'erreur et de l'impureté, il ramène le bonheur domestique dans une famille, il affermit une vocation religieuse, rien ne lui coûte. S'il part à l'improviste, s'il apparaît où l'on ne l'attendait pas, s'il abrège un séjour promis, s'il visite sous prétexte de prendre quelque repos, l'Italien, la Suisse, le Tyrol, la Savoie, en réalité, c'est pour gagner une âme. Afin d'y parvenir, il se dépense sans compter et sans s'arrêter à une prodigalité qui tient du prodige. Des âmes, donnez-lui des âmes, c'est son ambition, son rêve, son but, le bonheur, le bien, le salut.

Comme des âmes qu'il allait chercher, même en brisant sur le conseil de ses amis, les honneurs de l'Académie française. Il s'écrit, un jour de son triomphe, à la gloire, il fait applaudir l'Évangile, j'ai loué, il fait acclamer Jésus-Christ. Que la célèbre Compagnie l'excusât, il avait raison, en sortant de jour, on l'excusait, lui paraît pas assez écoutée. Mais ici encore, à défaut des hommes, Dieu l'exaucera. Le libre-penseur, qui voulait éloigner, se rendit à l'Église à la dernière heure, et combat la rétrograde du baptême. Ce fut la grâce insigne que l'Évêque d'Orléans demanda pour lui. S'il l'aurait disputé, il l'aurait obtenu, il l'aurait obtenu la lumière, l'éclair-

nelle. Mais la place de ce conquérant était si bien marquée dans la Compagnie, qu'elle demeura vide tant qu'il vécut, mais non point vacante, et que, par une faveur exceptionnelle, l'Académie envoya une députation à ses obsèques.

Quelque envies que soient les honneurs académiques, il y avait pour l'Evêque d'Orléans un théâtre plus utile ennobli, où son goût pour les lettres, sa vive intelligence de l'antiquité, sa pénétration trouvaient plus de délices. C'étaient les collèges et les séminaires de son diocèse, où se renouvelèrent sous ses yeux toutes les merveilles du Petit-Séminaire de Paris. Saluons d'ici cet établissement de La Chapelle, avec les ravissantes beautés de son parc et la belle ordonnance de ses édifices. Les fils des princes y croisaient les enfants du peuple, et le prélat qui les attirait ne laissait éclater entre eux d'autres distinctions que celles du mérite. Il fait fleurir à la fois la discipline et les bonnes études, la langue latine y est comprise comme à Rome, la langue grecque comme à Athènes, et nos lettrés les plus délicats y viennent entendre Electre ou Œdipe à Colone, dans un spectacle que les grandes scènes de Paris n'ont jamais osé reproduire.

Ce n'est pas tout : les bonnes études et la piété auront dans l'école de Saint-Grégoire une maison qui commencera avec éclat sous les auspices de Mgr Dupanloup, et qui, dix ans après sa mort, sera déjà un grand collège. Plus près de lui croît une humble maîtrise qui deviendra bientôt un second séminaire. L'Evêque l'a vu dans sa première fleur, son digne successeur commence à en recueillir les fruits.

Le Petit-Séminaire d'Orléans avait grandi sous le vocable de Sainte-Croix. L'Evêque donne le même vocable et le même patronage à une Académie, qu'il fonde, qu'il préside, et qui garde aujourd'hui, avec toutes les traditions des belles-lettres, le souvenir reconnaissant d'un autre Richelieu.

Mais tant de succès ne lui suffisent pas encore. Il a fait de son palais une école, où ses plus fidèles auxiliaires, qui sont aussi ses meilleurs amis, s'exercent et se fortifient dans l'art d'écrire et deviennent eux-mêmes des maîtres. Que de beaux ouvrages sortis de l'école d'Orléans ! L'hagiographie, l'histoire, l'éloquence, l'ascétisme, l'apologétique, tout ce que les sciences sacrées ont de plus profond et les lettres de plus délicat, ont trouvé ici des interprètes et l'univers entier leur a donné des lecteurs. Oh ! que ces brillants écrivains se félicitent d'avoir travaillé pour leur Evêque, en fouillant, par ses ordres, les bibliothèques de Paris et de la province ; le souffle du grand prélat a passé dans l'âme de ses disciples, et la collaboration qu'ils lui ont prêtée les a remplis à leur tour de lumière, d'enthousiasme et d'inspiration. Une telle flamme, ainsi entretenue, n'est pas près de s'éteindre. Elle brillera dans le siècle futur aussi bien que dans le nôtre, et à mesure qu'on la verra monter sur le chandelier de l'Eglise, la postérité reconnaissante aura encore de nouveaux hommages pour l'Evêque d'Orléans.

Que n'ai-je pas dit, et que n'ai-je pas oublié ? Mais puis-je oublier après Sainte-Croix, Saint-Euverte. Cette vieille église, qui renferme les tombeaux des évêques, allait tomber sous le marteau du démolisseur, quand Mgr Dupanloup imagine un jour d'y transporter sa chaire et d'appeler un auditoire. Il parle, il quête, l'église est sauvée, et un an suffit pour en rajeunir la beauté. Ailleurs, c'est l'église byzantine de Germigny, bâtie par Théodulphe ; c'est Saint-Benoît, où reposent les reliques du patriarche des moines d'Occident ; c'est la grotte de Saint-Mesmin, si heureusement restaurée, dont les échos rétentissent encore d'un de ses plus éloquents discours ; c'est Notre-Dame-de-Cléry, pèlerinage fameux, dont il ranime la gloire, où il mène en 1874 douze mille chrétiens, et où la foule, assemblée sur son passage, le cherchant et le distinguant parmi les

pontifes, se précipite à ses pieds, baise sa chape ou ses mains, fait le signe de la croix, s'agenouille et s'écrie : « Voici notre Evêque ! c'est de notre ! c'est Mgr Dupanloup ! »

Vous en étiez fiers, c'était le vôtre, et c'est pourquoi son nom est à tout jamais uni à votre nom, comme à celui de Jeanne d'Arc. Mais s'il s'est donné et dépensé pour vous, comme si vous étiez seuls à en jouir, et s'il est à tout jamais l'Evêque d'Orléans, l'Evêque d'Orléans sera aussi à tout jamais la gloire de son pays et de son siècle, parce qu'il a été l'intrépide avocat de l'Eglise et de la France.

L'artiste si distingué qui a su peindre d'un trait le génie et les services de l'Evêque d'Orléans, a placé à ses côtés, non pas des figures qui semblent pleurer sur un tombeau, mais la religion et la patrie représentées, l'une par un Père de l'Eglise, l'autre par un chevalier du moyen-âge.

D'un côté la doctrine, l'éloquence, la grandeur d'âme ; de l'autre une vigilance toujours indomptable, voilà le défenseur de l'Eglise et de la France, tel que Mgr Dupanloup en a compris la divine mission. Nous avions joui pendant dix ans des bienfaits d'une paix religieuse, à peine troublée par ces pressentiments qui n'appartiennent qu'aux âmes à la fois généreuses et éclairées. Quand la guerre d'Italie éclata, les sages prévirent assez qu'elle tournerait contre l'Eglise et contre le Pape. Mais des sages sont-ils ceux, quand on peut leur opposer la gloire des armes, et que la victoire semble justifier toutes les audaces. L'année n'était pas achevée que cette guerre fameuse commençait à porter ses fruits. La paix de Villafranca n'a servi qu'à encourager la ruse et la trahison ; le traité de Zurich est déchiré avant d'être signé, les États du Saint-Père sont en proie à l'anarchie. On se





nouvelle insulte, l'Évêque d'Orléans répond par une bulle telle apologie d'est un quel à tout jamais engagé l'intel la force et l'ordre, en répliquant les révolutions d'il y a quelques années, il se fera acquiescer au lieu d'acquiescer, et son drapeau est la *Salvatoria in se parvitate* sera dans toutes les églises. Il se ne pose en un moment, c'est pour plaider la cause de l'Irlande ou celle de la Pologne l'été d'apostrophe que lui donne, partout le renouveau à sa parole. Bien tôt l'impérialisme lui laisse un plus il n'a pas en vain, la gloire, plus l'engagé que jamais dans les voies de la perdition, s'agitant à la société de Saint-Vincent de Paul. Cette institution française dont on a le plus de bécotisme est devenue une institution catholique. Il prend sa cause en charge, et reproche aux persécuteurs d'avoir cédé à des vaines et indignes obsessions, en faisant injure à une des plus grandes choses qui soient sur la terre, la charité chrétienne. On lui suscite on de plus en plus d'interdiction, on guette aux environs de son palais ceux qui idem les y présenter l'œuvre. Tout est inutile, rien de change, et résolution de défendre jusqu'au bout, à la même énergie, et la même indépendance, la souveraineté pontificale. Rome l'admette avec des transports de joie et de reconnaissance, le Pape ne cesse de lui dire, complicité générale, un des plus vaillants capitaines de la terre, dont on ne vous a pas. Plus de quatre mille cinq cents républicains, d'entre autres, une forme habituelle, une autre. Quel soldat ou un bon nom plus sont venus, mais à l'ordre du jour, les billons, et en outre, et les. Ce sera sa seule récompense, mais en, est-ce pas plus. C'est une obligation que le Pape lui a donnée, toute l'Europe, l'apostrophe. Passe-rgue Nîmes, un bel office, une ordonnance de bonne à Démosthène, et le successeur de Béchir, pour ce, une héronne de l'œuvre du Pape, et de l'Église sent battre, à côté de son cœur, un cœur qui sur la. Plus son cœur, les anciens causes, la terre, le même desintéressément et la même grandeur. Va-t-il siéger au congrès

de Malines, il emporte tous les suffrages de ce peuple, si noblement jaloux de sa foi et de sa liberté, qui, plus heureux que d'autres, peut entendre, debout et le front haut, en 1888 ce que l'Évêque d'Orléans lui disait en 1864, et se lever pour applaudir encore ces paroles, qui le faisaient frémir d'enthousiasme :

« Rappelez-vous qu'on doit aimer son drapeau d'autant plus qu'il est accablé et criblé ! O mon pays ! O France, dit le soldat, comme je t'aime depuis que je me suis battu pour toi ! O drapeau, noirci, percé, déchiré, comme je te presse sur mon cœur ! Et nous, sachons redire : O vertu, ô conscience, ô religion, ô foi chrétienne, ô probité, ô justice, ô Église de Jésus-Christ, ô Rome, ô successeur de Pierre, je vous aime, car j'ai souffert pour vous. »

Ces nobles souffrances n'étaient pas finies. Voici la convention du 15 septembre conclue entre la France et l'Italie sur les intérêts temporels du Pape, sans que le Pape eût été ni consulté, ni averti, ni prévenu. Pendant que l'Évêque d'Orléans reprend la plume et écrit sur ce nouvel attentat tout ce que lui inspire l'abandon, à bref délai, de la cause pontificale, Pie IX, avec cette haute sagesse qui n'appartient qu'au Vicaire infailible de Jésus-Christ, promulgue l'encyclique *Quantà extra* et le *Syllabus*. C'était comme la lumière partie de ces hauteurs où les nuages et les ombres ne sauraient attendre. Mais les uns s'étonnent, les autres se récrient, un grand tumulte remplit le monde, et tandis que deux prélats, le cardinal Mathieu, à Besançon, et Mgr de Dreux-Bréze, à Montins, le même jour et à la même heure, lisent chacun dans leur chaire, avec une fidélité qui ne redoute rien, cette encyclique insupportable aux gouvernements de ce monde comme aux esprits encore infatués des erreurs de leur siècle, l'Évêque d'Orléans, reprenant la plume, improvise, avec une admirable vigueur, la défense de l'Encyclique et en justifie toute la doctrine, en démontrant que ni la vraie liberté, ni la civi-



lisation digne de ce nom, ni le progrès légitime ne sont condamnés par le Saint-Siège. Il se tenait sur la défensive, et il n'en avait pas moins fait une magnifique apologie. Félicitons-le encore une fois, et nous ne serons que l'écho de l'Église universelle, car, dans toutes les langues comme dans toutes les nations, six cent trente évêques l'ont loué sans réserve ; Pie IX, l'a encouragé en l'appelant l'éloquent vengeur de l'Encyclique, et si, après ce nom, il est permis d'en citer un autre, ce sera celui de l'archevêque de Pérouse. L'archevêque de Pérouse est aujourd'hui Léon XIII. « Votre ouvrage, lui dit-il, qui a fait tant de bruit en Europe, est bien digne de votre doctrine. Vous êtes le défenseur et le soutien du Saint-Siège persécuté. Agréez donc mes congratulations avec celles de tout l'univers. »

Le glaive ainsi tiré pour la défense de l'autorité spirituelle et temporelle de l'Église ne se reposera plus. Il frappe à droite et à gauche, tantôt ceux qui veulent dépouiller le Pape des derniers restes de sa liberté, tantôt ceux qui s'endorment dans cette sécurité fautive qui précède les grands désastres. On a beau comploter dans la nuit sombre ; il veille, il avertit, il dénonce l'ennemi partout où il le découvre. On n'a pas besoin de l'interroger et de lui dire : *Custos, quid de nocte ?* La sentinelle crie aux armes au premier soupçon, et force l'univers à l'entendre. Nous l'avons entendu, dès que l'athéisme a relevé la tête. Il a signalé le péril social, ce péril qui s'étend chaque jour. Hélas ! ses prophéties sont devenues des réalités. Ce n'est plus un péril, c'est un abîme.

Mais voilà que les derniers restes du pouvoir temporel sont menacés par les bandes qu'un condottière ramasse de ville en ville. L'Évêque d'Orléans frappe à toutes les portes, à Florence et à Paris, et sa parole va du cabinet de Victor-Emmanuel à celui de Napoléon III, réveillant les consciences, adjurant les souverains, répétant ce

qu'exige la parole donnée, l'honneur et les alarmes de toute la chrétienté, jusqu'à ce que l'escadre française, deux fois sur le point de passer la mer, deux fois rappelée, prenne à toute vapeur le chemin de l'Italie et aille achever la victoire de Mentana, la dernière victoire de la France et de la Papauté.

Cette victoire qui soulage les consciences amène à la tribune les oracles de la parole. Berryer y monte pour la dernière fois en l'honneur du Pape; Thiers y reparait avec un de ses plus merveilleux discours, et l'avocat de l'empire, Rouher, déclare, avec l'autorité de son nom, que jamais Rome ne sera arrachée au Pape. Ce jamais n'a duré que trois ans. Mais il dura assez longtemps pour donner au Concile du Vatican le temps de s'assembler au milieu d'une tranquillité qui étonna tout l'univers et qui ne faisait guère pressentir les tempêtes du lendemain.

La grande question qui agita tous les esprits au dedans et au dehors est encore présente à votre mémoire. Je ne vous raconterai pas quelle part l'Évêque d'Orléans prit au débat sur la définition de l'infailibilité, nous ne parlons pas ici la langue des passions, encore moins celle des représailles, mais celle de la concorde et de la paix. La définition de l'infailibilité semblait un danger à sa sagesse. Ses prévisions furent heureusement trompées, et la sagesse de l'homme apparut plus que jamais toujours courte par quelque endroit. Aujourd'hui, il ne faut plus voir que l'obéissance qui succéda aux ardeurs de la lutte. La définition une fois proclamée, l'impétuosité de la nature fait place à la tranquille humilité de la foi. Mgr Dupanloup s'incline devant la parole du Vatican avec le sentiment d'un fils qui se rend au meilleur des Pères. Son adhésion n'a rien de bruyant, elle est prompte mais modeste, elle est sincère mais paisible. Quand Rome a parlé, un mot suffit pour servir d'écho à cette parole infail-  
libile. Ce mot, on l'a entendu, d'un bout de l'univers à

l'autre. Personne n'est resté en arrière, et pour n'en citer qu'un exemple, ces grands évêques d'Allemagne, si opposés d'abord à la définition, en sont devenus non seulement les défenseurs, mais les martyrs. C'est à l'histoire seule de proclamer une gloire si belle ; mais puisqu'ils ont si dignement obéi, du pied de ce tombeau où repose leur compagnon d'armes, il nous est bien permis d'offrir à la catholique Allemagne et à son vaillant épiscopat le témoignage de nos sympathies, de notre reconnaissance et de notre admiration.

Ainsi, dans ces grandes batailles de la foi, le dernier mot appartient au chef suprême qui seul a reçu l'ordre de confirmer ses frères. Il laisse à ses capitaines la responsabilité de leurs mouvements et mène de plus haut toute l'armée d'Israël à la bataille. Tantôt il se sert, tantôt il se passe de ses meilleurs auxiliaires, et seul sous la main de Dieu qui sera continuellement à son secours, il éclaire et il avertit, selon les inspirations de sa sagesse toujours infailible. Sa doctrine est toujours la même. Ce qu'a dit Grégoire XVI, Pie IX le répète et Léon XIII tient le même langage. Si le bruit des révolutions a empêché d'entendre le premier dans l'encyclique *Mirari vos*, si les écoles se sont récriées contre le second, quand il promulguait l'encyclique *Quanta cura*, le troisième viendra, en son temps, pour répéter dans l'encyclique *Libertas* les mêmes oracles qui ne trouveront plus ni obstacle, ni contradiction. Ainsi le soleil jette, dès son lever, tout ce qu'il a de rayons. Mais les nuages qui se lèvent avec lui en interceptent quelquefois la lumière à nos regards surpris ou malades, jusqu'à ce qu'il apparaisse tout entier dans la superbe parure de son midi. Tel apparaît, après tant de débats sur la liberté, le grand Pape qui vient de la définir avec une si lumineuse profondeur. Toute les passions se taisent, toutes les hauteurs s'inclinent. Pierre

a parlé pour la troisième fois, mais il a parlé la troisième fois comme la première, et la cause est finie pour toujours.

Vous venez d'entendre tout ce que l'Eglise a dû à l'Evêque d'Orléans; que reste-t-il sinon d'achever cette rapide esquisse en montrant tout ce qu'il a fait pour la France ?

C'est bien sous l'armure d'un chevalier qu'il convenait de la représenter, debout, auprès de ce tombeau. L'Evêque d'Orléans est demeuré debout et sous les armes pour la servir. Vous vous appelez cette guerre fameuse où rien n'était prêt, excepté le courage et l'honneur, ces éponévantes qui se sont écriés comme des coups de tonnerre sur la France, le perdant le souverain captif, sa race rejetée, son gouvernement abol, ses villes assiégées, Paris investi, un million d'hommes débordant de toutes parts dans nos provinces envahies, partout le carnage, la désolation et la mort.

« Aimons plus que jamais notre mère en deuil, » s'écrie l'Evêque d'Orléans, et là-dessus il prêche la pénitence et le courage aux vaincus, la justice et la modération aux vainqueurs, à tous le jugement de Dieu.

Mais il joint l'action à la parole, et comme il prévoyait assez qu'Orléans placé au centre même de la France allait être le théâtre de toutes les vicissitudes de la guerre, il se tient prêt à tout événement pour en prévenir l'effroyable désastre. Secours de tout genre, asiles de jour et de nuit, appels aux prêtres, aux religieux et aux citoyens, il a tout prévu, tout disposé. Après trois jours de combats héroïques, Orléans n'est plus, comme au temps de Jeanne d'Arc, la ville des glorieuses délivrances, « Orléans est tombée au pouvoir de l'ennemi. Ne tremblez pas, dans ces jours de détresse, pour l'honneur de la grande cité. L'Evêque est debout, groupant autour de lui le peuple qui l'implore et les magistrats qui le consultent, prenant en

maint tous les intérêts, écrivant trois fois au roi de Prusse pour empêcher les réquisitions ruineuses, arrachant ses diocésains à la fusillade, et changeant en sentence de grâce des sentences de mort dans la bouche du vainqueur qui s'écriait : N'oubliez jamais que vous devez la vie à votre évêque ! Que dis-je ? Après avoir imploré, il commande. L'Allemand ne saurait tenir contre un tel caractère et ne dit plus grand chose d'âme. — Parlez, lui dit-il un jour, il est temps que vous donniez des ordres ici. — Je ne raisonne point la victoire de Coulmiers, l'espérance trop tôt évanesquée d'un anneau de destin, ni la journée de Patay où le drapeau des zouaves pontificaux fut quatre fois relevé par nos héros mourants sous les balles qui l'avaient déchiré. L'Allemand ira contre Orléans, et la ville connaît toute la dureté d'une seconde occupation qui était devenue une revanche. Mais l'évêque ne débilita pas. On envahit son palais, on le somma de faire évacuer les blessés français qui le remplissent, on le calomnie, on le livre aux dérisions de la presse. Seul et seul seigneur, mais silencieux à la hauteur de tous les dangers, il envole recueillir sur tous les champs de bataille les soldats agonisants, français ou prussiens sans distinction de nationalité ou de religion ; tous les habitants de la ville offrent de transformer leurs maisons en ambulances, les églises, les monastères, les écoles deviennent des hospices, quatre cents religieuses les desservent, les médecins valent, les religieuses pour d'abnégation et de dévouement ; les prêtres se multiplient comme par miracle, et lui, voyant tant de douleurs, tant de misères, tant de calamités à dix fois, s'écrie, en se voyant réduit à l'impulsion de les guérir : « Que va devenir notre pauvre France ! »

« Ah de je m'explique assez qu'un si grand homme, après avoir ainsi donné son âme aux enfants, au diocèse d'Orléans, à l'Eglise, à la France, s'arrête un moment à l'entrée des ruines de sa patrie, qui pendent de toutes parts, et se

demande s'il ne fera pas bien de tout quitter pour se retirer à la Grande-Chartreuse au sein du silence, au lieu d'être au sein de l'humanité, et d'être avec ses derniers jours s'écouler entre la prière et les livres. Non, monarque pieux, la retraite ne sera jamais votre partage. Il faut encore combattre, une autre arène vous attend, vous y serez le seul de tous les évêques français, mais vous serez le seul à l'entreprendre, à plaider, à gagner sa cause commune, votre ardent n'est pas éteint et les derniers vestes de votre voix tomberont à la fin, pour l'honneur de l'éloquence, dans les combats de la patrie et de la liberté.

Vous n'avez vu l'enveloppe dans son manteau et sous sonne de ses cheveux blancs, siégez dans notre dernière Assemblée constituante avec une modestie qui n'avait rien d'égal que la dignité même de sa personne! Des qu'un intérêt religieux ou moral l'appelle à la tribune, tous les yeux se tournent vers lui, toutes les passions se taisent pour l'entendre. La première fois qu'il monta, c'est pour revendiquer en faveur du Pape l'indépendance, en faveur de la France l'honneur de protester la première parmi les nations européennes contre la plus indigne des spoliations; c'est pour adjurer ses concitoyens par ce chapitre du livre de sa conscience qu'il épousa copale et votre franchise. Vous vous plaignez qu'il ne soit que la religion vous menace, non, elle vous manquera. Il remontera dans cette tribune pour proclamer encore une fois les droits imprescriptibles du sacrosaint et rappeler que la politique qui a été si fatale au Pape a été en même temps fatale à la France.

Voici les lois nouvelles, qui s'appliquent à en faire des lois chrétiennes? L'Evêque d'Orléans. Quel besoin aura-t-il de l'armement militaire en suspendant pour le soulagement du dimanche? Encore l'Evêque d'Orléans. En gauchisme comme à droite, on a applaudi. Totalitaire qui demandait à ne pas priver le Français des secours d'une

religion qui apprend à obéir sans murmure, à combattre sans peur, à mourir sans regret. Qui, néanmoins, la prêche aux évêques dans les conseils de l'instruction publique et celle des prêtres dans les conseils de la bienfaisance? Toujours l'Évêque d'Orléans. Quand la loi sur l'enseignement supérieur est mise à l'ordre du jour, le vieil athlète ramasse toutes ses forces et se repaît dans l'arène. Qu'il est beau à voir invoquant en faveur de la liberté ces arguments de bon sens, de justice, d'honneur français qui avaient dans sa bouche un accent si athénien et si entraînant. Encore un vote attaché par l'Évêque d'Orléans à une Assemblée de plus en plus incertaine dans ses voies politiques, mais que notre Démophile savait faire trembler encore devant le péril de l'athéisme et du libertinage!

Ne laissons pas dire, pour diminuer son mérite, que ces lois ne sont plus que des ruines. Il y a des ruines arrosées de tant de larmes éloquentes, que l'espérance ne cesse pas d'y fleurir. Les pathétiques discours de l'Évêque d'Orléans sont les germes d'une meilleure législation. Un jour on voudra le relire, on croira l'entendre, et les générations futures glorifieront et béniront sa mémoire.

N'est-ce pas à ce sentiment que l'Assemblée, constituant obéissait, avant de se séparer, en l'appelant au Sénat? Pourquoi ne pas dire qu'elle hésita? Cette grande figure, comme on l'a dit, on savait bien que le Sénat ne serait pour lui ni le silence ni le repos, et qu'il se ferait porter à la tribune plutôt que de la laisser muette devant l'injustice ou l'erreur. Ainsi, quand la ville de Paris proposa de célébrer le centenaire de Voltaire, c'est l'Évêque d'Orléans qui s'éleva à l'encontre de ce grand scandale, et qui poussa devant une telle audace le cri de l'honneur épiscopal, de l'honneur chrétien, de l'honneur français. Il écrit dix lettres, il frappe, il émeut l'opinion, il remonte à la tribune une dernière fois, il lit d'une voix

alléger la protestation de sa conscience. On redoute, et le centenaire de Voltaire ne sera pas une fête nationale. Il N'appartient-il pas à l'Evêque d'Orléans, à ceux qui la personne de prévenir du fait de ce triste anniversaire? Jeanne d'Arc n'est-elle pas sa cliente? C'est lui qui en la restauré la fête; c'est lui qui la dresse sa statue sur la place publique; c'est lui qui en les deux fois célèbre la gloire dans des panégyriques auxquels ses vénérables collègues venaient s'associer de toutes parts; c'est lui qui depuis trente ans s'efforce de faire sur le front de France le souvenir imput qu'il voulu graver la malade Voltaire; c'est lui qui, non content de chanter l'Éternité, demande pour elle le titre de sainte. Il attend, il appelle le jour béni de sa canonisation; tous les évêques, toute la France l'appelle avec lui, qui mettra à l'endormir cette idée ce qui lui reste de forces et de vie, ira la plaider à Rome.

Non, saint Prélat, c'est au ciel que vous la placerez, c'est au ciel que vous la gagnerez. Tandis qu'il médite le premier voyage, c'est le second que Dieu lui prépare. Au retour de sa retraite d'Eintracht, il va se reposer dans sa retraite de Lacombe où il peut prier, méditer, écrire, comme dans le sein de l'famille; et ses forces épuisées se sont ranimées tant de fois dans l'air pur des montagnes. A peine arrivé, on pouvait le croire à son dernier jour. Il ne le dit pas, mais il le sent, et se rapprochant dans un dernier entretien de ce vieil et fidèle ami (1) qui a prêté un abri à ses derniers jours, il repasse avec lui toute sa vie avec ce sentiment de fatigue et de paix que donne au mortuaire assis près de sa gerbe une longue tâche qui s'achève. L'enfant l'attend encore. Il envoie un enfant porter un bouquet de fleurs au sanctuaire de Notre-Dame-du-Précepte, montrant par là que les enfants seront le dernier comme le premier de ses amours. Il se retourne

(1) M. Albert du Boys.



vers son diocèse, vers son cher Séminaire de La Chapelle, vers les prêtres de sa maison, et les lettres qu'il en reçoit le consolent et le réjoignent. Il parle de Léon XIII : « Quelle grâce pour l'Eglise qu'un tel Pape ! Il pacifiera le monde, comme l'a pacifié Calixte II. » Ainsi arrivait le 11 octobre, ainsi se précipitait le soir de sa vie. Son bréviaire est achevé, il a pris son chapelet, le voilà en règle avec Dieu et tout occupé de ses devoirs envers la Sainte-Vierge. Qu'elle vienne, maintenant, cette heure dernière ; nous y touchons, la voilà venue. Une crise suprême se déclare, un cri se fait entendre, un prêtre accourt ; c'est le plus jeune de ses amis (1) à côté du plus vieux, leurs mains se rejoignent, il vitra encore quelques minutes. Mais c'est assez pour qu'il reçoive les derniers secours de la religion et qu'il unisse ses souffrances à celles du Sauveur. Il saisit sa croix pastorale, il la presse sur ses lèvres, il y laisse son dernier soupir, et son âme passe, d'un monde à l'autre, en écoutant la douce et filiale prière du *Souvenez-vous*. Venez maintenant, anges du ciel, déployer au-dessus de sainte l'étendard de Jeanne d'Arc et que ses lèvres se ferment à la terre en murmurant, avec le sourire de l'immortalité, ce cri de guerre par lequel la Pucelle a gagné tant de batailles : *Jésus, Maria !* Venez, artistes chrétiens, faites respirer sous vos doigts la pierre et le marbre, et montrez-le-nous couché dans sa tombe, les mains jointes et le chapelet déroulé dans ses mains, ce chapelet qui fut l'inspiration de sa vie et la consolation de sa mort. Vous le peindrez aussi tel qu'il était pendant sa vie, en groupant au pied de ce tombeau ses protecteurs, ses compagnons d'armes, ses amis, ses élèves, nobles figures, en qui toute la France semble revivre, couronne de gloire dont la mort a déjà détaché les plus beaux fleurons.

(1) M. l'abbé Chapon.

Et nous qui venons nous mêler respectueusement à cette compagnie, écoutons-le comme s'il nous parlait encore, regardons-le comme si nous l'avions vu mourir, et souvenons-nous, pour employer la langue de Bossuet, que si nous voulons trouver à la mort quelque reste de nos travaux, c'est Jésus qu'il faut adorer comme Jeanne d'Arc l'a adoré, c'est Marie qu'il faut invoquer, *Jésus ! Maria !* C'est le rosaire qu'il faut tous les jours rouler dans nos mains et murmurer de nos lèvres jusqu'à la mort.

O saint Évêque, après tant de vaillantes luttes, vous avez trouvé la paix dans le tombeau. Mais votre zèle a encore quelque chose à faire. Achevez au ciel la mission que vous avez commencée ici-bas. Prenez dans les mains de Jeanne d'Arc cet étendard de foi et de piété qui a sauvé Orléans et ramené la France à la tête des grandes nations ; mettez-le devant le trône du Seigneur et obtenez que celle qui l'a porté soit placée au nombre des saints. Ce jour-là, tous ceux qui ont été à la peine seront à l'honneur, à l'honneur au ciel et sur la terre, à l'honneur dans le temps et dans l'éternité.

---

## FRAGMENTS BIBLIQUES

### CRUCIFIX

Voici ce que j'ai dit aux pieds du crucifix :

— Je crois en un seul Dieu ; je crois au Père, au Fils,

A l'Esprit. Sa grandeur m'explique ce mystère.

Je crois au Dieu fait homme et venu sur la terre.

Je confesse et je crois tout ce qui fut écrit

En je baise des pieds, O mon doux Jésus-Christ !

Et tes mains, et la plaie à ton côté sanglante,

Source vive sur tous les bourreaux ruisselante.

Pâle crucifié, sur ce gibet de bois,

Mieux que les clous l'amour te transpire ! Et je bois,

Quand je colle ma bouche à ta chair entr'ouverte,

La coupe où la merci de mon Dieu s'est offerte.

Sublime ignominie ! Holocauste pendu

Entre l'Homme et le Ciel, — au ciel le bras tendu,

Le front penché vers l'Homme ! O tendresse infinie !

Cri de grâce de Dieu pendant son agonie !

O Mon Dieu, je t'adore et je tombe à genoux ;

Puisque, par grand'amour et grand'pitié de nous,

Tu vins sur cette terre être ce que nous sommes,

Et soupeser le poids qui courbent tous les hommes ;

Puisque tes yeux divins ont pleuré de nos pleurs,  
Que tu voulus goûter le pain de nos douleurs,  
Et que ton âme triste et de tendresse pleine  
Avait besoin de Jean ou bien de Madeleine ;

Puisque sous le fardeau ton front pâle a faibli ;  
Et que se détournant du calice rempli,  
Ta lèvre trouva l'eau du sacrifice amère ;  
Puisque avant d'expirer, à ta très-tendre Mère

Retenant dans son cœur ses sanglots étouffants,  
Jésus ! Tu nous as tous légués pour ses enfants ;  
Puisque Tu nous aimas jusqu'à l'heure suprême,  
O mon Frère, ô mon Dieu ! je t'adore et je t'aime !

Je me jette en tes bras comme aux bras d'un ami  
Avec lequel la vie est toujours à demi,  
Qui souffre ce qu'on souffre, et mêle à la souffrance,  
Divin Consolateur, la divine Espérance ;

Parce que j'ai besoin comme Toi d'amitié,  
Parce que Tu fus homme et rempli de pitié  
Pour l'humaine misère, et que c'est une chose  
Très-douce d'être Jean qui sur ton sein repose.

Ch. VALGAY.

## CHRONIQUE RÉGIONALE

---

Nîmes, Octobre 1888.

Il est impossible de ne pas dire un mot de M. Numa Gilly. Il a été pendant ces vacances parlementaires l'homme le plus célèbre de France...., après le général Boulanger.

Soyons fiers, nimois, de la réputation de notre représentant.

Toutefois, il faut bien l'avouer, il y a dans ce passage brusque de l'obscurité à la pleine lumière quelque chose de très étrange pour la foule de braves gens qui en sont les témoins. L'armée compte, sans doute, beaucoup de généraux intelligents, désintéressés, couverts de blessures peut-être, qui pendant des années, préparent en silence avec un dévouement admirable, la défense de nos frontières. On les observe de l'autre côté du Rhin, on les estime, on compte avec eux et le gros du public français sait à peine leur nom. Mais aussi, comme compensation, le nom de M. Numa Gilly est connu jusque dans les bourgades les plus reculées. Devons-nous penser que M. le maire goûte la douceur des premiers rayons de la gloire ? Il est infiniment probable que non ! De même qu'il y a fagot et fagot, il y a la gloire et il y a aussi ce qui en est simplement la « monnaie en gros sous. »

Si, au lieu de se concentrer presque toujours sur le wilsonisme, ou sur des sujets analogues, la curiosité publique était capable de se porter quelquefois sur les choses de la vie morale, elle aurait pu trouver dans Nîmes même, et au moment précis où se produisait l'incident Numa Gilly, de plus graves et de plus saines satisfactions.

L'indomable Jules Verne, le roi de la science-fiction, a écrit  
 Telles sont les impressions échangées pen-  
 dant les retraites pastorales qui ont eu lieu, aussitôt après,  
 au Grand-Séminaire. Vicaires et curés sont venus écouter  
 les conseils de leur évêque et la parole de l'éminent M.  
 Elzéard du Puy-Mabillot. Ils se sont réunis à la fin  
 et les fêtes de Noël ont été célébrées avec une grande  
 allégresse, sous la présidence de l'évêque, au Grand-Séminaire.

En même temps nous recevons les écoliers de Nîmes,  
 comme par le passé, et nous leur faisons passer plus d'un  
 d'habitude. Ces questions d'enseignement préoccupent  
 tout le monde. C'est d'abord la souscription pour la statue de M.  
 Les amis de l'illustre maître d'école sont nombreux  
 et ayant peu de temps à leur disposition, ils se réunissent  
 Mgr Besson, dans son magnifique discours du 15 juillet  
 dernier, a dit : « M. Besson, évêque de Nîmes, a dit :  
 C'est ensuite le départ d'un jeune et brillant professeur  
 de rhétorique du Lycée de Nîmes. Les études postérieures  
 de M. Trellier, dans les sciences exactes, qu'on puise à quel

doive faire sur certaines pages, — lui ont valu la sympathie de tous les lettrés de Nîmes. C'est une bonne fortune pour lui d'aller occuper à Paris une chaire au Collège Stanislas. D'abord, il rentre dans l'enseignement chrétien, où semblait l'appeler la nature de son talent, ensuite il doit se sentir singulièrement encouragé par l'exemple de ses prédécesseurs. La chaire de rhétorique du Lycée de Nîmes a eu pour titulaires M. Gaspard, le distingué professeur de Louis-le-Grand; M. Aulard, un adversaire de nos idées, hélas ! mais un adversaire dont il est difficile de méconnaître le talent ; et M. Gaston Boissier, l'admirable écrivain dont Nîmes s'enorgueillit à juste titre et dont les travaux font autorité en France et en Europe.

C. DELFOUR.

Marseille, 10 Octobre 1888.

Pendant que je vous écris, le vénérable Chapitre cathédral rend les derniers devoirs à l'un de ses membres d'honneur, étranger par la position qu'il occupait dans le diocèse d'Orléans, mais très Marseillais de cœur et d'affection, le chanoine Gaduel, chanoine titulaire et vicaire-général d'Orléans, chanoine honoraire de Marseille depuis l'épiscopat de Mgr Place, qui l'avait connu à Orléans, où l'éminent cardinal fit ses premiers débuts dans l'art difficile de l'administration diocésaine.

M. Gaduel avait d'abord été sulpicien. C'est même en cette qualité qu'il se fit apprécier de Mgr Dupanloup, lequel ne fut pas seulement, comme dit fort impertinemment Frédéric III, dans ses *Mémoires*, « un vieux monsieur qui fait des phrases », mais un évêque plein de zèle et grand appréciateur de la valeur des hommes.

Élevé à Marseille, par le saint abbé Allemand, le fon-

doteur de notre belle Œuvre de la Jeunesse, mère et type de toutes les œuvres similaires en France. L'abbé Gaduel avait conservé un culte filial pour la mémoire de son pieux instituteur. Il a écrit sa vie, de façon un peu lourde, comme tout ce que produisait le grave écrivain, mais avec l'accent de la vénération. Lorsque des restes de M. Allemand furent transférés du cimetière Saint-Charles dans la chapelle de l'Œuvre, après avoir passé par la cathédrale, c'est M. Gaduel qui fut prié de prononcer l'éloge funèbre du vénéré défunt, et nul de ces auditeurs n'a oublié avec quelle ardeur il faisait enchaîner les manuscrits de l'abbé Allemand, dont il fit une lecture solennelle et impitoyable.

De la suite avec l'Œuvre, où il intervint, à sa façon, selon ses idées, l'abbé Gaduel sortit un peu mécontent, et à Marseille, plusieurs lui reprochèrent l'absence de cette intervention. Des préjugés, qui en restent dans l'esprit d'un grand nombre, nuisirent à sa *Vie de M. Allemand*, à laquelle plus d'un préféra le volume plus alerte et plus vivant, quoique moins complet et moins exact, consacré au même sujet par M. Brunello.

Mgr Place appela deux fois M. Gaduel à évangéliser ses prêtres. Nous avons conservé le souvenir de ses deux retraites, toutes deux les mêmes d'ailleurs, très solides, très pieuses, mais un peu fatigantes. L'orateur s'en rendait compte et cherchait à réveiller ses auditeurs par quelques traits, comme le fameux trait demeuré légendaire, que le bon M. Gaduel répéta au total jusqu'à quatre fois. Il expliquait comment il était loisible au clergé séculier de songer à la vieillesse et de se réserver, disait-il, par quelques économies, une poire pour la soif, — pourvu, ajoutait-il aussitôt, que ce soit une poire de bon chrétien!

★ Les rentrées des classes sont partout un triomphe pour l'enseignement religieux. Les écoles et les institutions sans Dieu effrayent de plus en plus les familles, mé-



me les moins susceptibles de clericalisme! Nous pourrions leur décrire les traits tragiques de pères de famille, connus pour leurs vices par les auteurs, qui ont tenu à conduire eux-mêmes leurs enfants aux Chers Frères et aux bons Stears, avec force recommandations polir l'enseignement religieux. — Et l'ange contradiction entre la passion du séculier être bon et catholique et la mère, quand il s'agit de leurs propres enfants, la carapace avoir après l'œuvre de l'abbé de l'école fondée par le prêtre de prononcer l'obédience à l'impératrice. Mais c'est Mgr Lamotte, Tenebreux de l'Institut catholique de Toulouse, qui a prêché les deux raisons ecclésiastiques de Marseille. Les prêtres ne tanissent pas d'éloges sur le caractère net et utile des instructions, que les pieux prédicateurs a empruntées au commentaire des discours du Maître au Génacle. Heureux idées, féconde en fruits de sainteté et de perfection sacerdotale.

Il serait injuste de clore cette chronique, sans avoir rendu un nouvel et légitime hommage aux vertus et aux mérites de l'abbé Dassy, fondateur de l'Institut des Jeunes Aveugles, à Marseille, à Lyon et à Toulouse. L'abbé Dassy était un écrivain distingué. Sa polémique en faveur de l'authenticité des reliques de saint Antoine, en Dauphiné, est restée justement célèbre. Elle lui valut les plus hautes distinctions scientifiques et l'estime des meilleurs juges. Moins heureux peut-être sur les questions qui se rattachent à la difficile exploration de nos cryptes chrétiennes de Saint-Victor, il eut du moins le mérite d'inaugurer les doctes recherches qui tendent de plus en plus à élucider cette grave question d'archéologie primitive, à laquelle le savant M. Guinda vient de faire faire un pas considérable, comme nous le dirons prochainement.

**E. A. C.**

**ÉTUDES LEXICOGRAPHIQUES sur L'ANCIENNE LANGUE FRANÇAISE**, par le D<sup>r</sup> A. MILLET, Paris, Leclercq, 1888.

Sous ce titre modeste, M. le docteur Millet vient de publier un travail d'une grande valeur. On devra recourir dès ordinaux et observations qu'il fut et aux renseignements qu'il fournit, quand on voudra écrire soit un dictionnaire, soit une histoire de la langue française.

Nous ne pouvons donner ici une idée complète de cet ouvrage. Nous devons pourtant dire, en reprenant une phrase de l'auteur, à propos d'un autre objet, que l'esprit s'effraie l'idée du temps et de la peine qu'il a fallu pour compiler, déchiffrer et classer la masse de documents qui a passé sous ses yeux.

Les informations abondent, et elles sont toujours à leur place. Les agréments d'un style clair, correct et parfois élégant se joignent aux renseignements techniques, pour leur ôter l'aridité dont la plupart des auteurs ne savent les dépouiller que très imparfaitement.

Suivre une langue à travers les transformations qu'elle a subies en passant de la forme populaire à la forme savante, n'est point un travail facile. Que de lectures n'a-t-il pas fallu à l'auteur pour se diriger à travers tous ces changements ! Avec quel esprit de critique il a su les démêler, et s'arrêter à des conclusions qui, si elles ne sont pas toujours incontestables, revêtent pourtant le caractère de la plus grande probabilité. C'est ce que le lecteur appréciera en lisant cet ouvrage.

Nous aimons à trouver sous la plume de l'auteur des phrases telles que celle-ci : « La vieille langue française est un être collectif qui ne peut subsister que par l'ensemble de toutes ses parties ; c'est un système vivant dont les organes s'appellent et se commandent dans l'unité du tout. Elle représente l'état de la culture et de la civilisation d'une époque déterminée. Il n'appartient donc à personne d'y rien ajouter ni d'en rien retrancher. » On va loin et on procède sûrement, quand on se laisse inspirer par de pareils principes. La philologie peut fournir des observations qu'il est bon de contrôler à la lumière d'une telle synthèse. L'étymologie ne peut aussi que gagner à s'en laisser éclairer, et les probabilités que l'éuphonie accredit, à propos du sens de certains mots, ne sauraient être justifiées plus sûrement.

A ce triple point de vue, philologique, étymologique et euphonique, M. le docteur Millet nous fournit, en quelques pages, des observations et des affirmations qui dénotent, chez lui, une rare aptitude à marcher vers le succès, quand il entreprendra de le faire d'une façon plus complète. Ses « Études lexicographiques » ne dépassent pas les limites qu'il s'était tracées ; mais le jour où M. le docteur nous donnera, sur ce même objet, un ouvrage étendu, on peut presager que cet ouvrage occupera une place fort honorable à côté des travaux que nous aurions quelque droit d'envier à Allemagne, si nous ne comptions parmi nous des hommes tels que lui. C'est pourquoi il lui appartient, plus qu'à tout autre, de faire le



dictionnaire classique et portatif, composé sur un plan méthodique et complet, de la langue française, et ceux-là seulement, avec leur vraie signification, leur étymologie et un choix discret d'exemples réduits au strict nécessaire. » M. Millet a l'esprit assez lucide et le jugement assez sûr; et il vient de nous prouver qu'il est, à la fois, érudit, romainiste, étymologiste et grammairien.

no basop, jiruol li'up sinement giesner zue le 13  
 HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE, depuis Moïse jusqu'au

XIX<sup>e</sup> siècle, par un Directeur de Grand-Seminaire, l'abbé Lécocq, Av. de la République, tome I, 1885, xx-477, tome II, 1886, 616 pages.

L'auteur du *Catechisme* de la philosophie dont nous avons entrepris de publier la Revue, a publié naguère une *Histoire de la philosophie*. Nous l'avons lus avec le même intérêt, et toujours en nous plaçant au point de vue de l'enseignement dans les grands, dit, nous l'ajoutons aujourd'hui, dans les petits séminaires.

Les *Introduction* nous sommes obligés de prendre au sérieux ces deux volumes, résumé d'un cours longtemps professé. L'auteur y fait le procès à l'école critique moderne qui ne voit, dans la philosophie, « que le tableau des solutions proposées pour résoudre le problème philosophique ». En vérité, ce serait lâcheté et paresse que de se contenter de cela. Il y a peut-être, en philosophie, à mieux suivre les apparences, réserver la philosophie, et étudier en Allemagne l'histoire des systèmes.

La méthode de notre auteur sera celle de la plupart des historiens chrétiens de la philosophie qui s'attachent à l'exposition des systèmes philosophiques sur ces trois grandes questions fondamentales : Dieu, l'homme, le monde. Nous accordons que la plupart des philosophes ayant essayé d'une solution sur ces grands problèmes, il y a intérêt à dégager et isoler leurs affirmations. Mais un penseur a-t-il parlé de Dieu sans parler du monde, ou de l'âme humaine sans s'élever jusqu'à Dieu. Il manquera nécessairement une section à sa monographie. De plus, l'ordre essentiel des pensées d'un philosophe, sa langue propre peuvent s'opposer à cette réduction à un même modèle qui rend toujours monotones et souvent inexactes les histoires de la philosophie en usage dans les séminaires. Celle que nous analysons tombe moins que beaucoup d'autres dans ce défaut.

Un simple coup d'œil jeté sur la *Table des matières* nous apprend que l'auteur n'a pas voulu négliger toute une section, trop souvent oubliée, de la philosophie ancienne : la philosophie orientale. C'est à nos yeux une introduction nécessaire à l'étude des systèmes grecs, notamment à ceux de Pythagore et de Platon. Le chapitre premier consacré à la philosophie des Hébreux ne saurait être considéré comme une philosophie tirée de l'Écriture Sainte. Dieu, l'homme, le monde : telle est, nous dit-on, le sommaire de toute philosophie. Il n'est pas été difficile de recueillir dans la Bible et de grouper sous ces trois chefs une foule d'observations anthropologiques, cosmologiques, théologiques. Nous en fournissons, par centaines. Le mot même de psychologie se trouve dans le XIX<sup>e</sup> chapitre des *Proverbes*. Quand à la morale, elle est partout, plus encore dans les livres sapientiaux que dans les œuvres de Moïse. Il est fallu

nommer Salomon, cet Aristote inspiré dont l'œuvre encyclopédique, malheureusement perdue, nous est signalée en Reg. av. 33, et Eccli. xi, viii, 16-18. Après les Hébreux décèdent les auteurs des œuvres des Chaldéens; des Phéniciens, des Egyptiens, des Perses, des Indiens; et des Chinois. La philosophie primitive grecque fait la transition entre ces systèmes anciens ou ambisathologiques ou omniux et les écoles ionique, italique, éléa, ou noiaze-doo si, d'uev noii is, so-120

Le stoïcisme absolu de Diogène d'Apollonie, fondé sur la confession des épreuves, non sur la suppression de l'indolence; comme l'avait fait Anaximène, est également intéressant à signaler, quoique les monarques éthiopiens de Pythagoré que, du reste, l'auteur ne fait pas bien comprendre, soient d'ordinaire les historiens les moins capables de signaler dans la morale d'autrui les autres notions d'école. Écrite, avec sa double tendance originelle, l'histoire assistant au divorce de la métaphysique et de la physique. Les sophistes, pour les disciples M. le Directeur est à bon droit sévère, ne sont pas, je le crains, leurs historiens, sinon de leur doctrine, est instructive.

[illegible]

Le premier de la tribune est un exposé complet et relativement simple de la physique d'Épicure, un idéal que n'ont ni les autres philosophes de l'Antiquité, ni les philosophes scolastiques. La deuxième partie du

premier volume qui la plus longue, la plus consacrée à l'entretien  
maintien de la vieille doctrine de la Trinité des Pères et des Pères  
favorable à la philosophie, il se voit être temps de distinguer,  
au contraire, entre la fausse philosophie que les Pères devaient  
combattre, et la vraie sagesse dont ils étaient tous des défenseurs.  
Les meilleurs travaux de la Sorbonne théologique sont  
honorisés au commencement de ce siècle par un concilio, et sont  
résumés dans la partie de l'histoire de la philosophie. Reste le  
Saint Augustin, le seul qui soit encore l'objet d'un cours public,  
y est un peu négligé. Il ne doit pas avoir trop de disproportion  
entre une étude de Saint Augustin, et une étude de Saint Thomas.  
On en dernier, à la place de la philosophie, il y a des pages de l'élo-  
ge. On le voit pour l'auteur, le thomisme est un culte.

la Renaissance philosophique des x<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles est à peine effleurée. Mais le Directeur a la qualité sévèrement de « Renaissance du Paganisme » ou abaisse l'enseignement au point de vue de la

Le deuxième volume s'ouvre par un hymne à la philosophie chré-

tienne. Ni les intentions apologetiques, ni l'enthousiasme de l'auteur n'excusent à nos yeux certains excès de langage que nous nous permettons de signaler. Le libéralisme, c'est l'ennemi. Or, qu'entend-on justement par ce mot? Est-ce cette tolérance charitable, l'esprit de conciliation dont l'Eglise recommande l'usage envers les personnes, toutes réserves faites sur les doctrines elles-mêmes? Est-ce, si l'on veut, la concession poussée à certaines matières jusqu'aux dernières bornes, mais qui ne les dépasse jamais? De tels procédés sont louables et profondément chrétiens. Le libéralisme est-il, au contraire, une église dans l'Eglise, un schisme, une hérésie, un péché, comme on l'a dit de la secte byzantine d'il y a six siècles, de le signaler comme tel pour bien prévenir de danger d'imitation contre le libéralisme, fait place à un langage rigoureux de condamnation. Il nous a paru que ni l'un ni l'autre, mais que c'était trop peu à qui voudrait prouver cette absence d'orthodoxie, le rationalisme a tué la raison.

Il est d'usage de faire remonter aux premiers siècles l'origine du rationalisme. Cette disposition d'esprit, leur reproche sans doute. Remarquons, toutefois, que l'usage, prévalant dans la philosophie comme une invention du diable, est que Calvin l'appelait un péché. Melancthon fut le premier qui sut opposer la doctrine protestante de la justification avec l'étude passionnée du platonisme mystique de maître Eckart. C'est Descartes, croyons-nous, qui doit être appelé le père du rationalisme moderne; et plusieurs de ses vaines disputes où se perdit la scolastique, n'ont-elles pas pu contribuer à le préparer les voies. Outre Descartes, Bacone, Gassendi et Hobbes, par exemple, disent leur foi au péripatétisme chrétien, rien de fréquent, les universités s'en régalaient officiellement.

La philosophie de Bacon est heureusement caractérisée par l'épithète de naturaliste.

Descartes mérite à tous les reproches qui nous lui adresser, tant pour ce qu'il a désigné que pour ce qu'il est né de l'école de sa doctrine. Parmi ceux qui ont trahi ou transformé la pensée du maître, plusieurs furent des génies tels Malebranche, Spinoza et Leibniz, dont le nom manque à l'histoire que nous analysons. Il avait cependant trouvé avant Malebranche la théorie des causes occasionnelles. Si il est un cartésianisme, en l'insinuant, il est cette queue rationaliste qui se glorie d'être le protestantisme de la philosophie. L'auteur a raison d'en faire justice. Il a tort de faire supposer la part de Spinoza, qui fut un puissant génie, très-systématique, mais très-sincère.

Leibniz, plat par son dynamisme, mais si méthodique, cache un monisme d'autant plus dangereux qu'il est moins avoué. L'auteur le dit, et c'est équidroit, il n'y a pas de doute. C'est à Locke, et à Locke, vingt auteurs d'ouvrages athéistes.

Vient ensuite la galerie des encyclopédistes et des économistes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le nom de sensualisme, attribué à Condillac a été tort de n'être pas français. Il ne signifie d'ailleurs rien de plus que le mot de sensualisme, consacré par l'usage. Condillac fut perdue à Locke, or Locke est placé au commencement même du volume. Aucune méthode ne peut autoriser une telle disposition. Locke, avant Des-

cartes, ne s'explique pas. C'est la lectures de Descartes qui lui révéla, comme à Malebranche, sa vocation philosophique, et jamais il n'eut écrit quatre livres sur l'entendement humain, s'il n'eut voulu combattre la théorie des idées innées.

La lutte de Berkeley contre le sensualisme de Locke entraîna trop loin l'évêque de Cloyne. Dans l'ardeur des représailles, il fut idéaliste, j'en conviens : il ne fut pas athée. Cet anglican prêchait Dieu et croyait à son prêche.

C'est une erreur que de placer Kant et Fichtesous la même rubrique que Hume. Ce ne sont pas des sceptiques, mais des critiques. Cette dernière appellation peut cacher le scepticisme : elle peut aussi servir à s'en distinguer.

C'est la faute à la méthode logique si l'auteur place les Ecossais après Kant. L'ordre des temps eut été meilleur à suivre. Il nous eut montré comment, en ajournant la métaphysique, les disciples d'Hutcheson et de Reid avaient contribué à produire ce sommeil dogmatique dont Kant fut le véritable coup par le scepticisme de Hume. Ne fallait-il pas, du reste, rapprocher Schelling et Hegel de Fichte et de Kant ?

Un chapitre de considérations générales sépare en deux la philosophie de notre siècle. Il est consacré à l'histoire de la restauration du péripatétisme chrétien. Est-ce assez dire ? La jeune école aime à se qualifier de catholique et ultramontaine. Ce dernier nom n'est plus une de ces injures que les partis se jettent à la face : il est devenu le titre dont se parent officiellement ceux qui ne transigent avec aucun libéralisme : c'est un mot d'ordre. Les systèmes qui divisèrent l'Eglise, avec La Mennais, de Bonald, Gioberti et Rosmini, le traditionalisme et l'ontologisme, furent comme des essais où se dépensa inutilement l'activité philosophique d'un grand nombre.

On le voit, l'*Histoire de la Philosophie* est généralement méthodique, complète, claire et consciencieuse. Les quelques observations que nous avons faites ne sauraient le faire oublier sans injustice. Peut-être n'en aurions-nous hasardé aucune, si nous avions cru devoir nous placer au point de vue de l'auteur. Son ouvrage plaira beaucoup aux amis de la scolastique. Son plus grand mérite à nos yeux est de pouvoir affronter la critique et forcer la considération même de ses ennemis. Nous y voudrions parfois une langue plus philosophique et une meilleure méthode, sinon plus de méthode, ce qui serait difficile. Chaque auteur a sa monographie. Chaque école est précédée d'une introduction et suivie d'une conclusion. C'est d'un éclectisme doctrinal de laisser tomber la plupart des conclusions d'autrui pour n'en conserver que les meilleures. Mais avant d'en venir là, un historien de la philosophie doit mettre chaque système et chaque penseur en évidence. Vous n'y avez pas manqué, M. le Directeur, ni dans le vaste tableau synoptique que vous avez joint à vos deux volumes, ni dans les tables alphabétiques qui en font un vrai dictionnaire de philosophie historique. Que diriez-vous si, employant une formule que vous avez combattue dans votre *Introduction*, je vous disais que vous avez fait un excellent « tableau des solutions proposées pour résoudre le problème philosophique ? »

Bn.

**Le Propriétaire-Gérant, GERVAIS-BEDOT.**

Mimes. — Imprimerie GERVAIS-BEDOT, place de la Cathédrale.

## LE RÉGIME PÉNITENTIAIRE DE L'ÉGLISE

LES CRIMINALISTES DU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE

A notre avis, il est impossible de mener une existence digne de l'homme avec ceux de la miséricorde que ne le fit l'Eglise. Les peines qu'elle inflige, sans cesse, à des vengereuses et préservatrices, furent toujours inhumaines et morales. Ce sont là les grandes leçons de la morale.

Ouvrons son Code pénal : c'est un véritable arsenal dans lequel elle tient en réserve les armes nécessaires pour la défense de la société chrétienne. Pour punir le crime et le prévenir, rien n'y fut dédaigné. Non pas qu'elle y ait accumulé d'horribles instruments de supplice. Les diverses catégories de châtimens n'étaient pas les plus nombreuses on peut les ramener à six.

Ce sont : l'excommunication, le bannissement, la prison, l'exil et la relaxation.

« L'excommunication : vient le terrain d'atout. Elle ne devait pas inspirer grand effroi : son genre criminel. Son impiété lui était une assez bonne cuirasse contre la pointe émoussée de ce glaive spirituel. » Ceux qui dissuaderaient ainsi connaissent mal cet âge de foi. Etre séparé du corps social de l'Eglise, ne plus avoir aucune

part à ses prières publiques, se voir refuser les sacrements et condamné, après la mort, à être enfoncé loin du dortoir béni où repose la dépouille des honnêtes gens, voilà des coups auxquels peu alors restaient indifférents. Ce serait encore ignorer que l'excommunication

(1) Voir la livraison d'octobre 1888.

avait alors un double tranchant. Non seulement elle atteignait dans leurs biens spirituels ceux qu'elle frappait ; mais encore elle équivalait pour eux à la mort civile. Autour de l'excommunié elle faisait le vide ; sous peine d'être condamné par le fait à partager sa peine, chacun était obligé de s'éloigner. Le saluer, lui parler, traiter avec lui, s'était interdit. Il ne pouvait ester en justice ni remplir des fonctions ecclésiastiques et civiles. Ces interdits n'avaient pour limites que la nécessité, les obligations, l'amendement du coupable (1). Dans cet isolement, dans cette incapacité légale (2) la situation de l'homme, même de plus indifférent au salut de son âme, était des plus pénibles. Émoussée contre l'impiété contemporaine, l'excommunication, dans ces âges, était, selon l'expression de nos canonistes « horrible et très redoutable (3). »

Le fouet l'eût été bien moins si une note infamante ne se fût attachée à celui qui le recevait. Instrument d'humiliation plus encore que de torture, ce n'était ni le knout, ni le chat armé de dix courroies. Cette flagellation n'était pas plus longue que douloureuse mais on la recevait à genoux et devant un nombreux public (4).

(1) Ce double effet était assuré par l'excommunication mineure encourue *ipso facto* par ceux qui communiquaient avec l'excommunié soit *in divinis* : les sacrements, l'office divin, la sépulture ecclésiastique, l'élection aux bénéfices et l'exercice de la juridiction, soit *in humanis* : les divers cas et exceptions en sont exprimés dans les deux vers suivants : Os, orare, vale, communio, mensa negatur — Excepté : Utile, lex, humile, res ignorata, necesse. Depuis la bulle *Apostolicæ Sedis* cette excommunication mineure a disparu — voir Migne, dict. de droit canon.

(2) « Non admittitur nisi in causis hæreticis ut testis... Incurritur irregularitas... Etiam medici, magistri et alia functiones quibus abuti possent subtrahebantur. » Carena t. v, § 4 et t. i, § 139.

(3) L'on ne pouvait braver l'excommunication une année entière sans devenir suspect d'hérésie et être jugé comme tel. Le pouvoir séculier lui-même édicta à certaines époques des lois contre ces opiniâtres. — Simanc. t. 27, 6 et seq.

(4) On prononçait cette peine contre les faux témoins, les sorciers, les bigames, etc. Caren. t. 18, § 5.



L'amende avait ses degrés. Dans le cas du crime de lèse-majesté divine, elle allait jusqu'à la confiscation des biens. Toutefois, jalouse de la réputation et de l'intégrité de ses représentants auxquels elle avait absolument interdiction de faire profit de ces amendes, l'Église intervint souvent pour en régler l'usage. Elle n'hésita même pas à la supprimer dans certains pays, laissant au tribunal le moyen d'atteindre le coupable dans ses biens matériels, en condamnant celui-ci à doter une œuvre pie ou de bienfaisance (1).

Tandis que le caractère inflictif de la prison échappa longtemps au pouvoir séculier, l'Église la considéra toujours comme une peine. On ne la reconnut pour telle en France qu'en 1792. Jusqu'à cette époque, la détention y avait été un moyen de s'assurer du criminel (2). La liberté est pourtant un bien inappréciable ; le reclus doit souffrir d'en être privé. Tant que dure sa prison, n'est-il pas mort à la vie sociale ?

C'est parce que l'Église eut toujours horreur de l'effusion du sang, qu'elle eut recours à cette mort fictive pour punir le crime. La réclusion qu'elle imposa au coupable fut plus ou moins rigoureuse. Selon la gravité du délit, elle assignait pour prison la ville natale, le foyer paternel ou conjugal. Un monastère, un hôpital en tenaient lieu parfois. Mais partout où il s'établissait, le Saint-Office devait réserver un coin du local, qu'il occupait à l'instal-

(1) On punissait de cette peine les blasphèmes, les propos hérétiques, tous ceux que l'intérêt matériel avait dirigés dans leur faute. Caren. t. 48, § 8. Il y indique la défense faite aux tribunaux italiens d'imposer l'amende et l'usage établi à Milan de la remplacer par l'injonction de bonnes œuvres.

(2) « Aussi bien l'emprisonnement n'est-il pas une peine particulière, mais un moyen de s'assurer du coupable ou de le faire disparaître. » Desportes, rapp. — « Carcer jure civili ad continendos et custodiendos homines non ad puniendos... pontificio jure etiam ad pœnam. Nam cum sacri canones ecclesiastica consuetudine mortis pœnam irrogare nequeant consequens est ne crimina sint impunita ut pro gravioribus delictis, pœnam perpetui carceris imponant. » Sim. t. 16, § 14.

lation de prisons plus sérieuses. C'étaient des cellules confiées à la garde de deux surveillants assermentés dont l'un était nommé par l'évêque, l'autre par l'inquisiteur. Deux dispensateurs avaient la charge de l'entretien des prisonniers. La prison était temporelle, perpétuelle ou irrémissible. Dans certains pays, le détenu était parfois condamné aux galères (1).

« Oh l'exil est impie... » a dit le poète. Qui ne le redira avec lui ? La patrie, n'est-elle pas avec la liberté l'un des plus grands biens de la vie ? N'est-elle pas un dépôt sacré, composé de toutes les grandeurs et de toutes les infortunes, de tous les souvenirs de deuil ou de gloire, de toutes les fatigues et de tous les sacrifices de ceux qui nous l'ont légué avec le devoir de l'enrichir et de le défendre au prix de notre sang ? Ce sol qu'ils ont arrosé, fécondé de leurs sueurs, nous l'aimons, notre cœur s'y attache par toutes ses fibres. Même quand par ses actes criminels il en est devenu la honte et la ruine, l'homme, nous le comprenons, ne doit pas sans de cruels déchirements, s'en entendre déclaré indigne et s'en voir dépossédé. Aussi sommes-nous douloureusement surpris d'apprendre que la rélegation a perdu de son action préventive (2). C'est là un signe de la déchéance du sentiment, un fruit de ce cosmopolitisme à outrance qui nous envahit et qui tue le patriotisme.

(1) Non omnibus reis idem carcer assignandus est : nam levius custodiri debet qui levius deliquit. Unde pro qualitate criminum et personarum possunt iudices jubere ut reus domum suam vel alterius, vel civitatem (ut plerumque assolet) cum suburbiis pro carcere habeat... Et penitentibus præcipere queunt ut monasteria, hospitalia, vel domos religiosas pro carcere habitent, sub aliqua pœna subeunda si inde fugaverint... In singulis provinciis eligi debet aliqua domus, in qua habitent penitentes dammati ad perpetuum carcerem... Duo sunt constituendi carceris hæreticorum custodes, unus ab inquisitore, alter ab episcopo. Coram episcopo jure jurando promittere debent... Simanc. t. 16, § 5, 6, 7, 9, et Caren. p. 3, t. 13, § 4.

(2) L'abbé Moreau, souvenirs, 2 v. concl.

« Oui, l'exil est un mal ! et nous voudrions pouvoir ajouter avec le poète : « oh ! n'exilons personne ! » Encore faudrait-il auparavant supprimer la faute qui en fait une nécessité. On sait quel fut au moyen-âge le rôle de la sorcellerie (1). Toujours avide du merveilleux, la foule était attirée vers ces cérémonies mystérieuses dans lesquelles la doctrine, la morale, nos sacrements étaient profanés. Le sorcier, d'autre part, mettait, au service de la rancune et du ressentiment, ses sortilèges dont nos hypnotiseurs n'ont aucunement le droit de contester les redoutables effets (2). Que faire de tous ces ensorceleurs, la terreur des uns, les complices et les corrupteurs des autres ? On crut à cette époque avoir le droit de les exiler. — Que l'on ne dise pas : l'exil promenait le scandale et le danger. L'on ne se contentait pas de bannir le coupable. Le plus souvent il était relégué ou déporté dans un lieu déterminé. Là, signalé au tribunal ecclésiastique, il devenait l'objet d'une surveillance qui gênait ses écarts et le gardait dans le devoir.

Enfin contre l'hérétique opiniâtre et impénitent, le droit canon fulminait une sixième et dernière peine, la relaxation. Obéissant à l'exemple donné par le gouvernement chez tous les peuples, l'État au moyen-âge s'était constitué le protecteur de la religion. L'impiété étant à ses yeux le plus grand de tous les crimes, il avait réservé contre elle ses plus terribles châtiments (3). Mais avant que l'État se saisit du coupable l'Église s'interposait. En bonne mère elle employait à le ramener toutes ses ressour-

(1) Sim. de Lamiis, t. 37. Car. de Sortilegiis p. 11 t. 13.

(2) On punissait de l'exil ceux dont la faute avait causé un grand scandale ou dont la présence était dangereuse. Caren. p. 11 t. 13, § 5, 6.

(3) « L. 10, de legibus, Plato dixit impios non una morte sed pluribus dignos esse... et Isocrates in Panathenais : — Existimo pessimos viros esse, gravissimaque poena dignos qui res ad hominum salutem intentas ad aliorum perniciem convertunt. » Sim de pœnis — Qu'on se rappelle les peines édictées par Honorius et Théodose, par Frédéric II, par Charles V, dans sa *Caroline* et Philippe II.

ces. Quand après bien des efforts et des altercations, elle se sentait impuissante, renonçant, au bout d'un plus ou moins long temps, elle le relaxait. Il était bon, au moins, que la justice ait son cours (1) que la relaxation équivalait donc à la peine capitale et aussi à celle de toutes les sentences, la plus redoutée.

C'est tout : le Code pénal de l'Église ne connaissait point d'autres châtimens. Mais si l'Église n'est établie que la vie, la patrie, la liberté, la fortune, l'honneur sont des biens réels en privant ceux qui en abusent ou les attaquent dans la personne de leur prochain, il était suffisamment armé (2) pour venger la loi.

Or, quand elle est inflictive, la peine est toujours préventive. Nul ne s'expose volontiers à l'encourir s'il doit en souffrir et qu'il la connaisse. Dans ces cas, il ne se laisse entraîner ni par le délit, ni par l'espérance d'échapper à toute surveillance. C'est donc prévenir le crime que d'en publier la sanction, soit par la promulgation de la loi, soit par la publicité du châtimement. Le St. Office y avait pourvu. De là la solennité des auto-da-fé dans lesquels on prononçait la sentence. Ils étaient annoncés huit jours à l'avance. Dès le lever du soleil, les cloches sonnaient. L'on se rendait processionnellement à la cathédrale. A titre de parrains, les notables du pays marchaient à côté de chacun des coupables, vêtus de la *samorra*, du *fuego-révoluta* et du *sanlénito*. Après un sermon solennel la sentence était publiée ; on la faisait précéder

(1) « Non enim heretici pertinaces statim in ignem mittendi sunt ; sed prius moneri sæpè debent ; et viris religiosis et eruditis colloquantibus de statu causæ et animæ salutè illis consulendum est. » Sim. 1. 46, § 49.

(2) « Vindicatio in tantum licita est et virtus in quantum tendit ad cohibitionem malorum. Cohibentur autem aliqui a peccando per hoc quod timent amittere aliqua quæ plus amant quam illa quæ peccando adipiscuntur. Et ideo per subtractionem omnium quæ homo maxime diligit... vitam, incolumitatem corporis, libertatem et bona exteriora ut sunt divitiæ, patriam et gloriam. » S. Thomas, 2. 2 q. 108, 3.

des motifs qui la légitimaient. Les repentants abjuraient et recevaient le pardon, les autres étaient condamnés. S'il y avait lieu, on procédait à la dégradation (1). Rien aussi de plus saisissant que l'appareil mis dans la cérémonie de l'excommunication. Douze prêtres portant un flambeau allumé assistaient l'évêque, et, lorsque dans un langage emprunté à nos saints livres, les anathèmes étaient fulminés, les flambeaux étaient éteints et renversés. Même publicité dans l'exécution de la peine. Ainsi si le délit était un scandale, toute sentence était une leçon.

Mais l'humanité n'avait-elle pas le droit de se plaindre ? Examinons-le. L'on se flatte de nos jours d'en observer toutes les lois. Rapprochons de ces diverses sanctions celles de la législation sous laquelle nous avons l'avantage de vivre. Quel progrès a-t-on réalisé ? Et pourtant il est bon de le remarquer, l'Église s'adressait à des peuples dont elle n'avait pas encore eu le temps d'adoucir les mœurs. Pour apprécier équitablement l'humanité de son Code pénal, c'est au droit criminel des temps féodaux qu'il faudrait le comparer. N'avait-elle pas à imposer le respect de ses lois à une société pour laquelle l'écartèlement, la roue, le feu étaient des peines ordinaires ? Le furt, le vespertillon, le monopole étaient alors punis de mort. L'on faisait brûler vif dans une chaudière le faux monnayeur. A cette époque, l'humanité de l'Église n'était pas discutée et les templiers auraient préféré les jugements du St-Office à ceux de Philippe-le-Bel (2). D'autant que le

(1) Dans son histoire des inquisitions, Philippe de Limborch parle longuement de ces solennités, il raconte toutes les précautions prises par le tribunal afin d'épargner l'estomac de ses clients pendant la cérémonie et les tendresses des parrains pour leur protégé, une fois relevé de l'excommunication... D'après le même auteur, la *Samorra* ornée de flammes était portée par les hérétiques opiniâtres, le *fuego revolto* par les repentants ; les flammes en étaient renversées ; enfin le *sanbenito* réservé aux autres portait des croix.

(2) On sait quelle précipitation mit à les condamner Philippe le Bel dans le seul but de les soustraire au jugement de l'Église. Parmi les causes dont Guy Bernard eut à s'occuper, deux fois il a été appelé à se

baillis appliquait la loi en sa plénitude et que l'on exécutait dans un tel moment ses sentences. Mais on n'est pas de la sorte qu'il agissent l'Eglise. Elle se contentait de les appliquer, de les rendre, de les rendre très humains et elle leur en donnait les moyens. On n'aurait pas pu dire dans les tribunaux ecclésiastiques que le magistrat n'avait pas un rôle d'autorité. On ne le rendait pas un banderole sur les yeux de retirer de l'âme la peine du délit. Un certain arbitraire lui était laissé. En dehors de la réclamation qu'il ne pouvait prendre que dans les cas prévus, il lui était possible de modifier, en les atténuant ou les augmentant, les peines en usage. (1) Or, pour lui et lui-même, de prime abord, cet arbitraire paraît dangereux. Tout juge possède-t-il la sagesse nécessaire au législateur? Pour garder dans la répression une mesure plus équitable ne faut-il pas se tenir dans des étroites limites d'un sens fait et resté entièrement étranger aux passions qui, à ce moment, agitent le compte sur la selle et la émotion qui se lève le délit? Hélas! nous ne pouvons pas répondre avec bange de l'absence pour nous ces motifs d'arbitraire ne doit pas être absolu.

Mais une jurisprudence nettement établie, un contrôle sévère accompagné d'une sanction suffisante à lui prêter les apais. Si le choix du juge est toujours fait par une grande sagesse, la justice ne sera pas outragée. (2) On prononce sur certains délits appartenant à cet ordre de délits et les problèmes se font fixer et leur mesure, nous le pensons. (3) « Multa praefinita arbitrio inquisitorum relinquuntur... sed illa quae debent intervenire a iure aut instructionibus praefinita. Nam ea quae non sunt expresse legibus sancita necesse est ut arbitrio iudicium referantur. » Sim. t. 33, § 28. « Neminem quantum vis celeritatis iudicij arbitrio potest ultimum supplicium puniri posse. Etiam si vis deus vitae et mortis. Distinguitur quod si crimen atrocissimum sit quod de iudicio sit, veli potest mortis nominatim legibus praefinita non sit, sapientiam tribunal consulendum est. » Sim. t. 46, § 81.

(2) « Hic tamen arbitrium non est absolutum sed sive dictum est reprobationem, videlicet a sententia et dictis doctorum. » Carreau p. 3, note § 3. « Il ne doit être doté de vertus nombreuses et se distinguer par la prudence, l'indépendance, la sagesse du bon conseil et de la prévoyance. Il ne peut d'ailleurs avoir l'âge de quarante ans. Un décret porte plus tard cette limite à trente.

n'aurait été arbitraire qu'à fin de suppléer le législateur trop loin pour interroger le coupable et connaître quelle a été dans les faits la part de la volonté. Ce n'est pas tout que de voir le *culpable* et de le découvrir à l'aide du même fait ; pour être indifférente à la culpabilité, l'intention en est la source principale, elle qui donne la vraie mesure (1). Le droit canon moderne en admettant les circonstances atténuantes, en établissant dans son code le maximum et le minimum, en imposant enfin la recherche de la préméditation est entré dans la bonne voie. Ce n'est pas nous qui le lui reprochions, c'est son ancien magistrat à lui-même. L'Église avait osé davantage. Certes, toute précaution était prise en vue de prévenir tout abus. Elle l'exigeait dans chaque tribunal la présence de deux magistrats qui avaient le droit, sous les peines les plus sévères, de siéger ensemble ; de s'entourer de conseillers ; de prendre toujours l'avis de leurs consultants (2). La sentence était portée à la majorité des voix. Rédigée avec le plus grand soin, le dossier du jugement était conservé pour être soumis au contrôle du Visiteur ; celui-ci les voyait régulièrement. Ainsi gardé, éclairé par des instructions fréquemment renouvelées, qui, rappelant les principes, donnaient les solutions des meilleures des cas les plus variés, le magistrat était à l'abri de tout écart ; l'arbitraire n'était plus un danger (3). On pouvait lui demander

(1) « *Peccata subtrahuntur peccato, non debetur nisi peccato, quia per peccatum, reparatur, equalitas iustitiae, in quantum, ille, qui peccando, nupis, secutus, est, suam, voluntatem, aliquid, contra suam voluntatem patitur. Unde quoniam, peccatum, sit voluntarium, sequitur, quod nullus, punitur, nisi propter, quod, voluntarie, factum, est.* » S. Thomas, 2, 2, 2108.

(2) Voir le travail de M. Germain, intitulé : *Une Consultation inquisitoriale au XIV<sup>e</sup> siècle.*

(3) En quel lieu, en dehors l'un de l'autre, était, permis aux inquisiteurs ; mais d'écarter un ordre de prise de corps, ou d'écarter, prononcer la sentence, ils ne le pouvaient sans s'être consultés. Jamais, entre eux, de liens de parenté. L'abus de pouvoir était puni de l'excommunication *ipso facto* ; l'absolution en était réservée au pape. Ils siégeaient, six heures par jour, n'auraient-ils eu aucune cause à juger. Sim., t. xxx.

ce qu'il offrait de sérieux avantages pour assurer au jugement une justice moins brutale. Il devenait plus facile de faire une part plus large aux circonstances qui parfois atténuent tellement la responsabilité et, par conséquent, la faute que le minimum de la peine prévue est la même excessif. Nous n'hésitons pas à affirmer que le Saint-Office usa toujours de cette facilité au profit de la clémence. Qu'il nous soit permis d'en emprunter la preuve à un procès qui eut un grand retentissement et dont l'issue fut pour bien des gens l'objet d'une réelle surprise.

C'était en 1646. Le matin du jour où la foule se pressait dans les églises de Grenade pour célébrer l'anniversaire de la passion du Sauveur, on dit de bouche en bouche la nouvelle d'un horrible sacrilège. Il s'agissait l'indignation générale. La nuit précédente, un placard infernal avait été apposé sur l'un des portiques du Sénat municipal. Il renfermait les propos les plus notoirement hérétiques et les blasphèmes les plus odieusement infâmes contre la mère de Dieu. Les lois civiles et ecclésiastiques, nous l'avons dit, punissaient très rigoureusement. Le blasphème diffamatoire tombait lui-même sous le coup des peines les plus sévères. Un tel scandale méritait un châtiment exemplaire. Chacun s'y attendait.

Le *corpus delicti* est remis entre les mains du St-Office. Il révélait un blasphémateur double d'un hérésiarque. Où le chercher ? Toujours prompt dans ses jugements, la foule montrait le ghetto. Le placard ne renfermait-il pas l'éloge de la loi mosaïque ? Plus calme et plus prudent, tout en faisant sonder les repaires de la juiverie, le Tribunal ne restait pas indifférent à toutes autres indications. A quelques pas de la ville, Grenade possédait un sanctuaire dédié la mère de Dieu sous le vocable de la Vierge du triomphe. Un ermite en avait la garde. Or, il advint que la foule accourut au pied de la statue pour faire amende honorable, en revint racontant les faits les plus fantai-



sistes. Chacun, disait, les tenir de notre ermite. Celui-ci du reste avait mis le plus grand zèle à protester contre le scandale. Malheureusement, tandis que, auprès des uns, il s'était fait ignorant de tout ce qui s'était passé, et qu'il n'avait rien vu, rien lu, ni il rappelait aux autres le contenu de ce mandit placard avec plus d'exactitude que n'en aurait mis l'auteur. Il avait raconté aux juges, eux-mêmes, tout un drame. La Vierge l'avait protégé, disait-il; autrement il aurait été victime. La nuit du crime, une armée avait tenté d'envahir le sanctuaire de la Vierge. Des pierres avaient été lancées contre la statue. Il montrait sur le piédestal l'endroit qu'elles avaient entamé. Mais cette usure n'était pas de fraîche date; de plus, les ornements dont la statue était parée, cette nuit-là, auraient protégé le point indiqué.

On le comprend, de toutes ces cavillations et de telles contradictions naissait une suspicion bien fondée. La vie privée du suspect en augmentait la consistance. Bientôt la rumeur publique accusa notre ermite peu édifiant. Quelques-uns crurent même l'avoir vu accomplir son méfait. Lui-même n'en entendit pas formuler l'accusation sans pâlir et sans se troubler. C'en était assez pour autoriser la prise de corps; elle amena de nouvelles pièces à conviction. En effet, les papiers de l'accusé prouvèrent qu'il mentait quand il déclarait ne pas savoir écrire et il ne fallut pas une longue expertise graphique pour obtenir la certitude que sa main avait rédigé le factum incriminé. Ses caractères étaient identiques à ceux des manuscrits. Enfin, accablé par tant de témoins accusateurs, l'inculpé avoua sa faute. Le coupable est découvert; les juges doivent-ils le frapper? Pas encore. Ledit coupable?

La jurisprudence du Saint-Office leur en donne le droit et leur en fait même un devoir: éclairés sur le fait matériel, ils ont à rechercher le mobile qui l'a dicté. En l'espoir, l'intention, forme, comme le fond et la substance du

l'inculpé obtenait plus sûrement la vraie mesure de la délit. Nul n'est hérétique que par l'adhésion formelle et opiniâtre à une doctrine hétérodoxe. Peut-être en restant attaché à sa foi, l'inculpé s'est-il servi imprudemment de ces odieux propos dans un but plus ou moins coupable.

De fait, sa confession est qualifiée. Il déclare n'avoir voulu ni insulter la Sainte-Vierge, ni renier sa foi. Au contraire. Le culte de la Madone languissait ; la Vierge du triomphe n'avait plus que de rares visiteurs ; les recettes étaient maigres, les ressources allaient manquer : il a imaginé de réveiller la dévotion en faisant grand bruit autour du sanctuaire : « C'est là, dit-il, l'unique motif de sa mauvaise action. » Mais n'est-ce pas un nouveau subterfuge ? — Ses larmes, son repentir, ses jeunes protestent en sa faveur.

Malgré l'équivoque de ses mœurs n'a-t-il pas toujours été un dévot serviteur de Marie ! Les invocations de toute sorte, dont le fer rouge a marqué son bras, en rendent témoignage. Il lui a fait construire un sanctuaire à Jérusalem, un second à Lyon. Enfin, depuis la nuit du crime il s'est efforcé de réveiller la dévotion des pèlerins. — Cependant des témoins prétendent l'avoir vu entouré de six complices et il le nie. — Oui, mais les témoins sont en désaccord ; il est à présumer d'abord que celui qui s'est dénoncé lui-même n'hésiterait pas à livrer les noms des complices.

Tous ces considérants mûrement étudiés amenèrent le Tribunal à conclure que : coupable d'avoir cédé à l'amour sordide du lucre, l'inculpé, malgré les apparences contraires, n'était aucunement hérétique ou apostat, qu'il ne pouvait être relaxé. La sentence surprit la foule. Mais loin de l'infirmer le sénat inquisitorial donna sa sanction.

On le voit donc : libre d'échapper au cercle étroit du fait matériel dans lequel la loi enlève à tort le juge, les représentants de l'Eglise, pénétrant plus avant dans le for interne pour connaître des intentions et des mobiles de

l'inculpé, obtenaient plus sûrement la vraie mesure de la culpabilité. C'était aller au devant des considérations qui leur permettaient de ne jamais prononcer la sentence contre l'innocence et souvent d'en adoucir les rigueurs.

Humanitaire dans l'application de la loi, l'Eglise le fut aussi dans l'exécution de la sentence. L'arbitraire permettait au juge de commuer la peine, la femme, même quand elle l'avait mérité, n'était pas envoyée aux galères (1).

Le plus souvent on ne la séparait pas de son mari, le foyer conjugal devenait sa prison. Celles qui avaient des filles nubiles n'étaient pas soumises à l'infamie de la flagellation.

L'amende se proportionnait à la fortune (2). En tout cela l'Eglise se montrait fidèle au principe du philosophe chrétien. Elle ne craignait point au profit de la clémence d'outrepasser les droits de la justice.

Elle appliqua surtout ce principe dans l'organisation de ses prisons et le traitement des détenus. Certès, s'il faut croire l'économiste anglais lord Howard, un peu partout les prisons d'Etat offraient un spectacle navrant :

« En Angleterre, dit-il, l'air infecte le vêtement de ceux qui les visitent. Dans quelques-unes de ces espèces de cavernes le sol ou le plancher est humide, quelquefois il y est couvert d'un à deux pouces d'eau et la paille est jetée sur ces planchers inondés. Rarement on y trouve

des bois de lit. En Russie on voit des hommes aux fers dans de petits réduits bas, voutés où la chaleur et l'infection aident à détruire ceux que l'on force à y vivre (3). »

(1) « Advertendum est quum delinquens deberet damnari ad trirèmes, sed non potest vel ratione sexus, vel aliunde, tunc loco trirerium, dari potest fustigatio. » Carcena, *De* 3, t. xii, § 5.

(2) « Quam mulieres habent virum vel filias nubiles, hunc latus iudicio, arbitrare abstinendum a pena fustigationis ne marito fiat exors in odium sacramenti matrimonii et ne filiae nubiles ob id matrimonium carere cogantur. » Carcena, *Ibid.*, 61. « Postremam meam sententiam uxori domus viri assignantia est nonnunquam pro carcere. Tunc ut videtur talis viri habitet et ei serviat, tum ut quos Deus coniunxit homo non separet. » Sim., t. xvi, § 49.

(3) L'abbé Lallemand, *Hist. de la Charité à Rome*, p. 487.

Que l'Église ait souffert quand elle eut à emprisonner à l'État de semblables prisonniers ! C'est pour cela qu'elle exigeait de tout tribunal, qu'il se pût voir sans retard de cellules commodas. Elle ordonnait que le prisonnier ne fût jamais confié qu'à des gardiens probes, incapables de se laisser corrompre par lui, ni de le maltraiter. Bien qu'elle requît ce serment de chacun d'eux, sur son ordre l'inquisiteur exerçait une grande surveillance. Deux fois par mois il visitait la prison, s'enquérant des besoins du reclus et recevait ses plaintes (1).

Voulons-nous nous édifier davantage, considérons quel était le régime des condamnés. Nous en empruntâmes le détail à un autre anglais. Médecin et voyageur émérite, celui-ci fut accusé d'avoir injurié le Saint-Office, et pour ce chef, il en devint le prisonnier. Pris à Daman, il fit connaissance avec les prisons de l'État ; en attendant qu'on le transférât dans celle du Saint-Office à Goa.

Voici ce qu'il nous dit de cette dernière :

« Elle se trouvait à l'intérieur de la *santa casa* et divisée en deux corps de logis à deux étages. Il y a dans chacun de ces étages deux galeries divisées en sept à huit chambrettes de dix pieds en carré et le nombre de ces chambrettes peut être en tout de deux cents. Elles sont voûtées, blanchies, propres et éclairées d'une petite fenêtre grillée qui ne ferme point et à laquelle l'homme le plus grand ne saurait atteindre. Chaque chambre ferme à deux portes l'une au dedans, l'autre au dehors de la muraille. Celle de dedans est à deux battants forts, bien fermée et ouverte, par la moitié du bas, en forme de grille. Elle a en haut une petite fenêtre par laquelle les prison-

(1) « Quum custos carceris, plurimum nocere potest vinctis videndum est solerter, ut viri boni ad hoc munus eligantur.... Custodes carceris jurando promittere debent quod in custodiendis reclus carum ex sollicitudinem fidelem adhibebant et quod nil subtrahant ex alimentis.... Inquisitores his mensibus tenentur visitare vinctos, et ab eis sciscitari an illis necessaria dentur et si bene an secus habeant. » Sim., t. xvi, passim.

niers reçoivent de leur nourriture deux linges et les autres choses dont ils ont besoin. La porte qui est au dehors n'est pas si forte, ni si épaisse, mais elle est entière et sans ouverture. On la laisse ordinairement entr'ouverte de six heures à onze heures du matin, afin que le vent puisse entrer par les fentes de l'autre et qu'ainsi l'air soit purifié. On donne, à ceux que le malheur conduit dans cette sainte maison, un pot de terre plein d'eau pour se laver, un autre plus propre, qu'on appelle *gurguleta*, aussi plein d'eau pour boire avec un *pescero* ou tasse faite d'une espèce de terre argillée et qui rafraîchit admirablement bien l'eau quand on l'y laisse quelque temps.

« Les prisonniers y sont assez bien nourris. Ils font trois repas par jour. On leur donne à déjeuner à six heures du matin, à dîner à dix heures et à souper à quatre heures du soir. On leur donne, le matin, un pain tendre pesant trois onces, avec du poisson frit, des fruits secs ou de la saucisse, quand c'est le dimanche et aussi le jeudi. On leur donne de la viande, à dîner, à ces deux jours avec un petit pain comme le matin, un plat de riz et un ragoût avec beaucoup de sauce pour manger avec le riz, qui n'est cuit qu'avec de l'eau et du sel.

On leur porte, à souper, du riz, du poisson frais et un ragoût de poisson ou d'œufs dont la sauce se puisse manger avec le riz. Pour de la viande, on n'en mange jamais, à souper, pas même le jour de Pâques, et je pense que cela s'observe autant pour l'épargne que pour mortifier ceux qui ont encouru l'excommunication, et aussi pour les garantir du cruel mal que l'on appelle *mordechi*, qui n'est autre que l'indigestion, laquelle est fréquente aux Indes, surtout lorsqu'on ne fait pas d'exercice. »

Faisons remarquer que notre auteur écrivait une protestation contre les mauvais traitements, dont il prétendait avoir été victime : l'on admettra aisément que notre voyageur anglais ne connaissait pas mieux le langage de la justice.

que celui du grand siècle dans lequel il vivait (1). Certes, le régime ne pouvait être plus humanitaire. Nous ne retrouvons la même largesse que dans les prisons romaines avant qu'elles ne fussent sous la gouverne de l'usurpateur piémontais.

Chaque année, nous dit le cardinal Morichini (2) on blanchit les cellules et les corridors. Les lits se composent d'un matelas sur lequel les détenus dorment tout habillés ; en hiver ils ont une couverture de laine. Ceux qui n'ont pas de vêtements en reçoivent. Ils sont en laine pendant la saison rigoureuse, en toile pendant l'été. Un vin excellent, du pain blanc, de la viande et des légumes en abondance : voilà, excepté les jours maigres, la nourriture. » N'y a-t-il pas excès d'égards et de bienveillance ? Nombre d'ouvriers fort honnêtes, en revenant dans leur taudis après une longue journée de travail partager avec leur femme et leurs enfants un pain noir très péniblement gagné, ne jetteront-ils pas un regard d'envie sur la demeure et la table du prisonnier ? Une estime profonde pour la dignité humaine, explique et excuse tant de bonté pour ceux-là même que le vice a flétris ! L'Église gardait l'espérance de les réhabiliter. Ces pervers, ces égarés pouvaient revenir au devoir et reconquérir par un sérieux amendement leur droit au ciel. Elle était si désireuse de leur retour ! Considérons la sagesse et la multiplicité des moyens qu'elle mit en œuvre pour le faciliter d'abord, puis pour l'assurer.

\* \*

Rarement elle désespérait de l'obtenir même du cœur le plus pervers. Sans doute, c'est parce qu'elle comptait beaucoup sur l'action toute-puissante de la grâce. Sa foi lui montrait dans ce secours céleste un instrument précieux qui grandissait sa confiance et soute-

(1) Ce récit est emprunté à M. Dellon, auteur du livre : *Une Prison à Goa*.

(2) L'abbé Lallemand, ouvr. précité.

naît ses efforts. Non pas qu'elle estimât l'œuvre facile : à ses yeux elle était au contraire trop délicate pour être laissée à l'exécuteur de la sentence. Il en va autrement dans le droit qui nous régit. Le rôle du magistrat est fini quand il a prononcé la sentence. De sa barre le condamné passe aux mains du bourreau ou à celles du directeur de la prison.

Pourtant quelle que soit la valeur morale de celui qui doit veiller à l'exécution de la sentence, ne vaudrait-il pas mieux que le magistrat continuât lui-même à s'occuper de son client ? Il apporterait à son amendement toutes les lumières de sa haute sagesse et les ressources de l'expérience acquise. Cette expérience serait alimentée par l'étude des résultats qu'il obtiendrait. Ce serait à meilleur escient qu'il porterait des sentences dont il connaîtrait mieux la vertu.

De tels avantages n'ont pas échappé au regard très observateur de M. d'Haussonville ; mais, en appréciant la valeur avant lui, l'Église s'était appliquée à les rechercher (1).

Ses lois rappelaient au magistrat que sa mission n'avait pas pour terme le prononcé du jugement. Elles lui imposaient après l'expédition de la sentence, d'en surveiller l'exécution et la salutaire influence. Lorsque le condamné était enfermé dans ses prisons, il devait le visiter. Renouvelées deux fois par mois, ces visites n'avaient pas pour but unique de s'assurer que le prisonnier fut bien traité. Quelle était sa conduite, quels sentiments il manifestait, se montrait-il déterminé à marcher désormais dans la voie du devoir, le retour de ses errements n'était-il pas à crain-

(1) « Falluntur negantes posse inquisitores cognoscere an suprascripti pœnitentes inunctam pœnitentiam peragunt . id enim ad eorum officium pertinet. » Sim., t. xxxviii, § 36. — « Tenentur eos interrogare an bene vel secus habeant. » Id., t. xii, § 13... « Guid. Fulcod. præscribebat easdem visitationes ut cognosceretur an pœnitentes in tenebris vel in luce ambularent. »

dro? Voilà surtout ce dont il devait s'enquérir. Mais, lorsqu'il l'envoyait en exil, il recommandait le coupable à celui de ses collègues exerçant les mêmes fonctions dans le lieu assigné à l'exilé. Ainsi, pendant la durée de sa peine, le condamné demeurait sous le regard vigilant de celui qui l'avait imposée. Prêtre et religieux, celui-ci faisait concourir aux heureux résultats de la sentence, le dévouement de son zèle d'apôtre, et les inspirations d'un esprit sacerdotal.

N'ignorant pas que le repentir est une fleur délicate, le Saint-Office se préoccupait de plus de lui préparer un milieu favorable en éloignant de la prison tout élément corrupteur. Bien n'importa davantage à l'amendement que d'innocents ou de victimes d'une faiblesse passagère sont devenus coupables et irrémédiablement pervertis dans ces rendez-vous du crime où la justice imprévoyante des hommes les avait obligés à attendre leur jugement ou bien à purger leur peine. Tel est le danger de ces déplorables rencontres qu'il n'est pas un seul criminel (liste) en France comme en Europe qui ne l'ait constaté à la vue de ces prisonniers qui sont devenus de hautes intelligences, écoles de perversion où l'on entre parfois innocent mais d'où l'on sort presque toujours scélérat, au point qu'il n'ait été écorché, qu'il n'ait jeté des cris d'indignation. Tous les efforts de nos réformateurs de ce siècle ont eu pour but de faire cesser ce déplorable état de choses. Vers 1808, M. Réal blâmait en ces termes les légiti-

(1) Rapport de M. Desportes.

ibid. (2)



côté, répondaient à ces appels. Nous les avons vus s'efforcer, en les modifiant, d'atténuer les désastreuses conséquences du régime en commun. En 1817, on avait introduit parmi les criminels des classifications. Les résultats étant négatifs, le silence avait été exigé en 1839 dans les prisons. Mais, l'immoralité grandissant toujours, le Ministre de l'Intérieur était, en 1844, monté à la tribune de la Chambre, pour condamner définitivement le régime de la communauté. Depuis lors l'on n'a cessé de vanter les avantages de la cellule.

« C'est le seul système, dit-on, qui puisse endiguer les flots de la corruption, le seul qui favorise un sérieux amendement. » « Pendant que les longues heures de la prison s'écoulent sombres et uniformes, écrit le prince Oscar de Suède, le prisonnier est sans cesse livré à la voix vengeresse de sa conscience. Nul incident extérieur ne vient le distraire de la contemplation de lui-même ou relever son esprit abattu. Tout le passé se présente à sa pensée et plus son crime a été odieux, sanglant, plus cette solitude, à laquelle il ne peut échapper, doit être pesante (1). » « L'homme isolé, écrit à son tour M. de Metz (2), est toujours religieux... Chaque cellule étant une prison complète et distincte où le détenu est soumis à une surveillance de tous les instants, il est permis d'y étudier le tempérament et le caractère du condamné. Que le détenu ne s'y amende pas, qu'il s'y révolte ou s'y mutine il n'y cause ni scandale ni mauvais exemple. » La cellule est donc ou ne peut plus favorable à l'amendement. Économistes et publicistes de toute nuance en conviennent à cette heure.

Ceux-là même qui la trouvent barbare et meurtrière n'en contestent pas les sérieux avantages. Tous accordent qu'elle est un moyen très efficace pour arracher le prisonnier à une trop funeste contagion.

(1) L'abbé Lallemant, ouvr. précité, p. 495.

(2) Ibid.

Eh bien, l'Eglise l'avait compris : c'est le régime cellulaire qui fonctionna de tout temps dans ses prisons. Quelques auteurs bien intentionnés en font remonter pour elle l'adoption au commencement du dernier siècle. Ce n'est pas exact (1). Inspirée par le même esprit qui, dans nos saints livres déclare : *combien pervertissante est la société des méchants*, dès le principe, je le répète, elle demanda à la réclusion une sauvegarde pour ceux qu'elle voulait ramener au devoir. La vigilance la plus scrupuleuse s'exerçait autour des prisonniers afin d'empêcher entre eux tout rapport. Chacun d'eux devait avoir sa cellule. Tout était prévu pour le rendre possible.

Dans nos maisons de justice ou d'arrêt, le nombre des prévenus est tel que l'entassement est difficile à éviter. Chez elle cet encombrement n'était pas à redouter. A moins que la fuite de l'inculpé ne fut probable, il n'était jamais incarcéré que sa culpabilité n'eût été à peu près juridiquement établie. Le nombre des détenus était ainsi réduit. L'on n'avait aucun prétexte de manquer à une prescription de laquelle dépendaient de si graves intérêts. En outre, elle avait ordonné des classifications. Non seulement la séparation des sexes était rigoureusement observée : des catégories de cellules plus ou moins sombres plus ou moins commodées permettaient, en punissant plus sévèrement les grands criminels, d'en

(1) « Sans nier en rien, avant de M. Moreau Christophe, les mérites des faits de la mission pénitentiaire du système pénitentiaire aux États-Unis, constatons ici que la dissertation du religieux de Saint-Maur est le premier jalon connu qui ait été planté dans le champ de la réforme. — « Je n'hésite pas à croire, dit à son tour M. Serfbeer, chargé de l'étude des prisons italiennes, que la réforme pénitentiaire est partie de Rome, sous le pape Clément VI, fit construire une prison sur les dessins de Charles d'Amboise. — Marie-Thérèse, en 1758, en construisit une à Milan sur les mêmes principes. C'est vingt ans plus tard qu'est érigée celle de Gand, décrite par Howard, d'où paraît être partie la pensée qui s'est implantée aux États-Unis, d'où elle nous revient veuve de son principe auxiliaire, la religion. » L'abbé Lallemand, p. 450.

éloigner ceux qui n'étaient pas aussi corrompus (1).

Que l'on ne croie pas cependant qu'elle exagérât ce principe de la réclusion, l'Eglise ne tombe dans aucun excès. Le bien, elle le sait, n'est pas moins communicatif que le mal. Toute société n'est pas dangereuse. Le bon exemple a autant d'influence pour le bien que le mauvais en a pour la perversion. Pourquoi ne pas mettre à profit tous les éléments de retour ? Voilà pourquoi si les prisons de l'Eglise étaient fermées au juge lui-même, s'il n'avait pas le droit d'y pénétrer sans être accompagné du gardien ou d'une autre personne autorisée, toutes les portes en étaient ouvertes, au prêtre, au religieux, à l'homme de bien (2). On ne se montrait pas moins jaloux d'entourer le coupable de tous les instruments moralisateurs que d'en éloigner ceux qui auraient pu le perdre. Quand cela était utile, on lui donnait même la société de personnes sûres, dont les sages conseils devaient favoriser la conversion. Avec quel empressement ces visiteurs compatissants n'étaient-ils pas accueillis du prisonnier ! Ils se présentaient non plus comme le juge avec toutes les sévérités de la loi, ni avec l'impassibilité de l'exécuteur légal : ils venaient à lui sous les traits séduisants de la charité et avec sa puissance de persuasion. Comment mal agréer les exhortations, les conseils de cœurs assez désintéressés pour sacrifier leur plaisir et parfois leur liberté, assez généreux pour se faire les humbles serviteurs de

ceux qu'une sentence infamante avait flétris ?

Les mains chargées de gâteries et de caresses, les lèvres débordantes d'aimables sourires et de paroles bien-

(1) *Aliaque prudentia reliquitur ut carcerem commodum, ut in quo deus regnat, et ut provident, ne quicquam invicem colloquantur, neque similes in eodem exhibere custodiant, nisi forte aliquos cohabitare utile fore iudicarent.* Sicut de Carceribus.

(2) *Ad virum tamen reclusum debent cum eis verba de rebus spiritualibus et conscientie eorum consulant.* Sicut de Carceribus.

veillantes, ils étaient écoutés avec confiance et respect. On le comprend : ainsi pratiqué, le régime cellulaire n'offrait plus d'inconvénients ; il gardait tous ses avantages. Suffisamment isolé de ses complices et du mauvais conseil, le coupable avait toute facilité pour prêter l'oreille à la voix du remords. Les accents émus du dévouement aidaient puissamment en lui le dévoile de la conscience : ils y faisaient naître une telle assurance du pardon, que l'ennui ou le désespoir n'approchaient guère de ce séjour de la pénitence. Le travail d'ailleurs y était prescrit (1). Ceux qui avaient à purger une longue peine, devaient lui demander des ressources pour leur entretien. Solitude, instruction religieuse, travail, tous ces moyens, dont une expérience longue et douloureuse a démontré la nécessité à notre siècle, l'Église les a donc pratiqués, dès le principe elle leur a demandé l'amendement de ses condamnés.

Elle crut aussi travailler à faciliter cet amendement en l'encourageant. L'aveu de nos torts coûte à notre orgueil : nous n'allons pas au devant de la confusion qui l'accompagne. Aussi l'accepter généreusement est un gage de retour. Convaincue que la crainte du châtiment le rendait encore plus difficile et retardait ce retour, l'Église consentit à absoudre ceux qui n'hésitaient pas à confesser leurs fautes. Elle octroyait la remise de toute peine à celui qui par sa confession spontanée, manifestait la vivacité et la sincérité de son repentir. C'était là pour le coupable rentré en lui-même un bien précieux encouragement. Comment celui-là même qui plus opiniâtre dans le mal avait été surpris dans son endurcissement, n'eût-il pas cédé finalement à l'espérance du même pardon ? Comment eût-il fait bien longtemps attendre son aveu au juge qui, au cours de l'interrogatoire, ne se lassait pas de lui dire : « Le Tribunal accorde le pardon à l'aveu du

(1) « Illic debent suis manibus victum quærere. » Sim., 111, 1.





confé de la paroisse, le Tribunal usait de son droit, l'im-  
-pénitent était ramené à la prison. Le faible, d'autre part,  
-irait dans des exercices religieux, une âme contre les  
-insultes pervers qu'il se réveillait en lui et des conseils  
-pneux plus sages, de sa liberté reconquise. Dans  
-belle épreuve nouvelle, qu'il ne tenait qu'à lui d'abréger,  
-seulement se parachevait. Sub ordil ou el-vo-7  
li-3. Ainsi, au sortir de sa prison, le libéré n'était pas aussi  
-libéré à lui-même qu'il l'estait en tutelle. Tutelle dont la  
-nécessité est manifeste. C'est parce qu'ils le reconnaissent  
-que nos économistes essaient de multiplier autour de nos  
-maisons de justice, de nombreux patronages chargés de  
-exercer. Assurément, l'Église eût pu se suffire. Mais, loin  
-de refuser une assistance étrangère, elle se plut à engou-  
-verner de telles œuvres. De bonne heure, ces patronages  
-existaient chez elle. Le pape saint Damase, alors, qu'il  
-était diacre, saint Léonard du Limousin, surnommé l'apô-  
-tre des prisonniers, s'y consacraient avec un dévouement ad-  
-mirable. Inutile de rappeler les prescriptions du concile  
-d'Orléans tenu en 549. Eugène IV les renouvela. Inno-  
-cent VIII, Clément VII, Sixte V, à leur tour, inspirèrent  
-la création de confréries pieuses, dont M. Lallemand nous  
-a raconté le fonctionnement. Leurs membres dévoués  
-visitaient les prisonniers, il les consolait, leur appor-  
-tant des adoucissements, qu'ils descendant jusqu'à leur faire  
-de lit et parfois la charbon. Quand des créanciers trop exi-  
-gents prolongeaient leur réclusion, ils leur procuraient  
-les moyens de payer leurs dettes. Ils dotaient les jeunes  
-filles. Tout libéré avait en eux un appui naturel. Grâce  
-à ce concours assuré, il n'avait pas à demander au vol ou  
-à la débauche les ressources nécessaires à sa vie. Un tra-  
-vail honnête lui permettait de se réhabiliter.

Ces confréries fonctionnaient encore en 1870. La pre-  
-mière datait cependant de 1488, la seconde de 1519 et la  
-troisième avait été fondée en 1575 : quelle avance sur nos





l'accomplissement du coupable a toujours été sa plus chère préoccupation (1). Pour l'obtenir et l'assurer nous l'avons vu employer toutes les ressources de la persuasion : qu'on la considère en appelant aussi à l'éloquence de la terreur. Elle ne se fait pas illusion, en effet, la plupart des natures qu'il faut disputer au vice sont grossières ; la crainte est plus puissante sur elles que les plus touchantes exhortations. Lorsque de nos jours, un cheval de retour se présente pour la quinzième fois sur la selle, mieux que le juge, ou autant que lui, il connaît la sentence, que lui mérite son nouveau délit. Peut-être l'a-t-il si habilement prévue, qu'il n'aura à passer auprès de ses anciens camarades que le temps nécessaire à se reposer et à préparer le seizième méfait. Il donne au moins et obéit. Aussi est-ce le front haut qu'il se présente à la barre, sans rougir qu'il entend formuler l'accusation, sans trembler qu'il écoute la sentence. Le vice lui a fait un masque, que seules les mauvaises passions, comme un châtiement présumé, ou sinon le désir, qu'il inquiete. Il peut se faire qu'il ne dise au juge : merci, et à l'assistance abusive : au revoir. S'il se préoccupe d'une chose, c'est de l'oration que lui réservent ses anciens compagnons de geôle, de l'entrée triomphale, qui l'attend à la porte de la prison (2). Nous comprenons qu'un tel état de choses ait frappé l'attention du législateur ; qu'une loi ait été enfin votée pour le faire cesser. Nos Chambres françaises, comptant sur la rélegation qu'elles viennent de décréter contre la récidive pour en arrêter les progrès menaçants. Nous ne nous associerons pas aux critiques élevées contre cette mesure avant d'avoir eu le temps d'en constater les résultats. Nous laisserons d'autres esprits, plus clairvoyants sans doute, penser

(1) Lire le livre intéressant de M. Daudin de, sur l'Enfer de Paris, de la Charité de Maxime Du Camp et sur le royaume d'ello-  
 (2) M. l'abbé Moreau, dans ses souvenirs de la grande et de la petite Roquette, nous a sur ce point fort édifiés.

qu'un tel système peut tout au plus débarrasser la mère-patrie au dépens des colonies (1), qu'il éloigne le criminel sans l'amender, que peu redoutée la relégation ne diminuera ni la récidive ni le nombre des crimes. Nous nous contenterons de voir dans les préoccupations, qui ont dicté cette loi, la pleine justification des sévérités dont usa à l'endroit des récidivistes le droit canon.

Le Saint-Office était pour eux sans merci. Lorsqu'un coupable ayant satisfait, ~~qu'au~~ au cours de sa peine, recevait la liberté, il n'ignorait pas qu'une seconde chute dans la même faute, rendrait ses juges inexorables, que ses aveux, son repentir, ses larmes les désarmeraient difficilement. On le déclarerait impénitent et, comme tel passible de peines surrogatoires. Sa conversion apparaîtrait comme une feinte : ses promesses seraient traitées de parjures. Il encourrait, cette fois, la peine prévue par la loi : il la subirait, intégralement.

Surpris dans l'hérésie, qu'il avait une première fois abjurée, le relaps était donc impitoyablement relaps. Nous savons bien que dans sa pitié vraiment maternelle, l'Eglise voulant ménager un nouveau délai au repentir s'était réservé dans ce dernier cas de prononcer en dernier ressort. A titre d'excuses et de circonstances atténuantes, elle invoquait alors la faim, la parenté, l'âge. Beaucoup de relaps échappèrent ainsi aux sévérités du bras séculier. Mais la loi était formelle : elle eut parfois sa pleine exécution : chacun le savait : la peur venait aider ainsi le bon conseil à garder de la rechute et assurer la durée de l'amendement (2).

(1) *suivre*

P. GUILLAUD, Aumônier de Fonssegranes (Béziers).

(2) Le d<sup>r</sup> Gray, dans son rapport au jour au parlement : « C'est une honte pour le drapeau anglais de protéger une telle infamie. »

(2) Symmachus invoque contre eux la voix de l'empereur Gratien : « *Augustus referatur humanitas qui, impunitatem veteris, admissi ad emendationem, potius quam consuetudinis depulsi sunt. Sic etiam* » (1) *paragr. 2.*

La musique est une science qui ne peut être enseignée que par l'exemple. (1) Les colonies des départements de la région ont été créées sans l'intervention de la région, et la région ne peut intervenir que par la voie des députés. Nous ne pouvons compter sur la région pour la création de nouvelles colonies. Nous ne pouvons compter sur la région pour la création de nouvelles colonies. Nous ne pouvons compter sur la région pour la création de nouvelles colonies.

## ALPHONSE PELLET

1828-1887

Le Saint-Omer était un homme de bien, un homme de bien, un homme de bien. Le Saint-Omer était un homme de bien, un homme de bien, un homme de bien. Le Saint-Omer était un homme de bien, un homme de bien, un homme de bien. Le Saint-Omer était un homme de bien, un homme de bien, un homme de bien. Le Saint-Omer était un homme de bien, un homme de bien, un homme de bien.

L'un d'eux, appelé Sallès, possédait une voix de basse profonde, la plus belle, disait Pellet, qu'il fut possible d'entendre. Notre jeune musicien, épris de cet organe superbe, composa pour ce chanteur une grande scène lyrique dont un soi-disant poète lui avait fourni le texte sous le titre de *Moine et bandit*. Il découvrit plus tard le plagiat de son prétendu collaborateur, quand il trouva la romance devenue quasi-populaire qu'a publiée Paul Henrion, sous le même titre et sur les mêmes paroles. Nous ne pouvons faire de comparaison entre les deux pièces, puisque l'une d'elles nous manque et que nous n'en parlons que par ouï-dire; nous dirons cependant que la conception de notre ami nous paraît plus conforme à la nature du sujet. Quoiqu'il en soit, on raconte que tel ou tel obtint un succès éclatant : tous les chanteurs de l'époque voulurent l'apprendre; tout le monde voulut l'apprendre.

Ce morceau était resté au répertoire, si bien qu'il y a quelques années : à peine il se jouait encore. Il n'y a pas longtemps, le compositeur fit un voyage au Vigan. On profita de son passage dans cette ville pour lui faire un concert à son intention et on redit à ses oreilles ses succès et charmées, malgré la substitution de l'interprète (l'interprète).

son père qui avait mis en œuvre l'imagination de l'artiste ayant déjà payé sa dette à la nature, cette large inspiration de sa muse précède.

Malgré ses succès, Alphonse sentait l'insuffisance de son instruction musicale ; il comprenait combien un guide était encore nécessaire aux études et regrettait les conseils de son père qu'il déplorait son éloignement de tout centre artistique. Et puis Paris, ce foyer de l'intelligence, ce point de mire de toutes les natures enthousiastes, Paris l'attirait. Il suppliait son père de l'y envoyer, mais consentir à ce vœu, c'était grever à nouveau et de bien lourdes dépenses le mince budget du modeste professeur de Privas dont les soins à donner à la mère malade et l'éducation de plusieurs enfants absorbaient toutes les ressources. De ce pari consacré à Alphonse avait été payé naguère et il aurait fallu le rétablir, considérablement grossi. Néanmoins le père courageux se laissa à la fin gagner : il travaillerait davantage et économiserait encore plus, si possible, pour compléter l'instruction de ce fils qui promettait de l'éclat à son nom.

Le voyage à Paris est donc décidé, mais l'influence légitime de la mère fait mettre deux conditions au consentement de la famille : Alphonse devra, d'une part, ne se livrer qu'à l'étude du piano ; d'autre part, il promet d'aller, ses études finies, s'établir à Nîmes. Son frère Charles était mort et inhumé dans cette ville. L'idée fixe de la pauvre mère était de voir un de ses enfants s'y fixer et d'y vivre elle-même avec lui les jours qui lui paraissent éternels.

C'est le 1<sup>er</sup> octobre 1848 que Alphonse partit pour Paris. Avec un léger bagage, il emportait quelques bonnes lettres de recommandation. Celle qui lui servit le plus fut celle qui l'introduisit chez M. Camille Schubert, parent du grand mélodiste allemand.

M. Camille Schubert avait un magasin de musique sur

le boulevard des Italiens. Notre jeune provincial se con-  
traignait de se faire entendre par les plus grands compositeurs  
français, Meyerbeer, Rossini, Auber, Halévy, Berlioz, et c'est  
là qu'il fut remarqué. Qu'il était heureux de les approcher !

Qu'il était fier de les saluer ! surtout lorsqu'en tendant  
son nom, il était accompagné de quelque ami obéissant qui pou-  
vait le présenter à l'un de ces grands noms, en réponse à cette  
question : « Qui vient de là ? » et de répondre : « Un jeune  
compagnon de bienveillance ».

M. Schubert lui procura un professeur de piano, M. Kon-  
rad, un excellent homme qui prit son élève avec  
grande amitié et quoique peu répandue, la pianiste de grand  
mérite et auteur de morceaux très estimés des vrais con-  
naisseurs.

M. Colet, qui avait déjà voulu attirer Charles au Conserva-  
toire, reporta sa bienveillance sur Alphonsine et l'admit  
immédiatement comme élève auditeur dans sa classe  
d'harmonie. Bientôt après, le jeune homme passa au même  
titre dans la classe de composition de Halévy. Ses principes  
devinrent vite ses camarades. Il se lia avec plusieurs

d'eux avec de charmants garçons qui sont restés pour  
lui de vrais amis, des amis comme on n'en fait qu'à cet âge.  
Il logeait au numéro 32 de la rue de Valenciennes. Ce  
n'était pas tant s'en faut, le quartier des musiciens, il  
était jeune et avait bonne jambe. Tous  
les jours, il faisait gaiement le trajet jusqu'au boulevard  
des Italiens, chez M. Schubert, ou jusqu'au faubourg  
Poissonnière, au Conservatoire.

Le hasard conduisit à la pension où il prenait ses repas  
un jeune étudiant de Nîmes, nommé Ernest Sabatier. L'in-  
timité s'établit rapidement entre deux méridionaux, qui  
devaient bientôt devenir compatriotes. Lorsque Alphonsine  
s'est fixé à Nîmes, il y a retrouvé Sabatier. Leur intimité  
s'est resserrée encore et elle a duré toute leur vie.

Sabatier aimait beaucoup la musique et travaillait avec

généralment le violon, par ses efforts pour imiter le mécanisme de cet instrument, paraissaient stériles, ça donnait l'impression suffisante pour en jouer dans un orchestre, mais sans être parfait. Il semblait qu'il lui fut impossible ou très difficile de l'atteindre. Pellet, le décide à laisser de côté le violon et à prendre l'alto. Quinze jours suffisent à Sabatier pour se familiariser avec la clef d'ut et se rendre son nouvel instrument moins rebelle que l'ancien. De médiocre violoniste, il devient rapidement artiste capable de faire sa partie.

Il fut présenté par Alphonse à Berlioz, par grâce à cette chère et heureuse intervention, il eut l'honneur de participer aux grandes exécutions dirigées par ce maître de l'orchestre, qui appelait ces deux jeunes gens ses fidèles. Leur enthousiasme pour Berlioz ne connaissait pas de bornes. Les occasions de le manifester étaient nombreuses, mais les laissent pas échapper et ils saisissent avec empressement tous les prétextes qui leur permettent de rompre les barrières avec les routiniers de l'art en l'honneur de leur nouveau dieu et de sa nouvelle école. L'un des deux fut même gratifié par leur entourage du surnom de *le Berlioz*. C'était ce pour constater cet étrange développement qu'un maître alors et si longtemps méconnu, ou bien peut-être ignoré, une ressemblance plus ou moins fugitive entre lui et son adepte à la haute taille, à la chevelure aux traits grands gestes et au ton doctoral. Nous ignorons pourquoi, mais il que cette appellation de *le Berlioz* fut donnée à Sabatier, qu'elle l'a suivie à Nîmes et qu'il y a répondu jusqu'à la fin de ses jours.

Les études sérieuses, nous allions dire arides de l'harmonie et du contre-point avaient tari la source des inspirations musicales de Pellet et d'Angardi, sinon éteint, son imagination. Cela avait tué ceci. Il considérait, à ce moment de sa carrière, la composition comme une difficulté insurmontable, et il lui paraissait qu'allier la pratique à la science resterait pour lui chose impossible.

[illegible]

dans les concerts : solistes, instrumentistes et chanteurs le demandaient avec empressement ou l'acceptaient avec joie, sûrs d'être parfaitement secondés par lui. Il en était doublement heureux car le profit était double : sa bourse y gagnait aussi bien que sa réputation ; son petit pécule grossissait, sa maigre pension s'enflait en même temps que se répandait son nom et que son talent se faisait jour. Il se fut certainement assuré à Paris une position indépendante et honorable, s'il n'eût pas dû être fidèle à sa promesse, l'abandonner pour Nîmes ; mais l'échéance de ses engagements était prochaine. Elle fut avancée par une circonstance favorable qui permit à son père de lui faire donner dans ce pays qui allait devenir sa patrie d'adoption, une place disputée et enviée. Le poste qu'il allait occuper serait comme la recommandation de son savoir et la garantie de son caractère comme les lettres de crédit du jeune professeur auprès des familles. Les appointements qu'il en recevrait seraient le premier article certain à l'actif du budget à établir et à équilibrer ; ce serait la suppression des difficultés du début ; ce serait l'adoucissement aux regrets de quitter la grande ville.

La nouvelle église Saint-Paul était terminée. La construction de l'orgue avait été confiée à la maison Cavaille-Coll, de Paris. Grâce aux démarches actives de son père, la nomination d'Alphonse comme organiste fut décidée. L'inauguration était annoncée pour le mois de novembre 1849.

Lorsqu'il fut officiellement avisé que le choix de la fabrique s'était arrêté sur lui, notre ami qui n'était pas entièrement exercé au maniement de l'orgue s'empressa de faire avec cet instrument une connaissance plus complète et plus approfondie. Il se familiarisa vite avec lui. Il en devint tellement épris que l'orgue fut bientôt et qu'il est resté (cela se conçoit sans peine) son instrument de prédilection.

L'orgue de Saint-Paul étant de la maison Cavaille-Coll,



Alphonse se présenta au maître de cette maison comme l'organiste désigné. Il demanda et obtint la permission de visiter les ateliers et d'y travailler. Il se fit initier aux secrets du mécanisme de cette machine et se fit devouer les ressources des nouvelles combinaisons de roues de cette maison sans rivale.

Nient la bonne fortune d'y rencontrer M. Lefebvre, alors organiste de la Madeleine. Cet artiste éminent lui donna quelques conseils qui lui furent précieux et qui rendirent très-brillants ses débuts à St-Paul.

Une mésaventure assez piquante et fort imprévue vint se jeter à la travers de ces études et porter un instant le trouble au milieu de ces espérances. Avec sa conscience nette, l'Alphonse se remit bientôt de cette épreuve; mais la première impression avait été poignante.

Un certain Pellet venait de quitter Nîmes, abandonnant femme et enfants; il avait disparu, fuyant la responsabilité de quelque grave inexactitude, pour laquelle il recherchait M. Collin, dans sa correspondance avec son confrère maître qui montait l'orgue de St-Paul, mais il lui voyait souvent M. Pellet le futur organiste de Nîmes. Par une singulière et fâcheuse coïncidence, le Pellet poursuivait était musicien. Non doute que celui-ci ne fût bien à Paris de lui le regret.

Il est ennuie au parquet, et, un matin, au moment où il caressait ses rêves d'avenir, il voit entrer chez lui, non point une bonne fée qui lui en apporte la réalisation, mais deux gendarmes rebarbattus qui le réveillent brusquement de son sommeil enchanter. Ils lui font décliner son état civil et l'emmènent incontinent devant le procureur de la République, ou plutôt l'y envoient. Un défaut complet de ressemblance entre le signalement transmis et la personne arrêtée avait fait naître des doutes dans l'esprit clairvoyant de ces braves serviteurs de la loi.

Le magistrat du parquet fut aussi frappé de cette diffe-



poste, il s'arrêta à Privas pour le tirage au sort. Sa pierre avait glissé, fortivement, dans une de ses poches, et le saint-reliquaire qui devait lui rendre le ciel favorable, et en fait, avait déjà, selon la tradition, manifesté sa puissance en portant l'abbaye à de jeunes conscriptions. A l'occasion d'Alphonse, elle donna une pierre nouvelle de son effraction. La pauvre mère se donna de son mieux à la protéger, elle remua dans son idole sa protection, en idole et trouva, dans sa joie d'avoir desormais reconquis son fils, une fleur d'espérance, un adoucissement à sa douleur et n'acheva ses continuelles souffrances.

Le tirage à Nîmes d'Alphonse, dans le pays de temps, la consécration de l'église Saint-Paul. Cette cérémonie eut lieu le 14 novembre 1849. A l'heure solennelle, l'organiste en titre était solide et occupé à son poste. Quelques jours lui avaient suffi pour s'installer et pour connaître dans tous les détails son nouvel instrument, dont le sonille puis- sant et l'harmonie devait chanter les louanges du Seigneur. L'audace de l'écho de cette musique, diverse et étonnante, au loin la renommée publierait le nom du jeune artiste, révélerait les merveilles de son talent précoce, son âpreté et l'affirmerait sa réputation.

Le jeune homme n'était pas présent à ce passé. Alphonse, si ce n'est à Nîmes une position honorable au prix de quelques efforts et de quelques larmes, le voir, le voir en combat ; il ne faut pas l'oublier. Cependant, le jeune homme n'avait peut-être pas tout à fait tort, lorsque, dans ces moments de découragement (quel espoir, quel se faire, être et absolument et toujours inaccessible à la faiblesse ?) ou bien, lorsque faisant un retour sur lui-même, se voyant en arrière, un regard sur les péripéties de son existence, il affirmait que ces efforts, si les eût déployés à Paris, lui auraient produit de meilleurs résultats et vu de succès plus durables, plus profitables et plus brillants.

(A suivre)

PAUL CLAUZEL

## DEUX DOMESTIQUES D'AUTREFOIS

Dans un de ses derniers numéros, la *Revue du Midi*, a bien voulu publier quelques pages où nous avons essayé d'indiquer quelle avait été en France, sur la famille moderne, la pernicieuse influence de la Révolution. Nous voulons aujourd'hui un sujet, peut-être moins élevé, qui offre cependant beaucoup d'intérêt, et se rattache d'ailleurs intimement à celui que nous avons déjà traité.

Que sont devenus, dans l'état des mœurs que nous a faites la Révolution, les rapports d'affection, d'estime mutuelle, de confiance et de fidélité qui unissaient jadis, dans la famille chrétienne, les maîtres et les serviteurs ? On se plaint qu'ils aient disparu pour céder la place à la défiance réciproque, à l'antipathie, à l'antagonisme, souvent même à la trahison et au déchaînement des vices les plus honteux. Nos pires ennemis, s'écrie un moraliste, sont nos domestiques. C'est la traduction du fameux mot des Romains : *tot servi, tot hostes !* Presque tous les domestiques, dit Léon Gozlan, sont des voleurs et des espions. La police de Paris n'est guère faite que par des domestiques, les plus vieux sont les plus voleurs, et les plus coquins, le plus honnête d'entr'eux, homme ou femme, vole tous les jours son maître. J.-J. Rousseau avait déjà écrit (1) : « il ne peut plus régner ni fidélité, ni zèle, au milieu de pareilles gens ; une sympathie de canaille ruine le maître et corrompt l'enfant. »

Il y a sans doute beaucoup d'exagération dans ce sombre tableau qui peint surtout la valetaille des maisons opulentes de Paris et des grandes villes à population exotique... Mais peut-on dire, tout au moins, que nos provinces aient fidèlement conservé, de nos jours, le type des vieux domestiques d'autrefois, ces vrais et bons amis de la maison, associés à toutes ses joies, à toutes ses douleurs, à qui le père et la mère, au lit de mort, confiaient leurs enfants et qui voyaient se succéder, sous le même toit, deux ou trois générations qu'ils aimèrent et servaient avec une affection ne se démentant jamais ? Hélas ! nous sommes obligés de reconnaître qu'il y a de rares exceptions près, les serviteurs de cette époque semblent avoir fait leur temps. L'instabilité de la famille, l'individualisme des membres qui la composent, et qui a succédé à leur ancienne solidarité, l'affaiblissement des mœurs et des coutumes du foyer telles que les avant-créées l'esprit chrétien ont eu leur contre-coup sur la domesticité. Ils l'ont détruite et ont remplacé le domestique domestique, c'est-à-dire « le familier de la maison », par ceux que les Américains ont appelé « les gens d'aide » (helps) et les Parisiens « les gens de maison », mercenaires sans cœur qui ne s'attachent au maître qu'ils servent que proportionnellement au chiffre des gages qu'ils en retirent ou à la fréquence des occasions de s'enrichir à ses dépens par l'indécatesse et le vol, salaires sans conscience dont l'unique préoccupation est « de faire le moins possible », de n'avoir pour les intérêts de la maison qu'une large vigilance de commande prête à faire place à la malveillance et à l'hostilité des que l'on du maître aura cessé de voir ? Du reste, la principale stipulation de leur contrat ne porte-t-elle pas sur « ce qu'on n'aura pas le droit de leur ordonner », sur les jours où ils ne pourront jouir d'un repos et d'une liberté absolus ? Heureuse partie contractante, quand la bonne dont elle loue les



(1) L'avis se trouve hélas ! trop souvent partagé. La plus insupportable similitude que j'ai prêtée à notre elle-mêmes, en matière de vie, le capitalisme salvant l'air de reconnaître ses prétendus droits et protester, ont qu'en les manquements et les exigences de son valet. Où donc celui-ci aurait-il appris à diagnostiquer et à inspecter la supériorité sociale d'un maître qui se tient adossé de tout devant vis à vis de son serviteur, quand au abus (du moins) il lui a octroyé le soldat son gage. Les maîtres humains dans la société actuelle savent-ils encore commander ? faire l'obéissance ? Voilà bien longtemps qu'on ne pousse plus les Français à l'apprentissage de l'obéissance qu'à l'éducation, mais les Français à tout cela ne s'en soucient pas. Nous sommes l'esprit, nous ne négligeons rien, de ce qui peut l'ordonner, que dis-je ! le surcharger, le peiner de rompre son équilibre. De nos jours nous avons, sous ce rapport, poussé du sein et de la dépense de la de toutes limites. Mais le cœur, qui est cependant tout l'homme en lui-même, nous échappe. Nous sommes des savants et des artistes de toutes espèces, dit Ducloux (1) nous ne nous sommes pas encore avisés de former des hommes, d'est-à-dire, de les élever respectivement, les uns pour les autres, de faire de eux une base d'éducation générale toutes les éducations particulières de façon à ce qu'ils soient accoutumés à chercher leur avantage personnel dans le plan du bien général. Que sont devenus, dans cet oubli de la formation du cœur, dans ce défaut général d'éducation, l'harmonie des rapports du supérieur et du subordonné, et le commerce quotidien ? Qu'est devenue cette vieille simplicité qui était la caractéristique de notre race, cette politesse charmante, fleur exquise de la charité chrétienne, qui adoucissait la forme du commandement, donnait des grâces jusqu'aux reproches et aux refus, rendait l'obéissance et la soumission faciles, en n'humiliant jamais celui

(1) « Ces sociétés de bonne volonté (IV) »

- 57 (1) Duclon : Considération sur les mœurs, cité par Bonhôte au G. 300.

— (1884) *Domesticité*, 1876. (Revue du Midi, sous le titre mille et la Révolution.)





même devoir religieux, rappelant à l'un et à l'autre leur condition respective et les obligations mutuelles qui en découlent, les réunissant tous les soirs au pied d'un même crucifix, ou tout au moins le dimanche dans l'église, aux pieds des mêmes autels, autour du même enseignement chrétien. Mais non, ils sont l'un près de l'autre comme ne se connaissant pas, comme des hommes de caste différente, ennemis nés, l'un de l'autre et non devant eux, l'un à l'autre, au sein d'une commune corruption. Quels exemples rencontrent, en effet, les domestiques dans ces foyers modernes où l'esprit de famille est absent, où chacun vit comme s'il n'y avait pas de Dieu, au gré de son égoïsme et de ses passions, où la nuit est donnée au plaisir, le jour à la bonne chère, aux jeux de bourse, aux turf, aux mille intrigues dans lesquelles un valet adroit sert de complice à ses maîtres et atteint souvent au dernier degré de la plus haute perversité ? Ah ! quel exemple ! et pour la semence des idées révolutionnaires les plus abominables et le développement de tous les vices, comme dit Rousseau, que l'âme du domestique ainsi avilie et dégradée par ceux qui la même qui gémissent le plus dans les abaissements ! Tel est le mal dont nous souffrons. Il ne peut qu'aller en s'aggravant au détriment de la morale si nombreuse et si intéressante des serviteurs, si moins que les foyers modernes, aux saines traditions et aux bonnes coutumes qui fait dans les doctrines évangéliques, qui ont bien mérité si haut la gratitude du domestique, qui ont fait de lui, et d'un des piliers de la grande et sainte institution de la famille (1). Le type du domestique d'autrefois n'est pas en effet définitivement perdu. On peut le rencontrer, excepté une seule perfection de traits dans les familles qui ont eu le bonheur d'échapper, jusqu'à présent, à l'invasion des mœurs nouvelles, si ce n'est pour les assez heureux pour faire passer sous les yeux des lanteaux

(1) Bouffandeau, *De la Domestie*. — 1876.

de la *Revue* deux modèles achevés de bons et fidèles serviteurs que nous avons particulièrement connus. L'un d'eux remonte par le commencement de sa vie au siècle dernier ; l'autre appartient exclusivement au temps où nous vivons, et leur mémoire à jamais chérie et vénérée est encore en bénédiction à l'égal de celles des ancêtres, sous les vieux toits qui ont abrité la vie et la mort de ces amis à jamais regrettés !

Tout jeune encore, il nous a connus et aimés. Le premier a connu les grandeurs et les charmes des belles années de la cour de Louis XVI ; il a été menacé comme son maître par les premières colères de la révolte ; il a goûté avec lui les douleurs et les désespérances de l'exil ; il a vu mourir sous un ciel étranger celui qu'il aimait et servait avec une fidélité héroïque. Revenu en France, il s'est hâté d'aller reprendre sa place au foyer de son ancien maître, qui avait été sauvé des fureurs destructives de la Terreur par la fidélité et le courage des paysans. Il s'est dévoué à la nouvelle génération qui entrait alors dans la vie au milieu des circonstances les plus difficiles ; il nous le verrons attaché à l'un des enfants de la maison officier dans les armées impériales, le suivant sur les divers champs de bataille, des grandes campagnes de Bonaparte, et ne consentant à prendre congé du repos sous la toit de la famille qu'après la mort tragique de son dernier maître, tué sous ses yeux en 1812, au retour de la campagne de Russie ! Étrange destinée que celle de ce serviteur qui a connu le service de ses maîtres dans les extrémités des choses humaines sans en être ébranlé au seul jour dans un attachement et une fidélité qui rappellent les vertus du fameux Calisto chanté par Walter Scott !

Il s'appelait St-Jean, il était né à Castelnau, baronnie dépendant du marquisat de Saint-Côme (1) : il avait été

(1) Biographie avec l'annuaire, p. 181.

(1) Saint-Côme sur le Lot, petite ville à 4 kilomètres d'Espalion (Aveyron).

élevé dans le chef-lieu de cette dernière seigneurie, à l'ombre du vieux château que l'on voit encore profilant son grand toit féodal accoté de deux tours imposantes, au dessus du faîte des maisons, de la petite ville qui se pressent et s'étagent autour des murs du manoir, à l'extrémité d'une délicieuse vallée arrosée par les ruis rapides et murmurants « du fleuve d'Ole ».

Tout jeune encore, St-Jean entra au service du marquis de Saint-Côme qui l'attacha immédiatement à son second fils, le baron de Castelnau. Ce jeune homme était alors mestre de camp de cavalerie. C'était un excellent officier qui joignait à une bravoure vaillante et à des talents militaires d'une haute portée, les plus précieuses qualités du cœur. Le baron de Castelnau avait pour le marquis de Saint-Côme des sentiments d'affection filiale enthousiaste, il adorait sa vieille maison, séparée de tout ce qu'il aimait par les nécessités de sa carrière, et il ne soupirait, disant, au milieu de la vie des camps, « du après l'heureux moment où il pourrai emmener les gendoux de son père, pour le voir de son commerce et reprendre avec lui d'ininterminables pannes de chasse, dont quelques-unes de tabac étaient tout l'enjeu. » Ce fut sur une douce consolation d'avoir, à ses côtés, un serviteur qui lui rappelait son père absent et qui lui faisait revivre autour de lui le souvenir de la vie de son père. Il avait pris l'habitude d'accompagner son père à la messe de Saint-Côme où sa famille ne comptait que deux autres personnes. Saint-Jean, d'autre part, était fier d'être le domestique d'un officier dont le nom ne faisait pas peur au marquis.

(1) Biographie aveyronnaise, p. 138.

honneurs de la Cour. Dans un esprit d'ambition, il se convertit à la religion catholique, et se fit recevoir de ses connaissances littéraires, et se fit remarquer facilement dans cette société par son caractère d'honnêteté et d'activité. Il fut d'ailleurs un homme d'un grand caractère, et d'un grand courage. Après le renouveau de ses contemporains, pour l'un des hommes les plus aimables de la Cour de Louis XVI (1). Saint-Jean avait été fidèlement associé à la fortune de son maître. Il ne manquait pas d'anecdotes sur cette époque de la vie du baron de Castelnau, qui n'apparaît pas plus belle et si plus enviable de toutes. Il répète sans cesse le mot de l'abbé de La Harpe : « Quiconque n'a pas vécu dans ces heureuses années ne peut guère savoir ce qu'est la douceur de vivre. » En 1783, le baron de Castelnau fut appelé par le comte de Vergennes dans la diplomatie et nommé, tout d'abord, ministre résident de France à Genève. Il était alors officier général, brigadier des armées du roi, et devait être élevé, quelques années après, au grade de maréchal de camp. Saint-Jean le suivit à Genève, et la son zèle ne se ralentit pas un seul instant. Il était vraiment le meilleur ami de son maître, et il méritait, par un dévouement à toute épreuve, la confiance exceptionnelle que ce prince lui témoignait. Du reste, les circonstances devenaient critiques, et des événements allaient passer au crible la doctrine de ce vaillant serviteur. Dans la nuit du 23 au 24 juillet 1789, le baron de Castelnau, rentrant à Paris en chaise de poste, était arrêté sur le Pont-Royal (2) par les agents de la Commune. On le savait l'ami particulier des princes, on le soupçonnait d'être porteur de dépêches diplomatiques de la plus haute importance relatives à ce que le langage révolutionnaire appelait les menées de la Cour. On se hâta donc de saisir son portefeuille. Le fidèle Saint-Jean l'ac-

(1) Documents historiques sur les familles du Rouergue, vol. 3, p. 290.

(2) Histoire de la Révolution française, par Louis Blanc, Volume 1. Voir Mémoires de Bailly. — Voir aussi *Moniteur* des 25 et 27 juillet 1789.

compagnait. Au prix des plus grands périls pour sa liberté et peut-être pour sa vie, ilaida son maître à déjouer les efforts du coup de force absolument illégal dont il était victime, et à ne laisser tomber au pouvoir des agents de la révolution que des dépêches insignifiantes. Elles portaient l'adresse du Comte d'Artois, et trompées par leur haine aveugle pour ce prince, les agresseurs se jetèrent maladroitement sur ses lettres sans valeur (1). Le baron de Castelnaud protesta hautement contre l'indigne violence qu'on lui faisait subir; il s'opposa avec autorité à ce qu'on brisât le sceau des dépêches qui avaient été saisies. On le traduisit à la barre de l'Assemblée nationale; et là, fut discuté sur sa tête le principe du secret des lettres dans de longs et orageux débats qui occupèrent deux séances (2), et auxquelles prirent part l'Evêque de Langres, Mirabeau, Lally-Tollendal, Dupont de Nemours et Robespierre. Celui-ci faisait ses débuts à la tribune; et il commença, dans cette affaire, sa carrière politique par un discours qui trahissait ses arrière-pensées de jacobinisme et de tyrannie. Malgré l'énergie qu'il déploya, son opinion ne put prévaloir et l'Assemblée passa à l'ordre du jour. Mais les membres de la Commune s'étaient montrés moins scrupuleux; ils avaient ouvert la dépêche saisie, et à cette lettre si suspecte du Bailly dans ses *Mémoires*, s'était trouvée renfermée une déclaration d'ajournement. Quant aux autres papiers du portefeuille, on ne s'en était jamais occupé, car ils avaient disparu, comme nous l'avons déjà dit dès le premier instant de l'arrestation (3).

(1) On lit dans les *Mémoires de Bailly* (24 juillet 1789) : « Hier au soir, on m'a apporté un paquet de lettres, et on m'a dit qu'il y avait des lettres de la Commune. On les a ouvertes, et on a trouvé des lettres de la Commune. On les a jetées au feu. » (2) *Mémoires de Bailly*, 25 et 27 juillet 1789. (3) *Mémoires de Bailly*, 25 et 27 juillet 1789. Voir aussi *Mémoires de Bailly*, 25 et 27 juillet 1789.

A peine échappé à ce guepier, le baron de Castelnaud partit pour Berne. « Il remplit en Suisse plusieurs missions importantes qui lui furent confiées par les princes ces frères du roi Louis XVI (1). » Saint-Jean resta le compagnon fidèle de son maître, et il s'appliqua à adoucir les amertumes de l'exil, auquel ne tardèrent pas à le condamner les événements de la révolution.

Le baron de Castelnaud mourut à Londres, en 1799, dans les bras du Comte d'Artois. Quelques mois après, Saint-Jean reparaissait en France, dans les montagnes du Rouergue, sous le toit qui abritait la famille de son ancien maître. Il trouvait là une jeune femme, mère de trois enfants, neveu du baron de Castelnaud, et dont le père, vaillant et glorieux soldat de la petite armée de Goudé (2), était encore en émigration. Cette femme admirable, après avoir traversé avec héroïsme les plus mauvais jours de la Terreur, avait fermé les yeux du marquis de Saint-Côme, le grand-père des trois orphelins (on pouvait bien leur donner ce nom ?) Elle était seule, sans appui, presque sans ressources !... « Caleb, s'écrie Edgard, dans le roman de Walter Scott (3), au moment où il va exposer sa vie : « Caleb, vous n'avez plus de maîtres !... Pourquoi vous

« attacher à un édifice qui s'écroule ? » — « Je n'ai plus de maîtres, répond le serviteur, ah ! j'en aurai un tant qu'il existera un Rawenswood. Je suis votre serviteur ; Je fus celui de votre père. Je suis de la famille ! — J'ai vécu pour elle, je veux mourir pour elle !... »

Une scène semblable ne dut-elle pas se passer entre cette noble femme dans la détresse et le serviteur qui lui revenait d'Angleterre, portant le deuil de son maître, et prêt à servir encore, à se dévouer toujours, tant qu'il existerait un reste de cette vieille maison de Saint-Côme qu'il aimait

(1) *Documents historiques sur les familles du Rouergue*, p. 190.

(2) *Biographie aveyronnaise*, p. 439.

(3) *La Fiancée de Lamermoor*, p. 432.

tant ? « N'était-il pas de la famille ? ne devait-il pas, lui aussi, vivre et mourir pour elle ? » Il fut d'abord le protecteur de ce foyer désespéré qui l'avait accueilli comme un envoyé de la Providence. Bientôt les temps redevinrent meilleurs pour les malheureuses victimes de la Révolution. Peu à peu, elles purent rentrer dans le droit commun, et le second des petits-fils du marquis de Saint-Côme obtint, à l'âge de dix-huit ans, un brevet de sous-lieutenant dans les armées impériales. On était alors en pleine guerre, et le jeune officier ne quittait les siens que pour aller prendre la campagne. Le laisserait-on partir seul ? Saint-Jean ne le voulut pas : il s'offrit pour l'accompagner et de venir son serviteur. Rien ne put l'arrêter ; ni son âge, ni la prévision des fatigues qu'il allait endurer, et des périls auxquels il serait certainement exposé. Pendant cinq ans, il suivit son nouveau maître à travers les champs de bataille et les garnisons, lui prodiguant sa tendresse et son dévouement. Ensemble, ils revenaient, en 1813, de la campagne de Russie ; le jeune officier avait vingt-trois ans, il portait les épaulettes de capitaine ; l'avenir lui appartenait. Au passage de l'Elster, Saint-Jean eut l'indicible douleur de le voir tomber sous ses yeux, coupé en deux par un boulet (1) !

Le fidèle serviteur regagna quelque temps après la France et Saint-Côme, plus triste et plus accablé que jamais sous le poids du nouveau deuil qui courbait ses vieilles épaules. On le recut comme une vraie relique : on ne voulut plus qu'il s'acquittât du moindre service. Il fut installé dans une petite maison de campagne dépendant du château et située aux portes du bourg, dans un charmant enclos où des arbres d'essence rare, des bosquets de rosiers et de lilas se disputaient le terrain. Les croisées de cette riante demeure s'élevaient sur un magnifique horizon dominé d'un côté par les pittoresques ruines

(1) Documents historiques, vol. 3, p. 267.

T. IV, 11<sup>me</sup> liv., Novembre 1889.

du château de Roquelaur et dans la lointaine, par les ruines  
de mur de la vieille forteresse, féodale de Calmon d'Ola,  
s'aperçoit que, au milieu des hauteurs boisées, surmontant des  
imposants débris des anciens, à gauche le Lot déroule ses  
méandres sinués et argentés. C'est dans cette délicieuse  
solitude que Saint-Jean devait finir sa vie. Il avait reçu  
une instruction primaire complète et son goût pour les  
ghoses de l'esprit s'était fort développé dans son commerce  
quotidien avec ses maîtres. Il faisait sa lecture favorite  
de La Fontaine et de Racine. A l'exemple de ceux qu'il  
avait servis avec tant d'amour, il était resté très fervent  
chrétien et *l'Imitation de Jésus-Christ* était son livre de  
chevet. On le trouva mort un soir d'été, sur le grand  
fauteuil Louis XIII où il s'asseyait d'habitude. *l'Imitation*  
avait glissé de ses mains et était tombée à ses pieds. En  
face de lui, une fenêtre donnant sur Saint-Gôme était  
grande ouverte, et les derniers regards de Saint-Jean  
avaient dû se reposer sur le vieux château et le clocher  
de l'église qui, vu de loin, se marient l'un à l'autre et  
paraissent ne former qu'une seule masse d'un grand effet.  
Il semblait que le mourant avait ainsi envoyé ses pensées  
suprêmes aux objets des plus chères affections de toute  
sa vie : son Dieu et ses maîtres. Avant la Révolution, ce  
Tala été ce serviteur d'élite. Est-il possible de ren-  
contrer un modèle plus accompli des grandes vertus du  
domestique chrétien ?

## III

La prospérité d'une famille soumise par excellence dui  
-Voici maintenant un autre type tout aussi remarquable  
et tout aussi attachant de ces mêmes vertus. C'est une  
modeste servante qui va nous la faire. Elle est morte  
il y a un an à peine, dans la maison où elle s'est consacrée  
pendant plus d'un demi-siècle au service de plusieurs  
générations d'une même famille qui conservera éternel-  
lement le plus doux souvenir d'une abnégation et d'un attachement



meur devenus régents dans la maison qui leur a été léguée. L'existence de cette sainte fille est sans doute moins mouvementée et moins intéressante que celle que nous venons de raconter; mais elle nous offre tout au fait les mêmes exemples de dévouement et de sacrifice dans une situation peut-être semblable. Elle fut, par une circonstance coïncidence, la femme qui avait eu Simon pour son service avant son mariage, dans des lieux différents et à un long intervalle, de l'affection et du dévouement de cet homme domestique nous parle l'An. en. 18. et le en. 18. et le en. 18.

Elle était Dejean (c'était son nom de famille d'origine; elle était aussi, de Pavillon; mais elle appartenait à cette partie méridionale de l'ancienne province du Rouergue, qui touche aux hautes montagnes de l'Auvergne et aux pays Gascons. Elle était née dans le village de Mursor (1) dont les maisons se groupent en amphithéâtre tout autour d'un grand creux dans lequel on dirait que tous les vents se précipitent vers des ruisseaux d'eau vive se précipitant et se perdant de cascade en cascade, au travers de pâturages enfilés de fleurs.

Au milieu de ce village surgissent les ruines d'un château fort ayant appartenu à la noble famille de Morillon. Avant la Révolution, ce vieux manoir était habité par le seigneur que d'une façon intermittente et, non loin de ses murs, se levait une maison bourgeoise qui dès la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, avait pris une position, sinon prépondérante, tout au moins très considérable dans la mouvance.

Là, prospérait une famille souche (2) par excellence qui s'était perpétuée pendant un pays de trois ou quatre siècles dans les mêmes lieux et sous les mêmes noms par l'héritier associé (3): elle avait en possession de plusieurs terres immémoriales du

(1) Chef-lieu de commune situé dans le canton de Belmon et l'arrondissement de Saint-Arquier.

(2) Le nom de la famille souche est le même que celui de la famille souche, et la révolution, » Revue de septembre 1888.

404  
 notariat et des charges municipales, et le bien qu'elle répandait sur les malheureux, faisait d'elle la providence du pays. Dès son bas âge, Elisabeth Déjean connue et aimée de tous, la mère de famille qui en était alors la tête, se signalait par une bonté de cœur qui lui avait valu dans toute la contrée, le beau nom de « mère des pauvres ». Une des filles de la maison, plus remarquable encore par ses vertus que par la rare perfection de ses traits, avait fondé, au foyer domestique, une école où elle et sa jeune sœur apprenaient le catéchisme, la lecture, l'écriture, et le calcul aux petites filles du village. Elisabeth Déjean, plus connue sous le diminutif patois de son nom « *Bélou* », était une de leurs élèves. Elle concut beaucoup d'affection et de reconnaissance pour la famille qui l'abritait sous son toit hospitalier et lui dispensait les bienfaits de l'instruction élémentaire et de l'enseignement religieux. Malheureusement, dès qu'elle eut fait sa première communion, ses parents voulurent la mettre en condition dans le voisinage afin qu'elle pût gagner sa vie. Ce fut avec larmes qu'elle dit adieu à son institutrice et au toit paternel. Elle était placée comme bergère dans un important domaine, dont les prairies s'étendent sur un versant aux ondulations gracieuses qui fait face à la montagne sur laquelle s'étale le petit village qui était si cher à la jeune *pastourelle*. Que de fois, elle mena paître le troupeau confié à ses soins, tout-à-fait à la lisière des possessions du domaine, sur un point où elle pouvait découvrir Murasson, et à la vue de la petite fumée bleue qui s'élevait de la demeure où elle avait appris à lire, et qui occupait de ce côté le premier plan de l'horizon, elle donnait libre cours à ses pleurs ! Le dimanche, elle revenait au milieu des siens. Elle sut un jour que son institutrice était sur le point de quitter le pays. Après la mort de la mère de famille, un cruel accident était venu la défigurer et jeter le trouble dans l'état général de sa santé. Les soins assidus d'un médecin lui étaient indispensables, et ne pou-

vant les trouver à Murasson, elle allait habiter chez son frère marié au chef-lieu d'arrondissement voisin : elle ne tarda pas à y mourir. Elisabeth Déjean avait demandé et obtenu de la suivre comme domestique, elle avait alors quinze ans à peine. La voici transportée dans la maison où va désormais s'écouler toute sa vie : vie de travail et de sacrifice sans trêve ni repos. A peine arrivée, elle étendit son affection et son dévouement sur le frère de son ancienne institutrice qui était, dans le pays, le seul continuateur de la maison de Murasson, et sur sa fille unique. Elle voua notamment à cette dernière, en qui se résumait à ses yeux toute la famille, une tendresse et un attachement sans limite. Sa jeune maîtresse ne tarda pas à se marier. Elle contracta alliance, sans quitter son foyer, avec la vieille maison de Saint-Comès dont nous avons parlé plus haut... Cette famille, tout en gardant son berceau, s'en éloignait momentanément pour venir se continuer, pendant quelques années, dans une autre partie de la province et sous le toit de la jeune femme qui allait devenir la mère de la nouvelle génération.

Elisabeth Déjean se donna toute entière au jeune ménage. Par lui devait renaître et se perpétuer, avec un autre nom qu'elle savait être un des plus anciens (1) et des plus respectés du pays, la maison qu'elle avait tant aimée ! Elle se fit la seconde mère, dans toute l'acception du mot, des sept enfants qui vinrent bientôt peupler le foyer. Ah ! ce foyer, il a été longtemps l'objet de la respectueuse admiration de tous ceux auxquels il offrait sa large et généreuse hospitalité.

Quatre générations y vivaient sous l'autorité parfois un peu sévère, mais toujours bienfaisante, d'un vieil ecclésiastique, l'honneur du diocèse de Rodez, « dont le zèle et la charité rappelaient les nobles existences de Vincent de Paul et de Fénelon. » (2) C'était, par leur grand'mère

(1) Documents historiques, vol. 3, page 279.

(2) Biographie aveyronnaise, article Barthé (Jean-Baptiste), p. 34.

maternelle, d'ailleurs obligée de consacrer des pebles enfants qui  
 entendaient les paroles de la sainte Écriture et les enseignaient à  
 table, se bécotaient et se bécotaient ; elle s'en allait avec elle  
 ses deux fils, pères de tous les autres, qui venaient à leur  
 temps au lieu de certaines et au lieu d'aller à des écoles  
 puis, pendant les grandes fêtes et les grandes fêtes mères  
 enfin, le père et la mère de la jeunesse d'elles s'efforçaient  
 de la vie et trouvaient ainsi réunies et réunies dans un  
 foyer et Dieu saint et saint et saint et saint et saint et saint  
 que les bons vieillards laissent et les autres des petites  
 têtes mûres qui, soignées et soignées, venaient à s'incliner sous  
 leur bon et saint et saint et saint et saint et saint et saint  
 avant tout aux enfants et la leur d'elles et la leur d'elles  
 sollicitude de tous les membres de la septième et huitième famille  
 elle se sentait à l'aise et à l'aise dans la maison et à l'aise  
 vitée et à l'aise et à l'aise et à l'aise et à l'aise et à l'aise  
 étranger. Quel bon et saint et saint et saint et saint et saint  
 maladie et les soins qu'elle exigeait et les soins qu'elle exigeait  
 core aux prises avec les enfants et les enfants et les enfants  
 première et première et première et première et première et première  
 taient les infirmités de la vieillesse qui se faisaient de plus  
 en plus les grands parents et les bons et les bons et les bons  
 taient aussi et aussi et aussi et aussi et aussi et aussi  
 à Belou, le père et le père et le père et le père et le père  
 c'était elle qui se faisait la mère et la mère et la mère  
 et elle était toujours debout, toujours prête à se lever et  
 moindre signal et à dépenser ses forces, malgré les années  
 et les remontrances de ceux qui la priaient, qui venaient se coucher  
 à son tour et à son tour et à son tour et à son tour et à son tour  
 Autour d'elle, les jours s'augmentaient et les jours s'augmentaient  
 la maison et elle en était encore au premier étage, quand  
 l'un d'eux mourut et mourut et mourut et mourut et mourut  
 que le chiffre en fut augmenté, et vint les nouvelles et les  
 et les nouvelles nécessités du temps et les nouvelles et les  
 en dehors de tout et tout et tout et tout et tout et tout

un sentiment de reconnaissance et de justice, la hausse exagérée d'un prix des services a-belle amélioré la condition des domestiques ? Elleur, ah-belle ! penlis de conquérir plus sûrement et plus vite la libre disposition d'eux-mêmes et une raisonnable aisance. Je n'en sais rien. Mais ne qu'il y a de bien certain, c'est que, malgré la modicité de ses gages, Elisabeth Déjean trouva le moyen de venir en aide dans une mesure à ses vieux parents, de payer les loyers, d'acheter et une petite parcelle de terre qui en dévota une partie à l'entretien d'un jardin et de les conserver à son frère libéré de toutes charges.

En attendant que nois brux vides se faisaient dans la famille, la chère grand-mère, la bisabule, ses deux fils, le grand-père et le grand-mère, qui étaient successivement les tuteurs de la jeune Elisabeth, avaient obtenu les services de la jeune Elisabeth, qui considérait comme un de ses devoirs les plus précieux de leur fermer les yeux et de les ensevelir. En disant adieu à ceux qu'ils laissaient, les habitants les plus âgés mettaient au premier rang de leurs recommandations supérieures la reconnaissance et l'affection dont Elisabeth Déjean devait être constamment entourée. Ils avaient qu'elle avait le droit de considérer la maison comme sa propre demeure et d'y abriter, en toute tranquillité, ses derniers jours. C'était peine inutile. Elisabeth Déjean était aimée par la nouvelle génération, au-delà de toute expression. Les enfants, surtout, avaient pour elle un véritable culte.

Ils avaient grandi, et le temps était venu où ils devaient s'éloigner du toit paternel pour entrer dans les écoles du gouvernement et suivre des diverses carrières vers lesquelles leurs parents avaient étudié leurs aptitudes et leurs goûts. Le père de famille, Elisabeth Déjean, s'efforçait de leur succéder avec toute la sollicitude d'un bon père. Que de fois, les amis de la maison ont pu plaindre l'interrogation des sorts des examens de ses fils

toute embaumée par les vertus de ceux  
 rts comme des saints : oserait-il embaumer

« son maître, et ses sauteuses la bonté de l'inbonduite au  
« front. » L'officier pleurait comme un enfant son père,  
attiré par le bruit des voix, senta dans la pièce qu'il surprit  
cette scène, et se la conserva comme le meilleur et le  
le plus doux souvenir d'un amour et d'un dévouement  
dont ses enfants n'étaient certes pas à recueillir le pro-  
pre témoignage et se criaient et se donnaient et se donnaient et

« Elisabeth. Méjane eut de bonhaup de voir les enfants de  
ses jeunes maîtres, et leur présence et de leurs  
joyeux ébats, la vieille maison, où elle servait depuis près  
de cinquante ans, et elle se donna et se donna et

« C'était la cinquième génération d'une domesticité  
venait prendre sa place au foyer et elle retrouvait pour  
elle, toutes les ingénieuses industries, tous les trésors de  
patience et de bonté de son aïeule et l'indulgence de  
bonté d'enfants. Quoique frêle et délicat d'aspect, elle  
possédait tant de grande son énergie, d'attachement  
de ses limites de l'âge et elle se donna et se donna et

« Les annales de la domesticité ont pieusement consigné  
le souvenir de ces serviteurs qui ont été frappés d'un coup  
fatal par la mort imprévue des maîtres auxquels ils étaient  
attachés. Mais le domestique du prince de la Trémoille,  
voyant son maître exécuté par le bolin pauvre d'argent et  
obtenant de pénétrer immédiatement après lui (1). Adèle  
Charnet, femme de chambre de la comtesse de Meffray,  
expira après avoir mis au monde le corps de sa ma-  
tresse (2). Elle se donna et se donna et

« Elle devait en être à peu près ainsi, pour elle, dont nous  
venons de retracer la vie. Elle se trouvait seule dans la  
maison: le père et la mère de famille étaient au loin auprès  
de la mère et les filles qui venaient de mettre au monde  
son quatrième enfant. Les couches avaient été fort hau-  
teuses et tout était en sourire autour du petit boudoir. »

(1) V. Lettres Vendéennes, par le vicomte Walsh.

(2) Annales de la domesticité, par le vicomte Walsh.





[illegible]

L'ÉPIQUE DE CASTELNAU.

de le conserver. Il y a fort longtemps que saint Paul l'a  
menc prise. Mais c'est surtout aux maîtres qu'il appartenait  
leurs d'autrefois (1). » Le monde n'en est pas irrémédiable-  
ne faille plus songer comme on l'a soutenu « aux servi-  
Et maintenant concluons : il n'est donc pas exact « qu'il

(1) Bonniccau-Jesson : De la Domesticité.







Digitized by Google

habile autorité. De tels mérites sont si rares chez l'un homme politique qu'il doit saffir de les signaler pour tout indigne ment.

M. de Tarteron.

Au point de vue des affaires extérieures, ces quelques semaines se sont passées à commenter le voyage triomphal de l'empereur d'Allemagne, à essayer d'en dégager les causes et les effets.

Cette odyssée a dû moins achevé de jeter la lumière sur le caractère du nouveau souverain. Il s'est bien manifesté tel qu'on le soupçonnait : silencieux, cassant, d'instruction sommaire, et d'allures soldatesques. Mais, si le vacumondain lui fait défaut, encore, ne vient-il de reconnaître chez lui une certaine intelligence des choses politiques et ce sens du pratique et du réalisable que possédait au degré si éminent son maître, l'extraordinaire diplomate d'aujourd'hui.

Machiavel se fut agouillé. En politique, le grand danger est de se laisser entraîner par un sentiment quelconque, haine ou amitié. La seule faute qu'ait commise Guillaume II, son attention pour les siens l'a empêché de la comprendre; j'en veux citer les preuves.

Il est certain que ce jeune César, après avoir insulté sa mère, travaille à déshonorer son père. Qualifié de tel condamnité infame, personne n'y contredira; mais elle est surtout maladroite.

Elle précipite l'Angleterre dans les bras de l'Allemagne russe; elle indispose les neutres qu'elle indignement, elle a l'entière approbation de M. Crispin.

Ce ridicule bigame s'est en un moment au comble de ses vices. C'était pour lui qu'était entreprise cette mémorable tourbée; c'est pour avoir le droit de pousser jusqu'à Rome son tout-puissant suzerain avait affronté les sifflets à Stockholm, à Bâle, à Vienne. Une fièvre d'obsequiosité s'était emparée du peuple italien; elle allait jusqu'à reculer les bornes de la bassesse. Le génie de Dante était réalisé.

Ah! l'gente che dovresti esser di vota. Et nous avons vu des proclamations municipales qualifiant l'italien de chien de chasse de l'Allemagne; elle n'est que son chien couchant.

Il ne faut pas se dissimuler que M. Crispin a fini par se produire, dans la question romaine, l'appui, la complicité de l'Allemagne. La visite au Vatican ne fût qu'une hypocrisie, prétexte à nouveaux



P. S. Depuis l'impression de cet article, le procureur Gilly s'est enfin plaidé ; mais quelle comédie et quel avortement ! A l'égard de la Cour, le respect me ferme la bouche ; elle a d'ailleurs jugé selon les principes. A l'égard du réquisitoire et de la défense , le mieux , n'est-ce pas ? est de n'en point parler.

Pour le reste, mes prévisions se sont à peu près réalisées. A la vérité, on ne pouvait annoncer l'étranglement du débat, parce qu'on ne pouvait supposer que M. Gilly accumulerait de gaieté de cœur, des nullités de procédure telles que ses témoins ne pourraient plus être entendus. Mais j'avais bien raison de dire que ce procès ne donnerait naissance à aucun résultat ; que l'ouverture du fameux dossier (et les articulations le mémoire lus à l'audience en indiquent bien suffisamment le contenu) n'ajouterait rien aux révélations qui traînent dans tous les journaux, que l'incrimination du prévenu était certain ; que, seul, M. *Mystère* saurait, dans ce *Gachis*, se tailler un surnom par lequel il compo-  
serait son *roman*.

Le procès que M. Halévy va, dit-on, intenter sur *ses* *propres* frais au maire de Nîmes fera-t-il plus de lumière sur ce que l'on est convenu d'appeler les scandales parlementaires ; jusque là, la Commission du budget reste au moins suspecte aux yeux du pays. France, comme le jardin d'un presbytère, l'un d'eux regardant les feuilles qu'ils foulaient sous leurs pas, récolta les deux premiers vers de l'Allegre de Millévoix. L'un de ses interlocuteurs lui répandit aussitôt par le troisième et le quatrième que suivirent immédiatement le cinquième et le sixième rappelés par le troisième personnage. Et ainsi de deux vers en deux vers la pièce entière y passa. C'était bien de l'honneur à cette bête poésiste d'autonomie qui n'a comme qualité que la vérité du sentiment et la clarté de l'expression. Ceci est bien modeste. Nous modérons, nous réclanons dans les vers d'autres confusions et dans le rythme d'autres cadences, et dans la pensée d'autres mystères. Une poésie intelligible ! autant vaut-il de la prose. D'autre part, si la poésie remonte dans



## CHRONIQUE RÉGIONALE

les principes. A l'égard du républicanisme et de la défense, le mieux, le respect me le commande ; mais quelle comédie et quel avortement ! A l'égard du Cour, le respect me le commande ; mais quelle comédie et quel avortement ! A l'égard du républicanisme et de la défense, le mieux, le respect me le commande ; mais quelle comédie et quel avortement !

Nîmes, Octobre 1888.

Voilà bien l'automne : les dernières feuilles tombent, détachées par les orages : elles couvrent le sol de nos boulevards, notre avenue, les allées de notre Fontaine. Devant ce spectacle, un chroniqueur se doit à lui-même et à ses lecteurs d'exhumer les vers de Millevoye :

De la défeuille de nos bois

L'automne avait jonché la terre.

Ce sont de ces petits vers d'un point approposé, teints de mythologie classique, tels qu'on les trouvait jadis. Et qu'on ne les apprend plus aujourd'hui. Mais pour dire que trois de nos prélats les plus distingués de l'Eglise de France, comme ils se promenaient par une soirée d'automne dans le jardin d'un presbytère, l'un d'eux regardant les feuilles qu'ils foulaient sous leurs pas, récita les deux premiers vers de l'*Élégie* de Millevoye. L'un de ses interlocuteurs lui répliqua aussitôt par le troisième et le quatrième que suivirent immédiatement le cinquième et le sixième rappelés par le troisième personnage. Et ainsi de deux vers en deux vers la pièce entière y passa. C'était bien de l'honneur à cette pâle poésie d'automne qui n'a comme qualité que la vérité du sentiment et la clarté de l'expression. Ceci est bien modeste. Nous modernes, nous réclamons dans les vers d'autres couleurs, et dans le rythme d'autres cadences, et dans la pensée d'autres mystères. Une poésie intelligible ! autant vaudrait de la prose. D'autre part, si la poésie remonte dans

les nuages, la science descend des sommets, elle devient populaire et prend un langage accessible au commun des mortels.

Messieurs de Lesseps sont maîtres en cet art nouveau. On les a vus et entendus à Nîmes. Un comité à la tête duquel étaient placés M. Clavel, ancien président du Tribunal de commerce, et M. Suchomel, auquel Nîmes doit une nouvelle et florissante industrie, s'était formé pour les recevoir. Ces messieurs, nous ont donné, de leur vaste entreprise, le percement de l'isthme de Panama, l'explication la plus lucide. On a fort goûté leur parole très agréable par sa clarté même. Voilà des conférences qui ne seront pas inutiles au succès de cette œuvre civilisatrice, c'est à dire aussi française que chrétienne.

Chrétienne et française, elle l'était aussi la tradition qui, au jour de la rentrée des Tribunaux, amenait les magistrats à l'Eglise pour y invoquer, selon la parole de Bossuet, ce Dieu dont ils sont l'image, car ils en imitent l'indépendance.

La Cour de Nîmes a maintenu fidèlement cet usage chrétien. Conduite par son premier président, elle a assisté dans notre Cathédrale, à la messe du Saint-Esprit. C'est un hommage à la religion qui devient rare et n'en a que plus de prix. Dans la séance de rentrée qui s'est

tenu au palais, après la messe rouge, M. le substitut La Faveras a traité minutieusement des *délits d'audience*.

Son discours a été écouté par la gracieuse assistance avec un profond recueillement. Quelque intéressant qu'il fut il ne pouvait avoir le piquant de l'allusion par laquelle Monsieur Cibrillat, a souhaité la bienvenue au nouveau premier président de la cour d'Aix, M. Ruben de Couder.

Il paraît que M. Chabrillat pour avoir abusé de l'électricité recevra la réprimande. Elle lui sera infligée par une voie officielle. La réprimande existe dans la république des lettres; c'est ce que vient d'apprendre à ses

dépens, et nous l'espérons pour son profit, l'auteur d'une brochure intitulée *Notes et documents pour servir à l'histoire du Pont-Saint-Esprit*. Ce monsieur manie les notes et les documents comme certains le suffrage universel. Le malheur est qu'en fait d'histoire, il y entend aussi peu que possible. De là, des bévues fort réjouissantes. C'est ainsi, par exemple, qu'il a découvert, chose dont on ne s'était pas encore douté, l'existence d'une ancienne université à Pont-Saint-Esprit ! Or il s'agit tout simplement dans les documents cités par lui, de la chapellenie de Sainte-Catherine, composée d'une agrégation de huit prêtres, que M. Boisson transforme en agrégés des classes supérieures ! Décidément l'imagination est une faculté supérieure, mais elle est nuisible à l'historien. M. Bruguière-Roure, un des érudits les plus consciencieux et les plus compétents dont s'honore notre province, a justement réprimé les excès dans lesquels cette dangereuse conseillère avait jeté M. Boisson (1). Il le pouvait d'autant mieux, que le nouvel historien après avoir emprunté aux morts, sans avertir le public, lui avait emprunté à lui-même, mais comme le dit spirituellement le prêteur involontaire, toujours à fonds perdus. Ceci n'empêche pas que ces niaiseries historiques n'aient été distribuées aux élèves les plus méritants de l'école de Pont-Saint-Esprit. Ainsi pourront-ils, élevés dans des saines traditions historiques de la Franc-Maçonnerie, méditer sur les grandeurs évanouies de l'université du Pont-Saint-Esprit.

Il en est de l'histoire comme de la justice. Elle doit s'élever au-dessus des passions humaines. Nul ne l'a mieux compris que l'Eglise, et ses orateurs sacrés depuis Bossuet abaissant devant les autels l'idole de la gloire

(1) Origine et vérité des notes et documents pour servir à l'histoire de la ville du Pont-Saint-Esprit. — in 8° 27. — Seguin Frères. Avignon.



[illegible]

— Si les Gaulois ne se divisaient pas, ils seraient invincibles !

On se souvient, dans les salons de l'empire, que pour le point d'avoir un peu mérité de jansénisme, les pro-  
pos de Bossuet, un M. Bellet est parti en guerre contre lui, l'accusant d'avoir plagé un auteur qu'il n'a jamais lu, etc., et de tout agiter d'injures et de méchancetés qui n'auraient pas dû trouver place dans une Revue qui se dit catho-  
lique, et où, par malheur, on n'a de bienveillance que pour les protestants, les rationalistes et les ennemis du dehors. Cela s'appelle, paraît-il, de l'esprit de conciliation.

... « Violable du temps déjà que je en un jour de fête pour  
d'intelligence restait dans diomenhoir de plus d'un Aixoïs,

devant la faculté de théologie aujourd'hui défunte, soutenu des sympathiques applaudissements d'un auditoire d'élite où figuraient nos plus doctes professeurs de la faculté des lettres, un jeune ecclésiastique du diocèse de Montpellier soutenu par ses collègues, et, au premier rang, par son oncle, le grand vicaire de la cathédrale de Montpellier, et une non moins rare distinction de langage.

Il se fit, face très dextrement au chassé-croisé des objections, pour l'honorable François Bosquet, grand vicaire du grand siècle, ce qu'on pouvait tirer de pamphlets de la époque contre cet intrépide défenseur des droits de l'Eglise en son temps.

Depuis ce jour, on avait souvent conjuré M. l'abbé Henry, aujourd'hui supérieur du Grand Lycée de Montpellier, de livrer à l'impression une étude complète sur ses héros. Le livre vient enfin de paraître. Je l'ouvre à peine au moment où je vous écris. Mais je ne veux pas tarder d'un jour de le signaler à l'attention de tous, il le mérite.

Nôtre belle Eglise de Saint-Vincent-de-Paul de Montpellier, plus qu'on ne tardera maintenant à recevoir la consécration que son bâtisseur n'aura pas eu la joie de contempler.

On achève de poser l'autel majeur, qui est d'une richesse d'ornementation absolument incomparable, et on va même tracer les grandes orgues à clavier électrique qui doivent animer ce vaisseau, auquel il ne manque plus rien que d'être un peu mieux chauffé pendant la saison où nous voici décidément entrés.

Le répondant, en premier lieu, que cette élection des Rachimbourg par le comte est une supposition gratuite. Le titre 30 de la loi dit bien que le comte réunit (collige) les rachimbourg ; mais il ne dit pas qu'il les élise. — Cependant, une loi de 1857 (loi des R. P. 1. 57. — Formules) mentionne les rachimbourg (form. 450, etc.). — L'Anjou, 11, 12, 24, 25, 50 ; — de Rozières, form. 450, etc.). — M. l'abbé de Coulanges a dû relire ces textes. Il oublie son premier système et voici la solution qu'il imagine : les Rachimbourg, dit-il, sont les conseillers du comte ou les conseillers du comte. Celui-ci les choisit parmi les notables de la cité. Il peut leur laisser parler, en fait, le soin de juger ; en principe, les rachimbourg ne doivent pas parler.

Le répondant, en premier lieu, que cette élection des Rachimbourg par le comte est une supposition gratuite. Le titre 30 de la loi dit bien que le comte réunit (collige) les rachimbourg ; mais il ne dit pas qu'il les élise. — Cependant, une loi de 1857 (loi des R. P. 1. 57. — Formules) mentionne les rachimbourg (form. 450, etc.). — L'Anjou, 11, 12, 24, 25, 50 ; — de Rozières, form. 450, etc.). — M. l'abbé de Coulanges a dû relire ces textes. Il oublie son premier système et voici la solution qu'il imagine : les Rachimbourg, dit-il, sont les conseillers du comte ou les conseillers du comte. Celui-ci les choisit parmi les notables de la cité. Il peut leur laisser parler, en fait, le soin de juger ; en principe, les rachimbourg ne doivent pas parler.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

# HISTOIRE DES INSTITUTIONS POLITIQUES DE L'ANCIENNE FRANCE, par FUSTEL DE COULANGES. — Seconde partie : La Monarchie Française. 4 vol. in-8. Paris, 1893.

S'il existe encore un partisan de la théorie germaniste, après la lecture de ce livre, c'est un homme qui a une petite idée de son intelligence et de sa responsabilité scientifique. M. Fustel de Coulanges a définitivement établi, avec un luxe d'érudition et une clarté de démonstration surabondants, la théorie dont Guérard et Littré se sont emparés, l'abbé Dubos, les défenseurs. Infortuné abbé Dubos ! Ecrasé sous la grande autorité de Montesquieu, les romanistes de nos jours eux-mêmes semblent l'oublier, eux qui lui doivent tant ! Eux qui ont le grin-de-gar pour trouver une seule fois son nom dans cet ouvrage du plus savant de ses continuateurs.

Je renonce à analyser un tel volume ; il est presque en son entier inattaquable. Voici le seul point qui me paraît hasardeux :

Sans nul doute, le reproche le plus sensible qui puisse être adressé à M. Fustel de Coulanges, c'est d'avoir avancé une hypothèse qui ne repose sur aucun texte ou d'avoir mal interprété un document. D'autre part, vous pensez bien qu'il faut être trois fois sûr de son fait pour adresser une pareille critique à un pareil homme. Du moins aura-t-il la satisfaction d'être battu par sa propre méthode.

Avec grande raison, M. Fustel de Coulanges fait dériver l'organisation judiciaire, comme toutes les autres administrations de la monarchie mérovingienne, de l'omnipotence royale exercée en province par le comte. Mais, dans un système pareil, comment expliquer la présence des *Rachimbourgs* ? A cette question, notre auteur avait déjà présenté une première réponse (*In : Recherches sur quelques problèmes d'histoire*, 1891). On lui a répondu : comment expliquer que des hommes jouent le rôle tantôt de témoins, tantôt d'experts (Loi salique, t. 50). Au criminel ce sont de simples jurés ils se bornent à rendre un verdict, (L. Aal. Ut. 57). -- Cependant, une foule d'actes nous montrent les *racimburchi iugeant* (loi des Rip. t. 55. -- Formules d'Anjou, 11, 12, 24, 25, 50 ; -- de Rozières, form. 459, etc...) M. Fustel de Coulanges a dû relire ces textes. Il oublie son premier système et voici la solution qu'il imagine : les *Rachimbourgs*, dit-il, sont les *auditeurs*, les conseillers du comte ou *judex*. Celui-ci les choisit parmi les notables de la cité. Il peut leur laisser parfois, en fait, le soin de juger ; en principe lui seul possède ce droit.

Je réponds, en premier lieu, que cette élection des *Rachimbourgs* par le comte est une supposition gratuite. Le titre 50 de la loi salique dit bien que le comte réunit (*colligat*) les *racimburchi* ;

point du tout qu'il les nomme. Il ne les réunit même que parce qu'ils sont déjà rachimbourgs. Leur qualité est la raison de sa convocation, point du tout sa convocation, l'origine de leur qualité.

En second lieu, notre auteur le reconnaît lui-même, jamais le comte ne juge seul ; il siège toujours avec les autres rachimbourgs (formules d'Anjou, 30 L. de Tours, 28 et passim). Il existe donc égalité parfaite, sauf la prééminence honorifique du président, entre les membres du Tribunal.

Que conclure de ces observations ? -- Pour nous, les rachimbourgs sont au même titre que tous les autres fonctionnaires les hommes du roi, désignés, créés par lui. En matière judiciaire, le comte n'est plus que *primus inter pares*. Ces prétendus auditeurs sont des juges, de vrais juges. Ce serait jouer sur les mots que de leur refuser ce titre, sous prétexte « que nulle part aucun d'eux n'est qualifié de « *judex* » alors que nous les voyons tous réunis « *judicare*. » L. B.

**NOUVELLE DÉFENSE DE L'ÉGLISE DESIRÉE. REINE DE SUÈDE ET DE NORVÈGE**, par le baron HOSCHILD. (Paris, Plon, in-12).

Desirée Clary, la future Reine, était la fille d'un négociant marseillais. L'histoire de cette petite provençale, enjôlée et esouvoitée, appelée par les caprices du sort ou mieux par des impénétrables desseins de la Providence, à jouer un rôle important dans les événements qui marqueront le début de ce siècle, est bien plus romanesque que le roman le plus imaginaire. L'auteur n'a eu pour l'écrire, qu'à interroger ses propres souvenirs. Il a fait une œuvre très attachante depuis le moment où le négociant Clary refuse de loger le fourrier Bernadotte, comme insuffisamment grand pour son hôtel, jusqu'à la mort de l'épouse du roi Bernadotte en 1860.

**LA VIERGE DE LA SALETTE**, par M. RICARD. (Paris, Plon, in-12). — Les éditeurs, in 8° écu, 4 francs).

Voilà un sujet bien fait pour intéresser notre Midi.

Pour dire tout de suite, notre **HISTOIRE DE FRANCE** Tant de superlatifs, évidemment imaginaires, comme celles de feu M. Nicolas (de Marseille) pour ne pas parler que des morts, sont venues se surajouter au fait primitif et au fond très simple dans sa manifestation la plus humble, que nous avons besoin d'un livre de la vie des braves gens, poussés sur le sol vicieux qui, pour nous, n'est que le sol de l'indigence et de la misère.

M. Bertrand l'a tenté. Il en a été récompensé par l'approbation de l'ordinaire, ce qui est capital en aussi délicate matière.

Une autre récompense l'attend, celle qui a été prédite par un publiciste distingué, qui n'a point hésité à écrire : « Ce livre sera accueilli, comme le fut *Noire-Dame-de-Lourdes*, par Lasserre. » C'est un livre brillant, mais on n'en fera pas à la ré-  
 lation.



alors, quand on aura lu ce récit animé, habilement menagé et agréablement écrit.

Achevons de le corroborer, en reproduisant le sommaire, qui tient ces promesses.

La Dauphiné pittoresque et religieux ; De Grenoble à Corps et à la Salette ; Apparition de la belle Dame ; Les bergers et l'émotion produite par cet événement ; L'autorité ecclésiastique ; Les pouvoirs civil et judiciaire ; Enquête épiscopale ; Les miracles ; L'opposition ; Affaire d'Ars ; Le secret des bergers et Pie IX ; Le mandement doctrinal de l'évêque de Grenoble ; Donadieu ; Ses pamphlets ; Mlle de Lamerlière ; Son procès ; Pèlerinage national de 1844 ; Consécration de la basilique et couronnement de la Vierge.

Ant. Ricard.

L. B.

« Ces pages sont écrites avec esprit et verve ; le style est plein

**NOUVELLE DÉFENSE DE L'ÉGLISE**, par l'abbé C. ROSSIGNOL.

Desiree. Reine. (Paris, Plon, in-12.)

« Ces pages sont écrites avec esprit et verve ; le style est plein d'entrain et de vie, et des articles variés, si courts qu'ils paraissent offrir tour à tour un récit touchant, une réplique haineuse ou un solide enseignement. Ce livre fera du bien, beaucoup du bien. »

Mgr Lebaux, un bon juge, comme on sait, élève à l'école de Bouvier de pieuse et savante mémoire, apprécie en ces termes l'ouvrage de M. Rossignol. Cela dispense d'un plus long éloge. Mais, il ne saurait être inutile d'ajouter que *l'œuvre* des *lans du jour*, ces *Reflexions*, comme les appelle modestement le spirituel auteur, constituent la plus piquante et la plus actuelle — pour emprunter un mot à la mode — des *Apologies*. Mgr l'Evêque d'Angoulême, ratifiant celle de l'opinion des autres éminents approbateurs de M. l'abbé Rossignol, spécialement Mgr de Nîmes, a eu raison de proposer que ce *divertissement* soit *obligatoire* à tout coup de bien. »

Ant. Ricard.

libilz nort non rresserz tout tial noit teuz nu élio V

**HISTOIRE DE FRANCE**, racontée à mes enfants, par E. de Moussac.

Paris, chez les mêmes éditeurs, grand in-8, 6 francs, 50 c.

C'est une bonne fortune pour un auteur que d'être présenté au public par un critique aussi autorisé que M. de Mauguin de Ségur, et c'est justement le cas de M. de Moussac, dont le livre nous arrive, avec une préface fort agréable de l'écrivain éminent qui continue au nom des Ségur leur juste renom littéraire. Mais, quand un tel écrivain que a la bonne fortune de présenter une œuvre aussi bien faite, c'est autour du critique de se réjouir.

M. de Ségur se complait spécialement à mettre en lumière le parti pris très judicieux de l'auteur de développer les récits à mesure que les événements se rapprochent des temps modernes. Comme on ne peut tout approfondir, surtout dans une époque aussi troublée, aussi pressée et aussi dévorante que la nôtre, l'auteur a pensé

qu'il n'était pas aussi nécessaire à ses lecteurs de connaître à fond les règnes des Mérovingiens que ceux des Valois et des Bourbons, et que plus l'histoire avançait dans le temps, plus elle prenait d'intérêt et devait prendre de développements dans son livre. De là un défaut apparent de proportions, qui est voulu, raisonné, et suivant nous, très raisonnable. Les douzes premiers de notre histoire n'occupent que la moitié à peu près de l'ouvrage; les règnes de Louis XV et de Louis XVI, les récits de la grande Révolution, de l'Empire, de la Restauration et de la Monarchie de juillet, en remplissent la seconde moitié.

« C'est dans cette partie de son ouvrage que l'auteur répand cet *intérêt dramatique*, ce *mouvement* cette *vie débordante* qui sont, ses qualités maîtresses et le caractère particulier de son talent. Il y a, sur la Convention et la Terreur, sur le règne de l'Empereur Napoléon, sur les Cent-jours et la Restauration, sur la Révolution de juillet, l'insurrection de la Vendée, la conquête de l'Algérie, enfin sur la chute du roi Louis-Philippe, des pages d'un intérêt saisissant, d'une verve originale, qui charmeront la jeunesse et satisferont les lecteurs de tous les âges. »

Nous avons déjà l'*histoire de France* racontée par Lamé-Fleury et, dans une sphère plus haute, celle de M. Guizot, si merveilleusement illustrée pour la maison Hachette. Aucune d'elles ne respire l'esprit chrétien et foncièrement catholique des récits de M. de Moussac. C'est dire assez que la sympathie de ceux qui se préoccupent d'imprimer dans les jeunes âmes des nations saines et orthodoxes telle fut le succès qu'ils méritent. Ant. RICARD.

**CODE-MANUEL DES LOIS CIVILES ECCLÉSIASTIQUES**, par A. RAVELET, 3<sup>me</sup> édition actualisée par B. GASSIAT et R. TROCURÉ. Paris, Palmé, in-12.

Voilà un livre vraiment bon et utile. Je dis plus, c'est un livre indispensable à tous ceux qui ont affaire avec la loi au point de vue ecclésiastique, depuis les évêchés jusqu'aux plus petites sacristies de France.

Impossible d'ailleurs d'être plus clair, plus précis, et plus pratique. Les auteurs, surtout les actualisateurs, ont dressé des tables alphabétiques et analytiques, au moyen desquelles la solution du cas le plus difficile est immédiatement montrée du doigt, avec toutes les preuves et documents à l'appui. Nous avons reconnu là l'esprit si net et si éclairé de M. Trocuré, un ancien magistrat qui a fait ses preuves.

Les considérations canoniques, sont le fait, croyons-nous, de Mgr Gassiat, un canoniste distingué. Nous ne lui reprocherons qu'une pointe peu aimable à l'endroit de nos chères facultés de théologie défunctes. C'était inutile, hélas ! et même pas bien juste. Ant. RICARD.

*Le Propriétaire-Gérant,*  
GERVAIS-BEDOT.

---

Nîmes. — Imprimerie GERVAIS-BEDOT, place de la Cathédrale.

## LE RÉGIME PÉNITENTIAIRE DE L'ÉGLISE

ET

## LES CRIMINALISTES DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE<sup>1</sup>

---

### III

Nous n'avons pu jeter qu'un regard rapide sur l'ensemble de ce droit criminel qui fait le plus grand honneur à la sagesse de l'Église. Une étude plus lente et plus détaillée nous eût permis de mieux constater comment, dans ces prescriptions, s'harmonisent et s'embrassent la justice et l'humanité, comment y sont conciliés les intérêts de la société et ceux du coupable. Ce que nous en avons considéré suffit néanmoins à le manifester.

Cependant, nous n'avons pas la prétention d'en convaincre tous ceux qui nous liront.

Notre siècle est au positivisme. De tous les anciens critères de certitude, il n'en a gardé qu'un seul : le fait. Mais celui-là a sa plus entière confiance. Veut-on s'assurer son adhésion à un principe ou à une méthode ? Qu'on apporte des chiffres. La statistique : voilà la pierre de touche de tous ses jugements. Elle règne en maîtresse absolue sur tous les esprits ; c'est en son nom que l'on détruit et que l'on édifie ; c'est elle qui dicte les réformes les plus graves. Elle nous gouverne, pour ne pas dire, elle nous tyrannise. A coup sûr, un fait a une immense valeur ; les résultats sont d'excellents avocats pour les

(1) Voir la livraison de novembre 1888.

T. IV, 12<sup>me</sup> liv., Décembre 1888.

méthodes dont ils sont le fruit et nous allons les interroger. Mais entre les résultats et les méthodes auxquelles ils sont attribués existe-t-il un lien si apparent que chacun puisse le voir à l'œil nu ? Découvrir la véritable cause d'un phénomène, n'est-ce pas, pour un positiviste surtout, la chose la plus difficile ? Dans cette recherche n'est-t-on pas exposé à négliger mille circonstances dont l'action est incontestable ; ne s'arrête-t-on pas bien souvent à une cause purement occasionnelle, qui entraîne notre créance parce qu'elle a fortuitement et trop exclusivement arrêté notre regard. Non, les chiffres ne sont pas un critérium plus indiscutable que ceux qu'ils prétendaient avoir évincés du monde logique. Ils sont réfractaires à toute littérature, ils ne le sont pas à toute prestidigitation. Difficilement la plume exercée en fera une page sémillante. Habile ou complaisante, elle les combinera aisément de manière à imposer des conclusions préconçues.

Il importait de le faire remarquer avant d'aborder l'étude des résultats obtenus par l'Église et de passer à ce nouveau crible sa législation pénitentiaire. Certains écrivains ont pris à tâche de discréditer cette législation. En retraçant son histoire, ils n'eurent d'autre but que de la dénigrer (1). Œuvre malaisée en présence des caractères de sagesse et d'équité, dont elle est marquée. C'est pour cela qu'ils entraînèrent le lecteur sur un terrain plus difficile à explorer ; ils en ont appelé aux résultats ; ils ont évoqué des chiffres fantaisistes. Donnant à leurs calculs une base erronée, on les a vus essayer d'établir des moyennes très contestables et qui paraissaient servir leur mauvaise foi.

Ces moyennes, nous ne pouvons les accepter d'abord

(1) Nous parlons du protestant Philippe de Limboreck dont le parti-pris est évident, de Llorente, traître à son pays, romancier sans pudeur et qui brûla les archives de l'Inquisition afin d'en faire tout à l'aise l'histoire. Lamothe-Langon a fait un roman de la sienne.

parce qu'elles ne tiennent aucun compte des commotions fréquentes et désastreuses qui troublèrent les sociétés au milieu desquelles l'Église exerça sa judicature. A ces heures troublées, sa mission était fatalement plus laborieuse et son influence moins puissante. Il lui était impossible d'obtenir des résultats également heureux à ces âges révolutionnaires qui connurent tant de séductions et de défaillances, soit que l'Arianisme, victorieux en Orient, eût envahi l'Europe, soit que l'Afrique succombât sous les violences du Donatisme triomphant, soit enfin que l'Espagne, menacée d'un côté par le cimenterie de Maurisques, de l'autre, par les conspirations des Juifs, vit à la fois se poser devant elle la question de sa foi et de son existence sociale. Il se tromperait sciemment celui qui, voulant établir le mouvement de notre population criminelle en France, prendrait pour base de son calcul le nombre des détenus amenés dans nos prisons par un changement de gouvernement. Celui-là s'exposerait à être profondément injuste, en attribuant au régime pénitentiaire en vigueur des résultats qui ne lui appartiendraient pas.

Ces moyennes, nous ne pouvons les accepter aussi, parce que le calcul qui les a fournies n'est pas plus honnête que le point de départ. Llorente, en effet, s'est livré à de véritables tours de force pour leur emprunter des témoignages défavorables au Saint-Office. Que l'on en juge. Comme point de départ, il choisit précisément le nombre de ceux qui furent jugés en Espagne, pendant les quinze années les plus laborieuses de son fonctionnement. Puis, ce chiffre, emprunté à Mariana, il le présente mensongèrement comme le total d'une année. Ce n'est pas tout. Dans le but d'agir plus directement sur la population de chaque province, furent créés successivement plusieurs tribunaux. Naturellement ils se partagèrent les causes évoquées dans le principe devant l'unique tribunal dont le ressort s'étendit quelque temps à tout le pays. En supposant que

l'influence de ces créations ait été nulle, que le chiffre des inculpés soit resté le même, chaque tribunal n'eût à juger qu'une partie proportionnelle du premier total : le bon sens et l'arithmétique sont de cet avis, Llorente ne le partage pas : « Un tribunal, dit-il, prononçait tant de condamnations, deux tribunaux en prononceraient deux fois plus. » Que dire de cette application de la règle de trois ? Ne faut-il pas être en peine de preuves, avoir une bien mauvaise cause à défendre pour soumettre les faits à une si cruelle torture et faire subir aux chiffres une semblable gymnastique ? Eh ! bien Llorente y est pour son malhonnête procédé. Avec des cartes ainsi biseautées, il perd la partie. M. Héfélé s'est plu à rapprocher de ce nombre, obtenu par une telle manœuvre et démesurément exagéré, celui des sorcières, brûlées dans l'espace de quatre ans, à Nordlingen, petite ville allemande de 6.000 habitants. Or, pour atteindre une telle proportion, il faudrait que le nombre des relaxations, attribuées par notre historien passionné au tribunal espagnol, non pas pendant quatre ans, mais durant les trois cent soixante-trois années de son exercice, il faudrait que ce chiffre fut grossi de 20.000.

Malgré sa fausseté, ce calcul tourne donc à la confusion de son auteur et à l'honneur de l'institution qu'il prétendait flétrir. Nous n'aurions pas besoin de si déloyales manœuvres pour obtenir des chiffres fort éloquents en faveur de l'Église. Qu'on se le rappelle : Bernard Guy devenait grand inquisiteur à Toulouse quelques années après la mort de Simon de Montfort, le vainqueur des Albigeois. Admettons cependant, que les haines et les divisions, fruits d'une guerre longue et cruelle, se fussent apaisées. Eh bien ! devant les dix-sept années de sa charge, il n'eût à se prononcer que sur 647 causes. C'est Limborch qui nous l'assure.

Mais Llorente lui-même nous est un précieux témoin. Dirigé par ses préventions et jaloux de frapper les imagi-

nations, il ne relève assurément dans ses calculs que les années les plus chargées. Voilà pourquoi il nous signale l'année 1486.

Or, quel fut à Séville, cette année-là, le nombre des inculpés? D'après lui, il s'est élevé à 3,580. Supposez que le nombre des Tribunaux successivement créés en Espagne fussent alors en exercice, qu'ils aient eu, chacun d'eux, le même nombre de causes à juger, nous sommes loin encore des 333,000 affaires dont, en 1860, les Tribunaux français ont eu à s'occuper, loin des 194,000 prévenus appelés en 1868 à leur barre (1)... Nous le tenons du même auteur : de l'année 1632 au mariage de Charles II s'écoula presque un demi-siècle. Aucun autodafé ne fut célébré durant cet intervalle : les coupables firent défaut. Le Saint-Office connut donc le chômage ! En veut-on d'autres preuves ? M. Dellon dans la relation de sa détention à Goa affirme que nombreuses étaient dans sa prison les cellules vides. En 1781, lord Howard ne trouva pas un seul pensionnaire dans celle du Saint-Office romain. Encore un témoignage : le budget du gouvernement pontifical, si généreux à l'égard des détenus, s'élevait en 1865 à 1,252,000 francs. Les Piémontais en 1874 étaient obligés de demander aux Chambres pour le même objet 23,621,000. Ils réclamaient 28,000,000 l'année suivante (2). Voilà des chiffres ! Ils ont évidemment leur valeur et l'on ne peut dire que le régime pénitentiaire de l'Église fût sans influences salutaires. Grâce à son action, le nombre des délits diminuait et les coupables s'amendaient.

A l'appui de cette dernière assertion, qu'il nous soit permis d'observer que parmi les 3,550 inculpés, de l'année 1486, dont parle Llorente, tous sont admis à la pénitence. Or, la loi éloignait le relaps. Ne sommes-nous pas

(1) Nous empruntons ces chiffres aux statistiques de MM. d'Haussonville et Desportès.

(2) L'abbé Lallemand (ouvr. précité).

autorisés à conclure que cette année n'amena devant le Tribunal aucun hérétique en récidive. Du reste, dans sa *Practica*, B. Guy accorde les éloges les plus flatteurs aux libérés « qui, dit-il, par la ferveur de leur repentir, leur excellente conduite méritait qu'il les autorisât à déposer l'insigne des pénitents ou à recevoir la remise de leur peine. » Ils ne revenaient donc pas à la liberté avec des promesses simulées ou fragiles. Leur conversion était sincère et durable. Ce régime pénitentiaire produisait encore les fruits que saint Augustin avait eu la joie de constater. A la vue des retours nombreux qu'opérait la crainte des lois édictées contre l'hérésie, l'évêque d'Hippone avait abandonné ses préventions premières et il s'en était constitué l'éloquent avocat. Nous voudrions bien que les réformes, votées un peu partout à notre époque, renouvelassent de si désirables résultats ! Nous voudrions qu'elles arrêtaient dans ses progrès incessants la marche menaçante de la récidive !

En France, elle a fourni plus de 40 % du total des prévenus ; elle a atteint, en Prusse, le 60 %. Quels avantages n'en résulteraient pas pour ces pauvres êtres, quels avantages pour les sociétés justement alarmées par cette armée innombrable du mal !

Ce service, l'Église l'a rendu aux peuples qui acceptèrent sans réserves mesquines ou tracassières l'établissement de ses tribunaux. Elle ne leur donna pas une tranquillité absolue. Est-il possible de l'obtenir en ce monde ? La demander à une institution humaine quelconque serait une naïveté. Il en est du mal moral comme des infirmités physiques. L'hygiène la plus recommandable ne nous défend pas de toute maladie. La contagion n'épargne pas toujours les cités, que l'on croyait le mieux protégées. Il est dans la nature, en nous comme au dehors, des germes morbides, qui éclosent tôt ou tard, et ils ne disparaissent pas avec leurs victimes. La maladie est en exercice cons-



tant dans l'humanité. C'est une loi de notre nature déçue. De même en est-il, et pour la même raison, des infirmités de notre esprit. Nos saints livres l'ont dit : « *Oportet hereses esse... Impossibile est ut non eveniant scandala.* » Il le faut, parce que c'est inévitable. Il le faut, parce qu'ainsi le demande l'épreuve de la vertu et que telle est la condition du mérite. Dès l'origine, l'homme ennemi a jeté l'ivraie dans le champ du père de famille. C'est fini : jusqu'au dernier jour, on le trouvera mêlé au bon grain. Loin de nous donc de prétendre que l'Église ait obtenu, par son régime pénitentiaire, ce que ne lui permettraient pas même d'espérer les prévisions infailibles de son divin Époux. Elle n'a pu épargner aux peuples des désordres inévitables et dont ils ont eu à souffrir. Ces désordres, pourtant, ont été singulièrement atténués partout où elle s'est trouvée libre de les prévenir ou d'en arrêter les désastres.

Ce témoignage, nous ne le recueillons pas seulement sur les lèvres de ses admirateurs, ils n'éclatent pas seulement dans la protestation élevée par les évêques espagnols contre les cortès qui, en 1808, sollicitèrent la suppression du Saint-Office. Ses adversaires eux-mêmes le lui ont donné.

Ces cortès, malgré elles, ont, dans leur rapport, signalé l'immense bienfait que le pays devait à ce tribunal ; elles reconnurent qu'il avait sauvé l'Espagne d'une perte inévitable (1).

Voltaire, lui aussi, a fait observer que ce pays fut, pendant le xvi<sup>m</sup>e et le xvii<sup>m</sup>e siècles, exempt de ces révolutions sanglantes, de ces conspirations, de ces châtimens cruels que l'on voyait dans les autres cours de l'Europe. « Les rois n'y furent pas assassinés comme en France, ils n'y périrent pas de la main du bourreau, comme en Angleterre. » A qui l'Espagne le dut-elle ? Il n'est pas difficile de

(1) Voir la lettre de de Maistre, sur l'inquisition espagnole.

le deviner. La politique eut sa part dans ces troubles, mais les dissentiments religieux n'y furent pas étrangers. Mieux défendue contre l'hérésie, l'Espagne n'en souffrit pas, et c'est à bon droit que l'on a pu s'écrier : « Le Saint-Office, avec une soixantaine de procès dans un siècle, nous eût épargné le spectacle d'un monceau de cadavres qui dépasseraient les Alpes et arrêteraient le cours du Pô et du Rhin. »

Oui, pour les sociétés, il fut toujours bon de vivre sous la tutelle de la crosse, et il ne nous déplatt pas d'entendre Voltaire attirer l'attention sur l'ordre et la paix que sut assurer à Rome la sagesse des Papes. Voici ce qu'il en a dit, dans son poème de la Religion naturelle :

Rome, encore aujourd'hui conservant ses maximes,  
Joint le trône à l'autel par des nœuds légitimes ;  
Ses citoyens en paix, sagement gouvernés,  
Ne sont plus conquérants, mais sont plus fortunés.

\*  
\* \*

Arrêtons-là cette étude. Elle a dépassé les limites d'un article de revue. Nous craignons pourtant qu'elle ne paraisse trop rapide à ceux qui considèrent l'ampleur et les exigences du sujet. Il fallait bien mettre en évidence la valeur des principes et la sagesse des méthodes de tout un système aussi complexe que le but à atteindre ; il fallait en dégager l'histoire bien longue, que l'on a volontairement obscurcie ou faussée. Certainement nous n'avons pas épuisé le sujet ; mais nous n'en avons pas la prétention : notre but était plus modeste.

Il arrive parfois qu'altéré par une longue marche à travers des pays qu'il explore, le voyageur se résigne à tremper ses lèvres dans l'eau tiède et saumâtre du ruisseau, parce qu'il ignore que non loin, masquée par la luxuriante végétation dont s'est enveloppé le roc d'où elle

sourd, jaillit pure et fraîche une source abondante. Tels m'ont paru ces hommes aux élans généreux, qui depuis un siècle, consacrent les ressources de leur riche intelligence, à une cause si digne de notre intérêt. Admirable a été leur constance et les plus grands éloges sont dûs à leurs efforts.

Recherches longues et stériles, essais nombreux et sans résultats, inutiles sacrifices : rien ne les a rebutés. On les a vus seconder de tout leur pouvoir les gouvernements, qui partageaient leur zèle ; en appeler à la puissance de l'opinion pour réveiller de leur engourdissement ceux qui se refusaient à voir cette horrible plaie de nos sociétés, dont ils se sont proposé la guérison. A la tribune, dans les journaux ont retenti leurs plaintes ; elles manifestaient le péril, indiquaient les causes probables du mal, suggéraient le remède. Le remède, le vrai remède n'est pas encore trouvé puisque leurs préoccupations n'ont point cessé, qu'ils font entendre des plaintes chaque jour plus pressantes, puisque la marée du crime monte sans cesse et que la récidive augmente toujours. Naguère encore le gouvernement français a jeté un nouveau cri de détresse. Nous avons sous les yeux la circulaire adressée par le garde des sceaux aux directeurs et aumôniers des prisons ; elle réclame pour l'accomplissement de cette œuvre le concours de toutes les bonnes volontés. Nous ne pouvions refuser d'apporter à ses recherches notre modeste appoint, alors surtout que nous avons la conviction de posséder les détails d'un système pratiqué pendant de longs siècles, méconnu par beaucoup, ignoré de bien d'autres, mais sans contredit le type le plus conforme à l'idéal que l'on recherche, le plus apte à remplir le rôle social que l'on en attend. C'était notre devoir de le signaler à l'attention ; nous l'avons fait avec la pensée d'être utile à la réforme pénitentiaire. Puissions-nous être lus de ceux qui en sont les louables instigateurs ! Nous

avons la certitude, s'ils nous font cet honneur, d'éveiller au moins leur curiosité. Ils ne dédaigneront pas, ce nous semble, d'accorder quelques instants à l'étude d'une législation dont nous venons de leur indiquer les sources et qui a longtemps pratiqué des méthodes dont ils sont les meilleurs avocats ; ils seront tentés de la mieux connaître et, sans doute, ils trouveront à lui faire bien d'autres emprunts.

Toutefois, qu'il nous soit permis de l'observer. Ce n'est pas assez que de s'approprier la lettre d'une loi ; l'esprit en est plus précieux. S'ils ne s'en pénètrent, ceux qui la mettront en jeu échoueront fatalement ; qu'ils n'en attendent pas les désirables résultats ! Dépourvues du souffle, qui leur donnait la vie, ces prescriptions seront lettres mortes. Branches détachées de leur tronc, elles ne donneront aucun fruit.

Nous insistons, parce que nous avons entendu des voix trop écoutées exposer sur la matière des idées diamétralement opposées à l'esprit qui a dirigé l'Église dans son droit criminel. L'on ne tendrait à rien moins qu'à éloigner de la prison l'agent principal, essentiel, de l'amendement : la religion. Comme si aucun autre pourrait jamais la suppléer ! « N'est-ce pas la religion qui, avec une autorité qui lui est propre, que n'aura jamais un conférencier, rappelle aux coupables les devoirs dont la transgression a fait leur malheur. N'est-ce pas la religion qui va réveiller le remords au fond de leur âme, leur suggérer de meilleures résolutions pour l'avenir, et en les réhabilitant aux yeux de Dieu, les dispose à se réhabiliter plus tard devant la société. » L'éloquent évêque d'Angers a raison : « Il n'est pas de criminaliste compétent et sérieux qui ne soit de cet avis. » Il a cité les témoignages de MM. d'Haussonville, C. Lucas, Béranger ; il aurait pu les multiplier. Il aurait pu rappeler l'exemple de l'Angleterre qui, à Portland, appelle les détenus deux fois par jour à une conférence religieuse. L'Ir-

lande et l'Amérique, tous les pays soucieux de l'amendement du coupable, ne croient pas devoir agir autrement. Ils donnent dans cette œuvre moralisatrice la plus large part à la religion. Et, sans doute, c'est parce qu'elle était en tout et partout dans le régime pénitentiaire de l'Église que ce régime est incontestablement supérieur à tout autre.

Au lieu donc de la laïciser, il convient de christianiser davantage la prison, en y donnant une plus grande liberté au ministre de la religion. Que l'on instruisse, que l'on apprenne à travailler en même temps que l'on inspire la terreur du châtiment, c'est bien, mais que l'on ne s'arrête pas là. Nos criminels ne sont pas tous des illettrés (1). Ce n'est pas toujours la misère qui les a conduits au bagne. Le plus souvent la religion a manqué à leur éducation. Au moment de leurs fautes, ils en ont certainement oublié les enseignements. Elle les aurait gardés de leur chute, elle les relèvera. Toute autre méthode serait impuissante, si elle n'en était pas l'inspiratrice et si elle n'était pas là pour aider à l'appliquer. Encore une fois, c'est à la conscience du coupable qu'il faut se faire entendre; l'Église en a reçu la mission et le secret. Que de misérables assez hardis pour jouer la police et lui refuser tout aveu jusqu'à l'heure de l'exécution et qui, dès les premiers entretiens avec le ministre de la religion, ont ouvert leur cœur et sollicité avec larmes le pardon et le conseil.

Toutes les promesses, en effet, dont l'aumônier devient le confident, ne sont pas des fumisteries. Quoi qu'on ait dit de la démoralisation de nos prisons, le ministère du prêtre n'y est pas sans résultats. Plus d'un de ces gredins qui

(1) La Nièvre, dans l'ordre de la moralité des départements, occupe le premier rang; l'Ariège, le deuxième; le Cher, le troisième; l'Indre, le quatrième. Dans l'ordre de l'instruction, la Nièvre a le soixante-seizième; l'Ariège, le quatre-vingt-deuxième; le Cher, le quatre-vingt-huitième; l'Indre, le quatre-vingt-septième. La Seine a le dixième. Or, elle fournit 1 criminel sur 3.226, alors que la moyenne est 9.935.

se flattent « d'avoir blagué le calotin , afin d'avoir un bon de tabac ou un billet doux pour la cantine, » blaguent ceux qui les écoutent. Instruits par l'aumônier, il n'est pas rare de rencontrer des âmes qui ont appris là à apprécier plus sainement la liberté , ce *don suréminent de notre nature intelligente*, dont ils ont abusé. Ils avaient compris que , *éclairée par une raison malade, s'appuyant sur une volonté débile, elle avait besoin de la direction de la loi et de l'assistance de la grâce* (1). Ils reconnaissaient donc que la loi était non une ennemie, mais une précieuse conseillère, et c'était avec l'assurance de trouver dans la grâce un nécessaire soutien, qu'ils avaient promis de la mieux respecter. Ils n'ont pas tous gardé leurs promesses. Faut-il en accuser seulement le régime pénitentiaire ? Non, il n'est pas le seul coupable. Le milieu qui reçoit le libéré est plus corrupteur souvent que la prison d'où il sort , et dont on dit tant de mal. Que le législateur ne se préoccupe pas uniquement de moraliser des condamnés. Que tous ses efforts tendent à nous faire une atmosphère moins viciée et plus chrétienne. L'œuvre des patronages , tout comme celle du régime pénitentiaire , deviendra plus facile. Le crime diminuera ! N'étant plus absolument étranger aux principes de la morale , le coupable , après sa chute , se réconciliera plus facilement avec eux ; aidée par le bon exemple, sa conversion sera plus durable. Au contraire , tant que durera l'état actuel de notre société , tant que les portes de la prison s'ouvriront sur des bas-fonds , où la vice et la plus abjecte dégradation vivent de l'illégalité et du crime, que l'on ne compte pas sur les meilleures méthodes : leurs résultats seront maigres. Il faut bien qu'on le sache , si l'on ne veut pas les condamner injustement. En les rejetant, l'on s'exposerait à sacrifier l'heureux fruit de recherches bien laborieuses, le germe, qui, pour éclore

(1) Encyclique de Léon XIII : *Libertas*.

et donner les espérances qu'il renferme , n'attend qu'une heure et un milieu plus favorable ; on s'exposerait à en appeler inutilement à d'autres systèmes, à perdre son temps et finalement à se décourager. Puisque nos réformateurs veulent supprimer le crime en réformant le criminel, qu'ils viennent sans parti-pris s'asseoir aux pieds de la chaire de la grande réformatrice de l'humanité. Elle aussin'a pas de vœu plus cher à son cœur. Relever l'homme tombé, le régénérer, c'est là sa mission. Ensemble ils travailleront ; sous sa direction , leurs efforts seront plus féconds. Oh ! sans doute, les prisons ne se fermeront pas, elles auront encore un rôle ; mais elles le rempliront plus heureusement.

P. GUIRAUDEN,  
Aumônier de Fonseranes (Béziers).

---

# ALPHONSE PELLET

1828-1887

(Suite)

---

## II. — (1849-1880)

L'inauguration de l'Église Saint-Paul eut lieu avec beaucoup de pompe. C'était, nous l'avons dit, le 14 novembre 1849. M. Danjou, invité pour cette fête, tint l'orgue pendant toute la cérémonie. Soit par fatuité, soit par crainte d'un rival tout frais émoulu de Paris, il ne céda pas à l'impatience qui poussait le jeune maître à poser ses doigts sur le clavier. Fut-il gêné par ce voisinage ? On ne sait ; toujours est-il qu'il ne fit pas merveille. Écrivain habile, profond savant, il était organiste médiocre. Nous devons noter cependant, puisque l'occasion a fait venir son nom sous notre plume, qu'il a contribué pour une large part à la réformation du chant sacré. Il donna une grande impulsion à la création des maîtrises ou la seconda avec énergie et persévérance. Il fit une guerre acharnée et heureuse ou s'associa utilement à la guerre faite au grotesque serpent et à l'ophicléide ridicule dont on se servait, il y a quelques années à peine, pour accompagner le plain-chant. Il est un de ceux aux efforts continus de qui nous devons que ces instruments insuffisants et peu harmonieux aient été remplacés par l'harmonium ou l'orgue d'accompagnement.

Depuis un certain temps déjà, toutes les paroisses de Nîmes en sont pourvues, et on en trouve, aujourd'hui, jusque dans l'église du village et dans la plus modeste chapelle.

Les débuts de Pellet à Saint-Paul furent remarquables. Ils



le mirent en évidence. L'instrument qui lui était confié était de la plus nouvelle facture de la maison Cavaillé-Coll, cette maison hors de pair, comme nous l'avons dit. Le jeune maître en tira des effets inconnus jusqu'alors. Le genre sérieux qu'il avait adopté et dont jamais il ne s'est départi le posa dans la ville en vrai musicien, en artiste d'école. On allait en foule l'entendre ; il fut vite en réputation.

Bientôt de nombreux élèves de piano sollicitèrent ses leçons. Le nouveau venu conquit en peu de temps une position convenablement large et solide. Les incertitudes du débutant firent vite place au calme de l'homme établi, aux satisfactions du professeur connu.

Nous n'avons pas formé le projet de raconter par le menu l'existence de notre ami ; nous n'avons entrepris que d'en dessiner les côtés artistiques. Nous ne parlerons donc pas en détail de sa vie de garçon qui n'offrirait rien de saillant aux yeux du curieux ou du philosophe ; le musicien y trouvera cependant avec intérêt quelques compositions plus ou moins importantes et certains événements artistiques dignes d'être notés, un principalement qui a exercé dans la ville une vive et heureuse influence sur le développement du goût de la musique : nous faisons allusion à la fondation par Pellet de cette société de quatuors qui a été le berceau de la *Chambre musicale de Nîmes*, ce temple de l'harmonie que bien des villes, et des plus grandes, nous envient avec juste raison.

Ces réserves faites, dans les dix ans qu'a duré cette vie de garçon, l'histoire, comme chez les peuples heureux, trouve peu à glaner.

L'insouciance de la jeunesse, le soin d'assurer l'avenir se partageaient l'âme d'Alphonse. La joie de vivre, le souci de la vieillesse occupaient tour à tour son cœur et y laissaient peu de place aux projets d'ambition et aux rêves de gloire.

Présenté dans plusieurs salons de la meilleure société, Pellet gagna la sympathie de tous par son heureux caractère et son réel talent. Les soirées étaient fort gaies. On faisait de la musique ; il brillait au premier rang ; on dansait : il se mêlait joyeusement à la jeunesse légère ; mais, par exemple, se tenant prudemment toujours à l'écart des tables de jeu, il ne se mettait jamais de la partie.

Une bonne grand'mère le prit particulièrement en affection. Elle prodigua ses sages conseils à l'adolescent lancé seul, sans expérience et sans guide, dans une grande ville où la conduite était, à ce moment surtout, nous venons de le voir, plus difficile que dans toute autre. Elle avait heureusement captivé son cœur et capté sa confiance : il ne lui cachait rien. Aussi quels écueils lui fit-elle éviter ! De quels périls sut-elle le préserver ! Instruit par elle de l'esprit et des habitudes de la société nimoise, il sut, dès les premiers temps, ce qu'il fallait faire ou éviter, qui il était bon de fréquenter ou de fuir. Mis tout de suite en défiance contre les cercles où l'on jouait, il s'en tint éloigné longtemps. Cependant, quand il eut affermi son pied sur ce sol nouveau, il se laissa séduire par une réunion choisie d'hommes intelligents et d'un commerce agréable, et, malgré les recommandations de son mentor, il se fit recevoir au cercle du *Caveau*. Il y a trouvé d'excellents amis ; il y a passé des heures délicieuses et récolté des succès flatteurs ; mais aussi, fidèle aux sages avis de sa protectrice, si sûre et si dévouée, et aux serments qu'il lui avait faits, s'est-il toujours abstenu de toucher aux dés et aux cartes.

Un deuil cruel, quoique depuis longtemps prévu, vint le frapper et jeter un voile sombre sur ce riant tableau. Les longues épreuves et les profondes souffrances, courageusement et chrétiennement supportées par sa mère, touchaient à leur terme. Cette pieuse femme s'éteignit le 27 octobre 1850.

Quelle désolation pour cette famille qui avait si longtemps et si vaillamment disputé à la mort une vie si chère ! Quel déchirement dans l'âme aimante d'Alphonse que ses éloignements avaient empêché de choyer la pauvre malade autant que l'avaient pu faire les autres enfants ! Encore ne prévoyait-on pas, à ce moment, l'évènement prochain qui devait amener la dispersion de la famille. Le père ne supporta pas longtemps son veuvage : il eut l'imprudence ou le tort de se remarier bientôt. A la vue de l'étrangère, la nichée s'envola et ne revint plus.

Nous ne trouvons, dans cette période, que quelques morceaux de piano, dont un a été édité, à Paris, par Sylvain Saint-Étienne, sous le titre de *Pensée musicale* ; une série de *Mélodies concertantes, pour piano, violoncelle ou violon*, divisées en deux parties, que Benoit a gravées. Ces duos sont dédiés par Pellet à son ami Dumont, l'excellent violoniste, le professeur émérite dont la ville d'Avignon s'enorgueillit, musicien qui a le sens et la tradition, exécutant habile et séduisant, qui serait peut-être complet si son archet avait un peu plus d'ampleur.

Les unes comme les autres, ces œuvres ont pris naissance au milieu de la vie calme des champs. Un *quatuor* pour piano, violon, alto et violoncelle, et un *trio* pour piano, violon et violoncelle ont vu le jour dans les mêmes conditions. Le manuscrit du *trio* est dans la bibliothèque du défunt. Quant à celui du *quatuor*, on ne l'y trouve pas : il est resté, sans doute, chez l'un des hôtes du compositeur, comme souvenir ou comme gage de sa reconnaissance.

Au retour d'une de ces villégiatures, vers l'année 1852, Pellet avait été nommé professeur adjoint aux écoles de musique de la ville. Il en devint promptement professeur titulaire.

Nîmes ne possédait, à cette époque, aucune société

musicale. Il créa un orphéon, qui fut bientôt réputé le meilleur de la région du Midi. Au bout de peu de temps, ses succès ne se pouvaient déjà plus compter. Les réceptions enthousiastes faites par la foule au retour de ces vainqueurs habituels des concours prenaient spontanément le caractère de véritables manifestations publiques.

Mais la création qui fait le plus d'honneur à notre virtuose et lui mérite le plus la reconnaissance des musiciens est celle d'une *Société de quatuors*. Les séances avaient lieu chez lui, le jeudi, dans l'après-midi. Les exécutants qu'il groupa étaient fanatiques de leur art. Leur persévérance a vaincu la froideur et l'opposition ; elle a gagné les indifférents et les rebelles. La *Chambre musicale*, issue de cette modeste origine, a pris, grâce au concours combiné de dévouements aussi empressés que désintéressés et intelligents, une extension large et rapide ; elle a acquis un degré de prospérité et d'éclat qui lui assure une place des plus honorables parmi les Sociétés musicales de province. Tandis que les artistes locaux tiennent régulièrement les séances ordinaires, hebdomadaires ou mensuelles, les artistes les plus en renom du dehors daignent parfois s'y faire entendre.

L'histoire de la *Chambre musicale* serait certainement très intéressante. Elle mériterait, selon nous, une étude particulière. Nous ne pouvons l'entamer et la poursuivre complètement ici, sous peine de dépasser démesurément les bornes de la biographie que nous avons entreprise. Cette étude sollicitera sans doute, un jour, l'attention de quelque narrateur curieux, de quelque critique impartial.

On y verra, si notre vœu pour sa publication se réalise, on y verra, à chaque page, la personnalité toujours vivante de Pellet, qui n'a cessé de prodiguer son dévouement à cette œuvre, de lui donner de l'élan et de l'éclat, et qui, dans ce milieu, a, jusqu'à hier encore, cueilli des succès. Quelques traits principaux, que nous ne pouvons

résister au désir de noter ici, sans excéder notre sujet, seront, en le montrant, comme la préface ou le sommaire de l'histoire que nous souhaitons.

A la fondation, les exécutants étaient les suivants, et ils sont restés bien longtemps les mêmes, tous, sauf Pellet, amateurs, sinon par le talent, du moins selon leur profession : au premier violon, Gaston Blachier ; au second, César Challet ; à l'alto, alternativement Alphonse Pellet et Ernest Sabatier, son ami depuis leur rencontre et leur liaison à Paris ; au violoncelle, Ali Blachier, oncle de Gaston. Leur force respective et surtout leur longue et constante pratique commune produisaient une exécution et un ensemble plus que satisfaisants. Gaston Blachier avait des qualités réelles et sérieuses : son jeu gracieux et expressif donnait aux *andante* leur caractère propre, touchant. Il excellait dans le *quatuor* de Haydn connu sous le titre de l'*Aurore*, dans le *Quintette en la* de Mozart, et dans le *dixième quatuor* de Beethoven. Challet, qui jouait très juste et très exactement en mesure, savait, quand il le fallait, mettre un trait en dehors. Ali Blachier, chef de toute une lignée de virtuoses, lecteur qu'on ne pouvait ni surprendre ni embarrasser, musicien d'intuition et de tradition, violoncelliste irréprochable, avait peut-être vu, sous la neige de ses cheveux blancs, quand nous l'avons connu, s'attiédir son ardeur et sa vigueur s'énervant un peu. Ce n'est pas le reproche qu'on aurait pu faire à son fils Jules, qui lui succéda, et dont l'exubérance et la rondeur contrastaient si fortement avec le calme et la netteté de son père. Sabatier était, nous l'avons dit, un peu gêné par le mécanisme. En même temps et malgré cela, bon musicien et exécutant consciencieux, s'il alourdissait parfois la marche de l'ensemble, la puissance rythmique des autres le contenait cependant dans les limites d'une mesure carrée. Il ne dédaignait pas de donner des conseils et essayait d'ébaucher des exemples,

même à qui il appartenait de conduire le quatuor et qui étaient capables de le bien faire. Et, comme c'était un chercheur, un érudit, un laborieux, ses avis étaient souvent utiles et profitables. D'aucuns lui reprochaient de pontifier ; ceux qui l'approchaient ne croyaient pas à l'affectation de son ton doctoral.

L'amour de l'art avait réuni ces hommes ; la nécessité de leur groupement rendait ou conservait leur humeur tolérante et facile. Il serait téméraire d'alléguer que jamais il n'y eut entre eux l'ombre d'un froissement ; mais, soit par égoïsme pour ne pas se priver d'un plaisir délicat et réservé, soit par abnégation et par dévouement à ce petit cercle dont la moindre défection aurait amené la dispersion, on ne se fâchait pas : on se supportait ou l'on allait amicalement de compagnie.

Les indifférents et les jaloux raillaient, il est vrai, ce qu'ils appelaient la petite coterie de l'*admiration mutuelle* ; mais la petite coterie a duré et grandi. Elle a vécu longtemps comme dans l'ombre et le mystère. Puis elle a admis peu à peu de rares privilégiés qui désiraient tenter les épreuves de l'initiation. Ensuite les adhérents sont venus plus nombreux et le public enfin a forcé les portes du temple. Le local plusieurs fois agrandi et toujours insuffisant de la *Chambre musicale* exige encore un déménagement. La vraie musique a vaincu les serinettes ; elle s'est imposée ; elle règne, aujourd'hui, en souveraine. Honneur à ceux qui en ont été les premiers apôtres ! Honneur à celui qui découvrit leur talent, qui pressentit leur foi, et qui, les groupant autour de lui, les associa à la création et au développement de l'œuvre !

Tant que les exécutions sont restées dans le cercle des intimes, des amis même devenus nombreux, on a trouvé Sabatier, l'archet à la main, fidèle à sa partie. Il a disparu, quand elles sont devenues publiques. Et, chose digne de remarque, on ne l'a, dès lors, plus vu aux séances, pas

même comme auditeur. Ceux qui ne connaissaient pas ses goûts et ses habitudes en ont été surpris : ils ont cru qu'il avait changé de voie et modifié totalement son existence, qu'il avait abandonné la musique pour la littérature. Et, quand il publia des ouvrages littéraires, quand il entra, avec ce bagage, à l'Académie de Nîmes, les méchants disaient malicieusement de lui, les musiciens : « Quel philosophe ! » les philosophes : « Quel musicien ! » Ils se trompaient ou le calomniaient. La vie de Sabatier est une ; à tout âge, il a partagé régulièrement son temps entre la théorie et les belles-lettres avec ses livres, d'un côté, et la pratique avec son instrument, de l'autre. Lorsqu'il a semblé abandonner l'alto et la musique pour la littérature, cet abandon n'était qu'une apparence trompeuse.

Tandis qu'un œil indiscret aurait cru, à la suite de sa prétendue conversion, pouvoir le surprendre, à toute heure, enfoncé dans sa bibliothèque ou penché sur son bureau, brûlant maintenant ce qu'il avait jadis adoré, une oreille curieuse et exercée l'aurait entendu faisant, avec la même ponctualité que précédemment, aux mêmes heures qu'autrefois, l'instrument en main, ses exercices habituels et redisant ses morceaux favoris. Ce que l'on a pris pour un changement chez Sabatier n'a été que l'apparition d'un aspect encore inconnu de ce travailleur, aux yeux de ceux qui ignoraient son opiniâtreté au labeur et son application à des études diverses.

De tous ces ouvriers de la première heure dans le domaine de la musique, depuis longtemps Pellet survivait seul. Il avait vu successivement disparaître tous ses vieux amis, tous ses anciens collaborateurs, de Challet, qui commença la débandade, jusqu'à Sabatier, dont la santé vigoureuse paraissait défier la mort qui l'a cependant terrassé du premier coup. Pagès-Taisson, Ernest Roussel, les premiers auditeurs, les plus familiers et les

plus fanatiques, morts aussi. Ces vides attristaient Pellet ; à toute occasion, il énumérait ses pertes et disait ses regrets, envoyant à ceux qui l'avaient déjà quitté un pieux souvenir. Il y a quelque temps à peine, il en dressait une liste que nous avons sous les yeux. Il ne se doutait sûrement pas alors que son nom allait bientôt la compléter.

A mesure que la *Chambre musicale* prenait du développement et ouvrait plus largement ses portes, l'exécution devait passer, au moins pour les parties principales, des mains des amateurs, quels que fussent leur talent et leur bonne volonté, aux mains de véritables artistes, dans toute l'acception du mot. Sans compter les apparitions et les passages plus ou moins rapides des célébrités et des virtuoses qui ont daigné s'y faire applaudir, Vieuxtemps, Sivori, les Ferni, Planté, Saint-Saëns, Marsick, Viardot, Lapret le pianiste, Servais, Casella, et tant d'autres, il convient de noter l'utile et brillant concours que certains artistes ont donné d'une façon continue et plus ou moins longtemps à cette société.

Aubert, venu comme chef d'orchestre au grand théâtre de Nîmes, y avait été ensuite engagé comme violoncelle solo. Excellent instrumentiste, harmoniste distingué, il fut retenu par la ville qui voulut se l'attacher en lui confiant la classe de violoncelle à l'école municipale de musique. Le classique trouva en lui un interprète sûr et convaincu. Malheureusement son caractère dominateur et son amour-propre exagéré rendaient difficiles les rapports avec lui. Dans la musique d'ensemble, les effets doivent être combinés et fondus ; la sonorité, la manière de phraser doivent être réglés en commun pour concourir à l'effet général. Telle partie, telle note essentielle doit ressortir pendant que les autres s'effacent pour la laisser se produire. Aubert, voulant toujours attirer l'attention, sortait du rang toujours ou trop souvent ; d'où une certaine monotonie. C'était quand même un régal d'entendre une



séance faite par lui avec MM. Comtat et Lavello. Aussi combien était grand l'empressement des dilettanti aux matinées organisées par eux, avant la guerre, dans les salons de MM. Dumas et Colin, facteurs de pianos, à l'avenue Feuchères ! Parti pour l'Amérique en 1870, Aubert n'a plus reparu.

Comme lui, Rodolphe Lavello vint, un jour, conduire l'orchestre du grand théâtre. Il se révéla, par circonstance, en même temps que musicien consommé, pianiste supérieur. Son succès fut tel qu'on voulut conserver un maître aussi précieux. La saison finie, au lieu de partir pour de nouveaux engagements, il resta à Nîmes. Professeur soigneux et instruit ; interprète impeccable des grands maîtres ; compositeur habile et fécond ; lecteur imperturbable à tel point qu'il semble plutôt deviner que déchiffrer ; exécutant d'une sobriété, d'une correction et d'une puissance exceptionnelles ; ennemi de tout artifice et ne demandant qu'à la fidélité au texte et à la simplicité des moyens les effets qui frappent et captivent l'auditeur ; si rigoureux observateur du rythme et de la mesure qu'autour de ce centre invariable et inébranlable la cohésion de l'ensemble ne peut être que parfaite sans trahir jamais la moindre hésitation, le moindre cahotage : tel est celui dont les musiciens nîmois gardent un souvenir impérissable, reconnaissants toujours de l'avoir trouvé, à toute heure, prêt à jouer une des *sonates* de *Beethoven*, que toutes, de la première à la posthume, il a fait, ici, connaître et comprendre. La *Chambre musicale* en particulier ne saurait oublier le dévouement et le lustre qu'elle lui doit et l'hospitalité que, pendant un certain temps, elle a reçue de lui. Paris nous l'a enlevé ; l'*Opéra-Comique* l'a joué ; l'*Opéra* lui ouvre ses portes. Ses triomphes seuls peuvent adoucir nos regrets.

A l'aise avec le souvenir des absents, nous sommes gênés pour parler comme il conviendrait de ceux qui nous res-

tent et pour dire d'eux tout le bien que l'on pense et qu'ils méritent. Si nous ne les avons pas nommés en première ligne, ce n'est pas qu'ils ne soient dignes du premier rang; c'est, tandis que les autres nous ont quittés, que ceux-ci sont encore des nôtres, et pour toujours, nous l'espérons. MM. Comtat et Régis sont, aujourd'hui, toute la *Chambre musicale*, ou du moins, sans eux, elle ne serait pas ce qu'elle est, elle ne serait même pas.

M. Comtat est un excellent musicien, un violoniste qui connaît à fond son instrument et en tire sa voix propre, une sonorité à la fois chaude et moëlleuse; un professeur aussi consciencieux qu'intelligent et instruit. Dévoué avant tout au classique, il en est l'apôtre convaincu, ajoutons l'apôtre heureux par la multiplicité des conversions qu'il opère. Il a rapporté de Paris, où il a, jeune encore, complété son bagage musical au contact des grands maîtres, les bonnes traditions. Son talent devait s'imposer à la *Chambre musicale*. Nous avons dit qu'elle ne serait pas sans lui. Il en est véritablement l'âme; il lui donne une direction sûre, une impulsion irrésistible, un éclat sans cesse grandissant. Et il est peut-être le seul, tant est grande sa modestie, à ne s'en pas douter.

Auprès de lui, M. Régis tient, en virtuose consommé, le piano d'une manière à peu près exclusive. Originaire d'une grande ville voisine de Nîmes, il nous est venu, à sa sortie du Conservatoire de Paris, avec le fameux *piano-quatuor*, une nouvelle et curieuse invention, qu'il était chargé de faire connaître, et qu'il avait joué à diverses expositions. On ne parle plus, du moins parmi nous, du *piano-quatuor*, mais on se presse aux séances où M. Régis se fait entendre. Montpellier, Toulon nous l'enlèvent parfois et voudraient bien nous le prendre pour toujours. Il a été applaudi, à Marseille, aux concerts classiques du *Théâtre des Nations*, après les plus grands artistes modernes. Nous sommes heureux, pour notre jeune génération, d'a-

voir un professeur qui possède et manifeste à un rare degré le don si difficile de l'enseignement. Il serait oiseux d'entrer dans de plus longs détails pour peindre cet artiste et caractériser son talent. Tous les amateurs de bonne musique, ici et loin d'ici, le connaissent et l'apprécient. Il est facile de l'entendre ; il n'est point avare de son savoir. Un décret du 29 décembre 1887 a consacré son talent et récompensé son dévouement en lui accordant les palmes d'officier d'académie. Successivement organiste à St-Charles , à Saint-Paul, M. Régis est, depuis le 1<sup>er</sup> septembre 1887, à la Cathédrale. L'opinion publique l'avait, dès le premier moment , désigné comme le successeur nécessaire d'Alphonse Pellet. L'autorité compétente s'est trouvée d'accord avec elle et son choix a ratifié cette désignation.

Nous ne pouvons noter (ce serait, ici, un abus) toutes les apparitions fortuites qui se sont produites à la *Chambre musicale* et tous les concours plus ou moins irréguliers , plus ou moins passagers qu'elle a obtenus ou qui se sont offerts à elle. Si nous ajoutons aux noms déjà cités ceux de deux artistes dont l'assiduité et le mérite ont conquis sa reconnaissance, M. Yerna, violoniste complet et solide musicien, M. Lévêque, premier prix de violon du Conservatoire de Paris, devenu, après une étape à Nîmes , professeur et directeur du Conservatoire de Dijon , artiste à qui on n'aurait souhaité qu'un peu plus de grâce et d'abandon dans son exécution, du reste, magistrale ; si , en outre , nous adressons un souvenir affectueux à un ami dont nous fêtions, l'an dernier, les noces d'argent , selon son expression pittoresque, à suite de son alliance avec la partie de second violon, nous aurons, ce nous semble, donné une mention, sinon à tout ce qui la mériterait, du moins à ce qui ne pouvait être passé sous silence. Ne nous accuse-t-on pas déjà d'avoir cédé à la tentation de remplir le vœu que nous exprimions tout-à-l'heure pour la publication de l'histoire de la *Chambre musicale* ? Nous avons cependant la

conviction de n'être point encore sorti de notre sujet. Ne devons-nous pas tracer le cadre et décrire le milieu dans lequel s'est mu notre personnage ?

Fondateur du quatuor qui est la véritable origine de la *Chambre musicale*, Pellet se dévoue à cette institution. Sa collaboration assidue lui est acquise. Son souvenir se mêle aux développements, aux transformations, à l'existence même de l'œuvre. Par son ardeur toujours juvénile, par sa connaissance et sa pratique de divers instruments, du piano et de l'harmonium sur lesquels il excelle, du violoncelle et de l'alto avec lesquels il rend de si précieux services ; chef d'orchestre, quand le permettent les ressources, limitées comme nombre d'exécutants, de cette société encore modeste ; il tient, sans morgue et sans raideur, dans ce monde de la bonne musique, une large place que personne ne lui dispute, tant il est utile, et il y exerce une certaine somme d'influence dont aucun n'est jaloux, tant elle est légitime.

On doit à sa volonté et à sa persévérance d'avoir entendu là quelques fragments de symphonies et le fameux *septuor* de *Beethoven*, une œuvre pour laquelle il professait à juste titre une tendresse particulière. On doit à son talent (nous ne parlons que des séances les plus remarquables) une bonne audition du *Concerto en ut mineur* de *Beethoven*, qu'il exécuta en pianiste sérieux, de manière à satisfaire les plus difficiles. Il avait réduit pour l'harmonium les parties des instruments à vent de l'orchestre ; de sorte que cette belle page put être entendue dans sa plénitude et dans son magistral ensemble. Le point d'orgue, que les compositeurs de jadis laissaient à l'inspiration de l'exécutant, avait été écrit par lui. Cette pièce ne fit pas ombre au tableau et ne choqua point les aristarques. Depuis, il nous a été donné de savourer encore ce chef-d'œuvre dans de semblables conditions, avec cette seule différence que M. Régis était au piano et Pellet à l'harmonium. Tout der-

nièrement encore , nous l'avons applaudi , M. Bellivier ayant bien voulu remplacer le pauvre Pellet. Le public de ces soirées n'oublie pas la profonde impression qu'il y a ressentie.

Dans son isolement et ses tristesses, Pellet était retourné à la composition. Il s'était remis bravement à cette étude difficile et dont les débuts sont si arides. *Reicha* était devenu son maître favori ; il avait pris les ouvrages de ce professeur émérite pour guide et pour conseil habituels. Dans ce labeur assidu, dans le commerce des génies dont les œuvres immortelles forment le répertoire de la *musique de chambre* et de la *musique symphonique*, le goût de Pellet s'était épuré, sa plume s'était déliée et raffermie.

Tout cela dit ensuite , afin de ne pas éparpiller , mais pour grouper , au contraire, les souvenirs de la vie de Pellet qui se rattachent à ceux de la création, du développement, de l'existence de la *Chambre musicale*, reprenons la suite de notre récit.

## § II. — (1860-1876).

Le 20 février 1860 est une date importante dans l'existence d'Alphonse Pellet : c'est celle de son mariage. En épousant Mlle Louise-Ursule Margan, il s'alliait à l'une des plus honorables familles de Nîmes.

Quelques mois après cet heureux événement en surveillait un autre qui portait au comble la joie du jeune ménage, consolidait l'établissement de notre artiste et mettait le sceau à sa réputation. En 1862 (si nos derniers renseignements sont bien exacts), l'organiste de Saint-Paul passait au grand orgue de la Cathédrale, qu'il ne devait jamais quitter.

Monseigneur Plantier, de chère et glorieuse mémoire, faisait, depuis quelque temps, admirer, à la tête du diocèse de Nîmes, les plus éminentes qualités épiscopales. Ama-

teur éclairé et passionné des arts, il professait pour la musique un culte particulier. Il la croyait, non sans raison, digne de se mêler aux exercices du culte et susceptible d'en augmenter la pompe. Pour rehausser l'éclat des cérémonies, il avait fondé, en 1856 (ce fut une de ses premières créations), une maîtrise, devenue bientôt une des plus remarquables de province, capable même de rivaliser avec celles de Paris. M. l'abbé Veissierre avait été chargé de l'organisation et de la direction de cette institution nouvelle. Il avait un goût exquis pour le choix des morceaux. Il conduisait lui-même les répétitions et les exécutions avec une rare intuition musicale et le coup de baguette d'un vrai chef d'orchestre. Ses articles de critique musicale décèlent un aussi fin lettré qu'un connaisseur érudit et un sain appréciateur.

Depuis le 8 avril 1864, M. Honoré Bellivier, élève des plus marquants sortis de la maîtrise, est maître de chapelle à la Cathédrale. Il s'y est promptement fait le renom d'un musicien consommé et d'un artiste de haute valeur; il s'y est rendu indispensable par sa patience, son tact, son discernement et son savoir.

Quelles exécutions toujours intéressantes, souvent remarquables, on doit aux talents et aux soins combinés de MM. Veissierre, Pellet et Bellivier ! Les fidèles ne sont pas seuls à s'en souvenir ; les profanes y accouraient aussi et en ont conservé la mémoire. De cette époque datent ces grandes solennités dont les fêtes catholiques étaient l'occasion et dont gardent les échos les voûtes de nos églises, les salons de l'évêché, les jardins et les cours de nos écoles. Grâce à Dieu, les bonnes traditions en sont conservées intelligemment, avec goût et persévérance, sous l'éloquent successeur de Mgr Plantier, Monseigneur Besson.

Parmi les œuvres principales dont l'interprétation est due aux éléments que nous venons d'énumérer, il convient

de citer notamment la *messe en ut* de *Beethoven*, celle de *Hummel* en *mi bémol*, celle de *Haydn* dite *Impériale*, celle dite du *Sacre* de *Chérubini*, plusieurs de *Mozart*, de très-belles de *Terziani* et de *Cappocci*; les *Sept paroles du Christ*, de *Haydn*, celles de *Dubois*, celles de *Gounod*, le *Stabat* de *Salvayre*, le fameux *Stabat* de *Rossini*.

Pellet a composé pour la maîtrise qui l'a fort bien rendue la musique d'une série de chœurs avec *soli* sur des hymnes. Les suivantes ont heureusement été éditées : *Ave Verum*, *Tantum ergo*, *Pie Jesu*, *Sub tuum*.

Ayant eu l'occasion d'assister à une prise de voile à la chapelle des Dames de Besançon, il fut émerveillé des chœurs qu'il y entendit. A cette circonstance sont dûs un assez grand nombre de cantiques qu'on chantait à ravir dans le couvent. Il faut en extraire et mettre en première ligne pour le louer par dessus tous les autres un *Cantique à trois voix égales avec solo pour la Sainte-Communion*. C'est une de ses plus jolies inspirations qu'un éditeur intelligent a tirée de l'ombre et sauvée de l'oubli.

Tous les événements de quelque importance qui se produisaient dans son milieu excitaient la verve de Pellet et faisaient éclore de nouvelles œuvres sous sa plume féconde. Une fête à l'évêché, dans une église, dans un couvent ou dans une école catholique nous valait une *Cantate* de plus. C'est ainsi que nous avons la *Cantate* composée en 1865 pour les Dames de Saint-Maur, celle de 1868 écrite à l'occasion des fêtes de la nouvelle église Sainte-Perpétue, et plus de vingt autres qu'il serait trop long et peut-être impossible de noter exactement, si grande était la facilité de production de l'auteur, qui, sans avarice, mais, au contraire, avec une largesse inépuisable, donnait sans compter à tous et à tout propos, et qui tirait constamment de son fonds sans l'amoindrir sensiblement. La rapidité du travail peut seule expliquer cette sorte d'abandon, que les méchants auraient tort de dénoncer comme le mépris

de l'auteur pour des œuvres hâtives, abandon avec lequel il faisait et livrait, sans garder même le plus souvent un manuscrit ou une copie. Au reste, il savait bien qu'il retrouverait, dès qu'il le voudrait, toutes ces pages dans telles et telles archives où elles sont gardées avec un soin jaloux.

Les distributions de prix sont partout et toujours le prétexte de fêtes chères aux maîtres, aux élèves, aux parents, aux amis. Celles de la maîtrise devaient être et étaient, en effet, l'occasion de manifestations artistiques. On devine qu'elles sollicitèrent la muse de Pellet qui ne demandait qu'à succomber à cette tentation. Nous verrons bientôt comment il était parvenu naguère à obtenir un vrai livret d'opéra-comique, qui dormit longtemps, hélas ! bien longtemps, d'un sommeil forcé ; car, parmi les compositeurs, s'il y a fort peu d'élus, il n'y a pas même beaucoup d'appelés. La scène de la maîtrise s'offrait à lui ; il s'en empara avec enthousiasme. Son rêve de jeunesse le plus cher se réalisait enfin. On sait quel talent il a révélé, de quelle intelligence, de quelle habileté, de quel savoir il a fait preuve dans le genre dramatique, qui lui paraissait justement la forme la plus parfaite de l'art musical, et quels succès il y a obtenus.

En 1858, il donna un arrangement des *Deux Avars* de Grétry, avec une nouvelle et moins primitive orchestration.

Le 2 août 1867, il fit représenter *l'Ours et le Pacha*, opéra-comique tiré de la comédie de Scribe. Sur ses conseils, son librettiste avait mis deux actes à cette pièce qui n'en a qu'un dans l'original. On y intercala un *ballet turc*, qui grandit l'intérêt de ce spectacle et lui donna une véritable splendeur. Un orchestre complet prêtait gracieusement son concours à cette représentation, qui fut digne en tous points d'un grand théâtre. L'ouverture, le ballet turc, un duo d'ours, la chanson de Tristapatte et le final du second acte notamment enlevèrent le public.



La réussite fut telle et le retentissement si bruyant et si long que Pellet se vit contraint (douce violence !) de se remettre à l'œuvre, pour la distribution des prix de l'année suivante, et de préparer un lendemain à ce brillant début.

Trois actes, sous le titre de *Salsifis*, virent le jour le 4 août 1868 et affrontèrent un public nombreux et bien disposé, mais gâté peut-être et rendu difficile par le joyeux souvenir et les belles promesses du spectacle de 1867. Mieux composée que *l'Ours et le Pacha*, la pièce nouvelle, si elle obtint du succès, ne souleva pas le même enthousiasme : la sincérité nous oblige à l'avouer, et nous le confessons sans détour, comme nous constatons qu'elle fut très appréciée par les connaisseurs.

Nous voici arrivés au point culminant de l'existence de notre artiste, à l'époque de l'apogée de sa fortune. Il est dans toute la force de l'âge, dans la plénitude de son talent, dans l'entière possession d'une légitime influence. Les succès et les distinctions (point cependant tous les honneurs qu'il eût pu briguer et dû obtenir) vont venir récompenser son mérite et son zèle. Mais, en même temps et comme par une suite ordinaire des choses humaines, l'envie s'attache à lui ; elle lui suscite des tracasseries qui impressionnent très-vivement son excellente nature et fait naître autour de lui des ennemis audacieux et opiniâtres.

Le mercredi 17 mai 1876, jour de la fête de la Corporation des boulangers, à laquelle avait appartenu, comme on sait, l'illustre poète, eut lieu, à Nîmes, l'inauguration de la statue de Jean Reboul, œuvre d'un Nimois, Monsieur A. Bosc. La fête s'est divisée en trois parties : cérémonie religieuse, le matin, à la Cathédrale ; solennité civile, l'après-midi, à la Fontaine, où le monument a été érigé, « au milieu des éloquentes ruines et des sites char-  
« mants où Reboul aimait à méditer » ; représentation théâtrale, le soir.

A la grand'messe, Monseigneur Besson, évêque de Nîmes, monta en chaire et prononça le panégyrique de Jean Reboul. Sur ce texte : *Vir fidelis multum laudabitur*, il montra tour à tour Reboul fidèle à sa ville natale, à son métier, à sa lyre, à ses convictions politiques, enfin et surtout à son Dieu. Ce discours captiva et émut le nombreux auditoire qui se pressait dans notre vieille Cathédrale. Chef-d'œuvre de grâce, d'érudition, de poésie, ce discours est un modèle d'éloquence académique et sacrée. Aussi brillant et aussi solide que le marbre, il restera un monument impérissable élevé à la mémoire du poète.

Il y eut cependant, au milieu de cet auditoire attendri et subjugué, un œil sec et une protestation, énergique quoique discrète de ton, contre de pareils honneurs et de telles louanges. Cette exaltation de Reboul parut exagérée à une dame, poète aussi et poète éminent. Le hasard avait voulu que cette dame se trouvât alors à Nîmes. Elle ne devait pas manquer à cette cérémonie. Nous l'entendîmes, à un certain passage de l'oraison funèbre, dire presque à voix haute : « C'est trop de célébrer ainsi Reboul dans la « patrie de Victor Hugo ! » Encore faut-il lui savoir gré de n'avoir pas ajouté : « et de Louise Colet ! »

L'après-midi, à la Fontaine, devant la statue de Reboul, après les discours de M. Blanchard, maire, et de M. Ginoux, président de l'Académie de Nîmes, l'orphéon de Saint-Baudile et la musique des pompiers exécutaient une cantate que Pellet avait été chargé de composer en l'honneur de l'illustre défunt.

Au Grand-Théâtre, le soir, Mme Brunet chanta, avec accompagnement d'orchestre, *l'Ange et l'Enfant*, la pièce délicieuse qui a popularisé le nom du boulanger-poète. La tendresse expressive des vers avait heureusement ému l'âme du compositeur ; et l'œuvre de M. Jules Goudareau a charmé et impressionné le public par sa limpidité et sa grâce. Un critique dénonce bien l'effet, qu'il blâme assez

vivement, d'une cadence rompue, employée par le musicien pour marquer la mort de l'enfant. Une polémique s'ensuit dans les journaux ; mais la défense est facile et bientôt victorieuse. Les suffrages du public, que l'audition a déjà conquis, donnent gain de cause à l'artiste et le vengent de cette attaque hasardeuse. Pellet, qui fut un témoin attentif de cette escarmouche, aurait dû y voir l'indication que toute production est prétexte et matière à débat ; que toute œuvre divulguée provoque forcément la discussion, à moins de ne rencontrer (ce qui est pire) que l'inattention ou le dédain. Il aurait dû prendre la résolution d'attendre à son tour la controverse et se résigner d'avance et peu à peu à la subir sans impatience et sans trouble. La critique épure et fait avancer l'art ; il est vrai que c'est à la condition qu'elle soit loyale et que celle qui affligea notre ami fut souvent inspirée par l'envie et la méchanceté.

A la suite de ces fêtes, qui avaient achevé de mettre Pellet en relief, le maire de Nîmes l'éleva à la direction du *Conservatoire municipal de musique*. Les autres écoles de la ville, l'école de dessin, l'école de fabrication, avaient un directeur. Seule l'école de musique n'en avait pas. Elle était alors comme dirigée par sa commission ou plutôt, ainsi qu'il arrive d'ordinaire, par certains membres de sa Commission de surveillance. Le maire vit une anomalie dans cette différence de situation. Il la fit disparaître en soumettant l'école de musique à un règlement semblable au règlement des autres écoles municipales, en lui donnant une organisation pareille aux autres, et en lui nommant le directeur que nous venons de mentionner. Ce choix était justifié à la fois par la compétence de l' élu et par son ancienneté : Pellet, dont nous connaissons maintenant la capacité et le zèle, n'était-il pas le doyen des professeurs de l'école ?

(A suivre)

Paul CLAUZEL.

## PAUL REYNIER <sup>1</sup>

---

« Pourquoi nous livrer aux longues espérances, quand la vie est si courte ? » (2) aurait mélancoliquement soupiré le poète de Tibur, s'il avait eu à déplorer le précoce trépas, qui a ravi si brusquement à l'amour des siens et au culte des lettres cet adolescent inspiré, qui avait nom Paul Reynier.

Pour nous, au souvenir de ces convives d'une heure au banquet de l'existence, de ces passants de génie, fleurs éphémères, touchées prématurément par le vent d'orage, dans tout l'éclat printanier de leurs couleurs et de leurs parfums, nous aimons mieux redire le mot plus profond et plus consolant de la *Sagesse*, que l'Église met sur nos lèvres pour louer les jeunes hommes, ravis à la terre au matin d'une vie déjà pleine de mérites et de vertus : « Ayant peu vécu, il a fourni une longue course. » — *Consummatus in brevi, explevit tempora multa* (3).

Et cet éloge de nos saints livres, nul de ceux qui ont connu les qualités aimables de cette âme si pieuse et si virginale, ou qui ont savouré la rare délicatesse et l'art exquis des compositions du poète, ne nous blâmera de l'appliquer à Paul Reynier.

(1) M. l'abbé Gamber va publier, en 1889, un volume intitulé : *Les Poètes de la Foi*. Nous sommes heureux de tenir de l'obligeance de l'auteur la notice qu'il consacre à Paul Reynier. La reproduction en primeur dans la *Revue du Midi* fera désirer le volume d'où elle est tirée, et qui sera un succès pour le jeune et sympathique professeur marseillais.

(2) *Carin*. lib. 1, 4.

(3) *Sag.* iv, 43.

A l'heure où tant d'autres commencèrent à peine à creuser leur sillon, il avait déjà vu germer la semence, et les premières éclosions prouvèrent qu'il l'avait jetée dans une terre exceptionnellement riche et fertile. Hélas ! elle eut à peine le temps d'y rester quelques heures, et c'est une autre main que celle du poète qui put recueillir la moisson et lier la gerbe aux épis d'or !...

Si Paul Reynier eut vécu plus longtemps, nul doute que son talent, merveilleusement souple, accru et fécondé par le travail et par l'étude, n'eût marqué sa place parmi les premiers écrivains de notre époque, à côté de ses inspireurs et de ses maîtres, Victor de Laprade et Joseph Autran. Comme sa mort fut prématurée et qu'il ne fit que paraître au sein de l'opulente capitale, qui dispense les couronnes éclatantes et assure l'immortalité au génie, sa renommée fut moins répandue et son nom moins célèbre.

D'ailleurs, une excessive modestie l'empêcha toujours de répondre aux impatientes sollicitations de ses amis, qui le pressaient d'imprimer un volume et de livrer ses vers au public. A part quelques pièces couronnées dans les concours des Jeux floraux de Toulouse et de l'Académie de Marseille, ou parues dans les revues littéraires de province, Paul Reynier ne céda jamais à une tentation, qui en a fait succomber tant d'autres, d'un moindre mérite, assurément, et c'est à la tendre affection d'un ami et d'un écrivain distingué, qui fut en même temps son ami le plus intime, que nous devons l'édition posthume de ses *Œuvres choisies*.

Qu'on nous permette de payer ici le tribut de nos regrets et de notre gratitude au prêtre vénéré (1), dont la plume élégante a écrit de si ravissantes pages sur notre poète et l'a fait connaître le premier au monde littéraire, avec la

(1) L'abbé Antoine Bayle.

joie émue d'un père, qui présente à ses amis l'enfant bien-aimé de son cœur. Historien sagace et orateur disert, la mort l'a surpris, lui aussi, au milieu de sa tâche, et dans tout l'éclat de sa renommée, au moment où la liberté de l'enseignement supérieur lui ménageait, au sein de nos Universités catholiques, des triomphes pareils à ceux qu'il avait obtenus dans les chaires officielles. Grâce à lui, un trésor littéraire de plus aura été sauvé de l'oubli.

Sans doute, l'œuvre que Paul Reynier a laissée n'est pas considérable. Mais n'est-ce pas le cas de rappeler à ce propos la belle parole de Méléagre :

« Les vers sont peu nombreux, mais ce sont autant de roses ? » (1) Quand une lyre est de celles qui vibrent à toutes les grandes et pures émotions, il faut peu de choses pour rendre ses accords immortels, et de Paul Reynier nous pouvons bien dire ce que Casimir Delavigne a écrit du plus aimable des poètes grecs :

Anacréon n'a laissé qu'une page  
Qui flotte encore sur l'abîme des temps.

« Heureux, ajouterons-nous avec un judicieux appréciateur du talent de notre écrivain marseillais, heureux ceux auxquels il a été donné de rendre visible à tous cette portion de l'idéal que chacun garde dans son âme. Peu importe que leurs œuvres soient courtes et qu'ils prennent rarement la lyre. La poésie est comme la vertu : un seul acte d'héroïsme, un seul cri d'inspiration suffit pour mettre au nombre des élus (2). »

## I

Né à Marseille, le 10 mai 1832, Paul Reynier n'eut d'abord d'autre éducateur que son père, professeur distin-

(1) Fragments sur *Sapho*.

(2) M. Antonin Rondelet, professeur honoraire à l'Institut catholique de Paris.

gué, et longtemps conservateur de la Bibliothèque municipale. Pendant que les leçons du savant formaient son intelligence au culte du beau et du vrai, la pieuse affection d'une mère exerçait sa jeune âme à la pratique du bien et lui faisait lire son devoir au livre d'une vie profondément chrétienne et vertueuse. Aussi, Dieu, qui veille avec un soin jaloux sur les élus de sa grâce et de son amour, laissait cette fleur virginale s'épanouir doucement à la pure flamme d'un foyer béni, et la gardait des souffles orageux qui auraient pu la flétrir. Orientée de bonne heure vers le ciel et vers l'idéal, jamais l'imagination si ardente et si vive de notre poète ne descendra de ces hauteurs sereines, où elle était si heureusement fixée, et l'éditeur de ses œuvres, qui fut aussi le confident de ses pensées intimes, pourra nous affirmer que son jeune ami n'a jamais rien écrit qui ne fût digne d'une plume chrétienne.

Quand des caresses de la famille, l'heure vint où Paul dut passer à un régime plus grave et plus austère, il ne fut point dépaysé dans les murs du Petit-Séminaire du Sacré-Cœur, qui jouissait si justement de la confiance des meilleures familles marseillaises. Là, Paul devait retrouver les mêmes trésors de tendresse et de paternelle sollicitude qu'auprès de sa famille ; là aussi, la Muse devait le marquer au front de ses premiers baisers, et allumer dans son cœur le feu sacré de l'inspiration.

Écoutons-le nous raconter lui-même la genèse de sa vocation poétique : rien n'a plus de charme et de fraîcheur que ces premiers sourires du génie à son berceau :

Le fer n'avait jamais touché mes boucles d'or ;  
Mon soleil de printemps ne comptait pas encor  
Ses neuvièmes nids d'hirondelles.  
Près d'une mère, au sein des champs, loin des cités,  
Mes jours d'enfant coulaient, coulaient comme enchantés,  
Belle innocence, sous tes ailes.

A cet âge, où l'on n'a qu'un seul rêve, le jeu,  
 Je ne rêvais rien autre et je n'avais de feu  
     Que pour cette aimable folie.  
 Jouer était l'espoir de tous mes lendemains,  
 Lorsqu'un jour, je ne sais comment Dieu, dans mes mains  
     Mit le volume d'Athalie.

Les antiques feuillets au vent s'étant ouverts ,  
 Je lus presque au hasard, je lus les premiers vers ,  
     Je tournai la première page,  
 Je lus encore. Enfin, un ineffable attrait  
 Me retint sur le livre et je le lus d'un trait ,  
     Ainsi qu'on boit un doux breuvage.

Quand je n'entendis plus l'harmonieuse voix ,  
 Je dis, car dans mon cœur pour la première fois  
     Vibrant une fibre secrète ,  
 Je dis, comme Corrége, aux pieds de Raphaël,  
 Je dis, en regardant et la terre et le ciel,  
     Et moi, j'étais aussi poète !...

Et j'osai, dès cette heure, essayer quelques chants... (1)

On devine quelle était la valeur de ces juvéniles essais. Mais ce qu'il nous est permis d'admirer sans réserve, c'est la rare précocité de cet enfant, qui, à l'âge où l'on cesse à peine de bégayer, parle déjà la langue des dieux, comme si un esprit invisible lui en avait révélé les secrets.

Dans un charmant discours sur la *Puissance du travail*, fait au collège Stanislas en 1843, Ozanam a rappelé Bossuet s'enfermant, à l'âge de six ans, dans la bibliothèque de son oncle, et remplissant, dès sa seizième année, l'hôtel de Rambouillet et la Sorbonne de l'éclat naissant de son éloquence. Les historiens de Montalembert nous montrent aussi le futur défenseur de l'enseignement libre, enfermé de six à dix ans dans la bibliothèque de son grand père, et s'instruisant à l'école des grands parlemen-

(1) Œuvres choisies, p. 78.



taires anglais, dont il faisait sa lecture assidue. On n'a pas assez remarqué peut-être que cette étonnante précocité est moins rare chez les poètes, et que tous ou presque tous ont commencé de bonne heure à rythmer leurs impressions et leurs rêves, comme pour mieux attester la vérité de cet adage : *Nascuntur poetæ*.

A partir de sa troisième, Paul Reynier se livra aux caprices de la muse avec une ardeur et une facilité qui auraient pu lui faire dire comme à Ovide : « *Quidquid tentabam scribere, versus erat.* » C'est en vain, qu'effrayés d'une fécondité qui serait peut-être devenue dangereuse, ses maîtres essaient de mettre un frein à ce débordement de rimes, et d'offrir à la passion de leur élève un salutaire dérivatif dans l'exercice largement autorisé du vers latin. La forme et l'expression changent, mais non la verve et l'inspiration, et bientôt l'interdit étant levé, l'enthousiaste écolier peut se donner librement carrière et suivre en paix l'irrésistible attrait d'une réelle vocation.

## II

A cette heure de sa vie, et au sein de ce collège où son souvenir est toujours si vivant et si cher, nous aimons à nous représenter Paul Reynier tel qu'un des plus éminents critiques de notre époque, le spirituel et infatigable auteur des *Samedis*, nous a dépeint un autre poète, frère du nôtre par le génie et par le cœur, Maurice de Guérin. « Un soir d'été, dit M. de Pontmartin, on me montra dans la cour un élève, à peu près de mon âge, dont la pâle et mélancolique beauté, le regard triste et doux, me frappèrent. Il ne jouait pas, il ne lisait pas, il semblait rêver ; pendant que notre conversation, se ressentant à la fois de l'âge que nous avions et de celui que nous voulions avoir, discutait pêle-mêle des chances du concours général et des chefs-d'œuvre secrètement apportés du cabinet litté-

raire, il se tenait à l'écart, non par fierté ou par dédain, mais parce qu'il était de ceux qui trouvent, parfois sans la chercher, la solitude au milieu des hommes. Bien qu'il fût des premiers de sa classe et désigné comme lauréat, on devinait que ces couronnes, auxquelles notre présomption puérile attachait tant d'importance, lui causaient peu d'émotion et peu de joie : son idéal était en lui-même, ou dans des horizons lointains où il avait laissé la meilleure partie de lui-même. Du fond de cette cour retentissante, il le poursuivait, il lui parlait, il l'entendait assez distinctement pour en être absorbé... »

Plus heureux que Maurice de Guérin, Paul Reynier n'a jamais connu les angoisses du doute, et les déchirements intimes que la fuite des croyances apporte au cœur désenchanté. Sa foi virile et mieux trempée l'a préservé de ces perpétuelles agitations dont a si cruellement souffert l'auteur du *Centaure*, et qui auraient fait à l'âme de Maurice de Guérin une irrémédiable blessure, si dans une sœur bien aimée, Dieu ne lui avait fait trouver un ange, pour la panser et la guérir.

### III

Les murailles qui protègent la vie de l'écolier contre le tumulte du monde et les bruits troublants des événements politiques, ne sont pas si épaisses et si infranchissables, que la rumeur des grandes catastrophes et des bouleversements sociaux ne puisse parfois s'y faire entendre.

Aussi bien la génération, qui arrivait à l'âge mûr, lorsque Paul Reynier était encore sur les bancs, s'était passionnée plus que d'autres pour les grands combats qui se livraient au dehors, et c'est dans les rangs de la jeunesse des écoles, que les héros de ces luttes fameuses avaient rencontré leurs plus dévoués partisans et leurs plus chauds admirateurs.

Les contemporains de notre poète avaient hérité de cette noble ardeur, et leur âme était prête à vibrer à l'unisson de l'âme de leurs frères, qui consacraient leur vie à la défense des plus nobles et des plus saintes causes. Heureuse époque, où des cœurs de seize ans, dévorés des plus purs enthousiasmes, se sentaient impatients de prendre part à la mêlée, et se confiaient, dans des pages immortelles, le secret de leurs généreux désirs et de leurs chevaleresques espérances ; où, pour l'amour du Christ et de l'Église, on aurait volontiers donné son sang et subi le martyre ; où, comme les paladins du moyen-âge, Montalembert et son ami de collège, se liaient, pour la défense de leur foi religieuse, par un pacte étonnant et magnifique, « qu'on ne peut lire, dit M. Cochin, sans croire qu'on a sous les yeux je ne sais quel parchemin oublié d'une croisade d'enfants. »

Dès lors, comment s'étonner que les scènes sanglantes qui se déroulaient sous les murs de Paris, pendant les journées de février 1848, aient frappé l'imagination de Paul Reynier, et surtout que l'héroïque mort de l'Archevêque de Paris, faisant tressaillir à la fois son cœur et sa lyre, lui ait inspiré un cantique de deuil, dont les mâles et pathétiques accents mirent en pleine lumière les brillantes qualités du jeune humaniste et le désignèrent publiquement à l'attention des lettrés, qui purent l'entendre et l'applaudir.

Le lendemain du jour où Paul Reynier lisait, dans la séance de la distribution des prix, son ode sur le *Bon Pasteur*, il quittait définitivement le collège, pour achever dans sa famille son éducation littéraire et philosophique, sous la direction d'un des prêtres les plus éminents du diocèse de Marseille, l'abbé L. Guiol qui devint plus tard recteur des Facultés catholiques de Lyon.

## IV

Quand le moment fut venu de choisir une carrière, quel que fût son désir de se vouer à la poésie, Paul comprit avec raison dit son biographe, « que si la littérature est le plus délicieux moyen d'employer ses loisirs, elle est le plus détestable des métiers. » C'est ainsi que Paul Reynier fut amené, comme tant d'autres, à donner des leçons de grammaire et de langue latine. Bientôt un ami de son père, le savant docteur Clot-Bey, qui préparait divers travaux de médecine et d'importantes publications sur l'histoire de la science médicale en Égypte, vint le délivrer de ses nobles mais fatigantes et monotones occupations, en lui offrant auprès de lui une charge de secrétaire, que Paul Reynier s'empressa d'accepter. Dès lors, l'avenir du poète était assuré, et les loisirs nombreux, que lui laissaient ses nouvelles fonctions, lui permirent de satisfaire en toute sécurité et avec toute l'indépendance désirable les impérieuses aspirations de son cœur.

Les divers voyages qu'il fit en compagnie du docteur Clot-Bey à Rome, en Allemagne, en Suisse et en Égypte, en ouvrant de vastes et magnifiques horizons à son âme si impressionnable et si éprise des grands spectacles de la nature et des chefs-d'œuvre de l'art, furent pour lui la source des plus pures émotions, en même temps qu'ils contribuèrent puissamment à développer ses facultés poétiques.

Les rapports qu'il eut avec le célèbre promoteur du percement de l'Isthme de Suez, M. de Lesseps, faisaient déjà concevoir à sa famille et à ses amis les plus riantes espérances, lorsque la mort vint soudainement briser tous ces rêves de fortune et de félicité terrestres. Paul n'eut pas même cette consolation, si douce pour ceux qui partent, de pouvoir embrasser une dernière fois les êtres

qu'il aimait si tendrement, et sa mère arriva trop tard pour recevoir son dernier soupir. Le 11 mars 1856, il s'endormait pieusement dans les bras de la religion et de l'amitié, sous ce ciel brumeux de Paris, qui l'avait accueilli et fêté dans ses salons les plus célèbres.

Quelques jours avant de mourir, le poète chrétien avait accordé sa lyre pour chanter la Vierge Marie, et la muse sainte qui l'avait visité, presque à son berceau, aux premiers jours de son enfance, était venue l'entretenir encore, sur sa couche d'agonie douloureuse, et projeter sur son front de marbre un rayon de l'éternelle clarté. Ainsi, au soir d'une journée orageuse, il arrive que le soleil déchire tout-à-coup le ciel grisâtre, et illumine de sa lumière d'or les crêtes empourprées de nos montagnes.

## V

Le rapide récit que nous venons de faire de la vie si courte, mais si pleine, de Paul Reynier, n'a laissé voir que le dehors de cette nature d'élite et si magnifiquement douée. Ce qu'il faudrait pénétrer maintenant, c'est son âme, pure et virginale entre toutes, sincèrement pieuse et croyante, chantant son Dieu comme elle le priait, et s'ouvrant aux effusions de l'amour comme une fleur se livre à la brise et à la rosée du matin; non pas inaccessible à ces luttes cruelles et à ces troublantes obsessions dont se plaignaient les saints eux-mêmes et dont l'Apôtre aurait voulu se délivrer, mais courageuse, et fière d'une liberté qui, grandissant le péril, rendait plus chère et plus précieuse la victoire; humble enfin, et sachant combien sont éphémères les roses que le monde effeuille sous nos pas, — ces *nimum breves rosæ*, dont parle Horace, — et combien décevants les sourires qu'il nous prodigue pour mieux nous enchaîner.

Quel contraste entre ce vaillant et généreux chrétien, et

cette jeunesse contemporaine dont un éminent religieux faisait naguère cette peinture désolée : « Il arrive qu'à vingt ans, à l'âge des floraisons exquises et embaumées, des foules d'adolescents n'abordent la vie virile qu'avec une intelligence, d'où sont bannies les croyances religieuses, avec un cœur profané et blasé, avec un corps énérvé, parce que, grâce à la précocité des plaisirs illicites et à une curiosité trop tôt surexcitée, tout a été senti, goûté, épuisé. Ils sont là, tête vide et cœur vide. En vain essaie-t-on de les arracher à cette mortelle léthargie ; en vain les berce-t-on de ces mots harmonieux, plus sonores encore par l'idée qu'ils apportent, d'enthousiasme, de dévouement, de sacrifice, de liberté, même d'amour ; rien ne vibre dans ces âmes envahies parce qu'on a appelé une végétation de mort. Elles se replient sur elles-mêmes, dans un égoïsme très sincère à la fois et très savant... » (1)

Rien de ce sombre pessimisme qui ravage les jeunes âmes de notre temps n'avait atteint le cœur vraiment pur et admirablement viril de Paul Reynier. Ce n'est pas qu'il n'ait eu, comme toute créature humaine, ses heures d'âpre et d'amère mélancolie, et qu'il n'ait souffert de ces nobles tourments qui faisaient dire au prophète, impatient de prendre son vol loin de notre vallée de larmes : « Hélas ! hélas ! que mon exil s'est prolongé ! » C'est l'écho de cette plainte douloureuse que nous entendons dans ces beaux vers :

Ah ! plutôt la souffrance avec son dard sanglant,  
 Que cette douleur sourde et ce mal accablant,  
     Sous qui toute force succombe,  
 L'ennui, cet air pesant, léthargique, glacé !  
 Ah ! plutôt que ce poids sur mon cœur oppressé,  
     Plutôt le marbre d'une tombe.

(1) Le P. Lallemand, de l'Oratoire. *A travers la littérature*, pages 312, 343.

S'ennuyer, se sentir mort dans un corps vivant,  
Ne plus trouver de charme au ciel, aux jeux du vent,  
    Dans le feuillage qu'il balance ;  
Aux flots même, à ces flots si beaux à voir couler,  
Aux oiseaux chuchotants qu'on entend babiller,  
    A la majesté du silence !

S'asseoir, ouvrir en vain ses poètes chéris,  
Promener au hasard sur leurs vers favoris  
    Un œil impuissant à les lire ;  
Et laissant échapper le livre aux pages d'or ,  
Le rouvrant de nouveau, le refermant encor ,  
    Dormir le front sur cette lyre !

Plus qu'un autre, le poète chrétien, toujours emporté par d'irrésistibles aspirations vers un idéal que les profanes ignorent, mais qui, pour être deviné et pressenti par les imaginations ardentes et les âmes délicates, ne reste pas moins intangible et s'évanouit, à mesure qu'on croit l'atteindre, le poète chrétien connaît ces angoisses des rêves déçus et des désirs irréalisés. Comme ce doux et pieux écrivain, dont l'abbé Perreyve nous a laissé un si attachant portrait, Paul Reynier aurait pu dire : « La splendeur d'une soirée d'été, le calme d'un paysage, un souffle de vent tiède de printemps qui me passe sur le visage, la divine pureté d'un front de madone, une tête grecque, un vers, un chant, que tout cela m'emplit de souffrance ! Plus la beauté entrevue est grande, plus elle laisse l'âme inassouvie et pleine d'une image insaisissable. » (1)

Aussi bien est-ce ce sentiment de l'idéal, cet amour intense de l'Infini « qui font la beauté, la grandeur, les souffrances, les cris émus du vrai poète, et les attendrissements dont involontairement nous environnons son front meurtri. Il voit les beautés de la terre ; il tressaille. Mais bientôt elles pâlissent ; on dirait des voiles qui s'écartent,

(1) Alfred Tonnellé. *Fragments sur l'art et la philosophie.*

des rideaux qui se lèvent, pour laisser apparaître la beauté immatérielle. Il la contemple ravi ; il veut la peindre ; il cherche au moins à en reproduire quelque ombre ; il n'y atteint pas ; et ses efforts impuissants, ses désespoirs, ses larmes montrent assez que la beauté qu'il entrevoit est insaisissable, précisément parce qu'elle est infinie. » (1)

## VI

C'est aussi dans la recherche de cette surnaturelle beauté que Paul Reynier doit trouver ses inspirations les plus heureuses, et quand il chante, c'est toujours :

les yeux  
Dans une extase sainte attachés sur les cieux  
Et les doigts posés sur sa lyre.

Pour lui, surtout dans les temps troublés où nous sommes, la poésie est un véritable apostolat, et il en a défini le sublime caractère dans un vers admirable, bien digne de servir de devise à tous les poètes chrétiens :

L'art est un sacerdoce et le génie un prêtre.

Puis, emporté par son esprit de prosélytisme, voici qu'il défend la virginité de la muse contre les cyniques qui voudraient la flétrir :

Descendants méprisés du troupeau d'Épicure,  
Flétris du nom sanglant du poète romain,  
Laissez la poésie à sa mission pure :  
Vos instincts ne sont pas les lois du genre humain.  
Laissez-la consoler, chanter, prier sans cesse ;  
Pour elle, le passé ressemble à l'avenir :  
Tant que l'homme vivra de joie et de tristesse,  
Ses hymnes seront faits pour prier et bénir.

(1) Mgr Bougaud. *La Religion et l'Irréligion*, p. 79-80.



N'est-ce pas là la conception antique de la poésie, telle qu'elle existait déjà pour les peuples primitifs, alors que le *vates* était tout à la fois chantre, prophète et prêtre ? Et dans des temps moins éloignés de nous, n'est-ce pas encore la pensée d'Horace, qui, malgré l'épicurisme dont il se vante, ne veut reconnaître comme poète que celui dont l'esprit se rapproche plus que les autres de l'esprit des dieux, *cui mens diviniior* ?

Si, comme l'a dit Lamartine :

Notre âme est un rayon de lumière et d'amour,  
Qui, du foyer divin détaché pour un jour,  
De désirs dévorants loin du ciel consumée,  
Brûle de remonter à sa source enflammée,

l'âme du poète, cette fille du ciel, égarée parmi les hommes, ne devra-t-elle pas être attirée sans cesse vers sa radieuse patrie, et y entraîner avec elle ceux qu'elle enchante et fait tressaillir ? Et comme elle nous plaît, cette délicieuse pensée de sainte Hildegarde, l'illustre abbesse du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, qui appelle l'âme une *symphonie*, *symphonialis est anima*, mais une symphonie d'accords célestes, « voix de l'esprit d'en haut, dont la musique de ce monde n'est qu'une imitation dégradée ! »

Il vous souvient peut être de la touchante et mélancolique ballade que Longfellow a chantée sous ce titre : *Excelsior* ! Il gravit hardiment la rude montagne alpestre, le jeune pèlerin qui porte gravée sur sa bannière cette étrange et audacieuse devise. Il fuit la terre désolée et ses horizons trop étroits ; ce qu'il faut à ses ardents regards et à sa mâle poitrine, c'est la vue des espaces sans limite et l'air pur des sommets inexplorés....

*Excelsior* ! ce devrait être la devise de tout poète. Ce fut celle de Paul Reynier et il y resta fidèle jusqu'au dernier jour. Comme le mystérieux voyageur de la ballade, sa muse a horreur des régions basses et fangeuses, et voilà que d'un coup d'aile elle s'élance vers les cimes. Mais elle

n'y monte pas seule, c'est la foi qui la soulève de terre et soutient son vol à ces vertigineuses hauteurs. Là, de ce cœur enthousiaste, la prière s'échappe et le cantique monte, mélodieux comme la voix de l'orgue, parfumé comme une vapeur d'encens.

Jésus enfant et souriant entre les bras de sa mère, — la Vierge qui fut le premier et le dernier objet de ses chants, — saint Jean l'Évangéliste dont la suave et attrayante figure devait plaire à son cœur aimant et chaste, — Madeleine, l'amie du Christ, si chère aux chrétiens de Provence, — Pie IX dont il pleure les ineffables angoisses et célèbre le triomphant retour, — les anges, « ces fleurs du ciel, » — les enfants, « ces anges de la terre : » tels sont les thèmes préférés de ses cantiques, ceux qu'il a dû murmurer à genoux, comme Angelico de Fiesole peignait ses extatiques madones.

De tous les mystères et de tous les types que le christianisme lui offrait, ce sont les plus gracieux et les plus aimables que notre poète choisit, parce qu'ils allaient mieux à sa nature tendre et délicate. Bien différent en cela d'Édouard Turquety, son émule et son devancier, dont les tableaux ont souvent des couleurs si sévères, ses fines esquisses ont toujours je ne sais quoi de doux et de souriant, qui fait penser à une région plus haute, où les anges passent et repassent baignés dans une vaporeuse et pure lumière. Ce n'est pas que ces créations manquent de vie et de relief; sans tomber dans un grossier réalisme, Paul Reynier a su leur donner ce souffle puissant, qui en fait plus que des êtres de raison et que des rêves, et par cette intensité de vie et de chaleur dont il les pénètre, notre poète nous paraît tenir plus de Raphaël que d'Angelico.

Mais il importe d'étudier de plus près son œuvre, afin d'en mieux saisir le caractère et les divers aspects.

## VII

Voici d'abord que, dans un tableau achevé de grâce et de pieuse mélancolie, le poète nous représente, au soir d'un beau jour et sous la verte ramure des grands arbres, un « blond et folâtre enfant, » que son ami Jésus enlève aux cieux. Le fils de Marie, qu'il avait rencontré dans sa course à travers la campagne, lui est apparu dans un songe, et lui a dit les merveilleuses beautés de l'Éden éternel, où plus que sur la terre il y a de joies et de sourires.

Ma prairie est bien plus belle ;  
Viens dans mes jardins charmants,  
La moindre rose étincelle  
Plus qu'ici les diamants.

Les papillons y rayonnent  
De bien plus riches couleurs,  
Et des fruits d'or y couronnent  
Les arbres chargés de fleurs...

Là des troupes enfantines,  
Compagnes de tous mes jeux,  
Font de leurs voix argentines,  
Un tumulte harmonieux.

De leur brillante phalange,  
Pour toi, les rangs s'ouvriront,  
Tu porteras comme un Ange,  
Une étoile sur le front...

La voix expire, le rêve  
S'évapore. — Mais, hélas !  
En vain l'aurore se lève,  
L'enfant ne s'éveille pas.

Ses paupières étaient closes  
Par le sommeil éternel ;  
Il ne cueillit plus de roses  
Que dans les jardins du ciel !... (1)

(1) Œuvres choisies. *L'Enfant et le Petit Jésus*, p. 149.

T. IV, 12<sup>me</sup> liv., Décembre 1888.

Ainsi dans l'immortelle ballade de Jean Reboul, sur le berceau d'un autre enfant, un « ange au radieux visage » murmurait la même prière, et vers les sphères étoilées « avec lui prenait son essor. » Mais combien le Jésus de Paul Reynier nous paraît avoir plus de grâce, et son Paradis plus de charmes et d'irrésistibles attraites pour la jeune âme qui l'écoute, parce qu'il répond mieux à son idéal enfantin et à ses rêves printaniers !

Après le Sauveur, sa divine Mère. C'est d'elle et de son divin Fils que notre poète veut être le chantre et redire sans cesse l'amour.

Mais il est si doux d'entendre  
Ton nom mystérieux et tendre  
Dans la brise ou les flots émus !  
Il est si doux au cœur qui t'aime  
De trouver partout un emblème  
Et de toi, mère, et de Jésus !  
Voilà, poète, les tendresses,  
Voilà les saintes voluptés,  
Seules dignes de nos caresses  
Et de nos hymnes enchantés.... (1)

Et quelle joie d'aller voir la vierge, au terme de son terrestre exil.

Mourir ! se dégager du vil poids de ses fers,  
Entrer dans la prairie,  
Boire aux fleuves du ciel l'oubli des maux soufferts,  
Et vous voir, ô Marie ! (2)

Il la voit sans doute maintenant dans ce ciel où allèrent la chercher tant de fois sa prière ardente et son imagination d'artiste, le pieux poète, qui, deux semaines avant sa mort, la chantait eucore dans *l'Arbre de la Vierge à Matarid*. Ce fut là le chant du cygne, et les Jeux floraux le couronnèrent, comme ils avaient couronné son premier hymne

(1) Ibid. *A Marie*, p. 406.

(2) Ibid. *Hymnes du Soir*, p. 486.

à Marie. Ainsi, entre deux lys d'argent, s'est épanouie cette belle âme, plus candide et plus radieuse que ces fleurs symboliques qui furent le prix de ses triomphes littéraires.

## VIII

Au pied de la croix, où expirait le Sauveur des hommes, à côté de Marie, debout comme un sacrificateur et résigné comme une victime, on voyait aussi Jean l'Évangéliste et Marie-Madeleine. Ce groupe d'élite, que le Christ a voulu contempler une dernière fois de son regard mourant et associer à son agonie douloureuse, Paul Reynier l'évoque dans des vers superbes, et pour le faire revivre, il a taillé dans le Paros sans tâche deux statues d'une éblouissante splendeur.

Dans son poème de Saint Jean, il adopte la tradition ou plutôt la légende, qui nous représente l'Évangéliste comme le fiancé des noces de Cana. — « Or le festin étant fini, le Seigneur Jésus fit venir Jehan à l'écart, lui disant : — Laisse là cette tienne épouse et suis-moi et je te conduirai à des noces bien autrement grandes que les présentes. — Tout incontinent, Jehan le suivit. En ce donc que le Seigneur assista à des noces, il approuva le mariage comme étant institué de Dieu, mais en ce sens qu'il appela Jehan du milieu de ses noces, il nous donna apertement à entendre que le spirituel mariage est moult plus grand que le charnel. » (1)

Il a longtemps marché, le bel adolescent !  
La sueur de son front goutte à goutte descend,  
L'azur de sa tunique est blanchi de poussière.  
Bethsalde l'a vu, devant la lumière,  
De ses remparts lointains et du toit paternel  
Sortir, lorsque la nuit régnait encore au ciel.

(1) *Méditations sur la vie de Notre-Seigneur* (par saint Bonaventure, ch. xx, trad. de Dom le Bannier).

Jean est son nom. Pêcheur du lac de Galilée,  
 Il longe de ses bords la fertile vallée,  
 Et jamais, vers Cana, pèlerin plus charmant  
 Ne cotoya des flots le contour écumant.  
 Des vierges dont il a la grâce enchanteresse  
 Il semble avoir aussi la touchante faiblesse.  
 L'innocence et l'amour brillent dans ses yeux bleus,  
 Sur son cou doucement flottent ses blonds cheveux,  
 Et d'un geste élégant, sur l'épaule il replie  
 Du pan de son manteau la molle draperie... (1)

La vierge qui l'attend est la sœur de l'époux des Cantiques, et la voix du bien-aimé qui la réveille est un écho de l'épithalame de Salamon :

Viens, ô ma bien-aimée ! à l'hiver triste et sombre  
 Succèdent les beaux jours et les soleils sans ombre.  
 Le vent fait dans la plaine ondoyer la moisson ;  
 C'est du chant des oiseaux la riante saison.  
 La colombe gémit, et de ses ailes blanches  
 Dans les bois du Carmel vient effleurer les branches.  
 Les vignes sont en fleurs, les épis sont dorés,  
 Les figuiers mûrissants à leurs fruits azurés  
 Prodiguent les trésors d'une sève embaumée... (2)

Cependant le jour baisse et s'enfuit. Épuisé de fatigue, le voyageur s'endort, et voilà que dans l'air frémissant et parfumé, deux chants résonnent, l'un comme un accord de harpe angélique, l'autre avec la molle cadence d'un luth d'Ionie. Aux joies terrestres de l'hymen rêvé, tandis qu'une voix l'invite, l'autre le convie aux noces mystérieuses avec l'Agneau.

Mais l'heure est venue, et dans le modeste cénacle, les convives prennent place au festin que Jésus préside et qu'il va divinement sanctifier.

Là s'arrête ce poème inachevé, qu'on prendrait volontiers pour un fragment de bas-relief, retrouvé autrefois

(1) Œuvres choisies, *saint Jean*, p. 251.

(2) Id., *ibid.*, p. 152.

dans un temple grec et servant aujourd'hui à orner l'autel du vrai Dieu, tant le peintre y a su harmonieusement mêler les couleurs antiques et profanes aux pures et délicates images de nos livres saints.

## IX

Si saint Jean est le type de l'innocence conservée, Madeleine est le plus touchant modèle de l'âme coupable purifiée par ses larmes et par ses regrets. Dieu, qui est tout ordre et toute harmonie, ne dédaigne pas de rapprocher les contrastes, et s'il lui a plu, à l'heure suprême de sa Passion, d'appeler près de lui l'apôtre chaste et la pécheresse de Magdala, c'est qu'il a voulu que sur le Calvaire comme sur tous les chemins de ce monde, le même amour pût allumer les mêmes flammes au cœur des vierges et des repentis.

Mais le jour de son trépas n'est pas encore venu. Ce soir-là, il est assis à la table de l'opulent Pharisien, dans le triclinium pavé de marbre, le Christ Jésus, mais pensif et rêveur, malgré les chants harmonieux qui retentissent, pendant que les jeunes esclaves portent autour des conviés les amphores pleines d'un vin généreux. S'il se tait, voyant les rayons de son front et le feu de son regard, c'est que dans la salle fastueusement parée, il cherche vainement un cœur qui l'aime :

Tout à coup, de jeunesse et de grâce éclatante,  
Traînant les longs replis d'une pourpre flottante,  
Une femme, à pas lents, s'avance vers Jésus.  
Le ciseau semble avoir modelé ses pieds nus.  
Les prés ont moins de fleurs, les cieux ont moins d'étoiles,  
Qu'on ne voit scintiller de perles sur ses voiles.  
... Non, tout ce que la Grèce aux rêves immortels  
A mis de plus riant sur ses riants autels,  
Les naïades, penchant d'élégantes amphores,  
Les muses, sur des luths posant leurs doigts sonores,

Ni les trois jeunes sœurs qui livrent en dansant  
Leur ceinture légère au zéphyr caressant ;  
Ni Diane, à côté d'une biche endormie ,  
Tirant de son carquois une flèche ennemie ;  
Ni Vénus, secouant aux bords des flots amers  
Ses cheveux argentés de l'écume des mers ;  
Ni ce dieu rayonnant d'une enfance éternelle,  
Appuyé sur un arc qu'il voile de son aile ,  
Nul n'avait tes attraits éblouissants et doux ,  
Madeleine, et ton front les eût fait pâlir tous. (1)

Cette peinture, d'un goût si achevé et dont l'art profond est d'un maître , vous paraît peut-être un peu profane et presque sensuelle. C'est que la belle Orientale , saisie de honte et de remords, n'a pas encore brisé ses chaînes criminelles avec son urne d'albâtre aux pieds de Jésus. Voilà pourquoi sur ce front et dans ces regards , la grâce de l'ange s'allie aux charmes impurs du démon, jusqu'à l'heure où l'amour, qui a survécu dans cette âme à toutes les voluptés et à toutes les souillures , la prosternera tout entière devant Celui dont la mystérieuse beauté l'a séduite et doit la sauver.

Quand la Judée , qui a connu ses fautes et admiré sa conversion , ne veut plus de ses larmes et l'expose au caprice des flots , c'est la Provence qui la recueille , et la Sainte-Baume qui abrite la pénitente inconsolée.

Sous le ciel de Provence, il est une colline  
Dont le soleil jamais ne perce la bruine ;  
La pluie à flots glacés inonde son plateau,  
Où d'éternels frimas jettent leur blanc manteau.  
Sur le pic le plus froid de cette froide crête  
Se creuse en noirs détours une grotte secrète,  
Asile dédaigné des renards et des loups.  
On y montre le roc usé par tes genoux,  
Madeleine ; c'est là que pendant vingt années ,  
Tu passas dans les pleurs tes nuits et tes journées.

(1) Œuvres choisies, *Madeline*, p. 231.



Comme la tourterelle, hôte plaintif des bois,  
Dont le vent t'apportait la gémissante voix,  
Tu n'avais qu'un seul cri, triste, amoureux et tendre,  
Mais les anges et Dieu se plaisaient à l'entendre.  
Telle fut ta douleur que des pleurs de tes yeux  
Une source, à ta mort, s'est formée en ces lieux,  
Au bout de deux mille ans, elle y distille encore ,  
Et quand le pèlerin, sous la grotte sonore,  
Entendant de cette eau le monotone bruit,  
Et ne distinguant rien dans cette épaisse nuit,  
Écoute, sans la voir, la source sanglotante,  
Il croit voir soupirer la belle pénitente ,  
Celle qui pécheresse et sainte tour à tour ,  
Fit le plus haut miracle accompli par l'amour. (1)

L'harmonie enchanteresse et la fine ciselure de ces vers, l'éclat et la hardiesse des images, le charme et l'exactitude des descriptions, et, par dessus tout , le sentiment si vrai et l'émotion si sincère du récit , que traverse un souffle d'amour très pur et très idéal, témoignent de la puissante vitalité de cette intelligence en pleine maîtrise d'elle-même, et capable des plus hautes conceptions. D'autres ont pu fouiller plus profondément leurs phrases, sculpter leur style avec plus de recherche et d'affectation dans les détails, ouvrager plus habilement leurs mots et briller leurs images. Mais s'il est vrai que le poète soit autre chose qu'un ornemaniste et un orfèvre, et si avant les splendeurs de la forme, il doit se préoccuper de faire vivre une âme, qui éveille , grandisse et réchauffe la nôtre , on ne peut nier que des compositions aussi parfaites que celles de Madeleine et de saint Jean n'assurent à leur auteur ce titre de poète, qu'il mérite à tant d'égards.

## X

Aussi bien, les deux pièces que nous venons d'analyser révèlent-elles en Paul Reynier une réelle aptitude à sentir

(1) Id., *ibid.*, p. 238.

vivement et à peindre la nature , et surtout à donner aux sites et aux paysages qu'il nous décrit le cadre qui leur convient. Les lignes onduleuses des âpres et maigres collines de la Judée, les horizons mélancoliques et l'immensité morne des déserts, où, par les nuits bleues et transparentes, se déroulent harmonieusement les caravanes , la magique lumière qui baigne et inonde les plaines solitaires et les sommets dépouillés , tout ce qui fait le charme et la poésie de la terre palestinienne et orientale , Paul Reynier nous en donne une saisissante et très claire vision.

Mais plus encore qu'avec les choses , il a vécu avec les hommes qui ont peuplé ces lieux consacrés , et qui ont vécu et chanté sur ces cimes ou au bord de ces lacs. La Bible a été de bonne heure son livre de prédilection , et comme le feront toujours les meilleurs et les plus grands génies de l'humanité, il s'est abreuvé longuement à cette source intarissable. Épris d'enthousiasme pour les hymnes immortels du Roi prophète et pour les cantiques désolés de Jérémie, il a voulu tenir aussi entre ses mains le cinnor des bardes sacrés, et les sons qu'il en a tirés ne sont pas trop indignes des maîtres divins qu'il a pris pour modèles.

Hâtons-nous d'ajouter que ces modèles ne sont pas les seuls, et que s'il a demandé à nos Livres-Saints le sujet et la matière de ses plus belles compositions, il s'est complu aussi dans les riantes fictions du merveilleux profane et que, pour avoir gravi plus souvent les hauteurs mystiques du Thabor et du Sinaï, il n'a pas dédaigné les sommets du Pinde et de l'Hélicon.

Après la terre que Jésus a foulée et qu'il a sanctifiée de sa présence, la Grèce et la Provence ont captivé de bonne heure son imagination et son cœur. D'ailleurs comment ne l'aurait-il pas aimée avec toute la tendresse d'un fils et l'enthousiasme d'un artiste, cette gracieuse et charmante

Hellénie, à qui Marseille a dû le jour et d'où nous vinrent nos fondateurs et nos ancêtres?

Aussi bien c'est en Orient que s'était écoulée la première enfance de Paul Reynier, et c'est de là qu'il avait rapporté ce luxe d'images, et ces chaudes couleurs dont il anime tous ses tableaux.

En versant un peu de leur sang généreux dans les veines de notre poète, les Hellènes lui avaient aussi communiqué un sentiment très profond de leur art et de leur génie. C'est ce qu'attestent les études antiques d'*Illus*, de *Néré*, et de la *Bacchante*, dans lesquelles l'élève de David et l'admirateur des Évangiles se montre, avec un égal succès, le disciple de Théocrite et d'Anacréon, et atteste la prodigieuse souplesse d'un talent qui savait prendre tous les tons et aborder tous les genres.

*Illus* est une touchante élégie sur un enfant noyé dans l'Eurotas en cherchant à retenir un ramier qui s'échappait de ses mains. A d'autres le sujet aurait pu paraître futile et aride. L'imagination féconde du poète a su en faire un chef-d'œuvre de délicatesse et de naturel, et nous intéresser vivement à cette petite scène, dont les détails semblent éclairés par l'atmosphère limpide et le soleil radieux de la Grèce.

Un cri part, l'air gémit dans l'écho des vallées,  
Du paisible Eurotas les ondes sont troublées,  
Mais bientôt tout se tait, . . . Sous ces folâtres jeux,  
Le zéphir vient calmer leur cristal orageux,  
Et des cygnes craintifs que son souffle ramène,  
La foule rassurée, en chantant, s'y promène.  
Les derniers feux du jour rougirent l'horizon ;  
Le soir de sa rosée argente le gazon,  
Phébé blanchit les cieux, l'ombre y tendit ses voiles,  
Et la nuit se para de son colier d'étoiles.  
Quand brilla du matin le rayon éclatant,  
Sur les eaux reparut le jeune corps flottant.  
Mais adieu les attraites qui le paraient la veille :  
Clos étaient ses yeux bleus et sa bouche vermeille,

L'eau sur son cou marbré collait ses cheveux blonds.  
D'un lis éblouissant, jeune roi des vallons,  
Pour parer son cercueil on cueillit une branche,  
Mais sa joue en pâleur effaça la fleur blanche.  
Sur la rive du fleuve on creusa son tombeau... (1)

Dans *Téos* et *Pathmos* l'auteur met aux prises la muse chrétienne et la muse antique. « Le riant séjour d'Anacréon et le sombre lieu d'exil de l'apôtre bien-aimé, les voluptueux souvenirs d'une vie d'égarement et les saintes tristesses des augustes mystères, le délire du plaisir et les terreurs de l'Apocalypse passent alternativement devant nous. De tels rapprochements présentent des écueils de plus d'une sorte. Toute la flexibilité du talent, toute la pureté des intentions de l'auteur ont été nécessaires pour l'éviter.

« Les strophes qui se succèdent et se balancent avec une invariable régularité seraient devenues monotones, si l'attention n'était soutenue par l'éclat des tableaux, l'oreille toujours flattée par la mélodie de la phrase poétique (2). »

Près des bords fortunés où ta vague aplanie  
Expire mollement sous les pins d'Ionie,  
La riante Téos découpe les flots bleus.  
De bocages mouvants gracieuse corbeille,  
Elle semble flotter sur l'onde qui sommeille,  
Comme on peint d'Apollon le berceau fabuleux.

An sein des mêmes eaux, sur la rive écumante,  
Que bat à coups pressés l'aile de la tourmente,  
Pathmos entend la mer gronder avec fracas.  
On dirait, à ses flancs ceints de noires ténèbres,  
Que sillonne l'éclair de ses lueurs funèbres,  
Un cercueil entouré des flambeaux du trépas.

Deux ombres de vieillards habitent ces asiles.  
Le nautonnier les voit, dominant les deux fies,

(1) Œuvres choisies *Illus*, p. 141, 142.

(2) Rapport sur le concours des Jeux floraux de Toulouse, 1854.

Fantômes lumineux, éclairer son chemin.  
 L'un repose son front plein d'un vague sourire,  
 Sur son bras arrondi qui soutient une lyre,  
 Et près du flot dormant, dort la coupe à la main.  
 Livrant sa draperie au souffle des tempêtes,  
 L'autre tient le cinnor des antiques prophètes,  
 Il chante, et ses accents ne sont pas d'un mortel ;  
 Car de sa grande voix qui monte dans l'orage,  
 Il domine le bruit des vagues sur la plage,  
 Il domine le bruit des foudres dans le ciel (1).

Mais ces deux voix qui chantent et se répondent ne sont pas seulement un émouvant et poétique contraste, elles sont aussi un mystérieux symbole.

... Tels un génie austère, une muse frivole  
 S'offrent sur mon chemin.  
 L'une, la rose au front, jeune, n'ayant pour voiles  
 Que ses cheveux flottants ; l'autre entouré d'étoiles  
 Et la croix à la main.  
 O mon Dieu ! quand Téos et sa muse insensée  
 Sous de rians tableaux voudront à ma pensée  
 Voiler ton souvenir,  
 Que je songe à Pathmos, que sa muse sévère  
 Toujours dans le passé me montre le Calvaire,  
 Le Ciel dans l'avenir !... (2)

Ainsi dans l'ode de Victor Hugo, adressée en 1822 à l'auteur des *Méditations* et qui a pour épigraphe cette parole de nos saints Livres : *Et cœpit loqui prout spiritus sanctus dabat eloqui*, la lyre d'Anacréon et la harpe des prophètes invitent tour à tour le jeune barde à chanter, l'un les mensonges voluptueux de la Fable, et l'autre les austères leçons de l'Evangile. Là aussi le triomphe définitif reste à la harpe, et le poète proclame hautement vouloir substituer « aux couleurs usées et fausses de la mythologie païenne les couleurs neuves et vraies de la théogonie chrétienne. »

(1) Œuvres choisies, *Téos et Pathmos*, p. 169.

(2) Id., *ibid.*, p. 176.

N'est-ce pas de l'auteur d'*Illus*, et de *Téos* et *Pathmos* qu'on peut dire ce que Théophile Gautier écrivait à propos de Joseph Autran : « Ces Grecs de Merseille qui habitent une rive dorée entre le double azur du ciel et de la mer ont de naissance la familiarité de l'antique : le rythme, le nombre, l'harmonie leur sont naturels ; d'une sensualité athénienne à l'égard du beau, ils ont un amour de la forme plastique rare en France, où l'on est plus penseur qu'artiste. Marseille est la patrie de la rime riche, des épithètes sonores, de l'alexandrin musical. Là, les poètes ont encore une lyre et improviseraient aisément leurs vers sur quelque promontoire, en face des flots et du soleil, au milieu d'un cercle d'auditeurs, comme sur le cap Sunium où le môle de Naples. (1). »

## XI

D'ailleurs l'empreinte vivante de la nature hellénique, Paul la retrouvait dans la Provence, où comme les Troyens de Virgile, il s'était fait un autre Xanthe et un autre Simois. Sur ces collines lumineuses, qui se découpent dans l'air pur, le long de ces élégants rivages, où viennent mourir les flots bleus qu'ont effleurés les brises de l'Orient, ne pouvait-il pas se croire transporté sur les pentes ou sur les bords capricieusement dentelés de la mer de Messénie ?

La mer, que tant de fois il a contemplée tout enfant, et dont, sous le ciel de Paris, l'absence l'attriste et lui arrache des larmes, écoutez comme il la chante dans un sonnet dédié à Joseph Autran.

J'aime la mer, je l'aime en ses horreurs sublimes,  
Quand l'orage, grondant sur ses vastes déserts,  
Y soulève des monts, y creuse des abîmes,  
Déchire ses flots noirs au reflet des éclairs

(1) Histoire du romantisme.

Je l'aime aussi dormante aux heures du silence,  
Brodant d'argent les plis de son manteau d'azur,  
Souriant à l'esquif que, dans l'ombre, balance  
Le roulis cadencé de son flot lent et pur.

Dans notre golfe bleu, poète, elle est bien belle,  
Lorsque les goélands y plongent par essaim,  
Que le soleil la dore, et que sa voix se mêle  
Au bruit des pins chanteurs qui bordent son bassin...

Il n'oublie pas non plus dans son exil le délicieux val-  
lon de Saint-Jean-du-Désert, où un poète comme lui,  
M. Gaston de Flotte, lui avait si souvent offert l'hospita-  
lité de son foyer et de son cœur.

Une lettre de Paul Reynier, datée aussi de la capitale, nous apprend encore qu'il avait conçu le plan d'un poème dans lequel il voulait faire entrer la description des principaux sites marseillais. Mais comme tant d'autres, ce projet ne put être réalisé, et quelques vers du premier chant, consacrés au petit village de Saint-Henri, furent les seuls qui virent le jour. On y retrouve admirablement exprimée cette double affection du poète, dont nous parlions tout à l'heure, pour la Grèce et pour la Provence.

Saint-Henri, de pêcheurs pittoresque hameau !  
Sa campagne n'a pas de verdoyant manteau,  
Ce n'est qu'un sol pierreux, d'une ingrate culture,  
Mais l'onde l'environne, éclatante ceinture.  
Nos aïeux d'Ionie, en leur climat si doux,  
Du charme de ces lieux eussent été jaloux.  
Ces flots, découpant leurs crêtes dentelées  
Sur le saphir uni des liquides vallées,  
Ces côtes, repliant leurs bras hospitaliers,  
Ce flux lent et paisible aux retours réguliers,  
Ce ciel bleu d'où descend une clarté sereine ;  
Ces filets, se séchant au soleil, sur l'arène  
Où s'allonge parfois un vieillard endormi ;  
Ces esquifs sur le bord retirés à demi,  
Ou, déployant au vent, gracieuses nacelles,  
Leurs voiles, qui sur l'eau, s'enflent comme des ailes ;

Ces treilles, où le soir, sous la vigne en festons,  
 Résonne un joyeux bruit de coupes, de chansons,  
 Ces vierges, dont le front bruni par la lumière,  
 Garde du type grec l'élégance première,  
 Que l'on rencontre autour des sources du chemin,  
 En canéphore antique, une urne sur la main ;  
 Ces fiers adolescents qui, penchés sur les rames,  
 De leurs coups mesurés font écumer les lames ;  
 Ces mères, au grand air, sous des langes d'azur,  
 Berçant leurs nourrissons abreuvés d'un lait pur ;  
 . . . . . Tout rappelle  
 L'Ionique berceau, la Grèce maternelle !

## XII

C'est par le côté antique et tout à fait grec de son talent, que le poète marseillais a pu être justement comparé à André Chénier. A l'auteur de la *Jeune Captive*, il emprunte ses couleurs pleines d'éclat et de précision, ses tours hardis et imprévus, la musique du rythme, l'expression vibrante et pittoresque, et jusqu'à la coupe des vers. « On retrouve dans l'un et dans l'autre, dit justement l'abbé Bayle, une grande abondance d'images et une irréprochable correction, de l'audace et de la retenue, de l'élan et du goût, l'horreur du trivial et du prosaïque. »

Mais si ces deux génies ont de réelles affinités et, emportant l'imagination vers les siècles passés, font ressouvenir de l'Attique, il n'est pas moins vrai de dire qu'ils diffèrent sous plus d'un rapport. André Chénier est un païen fervent, égaré au milieu d'un siècle sceptique, il est vrai, mais encore tout imprégné de christianisme, et pendant que les temples chancellent et que les autels s'écroulent, il reste agenouillé devant les dieux de l'Olympe. Sans doute, s'il eût vécu au <sup>iv</sup><sup>me</sup> siècle, il eût été de ceux qui auraient travaillé avec Julien l'Apostat à relever de ses ruines le paganisme expirant. Pour lui, l'Olympe est tout le ciel, et son plectre d'or n'a qu'une corde, celle qui vibre



pour chanter Jupiter , Vénus et la Volupté. Jamais il ne s'est prosterné devant le Christ et n'a baisé ses pieds sanglants. La parole du centurion, criant sa foi au spectacle de cette mort surhumaine , n'est jamais tombée de ses lèvres, pas même cette prière de Musset , faisant amende honorable à Celui qu'il avait méconnu et blasphémé.

Eh bien ! qu'il soit permis d'en baiser la poussière,  
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,  
Et de pleurer, ô Christ, sur cette froide terre,  
Qui vivrait de ta mort et qui vivra sans toi.  
Oh ! maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie ?  
Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie :  
Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera ?  
Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira ? (1)

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, à propos d'Édouard Turquety, la poésie d'André Chénier est toute sensuelle, et il n'a jamais su s'élever de la contemplation de la beauté physique et matérielle à ce beau invisible qui est Dieu. Paul Reynier, au contraire, quelque passionné qu'il soit pour les chefs-d'œuvre des anciens, reste fidèle au culte du Christ plus qu'à celui des muses grecques, et même, quand la forme est païenne, on sent qu'un souffle venu de plus haut anime et idéalise l'inspiration et la pensée. De plus, comme l'a très bien observé son biographe, il y a plus de souplesse et de force dans le talent de Paul Reynier que dans celui de son modèle. « Celui-ci s'est merveilleusement rendu maître du vers alexandrin, mais il ne quitte jamais le ton soutenu du poème pour chanter des strophes aux vives allures, au rythme rapide et léger. »

Comme exemple de ces strophes ailées et chantantes, dont Paul Reynier semble avoir dérobé le secret à l'auteur des *Orientales*, nous citerons : *La Broderie de la jeune fille* :

(1) A. de Musset, *Rolla*.

Cours sur le moelleux satin ,  
     Dans ma main,  
 Sois légère , ô mon aiguille !  
 Et toi , lampe de mes nuits ,  
     Veille , luis.  
 Astre de la jeune fille.  
 Quand tout repose et s'endort ,  
     Le fil d'or  
 Sur mon fuseau se déploie ,  
 Et fait éclore à mes yeux ,  
     Comme aux cieux,  
 Des étoiles sur la soie.  
 Vite, de mille couleurs,  
     Riches fleurs,  
 Émaillez ma broderie ;  
 De toutes parts jaillissez,  
     Unissez  
 Vos nœuds avec symétrie.  
 Enlacez-vous dans les plis  
     Embellis  
 De ce voile de Madone ;  
 Vos guirlandes brilleront  
     Sur le front  
 De ma céleste patronne (1).

## XIV

Si donc il nous fallait donner une place à Paul Reynier  
 parmi les poètes, c'est parmi ceux, qui, comme lui, se  
 sont nourris à la fois de la manne biblique et du miel de  
 l'Hymette, que nous inclinerions à le placer, non loin  
 d'André Chénier sans doute, dont il a les qualités de  
 forme et le tour antique, mais plus près de Victor de  
 Laprade, le plus profond et le plus élevé de nos bardes  
 chrétiens.

A l'égal du poète lyonnais, qu'on a si bien défini par un  
 de ses plus beaux vers :

Beau vase athénien, plein de fleurs du Calvaire,

(1) Œuvres choisies, p. 87, 88.

Paul Reynier a su réaliser, par un heureux mélange des dons les plus divers, l'harmonieuse fusion de l'art grec le plus raffiné et du sentiment religieux le plus vif, et comme il le demandait lui-même aux poètes, ses frères :

Beau du génie antique et de l'esprit chrétien,  
Comme on fait boire un vin qu'on entoure de roses,  
Par les grâces du beau nous faire aimer le bien (1).

Cette poésie gréco-biblique, d'une beauté si neuve, si austère souvent, si douce parfois, toujours si solennelle et si philosophique, lui-même l'assure dans une de ses lettres, l'impressionnait très vivement. « Si M. de Laprade, ajoute-t-il, savait que ses vers, outre leur charme poétique, ont une extrême puissance de rassérèment et de pacification morale sur une nature ardente ; qu'aux heures pénibles, j'en fais comme une méditation, et une méditation du plus doux, du plus fort, du plus salutaire secours ; qu'ils me donnent à la fois et le bien-être de l'âme et de vives jouissances d'art, il aurait recueilli, je crois, la plus haute récompense qu'un tel poète puisse attendre d'une telle œuvre. »

A fréquenter une telle âme, Paul Reynier ne pouvait qu'apprendre à lui ressembler, et à faire passer dans ses œuvres quelque chose de sa suprême distinction et de son goût inné pour les sommets aux blancheurs de neige.

L'auteur des *Poèmes évangéliques* et le chantre de *Madeleine* et de *Saint-Jean*, si bien faits pour se comprendre et pour s'aimer, sont de ceux dont l'œuvre forte et exquise défie les caprices du temps et les passagères inconstances de la foule. Au-dessus des fanges et des corruptions où se complait la poésie réaliste. leur muse s'élève, blanche, radieuse et immaculée, vers les régions idéales de l'espérance et de la foi, en jetant ce cri vibrant de fierté sereine et de noble indépendance :

A nous qui fondons l'air, qu'importe cette boue ?

S. GAMBER, licencié ès-lettres,  
Professeur de rhétorique à l'Ecole Belsunce.

(1) Œuvres choisies, p. 314.

# CAUSERIES RELIGIEUSES

*Petite guerre ou guerre du simple bon sens aux libres-penseurs* <sup>1</sup>

---

## II

### L'HOMME MODERNE

CHEF-D'ŒUVRE DES LIBRES-PENSEURS

(suite et fin)

Dans notre *causerie* précédente, ayant pris à tâche de réduire à sa juste valeur *l'homme moderne*, si haut prôné par les libres-penseurs, nous en avons distingué trois types principaux :

I. L'homme des transformistes ou darwinistes.

II. L'homme des panthéistes.

III. L'homme des spiritualistes, déistes et naturalistes.

Sans compter, sinon pour mémoire, l'homme des atomistes, fort renommé, au bon vieux temps d'Epicure et de Lucrèce, mais passé de mode aujourd'hui et généralement abandonné.

Et nous en finîmes d'un coup avec l'homme du premier type, le laissant sur place, battu et... content... content de se savoir fils de singe, jusqu'au jour, du moins, où, par un sort encore meilleur, et grâce aux nouvelles recherches anthropologiques tout récemment commencées dans les laboratoires municipaux de la Sorbonne, il lui sera peut-être permis de prendre rang dans la race canine, et de reconnaître le chien, au lieu du singe, pour son premier père.

Il en fut de même pour l'homme du second type, resté convaincu de n'avoir en partage, dans la ridicule et mons-

(1) Voir le t. III, p. 508.

trueuse théorie du panthéisme, qu'une déification pour rire, et de n'être qu'un tronçon de dieu, une sorte de dieu minuscule ou lilliputien dont les aventures feraient oublier celles de Gulliver.

Quant à l'homme du troisième type, notre premier engagement, si l'on s'en souvient, ne tournait pas du tout à son avantage. L'ayant considéré en regard de l'homme selon nos croyances, en regard du chrétien, qu'il prétendait dépasser de cent coudées, nous vîmes tout de suite qu'il n'en était, au contraire, qu'un faible diminutif, qu'une pauvre et chétive réduction, attendu que les théories naturalistes enlèvent à sa taille, sous prétexte de le grandir, tout ce qu'ajoutent à la taille du chrétien les qualités et prérogatives de l'ordre surnaturel. Ce qui nous amenait à conclure qu'auprès de lui, il est à peine l'*homulus* ou l'*homunculus* des latins, c'est-à-dire, comme on nous avait permis de traduire, un *petit homme* ou un *homoncule*.

Mais, comme ses tenants firent aussitôt volte-face et prirent contre nous l'offensive, essayant de sauver ainsi leur philosophie essoufflée et rachitique, il nous parut bon, dans l'intérêt de l'attaque aussi bien que de la défense, de suspendre les débats et d'en réserver la suite pour cette nouvelle *causerie*.

Que nous objectent donc ici nos contradicteurs ?

# 1

S'il fallait les en croire, l'ordre surnaturel, dans lequel nous plaçons l'homme, ne serait qu'une *impossibilité*.

Voici, en effet, à l'encontre de la doctrine catholique sur ce point capital, des propositions qu'on lit textuellement dans leurs livres et dans les *Actes du Concile du Vatican*, qui les reproduit en les frappant d'anathème ;

« Il ne peut se faire..... que l'homme soit instruit par une révélation divine, au sujet de Dieu et du culte qui lui est dû. »

« L'homme ne peut être divinement élevé à une connaissance et à une perfection surpassant sa nature (1). »

« Réver de connaître Dieu autrement que par la voie naturelle de la raison et d'entrer en communication directe avec lui, c'est poursuivre une chimère et tenter le nouveau, l'absurde même, pour atteindre à l'impossible (2). »

I. — Malheureusement pour les théoriciens du naturalisme, les faits qu'ils semblent perdre de vue dans leurs hautes spéculations philosophiques, leur donnent le plus formel démenti, et nous fournissent contre eux un argument topique, auquel, raisonnablement, on ne résiste pas : l'argument que tout *Traité de philosophie* compte parmi les règles élémentaires de la *logique*, sous la formule bien connue : *Ab actu ad posse valet illatio* : « De l'acte à la possibilité la conclusion est valable ; » le même argument qu'employait si bien, sans rien dire, cet ancien philosophe qui entendait un jour nier le mouvement, et qui, pour toute réponse, se mit à marcher.

Aussi bien le surnaturel, qu'ils tiennent pour impossible, est-il une réalité positive, manifeste, de pleine évidence. On n'a besoin que d'ouvrir les yeux pour le voir partout, pour le voir, comme on voit le monde chrétien, le monde catholique, où il se produit sous toutes ses formes et au grand jour, d'un bout à l'autre de la terre, où les plus humbles des fidèles qui vivent de sa vie, à plus forte raison les héroïques serviteurs de Dieu dont il fait des saints, des saints à placer sur les autels, forment d'innombrables légions d'hommes mille fois plus grands que

(1) Conc. vatic., *De fide cathol.*, cap. II, can. 2 et 3.

(2) Victor Cousin, *Du vrai, du beau et du bien*, 5<sup>e</sup> leçon : *Du mysticisme*, passim.

nature, professant des croyances, pratiquant des vertus, accomplissant des œuvres, fondant des institutions, dont l'idée même, supérieure à toute conception humaine, leur fût à jamais restée inconnue, s'ils avaient dû la trouver avec leurs seules facultés natives.

Et lorsque le surnaturel, débordant de toutes parts, tombe ainsi sous les sens, on ne le rejette pas comme une impossibilité, sans accuser, par cela seul, ou un complet aveuglement, ou une inqualifiable mauvaise foi. Nous ne savons pas d'autre alternative.

II. — En principe, d'ailleurs, et philosophiquement parlant, crier à l'impossible, parce que nous croyons tout à la fois à *l'ordre naturel* et à *l'ordre surnaturel*, créés de Dieu pour l'homme, c'est se méprendre absolument sur le sens même des mots, qui n'impliquent impossibilité en aucune manière.

Qu'est-ce, en effet, qu'une impossibilité ? On appelle ainsi, personne ne l'ignore, une proposition ou une hypothèse dont les deux termes sont contradictoires et incompatibles, l'un excluant l'autre nécessairement. Vouloir, par exemple, qu'une porte soit ouverte et fermée en même temps, c'est rêver une impossibilité, une porte ne pouvant rester ouverte quand elle est fermée, ni rester fermée quand elle est ouverte. Or, entre les deux termes employés pour caractériser les deux ordres en question, il saute aux yeux qu'il n'y a ni contradiction ni incompatibilité. La préposition *sur*, du latin *super*, *au-dessus*, qui entre dans la composition du mot surnaturel, ne marqua jamais, soit dans le dictionnaire, soit dans la grammaire, que l'idée de surélévation, de superposition, de supériorité. Elle est donc là pour nous faire entendre, non point que l'ordre naturel et l'ordre surnaturel se contrarient, se contredisent et ne peuvent subsister ensemble dans l'homme ; mais que l'ordre surnaturel s'élève en lui au-dessus de l'ordre naturel, qu'il lui est superposé, qu'il l'enrichit, par un privilège insigne,

de dons supérieurs, des dons de la *grâce*, comme la théologie les appelle, auxquels il ne pouvait prétendre par droit de *nature*. D'où il appert qu'avec ce merveilleux surcroît, l'homme a reçu d'En-Haut ce que ne demandaient pas les conditions de son être, sans rien perdre de ce qu'elles demandaient. Pour avoir été élevé au-dessus de la nature humaine, il n'en reste pas moins homme. Seulement, il est homme plus parfait, homme de foi, devenu, comme parle l'Écriture, « enfant de Dieu (1) » et « participant de la nature divine (2) ». C'est ainsi que par la greffe, suivant l'image de Saint-Paul, l'olivier sauvage prend la sève et la vie du franc olivier (3); c'est ainsi également qu'à l'aide du télescope, l'astronome centuple la portée de sa vue et compte au ciel des myriades d'étoiles invisibles à l'œil nu.

Mais, pour lors, la thèse que nous combattons ne tient plus. L'état surnaturel n'ayant pour l'homme rien de contradictoire, rien d'incompatible avec l'ordre naturel, et faisant, en conséquence, partie des possibles, prétendre quand même que l'homme ne peut-être divinement élevé à cet état, ce serait le comble de la déraison et de la fatuité. Autant dire que la philosophie naturaliste a le droit de limiter à son gré la puissance de Dieu; autant lui donner, avec plus de suffisance encore, le droit de *veto* contre les excès du pouvoir divin, et la couvrir du ridicule que les convulsionnaires du XVIII<sup>e</sup> siècle, en voyant le cimetière de Saint-Médard, où s'accomplissaient, sur la tombe du diacre Pâris, leurs prétendus miracles, fermé par ordonnance royale, essayaient plaisamment de jeter sur le roi par cette spirituelle boutade :

De par le roi, défense à Dieu  
D'opérer miracle en ce lieu.

(1) Joan. 1, 12. — (2) 2 Pet. 1, 4. — (3) Rom. xi, 17.



## 2

Nos contradicteurs n'ont garde pourtant de se rendre. Admis, de guerre lasse, que l'élévation de l'homme à un état surpassant sa nature soit possible, ils n'en persistent pas moins à rejeter comme *rationnellement inacceptable* notre religion surnaturelle ou révélée.

Mais leur seconde thèse, n'ayant pour s'étayer que des assertions sans fondement, ne tient pas mieux que la première.

I. — Ils font grand bruit, avant tout, de ce qu'ils appellent le *désaccord entre la raison et la révélation*.

Or, qui ne le voit ? de désaccord entre la raison et la révélation, non-seulement il n'y en a pas, mais il ne peut y en avoir. Ce sont là, en matière de religion, deux modes de l'enseignement divin. Le même Dieu qui nous donne la lumière de la révélation, comme le déclare expressément le Concile du Vatican (1), nous donne aussi la lumière de la raison. Le désaccord que l'on nous objecte serait donc le désaccord de Dieu avec lui-même. Mais Dieu en désaccord avec Dieu, Dieu, la vérité par essence, la vérité immuable, éternelle, démentant par la voix de la raison ce qu'il enseigne par la voix de la révélation, tout comme un vulgaire sophiste, comme un simple libre-penseur, dont le grand mérite est de combattre aujourd'hui ce qu'il défendait hier, de réfuter ses opinions de la veille par ses opinions du lendemain, c'est là, ni plus ni moins, une idée contre nature. Par la révélation, sans doute, au sens marqué plus haut, Dieu peut enseigner des vérités qui dépassent la portée naturelle de la raison; mais des vérités contraires à la raison, jamais ! La vérité est une, et, comme il n'y a pas de droit contre le droit,

(1) Conc. Vatic. *Constitutio de fide catholica*.

il n'y a pas, non plus, de vérité contre la vérité : une vérité vraie, à l'école de la révélation, et fausse, à l'école de la raison. Et les rationalistes ou naturalistes feraient bien de ne pas se montrer trop durs à le comprendre. Ils finiraient par nous forcer à leur dire que le désaccord dont ils paraissent si troublés n'est pas entre la raison et la révélation, mais entre *la raison* et *leur raison*, leur raison viciée, faussée par le philosophisme, qui ne saurait être confondue avec la droite et saine raison.

II. Fort bruyamment aussi, en second lieu, ils soutiennent qu'une religion révélée s'impose et ne se raisonne pas. D'où ils concluent tout court et sans phrase que les croyants abdiquent leur raison devant la foi.

Or, ici encore, ils philosophent au rebours de toute vérité, témoin, de la première à la dernière page, l'histoire de la révélation.

A elle seule, la première leçon d'instruction religieuse qui ouvrit la révélation primitive, au Paradis terrestre, la sorbonne de ce temps-là, et qu'on lit dans les livres du sage, mettrait en plein relief la fausseté de leur allégation. « Dieu, au rapport de l'écrivain sacré, créa l'homme et le forma à son image... il créa aussi pour l'homme une aide semblable à lui. Il leur donna le discernement, une langue, des yeux, des oreilles, un esprit pour penser. Il les remplit de la science de l'esprit. Il remplit leur cœur de sens. Il leur apprit ensuite à distinguer les biens des maux. Il fit luire son œil sur leur cœur, pour qu'ils pussent voir la grandeur de ses œuvres, relever par leurs louanges la sainteté de son nom, le glorifier de ses merveilles, publier la magnificence de ces ouvrages. Il leur prescrivit l'ordre de leur conduite, et les rendit dépositaires de la loi de vie (1) ». La raison avait donc sa place dans les enseignements de la révélation. Si elle ne devait pas servir aux auditeurs pour comprendre la leçon divine qu'ils allaient

(1) Eccli, xvii, 1-6.

recevoir, pour bien s'en rendre compte, on se demande pourquoi elle leur est donnée, avec leurs facultés intellectuelles, comme avec leurs organes corporels, juste avant que la leçon commence. On serait aussi bien venu à dire qu'il leur avait été donné une langue pour ne point parler, des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre.

Et les révélations ultérieures, la *révélation mosaïque* et la *révélation chrétienne*, qui sont venues, tour à tour, selon les plans divins, préciser, développer, compléter la *révélation primitive*, font-elles moins de place à la raison ? Ni l'une ni l'autre ne s'est produite et n'a demandé créance, sans montrer par des signes visibles, patents, à la portée de tous, et sûrements divins, qu'elle venait de Dieu.

Sans parler de Moïse qu'on veut bien laisser en paix dans ce débat, voyez Jésus-Christ, le révélateur par excellence, l'auteur de la révélation suprême qu'on y met tout particulièrement en cause. Au cours de sa mission évangélique, il ne se contente pas d'affirmer qu'il est « le Fils de Dieu, envoyé par son Père pour sauver le monde (1) », qu'il est Dieu lui-même, « ne faisant qu'un avec son Père qui l'a envoyé (2). » Trois années durant, à travers les bourgs et les bourgades de la Judée, de la Samarie, de la Galilée, dans le Temple, dans les synagogues, sur les places publiques, au sommet des montagnes, dans les profondeurs du désert, partout où il porte ses pas, et sous les yeux des foules qui le suivent, il fait et refait sans cesse, avec plus ou moins d'éclat, la preuve de sa divinité.

Les *prophéties* étant un des signes divins les plus irrécusables, il se réclame des prophètes qui l'ont annoncé comme « le Messie (3) », et il en appelle, en toutes circonstances, à la grande prophétie messianique, point par point, trait pour trait, réalisée en lui (4).

(1) Math. xi, 27 ; — Jean, iii, 17. — (2) Jean, x, 30. — (3) Jean iv, 25.

(4) Luc, iv, 17-21 ; xxvi, 25-27 ; — Jean, V, 39 ; — Math. xxiv, 56.

Ce n'est pas tout. Au signe déjà si frappant des *prophéties*, il ajoute le signe plus frappant encore des *miracles*. Dans les premiers temps de sa mission, des disciples de Jean viennent lui demander « s'il est le Messie attendu, ou s'il faut en attendre un autre. » Or, quelle réponse leur fait-il ? Il guérit devant eux les nombreux malades qui l'entourent ; il rend la vue à plusieurs aveugles, comme il avait, peu avant, rendu l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts. Puis, les congédiant : « Allez, leur dit-il, et racontez à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les morts ressuscitent, l'évangile est annoncé aux pauvres (1). »

Cette façon d'argumenter fait sourire, sans doute, les grands dialecticiens de l'école naturaliste. Nous ne croirions pas cependant nous entacher de naïveté autant peut-être qu'ils le supposent, si nous les mettions au défi de trouver eux-mêmes, dans tout leur répertoire, des arguments plus philosophiques et d'une valeur aussi probante. Devant cet envoyé mystérieux dont les prophètes ont vu tous les traits dans le lointain des temps à venir, dont ils ont, des siècles d'avance, raconté l'histoire ; devant ce maître de la vie et de la mort, on tombe à genoux, et, avec l'irrésistible conviction qui vient de l'évidence, qui entraîne tout ensemble la raison et la foi, on redit le mot de Pierre : « Nous croyons et nous savons que vous êtes le Christ, Fils de Dieu (2) ».

Et les Apôtres de Jésus-Christ, à leur tour, avaient-ils une autre manière d'annoncer son évangile ? saint Paul, le grand apôtre des nations, montrait, un à un, tous « les signes de son Apostolat (3) ; » il voulait qu'un évêque « fût nourri de la science de la foi, pour être à même d'exhorter selon la saine doctrine ceux qui la contredisent

(1) Luc VII, 18-22. — (2) Jean VI, 70. — (3) 2. cor. XIII, 12.

et de les réfuter (1) » ; et il recommandait de ne donner à la prédication évangélique qu'un « acquiescement raisonnable (2). » Saint Pierre, le chef du collège apostolique, voulait, de son côté, « que les disciples de Jésus-Christ fussent toujours prêts à satisfaire quiconque, les voyant souffrir pour la justice, leur demanderait raison de leurs espérances (3), » et par cela même de leur foi.

Telle est aussi, depuis les temps apostoliques, la manière, la grande manière de l'Église, dans l'accomplissement de sa mission doctrinale. Chargée par son divin fondateur « d'enseigner toutes les nations et de leur apprendre à observer tout ce qu'il avait commandé (4), » elle forme, au sein du monde, une école, une école véritable, l'*école de Jésus-Christ*, dirait le docteur Philipps, et elle *enseigne*, au sens technique et rigoureux du mot, comme on *enseigne* dans les écoles.

Sans doute, avec Jésus-Christ dont « elle est l'organe (5), » elle enseigne comme ayant autorité (6), » et, quand elle parle, le divin Maître parlant par sa bouche, elle peut en toute vérité, bien mieux que les disciples d'Aristote, invoquer l'argument sacramentel et sans réplique : « le Maître l'a dit. » Mais, tout en se montrant autoritaire avant tout, comme de droit, quelle part néanmoins elle fait à la raison dans son enseignement ! Elle ne nous propose pas seulement de croire à ce qu'elle enseigne : elle accompagne ses propositions des motifs de crédibilité qui leur servent de fondement, qui rendent croyables toutes les vérités révélées, celles mêmes qui touchent aux plus insondables mystères. Et dans ce but, par les procédés les plus rationnels, elle établit la véracité de Dieu qui ne peut se tromper ni vouloir nous tromper quand il nous parle, et dont la parole, précieusement recueillie dans les *livres sacrés* et dans la *tradition*, est le premier point d'appui de

(1) Tite I, 9. — (2) Rome, XII, 1. — (3) 1. Pat. III, 15.

(4) Math. XXVIII, 19 et 20. — (5) I, 16. — (6) Math. VII, 29.

notre foi ; elle constate le fait des révélations divines, tout particulièrement le fait de la révélation chrétienne ; elle prouve la divinité de Jésus-Christ et de sa doctrine ; elle démontre ce qu'il y a de surhumain, de divin dans le témoignage rendu à Jésus-Christ par les martyrs, dans l'établissement et la diffusion du christianisme, dans ses luttes et ses triomphes, dans sa conservation ; elle établit sa propre existence, sa divine origine, son infaillibilité, son autorité souveraine ; elle discute le tout, selon les besoins des temps, avec ses adversaires, de quelque camp qu'ils se lèvent contre elle, qu'ils lui viennent du camp de l'hérésie ou du schisme, du camp de l'impiété ou du rationalisme, de la libre-pensée, de la science, de la fausse science. Ce qui permettait à Saint Thomas, le plus autorisé des théologiens, l'ange de l'école, de considérer la raison, la raison divinement éclairée, sinon comme le *principe générateur*, du moins comme le *sujet de la foi*, c'est-à-dire comme la base sur laquelle la foi repose ; de telle manière, ajoute le docteur angélique, que « la raison ne croirait pas, si elle ne voyait pas qu'il faut croire (1). »

On raisonne peut-être davantage, nous n'en disconvien-drons pas, dans les écoles rationalistes. Mais est-ce à dire qu'on y soit plus raisonnable ? « Le raisonnement, disait Rivarol, avec sa fine causticité, est le tâtonnement de la raison ». L'abus du raisonnement, pourrions-nous ajouter, en est la perte ou la ruine. Et nous irions presque jusqu'à croire que, dans un autre ordre d'idées, il en est un peu de ces écoles où l'on raisonne tant, comme de la maison de *Chrysale*, dans *les Femmes savantes*, du pauvre *Chrysale*, mari de *Philaminte*, père d'*Armande*, frère de *Bélise*, qui entendait, sans cesse ni trêve, raisonner autour de lui ce trio pédantesque, et qui s'en plaignait

(1) S. Thom. *Sum theol. De fide*, art. iv.

avec tant de bon sens dans ces deux vers restés célèbres :

- « Raisonner est l'emploi de toute ma maison ;
- « Et le raisonnement en bannit la raison. (1)

## 3

A bout d'arguments, nos antagonistes cessent de contester que nous puissions rationnellement prouver nos croyances. Mais, bien loin de se tenir alors pour battus et de faire leur soumission, ils se dérobent aussitôt en se drapant dans leur dignité. *Je suis citoyen romain*, disait fièrement le romain d'autrefois, pour revendiquer les prérogatives attachées à ce titre de citoyen, pour désarmer un proconsul prêt à le frapper. *Nous sommes laïques, nous sommes philosophes*, disent les rationalistes ou naturalistes d'aujourd'hui, avec non moins de fierté. Et s'adjugeant, en cette double qualité, vis-à-vis du Dieu révélateur, des prérogatives plus grandes encore, ils déclarent tout court que la religion révélée ou surnaturelle « ne les regarde pas. » C'est ce qui fut répondu à Mgr Pie par les feuilles libres-penseuses, lorsque l'éminent évêque de Poitiers publia cette première *Instruction synodale* qui réfutait avec tant de savoir, de logique et d'éloquence *les principales erreurs du temps présent*, surtout la grande *erreur naturaliste*. C'est ce qui nous fut répondu à nous-même, si l'on nous permet cet humble rapprochement, par un libre-penseur de notre connaissance, homme très estimable, d'ailleurs, esprit fort distingué, membre de plusieurs académies, et d'une aménité parfaite, dont nous nous honorons d'avoir reçu, trois jours durant, la plus gracieuse hospitalité. Il discutait volontiers avec son modeste interlocuteur sur toutes les questions philosophiques à l'ordre du jour, mais uniquement sur le terrain du naturalisme. Il nous fut impossible de l'amener sur le terrain de l'ordre surnaturel auquel nous touchions à tout instant. C'était là, prétendait-il, en termes toujours courtois, toujours

(1) Molière. — *Les Femmes savantes*, acte II, scène VII.

parlementaires , un terrain spécial , réservé , sacré , sur lequel « un profane » était dispensé de nous suivre, et dont, sans conteste , il laissait « aux initiés » tous les avantages.

Mais comment justifier cette fin de non recevoir ?

I. Il est certain, en thèse générale, qu'à aucun titre, il n'est loisible à personne de se tenir en dehors de la religion révélée ou surnaturelle et de s'en désintéresser.

A. Les hommes , en effet , malgré les inégalités accidentelles et providentielles qui les distinguent les uns des autres, qui les divisent en tant de classes différentes, sont tous, dans le fond, égaux devant Dieu , attendu que Dieu les a tous créés « en les formant d'une même boue , » comme parle Bossuet ; attendu que Jésus-Christ, Fils de Dieu, Dieu lui-même, les a tous rachetés en payant leur rançon du même prix, du prix de son sang. Lors donc que, dans le double monde de la création et de la rédemption, il a plu à Dieu de les instruire touchant la vérité religieuse, de leur apprendre, avec la religion révélée et surnaturelle, la religion véritable, nul doute qu'il n'ait parlé pour tous indistinctement, et que tous, en conséquence , quelque rang qu'ils occupent dans l'espèce humaine , ne soient tenus, rigoureusement tenus, en suivant cette religion, d'entrer dans les plans divins.

La thèse contraire ferait supposer qu'il s'agit là , bien qu'elle ait été divinement enseignée et divinement établie, d'une religion *libre* et *facultative* que l'on peut indifféremment accueillir ou rejeter , sans que Dieu ait à s'en plaindre. Or, cette hypothèse est absolument inadmissible, qu'on la considère par rapport au Dieu créateur, ou par rapport au Dieu rédempteur, suivant l'argumentation de Mgr Pie, dans sa magnifique *Instruction synodale* , plus haut mentionnée.

En ce qui touche le Dieu créateur, elle méconnaît outrageusement son souverain domaine sur les créatures sorties



de ses mains. Sans doute, en nous révélant la véritable religion, « en nous assignant une fin surnaturelle, ce Dieu a fait acte d'amour, mais il a fait aussi acte d'autorité. Il a donné, mais en donnant, il veut qu'on accepte. Son bien-fait nous devient un devoir. Le souverain Maître n'entend pas être refusé. Si l'argile n'a pas le droit de dire au potier : « Pourquoi fais-tu de moi un vase d'ignominie ? » (1) elle est infiniment moins autorisée à dire : « Pourquoi fais-tu de moi un vase d'honneur ? » (2)

En ce qui touche le Dieu rédempteur, elle méconnaît plus outrageusement encore son œuvre évangélique. « Trente-trois années ont été consacrées à ce grand œuvre qui ne s'est achevé que sur l'arbre de la Croix. Or, quel est le thème du naturalisme ? C'est qu'il est permis à chacun d'accepter ou de refuser sa part dans les lumières de l'Évangile et dans les mérites de la Croix. Pour lui, Jésus-Christ n'a été ni un révélateur divin qu'on est tenu de croire, ni un législateur sérieux auquel on est tenu d'obéir, ni un rédempteur nécessaire sans lequel il n'y a pas de régénération ni de salut. L'Évangile devient une théorie dont on peut faire impunément abstraction ; la croix est l'enseigne d'une école à laquelle on peut s'affilier ou se soustraire à son gré. » (1) L'impie du temps de Job ne poussait pas plus loin l'outrage, quand il disait à Dieu : « Retire-toi de nous ; nous ne voulons pas connaître tes voies. » (2)

B. Il n'y a point, d'ailleurs, à se méprendre sur le *caractère obligatoire, universellement obligatoire*, de la religion révélée. Le révélateur suprême s'en est parfaitement expliqué, en nous donnant son Évangile : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre, dit Jésus-Christ à ses

(1) Rom., ix, 20.

(2) Mgr Pie. *Œuvres*, t. II, p. 425.

(3) Mgr Pie. *Œuvres*, t. II, p. 427.

(4) Job, xxi, 14.

Apôtres, à cette heure solennelle où il les investissait de ses pleins pouvoirs et les chargeait d'annoncer la loi évangélique, à travers le monde : Allez donc, et enseignez toutes les nations; baptisez-les au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit; enseignez-leur à observer tout ce que je vous ai commandé. » (1) « Allez dans tout l'univers. Enseignez l'Évangile à toute créature. Celui qui croira et aura été baptisé sera sauvé; celui qui ne croira pas sera damné. » (2) Fut-il jamais obligation marquée en termes plus formels? fut-il jamais loi portant comme sanction pareille récompense ou pareil châtiment? Qu'on le remarque bien : le divin Maître n'enseigne pas seulement, il *commande*, il commande, armé de sa *toute-puissance*, et il entend que ses commandements soient *observés*; il ne se contente pas de quelques rares adeptes, de quelques disciples privilégiés, il lui faut *toutes les nations*, *tout l'univers*, tous les hommes en général et *chaque créature* ou chaque homme en particulier; il ne force personne à croire, mais dans quelle alternative il place les croyants et les incroyants! avec la foi, *le salut*; sans la foi, *la damnation*.

Si bien que le Concile du Vatican réserve aux propositions naturalistes contraires à cette grande doctrine ses condamnations les plus sévères. Il dit « *anathème à quiconque soutiendra que la raison a une telle indépendance que Dieu ne peut lui commander la foi.* » (3) Et il n'hésite pas à tirer de son exposé doctrinal, sur le même sujet, cette magistrale conclusion : *Puisque l'homme dépend tout entier de Dieu comme de son Créateur et Seigneur, puisque la raison créée est absolument soumise à la vérité incréée, nous sommes tenus de faire à Dieu et à sa parole, par la foi,*

(1) Math., xxviii, 19, 20.

(2) Marc, xvi, 15, 16.

(3) Conc. Vatic. — *Const. de Fide cathol.*, cap. iii, can. 1.

*l'hommage complet de notre intelligence et de notre volonté* (1).

II. D'où l'on voit combien *laïques* et *philosophes*, dans le clan naturaliste, sont mal venus à vouloir exciper de ces deux titres, devant une loi aussi générale, aussi universelle, aussi absolue, qui ne souffre et ne peut souffrir aucune exception.

1. A quoi rime, d'abord, dans ce débat, leur titre de *laïques*? Ils s'en autorisent pour se placer en dehors du christianisme. Or, le mot dit juste le contraire de ce qu'ils lui font dire. Tiré, comme on sait, du grec (λαός) *peuple*, il sert à désigner la masse des simples fidèles, ou le *peuple chrétien*, et on l'emploie par opposition au mot *clercs*, du grec (κληρος) *sort, partage, héritage*, par lequel on désigne, dans la société chrétienne, tous ceux qui ont fait du Seigneur leur héritage, leur partage, leur sort, en se consacrant spécialement à son service, au service de son Église, au ministère et aux fonctions ecclésiastiques, c'est-à-dire les minorés, les sous-diacres et les diacres, les prêtres, les évêques, le clergé en un mot, le clergé séculier ou régulier. En littérature, au moins à l'école du *Bourgeois gentilhomme*, « il n'y a, pour s'exprimer, dit fort gravement à M. Jourdain, son *Mattre de philosophie*, que la prose ou les vers; » de telle sorte que « tout ce qui n'est pas prose est vers, et tout ce qui n'est pas vers est prose » (2). De même, dans la classification de ses divers membres, pouvons-nous dire ici, en toute gravité, l'Église ne connaît que des *laïques* et des *clercs*. Pour elle, tous ceux qui ne sont pas *clercs* sont *laïques*, et tous ceux qui ne sont pas *laïques*, sont *clercs*. Mais *laïques* ou *clercs*, ils sont tous membres de l'Église, membres de la société chrétienne. N'en déplaise donc aux *laïques* de céans

(1) Conc. Vatic. — *Const. de Fide cathol.*, cap. III.

(2) Molière. — *Le Bourgeois gentilhomme*. Acte II, scène VI.

qui nous obligent à leur rappeler ainsi ce qu'ils sont ou ce qu'ils doivent être : leur qualité de *chrétiens* ne se perd pas dans leur dénomination de *laïques* ; disons mieux : ils ne sont *laïques* que parce qu'ils sont *chrétiens*. Et ils faussent étrangement la langue, la langue française, comme la langue catholique, comme la langue chrétienne, lorsqu'ils font le mot *laïque* synonyme d'*incroyant* ou d'*infidèle*, nous allions dire de *païen*, il faudrait même dire d'*athée*, *laïcisme* et *athéisme*, d'après les meilleurs philologues du genre, ne faisant qu'un aujourd'hui. Ils peuvent, hélas ! renier leur foi, leur religion chrétienne, ils peuvent se faire *apostats*, mais qu'ils n'en demandent pas le droit à leur état de *laïques*, quand cet état, au contraire, se confondant en eux avec l'état de *chrétiens*, les oblige à croire, à croire en Jésus-Christ et à faire profession de sa doctrine.

2. Quant à leur titre de *philosophes*, qu'ils se rassurent, nous n'en parlerons pas avec irrévérence, encore moins avec mépris, sachant bien avec Sophocle, que « mépriser la philosophie, c'est mépriser la sagesse. »

A. Nous nous permettrons néanmoins de demander aux plus sages d'entre eux pourquoi, en leur qualité de *philosophes*, ils se désintéresseraient de la religion révélée.

En voyant tout à l'heure avec nous, quand nous parlions des démonstrations rationnelles de nos croyances, tout ce que la foi renferme de raison et de bon sens, n'ont-ils pas vu aussi, par cela même, tout ce qu'elle renferme de philosophie ?

Ils ne sont pas. d'autre part, sans avoir entendu parler de certaine philosophie qui porte précisément la dénomination de *philosophie chrétienne*. Il en était fortement question, il n'y a pas bien longtemps encore, dans maints journaux, dans maintes revues bibliographiques qu'ils ont pu lire, et qui annonçaient, avec grand éloge, les *ÉLÉMENTS DE PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE, comparée avec les doctrines*

*des philosophes anciens et modernes, par G. SANSEVERINO, professeur de métaphysique au lycée archiépiscopal de Naples.* L'éloge de l'ouvrage, que nous n'avons pas à refaire, se terminait par ces mots : « Sur tous les problèmes soulevés par les anciens philosophes et par les philosophes modernes, nous n'avons rien trouvé de comparable à la *philosophie chrétienne* de Sanseverino. »

Ils peuvent connaître aussi, au moins par ouï dire, les *ÉTUDES PHILOSOPHIQUES SUR LE CHRISTIANISME, par Monsieur Auguste NICOLAS, ancien magistrat*, qui ont eu un succès si éclatant, et qu'on voit, aux rayons d'honneurs, dans toutes les bibliothèques chrétiennes.

Et les œuvres des de Maistre et des de Bonald, des Fénelon, des Bossuet et des Pascal, des saint Thomas et des saint Augustin, qu'ils rougiraient d'ignorer, ne trouvent-ils pas qu'il y a là également quelque peu de philosophie ? diraient-ils que de tels noms seraient sans honneur parmi les noms des philosophes qu'on cite avec le plus d'orgueil, au camp de la libre-pensée ?

On peut donc être philosophe sans se dispenser d'être chrétien. Il y a mieux encore comme conclusion : se dispenser d'être chrétien pour rester simple philosophe, c'est se fermer la voie à la plus haute des philosophies. Le philosophe doublé du chrétien peut être un grand philosophe ; le philosophe simplement dit ne sera jamais qu'un philosophe à courte taille et à courte vue.

B. Disons tout, pour que nos philosophes, par trop confiants en ce titre de par lequel ils entendent se passer de nos croyances chrétiennes, n'en ignorent point.

« On n'est pas philosophe parce qu'on trouve, mais parce qu'on cherche (1). » Et à quoi donc alors peut mener la philosophie ? Toujours chercher, sans jamais trouver, à notre humble avis, ne serait pas, pour des chercheurs d'or, métier à faire fortune ; est-ce métier plus lucratif pour les

(1) L. Bersot.

philosophes, chercheurs de la sagesse, ou de la vertu, si l'étymologie du mot ne trompe pas ? Franchement, nous aimons mieux l'Évangile qui nous dit : « Cherchez et vous trouverez (1). »

Les philosophes, d'ailleurs, cherchant et ne trouvant pas, ne savent appuyer leurs assertions, leurs systèmes que sur des *vraisemblances* (2). Toujours placé entre le *oui* et le *non*, entre le *pour* et le *contre*, « ils n'ont jamais de croyances fixes, ils ne peuvent s'en faire (3). » Et ils finissent généralement par devenir sceptiques. « Presque tous ceux qui se disent philosophes n'arrivent qu'à ce résultat : de repousser même la persuasion que leur donnait auparavant le sens commun. Ils apprennent à disputer sur tout, à douter de tout (4). » Ils perdent, dans leur scepticisme, toute foi, la foi humaine, comme la foi divine, cette foi que saint Augustin, d'un mot si juste, si heureux, appelait « la fille aînée de notre cœur, » et Sénèque, « le bien le plus sacré du cœur humain. » Et c'est au nom de cette philosophie, impuissante à rien garantir de ce qu'elle enseigne, c'est au nom de cette philosophie sceptique, que l'on s'affranchirait de notre *Credo* ! Mais c'est précisément ce *Credo* qui fait faute aux philosophes : le *Credo* de l'Église, des docteurs, des maîtres de la doctrine, qui porte avec lui la certitude la plus absolue ; voire le *Credo* du charbonnier, des bonnes femmes, des enfants, qui le répètent, à leur manière, avec non moins d'assurance. Ce n'est pas nous qui le disons ; c'est Jouffroy, une des plus infortunées victimes du rationalisme, dont le doute avait usé la courte vie, et qui sut, avant de mourir, briser avec son scepticisme. Pendant ses derniers jours, comme il s'entretenait avec le curé de sa paroisse,

(1) Math. VII, 7.

(2) Cicéron. — *Traité de la nature des dieux*.

(3) Jouffroy. — *Cours de droit naturel*, p. 291.

(4) Cicéron. — *Tuscul.* I. V, S. 2.

M. Martin de Noirliu, de l'*Esquisse d'une philosophie* que M. de la Mennais venait de publier : « Ah ! monsieur l'abbé, se prit-il à dire, avec émotion, *un bon acte de piété chrétienne vaut mieux que toutes ces philosophies-là...* »

Si toutefois, sans rien trouver de sûr, en bien cherchant, nos philosophes aiment mieux se faire dogmatiseurs que sceptiques, on sait à quoi aboutit leur dogmatisme.

Les meilleurs ou les plus sages, aidés par le *catéchisme* qu'ils ont su par cœur dans leur jeune âge, même par de bons *traités de théologie*, qui se dérobent mal, sur leur table de travail, derrière les œuvres des Sénèque, des Socrate, des Platon, publient de beaux livres sur la *Religion naturelle*. Mais, dans ces beaux livres, où ils sont quelque peu plagiaires, sans le savoir, au moins sans le dire, ils laissent d'immenses lacunes, comme pour justifier, en plein xix<sup>me</sup> siècle, et en dépit de toutes les lumières que s'attribue le naturalisme du jour, ces paroles de Fénelon : « La philosophie naturelle qui irait jusqu'au bout de la raison purement humaine est un roman de la philosophie. »

Les autres tombent dans les aberrations les plus étranges. « Aucune absurdité ne peut être avancée, dirait ici Cicéron, plus justement encore que de son temps, qu'on ne la trouve soutenue d'avance par quelqu'un d'entre eux. Toutes leurs opinions philosophiques ne sont que des songes de fous. » On dirait qu'ils ont fait la gageure d'insulter à qui mieux mieux le sens commun. — Ils soutiennent, en tout cas, des opinions isolées et contradictoires. « Ils se moquent les uns des autres, suivant la remarque de Rousseau, et ce point, commun à tous, paraît le seul sur lequel ils ont tous raison. »

Est-il besoin d'ajouter que dans leur dogmatisme les mœurs vont de pair avec les croyances. En fait de morale, « la philosophie, ainsi que la médecine, comme disait Chamfort, a beaucoup de drogues, et très peu de bons

remèdes, et presque point de spécifiques. » La morale philosophique, qu'on affecte d'appeler la morale de l'*honnête homme* ou des *honnêtes gens*, est d'une élasticité que nous laissons aux lecteurs le soin de caractériser. Elle va, dans la conscience moderne, de ces *vertus* dont Bossuet assure que *l'enfer est rempli* (1), jusqu'à ces libertés de mœurs, d'un réalisme éhonté, qui ne dépassent pas les limites de la nouvelle honnêteté naturelle, et dont il faut cacher le tableau aux chastes regards du lecteur ; jusqu'à ce *droit nouveau*, droit de spoliation, de rapine, de banditisme, qui a été mis en si grand honneur par l'école *annexioniste* de nos temps, même auprès de plusieurs bons esprits et dans certain monde bien élevé ; jusqu'aux mystères et tripots de l'agiotage, de certain commerce même, de certaines industries, qui ne diffèrent, bien souvent, que par le nom, disons-le tout bas, du vol qualifié, de l'escroquerie ; jusqu'à ces théories formelles, positives, du pillage, de l'incendie, de l'assassinat, soutenues comme autant de « bonnes actions, » dans les meetings anarchistes ; jusqu'à certaines théories d'État, sur lesquelles nous voulons passer ici, et dont le moindre mal est de respecter le bien d'autrui, comme on le respecte dans les théories socialistes.

Cela dit, que nos philosophes dogmatiseurs, s'ils peuvent le croire encore, avec M. Victor Cousin, continuent à soutenir que leur philosophie rationaliste ou naturaliste est la « saine philosophie, » qu'elle doit « nous suffire, pour aller à Dieu, » que « la raison, » dont elle s'inspire exclusivement, « est la lumière des lumières, l'autorité des autorités. » Pour nous, qui venons de voir à l'œuvre et cette pauvre raison et ces pauvres philosophes, prôneurs de la raison, si dédaigneux pour notre religion révélée, nous continuons à croire, tout au contraire, que

(1) Bossuet. — *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.*



la raison, livrée à elle-même, est *la folle du logis*, bien plus encore peut-être que l'imagination ; nous continuons à dire avec saint Paul, visant, avec les philosophes païens, de tous les philosophes du rationalisme ou du naturalisme : « Ils sont inexcusables, car ayant connu Dieu avec leurs lumières naturelles, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu, mais se sont égarés dans leurs vains raisonnements, et leur cœur, tombé en démence, s'est rempli de ténèbres. Et, alors qu'ils s'attribuaient le nom de sages, ils sont devenus fous (2). » La sentence de l'apôtre, n'est point pour plaire aux philosophes qu'elle condamne ; mais elle nous plaît à nous ; nous la trouvons juste, nous la faisons nôtre, et nous en restons là.

L'Abbé RAVANIS.

(2) Rom. 1, 20-22.

---

# BULLETIN POLITIQUE DU MOIS

---

## LE PARTI BOULANGISTE

---

Dans les temps de révolutions, il faut juger des partis par leur personnel, bien plus que par leurs programmes. La raison en est simple. Qu'est-ce que le personnel d'un parti ? Un faisceau d'activités. Qu'est-ce que des programmes ? Un tissu de promesses et de bonnes intentions. Des programmes ! L'enfer en est pavé !

Je veux appliquer cette méthode à l'étude de l'armée boulangiste, de cette armée chaque jour accrue, dont nous voyons déjà poindre dans notre département les coureurs d'avant-garde. C'est dire que je m'occuperais peu des manifestes, discours et toasts qui chaque jour pullulent. Aussi bien ces documents sont-ils, pour la plupart, dénués de tout intérêt. L'équivoque y paraît sans la moindre finesse ; la violence en revanche s'y allie trop bien à la platitude.

### I

Sur le front de la ligne révisionniste, seul, en avant de l'état-major parade le général. Son image est dans tous les yeux. La barbe blonde et le cheval noir sont déjà des accessoires historiques au même titre que le petit chapeau de Napoléon ou le baudrier de buffle de Cromwel ; il ne leur manque que la consécration d'Austerlitz ou de Dunbar.

La tâche du peintre qui voudrait peindre le général Boulanger, au moral, offre de singulières difficultés. Sous un masque flegmatique à la Napoléon III, on devine une ambition, une présomption, une vanité bouillonnantes, nul scrupule, nul sens moral. Mais ce sont là des défauts si fréquents chez les agitateurs politiques qu'ils ne suffisent pas à inspirer à une physionomie les traits saillants et

précis qui déterminent le caractère, non plus qu'à jeter la moindre clarté sur les vrais projets, sur les pensées de derrière la tête.

Chercherons-nous la lumière dans des analogies historiques. La méthode n'est sûre qu'à demi ; pourtant elle fait penser ; elle peut suggérer des précautions utiles. C'est assez pour en faire excuser l'emploi.

Au premier regard, nul ne ressemble plus à Boulanger que le prince Louis Napoléon. Même tournure d'esprit, mêmes faiblesses de cœur, même sang-froid, mêmes déclarations humanitaires et pacifiques, même popularité soudaine et inexplicable. Pour compléter les ressemblances, examinez les entourages. Si l'on veut mener à bien de telles entreprises, la plus étroite solidarité s'impose entre le chef et les soldats.

Mais là s'arrête le parallèle. On ne refait pas l'histoire, — du moins si tôt ! L'oncle manque au général Boulanger, et manquent aussi le pouvoir, le prestige attaché au dehors comme au dedans au titre de chef de l'État. Il faut chercher autre part un prototype.

Dans une séance orageuse, M. le Président du Conseil a donné au député du Nord du Sieyès. Il n'est permis qu'à M. Floquet de faire avec une telle sérénité application au présent de son ignorance du passé. Ah ! comme nous sommes loin de ce rêveur de constitutions pondérées, de ce doctrinaire avant la lettre, de ce métaphysicien du parlementarisme ! J'imagine que le général Boulanger partage, pour un Sénat *absorbpeur*, le mépris du général Bonaparte. La confusion et l'obscurité, qui semblent inséparables de son esprit, ont pu seules le faire comparer au plus nuageux des idéologues.

Après le discours de Nevers, oserai-je parler de Monk au général Boulanger ! Il prendrait, nous dit-il, un tel langage pour une injure. Pourtant, il n'est au pouvoir de personne de ne point entendre les voix qui sortent du tombeau.

De l'abbaye de Westminster s'élève une de ces voix :

« Je fus comme vous, général, l'espoir d'une nation. Sa faveur vint me chercher à la tête d'une armée lointaine, et je me trouvais un homme politique avant même d'avoir fait de la politique. Mes titres ne justifiaient pas un tel engouement. Vaillant soldat, bon officier, je n'avais dirigé en chef que cette campagne d'Écosse, à peine plus dangereuse que votre promenade militaire en Tunisie. En un instant, je me vis guindé au faite, courtoisé de tous les partis, l'espoir

des pires révolutionnaires comme des monarchistes avérés. J'aurais pu relever le sceptre tombé des mains débiles de Richard Cromwell. L'armée eut applaudi ; le *croupion* eut subi ; mes qualités et mes défauts se conjurèrent pour épargner, à moi, cette faute, à mon pays, cette nouvelle et douloureuse expérience du protectorat.

« Mon bon sens me disait que la popularité n'est pas, pour le despotisme, une assez solide assiette, puisque la gloire elle-même ne suffit pas à le rendre inébranlable. Passe encore pour Olivier ; ses victoires servaient de cariatides à son trône ! Après lui, il ne restait plus contre l'anarchie de la chambre des communes (les *sous-vétérinaires d'alors*) de refuge que dans la vieille royauté.

« Et cette royauté, elle saurait récompenser mes services. Mon insatiable besoin d'honneurs et d'argent, ma soif de voluptés et de luxe n'adresseraient pas de vains appels à sa reconnaissance. Des historiens m'ont reproché ces vues intéressées ; faibles esprits ! elles allaient contribuer à rendre la paix au peuple anglais !

« Ces réflexions, je les agitais dans mes veilles taciturnes ; elles vainquirent en moi l'ambition, et Charles II régna. Ainsi, je ne connus ni les enivrements du pouvoir suprême, ni les amertumes d'une chute qui aurait été inévitable. Je ne montais pas aussi haut que le fils de Cromwel ; je ne tombais pas aussi bas. Je vécus, riche, puissant, chef de l'armée, ami du roi, béni de mes concitoyens. Il est de plus pures renommées que la mienne ; cherchez-en qui reposent sur un plus grand bienfait ! »

Ce n'est point pour le plaisir d'introduire la prosopopée dans la dissertation politique que je transcris le discours de Monk, tel que Boulanger a dû souvent l'entendre. C'est qu'il est des rapprochements qui s'imposent, et celui-ci paraîtra assez significatif. Jusqu'à cet instant, tout concorde dans la conduite de ces deux hommes ; ces concordances dureront-elles jusqu'à la fin ?

Je le souhaite, hélas ! plus que je ne l'espère !

Mais il m'était bien permis, sans passer pour dupe, d'indiquer, l'exemple à la main, au député du Nord la seule issue honorable qui s'ouvre devant son entreprise. Il nous affirme, et, sous le rapport du génie, on l'en croit sans peine, qu'il ne songe point à jouer le rôle de Cromwell, Qu'il y prenne garde ! s'il s'éloigne de Monk, son châtiment sera de ressusciter Lambert.

## II

Après le général, les soldats.

Ils forment deux corps inégaux en nombre et en valeur : les boulangistes purs, les conservateurs alliés.

Car il existe des boulangistes purs ! Incohérent amas d'hommes venus de tous les points de l'horizon politique, rejetés par tous les groupes, n'ayant entr'eux rien de commun que la convoitise et la haine.

Et, dès sa définition, vous touchez ici le faible du parti. Les partis sont comme les hommes : ils ne vivent que par la foi ! Peu importe sur quelle base repose cette foi ; elle mettra toujours au cœur de ses adeptes, *pourvu qu'ils soient sincères*, l'ardeur, l'honnêteté, le désintéressement personnel qui, seuls, peuvent les soutenir dans la lutte. Royalistes, nous croyons à la résurrection de la France par l'avènement d'une dynastie séculaire, unissant, réconciliant le passé et l'avenir dans une Constitution à la fois libérale et conservatrice. Impérialistes, l'autorité vous paraît la seule pierre angulaire des sociétés ; mais ce pouvoir fort, ces Constitutions oppressives que vous rêvez et que nous combattons, c'est encore au nom d'un grand principe que vous les réclamez ! Républicains, vous qui avez, jadis, si noblement parlé de la liberté, combien de fois l'avez-vous trahie ! Combien de fois l'avez-vous fait servir de marchepied au despotisme du nombre ! Vous y croyez du moins ; c'est votre dogme, c'est votre culte et cela suffira pour que plusieurs d'entre vous puissent plaider devant l'histoire les circonstances atténuantes de leurs fautes.

Mais les principes d'un Vergoin ! Mais la foi d'un Rochefort ! Mais les convictions d'un Laisant et d'un Michelin ! Pouvez-vous y penser sans rire ? Tout cela s'appelle d'un seul nom : l'amour du bien-être par la domination ; et, grâce au ciel, ce n'est point encore avec de seuls appétits qu'on gagne en France le pouvoir !

A cette première cause de faiblesse, les boulangistes proprement dits en joignent une autre ; ils manquent de tête. A part le général, qui, du reste, pourrait bien n'être qu'un panache, peut-on citer, dans l'état-major qui se réunit rue de Sèze, un homme de valeur ? Tous, héros d'aventures louches, entrepreneurs de diffamations,

souteneurs de filles et de journalistes, tous ne se sont élevés à la notoriété que par le scandale. Un seul homme émerge de cette désespérante banalité, Laguerre ; encore Laguerre , orateur soufflé et prétentieux , avocat ignorant , n'excelle-t-il que dans l'impertinence.

Avec quelle joie une cabale aussi pauvre en défenseurs sérieux doit accueillir les renforts qui lui viennent des vieux partis, on le conçoit sans peine. On conçoit aussi jusqu'à un certain point la conduite des conservateurs ralliés au boulangisme. Mais que ces derniers poussent la duperie jusqu'à se livrer, corps et âme, au général, et cela sans la moindre garantie ; qu'ils consentent à compromettre, par la publicité de certaines fréquentations, les uns l'éclat de leurs talents, d'autres le vieil honneur de leurs noms historiques ; voilà ce dont on ne trouverait nul exemple dans l'histoire des révolutions !

Car, enfin, de toute nécessité, il y aura des dupes à l'heure du triomphe du général ! Et plus éclatante aura été leur fidélité, plus cruel sera leur ridicule ! Mais êtes-vous bien sûrs que ces dupes soient les radicaux ? Il ne faudrait point se contenter de triompher des incontestables ressemblances que je signalais entre Boulanger et Monk. Pour rentrer dans le domaine des analogies, il conviendrait surtout d'étudier la politique des royalistes anglais en 1660.

Certes , ils ne se firent pas faute de flatter Monk ; mais ils surent dissimuler leurs avances. Ils ne fréquentaient point chez lui. Ils ne l'entouraient point dans des fêtes publiques. Ils ne se vantaient point dans des *meetings* de sa complicité acquise. Ils savaient que de telles négociations ne peuvent réussir qu'à la faveur du mystère, — et l'événement ne leur donna pas tort. M. de Breteuil m'excusera-t-il, si je remets respectueusement sous ses yeux cette page d'histoire ? Ce n'est point l'offenser que de lui souhaiter de méditer pour son prochain discours les paroles et les actes d'Hyde et de Granville.

Mais allez donc proposer de pareils exemples au gros des conservateurs boulangistes ! Combien, parmi eux , avec plus d'honnêteté politique que les Susini et les Naquet , n'ont suivi dans cette évolution nouvelle que leurs intérêts ? Il en est un que j'ai beaucoup connu , et que vous connaîtrez sans doute aussi.

Dorante , fils de fonctionnaire , entra , dès sa jeunesse, dans les

fonctions publiques, et du fonctionnarisme fit désormais son idéal. Il fonctionna sous l'Empire ; après la courte tempête du 4 septembre, il fonctionna sous M. Thiers ; Mac-Mahon le trouva en fonctions et l'y laissa. Vinrent les décrets. Dorante , quoique fonctionnaire, sentit la piqure de l'honneur et de la conscience. L'acte infâme qu'on lui imposait le révoltait ; il démissionna. — Le soir où il se sépara de ce rond-de-cuir si cher, Dorante ressentit toutes les nobles émotions de l'héroïsme. — Depuis sept ans, il vivait dans la retraite, si c'est vivre que de ne pas fonctionner ! Dirai-je qu'il regrettait ce qu'il appelle parfois son coup de tête ? En tous cas , il voudrait bien être remplacé. Mais le régime qui, au fond , a ses préférences lui semble bien loin ; le gouvernement actuel ne lui pardonnerait pas son ancien courage : Dorante s'est fait boulangiste ; Boulanger a promis de le refaire fonctionnaire.

Le parti conservateur fourmille de Dorantes ; cela vous explique qu'il ait pu fournir à la ruche de la rue de Sèze un nouvel essaim.

---

Il resterait à examiner le nombre de jour en jour décroissant des patriotes qui ont cru trouver , dans le général Boulanger , l'homme de la revanche. Mais ces derniers ne constituent qu'une minorité infime, négligeable dans une étude d'ensemble.

Si j'ai réussi à donner au lecteur l'impression d'une armée où le désordre dans les idées n'a d'égal que le manque de cohésion entre les soldats ; si j'ai pu faire, jusqu'à un certain point, comprendre ce chef énigmatique qui ne trouvera honneur , puissance et *sécurité* qu'en se rapprochant du seul parti demeuré homogène et fidèle à son passé , dans la débandade à laquelle nous assistons , ma tâche est presque accomplie , car le problème est trop ardu pour qu'on se flatte d'apporter autre chose qu'une contribution à son étude.

Louis BARAGNON.

# LA MÈRE ET L'ANGE GARDIEN

---

Sur son lit rose et blanc, une enfant jeune et belle,  
A quinze ans se mourait sous l'étreinte cruelle,  
Au souffle empoisonné d'un mal mystérieux ;  
Un ange à son chevet veillait avec sa mère :  
L'une voulait garder sa fille sur la terre,  
L'autre voulait mener sa jeune sœur aux cieux.

## L'ANGE

L'ange gardien disait à la pauvre martyre :  
Vers ta Mère du ciel, viens, je vais te conduire ,  
Viens, la terre est bien sombre et le ciel est d'azur,  
Ton vêtement est blanc comme celui des anges ;  
Envolons-nous vers Dieu, pour chanter ses louanges,  
Ta voix est assez belle et ton cœur assez pur.

## LA MÈRE

La mère murmurait à sa fille chérie :  
A quinze ans, c'est trop tôt pour mourir, ô Marie,  
Ton départ d'ici-bas me briserait le cœur ;  
Si tu n'as point pitié de ta mère qui pleure,  
Avant de t'envoler vers une autre demeure ,  
Du moins songe à ton père et regarde ta sœur.

## L'ANGE

Enfant, quittons l'exil ; ouvre tes blanches ailes,  
Au ciel vole avec moi, les sphères éternelles  
S'illuminent déjà pour fêter ton retour ;  
Ta couronne est de lys et tes ailes sont pures,  
Le monde ne t'a point atteint de ses souillures ,  
Et ton cœur n'a connu que le céleste amour.



## LA MÈRE

Au ciel est-il des cœurs pour t'aimer davantage ?  
Les fêtes de là-haut sont-elles sans nuage ?  
Rien ne peut-il troubler cet immense bonheur ?  
Verras-tu sans regret les larmes de ton père,  
Qui pourra remplacer les baisers de ta mère,  
Qui pourra te donner l'amitié d'une sœur ?

## L'ANGE

Au ciel viens avec moi, viens, j'ai rempli ma tâche ,  
J'ai gardé ton cœur pur et ton âme sans tache ;  
Ramenons notre esquif et rentrons dans le port.  
O sœur ! le dernier jour pour une âme aussi blanche,  
C'est le fruit déjà mûr qui tombe de la branche,  
C'est là fin de l'exil, mais ce n'est pas la mort.

## LA MÈRE

Tes regards sont fixés sur la céleste voûte,  
Insensible à ma voix, ton oreille sans doute  
Entend des séraphins les chants mélodieux ;  
Puisqu'il veut de mon cœur ce cruel sacrifice,  
Ma fille, vas à Dieu, je boirai ce calice  
Si tu dois nous aimer quand tu seras aux cieux.

.....

L'enfant voulut parler ; se penchant sur sa couche,  
La mère en vain chercha ce que disait sa bouche ;  
Était-ce un mot d'amour, un serment, un regret ?  
Nul ne sait, mais on vit des ailes radieuses  
Emportant dans les airs deux formes lumineuses.....  
En regardant la terre, une d'elles pleurait !

P. C.

## REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

---

**L'AMIRAL COURBET d'après ses lettres**, par Félix JULLIEN (in-12 Palmé, Paris).

Le beau et vaillant livre ! On le dévore et on ne le laisse plus quand on le tient. La grande âme du brave amiral y transparait à travers toutes les lignes tombées de sa plume de combat, comme aussi à travers les commentaires dont les encadre la main d'un ami digne du héros. M. Jullien ne nous pardonnerait pas de dire plus au long combien le sujet était digne de lui. Du moins, il ne saurait nous empêcher de constater publiquement qu'il a réussi, au gré de ses ambitions d'ami et de l'attente de ses lecteurs. Pour connaître à fond le marin illustre dont il ressuscite les lettres, il faudra maintenant recourir à ce livre, que toutes les âmes qui vibrent de patriotisme aimeront à garder, à relire et à propager.

**VIE de Mgr DARBOY**, par l'abbé GUILLERMIN (in-8° Blond-Barral).

On annonce, pour paraître prochainement, un autre ouvrage sur le même sujet par Mgr l'Archevêque de Lyon. Celui-ci a devancé l'œuvre de Mgr Foulon, qui sera évidemment beaucoup plus *documentée* et révélera bien des points laissés encore obscurs en dehors de l'intimité du prélat martyr de la Roquette. Telle qu'elle est cependant, l'œuvre de M. Guillemin retrace avec beaucoup d'intérêt et de vie, l'attachante histoire de Mgr Darboy. Le récit est bien enchaîné, l'impartialité y conserve ses droits et la vénération due aux grandes qualités de l'Archevêque aussi. Peut-être quelques-uns trouveront-ils qu'il plaide trop les circonstances atténuantes ? Nous estimons la méthode bonne et sûre.

**PRATIQUES DE L'ENSEIGNEMENT DU CATÉCHISME DE PREMIÈRE COMMUNION**, par l'abbé MAUDUIT (3 vol. in-12 Blond et Barral, Paris).

Pourquoi s'attarder à louer un livre auquel le public le plus compétent et le plus sincère a fait un tel accueil, que, en quelques années, le succès s'est affirmé par quatre éditions et le succès n'est pas près de s'arrêter. D'ailleurs, en conservant à son œuvre primitive ce grand et solide mérite de la méthode socratique qui en fait le prix, M. Mauduit vient d'y joindre des Réflexions morales, des Conseils de piété et des Exemples, au moyen desquels le caractère pratique de son ouvrage s'affermir et se fixe. Tel qu'il est aujourd'hui, ce cours de Catéchisme est assuré d'un succès croissant et durable.

A. RICARD.

## Les Livres d'Étrennes 1889

La *Revue du Midi* ne saurait manquer d'entrer dans ce mouvement de fin d'année, que l'on convient de couvrir du nom de grève des confiseurs. Les libraires aussi ont leurs friandises du jour de l'an, non moins savoureuses que les fondants du confiseur, mais plus résistantes et plus durables. Un tour, si vous voulez bien, ami lecteur, chez les plus achalandés, chez les éditeurs qui le méritent le mieux.

I. — Avant Paris, cette année, il convient de faire un arrêt à Tours. C'est chez Mame, en effet, que les catholiques trouveront le premier des volumes qui s'imposent à leurs préférences, je veux parler de la **Vie du Bienheureux de La Salle**. Après les tri-duums et les panégyriques, après les fleurs et les cierges, voici que la piété filiale des héritiers du Bienheureux fondateur a songé à lui élever un monument digne de leur illustre père. Ce n'est plus la pierre et le bronze qu'ils ont employés pour faire revivre sous nos yeux les traits du grand héros de la charité envers l'âme délaissée des petits. C'est au livre et au burin qu'ils ont eu recours. Trente-cinq grandes compositions hors texte (signalons spécialement un portrait du Bienheureux qui atteint la limite extrême de la suavité dans le fini), deux-cent cinquante gravures intercalées dans le texte imprimé, avec le soin que Mame apporte à ces sortes de chefs-d'œuvre typographiques, un récit coloré et vivant dû à la plume alerte de M. Ravelet et complété au point de vue spécial de l'histoire de l'Institut par un savant de l'école des Chartes, le charme de certaines pages qu'un critique a qualifiées en disant qu'« elles peuvent passer pour les plus délicates de la littérature catholique au XIX<sup>me</sup> siècle, » toutes ces qualités que nous indiquons à peine contribuent à faire de ce gros in-4° de 700 pages, si magnifiquement vêtu, une des plus belles étrennes de 1889.

Mais, Paris nous appelle, et c'est là, malgré tous les décentralisateurs, qu'afflue la vie, même et surtout la vie du nouvel an.

II. — Voici un beau volume de la maison Palmé, non moins soigné, mais plus assuré d'un succès sans péril que les **Saints-Evangiles** d'Henri Lasserre qui, l'an dernier, furent si vite atteints dans leur premier élan par une condamnation de l'Index, à laquelle se soumièrent généreusement, comme de bons chrétiens, l'auteur et l'éditeur de cette traduction nouvelle. Cette année, c'est le tome VI du **Littoral de la France** que Palmé nous offre, avec tout l'attrait du sujet qui a vraiment inspiré l'auteur de ses illustrations. Il s'agissait, il est vrai, de peindre les côtés Provençaux, depuis Marseille, Cassis et La Ciotat, jusqu'à la frontière française. Que de jolis sites, que de baies gracieuses, que de points ensoleillés à plaisir ! Les riverains ont déjà fait grand accueil à ce volume, ceux du Languedoc et d'ailleurs ne sauraient mieux faire que d'imiter en cela leurs frères Provençaux !

T. IV, 12<sup>me</sup> liv., Décembre 1888.

35

III. — De la rue des Saints-Pères à la rue Jacob. C'est là que survivent ces glorieuses traditions de la typographie française qui ont immortalisé le nom de Didot. C'est là aussi que l'on sait prouver comment noblesse oblige. Nous nous y arrêterons avec quelque complaisance, parce que, au moment de sortir, il nous faudra encore constater avec regret que nous n'avons pas tout vu.

A la première place, les habiles imprimeurs, en bons parisiens, ont mis la belle **Vie de saint Denys**, qu'a écrite avec son cœur et son talent d'artiste M. l'abbé Vidieu. C'est un beau et bon volume que ce petit in-4°, illustré de plus de 200 gravures. L'érudition de l'auteur et son parisianisme justement enthousiaste y sont bien servis par les imagiers, chargés d'éclairer ou, comme on dit encore suivant la mode archaïque, d'*illustrer* son texte si plein de vie et d'intérêt. Saint, docteur, patron de la France, évêque fondateur, Denys l'aréopagite a trouvé maintenant son historien et son apologiste. Il faut voir avec quelle dextérité M. Vidieu pulvérise les objections jansénistes que Mgr Darboy avait touchées déjà ! La physionomie du saint Evêque de Paris y apparaît aussi rayonnante dans le texte que dans les superbes chromos qui font revivre ces antiques représentations.

Un peu en dessous, voici un autre beau volume, imprimé avec cette large facture d'autrefois, c'est un livre écrit par M. Belloc, un inspecteur général qui parle de ce qu'il inspecte journellement en nous expliquant la **Télégraphie électrique**. Pour la mieux décrire, M. Belloc remonte aux origines. Il étudie l'institution de la télégraphie depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, montrant les efforts tentés à toutes les époques pour arriver à transmettre rapidement la pensée au loin, mettant en lumière les services rendus par la télégraphie aérienne et indiquant, avec preuves à l'appui, l'usage qu'en ont fait les divers gouvernements depuis la Convention jusqu'à Louis-Philippe, esquissant enfin les progrès successifs de la télégraphie électrique et ses multiples applications. Tout cela écrit avec lucidité et compétence. 76 gravures viennent en aide aux doctes explications. C'est un livre complet.

Voici maintenant deux nouveaux volumes dans la série de la Bibliothèque Historique Illustrée que nous signalions déjà, l'an passé, à l'admiration du lecteur. Chaque volume, grand et large in-octavo, ne compte pas moins de 200 gravures, avec une belle chromolithographie au frontispice. Les deux volumes traitent : l'un des **Architectes et Sculpteurs**, l'autre des **Peintres et Graveurs**. On y retrouve, reproduite par un fin burin, la série des chefs-d'œuvre classiques. C'est un beau musée qu'on parcourt sans fatigue, avec un cicerone instruit et parleur concis, à qui ressemblent peu certains guides de votre connaissance et de la mienne, amis lecteurs. En peu de pages, on a comme une histoire complète de l'architecture, de la sculpture, de la peinture et de la gravure. Avis à ceux qui veulent s'instruire et se faire un bon bagage artistique à peu de frais.

Sous une forme vive et rapide, M. Albert Roussel s'offre ensuite à nous conter les **Chroniques des Elections à l'Académie Française** (1634-1870). Que d'intrigues, mon Dieu, pour devenir Immortel ! Il n'en faut pas pour l'être, avec la béatitude céleste. Mais avec quel plaisir on surprend, dans le secret des coulisses, les menées des coterie triomphantes qui se succèdent au gouvernail de cette grande et belle institution qu'on appelle l'Académie-Française. M. Roussel sait tout. Il a vécu sous Richelieu, comme sous Voltaire, comme sous Napoléon. Les Mémoires du temps lui ont livré des secrets que ses devanciers n'avaient point aperçus, et il les utilise avec un charme infini. Mais, quand on a joui, durant ces 4 ou 500 pages, d'une série si amusante de silhouettes croquées au passage dans leur naturel, on se surprend à un sentiment d'effroi à la pensée de la somme de travail et de recherches qu'elles supposent. Monsieur Roussel vient de rendre un grand et vrai service à notre histoire littéraire.

Avant de sortir, saluons la réimpression de ces **Œuvres de Walter Scott**, qui charmèrent notre jeunesse et auxquelles, comme l'observait M. de Pontmartin, on revient avec tant de plaisir, quand on a vieilli. Il y a bien une quinzaine de volumes, dans ces chefs-d'œuvre, qui s'alignent sur ce rayon, en beau vêtement typographique et artistique. Celui de l'année, c'est le **Pirate**, avec les 158 gravures qui font de ce nouvel in-8° le digne frère de ses devanciers.

IV. — De la rue Jacob au boulevard Saint-Germain, de Didot chez Hachette, la transition est indiquée. Ici, la vitrine spacieuse est splendide. On est au palais de la librairie parisienne.

Voici d'abord les collections que nos lecteurs connaissent par le compte-rendu que nous leur avons donné déjà, avec le détail qu'elles comportent, l'an dernier, à pareille date. Cette année, elles n'ont point dégénéré, et nous pouvons les présenter à notre public, sous le bénéfice des mêmes réserves.

C'est d'abord le **Tour du Monde**, avec ses 800 gravures, qui nous promène à Suse, avec M<sup>me</sup> Dieulafoy, dans l'ouest africain, avec M. de Brazza, chez les Bédouins, avec M. Révoil, etc., etc., de bons guides, on voit, en de curieux pays. Puis, le **Journal de la Jeunesse**, avec ses conteurs aimés : Julie Gouraud, Marie Maréchal, Ouida, de Witt-Guizot, M. du Camp, Aimé Giron, etc. Enfin, les grandes publications de M. Duruy et de M. Reclus. Le premier achève, cette année, sa savante **Histoire des Grecs**, en un volume vraiment magnifique, qui, du traité d'Antalcidas à la ruine de la Grèce extérieure, nous conduit à la réduction de la Grèce vaincue en une simple province romaine, sous la domination du peuple-roi. 750 gravures, cartes ou plans, accompagnent et éclairent le texte dont on sait la sobre et mâle concision. Le second, après avoir achevé de parcourir l'Europe, l'Asie et l'Afrique, et en attendant de nous introduire en Amérique, à laquelle il consacrera 4 volumes de sa **Nouvelle Géographie universelle**, nous promène, cette année, dans les Océans et les terres océaniques, la plus petite des parties du monde au point de vue de la population, mais non la moins étendue.

due ni la moins curieuse. Des cartes sans nombre guident les voyageurs du coin du feu, qui, s'ils sont croyants, continuent de regretter que le savant géographe ne renonce pas à imprégner ses dires d'un scepticisme désolant.

A côté de ces séries déjà connues, en voici une nouvelle, qui plaira aux amis de l'art. Elle aura cinq volumes et contiendra 2,500 gravures. C'est une **Histoire de l'Art pendant la Renaissance**, que le très distingué et très compétent conservateur de l'Ecole Nationale des Beaux-Arts, M. Eugène Müntz, entreprend, en commençant, comme de juste, par l'Italie. La France viendra plus tard et l'Espagne fermera la série. Gette fois, ce sont les ancêtres que M. Müntz a étudiés, ou, comme il dit, « les Primitifs. »

On devine ce que doit être, sous une pareille plume, nous allons dire un tel pinceau, cette étude si intéressante par son sujet, que Montalembert nous a appris à seconder, comme une part de l'apologétique chrétienne. Nous y reviendrons.

Maïs donnons un coup d'œil rapide aux nouveautés de l'an 1889, aux éditions dites de grand luxe, comme le Journal des fouilles de Mme Dieulafait, intitulé : **A Suse**, qui fait revivre sous nos yeux tout un passé enfoui depuis des siècles, et remonté au grand jour, par la vaillante exploratrice. Puis, le beau et touchant volume de M. Charles Grad, consacré à l'**Alsace**, un sujet qui témoigne du patriotisme de l'éditeur, qui n'a rien épargné pour en faire une œuvre capitale et digne de la France. C'est, à mon sens, la plus belle nouveauté de l'année; elle emportera tous les suffrages, avec ses belles marges grand in-4°, ses 350 gravures tirées des meilleurs tableaux, et son texte si plein de cœur, où palpète l'amour de la patrie perdue. Voici maintenant trois beaux volumes de voyages, dans les grands formats, savoir : **les grands Voyageurs de notre siècle**, par Meissas, avec ses 300 dessins ou portraits, une œuvre d'intérêt supérieur; le récit de Dickson, sur la **seconde Expédition suédoise au Groënland**, remarquablement traduit par M. Rabot; et cet autre récit de l'expédition africaine, **dans les Glaces arctiques**, que les friands d'émotions fortes aimeront.

Il faudrait plus d'espace pour noter, comme il convient, les volumes à l'usage de la jeunesse, et d'abord les **Femmes dans l'histoire**, par Mme de Witt, puis les livres de J. Girardin, Z. Fleuriot, Nanteuil, Dillaye et Colomb, que la devanture de tous nos libraires offre à l'avidité des jeunes lecteurs qu'ils visent.

Disons vite que la bibliothèque des merveilles, la collection de voyages illustrés, la bibliothèque des petits enfants et la célèbre bibliothèque Rose se sont accrues, cette année, chacune de trois ou quatre volumes, au total seize, qui ne resteront guère à la vitrine et rejoindront vite leurs aînés sur les rayons de nos jeunes amis.

Hâtons-nous de quitter le palais Hachette, où tant de visiteurs s'attardent si volontiers qu'il ne leur reste plus assez de loisir pour aller ailleurs, et cependant, je vois, derrière Saint-Sulpice, une rue Garancière, où nous avons à faire une belle, bonne et dernière sta-

tion, parce qu'on y trouve toujours beaucoup à voir et à admirer. Par malheur, nous sommes restés si longtemps ailleurs qu'ici il nous faut borner à quelques minutes.

V. — Il y a, chez Plon, outre une réimpression très soignée du **saint François d'Assise**, que notre cher Père Louis-Antoine aura fait tant aimer, un certain nombre de nouveautés fort intéressantes : et, d'abord, un récit de voyage **du Caucase aux Indes**, par Bonvalot, écrit à l'emporte-pièce, comme on aime aujourd'hui entendre narrer les voyageurs. Le volume est beau, il est intéressant, ses illustrateurs se sont donné beaucoup de mal pour le réussir. En faut-il davantage? Voici ensuite un **La Fontaine**, illustré par Monvel, un artiste aimé des petits et des grands, parce qu'il a l'esprit de se faire entendre des uns et finement goûter des autres. Du même, la **Chasse à courre** et **Quand j'étais petit**, deux bijoux qu'on s'amusera fort à parcourir et même à lire.

VI. — Pour finir, il nous faut prendre le train et filer en Belgique. Rien des courtiers et banquiers qu'aime Drumont! A Tournay, les éditeurs pontificaux Desclée, Lefebvre et Co, ont eul l'inspiration de nous offrir en étrennes les poésies de Jérémie Brunelli, avec traduction en vers latins, français, espagnols, allemands et anglais, suivies d'une notice sur la vie littéraire du Saint-Père. Le tout est fort ingénieusement intitulé **le Médaillier de Léon XIII**. L'auteur, professeur de littérature au Séminaire de Pérouse, a été l'élève du Pape, avant son élévation au souverain pontificat, et lui doit tout ce qu'il est. La reconnaissance et l'admiration l'ont fait poète. C'est en vrai poète effectivement que M. Brunelli chante tous les grands actes de son bienfaiteur, en regard de la médaille qui les représente. Là, d'ailleurs, ne se borne pas l'illustration du texte. De jolies gravures représentent les lieux habités tour à tour par Joachim Pecci enfant, étudiant, délégué, nonce, évêque et pape. Tout cela forme un grand in-4°, autant dire un petit in-folio, de 200 pages, livré par les éditeurs au prix de 10 francs. C'est pour rien!

Ant. RICARD.

# TABLE DES MATIÈRES

## DU TOME QUATRIÈME

---

### 7<sup>e</sup> Livraison, JUILLET 1888

|                                                                                                |                            | Pages |
|------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------|-------|
| Les frères de Boileau.....                                                                     | A. Ricard .....            | 3     |
| La Légende du saint Graal.....                                                                 | D <sup>r</sup> Millet..... | 28    |
| La musique et les musiciens à Nîmes, aux<br>XVI <sup>e</sup> et XVII <sup>e</sup> siècles..... | D <sup>r</sup> Puech,..... | 44    |
| L'abbaye de Bonneval .....                                                                     | L. de Castelnau..          | 65    |
| Causerie littéraire.....                                                                       | C. Ferry.....              | 70    |
| La Fête-Dieu (poésie).....                                                                     | G. Rebuffat.....           | 79    |
| Chronique régionale : Nîmes .....                                                              | C. Delfour.....            | 81    |
| Marseille.....                                                                                 | E. A. C.....               | 83    |
| Revue bibliographique : <i>Manuel de la vie<br/>sacerdotale au temps présent</i> .....         | A. Réeb.....               | 86    |

### 8<sup>e</sup> Livraison, AOUT 1888

|                                                                            |                            |     |
|----------------------------------------------------------------------------|----------------------------|-----|
| Les Anglais en Gévaudan .....                                              | L'abbé Olier....           | 89  |
| Dominique de Gourgues (fin).....                                           | F. Béchard.....            | 104 |
| La légende du saint Graal (fin).....                                       | D <sup>r</sup> Millet..... | 139 |
| La chanson de la sève (poésie) .....                                       | C. Malignon....            | 158 |
| Chronique régionale : Nîmes .....                                          | C. Delfour.....            | 160 |
| Marseille.....                                                             | E. A. C.....               | 161 |
| Revue bibliographique : <i>Catéchisme de la<br/>Prédication, etc</i> ..... | Bn .....                   | 165 |



**9<sup>e</sup> Livraison, SEPTEMBRE 1888**

|                                                   | Pages                               |
|---------------------------------------------------|-------------------------------------|
| Les Anglais en Gévaudan (fin).....                | L'abbé Olier.... 173                |
| La famille et la révolution.....                  | L. de Castelnau.. 186               |
| Les Prieurs de N.-D. de Soudorgues (fin).         | L'abbé Fesquet.. 196                |
| Sœur Marthe.....                                  | C <sup>ss</sup> e de la Rochère 216 |
| Le temps (poésie).....                            | L. Bard..... 242                    |
| L'enseignement supérieur en France.....           | A. Ricard ..... 246                 |
| Chronique régionale : Marseille.....              | E. A. C..... 251                    |
| Revue bibliographique : <i>Histoire de France</i> | A. Ricard ..... 252                 |

**10<sup>e</sup> Livraison, OCTOBRE 1888**

|                                                                                        |                                  |
|----------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------|
| Le régime pénitentiaire de l'Église .....                                              | P. Guirauden... 253              |
| Souvenirs du Mexique (suite).....                                                      | C <sup>nt</sup> F. Bonnet... 279 |
| Alphonse Pellet.....                                                                   | P. Clauzel ..... 292             |
| Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans.....                                                   | Mgr Besson .... 302              |
| Fragments bibliques.....                                                               | Ch. Valgay ..... 341             |
| Chronique régionale : Nîmes .....                                                      | C. Delfour..... 343              |
| Marseille.....                                                                         | E. A. C..... 345                 |
| Revue bibliographique : <i>Études lexicographiques sur l'ancienne langue française</i> | A. Gilly..... 348                |
| <i>Histoire de la Philosophie</i> .....                                                | Bn ..... 349                     |

**11<sup>e</sup> Livraison, NOVEMBRE 1888**

|                                             |                       |
|---------------------------------------------|-----------------------|
| Monseigneur Besson .....                    | C. Ferry ..... 1      |
| Le régime pénitentiaire de l'Église (suite) | P. Guirauden ... 353  |
| Alphonse Pellet (suite).....                | P. Clauzel..... 381   |
| Deux domestiques d'autrefois.....           | L. de Castelnau.. 390 |
| Bulletin politique du mois.....             | L. Baragnon.... 412   |

|                                                                                             |              | Pages |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|-------|
| Chronique régionale : Nîmes .....                                                           | Fidelis..... | 419   |
| Marseille.....                                                                              | E. A. C..... | 422   |
| Revue bibliographique : <i>Histoire des institutions politiques de l'ancienne France</i> .. | L. B.....    | 425   |
| <i>La Vierge de la Salette</i> .....                                                        | A. R.....    | 426   |

### 12<sup>e</sup> Livraison , DÉCEMBRE 1888

|                                                   |                  |     |
|---------------------------------------------------|------------------|-----|
| Le régime pénitentiaire de l'Église (fin) ..      | P. Guirauden ... | 429 |
| Alphonse Pellet (suite) .....                     | P. Clauzel.....  | 442 |
| Paul Reynier.....                                 | S. Gamber .....  | 462 |
| Causeries religieuses.....                        | L'abbé Ravanis.. | 494 |
| Bulletin politique du mois.....                   | L. Baragnon....  | 516 |
| La mère et l'ange gardien.....                    | P. C.....        | 522 |
| Revue bibliographique : <i>Nos historiens</i> ... | L. B.....        | 524 |
| <i>Livres d'étrennes 1889</i> .....               | A. R.....        | 525 |

---

*Le Propriétaire-Gérant ,*  
GERVAIS-BEDOT.







